L'Ami des arts
livre à lui-même,
ou
Recherches et Découvertes
sur différents sujets nouveaux.

Par

Hercule Florence.

Sam Carlos, Province de S.t Paul,
le 11 Août 1837.

Table des matières contenues dans ce livre.

F.° 1 — Prospectus.

12 — Découverte de la Polygraphie.

49 — Découverte de la Photographie, ou Imprimerie à la lumière solaire.

57 — Recherches sur la fixation des images dans la chambre obscure, par l'action de la lumière [illegible]

63 — De l'action de la lumière [illegible] corps, appliquée à la photographie, [illegible] des images dans la chambre obscure.

80 — Noria Hydro-pneumatique, tendant à produire une grande force, au moyen d'une eau stagnante.

90 — Etude de ciels, à l'usage des jeunes paysagistes.

107 — Recherches sur la voix des animaux, ou Essai d'un nouveau sujet d'études, offert aux amis de la nature.

109 — Moyen d'imiter parfaitement le clair de lune et l'éclat des étoiles dans les tableaux transparents.

111 — Essais sur l'impression du papier-monnaie, d'une manière entièrement inimitable.

Circulaire à tous les fabricants, en leur offrant le papier inimitable, pour garantir leurs produits contre la contrefaçon.

129 — De la compressibilité du gaz hydrogène, appliquée à la direction des aérostats.

134 — Essai sur l'impression des tableaux à l'huile, ou Estampes coloriées.

144 — Fabrication au métier, des chapeaux du Chili, et de toute espèce de chapeaux de paille.

150. L'inventeur en exil.

L'Ami des Arts livré à lui-même

Prospectus ~~de l'ouvrage~~.

Un assez grand nombre de matières, parmi lesquelles il en est qui n'ont pas le moindre rapport entre elles, va être traité dans cet ouvrage : tant d'entreprises diverses ne sont guères propres à ~~me~~ gagner une opinion favorable, mais je prie le lecteur de remarquer que parmi les articles qui vont suivre, six ont du rapport à la peinture : j'observe aussi que presque toutes mes recherches et découvertes, sont nées de circonstances où je me suis trouvé.

J'ose espérer que le public pardonnera en faveur de mes découvertes, les incorrections de mes écrits ; je suis bien excusable, car ma vie a été de nature à faire oublier la langue Française à celui qui en aurait fait les meilleures études. J'ai quitté la France très jeune, pour venir passer 15 années dans l'intérieur du Brésil, ~~tantôt~~ longtemps en voyage dans ses déserts les plus reculés et parmi ses tribus sauvages, et depuis sept ans, habitant le fond d'~~un~~ de ses provinces, sans jamais entendre les accents de la langue nationale, et n'ayant que peu de livres à ma portée. Je ne doute +

+ même pas que beaucoup de Lusitanismes ne se glissent dans mes écrits.

Je traiterai des articles suivants :

~~Découvertes~~

1° ~~Polygraphie ou l'Imprimerie nouvellement [illegible] de la planche tournée d'un [illegible] pour [illegible] et de l'impression simultanée de toutes les couleurs.~~

2° ~~Photographie, ou imprimerie à la lumière solaire.~~

1° Polygraphie.

2° Photographie.

3° Recherches sur la fixation des images dans la Chambre obscure.

4° Moyens d'imiter le clair de lune, et l'éclat des étoiles dans les tableaux transparents.

5. Etudes de Ciels, à l'usage des jeunes paysagistes.

~~6. Recherches sur la~~

6. Noria Hydro-pneumatique.

7 Recherches sur la voix des animaux, ou Essai d'un nouveau sujet d'études, offert aux amis de la nature.

8. ~~Recherches~~ Nouveaux signes sténographiques, plus simples et expéditifs que ceux qui sont connus.

Notice sur les découvertes.

1° Polygraphie.

~~Cette découverte~~ Elle va mettre l'imprimerie dans les mains de tout le monde; ~~elle est~~ beaucoup plus simple que la lithographie, tant dans l'appareil, que dans le procédé, et a ~~l'avantage~~

Elle va mettre l'imprimerie dans les mains de tout le monde; elle la simplifie beaucoup, ~~tant~~ dans son appareil ~~[illegible]~~ et dans son procédé, et l'augmente de deux grandes propriétés, qui sont: la planche fournie d'encre pour tout le tirage, et l'impression simultanée de toutes les couleurs

On écrit et dessine ~~de~~ en sens naturel; on n'emploie ni pierres lithographiques, ni planches de cuivre ou d'acier, ni ~~mo~~ les types de l'imprimerie; l'encre elle même sert de planche.

~~2° Photographie~~

~~La presse presse est [illegible] comme dans l'imprimerie typographique, mais de moindre appareil.~~

2° Photographie,

~~Toute personne~~ ou imprimerie à la lumière solaire.

Toute personne qui a des notions de chimie, sait combien la lumière ~~solaire~~ a de l'influence sur la coloration et la décoloration des corps: il en est qui noircissent promptement par son contact; d'autres deviennent blancs, d'autres d'un brillant métallique#. Tâchons d'appliquer ces phénomènes à

la lumière solaire, compose et décompose des corps, avec la rapidité de la poudre; et même ~~à l'o~~ la lumière diffuse produit des effets remarquables

l'impression des écrits et des dessins; nous aurons pour agent la plus subtile matière de la nature. Qui sait jusqu'où cela pourra nous conduire!

Dans la photographie, la presse, et quelconque degré de pression, sont absolument supprimés; tout l'appareil se réduit à des carreaux de vitres de la grandeur des épreuves que l'on veut tirer.

On peut écrire ou dessiner dans le vrai sens, mais il est préférable de le faire à l'opposé. le travail est libre comme la plume, et on peut employer le pinceau. La gravure est aussi fine que la gravure sur cuivre.

Le tirage peut être tellement prompt, pourvu qu'on ait beaucoup de planches à imprimer à la fois, qu'il n'est question que de mettre et tirer le papier.

~~Tant d'avan~~ On peut dire ~~que~~ quant à l'appareil, que la Photographie réduit l'imprimerie à sa plus simple expression.

Tant d'avantages, sont presque contrebalancés par ~~de~~ un graves inconvénient, ~~qui, m'ont~~ qui, malgré mes efforts, ne ~~m'ont~~ m'a pas permis d'en profiter ~~tout~~ entièrement. L'encre ~~est de l'or lui même~~, ~~elle~~ est excessivement chère; # on verra cependant, que l'espoir que j'ai de vaincre ce défaut, est fondé sur une foule de faits chimiques qui méritent d'être suivis. Il me paraît impossible que les belles données que j'ai découvert dans cet art, ne soient pas amplifiables; ~~en reste, dans l'état actuel de la photographie, j'en retire de vrais avantages; elle sert pour la gra donne~~ j'aime à croire que, comme ~~toutes les autres~~ il arrive à toutes les découvertes, cet ~~[illegible]~~ inconvénient ne l'accompagnera qu'à son berceau; enfin, on verra que la photographie a déjà bien d'avantages sui-generi, ou elle est très supérieure à la lithographie.

c'est de l'or lui même.

Cette découverte peut au moins être placée dans l'ordre de celles qui sont agréables, et après avoir bien réfléchi sur sa nature

sur les moyens que j'emploie, et sur la marche ordinaire des découvertes qui intéressent dès leur commencement, je ne trouve pas impossible qu'elle ne devienne éminemment utile. Mes expériences, ont été faites, comme toujours, avec des moyens très précaires.

3° Recherches sur la fixation des images dans la Chambre obscure.

~~La C'est à cette idée, que je dois la découverte de la photographie; je cherchais à~~ Cette idée repose, ~~également~~ encore sur l'action chimique de la lumière sur les corps qui lui sont le plus soumis; je dois même la découverte de la photographie, aux expériences que je faisais sur le nitrate d'argent dans la chambre obscure.

J'ai recueilli dans différents auteurs, beaucoup de faits intéressants, qui pourraient former une étude ~~de~~ particulière de la lumière; ~~Je~~ peut être que mes recherches seraient plus avancées, si j'avais eu à ma portée tous les matériaux ~~qui ont que la~~ dont la lumière change la nature et la couleur; mais il aurait fallu être à Paris, ou tout se prête de mutuels secours, et je suis dans l'exil. Je n'ai donc obtenu d'autre résultat que celui de voir se former sur le papier dans la Ch. obscure, les principaux traits et contours; c'est au moins quelque chose; ~~peut être est-ce la première fois qu'on~~ et j'espère démontrer que de telles recherches méritent d'être continuées.

4 Moyens d'imiter le clair de lune et l'éclat des étoiles dans les tableaux transparents.

Après avoir trouvé le moyen d'imiter le clair de lune, j'ai lu quelque part qu'il était connu, mais je ne sçais pas si on en a fait l'application à ce genre de tableaux. Je parlerai aussi

du moyen de donner aux étoiles d'un tableau transparent, autant d'éclat qu'elles en ont dans le ciel. Ce sera une nouvelle imitation de la nature, dont les beautés sont sans nombre, et dont la contemplation est remplie de tant de charmes.

Je n'oserais pas dire quel est le rang qui devrait tenir le genre des tableaux transparents, parmi ceux qui rendent la peinture si variée; mais on peut au moins, y employer le secours de la lumière, pour donner à ses ouvrages un plus haut degré de vérité, et imiter les plus brillantes scènes de la nature, telles que l'aurore, le couchant, le contraste du clair de lune et de la clarté du feu, &c.

5 Etudes de Ciels, à l'usage des jeunes paysagistes.

Je ne traiterai de ces Etudes qu'en forme de projet, par ce que je n'ai pu en former qu'une petite collection; il faudrait pour faire un Atlas, ou une collection complette de ciels, au moins deux années d'études, des loisirs, et une habitation entourée d'un horizon libre de toutes parts.

J'ignore s'il existe quelque ouvrage de ce genre; dans tous les cas, peut être que mes études auront quelque nouveauté. Une telle collection

Une telle collection serait très utile, par ce que la majeure partie des dessinateurs habitent les grandes villes où l'horizon est très rarement libre il en est beaucoup qui n'ont pas

ne peuvent pas consacrer assez de temps
à des études qu'il faut faire au milieu
des champs, ou du haut d'un édifice élevé:
outre cela, le ciel change à tout moment;
si on apperçoit de très beaux nuages de
sa fenêtre, il faut sortir, car on ne voit
qu'une partie du ciel, le plus souvent
très limitée; on n'est pas plutôt arrivé
à un endroit ouvert, que tout a changé:
une vive couleur, de beaux effets de
lumière, ont disparu; les nuages ont
perdu leur forme pittoresque, et le
ciel n'a plus rien qui plaise.

Je pense que la plus grande partie
des ciels que l'on voit dans les gravures et les tableaux,
sont faits d'imagination dans l'in-
térieur d'un cabinet: je n'ignore
pas que l'imagination d'un bon
peintre est riche et aidée par l'ob-
servation, et que par conséquent les
ciels de ses paysages seront bien ordonnés
et de bon goût; ils auront en outre
le mérite d'une belle exécution; mais
la nature est toujours le grand maître
dans la peinture; elle offre des préceptes
même pour le beau idéal, et on peut
dire ~~que c'est elle qui a été habile~~
~~trouver le type de~~ que c'est elle qui offre
le type des plus belles conceptions; et
sous ce rapport, les ciels sont une
source bien [illegible] ! Le
plus habile paysagiste ne pourra
jamais voir toutes les scènes qui se
succèdent si rapidement dans notre
atmosphère, les fixer dans sa mémoire,
et les représenter à son gré dans ses
tableaux, n'importe le temps qui s'est
écoulé. Tâchons par conséquent, de les
saisir et d'en faire une collection où
tout ce qu'elles ont de plus beau, de plus
brillant et de plus varié, se trouve
réuni.

Mon idée pourra ne pas être nouvelle
pour bien des peintres, mais aucune collection
n'a encore été publiée. On trouverait dans
un Atlas de ciels, celui qui conviendrait au

paysage que l'on ferait, et même les éléments de toute espèce de ciels que l'on pourrait composer après quelques études; en suivant les mêmes combinaisons, les mêmes variétés que l'on observe dans la nature, et pour lesquelles un tel atlas servirait souvent de modèle. Le jeune élève trouverait à s'exercer dans la partie la plus changeante du paysage, et le dessinateur aurait toujours un ciel quelconque à sa disposition pour le copier, ou pour en inventer d'autres, selon ses goûts et la nature du paysage — n'importe les lieux, et l'état de l'atmosphère.

Outre les difficultés dont je viens de parler, il en est d'autres que le peintre le plus riche ne saurait vaincre. Il y a des pays et des époques de l'année où le ciel est couvert pendant longtemps: — souvent, on ne peut différer de terminer un paysage, on fera bien le ciel, mais il peut arriver qu'on perde l'occasion d'un site ou du plus grand intérêt.

Les ciels méritent sans contredit un traité particulier. On est enchanté, lorsqu'on voit un beau paysage, mais pour varier la scène, il faut varier le lieu, tandis qu'en regardant le ciel, on aperçoit un théâtre brillant où des scènes toujours nouvelles et magnifiques se succèdent sans interruption.

Un peintre peut être malheureux, isolé, mais la vue du ciel l'accompagne jusques dans l'exil le plus ingrat pour la peinture; et cependant, c'est dans les grandes villes, où tout se réunit pour aider un artiste, que l'on le voit plus difficilement. Tâchons d'être utiles aux élèves et dessinateurs qui n'ont guères les moyens d'habiter la campagne, ou d'y aller fréquemment.

6. Noria Hydro-pneumatique.

Manquant de moyens pour faire l'expérience de cette Noria, j'en offre le plan aux personnes éclairées. Il y a bien 12 ans que je m'en occupe; à longs intervalles, pendant 9 ans, je n'y songeais qu'à longs intervalles, parce que je ne trouvais pas le moyen de vaincre un obstacle bien grave que j'y rencontrais; il y a trois ans que je crois y avoir porté remède, mais mon sort, dont je me plaindrai sans cesse, mon éloignement au milieu d'un peuple où je ne vois personne avec qui je puisse m'ouvrir, font que depuis ce temps je me suis contenté d'écrire un mémoire sur cette Noria, et que je n'ai entrepris rien entrepris pour en reconnaître l'efficacité.

~~Septembre 1825~~ 12

La Noria hydro-pneumatique, aurait de bien grands avantages: je ne puis calculer sa force, mais elle devrait celle de 6 à 8 mètres cubes d'eau; cette force se renouvellerait toujours d'elle même; et une eau stagnante, jointe avec le poids de l'air, la mettrait en mouvement.

La Noria hydro-pneumatique aurait une force qui se renouvellerait d'elle même, équivalente à 6 ou 8 mètres cubes d'eau mise en équilibre avec l'air atmosphérique, Une eau stagnante, suffirait pour la mettre en mouvement. et elle

Il est certain que, si les arts font tous les jours des progrès, il est permis d'en attendre encore, car nous ne sommes pas arrivés à ce terme heureux où les travaux manuels seront réduits à peu de chose; à ce terme où, si l'on fera de nouvelles découvertes, ce ser-

pour augmenter notre bonheur, et où la classe ouvrière aura ~~laissé~~ abandonné aux machines une partie des travaux grossiers, pour jouir de l'aisance que la civilisation étend sur toutes les conditions de la société, et que les découvertes nous procurent, en nous donnant les moyens d'obtenir par des procédés plus simples, ce qui aujourd'hui nous coûte tant de fatigues. ~~[illegible]~~ Sans vouloir comparer ~~la Noria~~ cette Noria avec la vapeur, j'observerai que si sa force serait de beaucoup inférieure, elle ne dépenserait point de combustible.

7. Recherches sur la voix des animaux, ou Essai d'un nouveau sujet d'Etudes, offert aux amis de la nature.

Je tacherai ~~J'essayerai~~ de donner les moyens de décrire la voix de tous les animaux, d'en faire un corps d'études particulier, j'essayerai d'en démontrer l'utilité, et surtout l'agrément. Je m'attends à des jugements de toute nature sur une semblable proposition, mais je crois que l'esprit observateur trouvera quelque chose à exploiter dans un sujet puisé dans la nature. L'idée m'en a été suggérée par l'impression de ce que j'ai vu lorsque je traversais de vastes déserts, des forêts immenses, et lorsque je naviguais sur les plus grandes rivières de l'Amérique méridionale. J'ai vu en grand toutes les scènes de la nature sauvage, et j'ai eu lieu de remarquer combien elles sont belles et imposantes dans leur ensemble, et richement variées dans leurs détails. Toutes ont mérité l'attention des philosophes, celles-ci ne m'en paraissent pas indignes.

Je propose une couleur de plus pour la peinture de tous les pays; la poésie y trouve quelque chose d'utile; l'histoire naturelle, qui

s'occupe du plus petit insecte, ne dédaignera pas un genre d'observations qui, pour ainsi dire, donne la parole à toutes les scènes de la nature sauvage. Tous ceux qui aiment la nature, connaîtront avec intérêt le rugissement du lion, le cri aigre des oiseaux des latitudes glaciales du sud, le croassement [illegible] ordinaire — quelques craquements du Brésil, en même temps que les concerts de ses oiseaux; le cri gémissant de quelques amphibies de l'Amazone; les tristes accents des animaux du Spitzberg, et les chants des oiseaux qui vivent sous le beau ciel de l'Italie. On saura peut être avec étonnement qu'il est des oiseaux qui chantent et flottent en cadence, et font en même temps certains mouvements réguliers; et le bruit progressif qui font entendre certains poissons au fond de l'eau, leur sera peut être nouveau.

8° Nouveaux signes sténographiques, plus simples et expéditifs que ceux qui sont connus.

Un hazard m'a conduit à faire des recherches dans ce genre: après [illegible] bien des essais infructueux, j'ai découvert qu'un signe sténographique quelconque peut distinctement représenter deux lettres, en sorte que ceux même qui sont connus, pourraient être réduits à la moitié. La dépense du papier sera diminuée, les signes seront tous réduits à la ligne droite, c'est à dire à la plus simple expression, et cependant, ils seront très-distincts. Ils seront au nombre de seize, ce qui est plus que suffisant en sténographie.

La clef de ce système repose sur un point de départ pour la parole, et sur la double intelligence des signes se combattra par l'abaissement de la lettre ou par l'une ou par l'autre extrémité de la figure, ou ligne droite.

Ayant voulu m'assurer de l'efficacité de ce système, je m'y suis exercé une ou deux heures tous les jours, pendant un mois: je suis parvenu à écrire avec la rapidité de la parole, tous les mots d'une, deux, trois syllabes, et jusqu'à des mots de cinq syllabes; mais des occupations m'interrompaient, et c'était à recommencer;

comme en Sténographie on n'acquiert la facilité nécessaire qu'avec un grand exercice non interrompu, je me contente d'avoir reconnu que ce nouveau système pourra servir, et je le soumets au jugement des Sténographes.

En fait de Sténographie, chacun peut avoir une méthode plus ou moins particulière; mais j'ose croire que la mienne sera utile à toutes.

L'Ami des arts livré à lui-même.

Découverte de la Polygraphie.

Il y a eu le désir en 1830, de publier un Ménuaire tendant à faire de la voie des artistes un nouveau sujet d'Etudes de la nature, et me trouvant dans un pays où il n'y a pas d'imprimerie, j'ai senti combien il serait utile que cet art fût simplifié dans son appareil et dans son procédé, afin que tout le monde pût imprimer ce qui lui serait nécessaire. Je me suis dès lors livré à l'étude des arts d'imprimerie que le peu de livres que j'avais me permirent de faire, et je vis que la lithographie, qui est celui qui peut se généraliser davantage, avait encore des pierres très pesantes, volumineuses et chères; que son procédé est encore assez compliqué, et qu'il exige des matériaux que l'on ne trouve que dans les grandes villes. La gravure a besoin de planches en cuivre très bien polies, ce qui est coûteux, et en même temps impossible à trouver en tous lieux. L'art typographique est bien loin, par son grand appareil, d'être à la portée de quelqu'un qui se trouverait dans mes circonstances, et on sent bien que cela arrive des milliers de fois. Je me livrai donc à des recherches qui me conduisirent peu à peu à une découverte dont l'utilité m'est déjà constatée par 5 ans d'usage, et qui m'a présenté deux grands avantages auxquels je n'aspirais pas, lesquels tout, outre bien d'autres: 1.° La planche fournie d'encre une seule fois pour tout le tirage. 2.° L'impression simultanée de toutes les couleurs.

Il y a 6 ans et demi que je travaille à la Polygraphie; mes recherches ont été couronnées au point de me causer des soucis

Le nom de Polygraphie me paraît convenir à cet art; il n'a pas, comme la Lithographie, une pièce principale dont il puisse tirer le nom; celui qu'il porte est peut être trop générique, mais il me faut un nom, pour m'expliquer promptement; il faut ~~qu'il appartienne~~ que tout ce qui est nouveau ~~est~~ ait un nom qui appartienne à toutes les langues. On pourra lui en donner un autre, si on ne le trouve pas convenable.

pour la subsistance de ma famille, et de m'avoir plus d'une fois arraché des larmes de douleur. Tout autour de moi n'était qu'abandon, et je dirai même, hostilité. On ne s'occupe pas impunément de quelque chose dont ~~l'util~~ l'utilité échappe au vulgaire des riches ignorants. Je ne sçais quel appui j'aurais rencontré dans notre France, ~~où l'Imprimerie a été un grand instrument de révolutions, de tenebre brillo~~ mais ici j'ai langui jusqu'au moment où j'écris ces lignes. Exilé sur un terrein cruellement ingrat pour les arts, ma découverte n'a pas encore atteint la perfection qu'elle promet.

Appareil de la Polygraphie

~~Une presse, fig. 1. Elle est de bois~~

Une presse portative en bois, Fig. 1. Elle ne diffère ~~n'a que~~ que très peu ~~de différence~~ d'une presse typographique, et le jeu en est entièrement le même. Comme j'ai oublié la forme dont sont faites les presses typographiques, je donne celle-ci pour modèle; mais la presse en usage sera sans doute meilleure; la mienne a l'avantage d'être plus portative, et meilleur marché.

Dans la supposition que la presse typographique soit applicable à la Polygraphie, je place la vis entre deux écrous ~~A B~~ A et B, avec la tête C au milieu, et je lui donne une gorge peu inclinée à l'horizon afin qu'avec moins d'une demi révolution du bras de la vis, la platine puisse descendre et s'élever suffisamment; mais comme jusqu'à présent je me suis servi d'une petite presse construite différemment, je crains que cette gorge ne produise pas assez de force. Dans ce cas, on fera une vis dont la gorge approche davantage de l'horizontale, et comme alors il faudra qu'elle fasse

que tour entier ou deux pour imprimer, la tête et le bras devront être par dessus. l'écrou A.

Quant au mécanisme pour le mouvement de va-et-vien de la forme E, comme je ne l'ai jamais observé, et ici il n'y a pas d'imprimerie, je me suis borné à indiquer la manivelle sur la figure: ~~mais~~ on le fera donc de la même manière que dans les presses typographiques. ~~Que je me~~ Présentement, je fais écurir la forme sur trois rainières savonnées, en la poussant et tirant avec la main.

La pièce F est un cadre attenant à la forme E par deux petites charnières. Ce cadre porte un drap de laine doublé en quatre, et parfaitement tendu. il doit être plus grand que la forme, afin que, posé dessus, il reste hors de ses angles, et ~~n'empêche~~ ~~[illegible]~~ de cette manière ne puisse pas empêcher l'action de la presse. On doit pouvoir le séparer à volonté, de la forme E.

Ce cadre porte près des charnières deux supports qui, lorsqu'il est ouvert, le maintiennent horizontalement. Il ~~est~~ n'a d'autre application que celle de maintenir le drap quand il fait froid au dessus ~~d'~~ du brasier G, car comme on verra, la polygraphie a besoin d'une température chaude.

H est un caisson au fond duquel on met le brasier; il ~~[illegible]~~ préserve la braise des forts courants d'air, et empêche la dispersion de la chaleur. Quelques trous sont pratiqués à sa partie inférieure, pour faciliter la combustion.

La fig. 2 représente la forme: elle est de ~~bois, parce que que je ne puis en avoir une de fer, ou métal,~~ bois, parce que je n'ai pas d'autres matières; mais il sera

de beaucoup préférable qu'elle soit de fer ou métal, car le bois, pour bien sec qu'il soit, se courbe avec l'humidité.

Cette pièce a la forme d'un parallélogramme sur une épaisseur suffisante pour qu'elle ne se courbe pas sous la pression; elle est creusée en ABCD à la profondeur de 3 à 5 millimètres.

On aura 6 ou 8 feuilles de fer blanc, ou davantage, si l'on veut beaucoup imprimer.

Un baquet ~~fo~~ de fer-blanc, fig. 3, un peu plus large qu'une des feuilles du même métal, et très applati, de manière à ce qu'il n'y ~~entre~~ ait d'espace que pour recevoir la feuille de fer blanc. Il porte deux manches, et les soudures doivent être à l'épreuve de la cire fondue.

Une spatule d'acier, fig. 4, un peu convexe par dessous.

Il faut encore une pierre à broyer les couleurs, un entonnoir, ~~[illegible]~~ et trois ou quatre casseroles.

Matériaux.

De la colle forte, de la gomme arabique, du noir de fumée, de la soude caustique, et de l'alcool, et de la cire.

Il y a apparence qu'il existe des qualités de colle forte, moins solubles que d'autres; on doit choisir la plus soluble.

Procédé de la Polygraphie.

Préparation de la planche

On étend parfaitement une feuille de bon papier sur chaque feuille de fer blanc; cette opération, quoique très connue, ne l'est pas de tout le monde; je dois la rapporter. On mouille le papier, on y met la feuille de fer blanc par dessus; on coupe en angle droit les quatre coins du papier, et on fait des coupures de

distance en distance, à la manière indiquée par la fig. 5. On colle avec de la bouillie de farine, les bords du papier sur la face de la planche, et on laisse sécher; le papier devient très tendu; il arrive quelquefois que sur le fer blanc, il le devient trop; la feuille, qui est flexible, se courbe, et le papier n'a pas d'appui par dessous. On évite cet effet, en mouillant moins le papier.

On broie du noir de fumée avec de la dissolution de gomme arabique; on en met une couche sur tous les papiers tendus, on laisse sécher dans une position horizontale, et on met une seconde couche de gomme arabique pure. La première couche sert à noircir le papier, et former un certain corps; la 2me couche sert à le rendre imperméable à la cire fondue.

Lorsque on a à imprimer quelques épreuves, on fait fondre une portion de cire dans une casserole, on la verse avec l'entonnoir dans le baquet, qui, en temps froid, doit préalablement être un peu échauffé, et on y plonge deux ou trois feuilles de fer blanc, qu'on retire promptement, et laisse refroidir dans une position verticale, afin de laisser écouler la cire, jusqu'à ce que la couche soit très fine; lorsque on pense qu'elle s'est assez écoulée, on la place horizontalement jusqu'à ce qu'elle soit refroidie. Il ne faut pas qu'elle soit fine en excès; et à cet égard la pratique indiquera quelle épaisseur il faudra lui laisser prendre, selon l'intensité ou le dessin qu'on veut faire.

S'il arrivait que la cire fut trop

grotte partout ou en de certains endroits, on râclera l'excédent avec le tranchant d'un couteau, tenant la lame verticale.

Il se forme souvent des bulles qui laissent des petits trous; s'ils sont en grand nombre, on les bouche en passant et repassant dessus la spatule, que l'on échauffe à la flamme d'une chandelle. La manche d'une cuillère peut servir, pourvu qu'il soit uni et convexe. On frotte avec force dans différents sens, jusqu'à ce que les trous soient bouchés, et s'il arrive qu'il y en ait de grands, on met dessus un peu de cire, et on unit avec la spatule.

On doit toujours frotter avec la spatule échauffée, sur toute la planche, en la faisant aller et venir rapidement tantôt dans toute la largeur, tantôt dans toute la longueur: cela sert à applatir les grains de cire qui restent en relief, à fermer les trous, et unir davantage la couche.

Il serait très avantageux que l'on pût étendre la couche de cire avec un pinceau, au lieu de plonger la planche dans la cire fondue: il y aurait économie de travail, de cire, et on retrancherait la couche. J'ai essayé de le faire en fondant la cire dans de l'essence de therebentine, et l'étendant avec un pinceau, j'ai réussi quelquefois, mais ayant perdu beaucoup de planches, j'ai abandonné ce moyen.

J'ai eu vue maintenant d'employer la cire vierge: on frotte sur la planche (échauffée en hiver), avec un morceau de cette cire: il se forme une couche grenue, mince, on unit en frottant avec la spatule échauffée, et on peut faire une couche très fine et égale. Cette cire a d'excellentes propriétés; sa nature grenue fait qu'elle ne se gerce pas autant que la cire purifiée, pendant le tirage, et la gaze, dont je parlerai bientôt, s'y attache plus fortement, avec moins

du frottement, ce qui fait que le dessin ne s'altère pas autant.

On prend entre le pouce et l'index du blanc de plomb très fin, et on le laisse tomber sur la planche, en le frottant entre les doigts pour bien le pulvériser. On ne doit pas laisser tomber des grains durs. Ensuite, on frotte avec l'index, le blanc qui est épanché sur la planche, afin de l'étendre également, et le faire adhérer un peu. On souffle l'excédent.

Si c'est un dessin que l'on a à faire, on le trace sur du papier fin, et on le calque sur la planche, en lui conservant son vrai sens, en passant simplement un poinçon sur les traits; la pression que l'on exerce enlève un peu de blanc, et les traits restent apparents. Si c'est de l'écriture, on trace les lettres avec une règle et le poinçon sans appuyer.

Au lieu de burins, on a des aiguilles ordinaires à coudre, les unes grosses, d'autres fines, les unes pointues, d'autres tranchées; les unes rondes, d'autres applaties; toutes ont un manche comme les pinceaux à miniature. Je les désigne toutes sous le nom de poinçons.

Pour applatir les aiguilles, on les tient dans une pince d'émailleur; on les chauffe au rouge à la chandelle, et on les lime sur la pointe ou sur l'endroit tranché, avec une lime fine; ensuite, on les passe sur la pierre à aiguiser.

Lorsqu'on dessine, on se sert du poinçon applati, à la manière du burin, en poussant la pointe, mais on le tient comme la plume; on obtient, en poussant la pointe, le creux parfaitement

débarrassé de cire. Si le dessin présente beaucoup de petites courbes, on les fera avec un poinçon arrondi, car ce serait pénible de tourner la main et la planche à tout instant.

Il est bon de noter que tout ce travail se fera d'autant plus facilement, que la couche de cire sera plus fine.

Lorsque l'on a à faire de la belle écriture, on grave d'abord les traits avec un poinçon fin arrondie, sans pousser la gravure profonde, parce que l'écriture a trop de courbes. On fait ensuite les pleins avec un poinçon fin et applati.

Si c'est de l'exportation, on écrit avec un poinçon plus gros et applati, afin de n'avoir pas à faire les pleins; les courbes se font obscurément comme si on écrivait à la plume.

A l'égard de la manière de graver, chacun pourra s'en faire l'essai:

Il arrive que les premiers traits que l'on grave sont remplis de barbes provenant de la cire que le poinçon a soulevées, surtout si la couche de cire est trop épaisse. On doit alors, lorsque l'on a fini de graver, et avant de repasser le dessin, si cela est nécessaire, passer fortement une brosse sur la planche, afin d'en enlever le plus grand nombre possible, ayant soin de nettoyer la brosse à chaque instant et de frotter dans le sens opposé à l'inclinaison du plus grand nombre de barbes.

La brosse sert aussi à enlever le blanc de plomb de sur la planche ce qui, comme on va le voir, est indispensable.

La brosse enlève bien les barbes détachées, mais celles qui ne sont que soulevées, restent sur les bords

du trait; alors, on prend un couteau bien aiguisé, et avec la lame presque horizontale, on passe le tranchant sur les parties gravées, et on enlève toutes les barbes, en ayant le soin de nettoyer à chaque instant le couteau, parceque le frottement fait adhérer de la cire sous la lame, qui en entraîne d'autre, et empêche le tranchant d'enlever les barbes.

Il ne reste plus qu'à enlever les barbes qui peuvent s'être introduites dans les traits; ils doivent être parfaitement désobstrués.

~~Pend~~ Je dois rappeler que pour le dessin, il n'est pas besoin de passer le tranchant du couteau, parceque, en poussant la pointe, il ne se forme pas de barbes.

Pendant l'hiver, et à un certain abaissement de température, il faut avoir un réchaud avec des charbons allumés sous la planche, parce que le froid ne permet pas de graver sans que le poinçon ne détache de larges parties de la couche de cire. A cet effet, on a une caisse H. Fig. 1 de la hauteur d'une table, à peu près, sans couvercle; on met dessus une plaque de fer ou cuivre, de l'épaisseur de 30 millimètres, et peu flexible; on met la planche à la place du couvercle, et le réchaud G par dessous; et on tempère la chaleur avec des draps de laine que l'on interpose entre la plaque et la planche, ou bien, en retirant des charbons du réchaud.

Lorsqu'on a fini de graver, on doit avoir de la gaze très fine, à tissu bien rare, et dont les fils soient de la plus grande finesse: celle que j'ai toujours employé, malgré qu'elle fût très fine, ne l'était pas encore assez, et

par ce motif, je n'ai pu encore imprimer avec toute la finesse dont la polygraphie est susceptible. ~~c'est que~~ Il n'en existe pas dans le commerce*; mais si j'étais en France, je n'aurais qu'à commander dans une fabrique de la gaze beaucoup plus fine que celle que l'on est habitué de fabriquer, ~~[illegible]~~ et je serais promptement servi. J'insisterai donc sur la nécessité de faire fabriquer de la gaze à tissu non serré, et fils aussi déliés que l'art puisse les produire; et si l'on craignait qu'elle ne fût pas assez forte, j'observerai que son emploi en polygraphie n'exige que peu de force.

On prend donc un morceau de gaze de la grandeur de la planche; on l'y attache en frottant dessus avec [illegible] à froid, et commençant par les bords; il est aisé de comprendre que la gaze s'attache facilement sur la cire. Pendant cette opération, on a soin de bien tendre la gaze, et d'empêcher que ses fils soient obliques.

On frotte ensuite avec la spatule sur toute la planche, pour attacher la gaze; cela se fait en deux fois; la 1.e, en frottant légèrement pour fixer la gaze; la 2.e en appuyant ~~[illegible]~~ bien fort, pour l'attacher.

Il arrive quelquefois que dans ce mouvement de va-et-vien de la spatule, la cire s'applatit aux points de retour, et les traits se rétrécissent; l'exercice apprendra à éviter cet inconvénient.

Il convient de donner de la consistance aux marges de la planche, et d'y fortifier la gaze, par ce que

* par ce qu'on n'en a pas encore senti la nécessité

ce sont les parties qui fatiguent le plus pendant l'impression; à cet effet, on prend un morceau de cire que l'on échauffe un peu à la chandelle, et on frotte ~~[illegible]~~ sur les marges par dessus la gaze; on étend ainsi une couche de cire, que l'on unit ensuite avec la spatule échauffée à la chandelle.

Préparation de l'encre

On fait dissoudre à un feu modéré, de la colle forte dans de l'eau; on broye sur la pierre du noir de fumée avec un peu de cette dissolution.

On fait dissoudre à un feu modéré, et toujours entremuant avec une spatule colle forte, [illegible] 1 livre.

Eau [illegible] 1 d°

~~[illegible] dissolution,~~

~~[illegible] on [illegible] peu d'eau~~

[illegible] prend deux ou trois cueillérées [illegible]

On fait dissoudre à un feu modéré, de la colle forte dans de l'eau; on broye sur la pierre du noir de fumée avec un peu de cette dissolution, et, pour faciliter la trituration, on ajoute un peu d'eau bouillante sur la pierre. On mêle le tout ensemble, et pendant que le mélange est chaud, on passe à travers un linge. L'encre d'impression sera ainsi préparée, et elle doit contenir les proportions suivantes.

Colle-forte — 1 livre
Eau — 1 livre
Noir de fumée — " — 3 onces

On en prend un peu dans une très petite casserole à part; on l'échauffe, on peut même y ajouter un peu d'eau, et avec un gros pinceau, on en étend une couche égale sur la planche; comme lorsqu'il fait froid, elle ne s'étend pas bien;

il faut alors avoir le réchaud sous la planche.

On laisse sécher la planche dans un endroit où elle soit à l'abri des mouches et des insectes, et on ne doit jamais couvrir la casserole de l'encre, parce qu'elle se corromprait, surtout pendant les chaleurs.

Pendant que la planche sèche, on mouille le papier sur lequel on doit imprimer; comme il est essentiel qu'il soit tout également mouillé, on fera comme il suit:

On a un baquet à fond plat, formant un parallélogramme ~~de largeur et longueur~~ comme le papier, mais un peu plus grand; ~~il a un~~ le bord est d'un décimètre de hauteur; on le remplit à moitié d'eau, et on y met la moitié du papier que l'on a à imprimer, une feuille après l'autre, pour qu'il ne reste pas des intervalles secs, et on l'immerge à chaque fois. On le retire, et on le met sous presse, pour retirer l'excédent de l'eau; quand il ne s'en écoule plus, on le retire, et on le mêle feuille à feuille avec le papier sec. On le remet sous presse et on le laisse quelques heures. ~~On peut même le mouiller la veille, pour imprimer le lendemain.~~

Il sera bon d'avoir des baquets pour les différents formats du papier; si l'on employait un baquet ~~et~~ trop grand, le papier s'écarterait dans tous les sens, et ne s'entasserait pas.

~~Ordinairement~~ On observe si l'encre a le degré de solidité nécessaire: elle doit être

Ordinairement l'encre, la couche d'encre sur la planche et le mouillage du papier, doivent être faits

24 le soir, par ce que le lendemain, l'encre est bien refroidie et coagulée; on peut alors connaître le degré d'épaisseur qu'elle a, et cela est essentiel, parce que du degré d'épaisseur dépend quelquefois le succès entier de l'impression; si elle est trop dure, on y ajoute de l'eau; si elle est trop molle, on y ajoute de la colle; de toute manière, on la porte sur un feu doux, parce qu'il faut toujours éviter une forte cuisson, qui, plusieurs fois repetée, décompose la colle et la rend défectueuse; on la fait ramollir en remuant le fond avec une spatule épaisse, ou mieux, un ciseau.

On place la forme, fig. 2. sur une table bien horizontale; si, à cause du plancher, ou de la table même, il y avait quelque obliquité, on nivelerait la forme avec un à-plomb et une règle, en mettant d'un côté ou de l'autre de la forme, des petits coins par dessous.

On verse l'encre dans le creux ABCD pendant qu'elle est chaude et liquide, en commençant par le milieu, et allant sur les bords et les angles pour aider l'encre à s'étendre; si elle s'étend trop d'un côté, on pousse les coins, afin d'établir le niveau. Lorsque l'encre a rempli le creux, on s'arrête un peu de temps, afin que l'encre des bords se refroidisse un peu, et ne transborde pas; ensuite, on verse encore de l'encre sur le centre, et si elle débordait, on s'arrête alternativement jusqu'à ce qu'elle ait acquis la hauteur d'environ 3 ou 4 millimètres au dessus du bord du creux. Comme l'encre a beaucoup de consistance, et comme elle se coagule en refroidissant, on peut en mettre jusqu'à ce qu'elle s'élève assez haut au dessus du creux,

sans qu'elle déborde, et cette élévation est nécessaire, afin que, sous la presse, la masse ne présente à la platine, qu'une superficie élastique, et celle seulement qui est nécessaire.

La gélatine est très liquide lorsqu'elle est fondue; elle formera sur la forme une surface parfaitement plane, et unie comme un miroir; on la laisse coaguler et ~~pendant~~ on détache la planche de sur la feuille de ferblanc, en passant un canif sur les bords; on la met sur un drap de laine grossier tendu sur une planche, avec le dessin par dessous; on mouille bien le papier avec un gros pinceau, ~~[illegible]~~ jusqu'à ce que la couche de gomme arabique soit dissoute; alors on n'a qu'à soulever un coin du papier et l'enlever de sur la planche. ~~On la planche pour~~ On met le drap de laine tendu, dans une position oblique, afin de faire écouler l'eau; on lave avec le pinceau, pour enlever toute la gomme qui peut exister sur la planche.

Pendant cette opération, il faut éviter de faire passer de l'eau par dessous la planche, elle ramollirait la couche de colle, ce qui ~~[illegible]~~, surtout en temps de chaleur, ~~[illegible]~~ on ne peut tout à fait éviter cela, je place la planche sur du drap grossier, car elle ne s'y attache pas. On la laisse sécher, et on l'aide même, en y appuyant légèrement du papier non gommé, ou quelque linge fin.

Il faut que la planche soit plus petite que la surface de l'encre, d'un à trois décimètres sur les bords, et que le dessin ait la même marge. On met la planche sur la surface

d'encre, qui est déjà coagulée, on l'étend bien, avant de la poser, car on ne peut plus le faire après, mais on ne doit pas s'inquiéter s'il reste quelques inégalités, parce que les bandes de papier dont je vais parler et la pression, l'étendent bien.

On attache avec de la colle forte des bandes de papier sur les marges de la planche et sur les bords de la forme; on a soin que le papier s'attache bien partout; on attend que les quatre bandes aient un peu séché, et ensuite on y en met quatre autres, en opérant de la même manière; on laisse sécher. Les bandes doivent être superposées sur les coins. Elles ont pour but de tendre la planche, l'empêcher d'obliquer, de se plier, ou de se déranger sous la presse; et retiennent l'encre dans le creux de la forme, car elle s'étendrait sous la pression.

On peut ~~[illegible]~~ faire tout ce travail la veille au soir, alors tout sèche pendant la nuit, et on n'est pas obligé d'attendre la siccation des bandes.

Impression

Lorsqu'on commence à imprimer, l'encre de la planche est toujours sèche à sa surface, ~~[illegible]~~ il faut donc que les premières épreuves soient plus mouillées que le papier imbibé, on plonge la 1re feuille dans l'eau, on la tient verticale jusqu'à ce qu'elle n'égoutte plus, et on la met sur la planche, et celle-ci sous presse: ~~et~~ on règle la pression selon la consistance de l'encre, On laisse la planche sous presse pendant quelques minutes, pour

~~[illegible]~~ temps à l'encre de ramol- ~~lir, elle se ramollit~~ en ~~[illegible]~~ ramollit plus lentement qu'en été, à moins qu'on ne soit dans une chambre échauffée.

On retire la forme et on enlève l'épreuve. ~~on~~ comme l'encre ne peut pas encore être assez ramollie, on ~~[illegible]~~ mouille une autre feuille de papier moins que la 1re, on met sous presse, et on l'y laisse le temps que l'on pense qu'elle peut être imprimée. On continue, si les épreuves ne sortent pas bien bonnes.

Après les deux ou trois premières épreuves, on imprime avec le papier préparé la veille, ou quelques heures auparavant, sans qu'il soit nécessaire d'arrêter l'épreuve sous presse, par ce que l'encre étant ramollie, elle s'attache instantanément sur le papier humide.

Il faut que la presse soit parfaite, et que la platine n'ait aucun jeu de droite ou de gauche, car elle accompagnerait le mouvement de rotation de la vis, et alors la planche se tordrait et se gercerait sur les bords.

Pendant l'hiver, il faut avoir un réchaud (G fig. 1re) avec de la braise, placé au fond de la boîte H; pendant qu'on tire une épreuve et qu'on place le papier, le drap ~~D~~ F s'échauffe, et comme on le couche sur la planche, il communique sa chaleur à la colle, qui s'imprime mieux. ~~On peut [illegible] la chaleur au degré que l'on veut.~~ #

~~# on peut même retirer le brasier~~

La Polygraphie repose sur le principe que le papier est chargé ~~[illegible]~~ d'un liquide qui a de l'action sur la planche; ici c'est l'eau accompagnée de calorique, qui dissout la colle ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

~~l'[illegible]~~ l'impression difficilement, on doit échauffer la platine; il arrive aussi

que si la planche s'échauffe trop, l'encre se liquéfie, et les épreuves ~~des~~ s'empâtent. On conserve donc la chaleur au degré nécessaire, et ~~pendant si~~ pendant les chaleurs, on retire le réchaud.

Les épreuves peuvent également s'empâter, ~~par~~ si le papier est trop mouillé; alors, on prend 4 ou 6 feuilles du tas, on les étend sur un drap tendu, et on les imprime l'une après l'autre, en remplaçant celle qu'on tire; par ce moyen, pendant qu'on court ~~[illegible]~~ cinq feuilles, la 6.me sèche un peu, et ainsi de suite, et on peut régler ~~la~~ l'humidité du papier, par le nombre des feuilles qu'on étend.

Les épreuves peuvent encore s'empâter, si l'encre est trop molle; dans ce cas, on retarde l'impression d'un jour ou deux, pour laisser sécher l'encre, mais cela doit s'éviter.

Ce n'est qu'après une longue expérience que je suis parvenu à régler l'impression, et en effet, tant en hiver comme en été, j'entretiens la planche ~~[illegible]~~ à un degré de chaleur qui fait que j'imprime promptement. J'imprime 500 épreuves en un jour, du format d'une demi feuille de papier, seulement si ma presse était plus grande, j'imprimerais je crois avec la même promptitude, sous le format d'une feuille.

~~Il arrive~~ Lorsqu'on ~~[illegible]~~ interrompt l'impression, il faut mettre le papier sur la planche, couvrir avec une feuille ~~[illegible]~~ de fer blanc, ou deux, si la planche est plus grande; on met sous presse, et on serre infiniment peu, ~~de manière à ce que~~ la pression ~~[illegible]~~ n'excède ~~pas~~ le poids ~~qu'on ferait [illegible]~~ qu'exercerait la platine, si elle

était détachée de la vis. le fer blanc empêche la communication de l'air, et la planche conserve son humidité. Sans cette précaution, la planche sécherait et il faudrait renouveller le travail de mouiller quelques feuilles de papier, et sacrifier autant d'épreuves, car au commencement elles ne sortent pas toujours parfaites. la planche ainsi couverte, peut passer d'un jour à l'autre sans sécher. il est bon cependant, que lorsqu'on recommence, on ~~mouille~~ mouille un peu plus ~~le papier~~ les deux ou 3 premières épreuves.

Des corps étrangers s'attachent souvent sur la planche, et empêchent l'encre de marquer sur l'endroit où ils sont. on les enlève avec la pointe d'un canif.

Il m'est arrivé que des endroits de la planche se refusaient d'imprimer. Je corrigeais cela en y passant légèrement un pinceau imbibé d'eau chaude.

Enfin, il y a des points et des parties qui n'impriment bien qu'après un grand nombre d'épreuves; je passeais l'eau chaude, ou bien je laissais plus longtemps l'épreuve sous presse.

Après avoir fini le tirage, on mouille bien les bandes de papier qui couvrent les bords de la planche, et on les enlève; on enlève aussi la planche en soulevant un coin de la gaze, qui entraîne la cire. L'encre reste sur la forme.

Il reste toujours des morceaux de cire qui n'accompagnent pas la gaze; on doit les retirer, et ne pas en laisser le moindre morceau car il nuirait à l'encre, qui doit servir à la prochaine impression.

On retire l'encre avec un ciseau,

3a ... on la remet dans la casserole. on ne la couvre pas, car elle se consumerait. on peut mettre dessus un linge à tissu rare, pour la garantir des insectes et des corps étrangers. On lave la forme avec de l'eau chaude.

Indélébilité de l'encre

Me voici arrivé à un point qui m'a été le plus difficile, et qui a exigé quatre ans de recherches; aujourd'hui même, j'ai résolu le problème, mais je n'en ai pas encore fait l'application en grand; mille fois j'ai vu mes espérances déchues; des expériences qui semblaient me prouver un fait, étaient bientôt rendues infructueuses, par les mauvais résultats que je tirais d'autres expériences entièrement égales. ~~Ne pouvais-je pas~~ J'ai résolu le problème il est vrai, mais ne suis-je pas dans l'erreur encore aujourd'hui?

L'indélébilité de l'encre a été pour moi, ce que la mobilité des caractères a été pour les inventeurs de l'imprimerie; l'idée ne leur en était pas venue, ils rencontraient un travail immense dans leurs planches solides, et ce n'était que la conviction ou le pressentiment des progrès que leur art viendrait à faire, pouvait les soutenir; ils sont morts dans la misère la plus hideuse misère, et quelque temps après, Charles, en inventant les caractères mobiles, a donné à leur belle idée, toute l'importance qu'elle a aujourd'hui.

J'ai longtemps imprimé avec de l'encre des imprimeurs, mêlée avec de la cire; je la versais dans la forme pendant

qu'elle etoit fondue, et après le refroidissement, elle acquerait le degré de solidité qui est si nécessaire en Polygraphie; mais pour peu qu'elle fusse dure, elle n'imprimait pas, parce qu'il faut absolument que le papier porte un liquide qui ~~ait une~~ dissolve l'encre, et ce liquide doit être de l'eau, car le papier sec est rêde, il ne se couche pas également sur la planche; or, l'eau n'a pas d'affinité pour cette encre. L'essence de thérébentine la dissout, mais il ne faut pas y songer, car elle dissoudrait aussi la cire de la planche. elle est trop chère pour en imbiber ~~humecter~~ tout le papier du tirage; elle le tacherait et lui donnerait une mauvaise odeur, qu'il ne perdrait jamais.

J'ai essayé de mettre de la potasse dans l'eau, elle saponifique bien l'huile de lin, mais nullement l'encre, ou cette huile est concentrée, et mêlée avec de la cire; et l'huile de lin crue ne sert pas, elle s'étend sur le papier, et prend avec la cire une consistance granuleuse qui ne tient le noir de fumée qu'en suspension, ce qui fait qu'ils ne noircissent qu'inégalement. La potasse au reste, ne produirait qu'un savon, et non pas une encre siccative et insoluble. Je n'ai pas essayé les autres alcalis, mais je les crois inadmissibles, et même aussi tous les corps qui peuvent dissoudre cette encre, parce qu'alors ils peuvent aussi attaquer la pl[illegible]

Je parvenais à imprimer [illegible] que chose avec cette encre, en y mettant peu de cire, et la faisant par conséquent très molle [illegible] alors, autre inconvenient; il s'en déchargeait une telle quantité sur le papier, qu'il fallait 10 ou 12 jours

 pour que les exemplaires s'échassent.

Longtemps après que j'imprimais avec la colle, j'essayai de faire de l'encre avec un mélange de gomme laque, de résine de pin et de thérébentine; je mouillais alors le papier avec de l'alcool à 40 degrés; cela n'est pas coûteux, parce qu'avec un verre plein, on peut mouiller 200 feuilles, vu qu'une seule mouillée, en imbibe 3 sèches.

Le papier imbibé d'alcool, avait de l'action sur cette encre, et il s'imprimait avec une promptitude extraordinaire, à tel point, que malgré ma diligence, le temps qu'il fallait pour tourner et détourner la vis était trop long; les traits étaient déjà empâtés lorsque je retirais le papier; outre cet avantage, cette encre imprimait aussi bien en été qu'en hiver. elle serait précieuse sous ces deux rapports, si elle n'avait pas ~~[illegible]~~ des inconvénients.

J'ai imprimé une fois jusqu'à 250 exemplaires, mais ayant perdu un grand nombre de planches parce que l'encre n'imprimait pas bien, ou s'empâtait, j'ai dû y renoncer et reprendre la colle, avec laquelle j'étais accoutumé, et qui m'a toujours présenté beaucoup de netteté. Malgré cela, je recommande beaucoup à ceux qui voudraient s'occuper de la Polygraphie, de faire des recherches sur cette encre.

Comme il est indispensable que l'encre soit indélébile, et comme [illegible] est très soluble pendant les [illegible] il suffirait de la moindre [illegible]dité et chaleur, pour que les [illegible] s'attachassent l'un à l'autre. Une lettre de change, par exemple, se dénaturerait si elle se mouillait par la pluie, ou tout autre accident. cet inconvénient ne fera jamais aucun mal pour une foule d'imprimés de moindre importance, tels que des circulaires,

des étiquettes, des modèles d'écriture, &c. &c. mais pour tous les cas où l'encre doit être insoluble dans l'eau, elle serait inadmissible. — Pénétré de cette vérité, j'ai fait pendant trois ans des recherches extrêmement pénibles et décourageantes; je suis parvenu à rendre la colle insoluble en procédant comme il suit, mais ce moyen était tellement laborieux, et avait un si grand inconvénient, que je l'ai abandonné. je vais en faire mention, pour montrer qu'il est des moyens de rendre la colle insoluble; je suis persuadé que si la polygraphie n'est pas plus avancée sous ce rapport, c'est à cause du déplorable exil où je vis; à Paris, j'aurais depuis longtemps été secouru par des chimistes des fabricants en teintures, et des artistes et savants qui connaissent mille moyens de fixer les couleurs.

J'employais donc de l'alcool de 40° dans lequel je mettais une portion de chaux vive, que je laissais digérer dans une bouteille, pendant quelques heures; je le versais dans un large bassin, capable de contenir les épreuves que je voulais fixer; la chaux ne doit pas rester dans la bouteille; je mettais les épreuves l'une après l'autre dans l'alcool en agitant toujours la liqueur, pour tenir la chaux en suspension; on doit couvrir le bassin hermétiquement, et laisser digérer 24 heures; au bout de ce temps l'encre est complettement insoluble, même dans l'eau bouillante.

34 Cependant le papier se trouvait rempli d'une poussière subtile de chaux qui blanchissait tous les corps, et pour l'en débarasser, j'étais obligé de laver toutes les épreuves l'une après l'autre, et malgré cela, il restait toujours un peu de chaux; l'encre perdait sa noirceur, parce que de la chaux s'y était fixée d'une manière inséparable, et lorsque j'imprimais avec plusieurs couleurs, il y en avait qui disparaissaient, ou étaient altérées par l'alcali. j'ai abandonné un procédé aussi défectueux, mais j'en ai retiré l'avantage de connaître l'action des alcalis ce qui m'a conduit à faire l'expérience suivante.

~~J'ai mis une petite portion d'alcool de 40° dans un petit ver~~ J'ai mis de l'alcool de 40° dans une ~~bassin~~ boîte cylindrique de fer-blanc; j'y ai fait dissoudre ~~une portion de soude caustique [illegible] ayant pas été [illegible] pour [illegible] pour [illegible]~~ très peu de soude caustique, ~~est~~ portion de ~~[illegible]~~ donner à la liqueur une légère saveur styptique; j'ai versé la liqueur dans un bassin capable de contenir toutes les épreuves, et je les ai ~~plongées~~ entassées, en les plongeant l'une après l'autre. J'ai bien couvert le bassin, et ai laissé digérer pendant 24 heures, au bout desquelles, ayant retiré les épreuves, je les ai mises sous presse pour tirer l'excédent de la liqueur; ~~et~~ les épreuves étaient complétement insolubles.

J'ai voulu ~~sçavoir~~ savoir si, au lieu

de mettre les épreuves l'une après l'autre dans l'alcool, ce qui est plus long, je ne pourrais pas les y mettre en masse; cela m'a réussi une fois, mais une autre fois, beaucoup d'épreuves ne se sont pas bien fixées; il paraît donc que la soude ne pénètre pas bien à travers un tas de papiers, et par ce motif, il est mieux de plonger les épreuves l'une après l'autre, parce qu'alors la soude est en contact avec toutes. mais comme j'ai réussi une fois à les fixer en masse, il sera bon de continuer cette tentative.

La potasse caustique peut encore servir.

Tels sont les moyens que je connais pour obtenir ce qui est indispensable, la fixité de l'encre: comme je ne ralentis pas, j'espère les amplifier.

Impression simultanée de toutes les couleurs.

Je suis arrivé à la 2.me grande propriété de la polygraphie: le non renouvellement de l'encre, et l'impression simultanée de toutes les couleurs, sont deux innovations d'un intérêt du premier ordre, dans les arts d'imprimerie. La 2.me propriété semble présager de grandes améliorations dans les arts, et manufactures de papiers peints, indiennes, &c. Peut être même qu'un jour on imprimera des tableaux qui sembleront faits au pinceau, et que de cette manière les trésors de la peinture seront multipliés, et deviendront le partage de tout le monde.

Pour imprimer des épreuves coloriées, on commence par remplir la forme d'encre, comme il a été dit; ensuite et lorsqu'elle est refroidie, on trace

dessus les intervalles qui doivent être coloriés; ensuite, on ouvre des creux ou sillons assez profonds, avec la lame d'un couteau ~~échauffé et mouillé~~ que l'on plonge fréquemment dans de l'eau chaude; on passe la lame en biais dans un sens et puis dans l'autre, de manière à ce que l'encre contenue entre les deux coupes soit détachée, alors on l'enlève.

Outre l'encre noire, ~~de la forme~~, on a plusieurs petits godets remplis de l'encre des différentes couleurs que ~~l'on veut~~ la planche doit porter; ces encres sont toutes à la colle, et un peu plus molles que l'encre noire; il est des couleurs ~~qui ne peuvent être que légèrement changées de la matière colorante, tel et suit par ce qu'elle en la colle~~ où il ne doit y avoir que très peu de ~~couleur~~ matière colorante, soit par ce qu'elle rend la colle insoluble, soit par ce qu'on ne peut la pulvériser assez bien. On ~~doit~~ préfère autant que possible les couleurs qui, par leur nature, sont en poussière, ou se pulvérisent facilement; ~~on doit les broyer bien, et~~ Il m'est arrivé qu'une ~~que telle ou telle~~ couleur n'imprimait pas, tandis qu'une autre imprimait trop, jusqu'à s'empâter. Le bleu de Prusse, par exemple, n'imprime qu'autant qu'on l'emploie en telle quantité, que la colle soit bleu clair, et plus on broie cette couleur, mieux elle imprimera.

On échauffe les petits godets à la chandelle, si la couleur est refroidie; et on verse les différentes couleurs dans les creux qu'on a ~~en~~ ouvert, jusqu'à atteindre le niveau; on laisse refroidir ou coaguler, et pour le reste, on procède comme il a été dit.

Il est évident que, pendant le tirage,

chaque couleur s'imprimera sur le papier, à sa place correspondante.

On peut aussi verser les couleurs sur l'encre noire, pendant qu'elle est encore liquide; cette manière est préférable en ce qu'elle économise le travail d'ouvrir les fossés, et par ce que la surface reste plus égale.

Ce travail sera encore plus facile, si l'on veut colorier la planche sans tenir à ce que les couleurs aient une place déterminée, comme dans les colorations marbrées. Il n'y a qu'à verser les couleurs goutte à goutte sur l'encre pendant qu'elle est liquide; ensuite, on promène par toute l'encre un manche de pinceau à miniature, en le tenant verticalement. cela sert à mêler un peu les couleurs, et leur donne l'apparence d'un marbre colorié. On ne doit pas passer le manche deux fois à la même place, car les couleurs se mêlent si facilement, qu'à la deuxième elles seraient tellement mêlées, qu'elles auraient presque perdu leur propre couleur.

Il ne reste plus qu'à procéder pour le reste, de la manière qu'il a été dit à l'article. Préparation de la planche.

Perfectionnements de la Polygraphie

Il serait désirable de connaître un corps qui, dissout dans l'eau dont on mouille le papier, eût une action dissolvante sur une encre oléeuse, ou résineuse, ou de toute autre nature, sans attaquer la cire. Cette encre devrait être insoluble dans l'eau pure; on économiserait l'emploi de l'alcool, et le travail de faire passer toutes les épreuves par l'opération de fixer l'encre.

J'ai en vue de faire une expérience, afin d'obtenir ces résultats: je me propose de dissoudre de la soude caustique dans l'eau dont je mouille le papier, comme la colle n'imprime qu'autant qu'elle se mêle avec cette eau; elle se

mêlera avec la soude, et deviendra peut être insoluble; mais il faut 24 heures pour que la soude corrode la colle; et il paraît que celle-ci doit se conserver mouillée; or, les épreuves sèchent promptement, car on ne peut pas les entasser. — Toutefois cela mérite d'être examiné.

Passons maintenant à la netteté des épreuves, et finesse du dessin. J'ai fait aussi beaucoup d'efforts dans ce genre, mais il paraît qu'il ne m'a été donné que d'inventer la polygraphie, de l'avancer jusqu'à un certain point, et d'en rester là. J'apperçois au loin de grands perfectionnements, mais je ne puis les atteindre. Quelqu'un après moi, lui donnera un nouveau prix. Cela même est arrivé aux inventeurs de l'imprimerie; ils ne concurent pas l'idée de la mobilité des caractères, et durent en rester à un point bien décourageant. Charles, après leur mort, eut cette heureuse idée, et l'imprimerie fut consacrée.

Plus la couche de cire est fine, plus on est à même de faire un dessin délicat; mais une couche trop fine, se gerce facilement.

Je recommande beaucoup à ceux qui s'intéresseront à la Polygraphie, et qui seront en pays de fabriques, de commander à un fabricant de gaze, de faire en ce genre ce que l'art peut obtenir de plus fin; non quant au tissu, qui ne doit pas être serré, mais quant au fil. On gagnera d'autant pour la finesse et netteté des impressions, et les fils pénétrant moins dans la cire, la couche pourra être plus fine.

J'ai essayé de mettre la couche de cire avec le pinceau; ce qui économiserait la cuvette, la fonte de beaucoup de cire, et plus de travail; ~~j'ai quelquefois réussi, et d'autres non~~ cela m'a réussi quelquefois. Le pétrole blanc, le naphte, ou l'essence de thérébentine, serviront peut être pour mettre la couche de cire avec le pinceau, mais alors il faudra la laisser bien sécher, et cela exige plusieurs jours.

Enfin, je terminerai en observant que mes recherches ont décélé un principe neuf, qui peut être sera applicable à l'imprimerie de plusieurs manières;

Il consiste en ce qu'une encre, ou une matière traverse les traits, et s'imprime sur le papier. ~~Dans la Polygraphie~~ ici c'est ~~de~~ l'encre qui traverse les traits, on verra dans la Photographie que c'est la lumière; — l'électricité produira peut être des effets analogues, au moyen d'une planche non conductrice et dessin fait avec une matière conductrice, ou vice versa. Le calorique radiant, &c.; Tous ces agents ~~devront~~ auront une action colorante sur une dissolution ~~que~~ dont le papier devra être ~~imp~~ imbibé.

Telles sont les données que j'ai obtenues sur la polygraphie; maintenant, que l'on compare avec la lithographie, la simplicité de sa théorie et de son appareil; que l'on se rapelle ses deux grandes propriétés jusqu'à présent inconnues; que l'on pondère que de telles données entraînent la conséquence qu'elles ne peuvent être stationnaires, que la polygraphie est très susceptible de perfectionnements, et l'on verra que cet art est destiné à faire une diversion favorable dans l'imprimerie, et ~~que désormais~~ dans la société, par ce que désormais tout le monde aura l'imprimerie à sa disposition, soit en voyage par terre ou par mer, soit dans les endroits les plus dénués de ressources. L'imprimerie est celui de tous les arts qui sert le plus ~~tout~~ intimement au developpement de l'intelligence; bien de choses se perdent, faute de leur donner de la ~~plus~~ publicité.

Fin du mémoire sur la Polygraphie.

Il est impossible ~~Il est [illegible] de chercher à~~

J'ai aussi obtenu quelques données d'un autre genre, et du plus grand intérêt: On peut dessiner au grenu avec un pinceau et de la gomme sur un papier réseau, c'est à dire tout criblé comme le papier Indien ou Chinois qui enveloppe les Nankins bleus que les Anglais apportent au Brésil. On dessine avec une dissolution suffisamment épaisse de gomme Arabique et de noir, de manière à ce que les traits soient bien couverts. On met ensuite sur ce papier un vernis qui remplit toutes les cellules du réseau; on nettoie comme dans la gravure, pour enlever le vernis qui couvre les traits. On met le papier dans l'eau, la gomme se dissout, et les traits restent à jour. J'ai obtenu ainsi des traits délicats, mais j'imprimais peu, parce que l'encre ~~n'est~~ ne traversait pas bien le réseau. J'ai reconnu plus tard que l'acide sulfurique attaquait le papier, et laissait les traits ~~des~~ parfaitement à jour.

42

Découverte de la Photographie,

ou

Imprimerie à la lumière solaire.

1837

J'avais inventé la Polygraphie, mais avant de l'avoir amenée à l'état de perfection où elle est aujourd'hui, j'éprouvais des difficultés pour l'impression, parce que je n'avais qu'une petite presse lithographique, avec laquelle je n'agissais qu'en pression générale et non avec le rateau: et cependant le procédé exigeait à cette époque une pression considérable: découragé par mille tentatives infructueuses pour ne pas dépendre d'une presse, ni de rien qui fut couteux, lourd ou volumineux, parce que ma propre position me fesait sentir la nécessité de mettre l'imprimerie à la portée de tout le monde, je m'étais contenté d'écrire un mémoire sur la Polygraphie telle qu'elle était alors et je ne m'en occupais plus, lorsqu'en cherchant par le moyen de l'action de la lumière solaire sur le nitrate d'argent, à fixer sur le papier dans la chambre obscure, les dessins qui y sont représentés, je conçus l'idée d'imprimer aussi par ~~ce moyen~~ l'action de la lumière sur ce nitrate, et après bien de peines je parvins à découvrir cette nouvelle manière d'imprimer, qui ~~comme on pourra en juger, diffère de la première et de toutes celles que l'on connaît~~ comme on pourra en juger, a de grands avantages.

J'ai donné à cet art le nom de Photographie, parce que la lumière y joue le premier rôle.

Appareil

Il se réduit à cinq ou six carreaux de vitre; on peut en employer moins, ou un plus grand nombre; et leur grandeur dépendra ~~de celle des~~ des dessins ~~ou écrits~~ que l'on voudra imprimer.

~~Il faut~~

~~à broyer les couleurs~~

Matières employées.

Du nitrate, ou chlorure ~~aurico~~ argentique, et, ~~par~~ de préférence, du chlorure aurique; du noir de fumée, et de la gomme arabique.

Procédé

~~On broye du noir de fumée avec de la gomme arabique dissoute et de l'eau, et pour s'assurer si les proportions sont justes, on en passe un peu avec un pinceau fin sur du verre, on laisse bien sécher et on essaye avec un poinçon en faisant des traits avec un poinçon, si la couche n'est pas trop dure; on frotte aussi le doigt bien sec et, pour s'assurer savoir si elle n'est pas trop molle, on passe légèrement le doigt bien sec, il faut qu'il ne se noircisse pas.~~

On broye du noir de fumée avec de la gomme arabique dissoute, et pour savoir si les proportions sont convenables, on en étend une couche légère sur un morceau de verre à essai, et, après qu'elle a séché, on trace avec un poinçon: si la couche oppose trop de résistance au trait, et si elle écaille, il y a trop de gomme; et à l'opposé, si en frottant légèrement le doigt bien sec, il se sent, il y en a trop peu.

On lave bien le verre qui doit servir de planche, et on le couvre d'une couche de ce noir; [illegible]

pas être transparente, et pour s'en assurer, on met le verre devant le soleil, et on passe la main derrière avec les doigts [illegible] si l'on distingue [illegible] peut cependant [illegible] pêcher qu'elle paraisse un peu, parce qu'il faudrait faire la couche trop épaisse, et on ne pourrait pas faire des traits délicats.

Pour que la couche soit égale et peu épaisse, on trempe un gros pinceau dans la couleur noire; on étend la couche, en partant d'un bord du verre, et allant au bord opposé, toujours par lignes parallèles; on fait de même sur les trois autres bords, et s'il se forme des bulles, ou si la couleur refuse de prendre sur le verre, on continue jusqu'à ce que cela n'arrive plus. Il reste toujours des petits points à jour, mais alors on fait tomber du blanc de plomb sur la planche en l'écrasant entre le pouce et l'index, et si on sent du sable des petits grains durs, on les jette dehors, ensuite on frotte le blanc avec l'index pour l'étendre bien; cela sert à boucher les trous et à blanchir la planche, afin de voir mieux les traits du dessin; mais on ne peut laisser tout le blanc qu'il faut enlever avec un mouchoir fin, car cette poussière obtrouerait les traits par la suite.

Dessin sur le verre.

On a des aiguilles à coudre attachées dans des manches de bois, ou, ce qui est plus expéditif, dans des côtes de plumes; on en a de grosses, de fines, d'émoussées, de pointues, de rondes et d'applaties. Pour les appliquer, on les chauffe à la chandelle, et on les [illegible] bien fine, en les [illegible] [illegible]

beaucoup hors du manche.

On trace d'abord le dessin sur du papier transparent, et on frotte dessus blanc de plomb sur le dessin, on le fixe sur la planche, et on passe sur le revers un poinçon sur les traits, le dessin se trouve tracé sur la planche en sens opposé, afin que sur les épreuves il soit dans son vrai sens.

On met sous la planche une étoffe bien noire, car les traits étant transparents, et la couche de noir plus claire que l'étoffe qui est à l'ombre, on verra mieux son travail.

Il reste à graver: ce travail se fait avec les poinçons sus mentionnés et à la manière de la gravure sur cuivre, avec la différence qu'il est plus prompt et plus facile, et qu'on travaille aussi librement qu'à la plume, sans tourner la planche ni la main, car on sent bien qu'il est plus facile de graver sur une simple couche de noir légèrement gommé, que sur du cuivre.

J'ai déjà gravé une feuille de dessins de cette manière; j'en ferais qui seraient aussi nets et délicats que la plus fine gravure. On peut d'autant plus faire de jolis dessins, que la couche est moins épaisse.

A mesure qu'on travaille, il s'assemble de la poussière qui provient du noir que le poinçon enlève; on la fait disparaître avec un pinceau fin et sec.

On conclut de tout ce qui vient d'être dit, que le dessin est à jour, c'est à dire, qu'en mettant la planche contre le jour, on aperçoit la lumière à travers les traits, et les ombres

Préparation du chlorure d'argent

Cet sel devra servir d'encre pour l'impression des épreuves; il est extrêmement cher, mais ses propriétés sont telles, que je suis obligé de le préférer au nitrate ou au chlorure argentique, qui est quatre ou cinq fois meilleur marché. S'il ne s'agissait que de mettre du chlorure d'argent sur les traits, la dépense ne serait pas excessive, mais il faut mouiller toute la surface du papier sur le côté de l'impression.

La dépense s'élève à 60 Reis pour chaque demi feuille de papier, ce qui, au change actuel, revient à 15 centimes; mais l'extrême simplicité de la photographie, et la beauté des épreuves, font que bien des personnes supporteront cette dépense pour leur amusement, et même par intérêt: au reste, on verra à la fin quelques indications pour récupérer l'or, et même pour lui substituer un composé d'un prix supportable.

Tout le monde sait comme on prépare le chlorure d'argent; je vais néanmoins enseigner cette préparation au lecteur qui peut l'ignorer. On mêle parties égales d'acide nitrique et acide hydrochlorique purs; dans une capsule bien ouverte pour laisser évaporer; on jette l'or sans alliage, et on met sur des charbons ardents; on remue avec un spatula ou petit bâton de verre; la capsule doit être de verre très fin, ou de toute autre matière inattaquable aux acides. On laisse évaporer — doucement, jusqu'à ce qu'il se forme une légère pellicule sur la surface, et alors on y mêle un peu d'eau bien pure, et on le garde dans une

petite fiole. Il ne faut pas que l'évaporation soit trop forte, et ~~il faut~~ on remue avec la spatule pour ne pas laisser sécher sur les bords, car le métal se réduit facilement. Lorsqu'on se servira de cette dissolution, il ne doit pas y tomber de la poussière, et le pinceau qu'on y trempe ne doit pas y séjourner, ni être lié avec des fils de métal, car la moindre décomposition est nuisible.

On doit ajouter de l'eau dans le chlorure aurique, mais je ne me suis pas encore occupé de savoir dans quelle proportion; plus il y a de l'eau, plus on économise l'or; on va voir ce qui peut servir de règle à cet égard.

Impression

Le chlorure aurique produit un meilleur effet sur du papier Hollande, velin, à lettre, et sur tous les papiers de qualité supérieure. Les papiers non gommés dont on se sert en imprimerie, ne me paraissent pas convenables, parce qu'ils s'imbiberaient trop de chlorure.

Comme le chlorure noircit ou se ternit par l'effet de la lumière du jour, on doit mouiller le papier le soir, ou pendant le jour, mais dans une chambre presque obscure. On trempe le pinceau dans le chlorure, et on mouille une seule face du papier, ~~on mouille une [illegible]~~ on étend les feuilles, pour sécher pendant la nuit, et si c'est de jour, on ferme bien les fenêtres, pour que la lumière pénètre le moins possible.# On les garde dans un porte feuille bien fermé.

Lorsqu'ils sont secs,

On a un pupitre simplifié, — Planche 2.e
fig.e 1.e, que l'on met par terre, —
exposé au soleil, et auquel on
donne cette inclinaison, que les rayons
soient perpendiculaires à la surface
qui est peinte en noir. on y met
la planche de verre, avec le dessin
tourné en dedans; on met entre la
planche et le pupitre, une feuille
de papier sel-argent et l'on a une
couche de chlorure, et on la laisse
à peu près un quart d'heure, pendant
lequel on peut faire autre chose.
On sait que le chlorure d'argent
noircit lorsqu'il est exposé aux
rayons solaires, or, ceux-ci
traversant le dessin, ne noircissent
que le papier frappé par les rayons,
et le dessin s'imprime de cette
manière.

Lorsqu'on retire l'épreuve, le
dessin n'est que peu apparent;
on la porte à l'obscurité, on la met
dans un bassin où il y a de l'eau et
de l'urine; le dessin devient im-
médiatement noir par l'action de
l'urine; on l'y laisse assez de
temps, et quand on la retire, on la
fait sécher à l'ombre. Comme le
chlorure est très soluble dans l'eau,
ce papier se trouve lavé, et ne noir-
cit plus. Je crois que si le papier
a été trop imbibé de chlorure, c'est
une d'épreuve inutile, et si il y en a
trop peu, les épreuves sont pâles.
On réglera donc la quantité d'eau
qu'il faut y mettre.

Je crois que si le mélange
d'eau et d'urine était chaud, le
résultat serait meilleur; mais je ne
l'ai pas vérifié.

J'ai imprimé, d'après la photogra-
phie, des dessins aussi nets, aussi délicats
que les plus fins gravures.

Le calorigène qui s'accumule sur le verre, aide beaucoup l'impression; l'été est plus favorable.

Moyens d'économiser le chlorure aurigène.

On peut l'économiser en n'en mettant mettant pas sur tout le papier; si c'est un paysage, on n'en met pas sur les nuages; si c'est une tête, un portrait, une fleur, on n'en met que dans les contours du dessin; et à cet effet, on calque les contours sur un papier vernis, ou les découpe pour en faire un moule, et on s'en sert comme des lettres moulées, pour mettre le chlorure sur le papier.

On connaît une foule d'agents qui précipitent l'or de sa dissolution, les sels ferreux ont notamment cette propriété. On peut donc précipiter l'or contenu dans le mélange d'eau et d'urine provenant du lavage des épreuves. On recueillera pour le recueillir, le purifier et examiner combien l'or on économisera par ce moyen.

Le tirage est si lent, qu'on n'imprime dans une journée que 15 ou 20 épreuves, encore faut-il qu'il fasse soleil tout le jour. Mais on fait autre chose, pendant que l'épreuve noircit au soleil, et 20 épreuves d'un joli dessin fait avec tout de fantaisie, tout appréciable, soit comme simple agrément, soit même par intérêt pécuniaire.

Mais le tirage peut donner produit jusqu'à donner plus de 100 épreuves dans un beau jour de soleil; il faut avoir 6 ou 8 dessins différents,

et les imprimer en même temps; on a pour cela une planche légère, Fig. 2; assez longue pour contenir les 8 dessins; elle est bordée en bas d'une frise saillante, pour soutenir les vitres; et au lieu d'un pupitre, on peut en avoir deux, A et B. ~~Pour~~ Il ne s'agit pour ~~Co~~ l'impression, que de garnir chaque vitre avec sa feuille de papier; ~~et elles~~ y auroit-il cent dessins, ils s'impriment ~~toutes~~ en même temps.

noircie ~~à la~~ sur le côté qui doit regarder le soleil.

~~Je présume que si, pendant l'impression, on élevait la température plus que le degré de chaleur qui s'accumule sur le verre, elle~~

Impression avec le nitrate et le chlorure argentique.

J'ai longtemps imprimé avec le nitrate argentique; ce sel est vingt fois meilleur marché que le chlorure aurique, non seulement à cause de la différence de l'or à l'argent, mais aussi parce qu'une bien moindre quantité de nitrate argentique suffit pour garnir le papier; mais il a le défaut de ne pas se dissoudre assez dans l'eau, pour que le papier ne s'obscurcisse pas. ~~à la lumière du jour~~ au contraire, exposé au jour, il s'obscurcit beaucoup, malgré le lavage; outre cela, les épreuves sont brun pâle ou roux, et je n'ai pas encore pu trouver, comme pour l'or, le moyen de les faire noircir.

Gardées dans un portefeuille, les épreuves par le nitrate argentique, peuvent se conserver des années sans altération; j'en ai qui ont déja 3 ans; l'impression est beaucoup plus expéditive qu'avec l'or.

On procède pour la préparation du papier et pour l'impression, de la même manière que pour l'or, avec

la différence que le papier ne peut être préparé que de nuit, à la lumière des chandelles, par ce que le sel d'argent noircit par la ~~moindre~~ lumière du jour, même la plus diffuse.

Il ne faut pas mettre de l'urine dans l'eau de lavage. ///

Chlorure d'argent.

Ce sel noircit à la lumière solaire, et à la lumière diffuse du jour, ~~avec~~ plus promptement que le nitrate argentique, mais il est insoluble dans l'eau pure. Si on met de l'~~ammoniaque~~ l'ammoniaque caustique dans l'eau, le chlorure se dissout, et le papier devient inaltérable à la lumière; mais ~~il~~ elle attaque aussi le dessin, qui devient trop pâle.

J'ai beaucoup imprimé avec l'écriture et le dessin en sens naturel; c'est beaucoup plus commode, mais alors le verre se trouve entre le papier et la couche de noir; cela occasionne un peu de divergence de lumière, qui est nuisible. Je trouve préférable de s'habituer à écrire à rebours, afin qu'en mettant la couche de noir en contact avec le papier, il n'y ait pas d'intervalle.

J'ai aussi imprimé avec le papier encore mouillé; c'est à dire, avec le nitrate non encore sec; ce sel noircit plus vite lorsqu'il est mouillé; mais le papier mouillé, se contracte pendant l'impression, à cause de la chaleur, et les traits se multiplient, ou deviennent gros. J'évitais cela en collant le papier avec de la gomme arabique; ~~mais~~ il fallait ensuite décoller; ce travail répété à chaque épreuve, était trop fastidieux. ~~J'ai fait~~ cependant une remarque qui pourrait indiquer quelque chose de caché, c'est qu'après avoir imprimé longtemps, ~~et après avoir lavé le verre, le dessin~~ le propre verre avait acquis une légère teinte brune que rien ne pouvait faire disparaître; peut être était-ce de la gomme arabique devenue

/// Ce sel a l'avantage, outre d'être quatre fois meilleur marché que l'or, de pouvoir être considérablement étendu ~~d'or~~ d'eau; ~~comme on peut y en ajouter aussi longtemps~~ en sorte qu'une feuille de papier imbibée, ~~vaut~~ dépense ~~pour [illegible] d'argent~~ seulement pour un sou d'argent.

insoluble. Le fait est que le papier nitraté avait été en contact avec tout le verre (puisque la couche noire était du côté opposé), et que cette teinte n'avait pris que sur les points où la lumière avait frappé, ensorte que, après avoir lavé le verre, et enlevé tout le noir, le dessin y apparaissait encore. Cela n'a pas lieu, que lorsqu'on imprime avec le papier mouillé.

Je n'ai pas encore essayé de coller le papier sur les bords seulement.

J'ai parlé plus haut de deux pupitres; ils sera bon de s'en servir, mais je ne les juge pas indispensables;# j'aime beaucoup à simplifier tout ce qui appartient à l'imprimerie, à un art qui, par son importance, doit être à la portée de tout le monde. Je travaille pour ceux qui se trouveront dans ma position, sans moyens; dans un pays qui peut être bon sans quelques rapports, mais qui est un horrible exil pour un artiste.

on trouve par tout une pierre un morceau de bois, où l'on peut accoster la planche.

Il ne faut pas laisser trop de temps les épreuves au soleil, parce que le verre s'échauffe, et fait brunir tout le papier.

L'eau bouillante lave bien les épreuves par le nitrate argentique, mais le dessin pâlit.

~~J'ai eu une d'essayer~~

Album nocturne.

La cherté de l'or, ou les défauts du nitrate argentique, ne me paraissent pas des motifs suffisants pour rejetter la belle simplicité de la photographie; en admettant même que cet art devrait rester stationnaire, on pourrait en tirer de grands avantages en imprimant par le nitrate argentique, qui est bon marché, et conservant les épreuves dans un porte feuille, pour les voir pend.t les soirées, à la lumière des bougies, et même pendant la journée, à l'ombre ou au demi jour, pendant une demi heure, car si elles brunissent un peu, elles redeviennent claires à l'obscurité. Ainsi, on pourrait imprimer une foule de productions, agréables ou utiles, que l'on ne publie pas, faute de moyens, car

on n'a pas des lithographies et des imprimeries en tous lieux; ou parce que, ne voulant qu'un petit nombre d'épreuves pour distribuer entre des amis ou des élèves, il ne vaut pas la peine de les imprimer par des procédés couteux.

Recherches sur le perfectionnement de la photographie.

Ayant à traiter encore dans le chapitre suivant, sur l'action chimique de la lumière solaire, appliquée à d'autres résultats, j'ai pensé d'en faire un traité particulier, tendant à démontrer tant les perfectionnements dont la photographie est susceptible, comme la possibilité d'obtenir les susdits résultats; je m'abstiens donc de faire mention ici d'un grand nombre de corps simples ou composés qui sont soumis à une action chimique de la lumière solaire, tellement prompte, que l'on peut être bien fondé à croire que le chlorure aurique et le nitrate argentique seront substitués un jour par un composé beaucoup moins cher, et qui n'aura pas tant de défauts. Qui sait si à Paris je n'aurais pas déja trouvé ce composé, là où tant de savants m'auraient aidé de leurs lumières, et où l'on trouve tout ce dont on a besoin? Je ne cesserai de regretter d'être venu dans un pays où je ne trouve qu'une indifférence complète pour les arts.

Avantages.

1° On a vu l'extrême simplicité de l'appareil.

2° La planche ne souffre aucune altération quand on imprime, à moins qu'elle ne se brise ou ne s'efface par quelque accident.

3° On change à volonté sur les planches, des titres, des mots, des ornements, des phrases, &c.; en sorte que si l'on a imprimé, par exemple, des étiquettes pour un pharmacien, on pourra se servir de la même planche pour un épicier, en ne changeant que l'écriture.

4° On peut, comme en stéréotypie, n'imprimer qu'au fur et à mesure de la vente.

5° Les cartons de verre et le dessin peuvent être de toute grandeur, sans que pour cela le travail de l'impression et l'appareil soient augmentés, car on sait bien que le soleil imprime aussi vite le plus petit dessin, que le plus grand tableau.

6° La photographie est principalement utile, lorsqu'on ne veut tirer que peu d'épreuves d'un dessin.

Inconvénients.

1° On ne peut imprimer que de jour, et encore pour bien faire il faut du soleil.

2° Le tirage est très lent, sauf quand on a beaucoup de planches à imprimer ensemble.

3° On ne peut imprimer que sur une face du papier, mais il est un procédé de l'impression, où l'on peut employer du papier très fin, de manière que deux feuilles n'en fassent que une du papier ordinaire.

4° Les sels métalliques employés sont dangereux ; ils tachent et corrodent la peau, les vêtements, et ce sont de violents poisons. Je ne saurais assez recommander à ceux qui s'en serviront de les tenir toujours inaccessibles aux ignorants, aux mal intentionnés, et surtout aux enfants. Le moindre oubli, un instant que l'on laisse la fiole sur la table, une éponge ou soucoupe que l'on oublie de laver, peuvent être fatals.

5° Les épreuves brunissent un peu avec le temps ; excepté lorsqu'on les garde toujours à l'obscurité, et lorsqu'on ne met du sel que sur les endroits ou est le dessin.

Conclusion.

La photographie est de beaucoup inférieure aux autres arts d'imprimerie, à cause des inconvénients que je viens de citer ; mais elle est supérieure dans les cas ou l'on n'a aucun des appareils coutumiers de ces arts. Elle peut se généraliser comme l'écriture, car au seul vernis près ses moyens sont aussi simples. Le voyageur, le négociant, le poëte, le peintre, le professeur, et le talent malheureux, l'auront toujours sous la main. Une idée heureuse, un plan bien conçu, que tant de motifs retenaient dans l'oubli avec leurs auteurs, pourront être distribués, à quelques en petit nombre, entre des amis qui sauront les apprécier. Cet art enfin a son prix, ses avantages sur lesquels et ses restes, il n'est pas dit qu'il ne s'améliorera jamais.

Fin du mémoire sur la photographie.

Recherches sur la fixation des images dans la chambre obscure, ~~par l'action [illegible] de la lumière sur certa~~

Je commencerai par une remarque qui frappera tous les esprits accoutumés à ne pas rejetter légèrement une proposition basée sur des faits qui existent dans la nature. La lumière ~~peint~~ peint tous les objets dans la chambre obscure; elle a une action chimique marquée sur plusieurs corps ~~[illegible]~~ produits par l'art ou la nature: cette action est quelquefois si grande, si rapide, qu'elle égale celle de la poudre, et peut produire une aussi forte explosion: telle est la combinaison des gaz chlore et hydrogène frappés par les rayons solaires. La lumière colore rapidement quelques corps, et les décolore presque tous; # elle revivifie des substances métalliques, ## et enfin, elle a une influence marquée sur les animaux, les végétaux et toute la nature. # N'y a-t-il pas lieu d'espérer d'après tout cela, que si l'on place dans la chambre obscure celui de tous les corps dont la couleur change le plus promptement par l'action de la lumière, les images y laisseront ~~de~~ une empreinte fixe. ~~Chaque teinte du dessin que la nature trace elle même, marque un degré de lumière correspondant; elle est à son action~~ ## L'image des objets est dessinée dans la chambre obscure par autant de degrés de lumière qu'il y a de teintes: chaque degré opère sur le corps, selon son intensité, et dans ses limites ###; il résultera que l'image sera fixée toute entière.

Cette théorie paraîtra, j'ose le croire, assez ingénieuse, mais il faut l'appuyer par des faits, et c'est ce que je ferai d'une manière satisfaisante dans le prochain chapitre.

Connaissant tout le travail qu'exige l'art de peindre; pénétré des beautés sans nombre que présente la nature, et auxquelles il faut souvent renoncer à cause des difficultés qui proviennent et de l'art, et de

plusieurs de ces corps # éprouvent ces changemens, même à la ~~lumière~~ plus faible lumière

elle change leur nature,

~~o son action est à son minimum de force, dans les plus fortes ombres, et à son maximum dans les grandes clartés; les~~

à tant de faits intéressants, j'en ajouterai un que naguère je n'osais ~~[illegible]~~ qu'entrevoir de bien loin; ~~elle~~ ~~[illegible]~~ quelques uns des rayons du spectre solaire communiquent leur couleur au chlorure argentique!

o Qui sait même si on ne l'obtiendra pas colorée?

et de mille circonstances de la vie qui semblent s'opposer, je dirai même avec quelque peine, [illegible] un si bel art, [illegible] dit [illegible] aurait-il pas [illegible] obtenir les dessins [illegible] les [illegible] sans autant de travail qu'il en faut?

Ne pourrait-on pas embellir la vie, en saisissant toutes les scènes pittoresques de la nature inorganique ou végétale? Ces idées n'étaient toutefois que bien vagues, et je les rangeais dans l'ordre de celles qui reçoivent, tout en paraissant ineffectuables; mais elles me conduisirent à réfléchir sur l'action de la lumière sur les couleurs, et sur certains corps: j'étudiai ses propriétés chimiques autant que mes livres me le permirent; je vis que mes recherches n'étaient pas tout à fait illusoires, qu'il existe des corps qui changent très promptement par l'action de la lumière solaire, et même diffuse et faible. J'éprouvai la peine de ne pouvoir m'en procurer quelques uns où cette propriété paraît éminente, et je fus limité à faire mes expériences sur le nitrate argentique [illegible] argentique, qui toutefois, en [illegible] possèdent doués, et qui me servit à mettre en fait le principe suivant [illegible] la chambre [illegible] avec une dissolution [illegible] tique, les objets y restent [illegible] l'inconvénient toutefois, que les parties qui doivent être claires sont obscures, et vice versâ.

On vient de voir dans cet énoncé, que si mes recherches sont de peu de résultat, à cause de la gravité de l'inconvénient, je n'en ai pas moins obtenu des traits, des formes, des contours en harmonie entre eux, sans qu'ils soient faits par la main de l'homme

Chambre obscure.

J'ai fait une petite chambre obscure, plus simple que celle qui est connue, et ~~que~~ où l'image est plus vive, par ce que, n'ayant pas besoin de passer le crayon sur les traits de l'image, et par conséquent, de la rendre [illegible] j'ai supprimé le miroir, que l'on emploie uniquement dans ce but; et l'image ne souffrant pas une réflexion, elle conserve sa plus grande vivacité. J'ai par le même motif supprimé le petit appareil qu'on y adapte afin d'introduire la main; ensorte que la chambre obscure se limite à une boîte verticale Pl. 3e ayant un tube horizontal A, où il en entre un autre qui porte la lentille, et qu'on peut gradueer; l'image se réfléchit sur le fond vertical de la boîte. Il y a par dessus le tube, une petite ouverture que l'on tient toujours fermée, et qui sert à regarder l'image, pour gradueer la lentille.

Pl. 2, Fig. 3

L'action de la lumière m'a dessiné les objets dans la Ch. obscure: elle ne fixait que les grandes formes, les contrastes saillants, et cela, avec le défaut de rendre clairs les obscurs, et vice versâ; mais ce moyen d'obtenir les dessins faits par la nature, et non par la main de l'homme n'est-il pas, malgré sa précarité actuelle, un fait neuf dans les arts, et de beaucoup d'intérêt? N'est-il pas susceptible de perfectionnement? N'aurai-je pas initié l'art plus que merveilleux de dessiner quelconque objet, de prendre une vue sans se donner la peine de le faire soi-même?

1re Expérience.

J'ai [illegible] solution d'[illegible] [illegible] étendue d'eau, [illegible] les mêmes proportions indiquées dans le traité [illegible] la photographie, [illegible] [illegible] n'ont [illegible] fait d'[illegible] solution d'[illegible] dans [illegible] J'en ai imbibé une [illegible] je l'ai [illegible] fond de la chambre obscure, où j'ai placé celle-ci en face de quelques maisons qui étaient devant ma fenêtre; je la laissai pendant deux heures, au bout desquelles je trouvai que

... [illegible] aux endroits qui [illegible] les portes, les fenêtres, [illegible] maison, les toits, et tous les principaux [illegible] assez nettement; les détails [illegible] n'étoient pas marqués, [illegible] très peu. La [illegible] ni de [illegible] être: les fenêtres étoient [illegible], et les murailles [illegible], les toits étoient plus clairs que le ciel; on y distinguoit des arbres, des bananiers qui présentoient bien les contours de ceux qui étoient devant ma maison, mais qui étoient plus clairs que le ciel; on ne voyoit chez les bananiers que les contours des feuilles [illegible], et chez les arbres, que leur forme entière, et rien absolument des feuilles, ni des détails de l'intérieur, si ce n'est des intervalles de ciel; mais il faut dire que je faisois mes expériences avec une petite lentille de lorgnette, qui ne produisoit qu'une petite image [illegible] je j'avois eu une grande lentille, l'image [illegible] plus grande, [illegible] l'aurois [illegible] par [illegible] j'aurois [illegible] étant déjà [illegible] mais [illegible] pour les [illegible] qui la [illegible] et [illegible] [illegible] Lorsque [illegible] je la mettois dans l'[illegible] pendant une demi heure, afin d'obtenir

par la dissolution, autant de nitrate que possible, et empêcher que les parties claires devinssent brunes.

2.me Expérience.

Il serait à désirer que l'on trouvât un corps qui, au lieu de brunir, devînt blanc à la lumière, et que cela pût avoir lieu avec assez de promptitude: les ombres et les clairs se formeraient à leur place dans la chambre obscure, et le dessin ne serait pas dénaturé. J'ai fait une expérience ~~dont~~ de très peu de résultat, mais qui a mis en fait qu'il est des corps qui blanchissent au lieu de brunir.

J'ai imbibé une étoffe de soie noire avec du nitrate ~~d'~~ argentique, je l'ai mise au soleil sous un dessin photographié sur le verre; le dessin est resté en blanc sur l'étoffe, et avait un peu de brillant métallique; mais c'était un blanc mat qui n'apparaissait qu'en raison de la noirceur du fond. L'étoffe noire n'est pas admissible dans la chambre obscure, par ce que les images n'y paraissent presque pas.

3.me Expérience.

Le chlorure argentique noircit bien plus vite que le nitrate; il lui serait préférable, si on pouvait le dissoudre dans l'eau, l'ammoniaque le dissout, mais elle attaque le dessin.

~~La sueur~~ Je puis citer une foule de faits, dont quelques uns d'une grande importance;

62 à l'appui des ~~mes~~ présentes recherches; mais voulant en faire l'application en même temps à la photographie, on va les lire dans le chapitre qui suit.

Revu en 1838.

De l'action de la lumière sur les corps, appliquée à la photographie, et à la fixation des images dans la chambre obscure.

Eloigné de l'Europe ~~et des conseils~~ et des conseils des Ministres; privé des ressources d'un laboratoire et — sans aucun des matériaux sur lesquels je devrais faire mes expériences, je suis forcé de proposer mes recherches, autrement de les faire moi-même. Il serait inutile de ne — parler au public que de faits déjà constatés, mais ma position — m'autorise à réclamer son indulgence.

Mes recherches sont fondées sur une foule de faits chimiques puisés dans quelques auteurs: j'avais — traduit les principaux, et je les accompagnais de mes observations.

1.er Fait. Du plus haut intérêt. — « Le chlore ne s'unit à l'hydrogène que dans une seule proportion. De là résulte l'un des plus forts acides que l'on connaisse, l'acide hydrochlorique: si l'on mêle — ensemble des volumes égaux de chlore gazeux et de gaz hydrogène, à la lumière ~~de~~ artificielle ou dans l'obscurité, ils ne se combinent pas; mais — quand le mélange vient à recevoir la lumière du jour, la combinaison s'effectue peu à peu, et la couleur du gaz disparaît. Lorsqu'au contraire la lumière solaire tombe directement sur le mélange, il brûle avec explosion, comme le gaz détonnant. Il ne faut donc jamais faire le mélange à la clarté du jour, et lorsqu'on veut éprouver l'effet de la lumière

solaire sur lui, on commence par réunir les deux gaz dans une chambre obscure, on couvre le vase d'un étui opaque quand on le porte au jour, et l'on enlève l'étui au moyen d'un mécanisme particulier afin de ne pas être atteint par les débris de vaisseau quand il éclatera. Si le ciel est pur, et le soleil élevé sur l'horizon, le gaz fait explosion à l'instant même où on le découvre. »

(Berzelius).

Voilà un fait des plus importants, dont l'application à la fixation des dessins dans la chambre obscure, mérite d'être recherchée avec la plus grande assiduité, de toutes les manières qui puissent faire espérer quelque succès; il met en réalité mon idée énoncée plus haut lorsque je ne la connaissais pas encore, puisqu'il démontre au plus haut degré l'influence que peut exercer la lumière sur un corps. Ici, elle est si rapide, si puissante, que à peine les deux gaz sont frappés des rayons solaires, il y a [illegible] combinaison et explosion plus prompte encore que celle de la foudre; et lorsque le mélange n'est exposé qu'à la lumière du jour, la combinaison est moins rapide, et sans explosion; — circonstance favorable, comme on le verra bientôt; mais elle est encore assez prompte pour qu'on puisse espérer qu'un dessin soit fixé en peu de minutes; on peut même graduer la lumière à volonté.

Si l'on introduisait donc les deux gaz dans la chambre obscure, bien bouchée à ses ouvertures, afin de ne pas les laisser échapper, il semble que n'étant que mélangés, ils ne se combineraient qu'aux parties éclairées de l'image; là seulement il se formerait de l'acide hydrochlorique; et comme il devrait son existence à la

lumière, sa force ou combinai- 65
son des deux gaz devrait suivre les
proportions des teintes ou degrés de
lumière, ou enfin, que l'on me per-
mette cette expression, il se formerait
un dessin incolore d'acide hydro-
chlorique à la surface du papier.
La plupart des acides, l'hydrochlo-
rique surtout, colorent et décolorent
bien de corps, ou changent leur
couleur: or, si le papier était
couvert d'un corps, ou imbibé d'u-
ne dissolution sujette à changer
de couleur par l'acide hydrochlo-
rique, il semblerait que chaque
rayon de lumière formant un
rayon de cet acide, imprimerait
sa teinte; et retirant ensuite
le papier de la chambre obscure,
les ombres seraient fixes, parce que
bien que la lumière frappât sur
elles, le papier ne serait plus en
contact avec les deux gaz.

Il semblerait que deux gaz libres
dans la chambre obscure, devraient
se déplacer en se combinant;
l'acide hydrochlorique qui se forme
doit changer leur volume; son
poids le fera peut être descendre;
et puis, il n'est pas probable
qu'un corps fluide se conserve
immobile et en suspens dans plu-
sieurs proportions, au milieu de
deux corps fluides plus légers; tout
cela pourra bien faire que l'acide
se répande ou se précipite con-
fusément à mesure qu'il se forme.
Si donc, cette expérience* (que je
recommande de faire), ne réus-
sissait pas, j'en indiquerai
une autre.

Il s'agirait de fixer les deux
gaz, ou un seul, sur la surface
d'un corps solide; le charbon, et
surtout le charbon de bois, absorbe
plusieurs fois son volume de gaz;
que le gaz hydrogène ou chlore
~~soit~~ soit absorbé par une surface

de charbon dans la chambre obscure; que l'intérieur de la même chambre soit plein de l'autre gaz; il se combinera avec celui qui est absorbé, dans les endroits seulement où la lumière dessine les images, et il se formera de l'acide hydrochlorique dont j'ai cru devoir indiquer l'application.

J'ai cité le charbon, parce que de tous les corps poreux, il paraît être celui dont la propriété absorbante des gaz est la plus prononcée; mais sa couleur noire me semble être un grand défaut, parce que sur le noir les images ne paraissent point assez, et la lumière semble y agir peu d'action; cependant on devrait toujours en faire l'essai.

Berzélius dit que les corps poreux en général, ont la propriété de condenser jusqu'à un certain degré, les gaz dans leurs pores; si donc, le charbon ne servait pas à cause de sa couleur, je pense qu'il existe quelque autre corps qui pourrait le remplacer.

Voici quelques détails que j'ai tirés de Berzélius, et que j'ai trouvés utiles.

"Lorsqu'on laisse refroidir du charbon en ignition dans un vase hermétiquement fermé, ou qu'on le plonge dans du mercure tandis qu'il est rouge encore, il acquiert la propriété d'absorber le gaz dans lequel on l'introduit ensuite, et ordinairement, d'en condenser plusieurs fois son volume.

"Saussure fit ses expériences sur du charbon de bois de buis, qu'il éteignit dans du mercure, après l'avoir fait fortement rougir; plongé ensuite dans

Divers gaz à + 0 sous 0 degrés, et sous une pression de 760, 8 g 5, en absorbait autant de fois son propre poids que l'indiquent les nombres placés à la suite du nom de ces gaz, savoir: l'ammoniaque, 1000; le gaz acide hydrochlorique, 85; le gaz acide sulfureux, 65; le gaz sulfide hydrique, 55; le gaz oxide nitreux, 40; le gaz acide carbonique, 35; le gaz carbure hydrique, 35; le gaz oxide carbonique, 9,42; le gaz oxigène, 9,25; le gaz azote, 7,5; le gaz hydrogène, 1,75. »

+ D'après Faraday on peut réduire le gaz chlore à l'état liquide, en le soumettant à une pression plus forte que celle de l'atmosphère. Peut être qu'il serait bon de substituer dans la chambre obscure, un papier mouillé d'eau chlorée, au charbon plein de gaz.

+ Il est à désirer, d'après ce qu'on vient de voir, que l'on cherche les moyens de blanchir le charbon sans faire sortir les gaz, ou que l'on cherche un autre corps poreux et de couleur plus claire, qui ait la même propriété absorbante des gaz.

Je ne sais de quelle manière une si vive action que celle de la lumière sur ~~le charbon et le mélange~~ le mélange des gaz chlore et hydrogène, pourrait être appliquée à la photographie; il est bien à désirer qu'une manière si facile d'imprimer acquière plus de promptitude pour le tirage. — Songeons toutefois que c'est cette même lumière qui produit des effets si rapides, qui imprime sur le papier photographique, et que la célérité du tirage ne nous est peut être pas refusée.

Précautions contre l'explosion.

Il paraît qu'elle n'aura pas lieu dans la chambre obscure, à moins qu'il n'y entre des rayons solaires directs, ou réfléchis par une surface brillante; mais, pour toute sécurité, on pourra faire une chambre obscure de papier noir avec des supports en carton; faire le tube qui porte la lentille, aussi de carton; ces matériaux ne blessent pas. N'introduisez les gaz qu'après que

vous aurez gradué la lentille, de manière à ce que l'image soit parfaite; cela est indispensable pour deux motifs: le premier, c'est que les gaz se combineraient avant le temps; le deuxième, par ce que pour mettre l'image à son point, il faut regarder par l'ouverture A, planche 2, fig. 3. et cela doit se faire avant qu'il y ait danger d'explosion; enfin, ne vous placez jamais devant la lentille.

2.me Fait. " Pouvoir désoxidant du spectre, ~~et colorant de ses rayons~~

Dans l'année 1801, feu M. Ritter, d'Iéna, a découvert que les rayons du spectre ont différentes propriétés chimiques qui résident dans l'extrémité violette du spectre, et existent même au delà de la lumière violette. Du muriate d'argent, par exemple, devient noir au delà des rayons violets; un peu moins noir dans les mêmes rayons, et encore moins dans les rayons bleus. Le Dr. Wollaston fit la même découverte à peu près dans le même temps. En répétant ces expériences, le Dr. Seebeck trouva que la couleur du muriate d'argent variait selon les espaces colorés dans lesquels il était placé. Dans l'espace violet et au delà, il était brun rougeâtre; dans le bleu, il était bleu, ou gris bleuâtre; dans le jaune, il n'avait pas perdu sa couleur blanche, ou était faiblement teint de jaune, et dans le rouge, il était rouge."

(Tiré d'un traité d'optique anglais)

3.e Fait. " La teinture verte préparée avec l'esprit de vin, et les feuilles de cérisier et de tilleul, exposée au soleil, change avec une rapidité remarquable; en vingt minutes elle perd sa couleur, qui, dans un endroit obscur, persiste pendant longtemps sans éprouver d'altération.

" Gay-Lussac et Thénard, ont démontré par des expériences, que les couleurs qui résistent longtemps au soleil, peuvent pâlir en quelques minutes quand on les expose à une température qui surpasse celle de l'eau bouillante. " (Berzélius)

Ces chimistes ne disent pas si c'est avec le concours de la lumière solaire: on pourrait

Janus Millar et Laugier disent la même chose que Berzélius, sur la combinaison et explosion des gaz chlore et hydrogène par la lumière; Laugier observe que l'on peut donner au temps pendant lequel se fait la combinaison, la durée que l'on veut, en réglant l'intensité de la lumière: on peut donc l'opérer depuis la plus grande lenteur, jusqu'à la promptitude de l'explosion. Ce phénomène est au reste, connu de tous les chimistes, mais personne n'a cherché à en faire l'application que j'indique ici.

Dans ce cas, faire des dessins sur des feuilles de mica, incombustible et transparent, et obtenir des épreuves par le concours de la lumière et du calorique.

4.me Fait. " La lumière produit sur le phosphore un changement particulier dans la nature intime à un point connu, et elle lui fait prendre une teinte rouge. Cela a lieu dans le vide, même dans celui du baromètre; dans le gaz nitrogène, dans le gaz hydrogène, dans le gaz hydrogène carburé, dans l'huile, sous l'eau, l'alcool, l'huile et autres liqueurs. — Quand on expose à la lumière solaire du phosphore dissous dans de l'éther, de l'huile ou du gaz hydrogène, il se dépose sous la forme de phosphore rouge. Il subit très promptement cette modification dans la lumière violette, ou dans des vases ou verre de la même teinte. La lumière du soleil le fait facilement entrer en fusion dans le gaz nitrogène, mais elle ne le fond pas dans le gaz hydrogène, et dans le vide de baromètre il se sublime sous la forme de brillantes écailles rouges. "

Berzélius.

On commence à voir que non seulement la lumière change la couleur de certains corps, mais qu'elle en précipite de leurs dissolutions, et dans d'autres circonstances, facilite leur fusion: ces modifications nous font espérer quelques jours de plus, que le changement de couleur, qui donnera lieu à de nouvelles applications intéressantes.

5.me Fait Intéressant.

Solidification des corps par la lumière.

" Exposé à l'influence directe de la lumière solaire, le gaz de phosphure trihydrique se décompose; une partie du phosphore s'en dégage sous la forme de phosphore rouge, et se dépose à la surface intérieure du verre. Si l'on couvre imparfaitement le vase qui renferme le gaz, il ne se dépose point de phosphore sur les endroits couverts. "

(Berzélius)

Le même gaz, selon Berzélius, et la dissolution aqueuse, décomposent la dissolution d'argent; peut-être cela empêcherait-il que les dessins photographiés

70. Devinssent noirs à la lumière.

6.me Fait. Très intéressant.

Exemple d'un corps que la lumière rend insoluble et solide.

« Lorsque, dans la préparation du chloride cyaneux, le flacon est exposé à la lumière solaire, il se produit une combinaison autre que celle qui vient d'être décrite. Ce nouveau composé n'est point gazeux, mais oléagineux, jaune et pesant. La meilleure manière de l'obtenir consiste à mettre du gaz chlore en contact, sous l'influence d'un soleil ardent, avec une dissolution concentrée de cyanure mercurique; il se rassemble alors au fond du liquide. Cette liqueur jaune et oléagineuse a l'odeur du chloride cyaneux. Elle est insoluble dans l'eau, mais soluble dans l'alcool. Si l'on verse de l'eau dans la dissolution alcoolique, il se précipite un corps cristallin, semblable à du camphre; le corps oléagineux se trouve décomposé, et il se dégage un mélange de trois quarts de gaz nitrogène, et un quart de gaz acide carbonique. L'eau produit le même changement, mais sans alcool, mais avec beaucoup plus de lenteur. La nature du corps oléagineux ne paraît pas être encore bien connue. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'il consiste en une combinaison de cyanogène avec plus de chlore qu'il ne s'en trouve dans le gaz chloride cyaneux. Il se produit aussi quand on mêle du gaz chlore humide avec du gaz chloride cyaneux, et qu'on expose le mélange à la lumière, mais alors il se forme encore un autre corps, qui est solide, dur, doué d'une odeur aromatique, insoluble dans l'eau, mais soluble dans l'alcool, et dont on ignore la composition. Quand on expose à la lumière solaire un mélange humide de gaz acide hydrocyanique et d'un excès de gaz chlore, il se produit aussi un autre corps solide, insoluble dans l'eau, et fétide, qui exhale de l'acide hydrochlorique à l'air, et dont la composition n'est point encore connue non plus. »

Berzélius.

7.me Fait. « Le chlorure carbonique absorbe le chlore, mais ne contracte de combinaison chimique avec lui que quand on l'expose à la lumière du soleil; alors il donne naissance au corps cristallin qui a été décrit précédemment. (chloride carboneux). C'est un fait très remarquable que la chaleur et la lumière produisent

ici des effets opposés, puisque la première détermine la séparation des élémens, et que l'autre les porte à se réunir de nouveau. »

Berzélius.

Des faits tels que ces trois derniers, me paraissent étayer suffisamment l'idée de l'application de la lumière à l'imprimerie, et à la fixation des images : je ne dis pas que les résultats que je cherche doivent être infaillibles, mais j'ai il me semble que l'idée de ce mémoire n'est pas à ~~dédaigner~~ rejetter, et qu'avec les fondements dont je me sers, je rencontrerai l'assentiment de bien de chimistes.

La production par la lumière de ces corps, ~~tantôt mous~~, tantôt oléagineux, tantôt solides et tantôt cristallins, fait voir jusqu'où peut aller l'influence de la lumière. Ici, elle opère des changements notables dans la nature des corps ; on sait combien les arts tirent parti de ces phénomènes chimiques ; or, ceux de la lumière, qui est le véhicule de la peinture, comme l'air l'est à la musique, renferment sans doute des propriétés inconnues qui, appliquées aux arts du dessin, donneraient des résultats peut être étonnants ; et qu'il me soit permis de le dire en passant, le calorique et l'électricité semblent susceptibles d'applications analogues, celle de la chambre obscure exceptée, où ils ne sauraient opérer que de concours avec la lumière.

Quant à l'impression par ces moyens, on aurait à cet effet une boîte obscure dont le côté qui regarderait le soleil, serait fermé avec un verre portant un dessin photographié ; la boîte serait pleine d'un gaz dont la composition ou décomposition formerait aux endroits du verre éclairés, un corps mou ou solide ; il s'y formerait donc un dessin en relief qui servirait à mouler des planches et imprimer.

8me Fait. « On sait que l'acide nitrique incolore devient jaune ou rouge, et dégage de l'oxigène, par l'action de la lumière : au soleil, une heure suffit pour que cela ait lieu d'une manière bien sensible. »

9me Fait. « On obtient l'acide oxychlorique en soumettant une dissolution de l'acide chloreux à l'influence immédiate de la lumière solaire. »

10me Fait. « Divers corps qui n'agissent point sur l'acide chlorique dans l'obscurité, la

72 Décomposent à la lumière solaire. Berzélius.
Cette circonstance peut être avantageuse, en ce qu'étant nécessaire le concours ~~de la lumière~~ d'un corps pour que l'acide chlorique se décompose à la lumière, on peut, après l'impression, retirer ce corps, afin que le reste du papier ne subisse pas le même changement que les lieux qui ont été colorés. ~~J'ai~~

11e Fait. De l'oxichloride carbonique.
„ Le gaz oxide carbonique ne s'unit avec le chlore que sous l'influence immédiate de la lumière solaire; la couleur disparaît, et le mélange se trouve réduit à la moitié de son volume primitif. Il possède alors des propriétés tout à fait différentes, mais il faut ~~alors~~ que les deux gaz soient ~~tout à fait~~ exempts d'eau. „ Berzélius.
Voyez dans le même auteur, le meilleur procédé pour opérer ce ~~changement~~ mélange par la lumière.

12. Fait. „ L'acide hydrocyanique étendu d'eau, est très facile à conserver dans l'obscurité. Il suffit de couvrir le flacon d'une couleur noire à l'huile, pour pouvoir le garder même au jour. Dès qu'on enlève l'enduit opaque du flacon, l'acide se décompose complètement en peu de jours, même sans qu'on le débouche jamais; de sorte que la lumière paraît suffire seule pour opérer sa décomposition. „ Berzélius.
Exemple bien notable d'une décomposition par la lumière, et sur un puissant acide. Je reviendrai sur ce point.

J'ai observé que le camphre renfermé dans un flacon de verre bien transparent, se volatilise, et se dépose en cristaux sur les parois, mais du côté opposé à la lumière; mais cela peut aussi être l'effet de la fraîcheur du mur, ensorte qu'il me reste à vérifier ce fait.

13e Fait. Intéressant. „ En conservant pendant longtemps de l'oxide aurique, même à l'obscurité, il se couvre peu à peu d'une brillante pellicule d'or; et cet effet est produit rapidement, quand l'oxide est exposé aux rayons solaires, ou même seulement à la lumière du jour. „ Berzélius.
Cet exemple démontre qu'on peut aussi imprimer par la lumière, en obtenant des dessins plus clairs que le fond, au lieu d'être plus obscurs, car les dessins ayant l'éclat de l'or, et le papier étant obscur, ils seront plus clairs. Cette propriété de l'oxide aurique, pourrait donner aussi des épreuves dorées, et être la source de l'art de dorer avec dessins.

Dans la chambre obscure, cette propriété serait bien plus précieuse, car on a vu que les dessins que j'ai obtenus par le nitrate

argentique, avaient le grave inconvénient de présenter les ombres à la place des clartés, et réciproquement. L'oxide aurique mérite donc d'être examiné sous un rapport si intéressant.

Réactifs contre la coloration du chlorure argentique.

" Du chlorure argentique, sur lequel on a versé de l'acide sulfurique, ou une dissolution de chlore ou de chlorure ferrique, ne devient pas noir quand on l'expose à l'action de la lumière. " Berzélius.

Rien ne serait plus avantageux pour la photographie et même la fixation des images, que cette propriété de ces réactifs sur ce chlorure; car le grand défaut de la photographie, c'est que tout le papier des épreuves devient noir après l'impression. On pourrait alors mettre une couche de nitrate argentique sur tout le papier; transformer cette couche en chlorure en plongeant le papier dans une dissolution de sel commun; imprimer, et ensuite mettre l'épreuve dans de l'acide sulfurique étendu, ou dans une dissolution de chlore, ou de chlorure ferrique; peut être que le dessin ne s'altérerait pas, et que le champ du papier ne se brunirait pas à la lumière.

Malheureusement, ayant fait cette expérience, la citation de Berzélius ne s'est pas vérifiée; cependant, elle doit être fondée, car ce chimiste, d'une expérience consommée, ne l'aurait pas avancée; il faut croire que l'expérience n'a pas été bien faite, d'autant plus que l'argent n'était pas pur, et que les autres matériaux ne l'étaient peut être pas non plus.

14.me Fait. " Le bromure argentique est insoluble dans l'eau; soluble dans l'ammoniaque; devient noir à la lumière, même quand l'intensité de celle-ci est insuffisante pour altérer sensiblement le chlorure argentique. " Berzélius.

Il paraît que ce sel noircit plus vite que le chlorure argentique; peut être serait-il préférable encore, sous le rapport d'empêcher plus facilement sa coloration après l'impression, au moyen d'un réactif.

J'observerai ici, que puisqu'il existe tant de sels et de corps divers dont la couleur s'altère si promptement par la lumière, sans doute il y en aura quelqu'un auquel il sera

74 faite de tirer la propriété colorante après l'impression.

Orfila dit, en parlant de l'influence de la lumière sur l'affinité, qu'elle est équivalente à une température de 150 à 600°; il cite les oxydes d'or et d'argent; il dit que le chlorure d'or dissous dans l'eau est exposé au soleil, donne naissance aux acides hydrochlorique et chlorique; que la plupart des couleurs végétales sont altérées par les rayons solaires; que le gaz carbo-muriatique se forme lorsque l'on expose à la lumière du soleil un mélange de chlore et de gaz oxyde de carbone, &c.

Ces faits et beaucoup de ceux que suivant savent très connus, je dois les transcrire ici, car une telle collection me paraît équivalente à un traité spécial de l'action chimique de la lumière, où l'on peut puiser bien des notions pour l'appliquer à l'impression et fixation des images.

1.° Fait. Exposé à la lumière solaire, le nitrate argentique brunit à vue d'œil, et devient fonce. Cela a lieu même à l'ombre, mais avec moins de vitesse. Elle est plus prompte, comme on le conçoit, si on met le sel en étendue d'eau surtout si la feuille est humide. Le calorique l'aide beaucoup. Dans la photographie, le verre s'échauffe beaucoup au soleil. Dans la chambre obscure, je pense qu'il faut bien d'échauffer la paroi du fond, sur laquelle est le papier, et pour cela il n'y aurait qu'à mettre quelques braises derrière la chambre obscure.

Le nitrate et le chlorure argentiques, et le chlorure aurique, sont les seuls corps sur lesquels j'ai fait mes expériences, parce que je ne m'en avais pas d'autres, et j'ai découvert les propriétés suivantes, qui ne me paraissent pas connues.

Le papier portant une couche de chlorure aurique, doit être sec, le dessin sort de la planche, très peu apparent, mais en le plongeant dans l'urine pure, ou étendue d'eau, il devient aussitôt d'un beau noir bleuâtre.

Le nitrate argentique brunit plus vîte et plus complètement dans les endroits du papier qui ont été touchés par les doigts, sans doute par l'empreinte de la sueur.

16.me fait. " L'acide sulfureux précipite le nitrate d'argent en poudre blanche, qui est un sulfite. On obtient encore ce sel en ajoutant une solution de sulfite d'ammoniaque à une de nitrate d'argent. Si le sulfite est en excès, le précipité forme un sel triple qui se couvre d'une pellicule d'argent par l'action solaire.

Fourcroy.

C'est encore un corps qui devient blanc par la lumière; si le même effet a lieu dans la ch. obscure, les clairs seront à leur place, et si la pellicule d'argent réduit est aussi brillante que l'argent, on aurait

exposé à la lumière pendant quelques minutes, et porté à l'obscurité, il brille comme des charbons ardens, et luit même dans l'eau; ~~mais~~ mais il perd cette propriété peu à peu: on la lui rend en le chauffant de nouveau. J. en cite ce fait que comme une des propriétés de la lumière.

en photographie, de jolis dessins argentés.

17.me Fait. " Le sous muriate de mercure noircit à la lumière " Fourcroy.

Les sels de mercure auraient le grand avantage d'être meilleur marché, mais ceux que j'ai essayé ne noircissaient pas.

18.me Fait. " Lorsqu'on expose aux rayons solaires, ou même au jour ordinaire, du pyrophore de Canton que l'on a introduit dans une fiole bien bouchée, la lumière qui s'en dégage alors dans l'obscurité est assez forte pour faire distinguer les objets. Mais il perd cette propriété, si on le tient dans l'obscurité. Lorsque la lumière est faible, ou presque éteinte, on peut ~~l'aug~~ l'augmenter en plongeant la fiole dans de l'eau chaude. Cette expérience démontre que la lumière est alternativement absorbée et démise, sans produire aucun changement sur la substance avec laquelle elle est combinée.

" Que l'on calcine des écailles d'huîtres, et, les conservant entières, qu'on les expose aux rayons solaires; en les mettant ensuite à l'obscurité, il se dégage une belle lumière souvent irisée. Quand cette lumière est éteinte, on la renouvelle en exposant de nouveau les écailles au soleil; la lumière irisée est augmentée, si on a employé du fer ou du charbon dans la calcination. " James Millar.

Il est probable que dans la chambre obscure, le pyrophore auquel on aurait donné une surface plane, présenterait à l'obscurité des dessins avec les clartés à leur place, et qu'en dessinant sur le verre, on obtiendrait des dessins qui seraient lumineux de nuit mais la lumière se dénut promptement, et cela est sans doute irrémédiable. Je ne cite ces deux faits que pour montrer dans combien de cas la lumière semble pouvoir dessiner dans la chambre obscure.

D'après Fourcroy, on obtient la même chose avec le sulfate de barite, ou spath pésant, en le soumettant à une préparation indiquée dans son ouvrage #.

19.me Fait. L'oxalate de mercure est en poudre blanche: il noircit promptement à la lumière. Fourcroy.

Ces derniers mots indiquent que ce sel pourrait être employé: il serait meilleur marché que le nitrate argentique.

20.me Fait. L'oxalate d'argent est très altérable par la lumière; il suffit de l'exposer aux rayons du soleil, pour le colorer en noir avec une extrême promptitude. Fourcroy.

Cette citation mérite beaucoup d'être vérifiée, mais je n'ai pas d'acide oxalique; je recommande cette expérience à mes lecteurs, vu que les dernières paroles de cet article méritent de l'attention.

21.me „La lumière du soleil réduit l'oxide rouge de mercure, il repasse au brun, à l'orangé et au jaune.

„Le muriate d'antimoine sublimé, se colore à la lumière et à l'air.

„Si on met beaucoup d'acide sulfurique sur de l'oxide de mercure, celui-ci est complètement ramené à l'état métallique, et ce phénomène est beaucoup accéléré par les rayons solaires."

Fourcroy.

De l'acide hydrocyanique.

Fourcroy et Berthollet rapportent différentes propriétés qu'a la lumière sur l'acide hydrocyanique et ses combinaisons; toutes me paraissent mériter de l'attention, et quelques unes d'un grand intérêt. Je recommande à ceux qui feront des recherches de ce genre, de faire des expériences sur cet acide. Sachant que la lumière le décompose promptement, j'en étendis sur du papier, que j'exposai à la lumière à moitié couvert; je le retirai, et le plongeai dans une dissolution de fer, espérant que la partie qui avait été couverte se colorerait en bleu, par la présence de l'acide hydrocyanique non décomposé, et que, par le motif contraire, la partie qui avait été exposée à la lumière ne se colorerait pas; mais je n'ai rien obtenu de cette expérience. L'acide avait été préparé par un pharmacien intelligent, mais qui manquait de bien d'ustensiles et de matériaux nécessaires.

~~James Millar et Laugier disent la même chose que B~~ „En exposant le muriate d'argent à la lumière, il devient brun, violet, foncé et noir: c'est un des composés qui changent le plus vite par le contact des rayons solaires."

Fourcroy.

„La lumière décompose la dissolution de chlore dans l'eau, et il se forme de l'acide hydrochlorique et de l'acide chlorique. Cette dissolution agit sur la couleur bleue de l'indigo, qu'elle ne détruit pas, si elle est faible."

Laugier.

Un papier qui serait imbibé de cette dissolution, placé au soleil, sous une planche photographique, et sur lequel on passerait ensuite une dissolution d'indigo, pourrait se colorer en bleu, aux parties qui auraient été découvertes, et où le chlore serait affaibli, et arrivant le contraire aux parties qui auraient été couvertes, par ce que le chlore aurait toute sa force, il pourrait de cette manière se former des dessins.

Action simultanée de la lumière et les acides du soufre, sur l'acide hydrocyanique.

Cette action, en concours avec un autre corps sur un troisième, sera, ce me semble, une circonstance favorable, en ce que, pour empêcher après l'impression, ~~ou~~ que le reste du papier noircisse ou se décolore, il suffira de retirer le corps qui opère en concours.

Exemple de ce concours. « Berthollet ~~prouve~~ prouve d'abord que le prussiate alcalin, formé ~~par~~ par la décoloration du bleu de prusse à l'aide de l'alcali, contient du fer; que sa lessive évaporée, puis redissoute, donne des cristaux octaèdres dont les pointes sont tronquées près de leurs bases; que, mêlée à de l'acide sulfurique et exposée au soleil, sa dissolution laisse précipiter du bleu de prusse et se décompose: ce qui ne lui arrive pas de même à l'ombre. » Fourcroy.

Le phosphore devient noir dans l'ammoniaque liquide; ce changement de couleur est beaucoup plus rapide quand la liqueur est exposée ~~à la~~ au soleil.

Vogel. Arch. des déc.

Il est des cas où la lumière réduit des sels de mercure, en mercure coulant.

Le muriate d'antimoine sublimé se colore à la lumière et à l'air. Fourcroy.

Dans bien de cas, et peut être toujours, le calorique opère conjointement avec la lumière. exemple: l'acide arsénique qui, chauffé fortement dans un vaisseau transparent, devient en partie arsénieux.

Conclusion.

Je terminerai ce mémoire par des observations que je n'aurais pu faire avant d'exposer les ressources à l'appui, sans m'exposer peut-être au dissentiment de mes lecteurs. On peut juger d'après ce qu'on vient de lire, quelle peut être l'influence de la lumière sur certains corps. Qui sait si un jour on ne découvrira pas un corps simple ou composé, qui, passant rapidement du noir au blanc, par l'action de la lumière, et même de la lumière tempérée, ne donnera pas les moyens d'obtenir dans la chambre obscure un portrait, un paysage, ou un objet quelconque? Il serait beau de s'en reposer sur la nature pour l'exécution d'un dessin, et de faire jouir des avantages de ce bel art, pour la partie inorganique et végétale, tous ceux qui n'y sont pas —

exercés. Il serait beau, de transformer, pour ainsi dire, tous les objets en planche mère, pour en tirer les exemplaires que l'on voudrait.

Quand même ma découverte ne passerait pas de l'état où elle se trouve, elle a déjà quelque intérêt: on peut, sans savoir dessiner, obtenir les formes principales d'un édifice, l'aspect d'un arbre, la forme d'un meuble, &c.

Il semblerait que si ma découverte devenait suffisamment perfectionnée, l'étude du dessin serait négligée par bien de monde: cela ne pourrait avoir lieu que de la part de ceux qui ne sont pas nés pour être dessinateurs. L'artiste lui même en tirerait beaucoup d'avantages. ~~[illegible]~~ Sans cesse le travail matériel de la peinture arrête son imagination; la nature lui présente à chaque instant les plus beaux effets, sans pouvoir les saisir. La ~~[illegible]~~ peinture gagnerait beaucoup, puisque l'on éviterait bien d'opérations de détail, où le talent ne s'arrête qu'avec impatience.

La lumière seule, peint à nos yeux, et dans la chambre obscure, tous les objets: il existe le fait de leur fixation assez sensible, au moyen du nitrate argentique; il est vrai que l'inconvénient qui l'accompagne est si grave, que je ne saurais lui donner quelque importance; mais ce moyen si nouveau, de former des dessins par la nature, et non par la main de l'homme, ne sera-t-il pas perfectionné malgré sa précarité actuelle? N'aurai-je pas initié l'art plus que merveilleux de dessiner un objet, de prendre une vue sans se donner la peine de la faire soi même? Chaque chambre obscure serait un peintre que l'on aurait à ses ordres; le voyageur arassé de fatigue, qui apperçoit un beau ~~site~~, site n'en prend la vue qu'avec sacrifice; il n'aurait qu'à placer sa chambre obscure, et il pourrait reposer. Il vaut la peine de saisir cette donnée et de la poursuivre, si on ne la perfectionnera pas dans dix ans, peut-être le fera-t'on dans vingt ou quarante. Il serait vraiment beau de rendre la nature peintre de tout le monde et d'économiser le temps et le travail dans bien de circonstances.

J'oserai émettre une opinion qui, sans doute, sera bien loin d'être accueillie par les chimistes et physiciens: je m'attends à être infailliblement taxé d'abuser du titre de recherches que j'ai donné à ce mémoire. J'en demande excuse au lecteur,

et je ne conçois pas moi même que cette idée puisse se réaliser; je n'en parle que dans la considération vague à la vérité, que, si l'avenir pouvait nous être dévoilé, nous y verrions des prodiges qu'il n'appartiendrait à personne de prévoir ~~[illegible]~~ aujourd'hui. Un homme très instruit m'a ~~[illegible]~~ cité depuis, un physicien dont j'ai oublié le nom, qui prétendait avoir réalisé ~~[illegible]~~ cette idée. Dans tous les cas, je m'efforcerai de ne jamais sortir de l'ordre de recherches fondées sur la raison, et sur des probabilités admissibles.

J'observerai donc, que la lumière du soleil et des bougies acquiert la couleur des corps transparents qu'elle traverse, et qu'elle réfléchit les couleurs dans la chambre obscure. N'existerait-il pas un corps qui eusse la propriété d'acquérir la couleur du rayon qui le frapperait? Remarquons que les couleurs du spectre solaire, ont chacune une action particulière sur le nitrate, ou sur le chlorure argentique, et que les différentes couleurs des feuilles extrêmement minces du mica, proviennent de différentes couches d'air qui s'y trouvent interposées; rappelons nous ensuite, que même un degré tempéré de lumière, peut avoir une action forte sur un corps, dans de certaines circonstances, ~~[illegible]~~ et espérons qu'un jour, on connaîtra un corps qui, placé dans la chambre obscure, changera de nature sur sa surface, selon les impressions des rayons colorés, au point de contracter leurs couleurs. Cela pourrait avoir lieu, si cette surface était un vernis, une couche quelconque, ou même une feuille excessivement mince et séparée, capable de diminuer d'épaisseur selon les impressions des couleurs, soit par le dégagement d'oxigène soit par tout autre motif, et présenter les couleurs comme l'air qui est pris entre les feuilles de mica, la couche d'huile d'huile extrêmement ténue, &c. ou les couleurs sont dues à leurs différentes épaisseurs.

Telle était l'opinion que j'avais il y a quelques années, lorsqu'à présent je viens de lire dans un court traité d'optique anglais, le 2me Fait, transcrit cy dessus, auquel je renvoie le lecteur, et qui en quelque sorte, m'a confirmé dans mon idée.

Fin.

80

Noria Hydro-pneumatique,

tendant à produire une grande force, au moyen d'une eau stagnante.

Rouen en 1838.

N.B. partout où il y a Noria hydro-pneumatique, dites hydrostatique

Il y a treize ans que j'ai commencé à m'occuper de cette Noria, il y en a ~~sept~~ cinq que je crois avoir vaincu le dernier obstacle; depuis lors je n'en ai jamais dit mot à qui que ce soit, par ce que je crois qu'en ce pays, et peut être partout, il est inutile de parler aux hommes que le langage de leur intérêt pécuniaire, et encore, avec des faits à l'appui. Parmi ceux qui pourraient m'aider, les uns n'entendraient pas mon langage; d'autres seraient trop occupés de leurs idées ou affaires; ou bien, on pourrait m'accueillir comme un visionnaire, et enfin, moi même je me défie de ce que je crois être mes découvertes; on voit que je n'aime à accuser personne, mais si ces lignes décelaient quelque peu d'humeur, que l'on daigne se rappeler que il y a sept ans que je travaille à la polygraphie, découverte abondante et de la dernière évidence, et qui n'a encore mérité le moindre regard.

Je ne m'occupe aujourd'hui de la Noria hydro-pneumatique que quelquefois de nuit, lors même que je ne puis point quelque chose de meilleur pour subvenir à des besoins qui m'accablent quelquefois de soucis. Il est probable que de la fortune continuera à ~~m'être si peu favorable~~, je n'en parlerai jamais à ~~qui que ce soit~~ personne.

J'espère que l'on ne me mettra pas au rang de ces prétendus inventeurs qui s'empressent de publier leurs illusions.

Il fallait un nom à la présente machine, afin d'abréger mon langage: on peut lui donner celui de Noria en raison de quelque peu d'analogie de configuration et de mouvement qui existe entre elle, et la Noria déjà connue; celle-ci est purement hydraulique, la ~~mienne~~ nienne repose sur l'équilibre de l'air et de l'eau, elle est hydro-pneumatique; on pourra, si on le jugera à propos, lui donner un nom plus conforme à sa nature, et à la nomenclature générale

adopté dans les sciences : système heureusement trouvé, qui dit de tout leur intelligence, et semble un autre présage de l'universalité de langage parmi tous les peuples.

Explication de la Noria hydropneumatique.

ABCD, Planche 3, fig. 1re, est une grande cuve ; EFG est un récipient de 5 mètres et 7 décim. de hauteur, qui entre dans la cuve jusqu'en EG ; il est fermé à sa partie supérieure et ouvert à sa base, entorte qu'étant rempli d'eau, et la cuve l'étant aussi jusqu'en HI, au dessus de la base EG, il résulte que l'eau du récipient ne pourra s'écouler, en vertu du poids de l'atmosphère. Je dirai en son lieu de quelle manière on emplira un récipient de si grande dimension. Ce récipient a à son sommet, une petite ouverture F, que l'on ouvrira ou fermera à volonté.

Le récipient sera solidement assujetti à la cuve, au moyen de pièces de bois, ou pièces de quelques barreaux de fer, qui seront fixés horizontalement entre la base du récipient, et le bord intérieur de la cuve. Ces deux grandes pièces seront en bois ; on pourra les faire circulaires en arcade, ou en polygone régulier ; dans les deux premiers cas elles pourront être faites d'arcs et de duelles comme les tonneaux. La cuve pourra aussi être de bâtisse, selon les dimensions et l'application de la Noria ; et peut-être conviendra-t-il que le récipient soit aussi de bâtisse.

Si l'on faisait une Noria de très petite dimension, le récipient pourrait être de verre.

Je ne me rappelle pas bien quelle est la hauteur de la colonne d'eau qui fait équilibre au poids de la colonne d'air, et je n'ai pas balancé à consulter à cet égard : je crois qu'elle est de 13 mètres et quelques centimètres. On pourrait faire une très grande noria, en augmentant la hauteur du récipient de celle de 13 mètres.

Je n'ai fait que désigner dans la figure, la volute d'eau de la cuve et du récipient, par ce que si j'avais dessiné leurs arcs et duelles, il aurait résulté une trop grande complication de traits. Une légère teinte bleue indique l'eau.

JKLM, sont quatre montants soutenus par une base commune N ; OPQR, sont quatre grandes poulies, parallèlement opposées deux à deux, à angle droit.

Les poulies OP, sont soutenues par un axe fixe et commun.

Les montants JM, se divisent en deux bras à leur extrémité supérieure, afin de porter les poulies QR, à leurs mobiles ; ils portent aussi à leurs bras extérieurs ST, les deux pièces

suivantes :

V V, sont deux demi cercles en bois, dont l'un V, est cannelé en dehors, et l'autre V, est cannelé en dedans, et que, pour cette raison, j'appellerai cannelures.

Les poulies soutiennent la chaîne sans fin que la figure indique, composée d'anneaux dont je vais faire une description particulière.

A B C D, fig. 2 est un anneau de fer, destiné à soutenir la cuvette E, et les autres pièces qui lui appartiennent.

La cuvette est en tôle, ou de ce que l'on jugera plus convenable : elle est recouverte par un cuir qui est assujetti sur le bord circulaire de son orifice, excepté au cercle F, que je nommerai couvercle. Il est facile d'assujettir ou de coudre un cuir à un rebord ou une pièce de métal : il suffit de faire sur le rebord de métal, de petits trous très rapprochés l'un de l'autre comme les points d'une couture, et d'y clouer le cuir avec de petites pointes ; et comme la cuvette, le cuir circulaire et le couvercle sont destinés à contenir de l'eau ou quelque chose, les coutures, ou on y met une masse qui ne laisse pas passer l'eau.

Le cuir vis, qui sera de bois, ou de métal, est attaché au couvercle par sa pointe, de manière à ce que celle puisse tourner sans faire tourner le couvercle, qui, au reste, serait suffisamment retenu par le cuir circulaire. Sa tête est formée d'une rosette dentée : son écrou G — aussi de métal doit être assez long pour soutenir la vis horizontalement, et supporter le poids du couvercle. Il est placé au dehors de l'anneau, afin de ne pas tirer de la place au jeu que fera le couvercle.

L'anneau a de plus un demi anneau qui fait pièce avec lui, et que l'on n'aperçoit pas dans la fig. 2, parce qu'il est caché par la vis et la cuvette, mais que l'on voit dans la place et que l'on nommait d'ailleurs dans l'inspection de la chaîne — cuvière : ce demi anneau est destiné à engager uniformément tous les anneaux de la chaîne sur les poulies, et empêcher que les cuvettes ne s'applatissent, ce qui arriverait si elles reposaient sur les poulies, avec le poids de la chaîne, que elles auraient à soutenir.

Les nœuds H, servent à nouer les anneaux ensemble ; et comme la chaîne sera lourde, ils ont en dedans deux anneaux de fer pour — ensemble, afin de soutenir tout le poids : les nœuds sont recouverts par un cuir circulaire, cousu sur deux orifices a a, de la manière ci dessus mentionnée.

Les deux petits anneaux ne doivent pas obstruer les deux orifices a a, lesquels sont destinés, ainsi que le tube b b, à établir libre communication intérieure d'une cuvette à l'autre, et par conséquent,

+ FF, fig. 1re,

entre toutes les cuvettes de la chaîne, de manière à ce que l'on puisse remplir d'eau toutes les cuvettes, les tubes et les nœuds, sans verser une goutte, à moins qu'il n'y eût quelque dérangement qu'il serait facile de réparer.

Les deux tubes b b sortent hors de l'anneau, vers l'intérieur de la cuvette, et ont leur orifice c c, tourné vers le fond de la cuvette, afin que lorsque celle-ci sera fermée, le cuir environnant ne bouche pas l'orifice.

Outre les nœuds qui lient tous les anneaux ensemble, il y aura une petite corde d'un anneau à l'autre, vers la base de la cuvette, qui les liera tous, et dont l'effet sera mentionné en son lieu.

Il sera pratiqué aux deux cuvettes a a, fig. 1re, à leur partie la plus élevée, une ouverture que l'on pourra couvrir et fermer avec une vis servant de bouchon.

La fig. 3, représente la base du récipient de M. Beaupuis de deux demi cuvettes que l'on peut séparer ou rassembler par la ligne AB; les ouvertures a a a y sont pratiquées afin de permettre au montant J, et aux nœuds b b, fig. 1re, de les traverser.

Préparation pour la mise en mouvement de la Noria hydrostatique.

Dans le cas que les cuvettes des colonnes V et Z et de la poulie O ne soient pas fermées, faites couvrir la chaîne dans le sens de la flèche, jusqu'à ce que, par le jeu des vis sur les cannelures, que j'expliquerai plus tard, toutes les cuvettes du côté de la poulie O, se trouvent fermées, et toutes les cuvettes du côté de la poulie P, se trouvent ouvertes.

Déboucher l'orifice d, et le respirateur a, verser de l'eau par l'orifice dans l'intérieur de la chaîne jusqu'à ce que tout soit plein, tant les cuvettes ouvertes, comme le canal qui traverse la chaîne entière; fermer l'orifice d et le respirateur a.

Il faudra que l'ouverture F du récipient soit assez grande, pour que l'on puisse atteindre le respirateur avec la main, et l'ouvrir et fermer à volonté.

Il est évident que les cuvettes des colonnes V et Z et de la poulie O, ne contiendront point de l'eau, tandis que celle des colonnes c et d et de la poulie P, en seront pleines.

Après avoir fait le dessin de cette Noria, je me suis aperçu que les nœuds b b, n'étaient pas dans la place de la base E G du récipient, cela est cependant indispensable, et comme cela s'obtient facilement, en changeant quelques dimentions, j'en parlerai comme s'ils étaient dans ce plan.

84 Placer à atte base E C, le cercle AB, fig. 3, et l'y attacher avec des vis qui auront leur écrou pratiqué dans le bord circulaire du récipient: cela se fera en deux fois; à la première, on placera le demi cercle ACB, le montant I, et les nœuds b b, occuperont alors les demi ouvertures a a a du demi-cercle; à la seconde, on placera le demi cercle ADB, et le montant et les nœuds occuperont entièrement les mêmes ouvertures, et devraient s'y trouver serrés autant que possible.

~~La base~~ Le cercle étant ainsi assujetti, calfeutez les fissures qui existeront naturellement entre toutes les parties jointes, afin qu'aucun liquide ne puisse transpirer.

Emplissez d'eau la grande cuve jusqu'à la hauteur H I.

Débouchez l'ouverture F du sommet du récipient, emplissez le entièrement d'eau, et bouchez de nouveau l'ouverture F.

Décalfeutez, et retirez le cercle de la fig. 3, qui avait été attaché à la base du récipient.

Théorie de la Noria hydrostatique.

L'eau qui se trouve dans le récipient ne pourra pas en sortir, en raison de la pression extérieure de l'atmosphère.

Je ne saurais déterminer le poids de l'eau contenue dans les cuvettes de la colonne d d, par ce que ne sachant calculer les poids de capacité que par l'ancienne mesure du pied de roi, et n'ayant pas de livres à combattre, je ne puis les calculer d'après le mètre, qui sert ici d'échelle; mais comme d'après les dimensions de la figure il paraît ne pas s'éloigner d'un pied cube, et que d'ailleurs, on pourra lui donner une plus grande dimension, — j'adopterai le poids d'un pied cube d'eau, qui est de 72 livres.

Or, chaque cuvette pesant 72 livres, et la colonne d d contenant neuf cuvettes, la poulie R aura à soutenir à son rayon horizontal qui correspond à la colonne d, un poids de 648 livres.

Je ne compte pas les cuvettes qui se trouvent sur la poulie, qui ne laisseront pas de peser quelque peu en faveur de notre calcul, ni les cuvettes qui sont plongées dans l'eau vu que leur poids est équilibré par le fluide ambiant.

La colonne V n'opposera aucune résistance à ce poids, vu que ses cuvettes sont fermées.

La colonne Z ne peut exercer un poids, vu que ses cuvettes sont fermées; et si elles étaient ouvertes, il serait nul, vu que le fluide ambiant est de même poids que celui qu'elles contiendraient; au reste, si la colonne Z pouvait exercer quelque poids, il entraînerait la chaîne dans le même

sur que la colonne d d, et ne servirait qu'à l'aider.

La colonne c c, a ses cuvettes ouvertes; — mais par la même raison de l'eau ambiante, le poids de l'eau qu'elles contiennent ne peut exercer aucune action contraire à la colonne d d.

Les poids provenants des matériaux de la chaîne, et de l'eau contenue dans le canal et les nœuds, sont égaux dans les quatre colonnes; ils s'équilibrent, et par conséquent ne font aucune résistance au poids de la colonne d d.

Le poids de cette colonne entraînera donc la chaîne entière dans le sens de la flèche, et de ce mouvement il résultera que toutes les cuvettes, en arrivant au point X, commencent à s'ouvrir, parce que les rosettes des vis engrènent dans les creux de la cannelure IV, et cet engrenage a été proportionné de manière à ce que chaque cuvette se trouve ouverte après avoir parcouru la cannelure. Donc, toutes les cuvettes de la colonne d d, seront toujours successivement ouvertes, et pleines d'eau; et comme celles de la poulie P et de la colonne c c, n'éprouveront aucun changement dans leur passage jusqu'au rayon horizontal e de la poulie Q, toute cette partie de la chaîne aura les cuvettes ouvertes.

Mais à peine elles seront arrivées au rayon e, les rosettes engrèneront sur la cannelure O; celle-ci étant cannelée en relief, il est facile de concevoir que les vis tourneront dans le sens de fléchir, et que les cuvettes seront fermées après avoir parcouru la cannelure.

Toutes les cuvettes comprises entre Z et X, seront donc toujours fermées.

En résumé: les cuvettes ne pourront pas sur la colonne cannelure V sans se fermer, et sur la cannelure V, sans s'ouvrir; la seule colonne d d, exercera un poids de 648 livres qui entraînera constamment la chaîne; donc, le mouvement se renouvellera de lui même, et la Norias hydrostatique aura constamment une force agissante égale à 648 livres, moins la résistance des frottements des axes des poulies, et des vis sur les cannelures.

Si les anneaux de la chaîne n'étaient joints que par les nœuds, ils pourraient tourner sur leur centre de suspension, et motiver que les rosettes des vis n'arrivassent pas en bonne position pour engrener sur les cannelures. C'est pour éviter cela, que les anneaux sont en conjoints par une petite corde vers la base des cuvettes. Un seul point de suspension, pour un corps suspendu, serait un pivot sur lequel il pourrait tourner, tandis que deux points suffisent pour le conserver dans une même position.

Observations ultérieures, et utilité de la Noria hydrostatique.

L'espace des poulies O et P devra pouvoir être élevé ou abaissé, afin de donner à la chaîne le degré de tension nécessaire.

J'ai calculé que la force de cette Noria pourrait être de 648 livres, mais je pense qu'on pourrait en construire d'une force de beaucoup supérieure.

La quantité de mouvement sera en raison directe du diamètre des noeuds et des tubes de communication des cuvettes, car il est évident que plus les tubes et les noeuds seront larges, moins il faudra de temps pour que l'eau entre et sorte des cuvettes, et moins il en faudra pour que elles parcourent les cannelures; les tubes devront donc être le plus larges possible.

On pourrait aussi construire de très petites Norias, soit pour des applications de moindre importance, soit pour simple agrément; — peut être qu'alors on pourrait employer le mercure, au lieu de l'eau, par ce que, tout en occupant peu d'espace, la force serait alors très grande.

L'idée d'une machine se mouvant d'elle même, rappellera sans doute la chimère du mouvement perpétuel. A présent qu'on a le mot plan, et qu'on a pu me juger, je ne crains pas de l'avouer, c'est la recherche de cette chimère, qui depuis 13 à 14 ans m'a conduit de temps à autre à l'idée de cette Noria. On a excessivement censuré les sectes qui se sont occupées des trois grands problèmes, et cependant, on en a frisolé d'autres qui auraient paru encore plus insensés. Toutefois qu'un philosophe, lorsqu'il veut arriver à un but quelconque, consulte la nature, l'étudie, et ne s'écarte pas des bornes de ses lois, il ne mérite plus le nom titre d'insensé. Ses travaux pourront être infructueux, il pourra en résulter des découvertes incidentelles, une plus grande connaissance des matériaux et combinaisons successivement employés, et une plus parfaite idée de ce qui est entièrement nul dans des recherches de cette nature.

J'ai une preuve frappante de ce que je viens de dire: jamais je n'avais songé à inventer la polygraphie; mais j'étais dans le désert: je voulais envoyer à mes connaissances mes observations sur ce nouveau sujet d'étude de la nature; comment l'imprimer? Il faut, me suis je dit, qu'il existe une imprimerie à la portée de l'exilé: je mis la main à l'oeuvre, et le mémoire sur la voix des animaux a donné naissance à la polygraphie, qui —

vant beaucoup mieux.

Ceux qui se sont occupés de la pierre philosophale, ont mérité jusqu'à un certain point, la censure dont ils ont été le but; la cupidité pouvait les aveugler; ils ont été souvent ridicules et extravagants, mais de cette secte, il y en a eu qui ont rendu des services à la science, et qui avaient des idées plus élevées.

En matière de découvertes, on doit se dire: pourquoi tel appareil? Pourquoi tant de fatigue et de temps? cela est-il absolument indispensable? Il doit y avoir des moyens plus simples, plus abondants; l'histoire des découvertes nous le prouve; étudions premièrement la nature, afin de marcher avec plus de clarté, et espérons le reste de nos travaux et de l'expérience.

La Noria hydrostatique sera très éloignée de produire autant de force que la vapeur; elle sera inférieure à l'eau et au vent, mais elle aura ses avantages sui generis; point de dépense de combustible, comme la vapeur; on pourra l'employer en tous lieux et à toute heure, tandis que l'eau et le vent n'ont pas ces avantages.

Peut-être sera-t-il convenable de laisser aux deux sommets de l'intérieur de la chaîne, un petit espace vide d'eau, afin d'éviter quelque gonflement ou compression de l'eau contenue en quelque partie de la chaîne, qui pourrait résulter de quelque imperfection ou incident dans les engrenages, ou dans le jeu de la Noria.

S'il survenait des difficultés lorsqu'on fera l'expérience de cette machine, il faudra bien observer si elles proviennent de la théorie; dans le cas contraire, il ne manquera pas des moyens d'y remédier.

Il semblerait que les vis étant poussées en dehors, dérangeraient l'équilibre de la colonne; mais je sais par expérience pratique que cela ne peut avoir lieu; au reste, à mesure que les vis se poussent en dehors, les cuvettes s'emplissent et font équilibre; et à toute rigueur, on pourrait combiner ces deux changements afin de maintenir l'équilibre, d'autant plus qu'ils sont simultanés et opposés.#

Notez que la permanance du poids sur la colonne d seulement, duquel dépend le mouvement de la Noria, repose en partie sur le principe hydrostatique suivant, qui est très simple: pendant que la cuvette V commence à s'ouvrir, la cuvette e commence à se fermer: ce mouvement s'opère en même temps, en quantité égale, et toujours sur ~~la~~ ~~une~~ la même ligne horizontale, ~~qui parcourt en même temps les deux cannelures~~ pendant tout le cours qu'elles font sur les cannelures. Il n'y a donc qu'un simple déplacement de liquide, sollicité par sa propre nature, et comme il a lieu vers les sommets de la chaîne, le liquide

Mais un inconvénient d'une autre nature pourrait subvenir: c'est que la résistance des cannelures sur les rozettes, tendrait à faire incliner les vis ~~vers~~ par en bas, du côté des rosettes; et comme elles sont fixes par l'écrou, le frottement pourrait s'accroître, et devenir très fort, à mesure que les vis sortent en dehors, car alors sa résistance aurait lieu par un bras de levier augmenté de toute la longueur de la vis; je crois que cet inconvénient, que je ne fais que conjecturer, pourrait bien disparaître, ~~en~~ ~~[illegible]~~ en se servant

n'oppose aucune pésanteur.

d'un autre mécanisme quelconque, pourvu qu'il fût simple, comme par exemple, d'un mouvement transmis par engrenages, ou d'une lanterne, ou d'une vis sans fin, &c. * je pense que si cet inconvénient existait, ce ne serait qu'une question de mécanique simple, et nullement de théorie de cette Noria.

* de manière à ce que ~~[illegible]~~ la résistance ne sortît pas de l'axe des colonnes.

Fin du Mémoire sur la Noria hydrostatique.

89 Etudes de ciels,
à l'usage des jeunes paysagistes.

89

9e. Etudes de ciels, à l'usage des jeunes paysagistes.

S'il m'était permis de consulter mon goût, je ne voudrais suivre que la carrière de peintre; mais non-seulement une foule d'obstacles, ordinaires pour ceux qui n'ont ni fortune ni une protection quelconque, s'y opposent, mais encore des circonstances à moi particulières, accablantes pour un ami des arts, semblent aggraver sur moi seul, une espèce de réprobation! Si je prends le pinceau, c'est avec crainte: Mes enfants ne viendront-ils pas à manquer du nécessaire! Le mépris, l'humiliation sont là pour m'envelopper, et les remords s'éveillent dans mon âme agitée. Pourquoi avec si peu de fortune, ai-je le goût de la peinture? Quel sort m'a poussé au milieu d'un public qui n'attache aucun intérêt à cet art noble et merveilleux?

La nature me présente à chaque instant, à chaque pas des beautés ravissantes; mais si je prends le pinceau, les cruels soucis viennent aussitôt glacer mon courage. Le goût, le sentiment, la délicatesse, le tact, en un mot, le génie des Beaux-arts ne serait-il que le monopole de la fortune, des protégés, ou des artistes qui vivent dans nos villes de l'Europe? Le talent n'appartiendrait-il qu'à de certaines classes, serait-il comme la fortune, le jouet du hasard, ou bien, la culture des Beaux-arts serait-elle oiseuse, inutile et reprouvable?

Si je ne devais que sentir les beautés de la nature sans pouvoir les saisir, les exprimer sur la toile, que n'ai-je été doué de cette indifférence que l'on rencontre si communément? Je ne serais pas à tout moment, atteint de regrets et de stériles inspirations.

Telles sont les réflexions que je faisais il y a sept ans dans le déplorable réduit où je me trouve encore; aujourd'hui, grâces à quelques industrieux travail manuel que j'exerce, je ne crains plus autant la misère, mais je suis encore forcé de renoncer presqu'entièrement à la peinture, et je ne puis que consigner sur le papier, une quantité d'observations qui seraient du plus vif intérêt pour le paysage. Je n'ignore pas que la peinture, comme tous les arts, est soumise aux règles de l'économie industrielle ou sociale; mais je souffre, et quelque chose d'injuste ou de fatal, existe à mon égard. Privé du secours des arts, privé même de couleurs, de pinceaux et de toiles et de papier, j'aurais préféré ne sentir que le goût du vulgaire pour la peinture; ou bien, si je devais être peintre, j'aurais désiré de me trouver au milieu d'un public où la civilisation, le travail et l'opulence eussent déjà

créé le besoin de jouissances morales, d'une nature plus élevée, sans lesquelles tous les travaux des hommes paraîtraient avoir manqué leur but.

Je ne pourrai traiter que de 21 Etudes, par ce que je n'ai pas eu le temps d'en faire davantage: mais patience; il n'appartiendra peut être d'avoir initié un ouvrage plus complet et supérieur. Il faudrait, pour faire un Atlas, ou une collection complette de ciels, au moins deux années d'études et de loisirs, et une habitation ou l'on fut jouir d'un horizon libre de toutes parts.

Je crois qu'il n'existe aucun ouvrage du genre de celui-ci: je me persuade qu'on aura beaucoup traité sur les ciels dans des ouvrages de peinture surtout pour les paysages, mais j'ignore si l'on a publié un traité spécial sur les ciels, accompagné d'une collection d'estampes représentant seulement des ciels, et destiné à servir d'études ou d'exercices aux jeunes paysagistes.

Peut être bien de peintres auront eu la même idée que moi, et se seront fait une collection d'études de ciels; mais s'ils n'ont rien publié, ils n'auront travaillé que pour eux. J'ai seulement su d'un homme très instruit, qu'un artiste allemand s'occupait principalement des ciels dans des paysages. Si je suis destiné à faire ce que d'autres auront déjà fait, et sera un effet de mon isolement; je crois néanmoins que même dans ce cas, on trouvera dans mon mémoire bien de choses nouvelles, car si un artiste plus habile aura pu traiter un si beau sujet avec plus de talent, peut être n'aura t'il pas joui comme moi d'un horizon aussi libre, car si le pays que je suis forcé d'habiter et d'observer offre pour un peintre, au moins, la pauvreté même fait que l'on n'y voit pas de grandes villes, et c'est dans les grandes villes que l'on voit moins le ciel. Enfin, s'il est vrai que personne n'a encore eu l'idée d'enrichir les paysages par des ciels faits d'après nature et choisis dans ce que l'atmosphère nous montre de plus remarquable, je suis sûr qu'une collection de paysages sous tous les ciels de cet atlas serait plaire avec désavantage, attirerait vivement l'attention de tous les connaisseurs, et leur ferait naître l'idée que la peinture viendrait de faire une acquisition.

92 Un ouvrage qui développerait l'idée de ce mémoire: un Atlas céleste pittoresque pittoresque de ciels, complet, serait très utile: la majeure partie des dessinateurs habitant les grandes villes, où l'horizon n'est pas libre: il en est beaucoup qui n'ont pas les moyens de consacrer affez de temps à des études que il faut faire au milieu des champs, ou du haut d'un édifice élevé: outre cela le ciel change à tout moment: si on apperçoit de très beaux nuages de la fenêtre, il faut sortir, car on ne voit jamais qu'une partie du ciel, le plus souvent très limitée: on n'est pas plutôt arrivé à un endroit ouvert, que tout a changé: une vive couleur, de beaux effets de lumière ont disparu; leurs les nuages ont perdu leur forme pittoresque, et le ciel n'a plus rien qui plaise.

Il y a bien sur si je ne me trompe, les ciels que l'on voit dans les tableaux et les gravures sont faits d'imagination dans l'intérieur du cabinet ou de l'atelier. Je n'ignore pas que l'imagination d'un bon peintre est riche et exercée par un esprit d'observation qui le caractérise, et que par conséquent, les ciels de ses paysages seront bien ordonnés et de bon goût; ils auront en outre le mérite d'une belle exécution; mais la nature est toujours le grand maître dans la peinture, elle offre des préceptes pour le beau idéal; on peut dire que c'est chez elle que l'artiste trouve le type de ses plus belles conceptions, et sous ce rapport, les ciels sont une source bien appréciable. Le plus habile paysagiste ne pourra jamais remarquer toutes les scènes qui se succèdent si rapidement dans notre atmosphère, les fixer dans sa mémoire, et les représenter à son gré dans ses tableaux, n'importe le temps qui s'est écoulé. Tâchons de les saisir et d'en faire une collection où tout ce qu'elles ont de plus beau, de plus brillant et de plus varié, se trouve réuni.

J'ai vu dans ma vie un assez bon nombre de gravures; quelques paysages à l'huile, à la détrempe; mais je ne me rappelle pas d'avoir vu des formes bizarres dans les nuages; une variété caractéristique dans différents ciels; si je m'en souviens bien, tous ne présentaient que des rondeurs, et des masses sphériques: ils étaient bien exécutés, modelés, mais par un ciel original. Il semblerait que les paysagistes ne font les ciels que comme un accessoire d'un intérêt secondaire: l'aurore et le couchant sont les seules scènes qui ne leur ont pas tout-

J'inventerai des termes, mais ce ne sera que pour remplacer au besoin présent d'exprimer mes idées : si cependant elles seront de nature à ne pas être oubliées, ou corrigera mon langage, ou adoptera des termes plus techniques.

~~a fait échappé~~ ; encore n'y voit-on les formes, dispositions et couleurs, que d'une manière générale.

On dira peut-être avec raison, que si j'avais vu les tableaux des grands paysagistes, et même de bien de ~~peintres entendus dans~~ paysagistes peintres moins célèbres, je ne trouverais plus ce langage ; je suis prêt à convenir de mon ignorance, mais dans ce cas, mes remarques pourront toujours servir de conseil ou de recommandation aux commençants, à qui je les adresse.

J'ai entendu dire à un habile professeur de paysage, qu'il était difficile de faire un ciel d'après nature, à cause de l'instabilité des nuages. L'exercice m'a prouvé le contraire. Très souvent les nuages sont presque immobiles, et il est alors très facile de les dessiner, que de prendre la vue d'un paysage. Lors qu'ils changent à tout moment de forme et de place, on peut les tracer rapidement, sans inconvénient, par ce que, différeraient-ils en quelque chose, que, l'aspect, les formes générales, la nature du ciel, seraient les mêmes.

L'habitude de saisir un ciel qui change, fait que, après l'avoir tracé, on ne doit pas lui donner les nuées et la teinte à peu près les mêmes. Une continuelle observation peut même donner la facilité de faire un ciel sans l'avoir devant les yeux. Il m'est arrivé de faire de souvenir un ciel très remarquable, trois jours après l'avoir vu : c'était à l'Etude N.° 10, et j'étais loin d'avoir de l'habitude, car si je prends le pinceau pour faire un ciel, c'est à la dérobée une fois par an. J'observe encore une fois que ~~l'~~ ciel est presque toujours assez stable, pour que à l'aide de quelque habitude d'observer, on puisse le tracer, et prendre les annotations.

J'espère que l'on me pardonnera une seule digression. Dont je vais me servir : mes isolements ~~dans ce monde~~ ma position, mon isolement et l'abandon où je vois, seront au contraire un nouveau motif d'intérêt.# Je sais qu'il existe un traité sur les nuages, mais je crois que son auteur s'en est occupé comme physicien, et nullement comme artiste. Sans doute que, si je pouvais le lire, ~~ma~~ sa supposition me serait bien utile.

Bien loin d'augmenter cette élocution que donne l'étude et l'usage, la fréquentation des penseurs, la réflexion et l'étude, je perds même la facilité de parler ma langue, mais je parle à des artistes ; je sais bien que leur goût ne s'accommode pas d'une lecture rendue désagréable par des fautes même de grammaire, mais encore, à travers tout ce désordre ils s'arrêteront avec plaisir à ce qui pourra intéresser les arts, et si la manière dont je m'exprime est faite pour les rebuter, mes idées et mes découvertes sur les ramèneront. Je me

94 vois, depuis plusieurs années, jetté dans une manière d'être qui n'aurait pas dû être la mienne. N'importe, peut être manquait-il à ceux qui cultivent les arts au milieu de tous les secours et de toutes les ressources, de connaître ~~de~~ ce que peut faire un homme livré à lui même.

On pourra dire que ces études, ayant été faites sous le tropique du Capricorne, ne peuvent servir que pour les peintres qui habitent les régions intertropicales, par ce que les ciels de la zone torride sont différents des ciels des contrées tempérées. Je crois que cela n'est pas un inconvénient, par ce que je me rappele que les ciels de Nice, ma patrie, étaient les mêmes que ceux que j'observe dans la province de St Paul, où j'habite. Il peut y avoir quelques différences; je n'ai jamais vu ici des trombes, et j'en ai vu à Nice, jusqu'à trois en même temps; mais je ne les ai jamais vues que sur la mer, et comme ici j'en suis éloigné de trente lieues, je ne puis pas assurer qu'on ne les voie pas également. Je ne me souviens pas d'avoir vu à Nice, comme on en voit ici, des orages se former rapidement, obscurcir la terre, comme dans l'étude N.° 9, fondre et passer. Mais je crois que l'ignorance où je suis à cet égard, provient de ce que lorsque j'étais dans mon pays, que j'ai quitté à ~~15~~ 19 ans, je m'observais aucun des ~~en~~ phénomènes de l'atmosphère, et je n'avais pas la moindre idée que l'on ~~[illegible]~~ pût en faire ~~une idée~~ un sujet d'études totalement consacré à la peinture.

Le ciel des tropiques peut être différent de celui ~~de l'Europe~~ du nord de l'Europe, mais il ressemble beaucoup à celui du midi; le ciel est ici mithologique comme à Rome selon l'expression de Mme de Staël; ~~[illegible]~~ je dirai même qu'en ~~y a de la différence, même~~ comparant le ciel du Brésil avec celui du Nord, ~~et je~~ sous le rapport purement pittoresque, les différences disparaissent; ~~[illegible]~~ car de ce qu'en tel pays l'état de l'atmosphère permette rarement de voir une belle aurore, ou un orage terriblement beau, ou des nuages de formes générales qui appartiennent à tous les climats, il n'en résulte pas qu'on ne les voie quelquefois. or, je pense qu'en peinture il faut toujours choisir l'aspect le plus favorable des sujets, à moins qu'on ne prenne le pinceau que dans la vue de faire une rigoureuse description, et par cela même trop stérile pour les amis de la belle nature.

Si la différence habituelle de l'atmosphère de différents pays était un motif assez puissant pour empêcher que cet atlas pût servir dans un pays quelconque, il en résulterait que des études de ciels faites en Italie, ne serviraient pas en Angleterre;

je dirai même que si elles étaient faites au pied des Alpes, elles ne serviraient pas pour une vue prise à leur partie élevée, à un lieu de l'endroit où elles auraient été faites. Mais il n'en est pas ainsi, les nuages ont partout la même diversité ~~de formes et de mal~~ d'aspect et de formes, dont cet atlas présentera les dessins; il ne peut exister de différence sensible que sous le rapport météorologique.

On trouverait dans un atlas de ciels, celui qui conviendrait au paysage que l'on ferait, et même les éléments de toute espèce de ciels que l'on pourrait après quelques études faire d'imagination, en suivant les mêmes combinaisons, les mêmes variétés que l'on observe dans la nature, et pour lesquelles un tel atlas servirait souvent de modèle. Le jeune élève trouverait à s'exercer dans la partie la plus changeante du paysage, et le dessinateur aurait toujours un ciel quelconque à sa disposition pour le copier ou pour en composer d'autres selon ses goûts et la nature du paysage, n'importe les lieux et l'état de l'atmosphère.

Outre les obstacles dont j'ai parlé plus haut, et qui souvent gênent un paysagiste, il en est d'autres que le peintre le plus riche ne saurait vaincre. Il est des pays et des époques de l'année où le ciel est couvert pendant longtemps: on ne peut souvent différer de terminer un paysage pour attendre un beau ciel; on en composera un très bien, mais on peut perdre l'occasion d'en faire un du plus grand intérêt pour le genre du paysage que l'on ferait, et cela n'arriverait pas, si on en avait un assortiment complet.

Les ciels méritent sans contredit un traité particulier: on est enchanté, lorsqu'on voit un beau paysage, mais pour varier la scène, il faut varier le lieu, tandis qu'en élevant ses regards vers le ciel, où réside la lumière, on aperçoit un théâtre brillant où des scènes toujours nouvelles et magnifiques se succèdent sans interruption.

J'ai vu* des ciels qui m'auraient fait croire que j'étais transporté dans un monde plus grandiose: j'étais spectateur d'une nature plus majestueuse qui me présentait la réalité du beau idéal.

Un peintre peut être malheureux, isolé, mais la vue du ciel l'accompagne jusques dans l'exil le plus ingrat, le plus monotone pour la peinture. et cependant c'est dans les grandes villes, où tout se réunit pour aider un artiste, qu'on le voit le plus difficilement. Tâchons

* principalement sous l'équateur,

D'être utiles aux élèves et aux Dessinateurs qui n'ont guère les moyens d'habiter la campagne, ou d'y aller fréquemment.

Remarques sur les études qui suivent.

Les difficultés du lavis, le manque de bon papier et souvent le besoin de peindre à la hâte, sont causes des inégalités de teintes dans les fonds de mes ciels, et de la dureté qui existe souvent dans les contours des nuages. Si j'avais pu faire ces études à l'huile, elles auraient été meilleures, car il est bien plus facile de mettre des couleurs sur un fond, que de faire le fond en laissant la place de ces couleurs. Les peintres à l'aquarelle sentiront les difficultés que j'ai rencontrées, et combien on les sent dans un ciel, plus que dans toute autre partie d'un paysage. J'espère que les connaisseurs, tout en regrettant une belle exécution, ne s'arrêteront pas à des défauts qui n'entrent nullement dans les formes, l'originalité, la variété et la richesse qui règnent dans mes ciels, et dont je pense ne flatter sans vanité, puisque je les ai saisis d'après nature.

1re Etude. Soleil couchant.

St. Paul. Août 1850. Le soleil vient de descendre sous l'horizon: l'endroit où il a disparu, est encore brillant d'une auréole de lumière pourpre clair qui, vers ses bords, perd peu à peu son intensité, jusqu'à devenir jaune pâle, là où elle se confond avec le ciel. Des nuages de feu, semblables et parallèles aux deux nuages violets, réfléchissent la lumière du soleil, presque avec la même intensité, mais les vapeurs dont ils sont permettent de les fixer. Tout l'horizon est d'un rouge tendre qui à un point peu élevé, se fond déjà avec l'azur.

La peinture sur des plans opaques n'a pas assez de ressources pour représenter des nuages de feu, on doit les supprimer ici; mais dans un tableau transparent, on doit les conserver, en les coupant finement sur la toile ou le papier, et mettant par dessous une pellicule bleue transparente qui rende la clarté égale, et ne permette pas d'apercevoir les hachures.

Plus haut au milieu de cet azur, est une série de nuages divisés à leur centre et beaucoup plus divisés sur leurs bords. Les masses du centre sont d'un cendré obscur nuancé de rouge, qui leur donne une teinte violette. Celles qui sont derrière celles-ci, qui s'étendent jusques sur les bords du nuage en se subdivisent de mille manières, et ne formant dans l'ensemble qu'une seule masse avec les autres, sont d'un pourpre égal partout, et d'une teinte égale à celle du centre de l'auréole. Une telle teinte ne dure jamais qu'un instant dans les nuages. Le fond du ciel est du plus pur serein. Les étoiles ne tarderont pas à paraître.

Les ombres, qui couvrent déjà la terre,

rehaussent la clarté de ce ciel. L'arbuste qui se trouve sur le devant, montre qu'à cette heure les bords des nappes de feuillage sont lumineux d'un reflet épars qui vient de l'ouest. Cela provient de ce que les feuilles sont beaucoup plus brillantes que bien d'autres corps que l'on voit dans un paysage. Toutefois, les troncs des arbres et presque tous les corps, ont un reflet sur leurs bords, lorsqu'ils sont devant la lumière du couchant.

Les nuages de peu d'épaisseur, ce qui est d'autant plus avantageux, que les ombres de la terre, tout en permettant de représenter les objets que l'on veut, font un contraste qui rehausse la vivacité de la lumière. La forme et la disposition de ces nuages est digne de remarque: toutes ces stratus sont dans un alignement oblique à l'horizon; ~~et tous ces plis de ces stratus~~ elles convergent vers un point commun; le premier nuage à droite, a la figure d'un ovale, et les autres s'en éloignent de plus en plus en diminuant de volume, jusqu'à ne plus former qu'une petite ligne horizontale de petits nuages ronds. Je ne sais si cette figure et cette disposition sont plutôt un effet de la perspective que de la réalité; s'ils sont tous horizontaux de même forme et grandeur; il suffit à un paysagiste de les peindre tels qu'il les voit. ~~Le soleil, bleu et les nuages tout autour également~~

J'observerai ici que les nuages sont, autant que les corps terrestres, soumis aux règles de la perspective.

2.me Etude.

San Carlos, le 27 Juillet 1832, à 3 heures après midi. Ciel de L.E.

Malgré que dans ce temps on soit en hiver sous le tropique du Sud, la chaleur est forte à une telle heure. Le ciel est parsemé de grands nuages détachés: l'air est calme; la campagne est ardente, la reverbération forte. Tous les nuages se meuvent lentement vers un même sens, et le voyageur n'éprouve un peu de soulagement que de temps à autre, lorsqu'un nuage passe devant le soleil.

Il est bon de remarquer que tous les nuages sont horizontaux à leur partie inférieure; je n'en cherche pas la raison; je n'ai pas besoin de découvrir dans mon désert, ce que le monde sait dans toute l'étendue: ce ne serait pas au reste, la partie que je traite maintenant. Ce phénomène s'observe souvent sous cette latitude; je me rappelle de l'avoir vu dans mon pays, qui est au pied des Alpes, sur la M.te Dittebrahée.

Des nuages entiers et détachés, sont plongés dans l'ombre, et n'ont que quelques faibles clartés; c'est qu'un autre nuage les cache les rayons du soleil. On peut donc, dans un ciel d'invention, faire des masses obscures à volonté, lorsqu'il doit en résulter un bon effet. Une masse obscure devant une masse éblouissante de clarté et vice versa, font de beaux contrastes.

C'est dans ce ciel que l'on voit combien il est essentiel d'observer la perspective dans les nuages. Elle fait fuir le ciel vers l'horizon, et la

vérité est mieux rendue. Plus les nuages s'éloignent, plus ils diminuent de volume ~~moins on~~ et on y distingue moins de détails. Les teintes s'affaiblissent toujours plus.

Les couleurs ne sont pas toujours les mêmes dans tous les nuages d'un ciel du milieu du jour: dans celui-ci, ceux qui sont avancés sont d'un cendré un peu brun, qui change insensiblement en cendré bleuâtre à mesure qu'ils s'éloignent.

Les bords des nuages ne sont pas à mon gré, assez cotonnés; les difficultés du lavis, et le mauvais papier, m'ont empêché de faire mieux. Ils auraient été moins durs. Je ne dis pas, comme je crois l'avoir entendu de quelques paysagistes, qu'ils doivent se fondre avec l'azur du ciel, parce que je ne l'ai jamais observé dans la nature, du moins, dans cette qualité de nuages; mais il est vrai que dans quelques endroits de ce ciel, les nuages tranchent un peu trop avec le fond, ce qui ne serait pas, si ces parties étaient un peu plus cotonnées.

La base horizontale des nuages ne doit être ni cotonnée, ni totalement tranchée. elle se fond un peu avec le ciel.

Le nuage échevelé que l'on remarque vers le haut un peu à gauche, n'est pas bien exécuté: les filets doivent être plus fins, plus divisés, moins apparents.

Il est inutile de dire que dans tous les ciels, la teinte bleue du fond doit devenir insensiblement plus claire en approchant de l'horizon: c'est une règle générale: mais il ne faut pas que la teinte s'affaiblisse trop à une distance encore élevée.

J'ose croire que ce ciel ne peut manquer de plaire à un artiste: l'exécution elle même n'est pas tout à fait mauvaise; mais les formes, la distribution, les ombres, le naturel de tous ces nuages lui plairont sans doute. Je doute qu'un artiste des plus expérimentés fasse d'invention un ciel comme celui-ci.

Le ciel est plus foncé à midi, et aux heures de la journée, que le matin, et au couchant.

J'ai vu un ciel du même genre que celui-ci, mais qui était digne de remarque, parce que le fond bleu, que l'on voyait clair-semé entre des nuages détachés, ~~en~~ était couvert d'une dentelle de nuages très minces et légers, laquelle était générale, et uniforme, et transparente.

3me Etude.

S. Carlos, 12 7bre 1832.

Ciel d'aurore.

L'aurore est une des plus belles scènes de la nature, c'est au lever du soleil que le ~~ciel~~ s'enrichit des plus belles décorations. ~~Toutes les couleurs~~ Des nuages parés de toutes les couleurs, assistent à son lever; toutes les parties lumineuses et brillantes sont tournées vers l'auréole qui précède le soleil. Des nuages de feu se trouvent presque toujours près de cette auréole

Dans cette étude, nouvelle scène, nouvelles formes; rassemblement longitudinal à la partie supérieure de petits nuages pommelés. Nuage longitudinal dont toute la longueur et un peu [illegible] à l'horizon, terminé à sa partie inférieure par une ligne à peu près droite, et à sa partie supérieure, par une série échevelée. Quelques nuages isolés.

Peut être trouvera-t-on que j'étends trop mes descriptions, mes gravures primeront étant accompagnées de dessins, mais je [illegible] par les siffler impitoyablement, je dénie, pour répondre à ces jeunes plumes une seule de ces raisons, que il soit bon d'étudier. Si je pouvais mettre sous vos feuilles lumineuses, je devrais mes descriptions tout autant de préceptes. Peut-être, si on n'était [illegible] de ces feuilles, et si j'avais le temps [illegible] je supprimerais mes descriptions.

Le soleil n'a pas encore paru, le ciel est déjà assez éclairé. L'horizon est encore couvert d'une vapeur [illegible] couleur de rose, qui rehausse la clarté du ciel, mais les objets [illegible] déjà assez distincts. Les effets [illegible] contrastent [illegible] d'aurore.

Dans un ciel d'aurore, les couleurs changent rapidement, tout est d'abord cendré, puis [illegible] les reflets se colorent d'un beau pourpre qui est bientôt remplacé par un orangé vif. un peu de temps

Le ciel est plus clair pendant l'aurore et le couchant, que en toute autre saison de l'année, celle qui avoisine l'heure de midi, où le bleu est à son maximum.

Si l'on pouvait peindre la lumière, l'endroit où le soleil va se lever serait rougeâtre par une auréole brillante, le reflet du nuage longitudinal aurait presque la vivacité du feu. De si beaux effets peuvent s'obtenir dans les tableaux transparents.

4me Etude.

Autre ciel d'aurore.

S.te Carlo, 19 7.bre 1832. Assemblage remarquable de nuages formant une pyramide renversée. Sans doute c'est un large bloc de nuages détachés, qui s'éloigne extrêmement vers l'orient, et qui, par une illusion d'optique, a la figure pyramidale.

Ce ciel ne peut manquer d'avoir beaucoup un paysage où l'on verrait la mer ou un lac. Les bas [illegible] ces petits nuages reflétant [illegible] les rayons pourpres du soleil, qui ne paraît pas encore; ce pourpre est vif à l'horizon; de peu à peu de sa force en s'en éloignant. Jusqu'à ce que les nuages ne reflètent plus que les rayons orangés.

Remarquez ici dans ce ciel, la teinte orangée de l'horizon, qui se fond pas avec le bleu, comme elle arrive presque toujours. Ce sont des

789 vapeurs légères qui se terminent comme les nuages.
Les petites masses longitudinales, détachées et de même couleur que l'on voit près de l'horizon, en font preuve. On [illegible] pendant l'aurore, de ces vapeurs, qui sont plus ou moins violettes, pourprées, orangées, [illegible], &c.

3ème Etude.

[illegible] d'aurore.

St Carlos, 8 [illegible] 1832. Le point le plus [illegible] [illegible] l'endroit où le soleil [illegible]. il devrait [illegible] lumière, mais elle manque [illegible] [illegible]. Les petits nuages [illegible] de l'endroit où le soleil [illegible] feu le plus vif, excepté les violets.
[illegible] [illegible] dans les nuages [illegible] qui sont le plus [illegible] plus pourprés, et celles qui [illegible] plus [illegible].
On [illegible] être si [illegible].
Cette aurore [illegible] d'un bel effet, parce qu'on y voit une nuage [illegible] puis.

[illegible]me Etude.

St Carlos [illegible] à [illegible] heures du [illegible]. Le ciel a un singulier [illegible] simple, mais [illegible] [illegible] atlas [illegible] pour les paysages [illegible]

[illegible] Etude.

[illegible] heures du soir. [illegible]
Grand nuage [illegible] arrondi, rempli de petites protubérances [illegible] en forme de chou-fleurs, et formant [illegible] de ce ciel; les petites protubérances [illegible] bien prononcées; [illegible] [illegible] [illegible] centre, et fondant bien les [illegible]

L'horizon est rempli de la fumée d'une grande quantité de feux qu'en ce pays et dans cette saison l'on allume pour brûler de grands abattis que l'on fait dans les bois pour semer les grains. Cette fumée, obscure à l'horizon, s'éclaircit en s'élevant, jusqu'à se fondre avec le ciel, et la teinte rouge du grand nuage: cette teinte provient de la fumée, qui remplit la partie basse de l'atmosphère, et colore ainsi les rayons du soleil.
Les bords du nuage de gauche, doivent se fondre avec le ciel: au dessous est un autre nuage plus pâle, formé de filets parallèles. Le nuage qui est à droite a ses bords terminés de la même manière excepté à la partie inférieure, qui est formée de filets parallèles, croisés par d'autres, formant un grillage assez régulier. Le tout doit être moelleux; rien n'est dur ni tranchant avec le ciel. On voit encore quelques légers ~~nuages~~ [illegible] vapeurs.
Le ciel me paraît convenir à [illegible] cascade, où la blancheur de beaucoup d'eaux [illegible] serait rehaussée par le sombre de l'horizon. J'aime les grands contrastes dans la peinture; j'aime un beau nuage brillant de lumière devant un nuage obscur, et vice versa: un tronc élevé, ~~[illegible]~~ ~~[illegible] épaisse et sombre, et~~ et frappé de la lumière du soleil, qui le détache d'une forêt épaisse et sombre, me paraît d'un bel effet.

8me Etude.

St Carlos, 5 Novembre 1832. Cette esquisse prouve [illegible] de bien faire certains ciels au lavis, lorsque c'est d'après nature. Celui-ci a des difficultés qui ne pourraient bien disparaître que

si on l'exécutait à l'huile, il est impossible, par exemple, de faire les cinq nuages à tels qu'ils doivent être, c'est à dire formés d'une grande quantité de petits flocons plus ou moins bleus, très serrés et reposés, comme si c'était de la ouate variée et peignée, le terrain ainsi que la ligne de nuages par des petites impressions, qui font que le nuage entier semble tout [illegible] sur lui-même. Les nuages qui sont [illegible] sont [illegible] sur leurs bords, blanchissent et [illegible] les précédents. Les cinq [illegible] nuages qui [illegible] sont [illegible] et la partie supérieure du nuage qui [illegible] sous l'galement [illegible], et se fondant avec celui-ci, autres petits nuages qui [illegible] ainsi [illegible] rotondités dans la [illegible] de notre ciel, qui [illegible] de sa hauteur, paraît [illegible] nuages légers, vaporeux, qui ont pour [illegible] peut être encore plus agréables à l'œil, augmentés parallèles, formés de petits nuages pommelés, [illegible] régulières, mais [illegible] trop de monotonie. Il me [illegible] naturelle, bleue [illegible] vait vers l'horizon, [illegible] avec les vapeurs blanches qui [illegible] motif déjà [illegible].

Le cinq nuage, le [illegible] violet, doit être [illegible] moins obscurs et un tout [illegible] il est formé de petits nuages pommelés et [illegible] ensemble.

Quant aux autres nuages qui [illegible] l'horizon, ainsi que [illegible] légers et blanchâtres, et leurs contours [illegible] le ciel, bien [illegible] son gris pommelé et varié, [illegible] pose la peinture. Il me [illegible] qu'il conviendrait à mes [illegible].

J'ai remarqué que [illegible] blancs, [illegible] bleu, ils ne se fondaient pas avec le ciel, mais [illegible] comme [illegible] ils paraissaient moins durs. Il est des nuages blancs ou obscurs, qui tranchent fortement avec le fond, mais [illegible] sont [illegible] plus durs que les précédents. Enfin, ce ne sont [illegible] des nuages légers ou des vapeurs, qui se fondent réellement dans le bleu, où on voit que ne paraissent que très imperceptiblement. La rapide [illegible] de toutes ces différences rend quelquefois un ciel très riche et naturel.

9e Etude.

Ciel d'orage.

De tous les genres d'études dans lesquels un bon paysagiste doit s'exercer, celui des ciels est le plus abondant et le plus varié: On y voit des montagnes d'une hauteur extraordinaire, des pics qui se perdent dans les nues, et qui sont séparés par des gorges et des précipices profonds et obscurs. On y voit d'immenses rochers escarpés, et on peut passer de l'un à l'autre d'une telle grandeur, qu'il semble que ces régions sont habitées par des géants. La partie ici y appartient les ciels des Alpes et des Pyrénées; les plaines du Piémont; les rochers de Tivoli, au Brésil, remarquables par leur grande [illegible] avec les ruines d'une grande [illegible] des Romains, des colonnes, des murs couverts de jardins, des arcs de triomphe, des [illegible] portiques, &c.

[illegible] rempli depuis le milieu jusqu'à l'horizon, de grandes masses obscures placées devant d'autres d'une blancheur éclatante.

Ces nuages fort grands [illegible] qui sont obscurs [illegible] à l'horizon [illegible] de [illegible] qui sont blancs [illegible] [illegible]

Une [illegible] grande masse blanche [illegible] d'autres nuages obscurs, étendus [illegible] d'autres nuages blancs et de [illegible] l'horizon [illegible]

[illegible]

Les ciels [illegible]

[illegible]

[illegible] nuages [illegible] les [illegible] obscurs [illegible]

11e Etude

S. Carlos, le [illegible] Janvier 1843 à [illegible] heures du soir.

On voit ici deux grandes masses [illegible] de nuages, séparées par une grande [illegible] aussi remplie loin des nuages légers, des vapeurs éclairées, mêlées de vapeurs [illegible] ; on voit aussi des rassemblements oblongs et réguliers de très petits nuages pommelés.

pleine de lumière

Cette esquisse n'a été que terminée ; les nuages sont un peu trop détachés [illegible] ordinairement dans le [illegible] grandes [illegible]

12e Etude

Soleil couchant

Les nuages [illegible] leurs bords doivent se fondre parfaitement avec le bleu du ciel, et leur teinte se doit se perdre insensiblement en commençant du milieu de la hauteur de ce ciel, jusqu'à disparaître tout à fait à sa partie supérieure.

Le nuage reflétait une lumière vive, orangée, mêlée d'une teinte soufrée.

Le point où le soleil vient de descendre, est la partie plus claire de tout ce ciel. Il est marqué par la convergence de tous ces rayons, et par une clarté qui s'étend en demi auréole jusqu'au quart de la hauteur du ciel, où elle se perd. L'horizon est ensuite la partie la plus claire.

Que l'on ne se rebute pas de cette esquisse : elle est mauvaise, mais [illegible] bien m'être [illegible] est [illegible].

13me Etude

Esquisse non terminée. On doit que les nuages pommelés sont désignés par de petits arcs ondulés. Ils doivent au contraire être entourés par de petits arcs plus clairs, et les creux entre eux obscurcis. Il est difficile de faire tels qu'ils doivent être. Lorsque on peint à l'huile, et on peut également les faire au lavis, mais ces esquisses sont faites à la hâte, je choisis le plus court expédient.

Les arcs ou rondeaux ombrés, appartiennent exclusivement à des nuages du soir ou du matin, car alors le soleil est plus bas que les nuages : et ceux qui sont clairs, appartiennent à des nuages du reste de la journée, parce qu'alors le soleil est plus haut. Il y a des exceptions, mais elles sont occasionnées par des réflexions d'autres nuages, et les arcs ne sont pas alors si apparents.

On peut voir ce qui reste à faire dans cette esquisse par quelques arcs qui ne sont pas tracés.

14me Etude

Cette étude n'est pas terminée, et cependant toute du même genre que la précédente et tout naturel.

Celle-ci étant faite à l'ombre du chêne : tout ce qui est fait avec le plus clair, doit être blanc le plus obscur indique des autres teintes dans les nuages blancs, ainsi que le pommelé et d'autres formes plus claires appartiennent.

Le fond bleu n'est pas encore indiqué dans cette esquisse.

15me Etude.

Ciel grand air ; Toujours supérieurement observé les grands nuages cumulus, intermédiaires, entre deux, tantôt d'un bas horizontal et ne formant qu'un tout. On croirait voir tous les pics des Andes réunis sur cet horizon.

Remarquez les nuages applatis qui sont comme distincts sur le fond bleu obscur et horizontal qui est derrière l'île, ils ressemblent à de grandes masses d'eaux qui, dans un cataclysme rapide, s'élancent, s'ouvrant de tous côtés, pour chercher des rochers couverts.

On peut mettre le bleu dans un ciel qui s'approche de l'heure du couchant ; le jaune devient beaucoup de clarté, mais le soleil n'est déjà plus si fort, qu'il empêche de le voir : elle a la même clarté que les nuages blancs, mais qui ne réfléchissent pas beaucoup de lumière.

J'ai vu ce ciel à Sainte Catherine, mais en [illegible] sous la ligne, j'y ai fait peu de séjour, une vue de Ste Thérèse, dans la Baie qui porte ce nom.

16me Etude

Ciel opposé au soleil, à 5 heures du soir. Nuages blancs, formés de rochers couverts de neige, et entourés de saillies verticales sur leurs côtés. Le ciel est trop bleu, les nuages trop rouges.

17me Etude

N'est terminée. Le grand nuage de l'horizon doit être très clair.

18.me Etude.

Pluie au loin, sur tout cet horizon. Quelques colonnes de cette pluie sont colorées d'une lueur peu soufrée. On voit une suite de petites saillies courbées, et tournées vers le bas, qui ressemblent en quelque sorte à un terrain coupé de vallons, qui serait renversé. J'ai vu des ciels remplis de nuages de ce genre, qui imitant la mer qui serait renversée. J'ai ajouté ici une étude d'une queimada: ce sont des feux qu'on allume pour brûler les bois pour planter; ces feux sont quelquefois tellement multipliés, qu'ils obscurcissent le soleil pendant des journées. Cette colonne de fumée a une couleur rougeâtre, devenant couleur des nuages en s'élevant. On voit qu'arrivée à la région des nues, elle en a non seulement la couleur, mais la forme et la consistance; elle paraît même plus compacte. Dans ce pays, où l'on voit tant de grands feux, j'ai eu lieu de voir que la fumée, à la hauteur des nues, en a tous les caractères extérieurs. Elle réfléchit autant de lumière que le nuage le plus resplandissant.

19.me Etude.

Ciel vraiment pittoresque et riant; rien n'est informe ici, et ne semble être l'effet du hazard; le moindre trait est en harmonie avec l'ensemble.+ Ce ciel conviendrait à une marine où la mer serait calme, ou peu agitée, mais le paysage devrait être vivant. Une belle plage avec des rochers épars, couronnée de riantes collines; des maisons, des navires et du monde, tout cela conviendrait à ce ciel. Il irait également bien à une escadre naviguant par un beau temps.

+ Les nuages pommelés ne doivent avoir de clarté qu'à la partie supérieure de leur arc, et non sur les côtés. ~~Il faut~~

20.me Etude.

Non terminée. Le nuage cendré de gauche et du haut du ciel doit être plus obscur, et plein de formes bien fondues. Le grand nuage de droite a ses formes arrondies, moëlleuses, teinte bleu cendré clair, aspect léger et aërien. Le nuage rouge du centre, est éclatant de lumière, et contraste avec le reste. Le nuage horizontal qui est devant, est obscur rougeâtre, et se détache fortement du nuage rouge. Le ciel est bleu clair, parce que c'est 5 heures du soir.

21.me Etude.

Soleil couchant.

Non terminé. Ciel bien caractérisé, précurseur d'une nuit orageuse. La couleur brun-roux du grand nuage de gauche est très peu commune. On le dirait chargé de matières bitumineuses. Il a diverses formes: le bas paraît prêt à fondre en torrents. Le dessus a une grande masse arrondie d'où partent, comme une de ces grandes variétés de la nature, des nuages horizontaux. Le nuage de droite est rempli sur le haut de reflets sphériques, qui caractérisent les nuages compactes. Les nuages rouges sont

des vapeurs légères qui fondent avec le ciel. —
L'horizon est jaune soufré vif, couleur que je ne lui n'ai vu qu'une fois.

22me Etude

C'est un de ces ciels que le meilleur paysagiste ne sçaurait composer, s'il n'avait fait des études du genre de celles-ci. J'aime à copier la belle nature, tout m'est facile alors; chaque trait de mes pinceaux est vrai; tout est harmonieux, rien n'est gauche, informe, ni déplacé, tandis que lorsque j'invente, mon esprit est à la torture, et ne produit que du médiocre; cependant, comme on n'a pas toujours de tels modèles, il faut souvent inventer; on le fera avec plus de succès, lorsqu'on aura fait des études d'après nature, ou au moins, d'après un bon atlas de ce genre.

Je terminerai malgré moi ces études; peut-être un jour me serait-il permis de les continuer, ou de les ~~terminer~~ améliorer; mais si cela ne m'était pas permis, je prie les connaisseurs de les examiner, et si elles méritent leur approbation, je les recommande à leur zèle pour les arts, afin qu'elles ne restent pas dans l'oubli qui est mon partage, et ce qu'elles auront d'appréciable, sera alors plutôt leur ouvrage que le mien.

Zoophonologie,
ou
Essai d'un nouveau sujet d'Etudes,
offert aux amis de la nature.

Il faudrait avoir voyagé comme moi pendant plus de trois ans dans les vastes déserts du Brésil, pour connaître l'impression que fait la voix d'une foule d'animaux qui se font entendre par des sons ~~tant~~ si différents les uns des autres.

Que l'on ne perde pas son temps à une étude suivie de la voix des animaux, c'est bien : mais on peut au moins ~~faire~~ lui consacrer un ouvrage où l'imagination cherche de temps à autre quelque distraction ; la poésie descriptive trouvera ~~des couleurs~~, et j'ose le dire, la philosophie trouvera quelques sujets de méditation

Il y puisera des couleurs nouvelles

On entend quelquefois de gros poissons grogner sous les navires; cette voix générale à tous les poissons, grands et petits, que de produire une voix? Je demanderai aussi si tous les insectes en ont une.

Il est généralement connu ici, et j'en ai l'attestation de plus d'un témoin oculaire, que le Tangará, qui est un petit oiseau, chante et danse en cadence. Mâles et femelles, ils sont plusieurs perchés sur le fil sur une branche à peu près horizontale; ils lèvent les pieds l'un après l'autre, et posent toujours l'un des deux écarté de l'autre, ce qui fait qu'ils s'avancent latéralement sans tourner leur corps. Celui qui est parvenu au bout s'envole, et va reprendre sa place de l'autre côté, et ainsi de suite, en sorte qu'on les voit en même temps danser, chanter et voler.

Volney a cité le chant lugubre du Chakal, dans sa nuit méditative sur les ruines de Palmyre; si nous connaissions cette voix, nous aurions une idée plus exacte des impressions qu'il avait éprouvées.

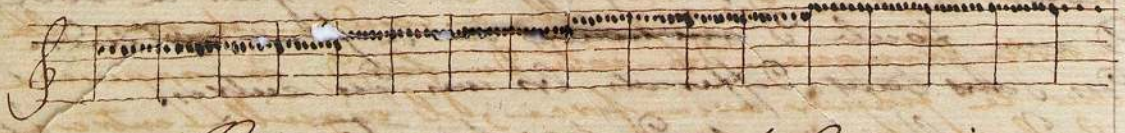
Si l'on transportait un Guarapunga à Paris, et qu'on l'exposât sur une porte, tout le monde, étonné de son cri extrêmement métallique, s'arrêterait en cet endroit: il est à un tel point, qu'il étourdit pour un homme qui est tout près, et qu'on ne s'y attend pas: mais il est doux et agréable à une certaine distance, quoique toujours fort. Il attire au Brésil l'attention des voyageurs, et au milieu des champs ou d'une forêt, c'est un chant mélancolique.

Un Bretillon qui serait à Paris et qui l'entendrait serait vivement saisi par un si puissant rappel de ses idées sur la patrie. Pour moi je ne vois donc pas que cette science soit dépourvue d'intérêt.

A la vue d'un palais ou d'un arc de triomphe orné de tout ce que l'architecture grecque a de plus simple et de plus beau, l'âme se remplit de la noblesse de l'homme! Je pense autrement, je suis moins transporté, lorsque j'errais au milieu des rochers de Cuyabá, au centre de l'Amérique méridionale: je voyais sur les ruines de tombeaux, d'arbres prodigieusement grandes, des colonnes, de piedestaux, et d'établissements. Des antiques sentiers me paraissaient couverts de ruines antiques, et l'ombre des forêts semblait entourer le deuil sur ces ruines. De même, une belle musique me reporte sur la grandeur de l'homme, et le concert des oiseaux, les cris des animaux, me reportent sur sur les beautés de la nature.

Figurez vous la solitude d'un pays où l'homme n'habiterait pas. Figurez vous un désert où l'on n'entendrait la voix d'aucun animal, d'aucun oiseau, ni le chant de la cigale ou le bourdonnement des insectes: vous trouverez là, un second mort de la nature.

Chant du Sorocoá



Oiseau des environs de Campinas.

Moyens d'imiter parfaitement le clair de lune, et l'éclat des étoiles dans les tableaux transparents.

Monsieur paraît s'affaisser sous le poids du malheur, à peine a-t-il le courage de jouer un jour avec ses enfants. Les transports de tendresse paternelle le précipitent à chaque instant dans le désespoir, et cette fatale indifférence qu'entraîne le découragement. O jeune Patrick et Dorus voyageurs, vous n'étiez donc qu'une illusion! et vous, infortunés, vous n'étiez que des enfants ordinaires, qui ne pouviez pas même être plaints! Telle est la rigueur de notre sort, qu'avec des insectes à la glaire, j'aurais dans l'œil, et aucun de mes descendants ne me survivra. Je n'aurais pas été utile!

Mes ins utiles qui me laissa pérrir, croyez que si des liens sacrés ne me retenaient parmi vous, il y aurait longtemps que je me serais éloigné! je ne regretterais que quelques belles âmes, qui semblent être créées pour réconcilier avec l'espèce humaine. Destinées à vivre dans l'espoir de vous faire part de mes richesses que l'art d'autres vient sans cesse chercher sur vos plages.

Clair de lune.

Donner une teinte bleu derrière le tableau et la lumière des bougies acquerra la vraie teinte du clair de lune.

Pour bien faire les tableaux transparents, il faut être dans une salle obscure, et travailler avec des lumières derrière le tableau. Le ciel de nuit se fait avec du bleu foncé.

Contraste du clair de lune avec la lumière du feu, ou des chandelles.

Lorsqu'il y a du feu ou des lumières dans le tableau, il ne faut pas mettre du bleu derrière leur foyer, ni de la lune ne frappent pas. Le feu et les lumières auront leur vraie couleur, et le clair de lune contrastera d'une manière frappante. Lorsque les deux lumières se confondent, on peut y mettre une légère teinte de bleu.

Eclat des étoiles.

Pour mieux imiter la nature, on choisira pendant une soirée claire, la partie du ciel que l'on voudra, et on marquera les étoiles avec des points sur un morceau de papier, avec leurs respectives positions et grandeurs.

On couvrira le tableau transparent sur une table unie et de bois mou, de manière à ce que le papier soit collé sur la table. On passera par le milieu des aiguilles à coudre, et avec la partie tranchée de côté du fond, on appuiera sur le papier avec force; l'aiguille entrera dans le bois, et emportera le morceau rond, et le trou sera sans rebord. On pourra, avec des aiguilles de différentes grosseurs, faire des étoiles de toutes grandeurs, jusqu'aux plus petites.

On pilera un morceau de cristal ou de gros verre bien blanc sans le pulvériser, ensuite on mettra les plus gros fragments dans les plus grands trous, et ils s'y tiendront facilement, en raison de leurs angles: on mettra dans les autres trous des fragments proportionnés à leur petitesse. Comme chaque cristal est formé d'angles et de facettes il réfléchira dans tous les sens la lumière des chandelles, et [illegible] a rempli d'[illegible] brillantes qui feront la plus charmante illusion.

Peut être que si l'on avait des petits cristaux à facettes régulières, ce serait encore mieux. Les fragments peuvent ne pas briller dans tous les sens.

On peut représenter les reflets de la lune sur la mer, et si le vent agite sa surface, on doit rapprocher les trous, et multiplier les cristaux.

Essais sur l'impression du Papier-monnaie, d'une manière entièrement inimitable.

St. Carlos, le 25 Novembre, 1838.

Le titre de ce mémoire annonce que je vais tâcher de résoudre un problème dont tout le monde sent l'importance: je n'ignore pas que, livré à mes seules forces, je n'y parviendrai peut être pas, mais je serais heureux, si je pouvais jeter quelque jour sur ce si grand sujet. Une longue et pénible expérience m'a démontré que quand même il me serait donné de résoudre ce problème, il faudrait encore des années pour le vulgariser à l'application. J'ai reconnu que s'il faut du temps, du sacrifices, et un coup d'œil rare pour constater une découverte utile, il faut encore du temps, et des efforts soutenus pour la faire adopter.

Réflexions préliminaires sur la gravure des billets de banque.

Si, pour contrefaire les billets, il était nécessaire de les faire géométriquement égaux au modèle, jusques dans les détails les plus imperceptibles, jamais on n'aurait souffert tant de falsifications, parce qu'il est impossible que l'on grave deux planches égales; elles le seront bien pour le monde, et voilà le grand mal; mais pour un vérificateur attentif et rigoureux, la contrefaçon qui approcherait le plus du modèle, ne serait jamais qu'une admirable imitation, idéale, et s'il le faut d'un microscope, il reconnaîtra la falsification. Je dirai la même chose pour les gravures ordinaires, qui sont plus faciles à contrefaire, et même pour l'écriture, et je pose en fait qu'il est impossible que l'on écrive deux fois sa signature sans que elles diffèrent dans tous les traits; que l'on l'écrive cent fois, on ne en trouvera pas deux égales. Il n'appartient qu'à l'imprimerie, de produire deux et plusieurs estampes rigoureusement égales; bien entendu, lorsqu'elles sont tirées d'une même planche: cette égalité n'est même pas absolue, si l'on veut avoir égard à des circonstances microscopiques du papier et de l'impression.

La manière de reconnaître la fausseté d'un billet, est très simple, quoique minutieuse; beaucoup de monde ne s'y laisse pas tromper; j'entacherai néanmoins d'expliquer cette manière, et je me servirai du langage le plus technique possible, parce que il me paraît le plus propre à donner des explications, même à ceux qui connaissent le moins, l'art de graver.

On prend donc une lentille, et on compare une partie quelconque du billet, avec la partie homologue d'un billet d'égale valeur, reconnu pour bon; on examine si tous les traits de ces deux parties sont de grosseur et grandeur égales; s'ils forment les mêmes angles, les mêmes courbes; s'ils sont en égal nombre, et s'il y a les mêmes distances entr'eux.

On jette les yeux sur un point quelconque de la vignette; si c'est du feuillage que se trouve ce point, on observe avec la lentille chaque courbe ou rondeur, chaque petit ovale que forment les feuilles, et on les compare avec les traits homologues de l'autre; on observe si leurs positions sont les mêmes sur les deux billets; si c'est du gazon, on observe minutieusement les zigzags du burin; si c'est une Divinité allégorique, on compte les traits et les points qui forment les ombres, les cheveux, les draperies, les accessoires, et enfin, jusqu'aux traits les plus insignifiants que forme le jeu du burin.

La même observation s'étend sur l'écriture et les paraphes; il doit y avoir mêmes pleins et diminutions partout.

Les contrefacteurs calquent leur modèle pour obtenir la copie égale; mais ils n'obtiennent que les formes générales, elles ne sont même pas rigoureusement égales, et j'affirme qu'elles le deviennent encore moins, lorsqu'ils passent le burin. De plus, on ne peut calquer que les principaux traits, qui ne forment qu'une très petite partie du travail du burin; et lorsqu'il s'agit d'ombrer et de finir, le calque du calqueur perd beaucoup de sa force.

Les connaisseurs savent que toutes les épreuves d'une même planche n'ont pas les traits de même grosseur, et en égal nombre: les planches de la gravure s'usent sous les cylindres et par les frottements des ouvriers qui mettent l'encre et nettoyent la planche

à chaque épreuve; ~~en sorte~~ en sorte qu'après 43
les épreuves avant la lettre, qui, je crois, ne
passent pas de 200, déjà les traits un peu altérés,
attestent que la planche commence à s'user, et lors-
qu'on arrive à 3000 épreuves, déjà tous les traits
délicats ont disparu, et les gros traits se sont
un peu amaincis. La gravure sur acier que
les anglais ont inventé, et par laquelle on
peut imprimer jusqu'à 52000 exemplaires,
vient de donner beaucoup d'extension à cet
art, et lui a fait acquérir beaucoup d'impor-
tance, par la faculté qu'il nous procure
d'imprimer le papier-monnaie, qui, dans un
pays où les monnaies d'or et d'argent sont
rares, doit circuler en grande abondance:
mais la gravure sur acier n'est pas exempte d'épui-
ser la planche, ~~comme celle~~ et les épreuves qui
passent de 26000 diffèrent sensiblement des pre-
mières, et s'en éloignent de plus en plus, jusqu'à
ce que les traits délicats aient presque entière-
ment disparu, et les gros traits se soient beaucoup
altérés.

Cependant, celui qui est entendu, s'apperçoit si
la différence provient de la falsification, ou de
l'épuisement de la planche. La gravure sera
nourrie et vigoureuse, s'il y a contrefaçon,
parce que les contrefacteurs n'impriment jamais
qu'un petit nombre qui suffit à leur fortune,
et aussi parce qu'un trop grand nombre éveille
la méfiance publique, et exige plus de peine
et de risques pour l'émission.

Supposons cependant que les contrefacteurs
imitent l'épuisement de la planche; j'en
reviendrai à ma proposition, qui consiste en ce
que les billets ne seront jamais égaux aux billets
légitimes, parce que, si les traits déliés ne
seront que peu ou nullement apparents, il
restera les traits de moyenne et pleine grosseur,
que l'on pourra toujours examiner.

Par suite de l'épuisement d'une planche, même
de celles qui sont en acier, il résulte que dans un
grand pays, où il faut plus de 52000 ~~mo~~
exemplaires d'une même valeur, il faut gra-
ver plus d'une planche, et mettre dans la
circulation des billets inégaux, quoique
légitimes: le meilleur moyen d'éviter l'em-
barras que cela peut causer, ce serait de
faire les deux ou trois planches de même
valeur, sensiblement différentes l'une des
autres. Le public connaîtrait les modèles
légitimes, et les comparerait avec les billets
semblables qui lui paraîtraient faux.

J'ai cru ces réflexions préliminaires
indispensables, pour préparer le lecteur
qui serait peu entendu dans l'art de la

graveur, et lui faire sentir le secret de la nouvelle manière que je propose, pour imprimer les billets de banque, et dont je vais traiter dans le chapitre qui suit. Le lecteur ~~intelligent~~ saisira ici ~~le~~ traiterai après le chapitre suivant.

Introduction au procédé.

Il y a huit ans que je travaille à une nouvelle manière d'imprimer, à laquelle j'ai donné le nom de Polygraphie, et qui, entr'autres avantages, a deux nouvelles propriétés du premier ordre dans les arts d'imprimerie, lesquelles sont: la planche fournie d'encre pour tout le tirage, et l'impression simultanée de toutes les couleurs, aussi avec la propriété de ne jamais les renouveler sur la planche. Ne voulant m'occuper ici que de l'impression inimitable des billets de banque, traits, et autres papiers d'importance, ce n'est pas le moment de m'étendre sur la polygraphie, quoique le procédé dont je vais m'occuper en dérive très immédiatement; mais, pour gagner la confiance du public, je dois déclarer que un grand nombre d'habitants de la province de St. Paul, et quelques voyageurs, savent que j'ai inventé la polygraphie; j'ajouterai que en ayant montré les résultats à des personnes de tout connues par leurs talents, et qui habitent à Rio de Janeiro, j'ai eu la satisfaction d'en recevoir un accueil très flatteur, et de les voir partager mes idées sur ma découverte, et sur son avenir.

Habitant depuis dix années le fond d'une Province du Brésil, privé des immenses avantages dont on peut jouir dans un pays où les arts fleurissent, je n'ai pu acquérir que très peu de connaissances sur les moyens que l'on emploie pour rendre les billets de banque aussi inimitables que possible; et je pense toutefois que l'on cherche des garanties dans une grande finesse de burin, dans une extrême complication de traits, combinés et entrelacés de différentes manières difficiles à imiter; dans une abondance de dessins et de figures et d'écritures; cependant, j'ai appris que toutes ces précautions ont été frustrées plus d'une fois en France et en Angleterre; tout récemment encore, on vient de découvrir au Brésil des faux billets de 50$000 Reis, imitant très bien les billets nationaux, qui ne laissent pas d'être compliqués en dessins; on m'a dit que en Angleterre, on avait essayé de graver une planche de cuivre, de la casser en deux, et d'imprimer les billets avec la marque de la fracture; on espérait que cette marque était faite par le hazard, serait inimitable; mais ce moyen,

auguste à la vérité; je ne me serais pas fié, n'a pas prévenir la contrefaçon.

Je me propose de présenter un moyen qui remplirait ces conditions: la planche sera toute entière, remplie de millions de circonstances grandes et minutieuses, toutes produites par un pur hazard: ce hazard même ne pourra jamais être contrefait sur une autre planche, par la nature même du procédé, qui consiste à jeter une masse remplie de toutes les couleurs et d'une infinité de nuances, dans un moule; de sorte que les couleurs, sans perdre leur pureté, formeront une quantité innombrable de taches, de stries, de contours et de ramifications de toutes grandeurs, à la manière d'un marbre coloré de mille manières; on pourra tirer de cette masse, des millions d'épreuves, égales entr'elles, tant dans les formes, que dans les couleurs, et il n'y aura pas un point pour petit qu'il soit, qui ne soit pas égal au point correspondant des autres épreuves, et qui n'ait pas la même couleur.

Il m'est difficile d'émettre toute mon idée, et par ce motif, je ne craindrai pas de me répéter: dans mon procédé, on met les couleurs sans choix, sans arrangement, on les mêle également sans choix, de sorte qu'elles se compliquent autant qu'on le veut, d'une manière inimitable, par ce que, comme on le verra, le seul hazard peut présider à la formation de la planche, et à la disposition de ses couleurs; or, le hazard ne produit jamais deux choses égales. Pour se faire une idée plus claire de la formation de ma planche, que l'on conçoive une masse fondue, remplie de matières diversement coloriées, et fluctuantes les unes parmi les autres; que cette masse soit jettée dans un moule et y prenne consistance solide par le refroidissement. Sera-t-il jamais possible de fondre une autre masse dont les parties intérieures, aussi fluctuantes et diversement coloriées, s'arrangent, se ramifient et se subdivisent d'une manière égale partout? On conçoit que le burin et l'habileté ne peuvent rien dans un travail qui n'est l'effet que d'un pur hazard.

Je n'ignore pas qu'on pourrait graver une planche d'acier, en la couvrant de traits confusément entrelacés d'une manière très compliquée, sans forme de dessin, et où le hazard pourrait aussi avoir présidé exclusivement; mais ce

derait encore un travail de burin, qu'un autre burin pourrait contrefaire; car une telle planche ne différerait pas des planches d'acier et puis comment imprimer avec une multiplicité de couleurs panachées, offrant les compositions déclarées ci dessus? Il n'est temps d'en venir au procédé, et après qu'on le connaîtra, on me comprendra encore mieux.

Préparation de la planche inimitable.

On a une forme de bois, fig. 1re, semblable à celle que j'emploie dans la polygraphie. Elle est composée de 5 mais elle en diffère en ce que elle est composée des pièces suivantes: A, est un cadre de 2 centimètres de gros, ayant aux coins a a a a, quatre crochets pris qui sont pris dans les trous, par une arête des deux côtés, mais qui peuvent tourner, pour viser.

B, est la base de la forme, ayant une seconde base b b b b, plus petite, et élevée de 2 centimètres au dessus de l'autre. Cette pièce porte aux quatre coins, des écrous en fer, c c c c des vis du cadre A.

On place le cadre A sur la base B; Les dimensions doivent être telles, que la base b b b b, entre dans le cadre avec effort. On tourne les vis pour faire entrer le cadre, jusqu'à ce que l'espace qu'il comprend, soit de la profondeur d'un centimètre.

Malgré qu'il ne reste aucune fissure entre les bords du cadre et la petite base, comme le coin a b c d, fig. 1re, que la forme, doit contenir une matière ductile qui pourrait s'échapper sous la pression qui aura lieu, on devra joindre ces deux pièces sur tous les côtés, avec des bandes de gomme élastique, placées au dedans du cadre qui couvriront les jointures. L'élasticité de ces bandes permettra que l'on élève ou abaisse le cadre à volonté.

On aura un autre cadre, fig. 2; que j'appellerai moule, subdivisé en 9 cases: sa profondeur sera de 2 d'un cent. très, égale à la profondeur de la forme.

On colle par dessous le cadre une feuille de papier bien fendu, laquelle doit être collée tout sur les bords du cadre, que sur les filets qui

forment les cases.

On fait un vernis à l'alcool, de résine et de thérébentine de Venise, qui doit être coloré avec du blanc de plomb, que l'on aura préalablement broyé avec la thérébentine, à laquelle, si elle est trop épaisse, on ajoutera un peu d'essence.

On met une couche de ce vernis sur le papier, dans le fond des cases, sans en mettre sur les parois; le vernis doit être assez épais pour que l'eau ne pénètre pas le papier. On laisse sécher.

On fait fondre de la colle forte dans l'eau, à un feu tempéré, remuant beaucoup, pour éviter que la colle se brûle; on choisit celle qui est la plus soluble, et cette qualité est essentielle.

On passe à travers un linge. Les quantités d'eau et de colle, doivent être telles, qu'après le refroidissement, la dissolution se prenne en gélatine, et ne soit pas trop dure.

On broie les différentes couleurs avec cette dissolution, pendant qu'elle est encore chaude, choisissant autant que possible les couleurs qui se pulvérisent le plus facilement, telles que le rouge de saturne, les cendres bleues, le blanc d'argent, le vermillon, le jaune de chrôme, et le carmin. La laque de cochenille et la terre de Sienne se pulvérisent assez bien, mais pas autant que les premières. Le bleu de Prusse doit être très longtemps broyé, et ne peut entrer qu'en petite proportion, c'est à dire qu'il ne peut donner à la colle qu'une teinte bleu-ciel, parce que, outre qu'il est toujours un peu granuleux, il paraît avoir une action corrosive sur la colle, qui la rend insoluble. Comme c'est une très belle couleur, on peut l'employer, malgré ces défauts; mais les cendres bleues peuvent la remplacer. Je ne dis rien sur les autres couleurs, parce que je ne les connais que dans des applications étrangères à mon procédé, mais je pense qu'en les broyant bien, elles sont toutes admissibles.

Quand on a broyé une couleur en quantité suffisante pour emplir une case, on la met premièrement dans une petite casserole pour la chauffer sur le feu, et ensuite on la verse dans sa case, jusqu'au parfait niveau du filet; si par mégarde on en a mis trop, on retire l'excédent avec une cuillère. On fait de même pour les autres couleurs, et il est très essentiel que toutes aient la même hauteur, et la même consistance. ++

Lorsque les couleurs sont coagulées, on étend sur une table bien horizontale, quelques feuilles de papier entassées les unes sur les autres, et bien mouillées d'eau: on met dessus le moule, avec le fond tourné par dessus; ~~on imbibe le papier d'alcool rectifié, qui dissout le vernis, et alors on enlève le papier, et on [illegible] d'alcool enlève le vernis, [illegible] la moindre trace du blanc qui se contient.~~

On étend parfaitement sous le moule, une perkale bien fine et serrée qui doit être un peu gommée avec une gomme soluble dans l'eau, afin qu'elle n'ait pas de poils. La perkale doit être collée tant ~~sur les bords du cadre~~ sous le cadre, que sous les filets: il ne doit pas exister de communication d'une case à l'autre.

++ et pour ce dernier effet, on les broit le plus vite possible, ~~et lorsqu'il fo~~ pour éviter que les dernières soient trop sèches, et cela peut arriver, parce que la colle se coagule souvent, et à chaque fois qu'il faut la fondre, elle se concentre un peu, malgré la diminution de la chaleur. Lorsqu'on pense qu'elle ~~est~~ s'est concentrée, on ajoute un peu d'eau.

⊖ on mouille la perkale pour la décoller, et on l'enlève.

Pour ~~cela~~ On aura encore un cadre égal en tout au cadre A, excepté qu'il n'aura pas de vis; je le nommerai cadre de ~~moule~~ carcasse; on tendra également un ~~fond de papier~~ fond de toile sur ce cadre, et ~~on passera~~ une couche de même vernis sur le fond.

On coupe des morceaux des différentes couleurs coagulées; on les retire, ce qui se fait facilement, vu que le papier de dessous est mouillé; on place chaque morceau dans le grand ~~forme~~ moule, l'un à côté de l'autre, le plus près possible; les morceaux sont de toutes grandeurs, ~~et~~ les formes varient, et les couleurs sont entremêlées. La fig. 4, donnera une idée de ce travail.

On choisit une couleur quelconque, le bleu de ciel, par exemple, dont on ne met pas dans cette 1re préparation de la grande forme; ~~celui~~, on la fait fondre dans une petite casserole, et on la verse sur toutes ces pièces détachées, de manière à ce qu'elle remplisse tous les intervalles qui existent entre ces diverses pièces colorées, afin qu'il n'y ait pas d'inconvénient que le bleu-ciel les recouvre toutes, pourvu que sa surface soit partout égale, et qu'il n'y reste pas d'interstices vides. On laisse coaguler par le refroidissement, cette couche bleue.

On tourne la vis de la forme C, fig. 1re, afin d'abaisser le cadre jusqu'au niveau de la base; on renverse la forme en dessus-dessous, et on la pose sur la ~~grande~~ grande case, fig 4; ensuite, on retourne ces deux pièces ensemble, la forme dessous, et la case par dessus.

On mouille d'alcool le papier qui a servi de base, on l'enlève, et on lave avec l'alcool, le vernis qui peut rester sur les couleurs.

On remplit que la planche présentera à présent, en son intérieur, toutes les pièces coloriées, et qu'elles seront toutes incrustées dans la teinte bleu-ciel, comme l'indique plus clairement la fig. 5.

On passe le tranchant sur les côtés de cette masse, afin de la détacher de la case, que l'on enlève. cela se fait en mouillant souvent le tranchant dans de l'eau bouillante.

Si la masse dépasse les bords de la base B, on retranche l'excédent avec le tranchant.

On dévisse le cadre, afin de l'élever au niveau de la masse, et afin de renfermer celle-ci dans ses bords; on introduit des règles de métal dans l'intervalle qui se forme sur les côtés extérieurs, entre le cadre et la base. Ces règles servent d'appui au cadre, afin qu'il ne cède pas sous la pression; elles sont très fines, et on en met plus ou moins, selon l'élévation du cadre.

Pour ~~cela~~ on a un petit instrument, représenté par la fig. 6, que j'appellerai ~~compliqueur~~ tranchant, dont la coupe est droite, double la lame est fine comme une lancette, et qui coupe des deux côtés; sa forme est indiquée par la fig. 3.

~~On~~ un petit instrument représenté par la fig. 6, que j'appellerai compliqueur; il est un cylindre d'acier, de 2... millimètres

de diamètre, ayant un manche de bois; deux petits bassins de fer blanc sont attenants, et sont destinés à contenir chacun une balle de fer, fig. 7; les balles ont un manche de fil de fer, par où on les tient, pour les mettre et les retirer des bassins; on a 6 de ces balles; on les fait échauffer dans un brasier que l'on a près de soi, ou on prend deux avec leurs pincettes, et on les met dans les petits bassins. La chaleur des balles se communique au cylindre, et comme il doit toujours avoir la même chaleur pendant que l'on s'en sert, on change les balles, lorsqu'elles refroidissent.

Complication des couleurs, pour rendre la planche inimitable.

Je suis arrivé au principal point de mon procédé, au vrai moyen qui caractérise cette découverte, — comme devant donner un plein et entier garant contre la contrefaçon.

Le complicateur ayant un degré de chaleur suffisant pour fondre la gélatine, qui d'elle même doit contenir assez d'eau pour qu'elle se fonde facilement, on le tient verticalement entre ses doigts, et on le fait entrer dans la nappe sur un point quelconque, pourvu qu'il soit accosté au cadre: on le promène dans toutes les directions que l'on veut, décrivant des lignes courbes et des lignes droites, qui se croisent dans tous les sens, et pendant ce mouvement du complicateur, on le tient toujours rigoureusement vertical, et si la main n'est pas assez sûre, il sera facile de revenir à un moyen qui l'empêche d'obliquer.

Or, il est évident que le complicateur entraînera une partie de la couleur par où il passera, et qu'il laissera dernière lui un filet de cette couleur; de sorte que, sortant du rouge et entrant dans le jaune, un filet rouge pénétrera dans le jaune, de la même manière, un filet jaune pénétrera dans le bleu qui se trouvera subséquent; et ainsi de suite pour toutes les couleurs, et pour toutes les parties de la planche. Il arrivera plus, — le complicateur entraînera simultanément des filets de deux trois couleurs; et l'on conçoit que cette ~~subdivision~~ subdivision des couleurs, qui toutefois conservent leur pureté, se compliquera de plus en plus lorsque on repassera différemment sur ses traces, lorsqu'enfin la marche se croisera dans tous les sens. La place qu'occupaient les couleurs, et la trace du complicateur, deviendront méconnaissables; on verra une ramification, une subdivision, et un mélange de couleurs, que l'on aura presque pu prévoir à l'infini, formant des traits tellement fins et déliés, que la plus fine gravure ne

saurait les dépasser, et que patience humaine ne saurait imiter à la plume, ni au pinceau, et pût-elle l'imiter, le travail serait accablant et il manquerait encore des signes attenants au jeu mécanique de cette nouvelle manière d'imprimer.

Le même mélange de la surface, s'étendra intacte jusqu'au fond; parce que, comme on l'a vu, les coupes des couleurs ont été faites verticalement, et le compliqueur a gardé cette même position.

Il peut arriver que, si l'on promène trop vite le compliqueur, il soulève devant lui, la masse fondue, laquelle ne retomberait pas dans une position égale pour les couleurs: la même chose pourrait arriver dans le sillon qu'il trace, lequel serait alors profond en excès, à cause de la vitesse: c'est pour ce motif que j'ai indiqué qu'il faut pousser lentement le compliqueur.

J'ai dit qu'après le mélange les couleurs conservent leur pureté; cela est vrai, mais elles se mêlent en quelques endroits, et forment de nouvelles couleurs qui augmentent la complication.

Si, au lieu d'un compliqueur arrondi, on emploie un dont la forme soit amincie applatie comme la lame d'un couteau, je présume que l'effet sera encore meilleur, parce que les filets seront plus fins, et le dessin marbré que la forme, sera plus compliqué et plus délié; mais je n'ai pas encore fait l'

Si, au lieu d'un compliqueur arrondi, on emploie un dont le fer soit égal à celui du tranchant, fig. 3, je présume que l'effet sera encore meilleur, parce que les filets seront plus fins, et le dessin marbré que la forme, sera plus compliqué, et plus délié; on pourra même présenter tantôt la lame, tantôt le tranchant. Mais, de je n'ai pas encore fait l'expérience du tranchant.

Avant que de passer à l'impression, qu'il me soit permis de tirer le corollaire de tout ce que je viens de proposer. Est-il en effet possible de contrefaire une telle planche? Comment y parviendrait-on, puisque l'artiste lui-même ne sait plus de quelle manière il avait arrangé les pièces colorées, et puisqu'il ne sait plus par quels détours il a fait passer le compliqueur, puisqu'il ne voit plus que les derniers traits? J'admettrai cependant, ce qui est impossible, que l'on ait trouvé le moyen de se guider une seconde fois dans ces opérations, sans différence d'une manière sensible: — jamais le compliqueur ne laissera les mêmes traces dessus lui, car une masse diversement colorée, qu'un tranchant échauffé fond dans son passage, ne se coagule pas deux fois, en conservant les mêmes dispositions de couleurs. Au

reste, ces opérations pourront être faites en présence de personnes compétentes, pour que l'artiste ne conserve pas un guide de son travail; mais nous n'avons rien à craindre, il ne trouvera pas un fil d'Ariane pour se retrouver dans un tel Labyrinthe.

Si donc, l'artiste lui même ne pourra jamais refaire son travail, à plus forte raison, un autre, qui n'aura pas vu arranger les couleurs, ni marcher le complicateur, ne pourra le contrefaire.

Il ne resterait pour les contrefacteurs, que la ressource de copier au pinceau les billets de Banque; mais j'affirme que cela est impossible, par ce que, pour copier un billet il faudra premièrement graver une planche de cuivre d'un grand travail; or, on ne grave pas une telle planche pour n'en tirer qu'une ou deux et même 12 épreuves; et admettant que l'on contrefît la planche et que l'on imprimât beaucoup d'épreuves, on ne se donnerait pas le travail immense de copier sur toutes, les marbrures des couleurs. Au reste, je prie le lecteur d'examiner minutieusement les épreuves cy jointes, et il verra que ce travail est par lui seul, inimitable.

Il ~~est~~ serait encore un moyen d'empêcher la falsification par le pinceau: c'est de ne mettre en circulation que des notes de 50$000 en moins; le résultat serait alors tellement inférieur au travail, que personne ne s'en occuperait.

Impression.

On partage le papier sur lequel on doit imprimer, en deux tas d'égal nombre de feuilles; on plonge toutes les feuilles d'un tas, l'une après l'autre, dans un baquet moitié plein d'eau, fig. 6; qui doit peu excéder ~~de peu~~ la grandeur du papier. Quand le tas qui est dans l'eau est d'une certaine épaisseur, on le retire, et on tient le papier verticalement jusqu'à ce qu'il n'égoutte plus; on le met sur une planche horizontale, et on continue ainsi pour le reste, en ne faisant qu'un seul tas du papier mouillé. On le met sous presse, pour faire sortir l'excédent de l'eau. alors, on le mêle feuille à feuille avec le papier sec, et on met le tout sous presse, afin que le papier s'imbibe plus vite, et avec plus d'égalité.

Il est indispensable que l'air soit bien chaud, pour que l'encre, qui est de gélatine, s'imprime bien; par ce que ce procédé reposant sur le principe que le papier porte un liquide qui a une action sur la planche, et le liquide ici employé étant de l'eau, on sent bien que si elle était froide, elle ne s'imprimerait pas; cela est tellement vrai, qu'il suffit que l'air soit frais, pour que le tirage soit difficile. On travaillera donc dans une chambre bien chaude, et si cela n'est pas suffisant, on aura une plaque de fer que l'on conservera chaude sur un brasier, et que l'on mettra entre le drap et la presse à

 chaque épreuve.

La presse peut être comme celle de l'imprimerie, mais la spirale de la vis doit être plus inclinée à l'horizon, tant pour exercer plus de pression, comme pour la laisser serrée sans être obligé de tenir le bras ou le levier.

Commençons maintenant à imprimer : on met une feuille de papier sur la planche ; il faut qu'il la couvre toute, et dépasse un peu sur les bords de la masse coloriée ; on met sous presse, et, pour les premières épreuves, on l'y laisse quelque temps ; ensuite, comme l'encre se ramollit à mesure qu'on y met du papier mouillé dessus, on n'a plus qu'à mettre le papier, et à le retirer promptement ; toutes les épreuves sortiront avec les mêmes couleurs et la même complication qui existent sur la planche, et dont les épreuves cy jointes sont un échantillon ; on pourra ainsi en tirer des milliers. Si les épreuves ne sortent pas bien, c'est parce que la masse n'est pas assez échauffée ; il faut alors employer la plaque de fer échauffée ; mais on doit mettre un drap doublé et tendu, entre la plaque et le papier.

Si les épreuves s'empâtent, c'est parce que le papier est trop mouillé ; alors, on étendra sur une table 6, 8 ou 10 feuilles de papier, et on les imprimera l'une après l'autre, en remplaçant celle que l'on tire, par une autre que l'on tire du tas ; on conçoit que pendant qu'on imprime les autres, chacune d'elles a le temps de sécher un peu ; c'est une excellente manière de régler le degré d'humidité du papier, parce qu'elle dépend du nombre des feuilles étendues.

Les épreuves peuvent s'empâter par le concours de trop de chaleur et de trop d'humidité ; elles peuvent ne pas prendre, par le manque de ces deux circonstances, ou d'une seule des deux ; enfin, la pratique indiquera la manière de régler l'humidité et la chaleur, qui, tour-à-tour, doivent être modifiées, et qui ne peuvent être les mêmes pendant le tirage ; voilà pourquoi je mouille beaucoup le papier ; c'est pour l'avoir très humide ; quand cela est nécessaire.

Coïncidence du dessin ou de l'écriture, avec les couleurs.

Les billets de banque doivent nécessairement porter de l'écriture : cette circonstance est on ne peut plus avantageuse, pour faciliter et guider la comparaison des billets, lorsqu'on veut s'assurer de leur légitimité. En effet, on n'a qu'à jeter sans choix les yeux sur une lettre ; voir quelles

sont les couleurs qui l'entourent : supposons que la lettre est un b ; qu'il ait du bleu et du rouge par dessous ; du jaune et un filet bleu par dessus ; un filet en spirale violet, à gauche ; des points et filets bleus sur fond brun, à droite ; supposons qu'il ait entre le ventre et le jambage, du vert, du rouge et du carmin ; que dans les angles alternes et opposés que forment la liaison et le jambage, il y ait telles et telles couleurs ; ou enfin, supposons que la lettre est croisée par un faisceau de filets diversement coloriés ; il sera très facile de comparer ce b avec le b ~~[illegible]~~ homologue d'un autre billet d'égale valeur ; on examinera si telle couleur coupe les deux b à telle hauteur du jambage, ou du ventre, ou de la liaison ; on peut, sur ce b seulement, trouver 100 circonstances diverses à comparer, tirées du nombre, de la disposition et de l'emplacement de vingt couleurs et nuances diverses. ~~[illegible]~~ Or, si tant de complication peut s'accumuler sur une seule lettre, que sera-ce sur toutes les lettres, sur les marges, les espaces et toute la planche ? Il faut convenir que jamais le burin ne rendra une planche aussi difficile avec aussi peu de travail.

L'écriture, comme le dessin, serviront de guides pour trouver promptement deux points à comparer.

Autre préparation plus facile de la planche.

Au lieu de couper des parties irrégulières de couleurs, comme dans la fig. 4, coupez des bandes, des quarrés, des parallélogrammes et des filets ; ayez soin que les angles et les lignes soient droits ; ajustez les ensemble comme dans la fig. 7, et la planche sera préparée pour y passer le complicateur.

Cette manière épargne le travail de verser sur la planche l'encre fondue qui doit lier les masses séparées, et la coupe des pièces étant en ligne droite, elle est plus facile.

Gravure des billets.

Je suis arrivé à un point qui présente des difficultés, mais qui ne seront pas insurmontables, parce que, lorsqu'on est avancé dans une entreprise quelconque, rien ne doit paraître insurmontable ; c'est le vrai type de celui qui est destiné à parvenir à son but.

Je crains que l'impression de la gravure ne puisse avoir lieu avant celle des couleurs, parce qu'elles ne prendraient peut être pas

un endroit gravé ; cela ne devrait rien, s'il ne pouvait pas arriver qu'il se formât des reliefs sur la marge coloriée, qui pourraient nuire à la régularité des épreuves. D'un autre côté, si l'on imprime la gravure sur le papier, portant déjà le couleur, on risque, en mouillant le papier, de ramollir la colle, et on ne pourrait pas mettre le papier en tas, car les feuilles s'attacheraient, et elles pourraient aussi s'attacher sur la planche d'acier. Je ne dis pas — positivement que tous ces inconvénients auraient lieu, mais il est bon de prévoir ce qui pourrait avoir lieu, et pour.

Je pense donc, que l'on ne devrait pas mouiller le papier, pour cette deuxième impression ; et pour que la gravure sortît bien, malgré le manque d'humidité, le papier devrait avoir du corps, et ne pas être gommé ; sa mollesse et son épaisseur feraient que sous la presse, il entrerait dans les creux de la gravure. Du reste, il n'est pas dit que l'on ne pourrait pas donner au papier, un petit degré d'humidité, surtout si c'est pendant l'hiver, car la gélatine à froid, ne fait que se ramollir sans se dissoudre, et dans cet état, elle ne s'attache pas. Il est bon de noter encore que la portion de colle qui a le papier coloré, est très petite.

Quand on a fini les deux impressions, on peut préparer le endroit du papier où il doit y avoir de l'écriture à la main, afin que l'encre ne boive pas ; encolle on met sur les deux côtés du papier, un vernis — et de matière à ce qu'il ne soit pénétré, léger et flexible ; le vernis de gomme d'adragant, par exemple, legel est destiné à empêcher que l'humidité ramollisse la colle, et que les billets s'attachent entre leurs plis, ou entre elles.

Substitution de la colle par l'encre d'imprimerie

Dans mes essais sur la polygraphie, j'ai longtemps imprimé avec l'encre que je vais décrire, ce qui fait que je vais en parler

avec quelque connaissance de ses propriétés; mais comme je n'ai fait que peu d'essais avec l'emploi de l'essence de thérébentine, quoique j'aie reconnu que cette essence remplissait mon but, je ne garantirai pas entièrement la bonté de l'encre citée, parce que dans les arts, il arrive souvent qu'un fait doit être avéré par une longue pratique, et que même ainsi, il survient des incidents, des influences, des changements opérés par le temps sur les matières, qui mettent en défaut et la théorie et la pratique, et que les ouvriers disent être des caprices de l'art.

Comme l'encre à la colle, et les moyens cités pour subvenir ~~à son défaut~~ au défaut qu'elle a d'être soluble par l'humidité, remplissent suffisamment les conditions qui mènent au but de ce mémoire, ~~je conseillerai de s'en~~ elle servira toujours, faute de mieux; mais la masse suivante serait préférable, comme on va le voir, et elle mérite qu'on s'occupe à l'améliorer, dans le cas qu'elle ait des défauts.

On fait concentrer sur le feu de l'huile de lin, ~~sans arriver tout à fait~~ jusqu'au point de celle des imprimeurs: on broit les différentes couleurs, ayant chacune portion égale de cette huile; on met chaque couleur dans une très petite casserole (~~mais~~ on en aura une portion suffisante à cet effet) on ajoute dans chaque ~~portion égale de cire, qui doit être~~ une portion de cire, qui doit être un peu moins que l'huile; on fait fondre et mêler ensuite, et on verse chaque couleur dans sa case.

Dans l'emploi de cette encre, on a le moule différemment fait que pour la colle; chaque case a une ouverture c, fig. 8, sur le bord extérieur; on colle une feuille de papier sur les deux côtés, de manière à ce qu'en séchant elle reste bien tendue; on met de la colle sur les filets, afin que le papier s'y attache, car il ne doit pas y avoir de communication d'une case à l'autre; on a ensuite deux planches bien droites, de la grandeur du moule, que l'on met des deux côtés, et que l'on serre avec des vis. Tout étant préparé, on tient le moule verticalement, et on verse par les ouvertures, les différentes encres, chacune dans sa case, pendant qu'elle est bien chaude; on laisse refroidir, et on fait de même pour les cases b.

On tire d'un seul côté, une planche; le papier s'enlève facilement, parce qu'il ne s'attache pas à l'encre; chaque couleur forme une masse en parallélogramme, à surface unie, et de la consistance ~~du savon~~

 un peu plus molle que le savon anglais.
On procède, pour tout le reste, comme il a été dit pour l'[illegible] à la colle.

On imprime avec du papier imbibé d'essence de thérébentine; on a à cet effet une boîte cylindrique et élevée de fer-blanc; on y met un rouleau de 200 feuilles de papier à imprimer; on verse dessus la thérébentine, qui pénètre bientôt partout; on retire le rouleau, dont on laisse ~~et~~ écouler l'essence l'essence jusqu'à ce qu'elle n'égoutte plus; ~~on met le papier sous presse, pour~~ on mêle du papier sec avec ce papier imbibé, et on met sous presse, pour que l'essence pénètre partout également. On mêle le papier sec, feuille à feuille, ou deux à ~~de~~ une, ou trois à une, selon le degré d'imbibition qu'on veut avoir. Tout cela doit se faire avec promptitude, et éviter que le papier reste exposé à l'air, parce que l'essence se volatilise très facilement. On garde toujours le papier entre deux feuilles de fer-blanc, et lorsqu'il sèche sur les bords du tas, on passe un pinceau avec de l'essence.

On met le papier imbibé d'essence sur la planche, on met sous presse, et on l'y laisse quelques secondes; on conçoit que l'essence a une action dissolvante sur l'encre; elle la ramollit donc, ce qui fait qu'elle s'attache sur le papier et s'y imprime.

Ici, comme dans l'encre à la colle, la netteté dépend du degré d'imbibition du papier; mais il s'en faut de beaucoup que la température ait sur elle autant d'influence que sur la colle. Si les épreuves sortent trop empâtées, c'est que le papier a trop d'essence; on fera alors comme il a été dit à l'article, impression à la colle. Si au contraire, elles ne s'impriment pas assez bien, c'est que le papier a trop peu d'essence, et alors, on imbibe totalement quelques feuilles; on les mêle avec le tas, et on remet sous presse pour quelque temps. Enfin, le succès complet de l'impression, peut encore dépendre de trop ou trop peu de consistance de l'encre.

Telles sont les recherches que je recommande à la sollicitude d'un gouvernement éclairé; le haut intérêt d'un tel sujet, mérite qu'il le prenne en considération; non qu'aveuglément je me croye appellé à rendre un tel service au public, mais parce qu'enfin je présente déjà un résultat qui par lui même mérite que des artistes plus habiles et mieux placés que moi, poursuivent mes recherches, car je suis d'opinion qu'un fait nouveau n'est jamais stérile, et n'a besoin que d'être développé.

On dit qu'en matière d'industrie, tout doit être abandonné à l'industrie; qu'elle doit se soutenir d'elle même; qu'il n'appartient pas à un gouvernement de s'en mêler; je n'entends rien en économie politique, mais je sais que pour qu'un peuple puisse se considérer avancé en civilisation, il faut que son gouvernement, ou lui-même, protège les arts d'une manière efficace; cela n'est pas encore assez, il faut qu'il cherche les talents cachés, qu'il dissipe les entraves qui les feraient périr en naissant; enfin, il doit créer, faire naître.

On a beau dire que le système industriel soutient le génie, les talents; lorsque le génie médite, lorsqu'il cherche à travers mille difficultés dégoûtantes; lorsqu'il est en proie avec la misère, accueilli par l'insolente dérision du riche ignorant, il ne produit pas encore: Un tel système est-il fait pour le soutenir, lui qui ne donne que sur compte fait de recevoir? Sans doute, que même cet esprit de spéculation lui a bien souvent servi d'appui; mais combien de fois n'a-t-il pas longui, ne s'est-il pas éteint, faute d'une protection spécialement destinée à l'encourager? Si les sociétés font de grands pas vers l'industrie, pourquoi n'en feraient-elles pas aussi vers les sciences et les beaux-arts; vers la vie contemplative et enthousiaste de ce qui est bon, et qui vaut bien nos richesses matérielles?

Je prie le lecteur de me pardonner, si je termine ce mémoire en m'éloignant de mon sujet; cela est peut être disculpable pour moi, qui, dans l'éloignement où je suis de l'Europe, ne vois que la plus complette indifférence pour les Beaux-Arts.

Fin.

De la compressibilité du gaz hydrogène, appliquée à la Direction des aérostats.

Mars, 1839.

Une des plus belles découvertes de nos temps, paraît être limitée à des ascensions, par la difficulté de diriger les aérostats : croire cette difficulté invincible, ce serait reculer dès le premier pas dans la plus merveilleuse carrière que l'homme puisse entreprendre ; mais il en est de l'aérostation, comme de toutes ces grandes découvertes qui changent la face du globe ; elles ne s'opèrent que par périodes rarement marquées par un progrès rapide, presque toujours accompagné d'améliorations insensibles, et marchant sans cesse avec la lenteur des siècles. Quant à moi, je suis d'opinion qu'un jour on traversera l'Océan.

On ne saurait vaincre ni les vents contraires, ni les vents latéraux, dans une machine qui par son volume offre autant de prise, et qui, par son peu de force ascendante et la faible contexture de son enveloppe, n'admet aucun moyen de force supérieure. J'ai lu que un des motifs qui empêchent de se maintenir longtemps dans les airs, c'est la tendance qu'a l'aérostat à s'élever dans des régions où l'air raréfié permet au gaz de déployer sa force d'expansion, ce qui oblige d'en lâcher une partie, et fait ensuite que l'aérostat tend à descendre. On ne peut diriger les aérostats et faire de grands voyages, parce que lorsqu'il surviendrait des vents contraires, de la pluie, ou un coup de vent, il faudrait descendre, et abandonner la machine que l'on ne pourrait sans elle arrêter nulle part, et que le moindre vent, lorsqu'elle serait arrêtée à terre, pourrait mettre en pièces. ~~Tout ce qui vient d'être dit paraîtra bientôt, selon moi, de peu d'importance, car il faudrait aussi abandonner le gaz, pour le renouveler lorsqu'on voudrait descendre.~~ On ne peut enfin, faire de longs voyages, parce qu'après être descendu avec l'aérostat, il faut abandonner le gaz et aussi descendre ce qui fait qu'on ne pourrait pas répéter d'un point où l'on serait descendu

De la compressibilité du gaz hydrogène, appliquée à la Direction des aérostats.

Mars, 1839.

Une des plus belles découvertes de nos temps, paraît être limitée à des ascensions, par la difficulté de diriger les aérostats : croire cette difficulté invincible, ce serait reculer dès le premier pas dans la plus merveilleuse carrière que l'homme puisse entreprendre ; mais il en est de l'aérostation, comme de toutes ces grandes découvertes qui changent la face du globe ; elles ne s'opèrent que par périodes rarement marquées par un progrès rapide, presque toujours accompagné d'améliorations insensibles, et marchant sans cesse avec la lenteur des siècles. Quant à moi, je suis d'opinion qu'un jour on traversera l'Océan.

On ne saurait vaincre ni les vents contraires, ni les vents latéraux, dans une machine qui par son volume offre autant de prise, et qui, par son peu de force ascendante et la faible contexture de son enveloppe, n'admet aucun moyen de force supérieure. J'ai lu que un des motifs qui empêchent de se maintenir longtemps dans les airs, c'est la tendance qu'a l'aérostat à s'élever dans des régions où l'air raréfié permet au gaz de déployer sa force d'expansion, ce qui oblige d'en lâcher une partie, et fait ensuite que l'aérostat tend à descendre. On ne peut diriger les aérostats et faire de grands voyages, parce que lorsqu'il surviendrait des vents contraires, de la pluie, ou un coup de vent, il faudrait descendre, et abandonner la machine que l'on ne pourrait sans elle arrêter nulle part, et que le moindre vent, lorsqu'elle serait arrêtée à terre, pourrait mettre en pièces. On ne peut enfin, faire de longs voyages, parce qu'après être descendu avec l'aérostat, il faut abandonner le gaz et aussi descendre ce qui fait qu'on ne pourrait pas répéter d'un point où l'on serait descendu

J'écris sur un sujet qui, en grande partie m'est étranger, car je n'ai pu acquérir quelques notions positives que par là. Depuis ans d'absence de l'Europe, de mon pays privilégié, et ma vie dans l'intérieur du Brésil, isolé des arts et des sciences, n'autorisent pas le public à me juger avec indulgence, et je n'entreprendrais pas cette tâche, si je ne sentais que le moyen que je vais proposer, ne fût d'une grande importance, et d'un grand résultat.

le gaz, pour le minimum de volume d'une serait

ce qui fait qu'on ne pourrait

Degré ou Defore, par ce qu'il serait impraticable de renouveller le gaz, non seulement à cause de l'énorme dépense, mais encore, par ce qu'on ne trouverait pas des appareils ni des matériaux dans les villes où l'on pourrait descendre, et encore moins au milieu des champs, ou sur le sommet d'une montagne où les vents auraient conduit l'aerostat. Tels sont les grands obstacles qui font perdre l'espoir de le diriger à son gré, ~~le aérostat~~, mais il viendrait peut être moins que l'on ne visât pas tout de suite à un si grand résultat, et que l'on s'en tint à des progrès ~~plus simples, qu'ils~~ moins rapides qu'il ne paraît d'espérer.

D'après ce ~~que~~ qu'un journal de Rio-de-Janeiro nous a transmit il y a deux ans, il paraîtrait que l'aerostat peut fluctuer dans l'air, sans s'élever beaucoup, et n'avoir aucune tendance ni à monter, ni à descendre: ~~cela serait~~ il suffit pour cela de ne lui donner du gaz que pour equilibrer la pésanteur spécifique de la machine et de la charge: dans cet état, et poussé par un vent durable, on peut parcourir de grandes distances, mais il paraît d'une autre côté que l'aerostat doit, ~~par plusieurs~~ s'élever, tant pour éviter les montagnes, et tous les corps terrestres.

Je ne sais pas si le gaz peut s'échapper par quelques pores du taffetas gommé qui sert d'enveloppe: je pense que non, mais s'il s'échappe en petite quantité, cela ne serait selon moi, qu'un inconvénient secondaire: on pourrait gommer un taffetas sans laisser le plus petit pore ouvert, ~~dût-on faire la~~ couche de vernis plus épaisse. Enfin, s'il y avait quelque porosité, elle serait du moins plus facile à réparer.

Si je ne m'abuse, ~~et le moyen suivant~~ nous mettra à même de faire de plus grands voyages aerostatiques: il ~~suffira~~ on aura une pompe foulante comme celle d'un fusil à piston, ayant un réservoir où l'on concentrera le gaz. On va voir que cette pompe et son réservoir ~~pourraient~~ ne surpasseront pas en poids equivalent à la moitié de celui d'un homme.

D'un voyage fait par trois Anglais qui partirent d'Angleterre et en 17 heures, furent descendre à Coblentz,

a §. doit être placé à la marge §§

Le gaz hydrogène est le plus léger de tous; il est donc le plus compressible: l'air, que l'on peut réduire à la ....me partie de son volume en le comprimant est 13 fois plus dense que le gaz hydrogène; on peut donc réduire celui-ci à la ....me partie de son volume; or, il faut, pour soulever le poids de deux hommes et de l'aérostat, un volume de ..... mètres cubes de gaz, qui peut être réduit à ..... mètres cubes; et ce volume réduit représentera la capacité du réservoir de la pompe.

Le gaz hydrogène ainsi comprimé à ~~la~~ ~~.....°, aura~~ .....me partie de son volume, aura une force d'expansion de .....; le réservoir sera de (fer? voyez le métal qui a le plus de ténacité); il suffira que la paroi du réservoir ait une épaisseur de .....; ce qui lui donnera un poids total, y compris la pompe, de .....; poids qui ~~n'a~~ n'excède pas à la ....me ~~partie de celui~~ de celui d'un homme.

Au moyen de cette réduction du gaz, les difficultés disparaissent en grande partie: si, pendant qu'on est en voyage, le vent devient contraire, on soutire une portion de gaz, le ballon devient lourd, et on descend: à terre, on le soutire tout, et on plie l'enveloppe du taffetas. Le volume est réduit à très peu de chose, les vents n'ont plus de prise: ce qui fait qu'on peut s'arrêter partout, au milieu des champs, comme dans un endroit ~~habité~~ abrité.

La pompe servirait à s'élever et descendre à volonté, en lâchant ou soutirant autant de gaz qu'on voudrait.

§ .....

Jamais on ne courra le plus petit danger d'explosion, parce que pour descendre, il suffira de concentrer une petite portion de gaz: la concentration n'atteindra son maximum que lorsqu'on pliera le ballon, après être descendu à terre, et là, s'il y avait explosion, du moins le ballon ne tomberait pas; mais on sait très bien qu'un réservoir de (fer?) dont la paroi est de ..... d'épaisseur, résisterait à une force d'expansion de beaucoup supérieure.

On n'aurait pas besoin d'employer une aussi grande portion de gaz que ~~dans les~~ lorsqu'on veut atteindre les hautes régions: on n'a pas besoin en effet de s'élever dans les voyages aérostatiques.

Un aérostat ainsi perfectionné, aurait déjà une application avantageuse dans le commerce, et pour toute espèce d'affaires. Il serait il est vrai, errant au gré des vents, d'un point à un autre, mais il aurait toujours des nouvelles à porter d'un point à un autre.

Je ne sais pourquoi on n'a pas encore songé de faire un aérostat flottant, c'est à dire, sans tendance à monter ni à descendre, ayant deux grandes rames, afin d'avancer vers un point par un temps calme, et afin de s'élever et s'abaisser à volonté. Ces rames pourraient ne pas être lourdes, car il ne s'agirait que de tendre une toile légère à un arc d'un bois léger et flexible, portant un manche: elles pourraient être petites, car pour un corps flottant dans l'atmosphère, quelque grand qu'il soit, la plus légère impulsion chasse loin. Peut être que l'impression des rames donnerait à l'aérostat un mouvement d'oscillation qui serait pernicieux, mais je pense qu'on pourrait remédier à cette oscillation en se servant à temps de l'impulsion des rames: s'il nous était permis d'employer ce moyen, nous aurions déjà deux chances à notre faveur: le calme, et le vent favorable.

Pour moi, je ne crains pas de me livrer à des pressentiments qui semblent me dire qu'un jour on traversera les airs librement, malgré les vents contraires, pourvu toutefois, qu'ils ne soient pas forts. Malgré que la Création soit infinie, la Providence est économe dans les moyens qu'elle emploie, et prodigue dans les résultats. Elle donne à un objet créé un grand nombre d'attributs: croyons que l'air doit servir encore à nous transporter rapidement. De forts moyens d'impulsion, produits par un appareil léger, existent peut-être encore parmi les secrets de la nature qui nous sont encore inconnus, et que le génie nous dévoilera un jour. La vapeur d'eau n'est pas le seul agent de cette nature qui existe: il est des gaz qui avec une très faible chaleur, acquièrent une très grande force, et si nous ne perdons pas de vue qu'un aérostat cédera toujours à la plus petite impulsion, nous sentirons aisément qu'un appareil léger aura la puissance de le faire avancer contre les vents; et alors,

Si nous aurons encore à céder aux vents
D'une certaine force, nous aurons encore en
notre faveur, outre le calme et les vents favorables,
le peu de résistance des vents faibles, tant-
contraires que latéraux.

Fin.

Essais
sur l'impression des tableaux à l'huile, ou Estampes coloriées.
Mai 1839.

Puissent les trésors de la peinture être le partage appartenir à toutes les classes d'hommes, et puissent les beautés morales de cet art Divin parler sans cesse à notre âme, et l'élever vers la contemplation de la Religion, de la vertu, de l'héroïsme et de la nature.

Un peuple qui tournerait tous ses efforts vers l'industrialisme, qui ne cultiverait les sciences et les arts que pour en tirer des applications dans les arts mécaniques, pourra faire des prodiges d'industrie, et disputer à l'Angleterre les richesses de la terre; mais il n'en sera pas plus heureux, et il n'aura pas l'estime des philosophes.

Si quelqu'un dépréciait les Beaux-Arts, en ne leur accordant que le rang secondaire dans l'ordre de ce qui est utile aux peuples, il aurait tort: les arts mécaniques, les plus grossières occupations, sont très utiles, parce qu'ils sont indispensables pour arriver aux beaux-arts; mais un peuple qui ne pratiquerait pas de telles occupations serait insensible, sourd et sans gloire. Point de douces émotions, point de cet enthousiasme éclairé qui élève, et rappelle sans cesse à l'homme sa noblesse et son immortalité, rien de grandiose. Une telle condition aurait quelque chose de commun avec celle du castor, de l'abeille et de la fourmi.

Je le répète, les arts mécaniques sont très utiles, et ceux qui les professent méritent notre estime; mais les Beaux-Arts ne sont pas moins indispensables; comme on n'y arrive que par l'abondance, ils sont le sein de la félicité et de la civilisation; comme sans eux on ne connaîtra jamais le vrai bonheur, ils sont le but des sociétés, et méritent ainsi que les sciences, le premier rang parmi ceux que nous estimons le plus.

On pourra trouver injuste que j'aie l'air de déplorer le peu d'estime que l'on accorde aux Beaux-Arts: on les estime sans doute, mais peut être pas autant que l'on pourrait la faire. Je ne crois pas me tromper, en disant que bien de grands talents languissent et meurent

avec eux-mêmes. On dira que la société leur accorde toute la protection possible; mais je vois tant de richesses appliquées à des futilités, que je me crois fondé à regretter que le talent ne trouve pas encore une carrière plus libre à parcourir. Le génie doit tout vaincre, cela est vrai, mais ses progrès seraient bien plus rapides, s'il n'avait qu'à s'avancer.

Je serais fâché de tomber dans des idées exclusives, et de m'égarer dans mon enthousiasme: le talent est partout; chaque branche d'industrie a ses chefs d'œuvre dignes de toute notre admiration, tout aussi bien que les autres productions de l'esprit humain; mais comme ami des arts, je désirerais qu'ils fussent plus généralement estimés. Je voudrais enfin que les richesses ne fussent pas recherchées avec tant d'avidité, par le seul amour des richesses ou des jouissances matérielles. Que tout se rapporte à la culture de notre entendement, et nous aurons trouvé le chemin du bonheur.

En me servant dans les recherches qui vont suivre, d'expédients mécaniques pour donner aux artistes les moyens de multiplier leurs tableaux à l'huile, je pense montrer que j'ai en estime les arts d'industrie, et peut-être confirmerai-je encore plus l'affinité qui les rapproche des beaux-arts.

Le graveur et le lithographe voient se multiplier leur travail, qui n'est qu'une froide traduction; ils peuvent déployer leur talent, mais c'est un talent sui generis+. Ils parlent une langue qu'on a dû inventer exprès, et qui n'a pas enrichi le domaine de nos pensées. Pour atteindre leur but, ils ont dû suivre des détours qui les ont conduits à un autre but ingénieux, ou on les admire à juste titre, mais qui n'est pas le véritable. Le peintre, dont les moyens sont si amples; lui qui crée à chaque coup de pinceau, et a la faculté de peindre toute la force de son idée, est privé des moyens de multiplier son ouvrage. Il consacre une partie de sa vie pour ne produire qu'un seul tableau, qui peut à la vérité l'immortaliser; mais il vaudrait mieux que son talent lançât ses rayons de toutes parts.

Il est à désirer que la vérité prenne place à ces représentations forcées qui nous présentent des traits et des pointillés pour des ombres, et des gradations d'une seule teinte, pour des couleurs.

+ qui a découvert de nouveaux moyens, sans produire de nouveaux effets.

Dans mes recherches sur la polygraphie, j'ai été pendant plusieurs années dans ~~la~~ l'idée que la chasse d'encre devait avoir un degré de solidité à peu-près égal à celui du suif et du savon; mais je viens de reconnaître, depuis que j'ai employé le papier cellulaire, que l'encre d'imprimerie, telle qu'elle est, est préférable sous plusieurs rapports, et que le papier n'en laisse traverser que ce qu'il en faut. L'encre étant donc molle à ce degré, il résulte que la seule application du papier mouillé sur la planche et la pression, opèrent l'impression, sans qu'il soit nécessaire que le papier porte un liquide dissolvant, comme je l'ai cru pendant tant d'années; mais dans le cas présent, où je n'emploie pas le papier cellulaire, et où l'arrangement des couleurs exige une certaine solidité de l'encre, je suis obligé d'en revenir à ma première idée; c'est-à-dire de faire l'encre ou la masse solide et d'imbiber le papier d'un liquide qui ait une affinité dissolvante sur l'encre.

On a eu l'ingénieuse idée de ~~faire~~ former une portion de parallélipipèdes de métal, et, au moyen de leur assemblage, d'écrire et de multiplier la pensée; cette belle découverte, qui aujourd'hui est si simple, si naturelle, et s'est tant perfectionnée, n'a cependant parce que plusieurs milliers d'années après la création du monde; tant il est vrai que le plus riche don de la Providence c'est le savoir: tout cède, tout s'applanit devant le savoir: les choses les plus difficiles deviennent simples et naturelles; on s'étonne de n'avoir pas su hier ce que l'on sait aujourd'hui.

Pour moi, je ne vais pas assembler des parallélipipèdes, mais je vais incruster des couleurs dans des couleurs; cette idée n'est pas encore venue aux hommes, mais elle aura aussi ses phases progressives; ~~&~~ difficultés décourageantes au commencement, et ensuite, divers périodes marqués par des progrès quelquefois insignifiants, et d'autres fois bien grands, jusqu'à ce que l'impression polychrôme ne soit plus qu'une chose simple, naturelle, et qui semble ~~est~~ avoir dû être comme de ~~tout temps~~ tous les temps.

Préparation des couleurs et de la planche.

Les indications que je vais faire ne reposent pas sur des faits avérés, mais elles sont fondées sur des expériences faites à la dérobée, car mes occupations m'empêchent de suivre le ~~cours~~ cours de mes idées; heureux encore, si en les consignant

sur le papier, je les sauverai de l'oubli ou les laisseront les habitans de ce pays. ~~Je ne trouve rencontre pas un. Pendant 9 ans de résidence~~ Depuis 9 ans que je suis parmi eux, je n'ai rencontré que très peu de personnes avec qui je puisse épancher mes sentimens d'artistes, ~~et en personne~~

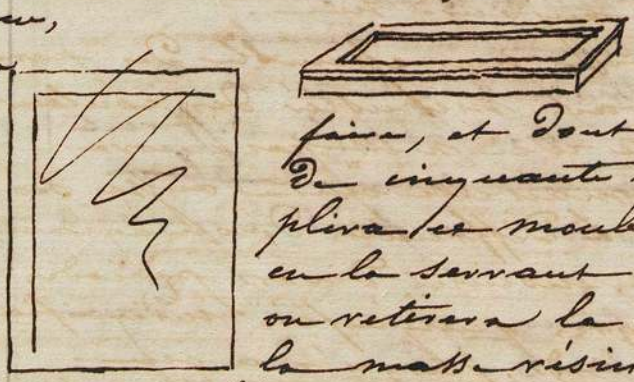
On broira une couleur avec de la thérébentine de Venise, on la mettra dans une petite casserole de fer sur le feu, et on y ajoutera un peu de gomme laque, ~~et si elle ne fond pas bien dans la thérébentine, on la dissoudra dans l'alcool~~ solide, ou déjà dissoute dans l'alcool, selon qu'elle se mêlera mieux dans la thérébentine. On laissera sur un feu doux, jusqu'à ce que l'essence et l'alcool s'étant évaporés, ~~la thérébent~~ le mélange devienne solide par le refroidissement. On le versera alors dans un moule de forme quelconque. On fera de même pour toutes les couleurs.

On broira toutes les couleurs dans un mortier, jusqu'à ce qu'elles soient réduites en une poudre extrêmement fine. ~~C'est afin que~~ c'est afin que la couleur se pulvérise bien, que j'y ajoute de la gomme laque, et on réglera la proportion selon ~~la gomme laque~~ l'expérience.#

On fera un mélange incolore de thérébentine et de gomme laque, que l'on réduira en poudre.

On aura un ~~cadre, fig. 1.~~ moule, fig. 1.,

fig. 1.



dont la largeur et la longueur soit égale à celle du tableau que l'on voudra faire, et dont la profondeur soit de cinquante millimètres. On remplira ce moule de poudre incolore, en la serrant autant que possible: on retirera la base du moule; la masse résineuse aura une certaine cohésion, par suite d'avoir été serrée dans le moule; on l'augmentera, en l'imbibant un peu avec de l'alcool. Il faudra que l'on puisse retirer du moule, la plaque résineuse, mais ce ne sera qu'après que le dessin sera fini.

Je ne sais pas s'il ne serait pas mieux de fondre ~~[illegible]~~ la résine incolore, et le verser dans le moule, au lieu de la pulvériser. Pour le moment j'ai mes raisons pour la mettre en poudre, mais l'expérience décidera à cet égard.

Peinture.

Supposons que l'on ait à faire une tête d'Alexandre ‡ : on fera premièrement sur du papier, un modèle ombré, ou simplement tracé, et si l'on veut le faire colorié, ce n'en sera que mieux. On le tendra sur un cadre, que l'on posera sur la plaque résineuse incolore, que je nommerai dorénavant planche. Il y aura aux quatre coins du ~~cadre~~ modèle, des pivôts qui serviront à le fixer sur le cadre de la planche : on calque seulement les contours des carnations, et on retire le modèle.

On a 1°: plusieurs lames d'acier longues de deux décimètres, fig. 1.e ; depuis la largeur d'un millimètre jusqu'à cinq, et de la plus grande finesse possible. Elles doivent être bien droites.

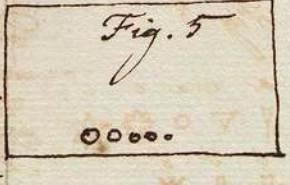
2° Plusieurs aiguilles de même longueur que les lames, et depuis 5 dixmillimètres jusqu'à 4 millimètres de diamètre.

3° Un Calorifère, Fig. 3. Cette pièce est d'acier, et est composée d'un cylindre a b, auquel sont attenants deux bassins c c, d est un manche de bois par où l'on tient le calorifère. Le manche et le cylindre sont percés dans le sens de leur axe, par plusieurs ouvertures représentées par la coupe e du cylindre, où les lames et aiguilles entrent à frottement.

4° Des balles de fer portant un manche de fil de fer, ‡ Fig. 4, que l'on tient dans le feu d'un brasier.

~~La table sur laquelle on travaille~~

La table de travail est percée de plusieurs trous circulaires de différentes grandeurs, ~~dont la Fig. 5 représente le plan~~ placés sur le devant. La fig. 5 en représente le plan.



Les parties tracées représenteront donc le contour A, fig. 6. On placera la planche sur un des trous de la table ; on mettra deux balles bien chaudes dans les bassins ; elles échaufferont le calorifère, qui échauffera la lame qu'on y aura passé. On abaisse le calorifère jusqu'à quelques centimètres du bas de la lame ; on le tient de la main droite, tandis que la main gauche tient la lame par dessus, fig. 6, pour ~~assurer la lame~~ la maintenir ~~[illegible]~~ perpendiculairement sur la planche.

Fig. 2.

Fig. 3.

Fig. 4

Fig. 5

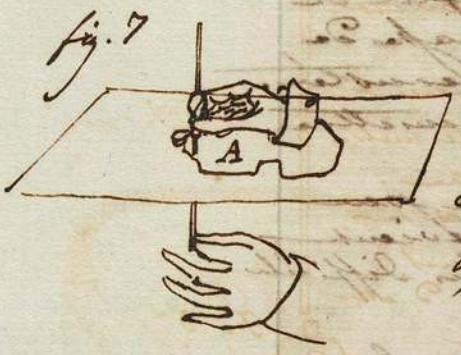
On mettra aux doigts une enveloppe ~~non con~~ qui préserve de la chaleur. ++

Fig. 6.

Il est évident, et l'expérience me l'a démontré, que la lame échauffée pénètrera facilement ~~dans le plan~~ à travers la planche, parce qu'elle fond un peu la résine. On passe la main gauche par dessous la planche, pour recevoir la lame, fig. 7, et ~~pour~~ la tire lentement. ~~La main droite reste rapprochée de la planche, parce que~~ Pendant que la lame passe ~~par en bas~~ vers le bas, on tient le calorifère rapproché de la planche, afin d'échauffer toujours la lame sur le point de contact avec la résine. ~~On fait descendre la lame, et on~~

++ on fait traverser la planche par la lame, sur un point du contour A.

fig. 7



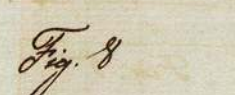
La main gauche tire la lame par le bas, et les deux mains la poussent latéralement ~~le~~ sur le trait ~~A~~, et lui font parcourir tout le contour A, en suivant les sinuosités. Lorsque la lame est toute passée vers le dessous de la planche, on essuie la résine dont elle est couverte, et on recommence.

On change les balles lorsqu'elles sont refroidies.

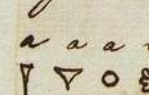
On conçoit qu'une lame échauffée qui traverse la résine, en fond un peu dans son passage, et emporte avec elle celle qui fond; et comme elle traverse lentement tandis que son mouvement latéral est plus prompt, elle n'en fond que ce qu'il faut pour laisser un trait dont l'ouverture est égale à sa propre épaisseur. Ceci m'a été certifié par l'expérience: j'ai échauffé un canif et de grosses aiguilles rondes et triangulaires, et les ai faits passer à travers des plaques de cire, de résine, et même de gomme laque, tous ont laissé une ouverture a a a, fig. 8 semblable à la coupe de ces instrumens, et si on avait des fers dont la coupe fût comme b, ils laisseraient des ouvertures semblables.

Fig. 8

a a a b b



b b b



La thérébentine de Venise a des qualités excellentes; elle est d'abord liquide, pour broyer les couleurs. Lorsqu'elle est devenue solide, elle fond comme la cire, et elle se dissout très bien dans l'alcool et l'essence de thérébentine, dont l'un des deux jouera un rôle dans ce procédé, comme on le verra à l'article Impression.

La résine de pin ne fond qu'en pétillant; la gomme laque pure se boursouffle et n'est pas aussi soluble. La cire serait bonne à ce travail, mais elle ne se pulvérise pas, et ~~cette~~ on verra que cette qualité est essentielle.

Lorsqu'on a fini d'ouvrir le trait sur tout le contour A, fig. 6, la pièce A se détache facilement et le contour reste à vide. On pousse la planche sur une autre partie de la table où il n'y ait pas de trou, ou on la met sur une pierre ou planche parfaitement unie; on prend de la résine couleur de chair, bien pulvérisée, et on remplit l'espace vide jusqu'au niveau en appuyant beaucoup pour rendre la poudre résineuse bien adhérente et compacte; on évite le plus possible les inégalités de surface. Cela fait, on imbibe d'alcool ou d'essence un gros pinceau, et on le passe sur la partie incrustée, de manière à ce que le liquide pénètre, mais n'arrive pas jusqu'en par dessous. On met une planche de bois sur la planche, afin de la tourner en dessus dessous, et on passe de même le pinceau sur la partie incrustée. On retourne la planche, pour la remettre dans sa première position.

L'alcool ou l'essence dissolvent un peu la résine, et font que la poudre devient adhérente; mais l'essence me paraît plus difficile à sécher que l'alcool.

On remet le cadre, et on calque les yeux, les sourcils, le nez, la bouche &c. Commençant par les paupières supérieures, on ouvre le trait avec la lame; on peut, en obliquant plus ou moins cet instrument, faire une ouverture plus ou moins large, ensorte qu'elle pourra être grosse au milieu, et retrécie aux deux bouts, fig. 9. On remplit le vide du trait avec de la résine pulvérisée, couleur brun-foncé, ou couleur des paupières; on appuie avec une lame un peu applatie à sa base, afin de faire pénétrer la résine jusqu'au fond du trait, et de la rendre plus compacte.

Fig. 9

Dans les petites incrustations comme celle-ci, il n'est pas besoin de retirer la planche de par-dessus le trou de la table, pour il suffit de boucher l'ouverture par dessous, ou avec le doigt, ou avec un tampon aplati.

Pour la prunelle, on emploie une aiguille, parce que la lame donnerait le travail de la tourner à chaque point, pour décrire la circonférence, tandis que l'aiguille ouvre toujours le même trait, n'importe quelle direction. On emploie l'aiguille pour les petites courbes, sauf si le trait est fin, et que l'aiguille ne peut se conserver chaude.

Ayant ouvert le trait circulaire de la prunelle, le milieu sortira de lui-même par dessous, et la prunelle restera à jour: on bouche par dessous, et on emplit avec de la poudre châtain demi-teinte; et il est dorénavant entendu que l'on appuie toujours sur la poudre résineuse afin de la faire pénétrer

* toute l'opération d'incrustation jusqu'au fond, et de la rendre plus compacte, partie et de la et qu'après on l'imbibe d'un peu d'essence de remplir d'huile de valeur.

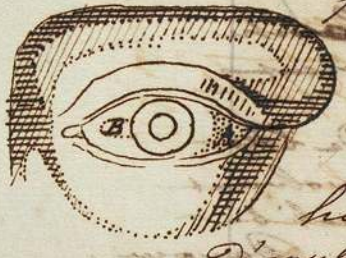
On ouvre de même la pupille, et on l'incruste de poudre noire.

fig. 10

On ouvre l'iris, mais en laissant deux points fig. 10, qui empêchent la prunelle de se détacher, on l'incruste de la même matière que la pupille, et on peut après incruster les deux points a. On incruste encore le point blanc, qui dans un portrait, est le point le plus resplendissant.

Comme le blanc de l'œil est composé de différentes teintes formant l'ombre, le clair-obscur et le clair, on ouvre d'abord la partie A, fig. 11, que l'on incruste d'un couleur de chair, puis l'œil ombré; ensuite on ouvre ensuite le reste, que l'on incruste de blanc bleuâtre et on incruste après, la partie B de blanc pur. Il est certain que ces trois teintes se tranchent d'une manière dure, c'est-à-dire, qu'elles ne se fondront pas bien ensemble, mais j'indiquerai plus tard, comment on les adoucira.

fig. 11.



Pour faire les ombres de l'orbite de l'œil, on incruste l'une après l'autre les diverses teintes indiquées par les traits d d obliques et horizontaux. Je pense qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer davantage la manière d'incruster les traits et les ombres de toute la figure, vu que dans cet exemple je viens de donner des explications pour les traits et les ombres de détails, et pour les grandes teintes. Quant aux gradations de teintes et à la manière de fondre et d'adoucir le passage d'une teinte à l'autre ou d'une couleur à l'autre, je n'imagine pour le moment que d'incruster des teintes à la manière des hachures. Soient les teintes ou couleurs A B, fig 12 que l'on veuille adoucir à leur jonction a b, on incruste sur cette jonction des hachures courbes ou droites, obliques, horizontales &c., d'une teinte moyenne, et on répète ce travail, jusqu'à ce que les deux teintes se fondent.

fig. 12.

Pour les cheveux et les sourcils, on incruste d'abord les nuances, comme il a été fait pour les carnations, ensuite, en incrustant tour à tour des traits clairs et des traits obscurs, on forme les boucles et les ondulations; pour les boucles qui se croisent sur les cheveux et sur le fond, on incruste des ombres délicates, et des petites masses séparées.

Pour le casque, on incruste les parties de fer, d'une teinte moyenne de ce métal; on fait après les ornements, les ombres et les clairs, au moyen d'incrustations de clairs et d'obscurs. On fait de même pour les parties dorées du casque, de la cuirasse, des draperies &c. Enfin, idem et de même de ce procédé, comme

De la peinture : ici on peut mettre couleurs sur couleurs, là on peut imposer des couleurs sur des couleurs.

Cette manière de peindre pourra embrasser l'Histoire, le paysage, le portrait, les fleurs, les marines et tous les genres : elle supprimera sans doute, peut-être, la gravure et la Gravure rendront ce travail facile.

Impression.

Depuis neuf ans que j'ai commencé à découvrir la polygraphie, j'ai toujours cru que le papier devait porter un liquide ayant une action dissolvante sur la masse qui forme la planche ; il n'y a que deux mois que j'ai reconnu que cela n'est pas toujours nécessaire. Il se glisse quelquefois pour un rien, dans la marche des procédés, des erreurs qui éloignent pour longtemps le résultat de bien des travaux. Mais dans le cas présent, comme la planche est solide, le papier doit indispensablement porter un dissolvant.

On mouille donc le papier d'eau de thérébentine bien rectifiée, qui est un bon dissolvant des résines. Voyez page la manière d'imbiber le papier de thérébentine sur les Billets de Banque, page 126. L'alcool rectifié dissout aussi les résines, et il serait bon de l'employer aussi, en procédant comme pour l'essence.

On met une feuille de papier imbibé sur la planche, on met sous presse, et on retire ; si l'épreuve ne sort pas bien imprimée, on la repasse sous presse un peu plus de temps, pour que le dissolvant ramollisse un peu la substance du dessin, qui alors s'imprime sur le papier. Après quelques épreuves, comme la planche s'ramollit à la surface, l'impression va vîte.

Si l'épreuve sort pâle, c'est par ce qu'elle n'a pas resté assez de temps sous presse, ou par ce qu'elle n'est pas assez imbibée, ou par ce que l'encre ou l'alcool ne sont pas rectifiés ; si l'épreuve sort trop chargée et empâtée, c'est par ce que l'opposé de quelqu'une de ces circonstances a eu lieu.

La température y sera aussi ~~pour quelque~~ peut-être pour beaucoup, chose ; et dans ce cas, on travaillera dans une chambre chaude, ou on emploiera la plaque de fer dont il est parlé, page 121.

Mélange des teintes.

Si l'on ne parvenait pas à fondre ou adoucir les teintes sur la planche même, cela serait cependant très avantageux ; on les adoucirait sur les épreuves mêmes ; on mouillerait le pinceau

d'essence ou d'alcool, on ramollirait les couleurs, et on les nierait facilement.

On essayera les feuilles de résine solide, faites par le même moyen indiqué pour les feuilles de cire ; on fera des fils de diverses grosseurs, de résine solide, et on aura des boucles, des points, &c., pour inventer : ce moyen-ci sera peut être préférable.

Fabrication
au métier des chapeaux du Chili, et de toute espèce de chapeaux de paille.
Juin, 1839.

Je ne sais pas comment notre industrieuse Europe, ne s'est pas encore appropriée la fabrication des chapeaux dits du Chili, dont on fait usage dans toute l'Amérique du Sud, et qui sont remarquables par leur élégance, la force, le corps et l'uniformité de leur tissu serré; leur blancheur, leur légèreté, et d'autres qualités encore qui leur assureraient la supériorité sur les autres chapeaux dans tous les marchés du monde. Il est vrai qu'ils ne conviennent pas à tous les climats, parce qu'ils sont frais, et qu'ils ne préservent pas totalement la tête de l'eau de la pluie; mais ces défauts me paraissent appartenir à tous les chapeaux de paille, et il ne serait pas difficile de les faire disparaître.

Il y a 6 ou 8 ans que les Chilis se vendaient ici à S.^{me} Carlos, jusqu'à 24$000 Reis; ce qui, au change de 240 Reis, de cette époque, ferait cent francs: en France, on ne dépense pas tant d'argent pour un chapeau, et ici cependant, on voit des cordonniers et des charpentiers acheter un chapeau de ce prix; cette facilité de dépenser de l'argent, tient à des causes qu'il est hors de mon plan de relater ici, et qui feraient pencher la balance en faveur de la France, s'il s'agissait de comparer l'aisance dont on jouit dans les deux pays.

Un Chili se vend aujourd'hui de 6 à 10.000 reis; cela fait au change actuel de 320, 31 francs 25 Cent. Il en vient à présent de toutes les qualités, à commencer du prix de 2$000 Reis. C'est improprement qu'on les appelle chapeaux du Chili, parce qu'on les fait à Guayaquil, et dans toute la République de l'Equateur; mais il n'y existe pas de fabriques. Les Indiens les tressent dans leurs cabanes, et comme ils sont très paresseux, ils mettent quelquefois 15 jours à en tresser un. Les commerciants vont les acheter de cabane en cabane. Ces chapeaux sont faits de la feuille d'un palmier qui paraît particulier à Guayaquil,

* Les §§ contenus dans l'accolade doivent être en tête.

mais qu'on m'assure exister ~~au Brésil~~ à S. Paul, au Brésil. Les Indiens de Guayaquil savent blanchir les feuilles, et les rouler des deux bords vers le centre; voyez fig. 1.e; et ils font des pailles tellement menues et si bien roulées, que l'on voit des chapeaux d'une grande finesse. Quant à leur manière de tresser, je ne donnerai d'autres informations que celles que l'inspection des chapeaux peut ~~ne~~ suggérer. Leur tressage égal partout, est plutôt un tissu qui paraît être commencé du bord, et fini sur le milieu du fond, ensorte qu'on n'y remarque aucune jointure, comme cela arrive pour tous les chapeaux faits de longues tresses superposées, ou cousues en spirale. Cela fait que les Chilis sont très beaux. Il paraît que les Indiens n'emploient aucun genre de métier, et qu'ils tissent avec les doigts.

Une découverte ~~marquée au coin de l'utilité~~ utile, est toujours une acquisition dont l'industrie ne se défait jamais plus; c'est une heureuse innovation qui, bien loin de durer aussi peu que ces ridicules changements de la mode, imprime une trace durable; c'est une nouvelle source de richesse et d'activité dont l'influence ne se fait d'abord sentir que dans les lieux qui l'ont vue naître, et qui peu à peu s'étend au loin.

Le bon goût dans les vêtemens n'est pas à dédaigner, toutefois que ce n'est pas aux dépens de la commodité, et du temps, que nulle classe d'hommes devrait employer à des futilités.

* Le présent procédé pour la fabrication des chapeaux de paille, réunira l'élégance à une grande économie de travail, et je suis sûr qu'il offre des fortunes à faire. Je dois cette découverte à la nécessité où je me suis trouvé, pendant 10 ans que je travaillais à la Polygraphie, d'exercer en même temps le métier de chapelier, car le public recherchait mes chapeaux, et ne donnait aucun prix à mes nouveaux principes sur l'imprimerie.

Il y a deux ans que j'ai commencé à essayer de faire des chapeaux de sparterie; mes vues étaient plus simples au commencement, mais je me suis trouvé peu à peu sur une voye qui m'a conduit à faire des chapeaux beaucoup meilleurs que ce que j'avais intenté. Je fais aujourd'hui deux chapeaux par jour; le prix des matériaux s'élève pour les deux, à 960 ~~Rs~~ Reis, (3 francs). Je les vends à 2$560 chaque, qui me font 5$120 (16 francs) pour les deux; déduisant les

frais de 3 francs, reste un bénéfice journalier de 13 francs, qui serait très avantageux en France, mais comme ici on ne soutient pas sa famille à moins de 6 ou 8 francs par jour, ~~même en se~~ malgré que l'on soit très réglé, le bénéfice se réduit à 5 ou 6 francs. Je crois que ceux qui ~~suivront cette~~ s'adonneront à cette spéculation avec l'esprit nécessaire pour réussir, pourront faire de gros bénéfices, parce que non seulement ils trouveront les moyens de faire 3, 4, et même plus de chapeaux par jour pour chaque ouvrier, comme aussi ~~ils pourront~~ les chapeaux seront toujours plus recherchés et le nombre des ouvriers, augmenté. Il est du moins certain que les premiers fabricants feront de gros bénéfices.

perfectionner encore plus leurs chapeaux, et les vendre à meilleur prix, en même temps qu'ils pourront admettre beaucoup d'ouvriers, et que ceux-ci feront 3, 4, et même plus de chapeaux par jour. Il est du moins certain que les premiers fabricants feront de gros bénéfices.

Mes chapeaux de paille étant tissés, au lieu de tressés, j'emploie un métier propre au tissage; mais ignorant tout-à-fait les ~~technisme~~ termes de l'art, je serai obligé d'en employer d'autres; et la même chose m'arrivera pour le technisme de la chapellerie, que j'ignore presque en totalité. Voici mon procédé:

On prend une feuille de sparterie ABCD, fig. 2, dont les chapeliers en pluche se servent pour faire la forme des chapeaux; ces feuilles sont ordinairement larges de 60 centimètres, et longues de 75. La fig. 3. représente la forme ordinaire de leur tissu, où l'on distingue un alignement oblique a a +, formé par la superposition alterne du tissu et de la chaîne: je nommerai cette ligne a a, ligne alterne; ~~et~~

+ dont l'inclinaison est de 45.°

Il est question maintenant de tirer d'une feuille de sparterie ABCD, fig. 2, une bande EFGH dans le sens des alternes, dont la ligne EF ait 60 centimètres, ~~qui (elle est la contour d'un chapeau ordinaire)~~ et dont la largeur IG en ait 23. ~~centimètres~~. Il faut encore que les pailles de la chaîne, comprises de H en F, soient prolongées jusqu'en J D, et que les pailles du tissu, comprises entre E et G soient prolongées jusqu'à la ligne GK; ~~à~~ cet effet, ~~en~~ comme le tissu AL n'arrive pas jusqu'à KL, on défile cette portion, pour la tisser au métier dont je parlerai en son lieu, en laissant les pailles prolongées jusqu'~~à KL~~ au delà de KL. on coupe ensuite les pailles et la sparterie situées sur la ligne KH, et on coupe encore d'H en J. On défile les pailles du tissu entre JD et HF, et on défile de même les pailles de la chaîne entre AL, et EG, de manière que la bande se trouve préparée comme l'indique la figure.

(Lisez effiler et non défiler)

Ce travail ne peut se faire sans premièrement

fortifier les pailles FD et EK, et celles qui leur sont latérales, parce qu'étant coupées aux points Ei et F, elles n'ont pas d'attache suffisante qui leur serve de base; elles se sépareraient d'avec d'elles mêmes. on exécutera cela, en coupant le sparterie sur la ligne NO, et collant une bande de papier des deux côtés, jusqu'au EF. on coupera cette bande, quand on aura fait le travail suivant:

On a un métier semblable à celui des tisserands, fig. 4, haut de 1.m. 35.cent.; et dont les dimensions AB, BC, sont de 60 cent. chacun. HI, sont deux planches fixées dans les montants, et situées à une hauteur convenable pour qu'un homme assis puisse travailler. On voit de plus, les peignes et le battoir.

On plie la bande de sparterie sur la ligne PQ, fig. 2, à la manière indiquée par la fig. 5; c'est à dire, que EG, fig. 2, se trouvera sous HE, fig. 5; et KQ, fig. 2, formera QD, fig. 5. Cela fait, on fixera la sparterie sur la planche H, fig. 4, et on plira les pailles HD, fig. 5, de manière à ce qu'elles soient suspendues en dessous, comme on le voit par JK, fig. 4. On n'a reste plus qu'à faire passer les pailles de la chaîne à travers le battoir et les peignes, et de les fixer sur la planche I.

Tissage.

On a une pincette, à spatules, fig. 6, dont les branches a b, doivent avoir la largeur LM fig. 4, pour entrer entre les pailles de la chaîne, elles passent

Tissage.

On s'assoit devant le métier, et avec les pieds, on abaisse les bois NO, fig. 4, lesquels abaissent les peignes 1 2, tandis que 3, 4, s'élèvent; La chaîne s'ouvre, comme on sait, en deux portions divergentes, une vers le haut l'autre vers le bas. On introduit de la main gauche la pincette, laquelle tient lieu de navette; on prend de la main droite, la paille KM, dont on présente le bout à la pincette, qui s'en empare, et l'entraîne dans M en L. On abaisse les bois OP, qui abaissent 2, 3, et élèvent 1, 4; on passe la paille subséquente du tissu: on continue ainsi, en abaissant PQ, QN, NO, et ainsi successivement. Le résultat sera le tissu représenté par la fig. 3.

Il est évident que à chaque paille que l'on tisse, la partie de la sparterie qui est doublée par dessous, soit poussée en avant, de la grosseur d'une paille du tissage, et en même temps à droite, de la grosseur d'une paille de la chaîne. Je ne sais pas si l'on m'entendra bien, malgré que

Les cordons aa, qui partent du peigne 1, passent sur la poulie B et vont aboutir au peigne 3; les cordons qui partent du peigne 2, vont aboutir au peigne 4. Les peignes sont arrangés de manière à ce que les pailles de la chaîne y soient fixes; c'est-à-dire, que le peigne qui s'élève, entraîne les pailles qui lui appartiennent, et celui qui s'abaisse, entraîne de même ses pailles. La fig. 4 bis explique mieux cela: Les pailles passent par les trous a a, et s'y trouvent par conséquent fixées.

je sois très minutieux. Dans le fait, jamais je n'ai éprouvé tant de difficultés pour m'exprimer comme dans le présent Mémoire; sans doute, c'est parce qu'il ~~procède~~ ~~[illegible]~~ y a beaucoup d'action dans le procédé. Enfin, si l'on ne comprend pas bien le mouvement dont je viens de parler, le procédé l'indiquera de lui même, et en même temps, on connaîtra ce qu'on aura à faire, pour combiner avec ce mouvement la ~~fixation~~ fixité de la sparterie sur la planche H, fig. 4.

Le tissage fini, on coupera les pailles HDJ, fig. 5, et le contour, qui sera d'une seule pièce, aura la forme indiquée par la fig. 7.

Autre préparation du contour.

La manière que je viens d'indiquer, sera employée lorsqu'on voudra mettre à profit les feuilles de sparterie que l'on trouve dans le commerce; mais la manière suivante, est préférable sous tous les rapports, et doit seule être employée. Elle donnera encore le moyen de tisser des chapeaux de toute espèce de pailles et même de toute autre substance dont l'industrie saura tirer parti, comme des crins, des baleines, des écorces de cannes, des roseaux, de l'osier, &c. &c.

Soit de la paille de riz dont nous nous servirons dans cet exemple: les pailles de la chaîne devront avoir la longueur EG, fig. 2, qui est de 33 cent.s plus 15 cent.s, ce qui fait 48 cent.s Les 15 cent.s sont mis en excédent pour donner de la latitude au jeu des peignes et du battoir. On les fixera l'une à côté de l'autre.

Soit de la paille de riz dont nous nous servirons dans cet exemple: On les fixera l'une à côté de l'autre, en leur donnant une inclinaison de 45.° sur la base EF, fig. 8. On colle une bande de papier sur EF, tant pour fixer les pailles l'une à côté de l'autre, comme pour les attacher sur la planche J. on passe les peignes, représentés par le lignes a b, Le battoir n'est pas encore employé dans cette première opération. On fixe après la chaîne sur la planche I. On a une quantité suffisante de pailles, de la longueur KE, qui appartiennent au tissu. On les tisse, en commençant de l'angle E, et comme sur cet angle il y a très peu de chaîne, pour que le tissu soit fixe, on donne aux premières pailles un peu d'excédent, que la fig. indique. On se sert, en guise de battoir, d'une verge, ou d'une règle de métal, qu'on introduit à chaque fois qu'il faut battre.

~~On relie cela fait~~
Lorsqu'on a tissé jusqu'au point F, on coupe les pailles sur les lignes GH, et EF, on retire les peignes. on coupe les pailles excédentes c d, et alors la pièce sera en tout égale à la fig. 2, et il n'y aura plus à procéder pour le reste, que de la manière dont j'ai parlé cy dessus.

Les feuilles de sparterie que l'on trouve dans le commerce sont assez larges pour en tirer le contour; mais comme elles ne le sont pas assez pour les bords, des chapeaux, il faudra avoir des feuilles beaucoup plus larges, et si cela etait possible, il vaudrait beaucoup mieux de tisser des pièces de sparterie de plusieurs aunes de longueur, au lieu de tisser des feuilles. J'observe que l'on pourra par ce procédé, tisser des chapeaux de toute espèce de pailles, et même de toute autre substance dont l'industrie saura tirer parti, comme des crins, des baleines, des écorces de cannes, des roseaux, de l'osier, &c. &c.

Je ne terminerai pas ce mémoire, parce que j'ai rencontré des difficultés infinies pour m'expliquer; et par ce que j'attends de faire de nouvelles expériences pour être plus sûr de mon fait. Je puis assurer que j'ai déja fabriqué beaucoup de chapeaux de cette qualité, et qu'ils ont eu beaucoup de vogue malgré qu'ils eussent des jointures encore apparentes; ce défaut m'a conduit à faire des recherches, et à commencer à écrire ce mémoire. mais comme je viens de l'observer, je ~~laisse~~ ne m'en occuperai plus que lorsque la pratique m'aura mieux ~~instruit~~ à cet égard.

Non terminé

Dieu seul peut remplir le cœur de l'homme.

Dans un siècle où l'on récompense le talent, la Providence m'a conduit dans un pays où l'on n'en fait aucun cas. Je souffre les horreurs de la misère, et mon imagination est pleine de découvertes. Pas une âme m'écoute, et ne me comprendrait pas. On n'estime ici que l'or, on ne s'occupe que de politique, commerce, sucre, café, et chair humaine. Je connais sans doute quelques grandes et belles âmes, mais celles-là, en très petit nombre, ne sont pas formées à mon langage et je respecte leur ignorance. ~~Le bruit de la bel~~ La belle découverte de Dagerre, qui a justement mérité un cri d'admiration en Europe, ne m'a pas étonné. Je l'avais prévue ici, dans ce désert, ~~plus quelques~~ huit ans auparavant. On dit qu'en Italie on vient d'inventer une machine qui se meut d'elle même; que l'on voye ma Noria, ~~On dit~~ qui a été conçue depuis longtemps. On dit qu'aux Etats-Unis on vient de trouver le moyen de faire monter et descendre les ballons à volonté; que l'on voye mon mémoire sur la compressibilité du gaz hydrogène! En 1831 j'ai envoyé à Paris par M. Pontois un Mémoire sur la Polygraphie, très arriéré alors, en 1838 j'en ai envoyé un autre plus expliqué par M. Charles ~~Taunay~~, Taunay qui l'a envoyé à M. Paillère à Paris. Dans la même année j'ai envoyé un mémoire sur la Noria, à M. Durazzo à Gênes, et jamais de réponse de tout cela! Le Mémoire sur la voix des animaux a aussi passé l'Océan. Et moi je me meurs dans l'oubli et la pauvreté!

~~Mais toutes ces belles~~

~~Le seul mes~~ La seule tentative que j'ai osé faire ici, par ce qu'elle me paraissait s'accorder avec les intérêts individuels de ce peuple, ~~que je voudrais~~ c'est la publication du mémoire sur l'impression inimitable des billets de banque, et sur la manière de connaître les billets faux, eh bien, ~~personne~~ riches, pauvres, ~~savants~~ savants, députés, personne n'a souscrit. ~~et cependant~~, on m'a même

vrem avec mépris, et cependant cette découverte
allait rayer du Code des Nations la peine de
mort et d'infamie pour les crimes de billets
faux et de fausses signatures.

Mais toutes ces découvertes furent en vain
tant d'obstacles qui m'entouraient, m'ont
fait connaître que la Providence se jouait
de la gloire et du talent. Rien n'est grand
que Elle-seule. La vertu perd tout son
mérite quand elle a eu vue l'amour des hommes
seulement. Ainsi, aux yeux de Dieu, je serais
l'égal du grand homme que l'on vénère,
parce que j'ai su faire les mêmes sacrifices
et inventer d'aussi grandes choses. J'ai connu
que la fortune a sa grande part au
mérite des hommes que la terre admire,
Oui, ~~Eux~~ par ce que j'aurais volontiers
je me serais volontiers voué aux souffrances
et à la mort, pour sauver mes découvertes
de la mort, mais ce sacrifice que j'aurais
fait ici inutile. Ceux-mêmes qui en d'autres
pays ont été si mal récompensés, ont eu
le bonheur de léguer leurs découvertes à des
peuples qui les ont comprises, et ne les ont
pas laissés se perdre. Ainsi je me crois
que personne ne doit se croire grand,
pour avoir fait un grand service à
l'humanité, parce que personne ne
connaît les secrets de la volonté de Dieu.

Ao Brazil.

Principiado em 1840.

3.ª Correcção, em 1843.

O soberbo Amazonas, não rejeita,
D'ignorado ribeiro, a leve offerta:
Brasil! escuta ~~acceita~~ d'um filho d'Ausonia,
O canto amigo e puro!
Canto amigo, sim: estro mais subido,
Se peito e alma fortes eu tivesse,
Que atrevido embocasse heróica tuba,
A Patria celebraria!
Brasil! Universal, fausto he teu nome.
Ao Oriente volves nobre e gentil fronte;
O Oriente sempre encaras, e teos olhos
Com sua luz porfias!
Junto aos Andes se estende o teo Imperio;
Ao Prata a Destra, e além da Equinocial,
Onde outro Imperio, banha o Rei dos Rios,
Aliança tua esquerda.
Invencivel barreira, que do Orbe,
Descreve a parte d'cima, outr'opões,
Ao indómito Pégo, tragador
Da mysteriosa Atlantida!
Oh! se na minha amada Patria, o mar,
Como para affoga-la, estende os braços,
Tu, valente tribulo, amoroso,
A Thétis offereces!
Inspira-me o teo Sol; tuas translucidas,
E fugitivas nuvens, salutares,
Derramão vigôr n'alma, e excessos vedão,
D'exaltadas ideias.
Mas não he menos bello o céo d'Italia.
O seo puro horizonte vio nascer,
O Heroe que foi vivo sepultado
Nas tuas latitudes!
Prezão-se os Plutarchos do preceito,
Com que Penn conquistou a Pensylvania;
Mais que philósopho, Alvarez Cabral,
Com a Cruz, abre tua Era!

A Cruz! d'amor Celeste, o Sacro Emblêma,
Que luz d'amor, no mundo Derramou;
Mas que triste egoïsmo ainda escurece,
Em nossos corações!
Se d'industria febril, vemos attónitos,
Prodigios surgir, não sempre ventura;
O mundo o diga: qual dos dois Impérios,
Teve auspicios melhores?
Ufana-te, Brazil! Tu o primeiro,
No Novo Continente, o seio abristes,
Ao encanto prophetico das Artes,
E um Templo levantaste-lhe.
A tí te abastas, musa em teus cantões,
Onde ignorado, mil scenas sublimes,
Que enriquece fecunda natureza,
Majestoso apresentas.
Avanhandava! ainda vejo e admiro, (Avanhandava! vejo e admiro ainda)
Um caudaloso rio transformado,
(Sobre teo amphitheatro de granito) Sobre teo graniteo amphitheâtro
Em toalha tecida, (N'huma toalha tecida?)
D'alvos brilhares, trémulo-cadente!
Itapura! aos ouvidos ainda soão-me,
Com eternos trovões, harpas eolicas,
Que vagamente enlevão!
Oh quantas vezes, vi plácido rio,
~~Em tempestade subita mudados~~
~~Mudados em subita tempestade~~,
Com tal furia levarem, contra p'rigos,
Ousado navegante,
Que ar quieto, os cabellos lhe eriçava
Qual aguilhão, na frente requeimada!
E tu, Rio-Océano, oh Amazonas! (E tu, oh Amazonas, rio Oceano!)
A formoza Ulyssia,
A cem legoas do mar, teos estaleiros,
Enviáo ricas Náos. Tuas tormentas
Tempestades maritimas parecem!
Celebrar as belleras,
Não intento oh Brazil! dos teos cantões.
A tanto não me atrevo; mas ainda,
Offerecer-te quero um só tributo,
De gratidão nascido.
Na Epoca grandiosa em que as Nações,
Forão informadas por boca da Fama
Que éras nascido, além do mar Atlantico,
Em Selvatico leito,
Acudirão apressadas, e rodeando
Quédas e silenciosas o teo berço,
Tuas graças athléticas, nascentes,
Riconhas contemplavão.

Com frondozas palmeiras assombravão
A scena augusta: e um templo formavão,
De Brazilica Ordem, magestosa:
Templo de cem columnas,
Que franjados ellipses sustentavão,
Para todos os lados divergentes,
Que entre si se cruzavão, e rendadas
Fluctuantes abobadas.
Formavão: fina, e aérea architectura,
Que só á natureza, uzar he dado.
Que entre enfeites mil, não menos ricos,
Enfeita teos certões!

Em uma tigrea pelle, eras sentado,
Que o teo berço só n'isto consistia
Ouro e diamantes, não d'extranho sólo,
Em teo redôr luzião;
Mas ledo só brincavas com os emblêmas,
D'augusta Liberdade, sempre amada,
Embora lhe attribuão, d'anarchia,
Alheios, torpes crimes.
Mas de que estremeces? que dôr pode,
N'este instante solemne, amortecer
A viva expressão de teo bello rosto,
E das Nações o jubilo?
Ah! que ao rubôr de tuas faces, rápida,
Succede pallidez da fria morte!
Deos! não nos roubas, já na sua aurora,
O dom mais valioso,
Que outorgastes ao Mundo: um livre asilio,
Aos homens opprimidos, e zelosos
De sua liberdade! Quasi unánimes,
D'este modo exclamárão
As excelsas, augustas circunstantes:
Soccorros hião dar-te com mão prodiga;
Mas suspensas ficárão, com os dictames
Das que mais se abrilhantão,
Na civilisadora, grande lucta,
E que assim s'expressarão, mais prudentes.
« A gloria mais premeia a quem vence,
Sem extranhos auxilios.
D'um imperio nascente, os rudes trancos,
He spectaculo digno das Nações.
Angustias de latente génio filhas,
Aos recentes Estados,
Força e grandeza sempre vaticinão. »
E logo, o teo alento recobrastes,
Serenou o teo rosto, e expressão nova
Adquirirão teos olhos.
E branda, etherea pyramidal chamma,
Ondulou sobre a tua augusta frente.
Celestial diadêma, que ~~a rosto~~ aclarou
O rosto ~~Aclarou~~ das Nações....

A scena augusta: formavão um Templo

Teo rosto serenou,

(Insigne celestial, que das Nações, O rosto esclareceo)

Então, de falla subita dotado,
Te erguestes, e com voz e gesto excelsos,
Inspirado por genio transcendente
D'este modo fallastes.
« A' afouteza d'um povo, que d'Europa,
Occupa a occidental extremidade,
Povo descubridor de novos mundos,
E em Nautica distincto,
Devo o ser por Vos, oje conhecido.
Por dilatado tempo, a Lusitania,
a? Poderá ao seo jugo sujeitar-me;
Mas um dia de gloria,
No livro do destino está marcado,
Para que eu surja e impere: n'este Dia,
Sentado a par de Vos, n'um aureo throno,
Ao Mundo mostrarei
Que se azedas paixões irritar podem
Uns contr'outros Brazilicos e Luzos,
A fria ingratidão não tem morada
Em peitos Brazileiros.
Mais crueis dissenções a aurora esperão
Da sacra Independencia d'este Imperio
Sanguinolentas luctas antevêjo;
Fratricidas combates,
De lucto cubrirão minhas provincias,
Pela guerra civil dilaceradas.
Que digo! Atrocidades inauditas,
Por cannibaes cobardes
Commettidas, de sangue inoffensivo,
As espantadas aguas tingirão
Do manso Paraguay, e do Amazonas:
Este na sua foz,
Aquelle, nas nascentes tributarias.
Vós vistes ó Nações! de tantos males,
Ainda ha pouco, o lugubre agoureiro
Sim, convulso me vistes;
Mas qual radiante agora me estaes vendo,
Assim triumpharei d'esses perigos
E entre os povos mais cultos e mais fortes,
Ovante, marcharei
Da Independencia, o dia venturoso,
Tambem verá raiar a Liberdade,
De tão fausto porvir, o penhor unico,
E o astro tutellar,
Do generoso povo Brazileiro.
Um sceptro antes lançado ás minhas praias,
Por uma tempestade em lições fertil,
Generoso erguerei,

E o mostrará ao Mundo, solitario,
No solo Americano, rodeado
De Republicas irmãs; sem rival,
No Austral Hemisphério,
E, semelhante ao Sol no Firmamento,
No Diamantino Império, refulgente!
Um Sceptro! enigmatica palavra!
O Oceano d'America,
Oceano que abrange um Hemisphério.
Acostumado a ver surgir Republicas,
Nas suas solidões, repercutido,
Levará admirado,
Atraves ondas, calmas, tempestades,
Por Ilhas, Continentes, Promontorios
Sobre as azas dos ventos, divergentes,
Até os confins do Mundo,
Entre os gritos de Gloria, Independencia,
Liberdade, Republicas: um grito:
Liberal Monarchia! A culta Europa,
Verá com sympathia,
Proclamada no mundo transatlantico,
Dos Séculos, a da Humana prudencia, (Da humana prudencia, a dos Séculos)
A obra portentosa: a propria America,
Stylo das republicas Stylo
Que mostrará entroce das extinctas,
Impias Irmãas, pelos Congressos,
De legitimos reis, aos seos legitimos
Possuidores leradas
A America, tambem saudará
Este novo Palladio, onde impotentes,
De tyrannas facções, virão romper-se
Deliqrantes intentos.
E n'este Império, do mundo o terceiro (terceiro?)
Em magnitude, unido brilhará,
O estrellifero grupo das provincias, provincia
Do mundo as mais fructiferas; Do mundo, as mais fructiferas
Ver-se-ha huma só lei, huma fé unica,
E só se ouvirão uma linguagem:
Preciosissimos dons, que unem os humanos,
Os laços fraternaes,
Apertão com mais força; consolidão,
Dar Paz, filha do Céo, as ricas prendas
E mais de pressa aplanão os caminhos,
A Civilisação,
Que jucunda, na terra da Cruz Santa, (Que na terra de Santa Cruz, jucunda)
Virá sentar-se; n'ella derramando,
Das Artes, do Commercio, e Agricultura,
Os copiosos thesouros. (Abundantes thesouros)

E vós, ó Nações! n'esta Região vasta,
Julgareis outra Europa, vêr illustre,
e á Christandade, nova Christandade,
Vereis acrescentada."
~~D'este modo fallastes, Brasil~~
Aureo Brasil! amêno assim fallastes,
Não mais rizonha vem a linda Aurora,
Quando precede a hum dia bonançoso,
Entre aligeras côres,
Sub a pompa d'um céo resplandecente (d'ondas de luz saturnas que do Zenith, Te. oriente abrazado as barras pinta
De luzentes saturnos cortinados.
Não mais grato he o Iris, annunciando
A dou par aos homens,
Do que te appresentastes ás Nações, (Do que appareceste)
Dadivas promettendo com palavras
Mais ricas que os diamantes, mais que o ouro,
De que teo solo he pródigo. (Dont tes filons abondent
E entregues à esperança, satisfeitas,
As Nações retirarão-se, applaudindo
A Era em que teo disco começava (A Era em que a luzir eternamente,
A luzir ~~no horizonte~~ no horizonte. Começava teo disco)

Fim.

158

CATALOGO

DOS LIVROS QUE SE VENDE EM CASA DE HERCULES FLORENCE.
[illegible] LARGO DA MATRIZ EM CAMPINAS

CAMPINAS 5 D NOVEMBRO, DE 1845.

Agradecido aos Campineiros pelo bom acolhimento que prestarão ao seu estabelecimento de livros, Hercules Florence, offerece-lhes as seguintes obras, com os preços mais rasoaveis que lhe he possivel vendel-as e não pode deixar de observar n'esta occasião, que se os livros sempre escolhidos que elle vende, continuarem a ter a mesma extracção, será isto uma prova de que os habitantes d'esta cidade têm em muito apreço as Sciencias e a Litteratura, que tanto concorrem p.ª a civilisação de um paiz. Talvez que este adiantamento cause algum dia admiração ao polido Fluminense que vier a esta cidade; talvez elle dirá comsigo: « julgava que quanto mais me affastasse da Capital, menos conhecimentos encontraria; mas vejo que Campinas he hum verdadeiro Oasis Litterario; acho livros na cidade, livros no campo, e acho este povo ameno, polido, e sociavel. » Este he ao menos, o desejo do annunciante, e sem ter a vãa pretenção de contribuir para este resultado, pede somente aos Campineiros que ao passo que dão provas de seu bom gosto e esclarecimento, continuem proteger a sua empreza, por ser a 1.ª n'este genero, que se tem formado em Campinas

FOLHINHAS

de Laemmert, para 1846, bom papel, bom [illegible] com finos retratos, muito exactas, e contendo, alem de muitas materias do costume, as [illegible] aqui em baixo declaradas. preço 400
[illegible] do Charadista, contendo um cofre [illegible], e 7 logogriphos, desafiando a [illegible] adevinhadores.
— [illegible] poesia, contendo a Palinatoria, [illegible] poema, [illegible] em 3 Cantos, e varias [illegible], seria e recreativas.
— de Jogos interessantes, offerecendo a explicações [illegible] e regras de varios jogos.
— de [illegible]
— do Bello-Sexo, com uma escolha de lindos contos, novellas e romances
— Historica, com a vida de D. Pedro 1.º
— Dramatica, com entremezes e farças
— [illegible], com novas maximas do marquez de Marick
— das Flores, contendo a nova linguagem das flores
— [illegible]

[illegible]

Folhinha de Justiça, contendo a Lei da Reforma do Codigo do Processo Criminal
— Judiciaria, com o Codigo Criminal do Imperio do Brasil
— Constitucional, contendo a Constituição, e a Lei das Reformas.

LIVROS LATINOS,
e de outras linguas

Magnum Lexicon, Paris, com fina enc. 10$[illegible]
1.ª e 2.ª Selecta dito dito 5$[illegible]
Syntaxe de Dantas: edição de Lisboa 2$[illegible]
Arte latina de Pereira 1$[illegible]
P. Virgilii Maronis Opera 3 vol. enc. 8$[illegible]
Quinti Horatii Flacci 3$[illegible]
Diccionario critico e etymologico da lingua portugueza, por Constancio 2.ª ed. 18$[illegible]
Grammatica portugueza de Monteverde 1$[illegible]
Orthographia da lingua portugueza, por Tristão da Cunha, boa enc. 4$[illegible]
Novo Diccionario portuguez francez, e francez portuguez de Constancio 2 vol. 8$[illegible]
Diccionario dos verbos irregulares da lingua franceza 1$[illegible]
Le Guide de la conversation brésilienne et française 2$[illegible]

HISTORIA

Memorias historicas politicas e philosophicas da Revolução do Porto, em 1828 4$[illegible]
Hist. de Napoleão 2 vol. com 24 est. 8$[illegible]
D.º da America, por Campe 2 vol. 5$[illegible]
Galeria pittoresca da historia de Portugal, com 34 estampas 6$000

EDUCAÇÃO E 1.ªs LETRAS

Cathecismo de Montpellier 2$[illegible]
Thesouro de Meninas 2 v. 5$[illegible]
D.º da Mocidade portugueza 1 v. 3$[illegible]
Manual epistolar, ou Arte de escrever todo o genero de cartas segundo o gosto actual 2$[illegible]
Collecção de cartas para crianças [illegible]
Alphabeto portuguez, ou novo methodo para aprender a ler, com numerosas estampas 1$[illegible]
Collecção de traslados 480
Alphabetos 80

DEVOÇÃO

Manual para a confissão 2$[illegible]
D.º d.º dourado 3$[illegible]
Mestre da vida, que ensina a viver e morrer santamente 2$[illegible]
[illegible]

POESIA

Travessa da Barroca 19 000

A Nova Castro, poema em 3 cantos, ornado de estampas, por Soares 1$920

Obras Poeticas, que se contém Orlando Furioso, e a Historia do Principe Roberto, 4 vol. 9 000

O Lusiadas, 2 vol. com 12 estampas finas coloridas 9 000

Manual de Parnaso 1 vol. enc. 2 240

La Henriade, com figuras 2$000

ROMANCE

Contos de Boccacio e Ariosto 2 v. 4 000

Contos de Fadas, 4 v. 9$000

A Bruxa, por Soulvey 2 v. 3$000

Lorenzo ou Rubi casto 4 v. por Cooper 9$000

Idem 2 v. d.º 8$000

Pedro, novella maritima 4 v. d.º 9$000

Prisão de Edimburgo 4 v. por W. Scott 9$000

Fortuna Domella de Perth d.º 5$000

Mosantropo 1 v. d.º 2 500

Lord das Ilhas, poesia em 6 cantos d.º 2$200

Quentino Durward 4 v. d.º 8$000

Desposada de Lammermoor 3 v. d.º 6$000

Peverinath 4 v. d.º 9$000

Os Desposados 3 v. d.º 6$000

Anna de Geierstein, ou a Donzella do Nevoeiro 4 v. d.º 9$000

Os Puritanos da Escossia 4 v. d.º 8$000

Waverley 4 v. 9 000 Ivanhoe 4 v. 9$000

O Talisman, ou Ricardo na Palestina d.º 6$000

Senhor das Ilhas 3 v. 6$000

Nova Heloisa, 4 v. fina enc. e estamp. 8$000

Emilia e Frederico 1$000

O Fado, ou livro de Trez sortes 1$440

Conselheiro secreto das Damas 2$000

Amorosas queixas do Jovem Werther 2$500

Amanda e Oscar 3 v. 11$500

Le mie Prigioni, Memorie di Silvio Pellico em Italiano 3$000

Contos das Fadas 2 000

Contos do Mogol, ou os Mil e hum Serões, que contém as Sultanas de Guzarate, ou os Sonhos dos homens acordados 3 v. 11$000

O Engenhoso Dom Quichote de la Mancha. 8 v. 15$000

Gil-Braz. 4 v. fina enc. com est. 10$000

Trinta annos, ou a vida de hum Jogador, em collera em 3 dias 1$000

Livro do Povo por Lavennais 1$000

Palavras de hum Crente 1$200

Fabulas de Esopo 1$440

Arte de conhecer os homens, segundo Lavater, com 32 estampas 2$000

Idem de Gall 4 v. 8$000

Secretario do Amantes, por Ramiro Casanovão 1$120

Historia de Carlos-Magno, e dos 12 Pares de França, 1.º e 2.º parte 3$200

Idem de Fabio — Segredos Magicos — Carlos-Magno — Thesouro do Pobre — Historia de hum valente Negro 640

Amores Perversos — Donzella Theodora 3$000

A Torre Encantada, ou as Bodas de Thebas, obra em 4 cantos 2$000

Novo Guia Index, por Ricardo 2$000

SCIENCIAS ARTES

Architectura de Vallada, com 70 estampas em cobre 9$000

Descripção de Babbi, 2 grandes vol. com Atlas

Descripção das capitaes da Europa 2$000

Manual Encyclopedico 3$200

Manual de Chimica divertida 3$200

Arithmetica de Bezout 3$200 — de Barker 480

Geographia Univ. com hum gr. mappa 1$000

Viagem do Cap. Cook á roda do mundo 2$000

Manuel d'Astronomie 2$000

Manuel de Physique 2$000

Manual do Fazendeiro 10$000 — Guia Medica 3$000 — Quanismo 1$200 — Medicina de Le Roy 2$000 — D.º de Bucker 10$ — Manual de Dissador 2$ — Segredos das Artes 2 v. 4$500 — Cultura do Café 1$000 — Economia domestica 2$ — Manuel du Peintre 2$ — Cosinheiro Imperial 3$ — rte da Dansa 1$ — Advogado do Povo 3$000 Codigo do Processo Criminal de [illegible] 3$500 — Instrucções para as Eleições 960 — Manual de Appellações 5$500 — Constituição Politica 1$120

NECROLOGIA

No dia 7 de Outubro proximo passado, falleceu de recahida de parto, e na idade de 17 annos, D. Luiza Ursulina de Andrade, filha de D. Ursula Franco de Andrade, e esposa do S.r Camillo Xavier Bueno da Silveira. Pouco conheciamos esta Senhora, que pertencia a huma familia distincta de Campinas; mas tao geral tem sido o sentimento por este triste acontecimento, que julgamos que o Publico receberá com interesse, o tributo de hum pequeno artigo necrologico, á memoria de huma Senhora que passou sua curta vida, desempenhando os deveres tao importantes quanto modestos de seu sexo. Bem de pressa serao esquecidas estas linhas: que importa? Tudo passa, desde o bronze e o marmore, até estes versos, que talvez durarao tao pouco, que nem o ar, será por elles ferido.

Na tua Gloria immensa, os olhos fitos,
Inundada de tua luz a frente,
Venho, ó Deos! minha voz, unir ao Hymno,
Do Universo e dos Seculos!

Ah! se agora minh' alma, toda candida,
Prazér tão puro goza, tao suave;
Se tua Face adoro: sou ainda
Esposa, Mái e Filha!

E por huma Mai triste, Esposo afflicto,
Innocentes filhinhos, inda choro:
Tua Graca recebo, a travez lagrimas,
D'amor, e de saudades!

Mas que lagrimas! Huma só não troco,
Por seculos de caducas venturas,
Do mundo que deixei, na flor da idade,
No verdor da belleza!

Campinas 1853. Typ.º de H. Florence.

17 de Março 1846

1º

Entre tributos mil, de puro affecto,
Que o Brazil te dirige agradecido,
O Tributo d'amor, recebe oh Pedro,
Do Povo Campineiro!

2º

Oh! quem palpitar, ~~não sente~~ o peito não sente, ~~palpitante~~,
Ao ver-te a augusta ~~nobre~~ frente, onde brilha
Hum reinado de Gloria, de Justiça,
E de ventura publica?

3

Quem ~~Como~~ deixará de amar-te? ~~quem~~ és o symbolo
~~Da~~ união do grande Povo Brasileiro,
E da ~~Da~~ integridade d'este ~~vasto~~ Império,
Terceiro em magnitude!

4

A America contempla-te, e respeita:
Com-tigo sympathisa a culta Europa,
Que vê no Novo-Mundo, proclamada,
Liberal Monarchia!

5

Venturoso Brasil! ~~vê quantas~~ immensas ditas, (vede?) (immensas.
Te promette o teo Pedro! A Natureza
Para illustre reinado, o tem formado,
E a mente ennobreceu-lhe.

6

Venturoso Brasil! oh como alegre,
Teca brilhante Aurora, mostra ao mundo
~~Pedro segundo, que como tu, joven~~
Como tu juvenil, segundo Pedro,
Que espargindo esperanças,

7

Na carreira da Gloria, marcha o vante;
Com mãos expertas rege, hum povo grato,
E radia de genio, que ~~no fogo~~ a Prudencia,
~~De Vesta da acende~~!
Desvelada dirige!

8

E tu, Campinas, sabes que o Brasil,
Sobre teo rico solo, fita os olhos,
Vê como te ~~enfeita~~ atavias, e teo jubilo,
Contempla satisfeito?

9

Louvão as Irmãas tuas Paulistanas,
O anhelo ~~O Anhelo~~ que mostras ao Monarcha
De ser agradecida á alta honra
Que hoje vem fazer-te;

10

Mas não cuidas se és bella, nem louvada;
~~Obter somente queres~~
~~Só queres merecer, se he possivel,~~
Só queres merecer, se he possivel,
De teo Imperador, tão generoso,
A mais leve saudade!

Não fiz parte dos versos acima, a estancia que segue, e não foi escrita no Arco triumphal - que eu fiz na occasião da vinda do Imperador.

O Brazil que percorres para instruir-te,
Para dar a seo Povo, mór ventura,
Grandezas taes encerra, oh Majestade,
Que dignas, se as visses, (viras?)
De teo augusto olhar, as acharias,
Pois n'ellas se deleita a natureza.

Ao Brasil.

4ª Correcção em 1846.

O Soberbo Amazonas não rejeita
D'ignorado ribeiro, a leve offerta:
Brasil! aceita d'hum filho d'Auronia (Ouve, aureo Brasil, d'hum filho d'Auronia,)
O canto amigo e puro!

Este he melhor, porque evita o sentido ambiguo de aceitar o canto de hum aposento, lar, ou aposento.

Canto amigo, sim: estro mais subido
Se peito e alma, fortes eu tivesse,
Que atrevido embocasse heroica tuba,
A' Patria o votaria!

Brasil! universal, fausto he teo nome;
A nobre frente volves para o Oriente,
O Oriente sempre encáras, e teos olhos
Com sua luz porfião!

Junto aos Andes se extende o teo Imperio;
Ao Prata a dextra, e alem da Equinoxial
Onde banha outro Imperio, o Rio dos Rios
Alcança tua esquerda!

Invencivel barreira que descreve
D'Orbe a setima parte, oppões ao vasto,
Ao impaciente Pégo, tragador
Da mysteriosa Atlantida!

Oh! se na minha Patria, tão amada,
O mar, para affaga-la extende os braços,
Tu, valentes tributos, amoroso,
A Thétis offereces!

Inspira-me teo sol; tuas translucidas
E fugitivas nuvens, salutares,
Derramão vigor n'alma, e excessos vedão
D'exaltadas ideias.

Mas não he menos bello o céo d'Italia
No seo puro horizonte vê-se o berço
Do alto Heróe, que foi vivo sepultado
Nas tuas latitudes!

D'insolita fortuna, illustre ruina,
Sobre a ruina d'hum Mundo, a seos pés via
Sobranceira como elle a hum cataclysma,
A solitaria rocha!

Prezão-se os Playadelphos do preceito
Com que Penn conquistou a Pensylvania:
Com a Cruz, principia a Era tua,
Cabral, mais que philosopho!

A Cruz! d'amor celeste o sacro Emblêma,
Que d'amor derramou a luz no Mundo;
Mas que triste egoismo inda escurece
Em nossos corações!

Se de febril industria, os prodigios, (se d'industria febril, vemos attonitos
surgirem vemos, não sempre ventura, Prodigios surgir, não sempre ventura)
O Mundo o diga: qual dos dois Imperios,
Teve auspicios melhores?
Ufana-te Brasil! o seio abriste
Primevo, entre as Nações Americanas,
Ao encanto prophetico das Artes,
E erigiste-lhe hum Templo.
A ti te abastas, mesmo em teos certões,
Onde ignorado, mil scenas sublimes,
Que enriquece fecunda natureza,
Majestoso apresentas!
Avanhandava! ainda vejo e admiro
Hum caudaloso rio transformado
Sobre teo amphitheatro de granito
Em toalha tecida,
D'alvos brilhares, trémulo-cadentes!
Itapura! aos ouvidos inda soão-me
Com eternos trovões, harpas eólicas
Que vagamente enlevão!
Oh quantas vezes ví plácidos rios,
Em tempestade súbita mudados,
Com tal furia levarem, entre p'rigos (com tal furia levar entre perigos)
Ouzado navegante,
Que ar parado, os cabellos lhe eriçava, (cortado?)
Qual aquilão, na frente requeimada!
E tu, oh Amazonas, Rio-Oceano! (E tu, Rio Oceano, oh Amazonas!)
A' formosa Ulyssêa
~~De~~ cem legoas do mar, teos estaleiros (De cem legoas &c.
Envião ricas náos. Tuas tormentas
Tempestades maritimas parecem!
++ Celebrar as bellezas.
Não intento oh Brasil! dos teos certões:
A tanto não me atrevo; mas ainda
Offerecer-te quero hum só tributo,
De ~~gratidão~~ + gratidão nascido.
Na Epoca grandiosa em que as Nações
Souberão pelas cem bocas da Fama,
Que eras além do Atlantico nascido,
Em selvatico leito,
Acudirão apressadas, e rodeando
Quêdas e silenciosas o teo berço,
Tuas graças athléticas, nascentes
Rizonhas contemplavão.
Cem frondozas palmeiras ~~as~~sombravão
A scena augusta: e formavão hum Templo,
De Brasilica Ordem, magestosa:
Templo de cem columnas,
Que franjados Ellipses sustentavão
Para todos os lados divergentes,
Que entre si se cruzavão, e rendadas,
Fluctuantes abobadas

++ Quem te dêo taes furores?
Se Oceano os visse os invejára.
Por Deos que se consentes pelas quilhas
Tuas agoas sulcadas, tambem forças
+ ~~Admiração~~
~~Ararem as antennas!~~
As antennas aral-as.

Formavão: fina e aérea architectura,
Que só á natureza, usar he dado,
E que entre enfeites mil, não menos ricos,
Enfeita teos certões!
Sobre huma tigrea pelle eras sentado,
Que o teo berço só n'isto consistia. Que só n'isto o teo berço consistia
Ouro e diamantes, não d'extranho solo,
Em teo redôr luzião;
Mas lêdo, so brincavas co'os Emblêmas
D'Augusta Liberdade, sempre amada,
Embora lhe attribuão d'Anarchia,
Alheios, torpes crimes.
~~Mas que tens? que dôr pode estremecer te (Mas~~
Mas de que desfalleces? Que dôr pode
N'este instante solemne, amortecer
A viva expressão de teo bello rosto,
E das Nações o jubilo?
Ah! que ao rubôr de tuas faces, rápida
Succede pallidez da fria morte!
Deos! não nos roubas já na sua aurora
O dom mais valioso
Que outorgastes ao mundo! Alenta o Genio,
Que esparge novo brilho sobre a terra,
E mais hum Hymno então em testemunho
De tua magnitude!
D'este modo exclamarão quasi unanimes
As excelsas, augustas circumstantes.
Soccorros hião dar-te com mão prodigas;
Mas suspensas ficarão
Co'os dictames das que mais se abrilhantão
Na civilisadora, grande lucta,
E que assim se expressarão, mais versadas
Na sciencia do futuro.
" D'hum Imperio nascente os rudes trances,
São spectaculo digno das Nações.
A Gloria mais premeia ~~os~~ que venceu, (premia)
Sem extranhos auxilios.
Angustias de latente genio filhas,
Aos recentes Estados vaticinão
Mais força, mais grandeza, que se firmão
Sobre a eterna justiça. "
E logo o teo alento recobrastes
As sombras dispersarão-se da morte,
Serenou o teo rosto, e expressão nova,
Adquirirão teos olhos.
E branda, etherea, pyramidal chamma,
Ondulou sobre a tua augusta frente:
Celestial Diadêma, que aclarou
O rosto das Nações....

Então, de falla subita dotado,
Te erguestes, e com voz e gesto excelsos
Inspirado por genio transcendente
D'este modo fallaste.
"A' afoutera d'hum Povo que d'Europa
Occupa a occidental extremidade;
Povo descubridor de novos Mundos,
E em Nautica distincto,
Devo o ser por vos, hoje conhecido.
Por dilatado tempo, a Lusitania,
Poderá ao seo jugo sujeitar-me;
Mas hum dia de gloria,
No livro do Destino está marcado
Para que eu surja e impere: n'este Dia,
Sentado a par de Vos, n'hum aureo throno
Ao Mundo mostrarei
Que se azedas paixões, irritar podem
Hum contr'outros Brasilicos e Lusos,
A feia ingratidão não tem morada
Em peitos Brasileiros.
Mais crueis dissensões a aurora esperão
Da Sacra Independencia d'este Imperio:
Sanguinolentas luctas antevêjo;
Fratricidas combates
De luto cobrirão minhas Provincias,
Pela guerra civil dilaceradas.
Que digo! Atrocidades inauditas
Por cannibaes cobardes
Commettidas, com indefenso sangue,
As espantadas aguas tingirão,
Do manso Paraguay e do Amazonas:
Este na sua foz,
Aquelle, nas nascentes tributarias!
Vos vistes ô Nações! de tantos males
Ainda ha pouco o lugubre agoureiro:
Sim, convulso me vistes;
Mas qual radiante agora me estaes vendo (Mas qual me vedes agora radiante)
Assim triumpharei d'estes perigos
E entre os povos mais cultos e mais fortes,
Ovante, marcharei.
Da Independencia, o dia venturoso
Tambem verá raiar a Liberdade,
de tão fausto porvir, o penhor firme;
E na parte do Austro,
D'auri-verdes estrellas scintillantes,
Entre as sidereas flores, as planices
Do céo, esmaltará hum novo grupo
Ao meo Povo propicio.
Hum sceptro, por violenta tempestade,
De lições prenhe, para os Reis e os Povos,
No meo solo transposto, e grato aceito,
Levantarei mais alto,

E o mostrarei ao mundo, solitario,
No solo Americano; rodeado
De Republicos Faxos; sem rival
No Austral Hemispherio,
E, semelhante ao Sol no Firmamento,
No Diamantino Imperio, refulgente!
Um Sceptro! Quem sondar pode o Destino! Mangez cela.
O Oceano d'América,
Oceano que abrange hum Hemispherio,
Acostumado a ver surgir Republicas,
Nas suas solidões, repercutido,
Levará admirado,
Através ondas, calmas, tempestades,
Por Ilhas, Continentes, Promontórios
Sobre as azas dos ventos divergentes,
Té os confins do Mundo,
Entre os gritos de Gloria, Independencia
Liberdade, Republicas, hum grito:
Liberal Monarchia! A culta Europa
Verá com sympathia,
Proclamada no Mundo transatlantico,
Dos seculos, e da prudencia humana
A obra portentosa. A propria América,
Asylo das Republicas
Que mostrará em troco das extinctas,
Infelizes Irmãas, pelos Congressos
De legitimos Reis, a seos legitimos
Possuidores tiradas, roubadas;
A America contente, saudará
Este novo Palladio, onde impotentes
De tyrannas facções, virão romper-se
Delirantes intentos!
E no terceiro Imperio em magnitude,
Ver-se-ha huma só Lei, huma fé unica,
E só será fallada huma linguagem:
Dous que os fraternos laços
Entre os homens apertão; consolidão
Da Paz, filha do Céo, as ricas prendas
E meis de pressa aplanão os caminhos
A' Civilisação,
Que na terra de Santa-Cruz, jucunda
Virá sentar-se, n'ella derramando,
Das Artes, do Commercio, e Agricultura,
Os copiosos thesouros.

E Vos, ó Nações! n'esta Região vasta,
Julgaries outra Europa, ver illustre,
E á Christandade, nova Christandade
Vereis accrescentada. »
Aureo Brasil! ameno assim fallaste.
Não mais risonha vem a linda Aurora,
Quando precede hum dia bonançoso,
Entre aligeras côres,
Sub a pompa d'hum céo resplandecente
De luzentos, saturneos cortinados:
Não mais grato he o Iris annunciando
A doce paz aos homens,
Do que te apresentaste ás Nações,
Dádivas promettendo com palavras
Mais ricas que os diamantes, mais que o ouro
De que teo solo he prodigo.
E entregues á esperança, satisfeitas,
As Nações retirárão-se applaudindo
A Era em que teo Disco começava
A luzir no horisonte.

(d'ondas de luz saturnea que ~~do Zenith ao oriente~~ as barras pinta de supuspostas cortinados que do oriente ao Zenith.)

(Que teos labios soltavão mais lumificos, que os ricos filoes que o mundo enchem de teo ouro e diamantes.

(saudando?)

Fim.

O seguinte acrostico que nos mandárão, embora não seja rimado, é no seo género uma maravilha de paciencia. A chave vem a ser a palavra Zulmira.

N	elos	c	A	~~usas~~	N	as	A	Venus	pre	N	u mid A;
C	fano	e	R	guen-te	C	m	th	R	ono o	De	C s de amo R.
T	imp		I	da estre	T	la,		I	ngenua	f	T ōr, em t I
M	orão		M	il ade	M	ães,		M	il graças	M	o ra M:
I	n	f	T	uxo d	I	vinal,		T	uz in d	T	zi ve T
R	es	s	C	m b	R	ão de te	C	s	olhos: se	R	ás t C
A	ca		N	o um	A	njo ely	N	io,	huri t	A	l ve N?

Correio Mercantil, 21 de 10.bro 1854

Emprego dos Typos-Syllabas.

1847.

Qualquer melhoramento na Arte Typographica, he hum passo na civilisação: tal he a importancia d'esta arte, tão intimamente ligada ao progresso da intelligencia.

Tem-se ultimamente diminuido o trabalho da impressão, por via de diversos prélos, rolos para a tinta, e mesmo, com o vapor, nas grandes officinas: a composição, que par huma grande parte do trabalho typographico, não tem tido simplificação alguma: hoje, como ha cem annos, o compositor não tem outra vantagem, senão a sua destreza, encontra o mesmo trabalho material; ainda lhe he mister compôr as palavras, typo por typo.

Lembrei-me de emendar cada consoante com huma vogal; fazer de duas letras, hum só typo. Se este expediente não fôr neutralisado por alguma complicação, ou outros inconvenientes, todos os que são da arte, reconhecerão que a vantagem he grande, visto que, todas as vezes que se leva a mão a hum caixotim, em vez de hum typo, traz-se dois. Posso dizer que obtive hum pleno resultado na composição, e mesmo na distribuição, que era o que me dava maior cuidado. Receiava algum inconveniente na impressão; mas nenhum appareceu. Já vão a seis mezes que imprimo com os typos syllabas, e longe estou de abandonar este methodo. Vou — agora explicar os meios de que me servi; — enumerarei depois as vantagens accessorias.

Se eu habitasse hum paiz aonde as artes estivessem adiantadas, facil me seria dizer a hum moldador de typos: faça-me prototypos e moldes de typos emendados, com hum só corpo, como por exemplo, A, M, ſ, Æ, ff, que são typos de duas e tres letras, estados na typographia; e logo eu seria servido: da mesma maneira, eu acharia hum fundidor, de typos, o que me fornecia de quantas libras ou arrobas de typos syllabas eu precisasse; mas, tanto no caso presente, como em outras todas as minhas descobertas artisticas, foi-me preciso eu mesmo criar os recursos. Sei, relativamente ao mutuo auxilio das Artes, o Rio de Janeiro, ainda não está longe de superar todas as precisões, o que será de Campinas, povoação de Lavradores, no interior da Provincia de S. Paulo. Portanto, o methodo meio que vou indicar para

obter os typos-syllabas, he somente provisorio, até que haja meios de os mandar fundir.

Formação dos Typos-Syllabas.

Em vez de se pôr os typos no compositor, com o encaixe para baixo, como he costume, põem-se com o encaixe para diante, como se vê n'este exemplo: ꝺꝺꝺꝺꝺꝺ. Dá-se ao compositor, huma composição onde caiba exactamente hum numero determinado de typos, assim dispostos.

Tem-se huma porção de oleo de linhaça cozido, até ficar em ponto de mulado, ou de tinta typographica, porém sem pós pretos: põem-se hum pouco d'este oleo n'hum pires, perto das caixas dos typos. Unta-se d'este oleo, e com hum pincel, o lado dos typos que fica para fora, evitando que chegue ao gume, e não pondo com excesso, porque facilmente o oleo penetra pelas juncturas dos typos: isto não se pode evitar; mas he bom impedi-lo quanto possivel. Ajunta-se-lhe huma carreira de vogaes, da maneira que se vê n'este exemplo: ga go gu ga. Cada consoante g, ficará adherente com a sua vogal a, por causa do oleo. Seguir-se-ha depois, a formação das syllabas ge gi go gu, e de todas as syllabas que logo indicarei serem mais usadas na lingua portugueza.

No caso que se tenha de emendar huma grande porção de typos, embaraça-se o compositor com huma só qualidade de ~~typos~~ syllabas; no caso contrario, poderá cada syllaba, occupar huma duas, ou tres linhas. Enfim, tira-se os punhados do compositor, e forma-se os matos na galéa como na composição ~~ordinaria~~ acostumada.

O matto vem a ser composto de typos adherentes entre si, não sómente porque o oleo os liga, como tambem liga hum pouco as syllabas, em razão de penetrar pelas juncturas. Se o oleo seccasse n'este estado, o matto formaria hum corpo sólido, e seria bem difficil separar as syllabas: he preciso pois fazer huma segunda composição, que consiste em espaçar e interlinhar as syllabas.

Com huma espatula fina, derriba-se huma carreira de syllabas, e põem-se huma depois da outra no compositor, no sentido natural, separando-as com espaços de dois, ~~tres~~ ou tres pontos. Faz-se a justificação da linha, como de costume; ~~mas~~ ~~dos tres no principio e fim~~, separão-se humas linhas ~~dos outros~~ com interlinhas, que devem estar folgadas no compositor, porque as syllabas, tendem a unir-se

quando são apertadas, e não devem encontrar obstaculo nas interlinhas.

Devendo as interlinhas entrar folgadas, pode algum typo escorregar no vazio; evita-se isto, — pondo hum meio quadratim, no principio e fim das linhas.

Procede-se d'aqui por diante, como o costumado: tirão-se os pecinhados, e forma-se hum masso na galéa, que se transporta sobre hum marmore, ou chapa, perfeitamente plana: ~~Apar~~ aperta-se com as cunhas e a rama, e tem-se todo o cuidado para que nenhum typo seja mais alto que outro, porque a menor differença na altura dos dois typos de huma syllaba, ~~faria~~ seria causa que o mais baixo, ou falharia, ou appareceria mal na impressão.

Sendo a forma assim prompta, põem-se no sol, dois ou tres dias, para secar o oleo que serve de liga. Tirão-se as interlinhas e os espaços, e distribuem-se as syllabas nos seos respectivos caixotins.

Quadro dos Typos-syllabas.

ca	ce	ci	co	cu	ma	me	mi	mo	mu
da	de	di	do	du	na	ne	ni	no	nu
fa	fe	"	fo	fu	pa	pe	pi	po	pu
ga	ge	gi	go	gu	ra	re	ri	ro	ru
ha	he	hi	ho	hu	sa	se	si	so	su
ja	je	"	jo	ju	ta	te	ti	to	tu
la	le	li	lo	lu	va	ve	vi	vo	vu.

Para diminuir quanto possivel a complicação, não se emenda as letras seguintes, por pouco ou não usadas: ba, etc. ~~bi bi~~ fi, por já se usar emendadas, ji, qua, etc. xa, etc. za, etc.

Caixas para os Typos-syllabas

Estamos chegados ao ponto que, á primeira vista, parece o mais difficil, n'esta qualidade de typos. Todos os impressores sabem quanto importa que as caixas tenhão o menor numero possivel de caixotins, e ~~estes~~ que estes sejão espaçosos; o tamanho das caixas já foi determinado por longa experiencia: parece não poder ser accrescentado sem inconveniente. Como se poderá quintuplar quatorze typos, ou letras do alfabeto, e por consequencia, quatorze caixotins? Não será isto sobrecarregar a memoria de

hum compositor, cuja vida de trabalho é passa composado na frente de duas caixas? Poder-se-ha distribuir com a mesma celeridade? Attendendo a estas objecções e a outras, tenho composto as minhas caixas da maneira seguinte:

Caixa alta

A	B	C	D	E	F	G							
H	I	K	L	M	N	O							
P	Q	R	S	T	V	X							
â	ê	î	ô	û	Y	Z			É	Ê	È		
á	é	í	ó	ú	Ç	~	Ã	Õ					!
à	è	ì	ò	ù	W	a	ffl	½	¾	⅚	⅞	9/10	?
*	\	U	J	ā	ō	j	A	S	S	[]	°	+	()

Caixa baixa

((	q	w	ç	—	,	ja	je	1	2	3	4	5	6	7	8
—	æ	œ	b	;	:	jo	ju	x	y	z	ff	ffi	k	9	0
la	le	ca	ce	da	de	ta	te	sa	se	fa	fe	ga	ge	ha	he
li	lo	ci	co	di	do	ti	to	si	so	fi	fo	gi	go	hi	ho
lu	l	cu	c	du	d	tu	t	su	s	fu	f	gu	g	hu	h
va	ve	ma	me	na	ne	)	.	a	e	ra	re	pa	pe	½ quad.	¼ quad.
vi	vo	mi	mo	ni	no	Espaços		i	o	ri	ro	pi	po	Quadratins	
vu	v	mu	m	nu	n			u	q	ru	r	pu	p		

Não tenho feito mudança alguma na caixa alta. Accrescentei na caixa baixa, a sexta parte da sua altura: este he o unico augmento que tenho feito nas suas dimensões. — Dividi esta caixa em oito caixotins na sua altura, — duzentos na sua base: multiplicando huns pelos outros, temos 128 caixotins, iguaes entre si, que dão cabida a todos os caracteres d'esta caixa, com o accrescimo do quintuplo das quatorze letras emendadas.

Vê-se que cada letra emendada occupa seis caixotins; cinco para a letra e os cinco vogaes, —

hum para a letra simples. Como todos os caixotins são iguaes, poderia acontecer que esta regularidade cançasse a memoria; querendo pois evitar isto, pintei cada divisão de huma letra emendada, com huma côr diversa da divisão visinha; ~~D~~ Duas côres, sendo postas em xadrez, bastão para huma separação sensivel á vista; mas he preciso que ambas sejão brandas, tanto para não escurecerem os caixotins, como para não cançarem a vista do compositor.

A divisão ~~de~~ pelas côres, quasi que conserva a vantagem dos grandes caixotins, porque por este meio, seis caixotins ficão reduzidos como em hum só grande, que a vista, e principalmente o habito, discernem rapidamente, quando se compõem, ou se distribuem.

Pode-se notar que nas divisões, cada ~~vogal~~ typo, occupa sempre o caixotim homologo: esta similitude auxilia singularmente a memoria.

Vê-se na figura acima, que na caixa alta, ficarão em branco, os caixotins das pequenas Versaes: he isto motivado pela falta ~~absoluta~~ que eu tenho d'estes typos, e pela difficuldade de os mandar vir do Rio-de-Janeiro.

Eu receiava que pela nova disposição da caixa baixa, sendo os caixotins mais pequenos, seria isto bastante incómodo na distribuição; mas o contrario aconteceo; estou persuadido que ella he mais prompta; pelo menos, não he mais trabalhosa.

Encontrar-se-ha tanto mais utilidade nos typos-syllabas, quanto mais pequeno fôr o corpo da letra: he isto evidente, porque, se por exemplo, os dedos tem tão pouca presa nos corpos 7, 5 e 4, por serem os mais pequenos, ~~os dedos terão~~ os dedos terão dobrada presa, sendo estes typos emendados.

A composição será menos sujeita a erros: hum calculo bem simples nos convencerá d'isto. Supponhamos que entrem 2000 typos n'huma pagina em 4.º, e que hajão 100 erros. Sendo esta pagina composta de hum terço de typos singelos, e dois terços de typos ~~simples~~ syllabas, teremos os 2000 typos, reduzidos a dois terços, ou 1333, onde, sendo as circumstancias iguaes, só se poderá commetter 67 erros.

Temos visto que os typos-syllabas principião sempre por huma ~~constão só de huma~~ consoante. Quanto ás syllabas que principião por vogal, como an, er, il, op &c. Mas devem ser compostas com typos simples. As que principião por duas consoantes, como cla, pra, &c. são compostas de hum typo simples, e hum typo syllaba; e assim para todos os casos onde estes não podem entrar.

A vantagem d'estes typos pertencerá a todas as linguas; mas he de notar-se que será em relação directa com o maior emprego das vogaes que ha n'ellas. Temos n'esta

classificação, em 1.º lugar a lingua Italiana; depois as linguas portugueza, Espanhola, francesa, inglesa, e Allemãa.

Se algum dia me restar tempo, experimentarei formar Syllabas compostas de huma versal, e huma letra da caixa baixa; mas seria necessario supprimir as pequenas versaes; não me atrevo a esta innovação, apezar de que me parece que estes typos bem poderião occupar huma caixa a parte, ou deixar-se de os empregar, visto

Fim

L'Inventeur au Brésil,
ou
Recherches et Découvertes d'un Européen, pendant vingt ans de résidence dans l'Intérieur de cet Empire.

Chapitre 1.er

Je naquis le 29 février 1804, à Nice, ~~cette~~ ville des Alpes maritimes, si ~~bien~~ connue par son beau climat et ses orangers. Mon père était français ; il ~~était venu quelques~~ venu à Monaco, avant la révolution, ~~en qualité de~~ il était ~~officier~~ dans l'armée, ~~auparavant~~ en qualité de Chirurgien du Régiment de Royal Comtois, ~~qui tenait garnison à Monaco, dont tous les patriotes de la France~~ Il épousa ma mère, qui était de cette ville, et se retira à Nice, où ~~il fut~~ l'appellait son service. Peu après ma naissance, il fut exercer l'emploi de Percepteur à Vintimille, à 4 lieues Est de Nice : C'est le seul chemin que j'ai fait vers l'Italie, que j'ai si longtemps méconnue comme patrie, et que j'aime ~~tant~~ aujourd'hui, à cause de ses malheurs. C'est à Vintimille, que j'ai éprouvé les premières sensations durables de la vie ; je n'y ai ~~déjà~~ pas mieux compté ma ~~vie~~ 5.e année que jusqu'à l'âge de trois ans, et je me rappelle encore la maison où nous habitions, le jardin, terminé par un mur, et une porte donnant sur la mer ; je me rappelle le bruit des vagues, et les bains de famille au clair de lune, ~~et les énormes rochers noirs, qui contrastaient avec la faible clarté~~ contrastés par d'énormes rochers noirs, détachés de la plage. Je me plais déjà à parler de la mer, car je ne regrette de ma vie, que le temps que j'ai passé sur mer, et sur les fleuves de l'Amérique. Je me rappelle enfin, la rue de notre maison, où s'assemblaient le dimanche peuple et magistrats, pour assister au jeu de paume : c'étaient de vrais athlètes, que ces hommes qui, nus jusqu'à la ceinture,+ ~~et~~ déployaient leurs bras nerveux, se renvoyaient une énorme paume, et la faisaient remonter bien plus haut que les toits. La place et ses deux églises, dont l'une était ornée de petites pyramides ; les processions, où des penitents blancs se flagellaient le dos découvert ; ~~enfin~~, la fontaine, enfin, où j'allais remplir des bouteilles d'eau, car la pauvreté, qui ne m'a jamais quitté depuis, commençait à menacer mon père ; tout cela est encore

+ ~~et~~ le poing armé d'un grand dez hérissé de pointes,

présent à ma mémoire, aujourd'hui que j'ai quarante cinq ans. La plus grande église de la place, avait été un temple de Junon; j'ai vu plus d'une antiquité, sur ces quatre lieues de sol Italien, où j'ai passé mon enfance. Ici, en Amérique, on appelle antiquités, quelques insignifiantes ruines de deux ou trois siècles; mais j'ai traversé de vastes forêts vierges, qui datent de la création.

celle qui était.

L'emploi de mon père ne lui avait produit que des pertes; les larmes des contribuables indigents, la fausseté de bien d'autres, produisaient sur la caisse, un déficit trimestrial, qui pesait sur ~~mon père~~ lui. Force fut de se retirer à Monaco, où il restait quelques propriétés à ma mère. Je n'avais pas encore atteint quatre ans, que j'eus le malheur de perdre mon père. Les souffrances ne m'ont jamais fait faute; ~~je souffr~~ j'avais des dartres qui ~~avaient~~ m'étaient venues dès ma nourrice; elles me revenaient en hiver et me couvraient ~~le~~ tout le corps. Il aurait fallu beaucoup de courage pour résister à un prurit général, et trop séduisant. Il m'arrivait quelquefois, qu'étant en bonne société, je me retirais dans un coin, et me grattais de telle sorte, que la matière me courait par les jambes, et me trempait les bas et les souliers; alors, tout en pesant bonne contenance, mon corps était tout sang, plaies et douleurs, et quand, rentré chez moi, ~~je me déshabillais pour me coucher~~, c'était un nouveau martyre: mes vêtements, raidis et collés contre ma peau, par la matière séchée, ne s'en détachaient qu'en me tirant l'épiderme en lambeaux. ~~Je faillis une fois me trouver mal.~~ Cela me fit une fois, tomber en défaillance. ~~Cett~~ Je m'enveloppais de langes et de bandages que je portais nuit et jour. Cette maladie ne m'a quitté qu'à l'âge de 22 ans.

j'allais me coucher,

Je commence à parler de mes souffrances: cela m'arrivera quelquefois encore; c'est peut être vanité; mais mon langage sera neuf; je montrerai des douleurs peu connues, et, ~~je l'espère~~, on aimera à connaître ma vie.

~~Ma mère avo~~ Nous étions quatre enfants, et ma mère avait à peine un patrimoine de six mille francs. Mon grand père maternel avait étudié la peinture à Rome, et un de ses fils, après avoir gagné le premier prix de peinture à l'Académie de France, avait été envoyé

à cette Capitale des arts à Rome : son talent donnait les plus belles espérances. Survint l'assassinat de Mr de Basseville par la populace, excitée par les prêtres, contre les français. Mon oncle s'enfuit, comme tous ses collègues, et arriva comme il put à Nice, où il s'occupait avec activité de son art, lorsque une épidémie l'emporta à l'âge de 30 ans. Il laissa un grand nombre de tableaux et d'études académiques, dont je n'ai connu qu'une petite partie, car ma mère avait vendu le plus grand nombre, et les meilleurs à des généraux français, et des voyageurs.

David disait en parlant de mon oncle : ce sera un sujet.

Entré dans la vie sans fortune, je grandissais au milieu de tableaux, de dessins, et de quelques livres. Enclin à tout ce qui était à ma portée d'apprendre, je ne pouvais manquer de m'adonner au dessin. Je l'appris sans autre maître que les modèles que j'avais devant les yeux, et encouragé par les amis de ma mère ; bien éloigné de penser alors, que ~~toute ma vie~~ des obstacles successifs, et mon caractère, m'empêcheraient toute ma vie de devenir peintre, et pensant encore moins que, si quelquefois ce talent me serait utile, telles positions m'étaient réservées, où il ne me vaudrait que de dures représentations, et du mépris.

Je lus Robinson, et je devins passionné pour les voyages et les aventures maritimes : ce goût me donna celui de la Géographie, et je passais des heures sur un bon atlas que nous avions. Il n'y avait pas un point sur le globe, où je ne prétendisse aller un jour. La Méditerranée me paraissait trop petite, et je ne prétendais la parcourir, que comme on parcourt un lac de son pays, avant de le quitter. J'ai longtemps déploré depuis, d'avoir contracté des liens qui m'ont fixé vingt quatre ans, loin de cette mer : contradictions de mon esprit, qui me faisait rêver de vastes océans à parcourir, et des plages désertes, ou habitées par des sauvages, à visiter ; et qui plus tard devenu habitant du Brésil, me faisait regretter la Méditerranée, ses ports rapprochés, ses îles, ses petites mers, et surtout les habitants de ses rivages. L'Océan Atlantique, ne me paraît plus aujourd'hui, qu'une triste solitude, et les ~~mots Amériques~~, peintures ~~éloquentes~~ de Raynal, ce livre étincellant de génie, qui enflammait mon imagination ces peintures ont changé leur prestige,

contre le regret d'avoir quitté l'Europe, ses Académies, ses arts, sa civilisation, et même ses guerres, et ses autres calamités.

On apperçoit de Monaco, l'île de Corse, mais ~~très faiblement, et encore~~ seulement le matin, et à la fin du jour, quand le temps est serein. J'étais satisfait, chaque fois que j'appercevais cette île montagneuse; je sentais que je respirais le même air qu'avait respiré Napoléon dans son enfance, j'étais donc son concitoyen. Quand la journée s'annonçait belle, son berceau sortait de la Méditerranée, coloré des teintes de l'Aurore, et les hautes montagnes de l'île, semblaient être des géants postés à la garde du berceau du géant de l'histoire moderne. Aujourd'hui j'habite sous la même latitude où il est mort; et j'prend une aussi les tourments de l'exil, singulier rapprochement, qui me fait quelquefois réfléchir à la force d'âme qu'il a fallu à Napoléon, pour survivre à la plus grande gloire ~~qu'un~~ qu'un homme puisse acquérir: alors, je me console un peu, de ce que moi, si chétive créature, je n'aie pu atteindre à la portion de gloire qui, pendant vingt ans s'est montrée à mes yeux, dans mon exil. Oui, la gloire s'est montrée à mes yeux, car les découvertes que j'ai faites pendant ce temps, ~~et que l'on~~ qu'on lira dans le cours de cet ouvrage, ne se dévoilent pas aux yeux de tout le monde: une seule de mes découvertes aurait suffi pour immortaliser quiconque aurait eu plus de bonheur ~~ou d'audace~~ que moi, tandis que je me suis sacrifié, sans même avoir la consolante certitude que mon martyre servait à quelque chose.

Cependant, j'avais atteint quatorze ans, et je commençai à tourmenter ma mère pour qu'elle consentît à me laisser embarquer; mais sur quel navire? — le hasard m'avait fait habitant de la plus petite monarchie de l'Europe, que les congrès des rois avait conservée, sans doute par amour pour la légitimité, tandis qu'ils avaient anéanti l'ancienne république de Gênes, notre voisine, parce que son gouvernement légitime était républicain. Or, la principauté de Monaco avait un

(Tu inventeras, comme les autres, tu feras d'aussi belles découvertes que ~~les~~ ces hommes dont le monde admire le génie, mais tu inventeras dans le désert. Tes découvertes mourront comme la fleur qui naît et meurt sans jamais être vue par aucun mortel, parce que j'ai placé sur toi ma pensée, et je veux que tu sois une variété de ma pensée. Je veux que tu sois comme l'Avanhandava, cette Chûte du Tiélé, ~~dont~~ qui a charmé, étonné tes regards, et qui cependant a roulé ses eaux, dans la solitude, pendant des ~~milliers de~~ siècles inconnus. Ne te plains pas, sache seulement épurer ton cœur, et tu auras ta place dans mon univers)

se serait trouvé en Europe,

canot et dix canotiers, pour toute marine militaire; ~~et six ou huit petites tartanes~~, je ne sais si le port de Menton, avait quelques tartanes, mais je n'en ~~ne~~ voyais ~~au port de Monaco~~, qu'une ou deux au port de Monaco, ~~de ces petits navires~~ ~~tartanes~~, pour lesquelles le port de Marseille était le nec plus ultra. ~~Je m'y serais heureux~~ Je me serais volontiers embarqué comme mousse sur une de ces deux tartanes; mais que l'on se figure combien il devait répugner à ma mère de me voir mousse sous un grossier et ignorant patron.

~~Mon~~ Mon ardeur pour les voyages s'était un peu assoupie par les études que je m'étais imposées: j'avais compris que pour être marin, il fallait étudier les mathématiques, et ~~je me mis à~~ je me mis à j'étudiais Bézout sans maître; très peu de livres étaient à ma portée; je lus la Physique expérimentale de Nollet, et dès ce moment, mon esprit se mit à ~~rêver~~ forger des machines hydrauliques, et ~~qui~~ à rêver le mouvement perpétuel, ce problème qu'on a presque dit être l'apanage des sots. Je faisais des projets sur de vastes canaux de navigation, en tête desquels je mettais ces mots, Au Roi, en grosses lettres.

Ma passion pour les voyages me revint avec plus de force: ma mère s'y opposait, et les autorités de la ville, à qui j'étais utile par mon écriture et mon dessin, s'y opposaient aussi. Je commençai à feindre une profonde ~~grande~~ tristesse, et cette feinte amena la réalité: j'en serais devenu malade: ma pauvre mère me prit en particulier, nous pleurâmes ensemble, et après m'avoir dit tout ce qu'une excellente mère peut dire à un fils ingrat et chéri, elle me donna la permission que je désirais.

Je fus à Nice, voir un négociant Juif, et lui ayant demandé de me faire embarquer sur quelqu'un des navires qu'il expédiait, il me dit qu'il en avait un qui allait partir pour Anvers; que si je voulais y aller, il me donnerait une lettre de recommandation pour la maison Werbrouck. Content de pouvoir partir, et trop insensé pour connaître combien ~~cet~~ cet homme était lui même dépourvu de sens commun, en m'offrant d'aller chercher emploi à Anvers, sur une simple

lettre de recommandation, je m'apprêtais en peu de jours pour ce voyage. Ma mère me donna douze louis, ce qui était le tiers de la récolte de l'année, et je laissai le toit maternel, dans l'année 1820. Ma mère, mon frère et ma sœur pleurèrent, et je ne versai pas une larme; mais j'en ai beaucoup versé depuis. Il semblerait que j'étais alors poussé par une force supérieure.

Rien qui soit digne de remarque dans ce voyage maritime de Nice à Anvers, sur une Polacca de Brême, dont le capitaine était le plus brutal possible. Je dirai cependant que les 18 jours que nous mîmes à arriver à Gibraltar, me parurent 18 semaines; non par ennui, mais au contraire, parce qu'en voyage on voit davantage.* Nous restâmes 29 jours devant Algesiras à attendre le vent d'Est pour déboucher le détroit, — car on sait que les courants étant contraires, il faut être aidé d'un bon vent pour sortir. Nous étions 161 voiles, qui pendant ce temps s'étaient accumulées pour attendre le vent, et qui défilèrent devant nous, s'éloignant à perte de vue avant la nuit, de notre lourd navire.

J'avais les grottes mures du Portugal, et du Golfe de Gascogne, car nous étions en décembre, et les brumes de la Manche où notre capitaine s'était désorienté: il croyait être encore au milieu du large canal, lorsqu'une nuit, une lumière inattendue, nous dévoila la proximité de la côte d'Angleterre. Le capitaine hurle, se prend les cheveux; il bat son monde, excepté le seul matelot que nous avions, qui lui avait répondu, et fait jeter l'ancre. Le gros temps rend cette position insoutenable, mais on ne peut lever l'ancre, car lui et ses gens, ne formant que quatre hommes et un mousse; on coupe le câble, et ce n'est que le lendemain à midi, qu'un schooner nous apprend que nous étions à la hauteur de Portsmouth. Le reste du voyage se fit sans accident, et nous entrâmes dans le bassin d'Anvers, après avoir abordé à Flessingue, où je vis pour la première fois, des vaisseaux à trois ponts, désarmés, et après avoir vu les digues de Walcheren.

* On voit tant de choses!

Me voilà à Anvers : je vais à la maison Werbrouck, et je trouve une Dame très grave, assise à son comptoir, entourée de commis. Elle me dit qu'elle n'a aucun emploi à me donner, et je retourne à mon navire, le cœur gros ; je descends dans la chambre, et je fonds en larmes. Aucun expédient ne me vient à l'esprit. Le Capitaine s'apitoye de moi, il me ranime un peu ; il parle aux uns et aux autres ; un employé du port me conduit chez un peintre, qui ~~répond~~ fait l'observation qu'au lieu d'être lui à me nourrir, ce serait moi qui devrais le payer pour ~~m'enseigner~~ qu'il m'enseignât son art : cela était fort juste, car la société n'adopte pas la jeunesse délaissée. Après quelques vaines tentatives, je me résolus subitement à retourner chez ma mère. Je repris dès cet instant ma gaieté, et un peu d'insouciance ; je passai la seconde journée à voir un peu Anvers avec le capitaine ; ~~nous fumes~~ il me conduisit à la Bourse, et à la Cathédrale, dont la tour me fit impression, par sa hauteur ; je fus jusques près du maître Autel, ayant à ma gauche le célèbre tableau de la descente de croix. Je ne savais pas qu'il eût jamais existé un Rubens, ~~et encore~~ ni que son tableau existât. Je ne vis qu'une chapelle obscure, ayant dans le fond un grand tableau obscur, et n'y donnai pas plus d'attention que j'en avais donné aux noirs tableaux des églises de mon pays ; enfin, pour citer un proverbe Brésilien, je regardai ce tableau, "comme un bœuf regarde à un palais".

Devant partir le lendemain pour l'Italie, ~~je sa~~ il fallut payer ~~mon~~ le capitaine, et, mes douze louis ne suffisant pas, ~~le~~ il me fit encore grâce de deux louis pour la route. Je partis à pied, bien entendu, et mon sac sur le dos. La route était embellie par des canaux, de jolies barques, des allées de grands arbres, des palais et des jardins. Ne m'arrêtant que dans les auberges, je ne me souviens presque de rien, si ce n'est que je passai à Bruxelles, que je vis la façade gothique de l'église de Malines, l'habit blanc des sentinelles à Valenciennes, la pyramide de Denain, et pour le reste, jusqu'à Paris, un

voyageur tel que moi, serait fastidieux à le raconter.

J'arrivai à Paris avec un roulier — dont la compagnie m'avait valu de monter quelquefois sur son charriot chargé de charbon, où je mourais de froid; de ne pas porter mon sac; — d'avoir mangé à table ronde, et dormi sur des matelas de plumes; mais en revanche, il fallait les quitter à deux heures du matin, par un froid de décembre dans le nord de la France.

Mon charretier, à qui j'avais montré des cartes hydrographiques copiées à Gibraltar, voulut m'engager à faire des signatures fausses; mais il insista peu, ne me trouvant pas disposé à exercer ce genre de talent. Je ne fis que dormir à Paris, et le lendemain, avant midi, j'étais sur la route d'Italie, car avec mes seize ans, et intimidé par le premier essai que je venais de faire de nos sociétés, je ne songeais qu'à ma mère. A peine si je me souviens des rues bourbeuses par où j'ai passé; des glaçons de la Seine; du dôme des Invalides, que j'ai vu de loin; du pont d'Austerlitz, de l'extérieur du Jardin des plantes, et du boulevard. Avec un peu moins de bêtise, d'inexpérience, j'aurais peut être trouvé quelque ressource à Paris; j'aurais pu au moins me présenter au sculpteur François Bosio, dont je connaissais les parents à Monaco; ne fût-ce que pour m'arrêter quelques jours, et voir un peu Paris.

Depuis la Capitale jusqu'à Aix, je fus dépensant mon second louis, profitant de la commisération de braves gens qui me faisaient monter en voiture, et me payaient l'auberge; ~~sur~~ naviguant sur le Rhône, ce qui me soulageait de mes ampoules, recevant quelque argent que je ne demandais pas, vendant une partie de mes vêtements, et partageant aussi mes ressources avec un pauvre marin, venant de Brest, avec trois sous

par lieu, et la dyssenterie, qu'il avait gagnée autour du monde.

~~J'arrivai à Aix~~ J'arrivai à Aix avec dix sous; mais je fus voir un ami et parent éloigné de ma mère, Mr Hancy, qui me reçut en excellent homme. Sa femme, non moins aimable, me dit qu'elle avait au deuxième étage, trois locataires anglaises; espèce de religieuses Quakers, qui ~~ne recevaient pas les visites des hommes~~ et fesaient beaucoup de charités, ~~mais qu'elle allait~~ et ne recevaient pas les visites des hommes; mais qu'elle allait leur parler de moi, et je serais admis: en effet, elle vint m'appeller peu après, et je vis trois jeunes et jolies Dames, aux yeux bleus, cheveux blonds, joli teint, et voix douce, qui me parurent des anges, car je ne savais pas alors tout le prix des yeux noirs de mes concitoyennes, au point de ne pas avoir vu que ma cousine ne leur cédait rien en beauté.

Ces Dames me montrèrent des silhouettes de Shakspear, et autres dessins, et me prirent quelques vues que j'avais faites près de Douvres; manière délicate de colorer le don de dix francs qu'elles me firent remettre par Mme Hancy, après que je me fus retiré.

Le souper fut un moment de bonheur: j'étais en compagnie d'un couple heureux, égal en fortune et en caractère, qui me traitait avec amitié, malgré ma position. Mr Hancy me dit de le suivre au deuxième, pour aller dans la chambre qui m'était destinée; nous passons devant ~~la chambre~~ l'appartement des Dames Anglaises; la porte s'ouvre, une d'elles me met un paquet dans les mains, et disparaît. Mr Hancy était aussi empressé que moi de voir ce que c'était: je fus un peu déceptionné, quand je trouvai un morceau de Spath, une recette pour faire le Spath, des sermons quakers imprimés, et autres petites brochures sur le Quakerisme. Ce zèle scientifique et religieux, montre du moins une certaine activité d'âme bien préférable à l'indifférence qui plus tard, devait m'envelopper pendant vingt ans.

Le lendemain de bonne heure, je remerciai Mr et Mme Hancy, et repris

mon chemin, heureux de la fraîcheur du matin, du beau pays et du beau ciel de la Provence. J'avais dix francs, et j'étais peu soucieux de marcher: je m'assis donc sous des arbustes, et me mis à lire les sermons Quakers. La diligence vient, le cocher s'arrête pour me demander si je vendais des chansons. Je ne crois pas qu'un cocher anglais eût fait la même chose. Sur le midi, le soleil était ardent; je m'arrête sur un pont, et, couché à terre, je m'endors, la tête appuyée sur mon sac. Je suis réveillé par deux grosses voix, et j'aperçois presque sur moi deux gendarmes à cheval. Il me sembla que leurs chapeaux touchaient aux nues, car j'étais couché à terre, et ils étaient bien droits sur leurs chevaux. Je me lève; ils me demandent mon passeport: je venais de traverser la Belgique et la France, et ces deux gendarmes étaient les premiers qui s'avisaient de me faire cette demande: une telle question je leur présentai en toute confiance, le passeport que j'avais pris à Monaco. Ils me dirent que mon passeport était étranger, et par conséquent, de nulle valeur; que de plus, il n'était visé nulle part, et il n'était pas en règle: en vain je leur disais que personne, ni les gendarmes, ne m'avaient jamais demandé mon passeport, que j'ignorais qu'il fallût le présenter aux autorités, etc. ces deux hommes me dirent que n'existant aucun visa sur mon passeport, il n'était pas prouvé que je venais d'ailleurs, et ils m'intimèrent de retourner avec eux jusqu'au premier poste, éloigné de deux lieues: ce que je fis, marchant au milieu d'eux comme un malfaiteur. L'un d'eux demanda les menottes à son camarade, qui ne trouva pas cela nécessaire. Je marchais triste, et les yeux mouillés de larmes. Celui qui voulait me menotter, était du nord, je l'avais bien vite compris; il me demandait le nom des villes par où j'avais passé, et trouvait mes réponses justes. Sur mes questions, ils me disaient que de poste en poste, je devais remis à Nice, au Procureur du Roi, qui me garderait en prison, jusqu'à ce qu'il vînt des informations de Monaco. J'étais confus de devoir passer par tout de honte

à Aix et à Monaco. Nous arrivons au poste, où, voyant ma tristesse, ils commencent à vouloir me consoler: je soupe avec eux, et dans la conversation, ils reconnaissent mon innocence: je leur montre mes couleurs, mes pinceaux et mes dessins; ils me prient de faire les portraits de leurs femmes, que je promets de bon cœur, et la liberté m'est pleinement accordée pour le lendemain, avec l'injonction de ne rien dire à personne. Ils me firent cependant dormir à l'écurie, au milieu des chevaux sur un tas de foin. Je rêvai voleurs et assassins, et jetai des cris qui effrayèrent les chevaux. Je revis le soleil de la Provence, personne ne parla de portraits, et je dis adieu à mes hôtes. Je vis la rivière d'Argens, roulant ses flots tumultueux; j'avais vu la Durance coulant en filets d'eau épars, et presque à sec, au milieu d'un large lit de grève (+), comme les torrents de mon pays; c'est que comme eux, la Durance descend des Alpes. Je ne songeai pas plus à ses souvenirs poëtiques, que je n'avais songé à Anvers, au tableau de la descente de croix

(+) voir le mot, car ce n'était pas du sable, mais des pierres arrondies.

Le soir, à Brignolle, les gendarmes me demandèrent mon passeport; le sang me monta à la figure: heureusement ils ne s'apperçurent ni de ma rougeur, ni de ce qu'il y avait d'irrégulier dans mon passeport.

Faisant grâce au lecteur du reste de mon voyage, je me borne à dire que la réception de ma famille, fut des plus affectueuses: je fus un peu raillé par quelques amis, et si j'eus à souffrir quelque peu de sarcasme, ce ne fut que de la part d'une personne assez peu estimable.

Chapitre 2.me

2.me sortie.

J'étais rentré chez ma mère, amendé de ma passion voyageuse; j'avais repris mes occupations; mais je ne tardai pas à éprouver de nouveau le désir de courir le globe: cette fois, personne ne fit plus la même résistance: deux ans s'écoulèrent toutefois, au bout desquels je fus à Nice, me présenter au Consul français, pour

fit entrer dans la marine française : il me dit qu'il me ferait embarquer, si je le voulais, mais — qu'il vaudrait mieux pour moi, de m'engager dans la troupe de terre, parce que j'avais déjà 19 ans, et parce qu'il n'y avait d'avancement dans la marine que pour les nobles, et pour ceux qui s'étaient formés à Angoulême : j'insistai — dans ma demande, et il me fit recevoir comme passager, sur la goëlette française, « la Torche », capitaine Legouaran, qui se trouvait au port de Nice, et allait partir sous — peu de jours pour Toulon. Je fus dire adieu à ma famille, ou plutôt leur déchirer une seconde fois le cœur. Enfin, je me rendis à Nice, d'où je partis à bord de la Torche. — Me voilà à Toulon : sa grande baie, ses — bassins, et surtout ses vaisseaux, excitent mon admiration ; mais il faut descendre dans une auberge, et j'avais bien peu d'argent ; cela me rend soucieux, car en pays civilisé, ce n'est pas comme parmi certains sauvages, que j'ai visités depuis ; chez ceux-ci, on est partout reçu comme chez soi ; le moindre d'entre eux peut se donner des airs de voyageur comme Boulin semble, mais chez nous, il faut de l'argent ~~en voyage~~ ce serait absurde de favoriser les goûts d'un pauvre diable, même quand il serait poussé par une destinée grande et utile. Je vais me présenter aux bureaux de la marine pour m'engager ; c'était en 1823, nous avions la guerre avec l'Espagne ; mais il paraît qu'on n'avait pas disette de monde, parce que l'on me demanda, contre mon attente, l'acte du consentement de ma mère, un État des services de mon père, des certificats et autres pièces ; je n'avais rien de tout cela, on me refusa pour le moment, et me voilà de nouveau sur le pavé à Toulon, comme je l'avais été à Anvers. Je rentre à l'auberge et je fonds en larmes ! Revenu un peu de mon abattement, je vais voir le fils d'un Négociant, dont j'ai oublié le nom, et à qui j'avais présenté une lettre de recommandation, qui cette fois me fut plus utile que celle que j'avais présentée à la Dame d'Anvers. Le brave jeune homme me dit d'écrire sans délai à ma famille, pour faire venir les pièces dont j'avais besoin ; il prendrait en attendant, des leçons d'Italien, que je ne savais pas, et qu'il me payerait. J'écrivis

sortaient des écoles d'

Un navire, la mer et les étoiles

Pour la fin

On dira que je parle mal ~~de~~ des Brésiliens, ou pour le moins, des Paulistes. S'ils ne veulent pas entendre de dures vérités, qu'ils ne soient pas si avides d'argent, qu'ils ne contiennent pas le trafic des Nègres, à la face, et sans honte de tous les peuples, qui l'ont proscrit, qu'ils donnent une éducation à leurs enfants, qu'ils ~~leur~~ leur enseignent la Religion et la Morale. qu'ils réfléchissent que sous l'or de leurs fortunes, on verrait le sang des noirs, les fouets, les flagellations, se perpétuant de générations en générations, on verrait des poignards et des poisons, employés sans relâche par le féroce et lâche Africain, contre ses maîtres, et ceux-ci tombant sous ~~les~~ ses coups, ou expirant par l'effet de ~~les~~ breuvages.

à ma famille, et pendant que j'attendais la réponse, je cherchai à trouver un emploi. Je fus montrer mes dessins et copies de cartes au Directeur du Bureau Hydrographique, qui me montra des cartes topographiques bien mieux dessinées que les miennes, et surtout un plan de Constantinople dont qui était si bien fait, que je n'ai jamais vu depuis rien d'aussi parfait. Le Directeur, qui me traitait froidement, me dit que ses dessins étaient faits par des surnuméraires qui n'avaient que l'espoir d'obtenir un jour de faibles appointements. J'eus encore la simplicité de lui montrer mon projet d'une espèce de Noria, qui n'était rien moins que le mouvement perpétuel; je ne me souviens pas de ce qu'il me dit, mais je suis sûr qu'il se dera intérieurement moqué de moi. Je pus encore voir un Colonel du Génie, qui me conseilla de me faire soldat. Depuis que je suis au Brésil, je me suis répenti mille fois de ne pas avoir suivi ce conseil.

Le temps s'écoulait, la réponse de ma famille ne venait pas, je n'avais plus un sou. Je me décide à aller à Monaco, chercher les papiers, mon ami approuve ma résolution, et me prête trente francs. Je fais le voyage à pied, et le troisième jour, j'arrive le soir à Ville-Franche entre Nice et Monaco. J'évite de passer par la Ville, car j'avais honte d'être vu par quiconque me connaîtrait, et je vais de nuit à un endroit appellé Beaulieu, sur le bord de la mer, où je traite avec des pêcheurs qui me conduisent dans leur barque, et, avant le jour, je saute à terre, à un quart de lieue de Monaco; je grimpe une hauteur, et vais me cacher comme un criminel, entre des rochers remplis de lézards. Je vis pendant la journée, les quelques personnes qui traversaient la place de Monaco, et je les connaissais toutes. Vers l'après midi, commençant à sentir la faim, je sors de ma retraite, et je vais chez un paysan qui, à ma demande, me cache dans sa cabane, et me donne à manger. Je voulais attendre la nuit, pour entrer chez ma famille, car je tremblais d'être vu, et d'être la risée des huit cent habitants de la ville. Cependant vers le soir, viennent le fils du paysan

et quelques compagnons, qui entouraient la cabane, et prononcaient mon nom; je fus contraint de me montrer, et ils m'invitèrent à descendre la hauteur, parce que ma famille venait me voir. Je rencontre en effet au bas de la montagne, ma mère, mon frère et ma sœur, qui m'embrassent gaiement; plus loin des amis venaient à ma rencontre, et avant ma rentrée chez moi, ma route était déjà dissipée. Le lendemain je passai une journée heureuse à la campagne, avec ma famille, et une famille génoise. Le repas consista en une salade de haricots verts et d'oignons, mangée avec des fourchettes de roseau, coupées en deux pointes; mais nous mangions sur une grande meule ronde, de pierre, dont mon grand père avait fait une table, à l'épreuve du temps; nous étions sous une treille remplie de raisins: que l'on me pardonne ces détails; cette fête a été le dernier reflet du peu de bonheur dont j'ai joui dans ~~les premières années~~ premières années, entremêlé des souffrances de mes premières années. Celui qui se sépare de sa famille, pour revenir la voir ~~à une époque~~ un jour, peut oublier un de ces jours heureux, qu'il ne tardera pas longtemps à revoir; mais moi, qui ne l'ai jamais revu depuis, j'en conserve un souvenir inaltérable.

Muni des papiers qui ~~me~~ m'étaient nécessaires, je me séparai de mon excellente mère; cette fois, elle était résignée, on aurait dit qu'elle était indifférente. Cette séparation devait durer 26 ans, et peut être elle devait être la dernière, car au moment où j'écris, elle est presque octogénaire. Ma vie a été, depuis vingt ans, une longue expiation. Je dis adieu à ma sœur, dont l'amitié me console encore aujourd'hui des haines atroces dont j'ai été depuis le jouet. Je fus dormir hors des portes de la ville, à notre petite campagne; ~~elle~~ mon frère m'y accompagna.

Je me levai le lendemain, une heure avant

Eh quoi! faut-il donc que la volonté de l'homme s'accomplisse toujours sur la terre? Où arrêterait-il alors ses désirs? Faut-il que le génie soit toujours récompensé par la gloire, sinon par la fortune? Où serait alors la puissance divine, que rien ne peut circonscrire? Console-toi, tes souffrances ne sont pas vulgaires: tu es peut être une pensée de la Divinité.

le jour; mon frère me dit: nous avons perdu un frère au levant, qui sait où tu iras habiter, ou mener une vie errante? N'importe où tu iras, Dieu, qui entendra nos prières, entendra aussi les tiennes; nos vœux au moins, seront unis. N'oublie jamais aucun précepte de notre aimable Religion; notre Dieu à nous, c'est le Dieu de la Douleur. Adieu, n'oublie jamais ta famille! Il semblait pressentir le sort qui m'attendait, et il m'indiquait déja qu'il n'y a de repos qu'au sein du Christianisme.

Je me mis à gravir dans l'obscurité, et quand j'arrivai au village de la Turbie, situé au haut de la montagne et sur la grande route, le jour commençait à poindre. Il existe à la Turbie, une grande et célèbre ruine de la tour triomphale que Cezar fit construire par ses soldats, pour célébrer la conquête des Gaules: telle est du moins, la tradition du pays. Selon un ~~le~~ dessin qu'un antiquaire m'avait fait copier, le monument, de grandeur imposante, ~~commençait avait était composé d'un double commençait était composé d'un~~ avait un grand piedestal quarré, divisé en deux assises, dont les coins étaient surmontés de figures de captifs assis, ayant le corps courbé en avant, et les mains liées sur les reins, à des trophées d'armes et de drapeaux. La tour était ronde, et avait deux ordres circulaires et superposés de douze colonnes chaque, entre lesquelles il y avait ~~24~~ vingt quatre niches garnies d'autant de statues, représentant vingt quatre rois ou peuples vaincus. La tour se terminait par un escalier cônique, surmonté de la statue de Cezar. ~~Je ne sais s'il faut en croire ce dessin~~; la tradition disait encore que ce monument avait subi de grandes altérations pendant les guerres du moyen âge; que Guelfes et Gibelins, en avaient fait tour-à-tour une forteresse. ~~Ce qu'il~~

Je ne sais s'il faut en croire le dessin de l'Antiquaire; ce qu'il y a de certain, c'est que l'église, et quelques maisons ~~de la ville~~ du village, ont été construites en partie, des pierres cubiques de cette tour, et que l'on voit dans les rues, de grosses pierres taillées par les Romains, servant de bancs à l'entrée des maisons. On voyait encore de mon temps, la forme quarrée de l'assise inférieure du piedestal; et la face nord de la tour, conservait sa forme circulaire, tandis que celle du midi était entièrement informe; ~~Tout le monument~~ ~~la masse de l'édifice~~ le corps du monument était construite de petites pierres cubiques, selon la coutume des Romains, et il conservait encore de si grandes proportions, qu'on l'appercevait de plusieurs lieues à la haute mer. La ville tire son nom de cette tour, et de l'ancienne voie romaine, où elle a été construite: Turris in via, par corruption, Turbie.

Je m'assis sur quelques débris de cette ruine; l'aurore vint éclairer le plus beau spectacle que j'eusse encore vu. Je vis la Corse, ses montagnes, ses ravins, ses collines, et jusqu'aux reflets des feux de l'Orient, et les couleurs de ses pics: je fixais cette île, surpris de la voir si distinctement; ma surprise s'accrut, quand je détournai les yeux ~~vers~~ du côté de l'Est: je vis Caprara et la Gorgone, îles que je n'avais jamais vues! Je voyais encore à l'ouest de la Corse des montagnes presque imperceptibles; ~~qui semblaient détachées~~ ~~est-ce la Sardaigne~~, ~~me dis-je~~ qui devaient être le prolongement de cette île vers le sud, car je n'oserais croire que ce fût la Sardaigne. J'étais assis sur le monument de César, et j'avais devant moi l'île où est né Napoléon; il semblait que mon pays, que je quittais peut être pour toujours, se montrait plus beau et plus glorieux, pour que je n'en perdisse jamais le souvenir.

Je repris mon chemin vers la France, et aussitôt arrivé à Toulon, je fus présenter mes papiers aux bureaux de la Marine; on ne fit plus de difficultés, mais au moment d'être matriculé, je manquai d'être exclu

sans retourner. L'Employé qui prenait mon signalement, dit à un autre de me conduire dans la salle où l'on faisait la visite du corps; j'avais un cautère au bras, que l'on m'avait ouvert à cause de mes dartres; je me sentis atterré; heureusement, l'autre répondit que avec les couleurs de ma figure, on n'était pas malade. On me donna un billet, et, au comble de mes désirs, je fus à bord de l'Annibal, vaisseau désarmé, qui servait de dépôt de marins. J'étais Novice (moins qu'un matelot), et qui plus est, sur un vaisseau de 74; je triomphais de ma mauvaise fortune. Le Commandant, homme respectable, qui jouissait de beaucoup de crédit et dont j'ai malheureusement oublié le nom, me prit en affection dès le premier moment, et voulut peu de jours après, me faire entrer dans l'Administration, de la Marine, ou dans le corps des Ingénieurs de la Marine. Il insista pendant quinze jours que je fus à son bord; mais nous étions soixante hommes qui devions aller faire partie de l'Equipage de la Marie-Thérèse, qui bloquait Barcelonne, et qui, à la paix, devait faire un voyage autour du monde: ce dernier motif me rendit sourd aux bienveillantes et généreuses exhortations de ce brave officier, dont je ne méritais pas la bienveillance, et je partis sur le transport le Dromadaire. C'est ainsi que moi même je renonçais à une position dans ma patrie, et j'étais l'instrument de la dure destinée qui m'attendait en Amérique.

Recommandé par mon digne protecteur de l'Annibal, mon nouveau commandant m'exempta du service; mais enthousiasmé de la navigation, je voulus faire le rude service des matelots; je grimpais les mâts pour serrer les voiles, ce dont je m'acquittais assez mal. Mon zèle fut bientôt refroidi, et dès lors, je profitai de la bonne disposition de mes chefs, qui m'ont toujours employé à écrire, ou

à dessiner. Je commençai à sentir même de l'aversion pour la dépendance du matelot; cette inconstance prouverait chez moi un défaut moral, qui, toutefois, était alors pallié par un défaut physique, car ~~j'étais faible et malade~~ les dartres m'étaient revenues, et j'étais faible et malade, quoique je parusse avoir une bonne santé.

Mr Ducampe de Rosamel, commandant de la Marie Thérèse, m'employa à copier des plans Espagnols. Barcelonne ne tarda pas à capituler, car la constitution Espagnole venait de recevoir son dernier coup au Trocadéro. Il est à remarquer que presque tous ~~la majorité~~ les officiers de la frégate, étaient libéraux, mais le soldat obéit ~~presque~~ toujours à ses chefs.

La campagne, où je n'ai assisté que vingt cinq jours, était finie, nous rentrâmes à Toulon. Mr de Rosamel fut passer quatre mois à Paris, pendant lesquels la frégate se préparait pour le voyage; mais on n'assurait plus si nous irions autour du monde. On parlait de la station de l'Océan Pacifique. Pendant que j'étais à Toulon, je vis plus d'un parisien, arriver avec le même goût que j'avais eu pour la marine, et s'en dégoûter plus vite que moi: il est vrai que n'existant pour nous aucune perspective d'être officiers, cela nous décourageait; mais si je n'aimais plus la condition du matelot, j'aimais encore le voyage que nous allions faire, et j'attendis à terre, faisant quelques portraits.

Chapitre 3e

Départ pour l'Amérique

Mr De Rosamel arriva à Toulon, il me dit: venez en Amérique, et je vous permettrai de débarquer où vous voudrez. Nous appareillâmes en Février de 1824, ~~pour de jours après, je vis le pic~~ Pic de Ténériffe ~~dont~~ qui sous le tropique, avait la cime était couverte de neige, à cause de son élévation ~~notre traversée, et fut de voyage~~ ~~Notre traversée, de Toulon à Rio de Janeiro~~

et après une traversée de 45 jours, pendant laquelle ce que je vis de plus remarquable, ce fut le Pic de Ténériffe couvert de neige, nous arrivâmes à Rio-de-Janeiro. L'entrée de ce port est majestueuse. La baie et ses environs, ne le cèderaient pas à Constantinople, Naples, et Lisbonne. La ville leur est inférieure, quoique peut être plus vaste, parce qu'on n'y voit pas des palais et de grands édifices; mais depuis vingt ans que je la connais, elle s'est un peu embellie, et on construit tous les ans tant de maisons, ~~qu'au dire d'un français éclairé, Mr Charles Tannay~~, qu'elle ne sera pas tardive à ~~devenir aussi peuplée que~~ dépasser la population de ces grandes villes.

Tout m'annonçait que j'étais au Nouveau Monde; les pirogues qui glissaient autour de la frégate, les noirs, les fruits qu'ils apportaient, tout était nouveau pour moi. Nous descendîmes à terre, et la première impression que j'éprouvai, fut accompagnée de quelque chose de pénible. ~~fut pénible pour moi~~. Était-ce une ~~le~~ pressentiment ~~de la vie pénible~~? ~~d'une indéfinissable tristesse~~. La vue de cette population bigarrée de ~~noirs~~ blancs, noirs et mulâtres de toutes les gradations, m'attrista un peu. Je traversai la petite place du Capim, où l'on fouettait un noir attaché au Pilori. Cette vue me révolta, car j'étais novice en fait d'esclavage des noirs. Plus loin je vis la façade de S. François de Paule, où il était écrit en grosses lettres, Charitas, et je me mis à maudire un peuple qui affectait de la charité, et qui fouettait les noirs.

Je fus cette journée, chercher de l'emploi chez quelques négociants français, mais n'en ayant pas trouvé, je retournai à bord, et ne songeai plus à rester à Rio de Janeiro. Nous y passâmes un mois, et je croyais être à la veille de revoir l'Océan, et de cingler ~~le Ca~~ vers le cap Horn, lorsque Mr De Rosamel me fit appeller. Je courus à la chambre, et il me présenta à un de ses anciens amis, Mr Pierre Dillon, me disant que j'avais un emploi de commis chez ce Négociant. Je remerciai Mr De Rosamel avec transport; mes camarades enviaient mon sort, mais, soit inconstance, soit réalité, j'ai presque toujours regretté depuis, ~~d'être~~

~~par avoir continué d'être resté~~
~~d'être sorti de la~~ d'avoir quitté le service.
Il est bon de voir l'étranger, mais aussi longtemps que l'on peut tenir à sa patrie, il faut tâcher de resserrer les liens qui nous unissent à elle. Je débarquai le lendemain, 1er mai 1824, et je compris bien vite que ma nouvelle position était pire que la première. — Elevé dans une petite ville sans commerce, je croyais qu'un commis écrivait au bureau de son patron; mais il n'en était rien; j'étais commis dans un magasin de modes, ce qui n'était pas de mon goût. A bord de la frégate, je pouvais au moins, étudier Bézout et dessiner: cela était impossible et déplacé dans une maison de modes. Si j'avais eu l'esprit du commerce, l'occasion était favorable, pour faire mon noviciat dans le chemin de la fortune mercantile, car la maison était en vogue; mais j'étais trop inepte pour cela, et un an après, je sortis de chez Mr. Dillon, sans savoir où entrer, et sans argent, car à peine mes mille francs avaient suffi pour payer les avances de la frégate, et pour me vêtir. Je fus tenté de me rembarquer sur le vaisseau le Jean-Bart, qui était en rade; mais le même jour j'entrai chez Mr. Plancher, Imprimeur-Libraire; mon emploi était de vendre des livres, ce qui me plaisait davantage, et il me restait beaucoup de temps pour me livrer à l'étude.

Je n'avais pas renoncé à ma chimérique idée de la Noria hydrostatique; j'avais eu la bonhomie d'en montrer le dessin à Mr. de Rosamel, à Toulon, et qui plus est, à Mr. Dillon même. Si j'en parle, c'est parce que ce rêve d'alors, sera transformé dans la suite de ces Mémoires, en un plan nouveau, où je ne vois rien de contraire au bon sens*. A l'époque dont je parle, ma Noria avait subi un changement qui, sans la rendre moins ~~absurde~~ inexécutable, la faisait paraître ~~plus~~

* inexécutable. rêve de vingt années.

plus ingénieux ~~au premier abord~~. Je
l'envoyai un dessin accompagné d'une
explication, à M.r De Gestas, consul
de France, qui me le renvoya avec
une lettre polie, comme on a quelquefois
la condescendance de faire avec certains
visionnaires. Enfin, je le montrai à un
jeune officier du Génie, Hollandais,
qui, ~~au premier abord~~ trouva d'abord l'idée
ingénieuse, mais sentant qu'il devait
y avoir un défaut qu'il ne pouvait
encore bien connaître, il me dit que
dans deux jours il me donnerait son
avis. Passés deux jours, il me dit que
ma Noria pêchait contre la loi de la
pression hydraulique. Cette loi, qui —
au premier abord, a paru paradoxale
à plus d'un physicien, me surprit
beaucoup, et je mis ma Noria de côté.

Il y avait quatre mois que j'étais —
chez M.r Plancher, lorsqu'un soir vint
mon voisin, qui, le journal à la main
me dit: tenez, vous qui êtes peintre,
et aimez les voyages, lisez cette
annonce. « Un Naturaliste Russe, —
ayant à faire un voyage dans l'in-
térieur, a besoin d'un peintre. —
s'adresser au Vice Consulat de Russie »
C'en fut assez, je fus le lendemain
au Vice Consulat, je vis M.r de —
Langsdorff, Naturaliste, et Consul
Général de Russie, lequel allait par-
courir l'Amérique du sud, et je
fus accepté. Lorsque je parlai de
ce voyage à M.r Plancher, il s'y —
opposa, lui et ses amis. Il me
fit des propositions avantageuses; je
fus indécis pendant une semaine, mais
à la fin je sortis de chez lui et je
fus chez M.r De Langsdorff. M.r
Plancher a gagné depuis, trois cent
mille francs en six ans, et quand
il s'est retiré en France, il a vendu
son établissement sans rien toucher
au comptant, à des jeunes gens —

qui se sont enrichis, et qui ont eu des successeurs non moins heureux. Si j'eusse resté chez M. Plantier il m'aurait suffi d'un peu d'aptitude, pour avoir fait ma fortune avant l'âge de trente ans.

Je vais faire une description du voyage que je fis avec M. de Langsdorff; Donner au public un voyage au Brésil, fait il y a vingt ans (j'entre en 1849), aujourd'hui que tant de savants, d'artistes, et d'hommes à talent, ont fait des publications qui ne laissent, pour ainsi dire, plus rien à désirer sous le rapport scientifique et pittoresque, c'est ~~un entreprise tardive~~ s'y prendre beaucoup trop tard; mais j'espère que cette narration ne manquera pas de nouveauté: au reste, si cette publication est tardive, tout est tardif ~~dans ma vie~~ sur moi; j'ai vécu dans l'ombre; j'ai vu sans pouvoir me communiquer: une vie passée ainsi ne paraît être elle même une nouveauté qui peut être aura place dans le tableau des immenses conditions, brillantes ou obscures, auxquelles nous sommes sujets.

Je suspends ici la série des chapitres, ~~de cet ouvrage~~, parce que ce voyage est trop long, pour former un chapitre, et il ne peut pas suivre le même ordre, vu que c'est un Episode qui, malgré sa connexion avec l'ouvrage, pourra être toujours être pris séparément.

Voyage Fluvial,
du Tiété à l'Amazone,
par les Provinces Brésiliennes de St. Paul, Matto-Grosso, et Gram-Pará.

Nous partîmes de Rio de Janeiro, le 3 7.bre 1825, et, aidés d'un vent frais, nous fîmes en 24 heures, une traversée de 70 lieues jusqu'à Santos: ce fut un double avantage, car le navire portait encore 65 Nègres nuds, couverts de galle, et infects.

Santos, ville de six mille habitants, où nous ne vîmes que trois mâts portugais et quelques caboteurs, est néanmoins le premier port de la province. Située à une lieue de la mer, au milieu d'un marais de plusieurs lieues, et entourée de plages bourbeuses qui répandent une odeur désagréable, la ville est encore attristée par des pluies qui règnent la plus grande partie de l'année. C'est la patrie d'Alexandre de Gusmão, littérateur du dix-septième siècle, au sujet duquel on m'a cité plusieurs personnes m'ont assuré qu'il avait inventé les ballons aerostatiques, et qu'il en avait fait monter un à Lisbonne. Il serait étrange que ce fait, constaté ainsi dans une grande ville de l'Europe, n'eût pas fait, ainsi que son auteur, demeuré inconnu au monde européen. Alexandre de Gusmão était un homme de génie, qui a eu le tort de naître dans une colonie portugaise, et par conséquent, méconnu.

Santos a vu naître aussi les célèbres Andrada, qui ont fait l'Indépendance du Brésil, et se sont distingués toute leur vie, par leur courage et leurs vertus patriotiques, leur politique, leur science, et leur vaste érudition. Ils étaient trois frères, qui après avoir gouverné l'Empire, sont morts à peu près dans la pauvreté. ~~Ils ont imprimé aux Paulistes une teinte de~~

~~Mr. Withaker, consul anglais, nous reçut très bien, et nous donna sa~~

Nous fûmes bien reçus chez Mr. Withaker, consul anglais, qui nous donna sa maison de campagne. Passés quelques jours, je partis avant mes compagnons, pour aller à Cubatão, traiter le transport de nos effets avec un muletier. — J'embarquai avec deux passagers, sur une pirogue d'un seul tronc d'arbre, gouvernée par un nègre. J'admirais la beauté des sites, car, embarqué, on n'est pas incommodé par la fange des ~~bords~~ rives. Le marais paraissait une vaste plaine, où l'on voyait çà et là des monts verdoyants isolés; et au fond, du côté du N. O. paraissait la haute serra (Versant abrupt d'un plateau de pays), qui borde la côte depuis Rio de Janeiro, jusqu'à deux cent lieues vers le sud. Nous voguions ~~tantôt~~ tantôt sur le lit de la rivᵉ, tantôt nous entrions dans des canaux étroits, formés par des îles de mangliers, qui croisaient leurs branches sur nos têtes, brisant les rayons de la lune, qui brillait pour la première fois, depuis mon arrivée à Santos. J'écoutais le chant des oiseaux nocturnes du Brésil, si nouveau pour

le voyageur récemment arrivé.

Un Danois, me reçut chez lui à Cubatão. L'hospitalité est une vertu générale au Brésil, qui commence à diminuer dans les principales villes, parce qu'il s'y forme des hôtelleries, mais qui se conserve pure dans les campagnes.

Il était dix heures, quand j'arrivai: — grand bruit fait par les camarades — muletiers, qui chantaient, criaient, dansaient en battant les pieds; frappaient des mains et râclaient leurs espèces de guitarres. C'est ainsi qu'ils se délassent rudement des rudes travaux de leur métier.

Je vis le lendemain qu'il y avait du mouvement à Cubatão: cette bourgade, formée de 20 ou 30 maisons, et un couvent ancien occupé de Jésuites, était à l'époque où j'y ai passé, l'entrepôt des marchandises de Santos, et des denrées de l'intérieur. On a fait depuis, un atterrissement de deux lieues, qui traverse les marais jusqu'à Santos, et qui, ouvrant une belle route aux muletiers, a réduit Cubatão à un simple endroit de péage.

J'expédiai mes effets pour Campinas, ville située à 30 lieues N.O. sur la route de Cuyabá, où nous devions aller. C'est à Campinas que l'on trouve des tropas+ qui font le long voyage de Cuyabá.

+ (troupes de mulets)

Je partis pour St. Paul, avec deux compagnons Brésiliens. Après avoir fait encore demi lieue de plaine, nous commençâmes à gravir la Serra, haute de 2500 pieds: elle est escarpée, que le chemin, formé en zig zag, très courts, semble se replier sur lui même. D'un côté le flanc de la montagne, de l'autre, des précipices où l'on dirait que tout va rouler; véritable purgatoire pour les muletiers, surtout quand les tropas se rencontrent, s'croisent sur cet étroit chemin, et, ce qui arrive quelquefois, quand ils voient rouler mulets et charges — dans les précipices. On monte lentement, pour donner passage à ceux qui descendent, et les mulets, haletants, s'arrêtent à tout moment. Nous montions, et la température rafraîchissait. Nous sortions, en vue de Santos, de son climat humide et étouffant; cela s'appelle, selon l'expression des habitants, sortir de la chaudière de Santos. Avant d'entrer dans les brouillards qui couronnent la montagne, nous vîmes sous nos pieds, tout un seul précipice; il semblait qu'un épouvantable tremblement venait d'avoir lieu, ou que tout

allait s'écrouler au même instant.

Nous arrivâmes au pied de la Serra: heureusement, les brouillards s'étant dissipés, nous laissèrent contempler une des plus belles vues du pays. Au pied de la montagne, la vaste plaine de Santos, tissue, pour ainsi dire, de canaux de diverses largeurs, serpentant dans tous les sens, parmi lesquels se distingue le Caniú, — large d'une demi lieue, et qui, après avoir baigné Santos, décrit une courbe vers la droite, et va disparaître entre deux mornes, où il entre dans la mer. Plus loin, les monts arrondis qui bordent la côte, et enfin, l'Atlantique, brisant ses vagues sur les plages, en longs filets blancs, et offrant à la pensée, ses vastes solitudes, et les routes de l'Inde et du Pacifique, ouvertes par Cabral et Magellan, aux Anson, Drake, Bougainville, et Cook, et Lapeyrouse.

Un fait (désigner l'adjectif scientifique) qui est digne de remarque, c'est que qu'à une lieue du Pico da Serra, les eaux ne vont plus à la mer, quoiqu'elles n'en soient séparées que de quatre lieues, la rivière Tiété, tributaire du Paraná, qui lui-même se perd dans le Rio de la Plata, elles entrent dans la mer, après avoir fait un détour de six cent lieues. La province de St Paul, excepté sa partie nord, est l'opposé de toutes les contrées maritimes du globe, où les fleuves vont à la mer, car elle est traversée par des rivières qui s'en éloignent, pour aller au Paraná. Cette configuration du pays, fait que les Paulistes n'ont pas de navigation vers la mer; tout se transporte à dos de mulet; mais en revanche, ils ont les routes primitives que la nature a ouvertes à l'homme pour l'aider à pénétrer dans les forêts et les déserts.

Les Paulistes n'ont encore fait aucun progrès en fait de moyens de communication; ils ont même abandonné la navigation du Tiété, mais à l'époque de la découverte, leurs fleuves les ont conduits au centre de l'Amérique, et telles étaient leurs excursions aventurières, qu'ils ont découvert tout l'intérieur du Brésil, —

Voyage Fluvial,
du Tiété à l'Amazone,
par les Provinces Brésiliennes de St. Paul, Matto-Grosso, et Gram-Pará.

Nous partîmes de Rio de Janeiro, le 3 7.bre 1825, et, aidés d'un vent frais, nous fîmes en 24 heures, une traversée de 70 lieues jusqu'à Santos: ce fut un double avantage, car le navire portait encore 65 Nègres nuds, couverts de galle, et infects.

Santos, ville de six mille habitants, où nous ne vîmes que trois mâts portugais et quelques caboteurs, est néanmoins le premier port de la province. Située à une lieue de la mer, au milieu d'un marais de plusieurs lieues, et entourée de plages bourbeuses qui répandent une odeur désagréable, la ville est encore attristée par des pluies qui règnent la plus grande partie de l'année. C'est la patrie d'Alexandre de Gusmão, littérateur du dix-septième siècle, au sujet duquel on m'a cité plusieurs personnes m'ont assuré qu'il avait inventé les ballons aerostatiques, et qu'il en avait fait monter un à Lisbonne. Il serait étrange que ce fait, constaté ainsi dans une grande ville de l'Europe, n'eût pas fait, ainsi que son auteur, demeuré inconnu au monde européen. Alexandre de Gusmão était un homme de génie, qui a eu le tort de naître dans une colonie portugaise, et par conséquent, méconnu.

Santos a vu naître aussi les célèbres Andrada, qui ont fait l'Indépendance du Brésil, et se sont distingués toute leur vie, par leur courage et leurs vertus patriotiques, leur politique, leur science, et leur vaste érudition. Ils étaient trois frères, qui après avoir gouverné l'Empire, sont morts à peu près dans la pauvreté. ~~Ils ont imprimé aux Paulistes une teinte de~~

~~Mr. Withaker, consul anglais, nous reçut très bien, et nous donna sa~~

Nous fûmes bien reçus chez Mr. Withaker, consul anglais, qui nous donna sa maison de campagne. Passés quelques jours, je partis avant mes compagnons, pour aller à Cubatão, traiter le transport de nos effets avec un muletier. — J'embarquai avec deux passagers, sur une pirogue d'un seul tronc d'arbre, gouvernée par un nègre. J'admirais la beauté des sites, car, embarqué, on n'est pas incommodé par la fange des ~~bords~~ rives. Le marais paraissait une vaste plaine, où l'on voyait çà et là des monts verdoyants isolés; et au fond, du côté du N. O. paraissait la haute serra (Versant abrupt d'un plateau de pays), qui borde la côte depuis Rio de Janeiro, jusqu'à deux cent lieues vers le sud. Nous voguions ~~tantôt~~ tantôt sur le lit de la rivᵉ, tantôt nous entrions dans des canaux étroits, formés par des îles de mangliers, qui croisaient leurs branches sur nos têtes, brisant les rayons de la lune, qui brillait pour la première fois, depuis mon arrivée à Santos. J'écoutais le chant des oiseaux nocturnes du Brésil, si nouveau pour

le voyageur récemment arrivé.

Un Danois, me reçut chez lui à Cubatão. L'hospitalité est une vertu générale au Brésil, qui commence à diminuer dans les principales villes, parce qu'il s'y forme des hôtelleries, mais qui se conserve pure dans les campagnes.

Il était dix heures, quand j'arrivai: — grand bruit fait par les camarades — muletiers, qui chantaient, criaient, dansaient en battant les pieds; frappaient des mains et râclaient leurs espèces de guitarres. C'est ainsi qu'ils se délassent rudement des rudes travaux de leur métier.

Je vis le lendemain qu'il y avait du mouvement à Cubatão: cette bourgade, formée de 20 ou 30 maisons, et un couvent ancien occupé de Jésuites, était à l'époque où j'y ai passé, l'entrepôt des marchandises de Santos, et des denrées de l'intérieur. On a fait depuis, un atterrissement de deux lieues, qui traverse les marais jusqu'à Santos, et qui, ouvrant une belle route aux muletiers, a réduit Cubatão à un simple endroit de péage.

J'expédiai mes effets pour Campinas, ville située à 30 lieues N.O. sur la route de Cuyabá, où nous devions aller. C'est à Campinas que l'on trouve des tropas+ qui font le long voyage de Cuyabá.

+ (troupes de mulets)

Je partis pour St. Paul, avec deux compagnons Brésiliens. Après avoir fait encore demi lieue de plaine, nous commençâmes à gravir la Serra, haute de 2500 pieds: elle est escarpée, que le chemin, formé en zig zag, très courts, semble se replier sur lui même. D'un côté le flanc de la montagne, de l'autre, des précipices où l'on dirait que tout va rouler; véritable purgatoire pour les muletiers, surtout quand les tropas se rencontrent, s'croisent sur cet étroit chemin, et, ce qui arrive quelquefois, quand ils voient rouler mulets et charges — dans les précipices. On monte lentement, pour donner passage à ceux qui descendent, et les mulets, haletants, s'arrêtent à tout moment. Nous montions, et la température rafraîchissait. Nous sortions, en vue de Santos, de son climat humide et étouffant; cela s'appelle, selon l'expression des habitants, sortir de la chaudière de Santos. Avant d'entrer dans les brouillards qui couronnent la montagne, nous vîmes sous nos pieds, tout un seul précipice; il semblait qu'un épouvantable tremblement venait d'avoir lieu, ou que tout

allait s'écrouler au même instant.

Nous arrivâmes au pied de la Serra: heureusement, les brouillards s'étant dissipés, nous laissèrent contempler une des plus belles vues du pays. Au pied de la montagne, la vaste plaine de Santos, tissue, pour ainsi dire, de canaux de diverses largeurs, serpentant dans tous les sens, parmi lesquels se distingue le Caniú, — large d'une demi lieue, et qui, après avoir baigné Santos, décrit une courbe vers la droite, et va disparaître entre deux mornes, où il entre dans la mer. Plus loin, les monts arrondis qui bordent la côte, et enfin, l'Atlantique, brisant ses vagues sur les plages, en longs filets blancs, et offrant à la pensée, ses vastes solitudes, et les routes de l'Inde et du Pacifique, ouvertes par Cabral et Magellan, aux Anson, Drake, Bougainville, et Cook, et Lapeyrouse.

Un fait (désigner l'adjectif scientifique) qui est digne de remarque, c'est que qu'à une lieue du Pico da Serra, les eaux ne vont plus à la mer, quoiqu'elles n'en soient séparées que de quatre lieues, la rivière Tiété, tributaire du Paraná, qui lui-même se perd dans le Rio de la Plata, elles entrent dans la mer, après avoir fait un détour de six cent lieues. La province de St Paul, excepté sa partie nord, est l'opposé de toutes les contrées maritimes du globe, où les fleuves vont à la mer, car elle est traversée par des rivières qui s'en éloignent, pour aller au Paraná. Cette configuration du pays, fait que les Paulistes n'ont pas de navigation vers la mer; tout se transporte à dos de mulet; mais en revanche, ils ont les routes primitives que la nature a ouvertes à l'homme pour l'aider à pénétrer dans les forêts et les déserts.

Les Paulistes n'ont encore fait aucun progrès en fait de moyens de communication; ils ont même abandonné la navigation du Tiété, mais à l'époque de la découverte, leurs fleuves les ont conduits au centre de l'Amérique, et telles étaient leurs excursions aventurières, qu'ils ont découvert tout l'intérieur du Brésil, —

franchi le Paraguay, et se sont approchés de l'Amazone. Leur audace alla au point d'obliger la cour de Madrid à faire des réclamations auprès de celle de Lisbonne, objectant que les Paulistes menaçaient de pénétrer jusqu'à l'Océan Pacifique. — C'est à ceux que le Brésil doit son immense extension ~~dans l'intérieur~~ vers l'Ouest.

Ils s'embarquaient souvent sur leurs pirogues, n'emportant pour toute provision que leurs fusils, de la poudre, du plomb, et du sel, et bravaient les mille cataractes des rivières, les fièvres, les intempéries, et les sauvages. Tout d'activité donnerait une haute idée des anciens Paulistes, si la soif de l'or n'eût été leur unique mobile.

Nous fîmes encore trois lieues jusqu'à la Ville de St Paul,+ le pays, ~~est entrecoupé de hautes collines couronnées~~ d'abord entrecoupé de hautes collines, couronnées de bois qui ne ~~paraîtraient~~ paraissent touffus qu'à ceux qui n'ont pas vu les majestueuses forêts de l'intérieur.++ Les approches de St Paul, sont assez arides, ~~Nous passâmes~~ mais, une lieue avant d'y arriver, nous traversâmes le champ célèbre de l'Ypiranga, où le Prince Régent, depuis D. Pedro 1°, proclama l'Indépendance du Brésil. Les Paulistes, dans leur première ferveur,* ont jeté les fondements d'une pyramide, qui jamais n'a pu s'élever à un décimètre du sol. Un fossé en quarré, rempli de pierres sans ciment, c'est tout ce que j'ai vu. Le ruisseau Ypiranga, donne son nom au champ qu'il traverse, ~~et~~ a ce nom, sans cesse répété dans tout le Brésil, est lié au grand événement de l'Indépendance; mais ce ruisseau est si insignifiant, ~~qu'on le~~ que ~~sans~~ ~~être~~ prévenu, on le passerait sans s'en apperçevoir.

Nous arrivâmes à St Paul. Un voyageur, Mr Taunay, frère de ~~Mr Adrien~~ notre compagnon de voyage, Mr Adrien Taunay, a dit en parlant des rues et

+ trois lieues jusqu'à S. Bernardo, où il y a une plantation de thé, et

On voit beaucoup de

++ ~~On voit le~~ Pins d'Amérique, arbre qui pourrait simboliser la tristesse, mais qui est remarquable par sa hauteur, et ses longs bras horisontaux, terminés par une touffe ronde de feuilles. ~~Ces touffes~~

Si on n'était pas

maisons de cette ville, que ses habitants étaient ennemis jurés de l'angle droit : rien de plus vrai : on se demande pourquoi le coin de certaines maisons fait un angle de 30°, ou de 150°, ~~et La plupart des ma~~ La plupart des maisons s'éloignent de l'angle droit, et les salles forment des losanges. J'ai vu des salles où il y avait cinq ~~coins~~ angles, pour éviter un angle rentrant, trop aigu. On fait de nouvelles constructions plus régulières, mais on en continue d'autres avec ce même défaut de l'angle aigu ou obtus. ~~Cependant, St Paul, sera un jour, une jolie ville~~.

Toujours avec mes deux compagnons, je partis pour S. Carlos. Je vis à 3 lieues de St Paul le mont Jaraguá ; mot indien qui signifie, roi des Montagnes, parce que c'est le point culminant du pays. ~~Il est encore remarquable~~ C'est au pied de cette montagne, que l'on a découvert la première mine d'or du Brésil, ~~à peu près~~ vers l'an 1520, et cela fit que le Portugal jettât les yeux sur le Brésil, jusques là peu apprécié. Pedro Alvares Cabral, naviguant vers les Indes Orientales, poussé par les vents, vers le Brésil, qu'il ne cherchait pas, avait découvert en 1500, et par hasard, cette vaste région. Pendant vingt ans, le Portugal, occupé de ses brillantes conquêtes en Afrique et en Asie, n'avait fait aucun cas du Brésil, qui n'avait vu arriver que quelques aventuriers, et déportés de cette nation ; mais aussitôt que la cour de Lisbonne eut connaissance des mines d'or du Jaraguá, elle envoya des Gouverneurs au Brésil, et beaucoup de portugais vinrent s'y établir. Ces mines étaient cependant peu ~~de~~ abondantes. Les Paulistes, stimulés par cette première découverte, s'enfoncèrent hardiment dans les déserts, et découvrirent des mines incomparablement plus riches.

Après avoir fait encore une lieue nous nous arrêtâmes, ~~pour dîner~~ à la petite rivière Juquiri. Il y a une méchante cabane, ~~habitée par une dont la [illegible]~~ malpropre et ~~assez~~ répugnante, mais pas d'autre abri et pas d'autre endroit pour ~~manger~~ dîner. ~~Tel est le mauvais état des routes, que Sénateurs, Ministres d'Etat manque de ressources, que dans cette cabane se sont abrités~~ Le pauvre homme qui l'habitait, nous montra un peu de poudre d'or, qu'il avait tirée de la Rivière; ~~mais personne n'exploite plus les mines du Jaraguá, ce terrain~~ mais avec ~~un tel~~ tant de travail, que ce n'en vaut pas la peine. Tel est le manque de ressources sur cette route,+ ~~que~~ les plus grands personnages, tels que Régents, Ministres, Sénateurs et Députés se sont abrités dans cette cabane. Le vieux Paula, était aussi connu du peuple, que des ~~nouveaux Magnates de son pays. Je dis nouveaux Magnates, parce que les anciens nobles portugais s'étant retirés du Brésil, avec D. João Sexto, après l'avoir épuisé en commun, la noblesse~~ riches, et des hommes d'Etat.

+ qu'aussi longtemps que le pauvre homme a vécu,

~~Ce fut [illegible]~~

Paula nous servit de la Cangica, à la fin ~~du dîner de notre~~ du dîner. Cette nourriture, exclusivement Pauliste, ~~mériterait, selon moi, d'être~~ consiste ~~simplem~~ en du maïs+ simplement bouilli dans de l'eau, sans sel, ni rien autre chose. ~~On pile On pile~~ Je ne pus d'abord goûter cette nourriture, privée de tout condiment, ~~mais je m'y suis habituée par l par la suite~~ mais je l'ai trouvée excellente par la suite: elle est très saine; l'eau s'épaissit par la fécule du maïs. On mange la Cangica à la fin du repas, ou simple, ou avec du lait, du fromage, ou du sucre. Si par hazard il prenait envie à quelqu'un de

+ pilé seulement ce qu'il faut pour en séparer la peau, et

mes lecteurs, d'essayer la Cangica, je l'avertis qu'elle pourrait lui être difficile, car il n'avait pas un gros pilon d'un seul bloc de bois, qui fait toujours partie des ustensiles de cuisine des Paulistes; et je l'avertis aussi que le maïs doit bouillir sur le feu, pendant au moins six heures. Ce peuple connaît deux ou deux manières de manger le maïs, qu'il ne serait pas un mal qu'elles fussent connues dans nos pays.

En avançant vers Jundiahy, le pays devient un peu plus boisé et vallonneux. Je m'arrêtai 22 jours dans cette ville, à l'attente de Mr. de Langsdorff. Reçu chez une famille dont mes compagnons Brésiliens étaient parents, je fus traité comme si j'étais de la maison. Je fus visiter, avec mes bons hôtes, à une lieue de campagne, appellée Motiron. Quand un paysan, qui a peu, ou n'a point d'esclaves, veut faire la récolte de maïs, ou de tout autre grain, il invite les paysans ses voisins, qui viennent l'aider. La maison se remplit de monde; les hommes vont au champ, font la cueillette; les femmes apprêtent les repas; la journée se passe en travail, avec un air de fête, et pendant la soirée, on parle, on rit, on raconte des histoires de revenants: trois grands coups de hache ont été entendus dans la forêt à minuit, et un énorme Jiquitibá est tombé avec grand fracas. De grosses pierres ont été lancées de l'autre côté de la rivière, hors de la portée humaine; Un fantôme lumineux, connu du peuple des campagnes,

* on râcle un viole, qui ne manque presque jamais dans le Champ Brésilien,

sous le nom de Baé-tata, a été vu pêchant le long des rivières, ou barrant le passage d'un chemin, et ils racontent encore d'autres histoires de ce genre.

Le Motirou pourrait être pris comme un exemple du travail attrayant; mais il y a loin, je pense, des habitudes spontanées d'un peuple, à celles qu'on veut lui faire prendre systématiquement, ou

Mr de Langsdorff étant arrivé à Jendiaby, je partis avec Mr Riedel pour S. Carlos, à 7 lieues plus loin. Les forêts deviennent plus belles, et les terres sont meilleures. La ville s'étend, mais les maisons sont éparses, et sans étage. On voit beaucoup de murs faits de terre pilée, et de couleur rouge. Cependant, on construisait diverses maisons; cela fit dire au Botaniste que S. Carlos ressemblait à une nouvelle Carthage: c'est trop d'honneur, à mon avis, car si S. Carlos, qui a commencé il y a 75 ans, s'augmente plus que les villes des Sauvages, ses progrès sont bien loin d'égaler ceux des villes naissantes des Etats-Unis. Vingt Vingt trois ans se sont passés depuis que je suis venu à S. Carlos, jusqu'au moment où j'écris cet article, et je l'habite il y a 18 ans que je l'habite: on y a fait quelques maisons, on y a fait pendant ce temps, 6 maisons à étage, et 50 ou 60 maisons neuves, mais qu'est-ce que cela? Il n'y a pas encore deux petits clochers, l'église paroissiale menace tellement de tomber, que l'étranger qui arrive, est péniblement surpris. Elle n'a jamais été finie, et jamais

Le Motirou pourrait être pris comme un exemple du travail attrayant; j'ai vu d'autres bien plus frappants encore, qui montrent les adversaires du Socialisme aller sans utopie, sans se douter que beaucoup d'idées de Fourier sont des faits déjà existants sur la terre.

†† Je suis venu habiter S. Carlos, après avoir fait ma tournée au Brésil avec Mr de Langsdorff; je puis en parler avec plus de certitude.

On a commencé une grande église, il
y a 23 ans; elle a déjà plus de la moitié du
temps qu'il a fallu pour construire le
temple de Salomon, une des merveilles du
monde, et il n'existe que les murs et la toit.
Cette masse, avec sa triste couleur de terre
rouge, car tout ici se fait de terre pilée,
est grande au dehors, et d'une hauteur
disproportionnée; mais entrez dans la
nef, et vous serez surpris de la trouver
si petite: jamais dans une église du Brésil,
l'intérieur ne correspond comme les
architectes ne construisent pas avec des
pierres et de la chaux, ils ne placent pas
des colonnes, ni des piliers dans le corps de
l'église; mais, afin de soutenir les galeries et
la toiture, ils font à leur place, deux
grands murs qui vont jusqu'au toit;
ce qui les oblige à laisser deux longs corridors
latéraux, qui diminuent d'autant le
corps de l'église, sans aucune utilité.
Par conséquent,

Pendant que je traitais à S. Carlos avec un
Muletier, pour le transport de nos effets à Cuyabá,
je reçus une lettre de M. D. Langsdorff, où il
me disait: « Nous n'allons plus à Cuyabá par
terre; nous allons nous embarquer à Porto-Feliz,
pour nous y rendre par les rivières. Le Docteur
Engler, d'Itú, m'a fait voir que cette route
n'a pas encore été explorée par les Naturalistes,
tandis que le chemin de terre a déjà été vu
par plusieurs d'eux, tels que MM. Spix et
Martius, Burchell, Matteus, &c. Venez à
Porto Feliz chez M. Francisco Alvares Maxado
de Vasconcellos, excellente personne dont je
dois la connaissance à M. Engler. Je vais
faire une excursion dans le Sud de la province,
et pendant ce temps, aidé de M. Francisco
Alvares, vous ferez apprêter les canots, les rames,
et vous enrôlerez les équipages. » Je partis
pour Porto Feliz; je vis la Salto de Itú.
Cette chûte de la rivière Tiété, est célèbre dans
les provinces et même à Rio de Janeiro; elle
n'est pas à comparer avec les grandes chûtes
que j'ai vues depuis dans l'intérieur;
mais toutes les scènes de ce genre captivent

notre attention. Le Tiété tombe avec fracas entre des rochers à pic; il bondit transformé en écume et lance une vapeur blanche que le vent emporte sur la verdure de la forêt. Il n'est plus que flots d'écume s'entrechoquant, se heurtant avec bruit contre des rochers à flot et submergés, jusqu'à une certaine distance, où le fleuve reprend peu à peu sa sérénité. La chute d'un fleuve, vue d'assez près pour qu'elle embrasse notre angle visuel, nous donne une idée, très faible à la vérité, des cataclismes qui ont bouleversé la terre: cataractes du ciel ouvertes, montagnes d'eau fondant sur la terre, tonnerres, abymes, rochers engloutis et découverts tour à tour, au milieu des tiraillements d'une mer blanche d'écume, tout cela se produit devant nous, quand nous contemplons une scène si imposante.

Je trouvai à Itu tous mes compagnons réunis, et je m'arrêtai quelques jours avec eux. Je fis la connaissance du Dr Engler, autrichien, homme rempli de science. Il avait une belle bibliothèque allemande, un cabinet de Physique, un Laboratoire, et des instruments astronomiques. Tout cela lui vaut l'estime de quelques personnes, l'indifférence et quelquefois la censure du plus grand nombre. Telle est la condition de l'intelligence en ce pays! L'intelligence n'est-elle pas un don de la Divinité? A voir comme le mérite et le talent sont souvent méconnus sur la terre, il semblerait que ce sont plutôt des excentricités, des hors-d'œuvre, des hostilités même, au genre de bien être que les hommes préfèrent. Le Dr Engler, est, du reste, supérieur aux dégoûts que sa position pourrait lui faire sentir. Doué comme il est, d'un tact exquis en toutes choses, il a celui de la Médecine, qui le rend indépendant. On dirait qu'il cultive les sciences plutôt pour lui, que pour en faire parade; cela n'empêche pas qu'il ne soit connu en Europe, et en correspondance avec des savants, surtout de l'Allemagne. Je citerai une preuve de l'utilité de la science, et je demande pardon au lecteur, de vouloir démontrer ce qui est tant connu; mon étrange langage est un peu étrange, est cependant le fruit de ma propre position, à moi qui ai cueilli tant d'amertume, de mon goût pour la science. Venons au fait. Le Docteur Engler fit connaître à Mr de Langsdorff, la racine de Caïnca, et ses propriétés médecinales; celui-ci fit grand bruit en Europe, de sa prétendue découverte, et deux ans après, les demandes étaient considérables, au point que pour

la province de Matto Grosso, la canna devient un objet d'industrie et d'exportation.

Itú a au moins dix Eglises, et qui sont les meilleures de la province, la capitale exceptée. Les habitants d'Itú ont du zèle pour la gravité et la décence du culte; il est vrai qu'ils ont eu plusieurs hommes qui se sont consacrés à exciter ce zèle; parmi eux s'est distingué le Padre Jeronimo, qui s'était fait prêtre après être devenu veuf. Il a commencé et fini la Patrocinio, assez jolie Eglise, où l'on voit des colonnes Corynthiennes, mais dont le frontispice n'a aucune règle d'architecture. Le Padre Jeronimo faisait des Eglises, des Images assez correctes pour quelqu'un qui n'a jamais rien vu, et de mauvais tableaux. Son fils, le Padre Elias, a refait intérieurement l'Eglise paroissiale, dont l'intérieur ne manque pas de goût; mais toujours ces corridors latéraux qui étroitent l'intérieur de toutes les églises de ce pays. Le Padre a placé le docteur au milieu du frontispice, contre la règle de l'art. Cette Eglise a des peintures faites par un Paulista, nommé Patricio, que je ne sais où il avait puisé son talent, car il en avait: malheureusement, le Padre Elias, en vrai Barbare, a fait retoucher ces peintures par des barbouilleurs; et il n'a été mais il a été la voûte du chœur est échappée intacte: on y voit la Circoncision du Seigneur: le Divin Enfant, le vieux Siméon, les personnages, les draperies et les effets de lumière, reposent l'œil, des mauvais tableaux du corps de l'Eglise. A propos de peintures, j'ajouterai que j'ai vu depuis à l'église de la Lapa, des images et des peintures aussi abominablement faites que les petites figures de fétiches que l'on trouve dans les Quilombos. Quilombos des Nègres marrons.

J'ai pu voir à une lieue Nord d'Itú, une carrière de belles ardoises, qui vaudrait des millions, si les Paulistes étaient aussi avancés que les Anglo-Américains. St Paul, Santos et Rio-de-Janeiro pourraient s'embellir de jolis trottoirs, et les corridors, les cours et les Varandas, (salle à manger) pourraient être pavés de grandes dalles. Itú a quelques trottoirs assez bien

pavés de ces ardoises, mais la plûpart des rues sont en mauvais état.

M.r de Langsdorff et les autres Employés, étant partis pour la Fabrique de fer de S.am João d'Ypanema, à 6 lieues O. N. O., je me rendis à Porto-Félix, qui n'est qu'à 4 lieues N. O. Arrivé en cette ville, je traversais lentement sa longue rue montueuse et déserte, pavée de pierres de grès; le soleil dardait ses rayons à plomb sur ma tête. J'arrivai enfin à la maison de Francisco Alvares: un homme sort pour me recevoir; sa figure au teint blême, mais blême; ses yeux un peu enfoncés et entourés d'une teinte violette, avaient quelque chose de rebarbatif; mais ses cheveux noirs bouclés sur un front pâle, où quelque chose se pouvait lire, tempéraient la réserve qu'inspirait son regard: c'était l'excellent Francisco Alvares: à peine il sut qui j'étais, qu'il fit une exclamation de joie; j'entrai dans une petite salle; ses paroles et ses manières me saisirent de sympathie.

Dès ce jour même, il me traita comme si j'étais de sa famille: des livres français, des instruments de physique, le calme parfait dont on jouit dans une petite ville, et plus que tout cela, sa société, sa conversation variée, vive, piquante, embrassant tout; sa maison et son jardin, dominant sur un côteau rapide, au bas duquel coule le Tibé; la vue d'une vaste plaine, où le fleuve serpentait, et fuyait vers le désert; une nombreuse société des bons habitants de cette ville, toute Brésilienne et Libérale, tous les jours, à table, et à toute heure; tout cela a fait de mon séjour à Porto Félix, un temps de bonheur dont j'ai rarement joui.

Je regrette à temps, j'regrette Francisco Alvares me récitant Camões, Francisco Manoel, Bocage et tant d'autres; les vers de ces grands poëtes, de Camões surtout, prenaient dans sa bouche, par l'accent et l'inflexion de sa voix, un caractère qui réveillait en moi une fibre jusques là inconnue. J'avais lu nos meilleurs poëtes français, et je n'en avais compris que le drame, sans en sentir la poésie. J'aime des Francisco Alvares me fit aimer la

poésie portugaise, ou pour mieux dire, la poésie, car on ne put qu'après l'avoir connue que je pris goût à lire le Dante, Pétrarque et le Tasse: cependant Lamartine, ce poète de l'Exilé, et de toute âme souffrante, me révéla plus tard, que la langue française, moins facile peut-être, pouvait ~~dans~~ dans de mains habiles, devenir tour à tour, aussi souple et chaleureuse, que les langues du midi.

Francisco Alvarez était pauvre: néanmoins il était l'âme du parti Libéral, qui formait la grande majorité de la ville, et il jouissait d'une influence illimitée sur les habitants: elle était dû non seulement à ses bonnes qualités, ~~comme~~ mais aussi à ~~du talent~~ son rare talent pour la Médecine et la Chirurgie, qu'il n'avait jamais appris que sous un Professeur habile à St. Paul, ce Professeur ayant faculté de livrer des Certificats qui ne manquaient jamais de faire obtenir à ses Elèves, une patente royale pour exercer ces deux facultés: c'était que du temps de Dom João 6.°, comme il n'y avait pas une seule école de Médecine au Brésil, ce Monarque avait voulu faciliter à la jeunesse peu fortunée, les moyens de se livrer à cette profession: le manque de Médecins, et l'occupation du Portugal par les Français, avaient contribué d'ailleurs, pour que le Gouvernement adoptât à cet égard, des réglements favorables aux Brésiliens. Francisco Alvarez n'avait donc jamais vu d'Académies, ni de grands hôpitaux; il avait du génie, et c'était assez. A l'âge de 18 ans, il se trouvait à Santos, employé à l'hôpital militaire: un Capitaine d'un Balainier anglais demandait avec urgence un Chirurgien pour un de ses matelots qui était tombé des haubans sur le pont, et s'était fracassé le crâne: on lui présenta Francisco Alvarez dont la jeunesse ne lui inspira pas de la confiance; mais bientôt, voyant ce jeune homme lui parler

avec soin de l'opération à faire, et lui cita les meilleurs opérateurs anglais, il lui livra le matelot, qui subit l'opération du Trépan et fut sauvé. Le Capitaine veut l'emmener en Angleterre, pour le faire étudier; mais le Gouverneur de St Paul, informé, l'empêche de déserter, en l'appelant sous un vain prétexte.

A Porto-Felix, Fr.co Alvares était déjà un très bon oculiste, et on venait de loin pour des opérations de cataracte, pupille artificielle, &c. Actif audacieux qu'habile dans toutes les opérations de Chirurgie et dans la Médecine; et, comme cela arrive à beaucoup d'habiles Médecins, doué d'un patriotisme ardent, sa réputation et sa popularité grandissaient déjà, et présageaient la carrière distinguée qu'il a parcourue depuis comme Médecin, et comme Orateur Libéral, à l'Assemblée Nationale du Brésil.

La famille de mon ami se composait de son Epouse Dona Candida, d'un caractère vif et aimable, d'une fille âgée de onze ans, et d'un fils de dix-[illegible]. mon ami idolâtrait sa fille, dont l'éducation formait un de ses principaux soins. Nous avons fait plus d'une partie de pêche, plus d'une promenade sur l'eau, et des tournées à la campagne, visitant des familles où, grâce à Dona Candida, j'étais admis à l'intimité de l'intérieur, conversant avec les deux jeunes filles de la maison, et cela, contre l'usage du pays, qui interdit rigoureusement l'entrée à moins qu'on ne soit très connu de la famille.

Jamais je ne m'étais vu si libre de mon temps, et je donnais cours à ma passion: Francisco Alvares faisait tout pour moi, aidé qu'il était de tout le monde. Au bout de trois mois, il avait fait construire deux grandes pirogues qui étaient chacune d'un seul tronc d'arbre, et qui avaient vingt cinq pieds de longueur; quant aux autres dimensions, il suffit de dire qu'après être entré dans la pirogue il fallait étendre les bras pour toucher les bords, qui étaient à la hauteur de la poitrine. On avait construit par les ordres, plus cinq pirogues de moindres dimensions, ce qui mettait notre flotille à sept embarcations. Francisco Alvares engagea un Guide, un Contre-Guide, trois Pilotes, trois Contre-Pilotes, et vingt rameurs, pour former les Equipages. Il fit apprêter des provisions pour quatre mois, et enfin, tout ce qui était nécessaire pour le voyage, comme Pagayes Perches pour remonter les rivières, Gaffes pour s'accrocher aux branches d'arbre, tentes,

barragens, &c. Pour moi, je n'avais qu'à écrire les noms des hommes enrôlés, et prendre note des avances qui leur étaient faites en argent, vêtements, et quelques armes.

MM. Riedel, Taunay et Rubtzoff, arrivèrent chez Fr.co Alvares, après cinq mois d'excursion dans le sud de la province; M.r de Langsdorff ne tarda pas à arriver de Rio de Janeiro, où des affaires l'avaient appelé; tout était prêt pour le voyage.

Départ de Porto Feliz pour Cuyabá.

Le 22 juin 1826, nous descendions la rue de Porto-Feliz, pour nous rendre au port d'embarquement; M.r de Langsdorff était en uniforme de Consul Général de Russie; nous étions accompagnés de Francisco Alvares et sa famille; le Capitão-Môr de la ville en uniforme, le Curé et son Sacristain, portant le Rituel et le Bénitier, le Juge, et un nombreux cortège des principaux habitants, et une foule de curieux de toutes couleurs. L'air retentissait des salves de mousqueterie qui partaient de la ville, et auxquelles nos embarcations répondaient, car ce peuple est très enclin à brûler de la poudre. Arrivés au port, les rives du Tiété, les rampes, les avenues, étaient couvertes par la foule. Le drapeau blanc, avec croix bleue en sautoir, de Russie, flottait sur nos canots, arboré à un petit mât planté derrière la barrague de drap vert de la poupe; ~~en quittant~~ au bruit des salves, et aux cris du peuple, qui échangeait des adieux plaintifs avec nos équipages, succéda soudain le plus grand silence: le curé venait de revêtir le surplis et l'Etole; tout le monde mit chapeau bas; le curé récita des prières, et bénit nos gens, nos canots, notre voyage. A cette courte, mais auguste cérémonie, s'ensuivirent nos adieux, nos à Fr.co Alvares, qui allait nous accompagner jusqu'à l'entrée du désert, mais à son excellente famille, et aux bons

habitants de Porto-Feliz.

Mr. de Langsdorff, ayant avec lui Fr.co Alvarez, montait la Peróva, nom indien de l'arbre dont ~~ce canot~~ cette pirogue était faite : cette embarcation avait largué la première, et elle était gouvernée par le Guide, ou commandant de la flotille, debout sur la poupe, où était amarrée à droite une grande pagaie, qu'il tenait verticalement par le manche, et qui servait de gouvernail ; un contre-pilote était près de lui, plus bas, pour l'aider à la manœuvre. Sur la proue, était un Proeiro, (homme de proue), qui, debout, se tenant quelquefois sur un seul pied, faisait des tours d'adresse, frappait la pagaie des mains et des pieds, l'élevait, la tournait, l'abaissait, et tout cela en suivant la cadence marquée par les coups de pagaie des six rameurs de l'avant : on aurait dit un tambour major en tête de son régiment. ~~Le Proeiro ne déploie son adr. ordinairement son adresse en départ et aux arrivages des villes~~

Suivait la Ximbó, dont le nom avait la même origine que le précédent, montée par M.M. Riedel et Taunay, et gouvernée par le Contre-Guide.

La Batelão, que je montais avec Mr. Rubzoff, et où nous étions moins à l'aise, parce que sa barrague était plus petite, était le troisième dans notre ordre de marche ; venaient ensuite les quatre pirogues de moindres grandeurs, dépourvues de barragues, dont la plus petite, montée par trois hommes, était le canot de chasse, allant tantôt en avant, tantôt en arrière ; c'était l'Aviso de la flotille : on l'emploie aussi à aller reconnaître les écueils, les caxoeiras, et quelquefois les sauvages, quand on appréhende du danger.

Nous défilâmes ainsi devant Porto-Feliz, au bruit des salves de terre et de mer, et d'innombrables fusées. Au sommet de la rampe du jardin de Fr.co Alvarez, au pied d'un rocher ou bien de fois je m'étais délassé quand j'avais monté le tortueux escalier de cette rampe fatiguante, ~~et où il~~ était étendue une toile blanche, où quatre mouchoirs rouges représentaient les embrasures d'une batterie; un pavillon blanc y flottait au milieu de la fumée des salves; mais au premier détour de la rivière, nous ne vîmes plus ces lieux que je regrettais, et les cimes pyramidales des deux clochers de l'église, se montrèrent seules quelques instants encore.

Tous les habitants des rives nous saluaient à notre passage, avec des salves auxquelles nous répondions. Nous abordâmes le soir, à un ~~endroit ou~~ lieu désert pour y faire notre Pouso, campement pour passer la nuit. Quoique nous eussions fait trois lieues par la rivière, nous étions à une lieue et demie de la ville. Fr.co Alvarez proposa d'y retourner, et son avis fut accueilli par MM. Riedel, Taunay, et moi aussi; nous fîmes un quart de lieue jusqu'à la première habitation, où l'on nous prêta des chevaux; la nuit était obscure, nous nous perdîmes: cela nous fit arriver chez Fr.co Alvarez, à une heure inattendue; ce fut une nouvelle joie pour sa famille; nous dormîmes peu, et le lendemain nous rejoignîmes les canots au moment du départ.

23 — Nous ~~vîmes dans la matinée, des~~ passâmes le matin, devant des rochers à pic, appelés Ita-nhahé, nom indien qui signifie pierre qui parle. La Nymphe Echo fut autrefois condamnée à ne prononcer que la dernière syllabe; ce rocher pouvait en répéter quatorze, mais le temps, en détachant les pierres qui lui servaient d'organe, l'avait rendu muet, et il ne nous répondit rien. Peut être aussi que la cessation de l'echo dans ce lieu, est due à l'abatis des forêts, ou à quelque altération dans le cours de la rivière.

Nous ne fîmes qu'une lieue, parce que nous nous arrêtâmes à un Sitio, habitation, appellé Itagaçaba, afin d'envoyer nos gens dans le bois, chercher de longues perches dont nous aurions à nous servir quand nous remonterions les rivières Rio-pardo,

Paraguay, St Laurent, et Cuyabá.

24 Nous restâmes ce jour à Itagaçaba, parce qu'il nous fallut acheter un batelão, pour alléger nos canots, qui étaient surchargés; comme le batelão était endommagé, la journée fut employée à le racommoder; au reste, le propriétaire nous traitait si bien, grâce à Fr.co Alvarez, que ces haltes ne nous étaient pas pénibles; il en a été de même les jours suivants, jusqu'aux dernières habitations; nous étions partout attendus et fêtés; on nous servait des banquets somptueux, et nous dormions dans d'excellents lits; c'était une tournée de plaisir à la campagne.

25 Nous ~~fîmes une lieue~~ descendîmes une lieue jusqu'à un sitio, où nous devions recevoir des provisions: pendant que nous dînions, nous eûmes l'agréable surprise de voir arriver la famille de Fr.co Alvarez, et Mr Grêlé, suisse, dont la société nous ~~fut~~ avait été très agréable à Porto-Felix; nous partîmes peu après, et, pour faire place aux Dames, Mr Riedel, Mr Grêlé et moi, nous fîmes deux lieues à cheval, côtoyant la rivière, ou traversant des plantations de canne à sucre, dont la jolie verdure repose la vue des ardeurs de ce climat. Arrivés à la Caxoeira de Pirapóra, nous attendîmes ~~[illegible]~~ une heure les canots, qui arrivèrent avec de nouvelles Dames, et abordèrent au dessus de la Caxoeira, ne pouvant plus la passer ce jour, car il était déjà tard; mais nous fûmes à l'habitation de Dona Francisca Teixera, qui avait trois demoiselles et quatre ou cinq fils; des gens d'Itú nous rejoignirent en ce lieu pour nous revoir; la société était des plus nombreuses; c'étaient des parlers et des rires, à l'entour d'un grand feu, qu'aux sitios, on allume aussi bien l'été que l'hiver; où nous rôtissions des ~~racines~~ racines de Manioc, du maïs, et des batates douces d'un jaune d'or, ou d'un violet qui ferait envie à nos teinturiers, et d'un goût excellent; vint ensuite le repas, et enfin, l'heure de dormir; mais cela ne fut guère possible que bien avant dans la nuit, car nous étions vingt dans une salle; quelques uns d'entre nous étaient d'une gaieté bruyante; Mr Grêlé, grand conteur d'anecdotes de

Bivouac, s'amusait à enlever nos couvertures pour les entasser sur son lit; il était frileux, disait-il; il avait une jambe sèche, par suite d'un éclat de bois qu'il avait reçu au combat de Trafalgar.

26 Passage de la cazoeira dos Pilões, et arrivée avant midi, au village de Pirapóra, sur la rive gauche, et le dernier que l'on voit sur le Tiété.

27 — Nous eûmes de la peine à faire embarquer nos rameurs; les uns étaient ivres, d'autres étaient avec leurs parents, qui étaient venus les revoir à Pirapóra. Ces gens reçoivent ~~la moitié~~ d'avance la moitié du salaire du voyage, salaire qui est de huit ou dix francs par mois, et qu'ils dissipent avant d'embarquer, car ils ne travaillent pas tant qu'ils ont de l'argent; ils boivent, et fréquentent les femmes de mauvaise vie. A Cuyabá, ils dépensent de même l'autre moitié; plusieurs retournent par terre sous le sou, mais ils trouvent partout la plus franche hospitalité.

Nous abordâmes le soir chez le Colonel ~~des Milices~~ Corrêa, vieillard cérémonieux, c'est-à-dire, poli à la manière des anciens Paulistes; nous correspondions de bon cœur à ses politesses accompagnées de beaucoup de gravité, mais pleines d'urbanité. Ancien Colonel des Milices, et d'une famille qui gouvernait le pays depuis plus de cent ans, il aimait le Régime Libéral, mais il le voulait pour les gens de sa classe, et non pour le Peuple. Républicain, selon lui, était l'opposé de Plébéien; et en effet, c'est le sens que l'ancienne législation portugaise donne à ce mot, si redouté de nos jours, proscrit partout, et cependant si fréquent dans les Ordonnances des Rois de Portugal, et dans les actes publics du temps colonial.

28. Arrivée à 10 heures du matin, au sitio das Pederneiras, pierres à feu, sur la rive droite, et la dernière habitation que l'on trouve en ces lieux; ici commence le désert, et l'on parle déjà de sauvages et d'Onces, ou Tigres d'Amérique.

Le capitaine Silva, propriétaire de ce sitio, est un homme actif, qui l'a fondé, n'ayant que

trois esclaves, et qui en a acquis une trentaine; — tout a été fait par lui; maisons, moulin à sucre, hangards, abatis, forêts, défrichements, plantations, &c. En moins de sept ans, il a transformé un endroit inculte, en un petit hameau, et une campagne florissante.

Nous eûmes le spectacle d'une chasse donnée à une Anta, Tapir, elle croyait passer la rivière en sécurité, mais un des nôtres l'aperçut et s'écria: Anta no rio! Un tapir à la rivière! Nous étions à table: à ce cri électrique tout le monde accourut: dans un instant, trois pirogues poursuivaient le pauvre animal, qui plongeait souvent, et nageait longtemps sous l'eau, pour se soustraire à la mort; il échappa par cette stratégie à quelques coups de fusil; mais au moment où il allait gagner la rive opposée, le Contre Guide lui tira un coup de fusil dont la balle lui traversa la tête. Un de nos proeiros, bon plongeur, put la chercher au fond de l'eau.

Cet animal s'apprivoise; c'est le plus grand quadrupède de l'Amérique méridionale, et cependant il n'a pas la hauteur de l'âne; il est plus fort et plus trapu que l'âne, et il serait excellente bête de somme, s'il n'avait pas les sabots fendus en deux, comme le Bœuf. On le compare à l'Hippopotame pour la forme, et il a une trompe qu'il peut allonger d'un pied et raccourcir à volonté; mais je lui trouve plus de ressemblance avec l'Hippopotame: sa force est prodigieuse. Il arriva une fois que des pêcheurs du Piété, en prirent un en vie, avec un lacs, au milieu de la rivière, et l'attachèrent à leur pirogue; voyant que le Tapir l'entraînait vers la rive, ils pensèrent qu'il s'arrêterait là; mais quand ils virent que l'animal avait franchi la rampe, et qu'il entraînait la pirogue, ils s'empressèrent de couper le lacs. Le tapir s'enfuit, et la pirogue resta échouée.

Le tapir, animal paisible, a pour seuls ennemis, l'homme et le tigre; le sauvage le prétend de loin, à des traces récentes, à des indices, dont les moins légers échapperaient à l'homme civilisé; c'est l'heure de fouler, c'est la direction des feuilles: — il se couvre alors de rameaux verts, et s'avance lentement jusqu'à ce qu'il ait découvert le tapir, qui a entendu quelque bruit, et qui épie, la tête levée, le regard vif, et les naseaux ouverts, pour reconnaître à droite et à gauche, s'il n'y a pas quelque ennemi. Le sauvage s'accroupit, et

s'avance lentement, à la faveur de son travestissement en arbuste, jusqu'à ce qu'il puisse lui décocher sa flèche.

Le tigre guette aussi le tapir, et, avec sa ruse de chat, il lui saute dessus, et s'y cramponne avec ses dents, et ses quatre pattes; mais le tapir ne lui laisse pas le temps d'exercer sa férocité, il court avec tant de vitesse, que son ennemi ne songe qu'à se soutenir; le tapir s'enfonce dans le bois; ni les buissons, ni les plus grosses lianes ne peuvent l'arrêter, et l'once tombe, prise dans les lianes, et quelquefois étranglée. — D'autres fois, quand le tapir voit un tronc d'arbre renversé, il se jette dessous avec tant de furie, que le tronc, frappant le front du tigre, le fait tomber mort; mais le vainqueur reste avec le dos rayé jusqu'au vif, par les ongles du vaincu, qui laissent ~~des sel~~ le long des lombes, des sillons où il croît du poil blanc. ~~Rayé~~ Rayé ainsi comme un papier de musique, le tapir a un aspect assez bizarre.

29. Le Consul, ayant à écrire un rapport au gouvernement Russe, nous restâmes ce jour là aux Pedernieras.

30 Nous nous séparâmes de Fr.co Alvarez avec bien de regret; il versait des larmes, qui en firent verser à quelques uns d'entre nous; il nous avait témoigné tant d'amitié, et avait rendu tant de services à l'expédition, que nous l'embrassâmes en lui promettant de venir le revoir; promesse hazardée, car le plan du voyage était vaste; mais le fait est que moi seul, j'ai réalisé cette promesse.

Après avoir dit adieu au brave capitaine Silva, et à sa famille, nous quittâmes cette dernière plage de l'hospitalité. Ce mot n'exprime pas un état ~~aussi~~ élevé que le mot Civilisation; il n'a pas la même importance dans l'histoire des peuples; mais c'est une vertu, et une vertu des anciens Paulistes, qui conserve encore sa vigueur sur les rives du Tiété.

En moins d'une heure, nous ne voyons plus aucun signe de culture; la rivière coulait silencieuse entre deux lisières de forêts vierges, telles qu'elles étaient sorties de la création: c'étaient des Jiquitibás, des Peróvas, arbres gigantesques; des Figuiers sauvages, arbre qui étend ses cent bras horizontalement, et dont le feuillage forme des plans parallèles avec les eaux de

la rivière; des Taiubas, des Jaguaranoins des Cabriuvas, dont le bois précieux sert à faire de ~~fort~~ très jolis meubles.

Au Brésil, on voit des fleurs toute l'année quoique nous ne fussions pas dans la saison où les forêts étalent toute leur pompe tropicale, des touffes de fleurs jaunes, des festons violets pendaient des lianes. Jamais les arbres ne se dépouillent de leurs épais feuillages; des coupoles d'arbres, formées de jeunes feuilles, se détachaient, tantôt en vert tendre, tantôt en brun-roux, ou vert jaune, sur un fond de vert sombre; et puis, des coupoles plus grandes encore, soutenues par un ~~gro~~ branchage tortueux qui se ramifiait comme le corail, dominaient la forêt, et se détachaient en dentelle sur un ciel bleu, ou sur un nuage éclatant de blancheur.

Des palmiers sortaient çà et là, du milieu de cette forte végétation; ce bel ornement des campagnes Brésiliennes, devient de plus en plus riche et varié, à mesure que l'on s'avance vers la Ligne Equinoxiale.

Nous naviguâmes toute la journée, à l'exception des heures du repas. On fait Halto le matin, pour déjeûner: tout le monde saute à terre, on allume du feu pour échauffer les haricots préparés avec du lard la veille au soir, et on les mange avec de la farine de maïs; c'est la nourriture de nos gens, mais elle est assez variée par le produit de la chasse et de la pêche: la nôtre était augmentée par nos provisions et préparée par un bon cuisinier. On fait halte à midi pour dîner; on en fait encore un dit de Lavage, à 5 heures, où nos gens se baignent, et après on ne s'arrête plus qu'au coucher du soleil, pour faire le Pouso, ou campement, pour passer la nuit.

Arrivés à notre Pouso, les rameurs se mirent à remplir les fonctions que le Guia leur avait assignées pour tout le voyage: les uns coupent les jeunes arbres

et les broussailles, pour nettoyer le terrain; les autres coupent du bois pour la nuit, et un grand feu qui ne manque jamais au milieu du campement et qui sert à éclairer. J'avais un rameur dont la besogne était de suspendre mon hamac aux arbres, et mes compagnons avaient chacun leur camarada; c'est le nom que l'on donne au Brésil, à un domestique libre. Les hamacs sont placés dans un grand Mosquiteiro, Cousinière, ou grand sac de toile, dont la bouche traîne par terre, et dont le fond est suspendu par deux amarres qui partent des coins, aux mêmes arbres où est suspendu le hamac. Ce mosquiteiro a deux manches coniques par où passent les pieds du hamac. Par ce moyen, on est à l'abri des moustiques, qui abondent selon les parages et les saisons. Quand il pleut, on couvre cette singulière barraque avec un drap de laine petite sur un toit sur la corde du mosquiteiro, et attaché à un des deux côtés du hamac, à des chevilles plantées en terre.

+ plus long que long,

L'effet d'un campement de nuit, éclairé par vingt feux, dans une forêt vierge, sera toujours un sujet digne d'un peintre, ou d'un poète: des troncs droits comme des colonnes, s'élèvent à 20 mètres de hauteur, et soutiennent des voûtes d'un feuillage sombre, dont l'aspect est l'opposé de ce qu'il est pendant le jour. Les plans inférieurs, plus éclairés, masquent les plans supérieurs, et l'œil s'enfonce dans les ombres noires du fond, où rarement on voit briller une étoile, que l'épais feuillage n'a pu cacher. Si on regarde à l'entour, on voit des colonnes portement éclairées, contrastant avec d'autres noircies dans l'ombre où elles sont plongées; les feuilles se dessinent plus fortement en blanc, ou en reflet de lumière, et produisent plusieurs effets divers: ce sont des rideaux formés de grappes, de bouquets, de festons et de guirlandes de feuilles arrondies, oblongues, lancéolées; tantôt à grandes formes, tantôt menues, comme les feuilles du romarin. Si on ajoute à cela le mouvement des gens campés, les tentes et les hamacs, certes ce tableau serait digne d'un peintre ou d'un poète habile.

Nos gens firent la prière avant de se coucher; ils attachèrent un linge blanc à la souche d'un arbre, et sur le linge, ils suspendirent un crucifix. Le guide entonna les prières, et tous les équipages, réunis et à genoux au pied de l'arbre, chantaient les louanges du Seigneur, ou récitaient les prières accoutumées.

L'homme est un être raisonnable et religieux: cette définition est la plus belle que l'on puisse faire de ce roi de la création, mais roi détrôné par l'orgueil son orgueil envers Dieu, et son

egoïsme envers les hommes. Si les prêtres n'avaient jamais eu en vue que le royaume des cieux, leur empire sur la terre aurait été irrésistible, car l'homme est né pour Dieu, son cœur n'attend que l'instruction, et surtout l'exemple.

1er Juillet. Nous ne quittâmes le pouso qu'à neuf heures, parce que l'épais brouillard qui en cette saison froide, s'élève la nuit, ne permet pas de naviguer auparavant. Nous vîmes encore une cabane habitée par un pauvre homme qui nous vendit des plats en bois, et des masses de filaments tirés d'un arbre appelé Embira, et qui servent à faire des cordes. La rive était remplie d'îles couvertes de beaux arbres.

2 Halte de midi sur une île de gravier, on tue un singe femelle, et le petit meurt aussi de la chute. Nous commençons à voir des Martins pêcheurs.

3 Halte à neuf heures, pour passer la caxoeira de Banharé, où il faut décharger les canots à moitié les canots, et transporter les charges par terre jusqu'au bas de la caxoeira. Quand c'est une grande caxoeira on fait passer les canots entièrement déchargés, et on la désigne comme étant de charge entière. Quand elle est moins périlleuse, comme celle de Banhurié, on allège plus ou moins les canots, et on désigne cette seconde classe de caxoeiras, comme étant de demi charge. Je passai le Banhurié en canot, emporté par le courant, comme un cheval à la course; ces Messieurs passèrent par terre, et virent les traces d'une Once, et les excréments d'un tapir, ressemblant à ceux du cheval.

Arrivée à l'embouchure du Piracicaba, rivière presque égale au Tiété, sur la rive droite. Nous nous établissons sur la rive gauche, ayant en face l'embouchure, et des rochers à pic, couverts d'arbres, et plus bas, l'île de la Barra, à moitié formée d'une jolie plage de sable. Tout ce terrain appartient à Francisco Alvarez, qui possède sur ces bords, une Sesmaria de trois lieues quarrées ~~sur ces bords~~. On appelle ainsi une portion de terrain inculte et inhabité, que le gouvernement donne gratuitement à quiconque le demande, avec l'obligation de commencer à la cultiver avant six mois; mais Fr.co Alvarez n'y avait fait q[illegible] plantation de maïs, et ne s'en [illegible] occupé.

4 juillet. Nous abordâmes à un endroit où il y avait des peaux de tapir étendues au soleil, appartenant à des chasseurs de Sorocaba, que nous vîmes après une heure de navigation; ils avaient beaucoup de poisson séché au soleil, et bonne provision de viande de tapir et autre venaison, qu'ils faisaient boucaner.

5 Passage de l'Uputundéva; la rivière est très large, et par conséquent, peu profonde: on avait tiré la moitié de la cargaison, et malgré cela, la Ximbó échoua sur un rocher, à l'instant, les rameurs sautèrent à l'eau, et la remirent à flot.

On tuait beaucoup de Jacutingas grand et bel oiseau du genre des Gallinacées, dont la chair délicieuse faisait partie de tout nos repas. Des Araxas, des perroquets apparaissaient par nuées, et fournissaient leur contingent à notre table.

Les rives sont toujours couvertes par une épaisse forêt, et pas une seule issue ne permet à la vue de s'étendre plus loin; mais les palmiers sont en plus grand nombre, et nous nous regalons à manger des choux palmistes cuits sur la braise, dans leur propre enveloppe; du jus de limon, du sel et du piment, c'est leur meilleur assaisonnement.

Il existe au sud du Tiété, des sauvages appellés Coroados, qui apparaissent quelquefois à la Caxoeira d'Uputundéva, qui, étant guéable, leur offre un passage facile pour traverser la rivière. Les Coroados sont les seuls Indiens du Brésil méridional, qui aient conservé leur indépendance, ou pour mieux dire, ils sont descendants des Indiens qui, ne pouvant se faire au joug des Européens, ont abandonné les contrées maritimes, et se sont retirés dans ce vaste pays qui est limité au Nord, par le Tiété, à l'Ouest, le Paraná, au midi, les plaines de Guarapuába, et à l'Est, la route de Sorocába à Curitiba. Leur caractère, aigri par le souvenir transmis de père en fils, est hostile, intraitable, et même féroce; et ils ont si bien su résister aux tentatives quelquefois amicales, et plus souvent perfides des Portugais, qu'ils sont restés maîtres du pays qui leur sert d'asile, et qui, à cause même de leur fér[illegible] inconnu aux Brésiliens [illegible]

d'une?

des?

sont ainsi nommés à cause de l'usage qu'ils ont de se raser la tête, laissant une couronne de cheveux comme les moines. On a voulu plusieurs fois les approcher pour traiter avec eux, mais ils ont toujours fait signe ~~avec~~ de se retirer, en agitant leurs arcs et leurs flèches; il ne faut pas s'enfoncer dans leurs forêts, car ils n'avertissent pas toujours. — Ici même, à Uputundiéva, un pauvre rameur d'une expédition de marchands+ sauta encore à terre, ~~au moment de largeur~~, pour allumer son cigarre: il fut percé d'une flèche qui lui traversa le corps; on s'enfonça en armes dans le bois, afin de poursuivre le meurtrier, mais on ne trouva personne, et le rameur ~~mourut~~ expira trois heures après.

+ qui était au moment de largeur, ...

Les Coroados forment diverses tribus unies par le même esprit intraitable et hostile, mais ils sont peu nombreux, ~~car le sauvage~~ vu que l'état de guerre où ils vivent avec les Brésiliens, ne leur permet ~~même~~ même pas de jouir des ressources déjà si précaires de leur état de nature. Le sauvage, vivant de chasse, de pêche, et des fruits que la terre donne spontanément, ~~et~~ a besoin de parcourir le pays à son gré, et c'est ce qui manque aux Coroados; ils apparaissent quelquefois sur le Tiété, et plus souvent sur la route de Coritiba, où ils commettent des vols et des meurtres qui les rendent redoutables aux Paulistes. On a vu des Coroados qui avaient plusieurs monnaies d'or et d'argent, dont ils ne faisaient d'autre usage que de les suspendre à leur cou, comme ornements. On raconte qu'un jeune homme, dont j'ai oublié le nom ~~et qui~~, étant tombé entre leurs mains, avait eu le bonheur de ne pas être tué, et qu'il avait épousé la fille d'un chef, de laquelle il avait des enfants. On dit plus ~~que des écorces de palmistes avaient été trouvées~~ qu'on ~~avait trouvé~~ en divers endroits ~~dans~~ des forêts, des écorces de palmistes, où ce jeune homme écrivait les bons traitements qu'on lui faisait, mais aussi son martyre, à cause de la vie errante qu'il était forcé de mener, et du regret de ne pouvoir s'évader, n'en trouvant jamais les moyens. On peut douter de cette anecdote, mais il est certain que si on avait toujours respecté les sauvages comme on respecte —

l'Enfance, on n'aurait pas fait disparaître tant de populations sauvages; on les aurait gagnées à l'Eglise et à la civilisation.

16 – Belle vue de la rivière dans la matinée: de l'étendue à demi lieue en face de nous; les sinuosités des rives forment des caps qui font la teinte s'affaiblir toujours plus, jusqu'à se perdre dans un lointain bleu, seul point d'horizon, entre deux côtes rapprochées. La rivière a deux cents brasses de largeur, elle est calme, et les pirogues glissent sans le moindre mouvement: comparée aux cascades des jours précédents, on dirait le calme après la tempête. Des bandes de canards glissent sur l'eau, et volent sur nos têtes; nous en tuons quatre d'un seul coup de fusil. La forêt est remplie d'oiseaux de toute espèce que nos gens reconnaissent à leurs chants divers; mais le reste de la journée, la rivière n'est plus si calme; nombre de bas-fonds rendent la navigation très laborieuse; au bas-fond appelé Bento dobrada, on décharge les canots, et on transporte les cargaisons à diverses reprises, sur les canots de moindre grandeur.

7 à 11 – Navigation sans cette interrompue par des bas-fonds, et des cascades plus grandes que celles que nous avons déjà vues, et où il faut transporter les charges par terre; ces travaux sont en partie compensés par l'abondance des produits de la chasse et de la pêche, qui couvrent notre table; nous essayons de manger du Tapir, mais sa chair a le goût de cheval.

A l'île des Congonhas, les chasseurs prennent vivants, deux corbeaux blancs, Urubu-tinga, (Vultur-papa). Ils ont le plumage blanc, les plumes des ailes noires. La nature s'est plu à orner des plus belles couleurs, et de fanfreluches, la tête et le cou de ces corbeaux, d'ailleurs rebutant par la mauvaise odeur qu'il répand. La peau de la tête, le dessous des yeux et le cou, nus, et vivement colorés, ainsi que le bec, de rouge, jaune et bleu. Ces couleurs sont brillantes, et rehaussées par une couronne de duvet fin des plus beau noir, de forme bizarre, mais symétrique, qui part

au dessus des yeux et sur la nuque, d'où descendent deux filets ~~noirs~~ de duvet également noirs, à travers la nudité du cou, jusqu'au plumage. Le bas du cou est entouré par un collier de jolies plumes lisses et soyeuses, couleur cendrée qui vient se joindre ~~sur la poit~~ coquettement sur la poitrine, comme la fourrure d'une pelisse.

La Peróon et la Eximbó, échouent parallèlement sur les bas-fonds des Congonhas; les ~~gens~~ rameurs sautent à l'eau+, et ils ne parviennent à les remettre à flot qu'avec beaucoup de peine. ~~Il y a trois ou~~ deux ans, que trois canots chargés de sel, se perdirent sur les mêmes bas-fonds.

+ jusqu'à la ceinture,

Belle navigation, le 11, après midi; Estiroes ~~les~~ alongés et pittoresques. — Ile morte, nom qui lui vient de ce que la rivière n'a presque pas de courant. Les arbres, les branches, les feuilles, les fleurs, le ciel et les nuages, sont fidèlement réfléchis sur sa surface, polie comme un miroir: c'est ~~un espèce de~~ un paysage renversé, qui n'est séparé du paysage réel que par une ligne imperceptible. L'eau semble avoir disparu; on dirait que les canots voguent sur un fluide plus léger, et leur sillage forme sur un fond de verdure sombre, des gerbes en tresses lumineuses, qui complettent l'effet admirable de ce tableau tout féerique.

Nouvelle scène à notre campement de nuit; nous sommes tous abrités sous un figuier sauvage; déja très grand par sa nature, et le plus grand que l'on connaisse sur la route de Cuyabá. Les voyageurs s'y arrêtent de préférence, aussi le terrein en est-il défriché, et très propre; il serait uni, s'il n'était rempli des racines de l'arbre. La souche s'élève à six ou 8 mètres; il est difficile d'en marquer la circonférence, car elle est formée de plusieurs troncs d'une extraordinaire grosseur, et des racines, qui commencent à quatre mètres au dessus du terrein et descendent de tous côtés en arcs boutants ~~qui~~ à vers le sol, où elles ont jusqu'à cinq mètres de

bas. Les troncs jettent une grande quantité de grosses branches pour la plupart horizontales, remplies d'un épais feuillage, qui s'étendent dans un circonférence de 150 pas de diamètre. Quelques branches descendent jusqu'à terre, et les racines, aussi grosses que les branches, sillonnent le sol dans tous les sens: ici elles s'enfoncent dans la terre, là elles sortent à deux, trois mètres du sol, pour s'y enfoncer de nouveau. Souvent elles serpentent à fleur de terre, et forment des bancs tortueux, où l'on peut s'asseoir ou se coucher. Il a plu à la Providence de créer cet arbre à l'épreuve de l'ouragan, en lui donnant une base aussi forte et aussi développée que son branchage.

Nous n'occupons qu'un seul côté de l'arbre; il y avait place pour deux cents hommes. On suspend les marmites aux racines qui sortent de terre; quelques rameurs suspendent leurs hamacs à celles qui forment des arcs plus grands, et s'unissent aux branches qui s'abaissent le plus. La commodité du lieu invite tous à veiller; ils font la comédie, ils chantent, dansent et râclent la viole, jusqu'à deux heures après minuit.

12 La rosée, rassemblée sur les arbres, tombe en grosses gouttes, qui trempent nos tentes.

13 Nous passons la petite rivière Jacaré-mirim à droite, où le chasseur tue un Socó-boi, et un lieue plus bas, nous voyons l'embouchure du Jacaré-Guaçu. A la cascaira de Guaymi-cánga, les eaux forment des vagues qui se brisent comme en mer, lorsqu'il fait un vent frais.

14. Nous dînons à l'île de Guaymi-canga, où nous tuons un Capivára dont on ne mange pas la chair. Il nous faut attendre une heure et demie jusqu'au retour du Guide, qui est allé observer les bas-fonds de Tamba-uçu.

Nous passons la rivière, l'île et la cascaira du Quilombo, nom qui provient de ce qu'autrefois une portion de nègres marrons s'y réfugièrent en cet endroit, car Quilombo veut dire asile de nègres fugitifs. Il paraît que

la malheureuse race noire n'est pas aussi complettement propre à l'esclavage, comme les Brésiliens veulent le faire accroire, — puisque ces pauvres negres avaient eu le courage de s'enfoncer dans les bois, à plusieurs jours de marche, exposés aux tigres, et à la férocité des sauvages qui, les prenant pas pour des hommes, sont encore plus impitoyables pour eux que pour les blancs; mais si les noirs aiment la liberté, leurs maîtres civilisés sont encore plus avides de leur sueur, de leur sang, de leur chair. Des marchands qui retournaient de Cuyabá, découvrirent le Quilombo; c'était bien plus qu'il n'en fallait pour allumer la cupidité des bons Paulistes; une expédition partit de Porto-Félix, et vint leur apporter des fers. On en saisit plus de cent vingt, et, attachés par par le cou enchaînés sur diverses pirogues, à une chaîne qui était attachée à la poupe et à la proue, ces malheureux revirent le séjour de leur captivité.

15-16 — Belle navigation, excepté au passage de quelques petits bas-fonds. La rivière ici le nom de Rio-morto, à cause de son peu de courant. Nous campons dans une île moitié boisée, et moitié formée en amont par un plaine de sable où nous pouvons promener à loisir, et où s'assemblent par troupes des canards, des hérons, des Colhereiros (flamands), couleur de rose, et d'autres oiseaux. Nous apercevons des traces de Tapir et de Capivara.

Déjà nos guides nous parlent de la chûte de l'Avanhandáva, que nous allions voir dans deux jours, et dont Fr.co Alvares nous avait parlé à Porto-Félix: c'est une merveille du désert, connue seulement de quelques marchands qui n'ont même pas l'instinct de la nature. Quant à nos guides, ils discouraient très bien sur les travaux qui les attendaient au passage de cette cascade. Je me félicitais d'aller voir l'Avanhandáva, comme

un adepte qui serait admis à des secrets peu connus des humains, et, me livrant un peu à l'imagination des Grecs, je me figurais la Divinité de ces lieux, comme une beauté sévère, mystérieuse et en même temps attrayante, assise sur des rochers, ~~couverte d'un voile à plis nombreux et~~ voilée de blanc, et entourée d'une sombre verdure.

17. Froid assez vif le matin; la rosée tombe des arbres en grosses gouttes, comme la pluie.

La forêt, ininterrompue depuis le sitio Pederneiras, cessa un instant de couvrir notre droite; je regardai avec plaisir un champ parsemé de petits arbres rabougris, et couvert de plantes graminées, auxquelles nous mîmes le feu: il s'étendit en peu d'instants, et ayant continué notre route, nous vîmes jusqu'au soir les tourbillons de fumée qui s'en élevaient.

18. Le Contre-Guide passa la nuit à l'affût des tapirs, à un Barreiro, ou Glaisière, où ces animaux ont l'habitude de venir fouiller la terre avec leur trompe. Il en tua quatre, et quand il fit jour, un batelão fut les chercher, mais il n'en apporta que trois, parce qu'on ne put trouver la quatrième au fond de l'eau. L'abondance était au camp; on voyait de tous côtés rôtir et boucaner de la viande de tapir; nos gens se donnaient un régal auquel nous ne prenions guère part. Mr Taunay, qui s'était trouvé au naufrage de l'Uranie, aux îles Malouines, et avait passé quarante jours à manger du cheval disait que le Tapir a le même goût. Il est à remarquer que les fibres de cette viande sont remplies d'un sable fin que l'on sent sous les dents: cela semblerait provenir de l'habitude qu'a cet animal, de lécher la terre glaise.

Nous commençons à entendre un bruit sourd qui ressemble à un orage lointain, et qui nous annonce la chûte de l'Avenhandava; nous passons la caxoeira de l'Avenhandava-mirim, le bruit s'accroît et nous apperçevons la vapeur blanche qui s'élève de la cataracte. Nos Guides ordonnent le plus grand silence; ils rangent la rive droite le plus près possible, pour gagner le port, qui est de ce côté: on ne court aucun danger en suivant ces précautions, même dans le cas d'une fausse manœuvre, parce qu'on serait arrêté par un récif qui est en tête de la cataracte à droite, et qui forme le port, où nous arrivons sans accident.

#. Nous ~~marchons~~ sommes saisis d'une religieuse sensibilité, nous marchons dans le corridor du temple, et nous entendons l'orgue du Seigneur!

Nous sautons à terre, et nous entrons dans le Varadouro, chemin large et sombre, qui entre dans la forêt, et va jusqu'au bas de la cataracte, et qui sert au traînage des canots, et au passage des charges. A gauche, et à travers les feuilles, nous voyons une blancheur éclatante; le bruit couvre nos voix, et ressemble au bruit de continuels tonnerres, du vent, de la pluie, et des sons éoliens se mêlent à cette confusion. C'était un Hymne solennel, une voix du désert, attestant la grandeur de Dieu.# Partout le chemin, qui va en pente, il y a des estivas, placés en travers à chaque deux trois pas, pour faciliter le traînage des canots; enfin, après avoir marché quatre cent pas, nous sortons de la forêt, et nous donnons sur une esplanade de granit, d'où nous voyons l'Avanhandáva dans toute son étendue, offrant à nos regards une des plus belles vues du monde.

Le Fêté, déjà accru par les rivières que j'ai mentionnées plus haut, a, à un quart de lieue avant d'arriver à l'Avanhandáva, une largeur de 150 brasses, et, comme cela arrive en tête de presque toutes les cataractes, le fleuve, remplie d'écueils, et ayant peu de fonds, acquiert une largeur de 200 brasses; or, le banc de granit qui forme la cataracte, coupe le fleuve diagonalement, et a par conséquent trois cent brasses de longueur. Sa hauteur peut être évaluée à 40 pieds, sans compter la ~~déclin~~ pente des eaux, avant et après la chûte: c'est sous ces imposantes dimensions, que nous vîmes cette superbe cascade.

Devant nous, un amphithéâtre formant les trois cinquièmes de la largeur totale, ~~décrivant~~ en courbe saillante, rempli de milliers de cascatelles, et couronné de deux îles de verdure. A gauche, dans un enfoncement formé par notre rive fuyante, et la courbe également fuyante de l'amphithéâtre, deux cascades blanches comme la neige, séparées par une île qui ressemble à un rempart surmonté ~~de~~ d'arbres et de broussailles,+ forment le dernier plan de la cataracte, et l'on n'y voit plus qu'écume et confusion, à cause de la distance.

+

Au pied de l'île qui est entre les deux cataractes, est encore une île ~~de rochers plats et~~ plate et aride, dont la partie la plus élevée est ~~plus bas~~

~~de dix pieds~~, que la base de la première. à 10 pieds plus bas

Ces quatre îles, sortant d'un fleuve de lait, forment un groupe étonnant à cause de leur position, l'une sur l'autre; ~~car la première~~ les deux premières dominant l'amphithéâtre, semblent suspendues sur le versant qui regarde les deux cascades; la troisième, placée plus bas, sépare, comme je l'ai dit, les mêmes cascades, et la quatrième, ~~est~~ aride et sans verdure, est placée sous ~~deux~~ celle-ci, et sous la plus grande des deux autres îles+. Si l'on porte ses regards vers l'extrémité droite de l'amphithéâtre, on voit encore sortir derrière un bastion de rochers qui le termine, et entre de grands arbres, une cascade qui descend en escaliers, qui appartient à la rive opposée, et qui atteste que l'Avanhandava est bordé de ce côté par une grande île. Tout ce magnifique paysage est terminé par une lisière de grands arbres, rehaussant par leur verdure, la blancheur des eaux, et formant une courbe ~~[illegible]~~ rentrante, qui, par l'effet de la perspective, semble s'abaisser en s'éloignant, et va se perdre au loin, derrière le dernier plan de notre rive.

L'Avanhandava, ~~est~~ grandiose dans son ensemble, offre des détails, ~~d'un effet~~ que l'on ne se lasse pas d'admirer. Il réunit le beau et le terrible: au loin, les deux cascades, où le mouvement échappe à la vue, mais qui font naître la pensée de la confusion, des tiraillements et de la mort. Plus près, ce bel amphithéâtre qu'un fleuve de lait inonde, transformé en jolies cascatelles qui couvrent des gradins circulaires de granit; des escaliers réguliers descendent de ses flancs en courbe, et, couverts d'eau tombante, on peut compter les degrés par autant de reflets éblouissants du soleil: ce sont les escaliers de diamant, du séjour des Houris. D'autres escaliers, moins exposés à la lumière solaire, accusent leurs degrés par des bouquets d'écume jaillissante, ou ressemblent à un déluge de perles, roulant par les marches du parvis d'un temple. Ici c'est tout un flanc ~~couvert~~ de lait qui coule sur ses gradins, là c'est un rocher noir suspendu au milieu d'un versant d'écume de blancheur éclatante; plus bas, de grands tas de rochers sont à côté d'une ~~[illegible]~~ assise de gazon, au milieu duquel, les eaux se perdent ~~un instant~~, et reparaissent pour

+ Ces cinq îles sortant de l'écume, et suspendues comme par magie, les unes au dessus des autres; ~~comme les~~ comme cinq petites planètes,

tombe dans le fleuve. ~~Enfin~~ Le rivage droite enfin, peignant dernièrement ses lettres de cette cascade, comme une colonnade circulaire, encadrant de la perspective aérienne, un tableau magnifique.

Au bas de la cascade, le fleuve court furieux et agité; ses ondes blanchissantes et mugissantes, parce qu'elles passent sur des rochers submergés, s'élancent en monticules, qui retombent en pluie d'argent de neige, s'entrechoquent, se creusent en vallons divergents où la vague subséquente s'enfonce dans l'écume de celle qui la devance, et quand elles rencontrent un rocher à fleur d'eau, elles l'y ensevelissent, s'y brisent et passent sans jamais reculer. L'œil reste ébloui de voir tant d'agitation passer et passer toujours. Jamais l'Avanhandava n'a vu ses eaux en repos. L'Océan a ses effroyables tempêtes, mais il a ses beaux jours de brise, et de pleine sérénité.

L'Avanhandava et l'Itapiúra, autre cascade du Tiété, ont plus d'une fois occupé ma pensée, refoulée pour ainsi dire dans le désert, par le martyre de la vie sociale, ~~telle qu'elle est dans notre siècle~~, du siècle, et, dans un moment d'enthousiasme, je me suis écrié:

Avanhandava! ainda vejo-te admiro,
Sobre teu amphitheatro de granito,
Teu caudaloso rio transformado,
Em toalha tecida,
D'alvas brilhares, trémulo-cadentes!
Itapiúra! ainda aos ouvidos soão-me,
Com eternos trovões, harpas eólicas,
Tua vaganta enlevão!....

L'âme reste en suspens à la vue de cette majestueuse scène de la nature. Le Créateur s'est plu à étendre sur un large granit une grande nappe tissue de perles roulantes. L'Avanhandava roule ses eaux dans la solitude, depuis le jour où la terre vit le soleil pour la première fois; c'est que Dieu n'a pas besoin des regards des mortels pour étaler sa magnificence, et le flamboyant ~~déploie~~ ~~nouvelles~~ ses belles couleurs, ~~se peint et tombe~~ dans le désert, et la jeune vierge ~~ne regarde~~ ~~qui~~ ~~ne sait pas~~ pendant les orages

J'ai toujours eu depuis un tableau de cette cascade présent à l'esprit. Jamais je n'ai pu prendre

+ et la fleur qui étale
ses ~~innombrables~~ belles couleurs sur les rives
~~s~~-fane et tombe ~~inaperçue~~
par la vague, ~~comme~~

dont la grandeur se suffit
à elle-même,

les pinceaux pour transmettre ma pensée sur la toile; ils me sont tombés des mains à tous moments, [illegible] par le besoin, la haine et le mépris. J'aurais donné à chaque rocher sa couleur, le mouvement aux masses d'eaux, aux mille reflets tombant sans cesse; j'aurais peint le fleuve, fuyant tout convulsif encore, emportant nos canots inclinés, montés par nos pilotes d'élite, dont les cheveux hérissés par le choc de l'air, montrent la violence du courrant, et dont l'attitude ferme à la manœuvre comme celle du gladiateur qui résiste au lion, montre leur habileté à gouverner leur barque sur un élément en fureur. J'aurais peint au delà de cette tempête, le superbe paysage que j'ai décrit naguère, et, pour rehausser la blancheur de tant d'écume, j'aurais peint l'approche d'une grain des tropiques: Un pont de nuages sombres dont l'arche embrasse l'horison; la pluie et la foudre tombant de ce pont aérien; au dessus, les nuages moncelés, et puis le ciel [illegible] dans le haut du tableau. Mais peindre une grande scène de la nature sous son incessante et magique inspiration, le cœur haletant et l'âme en vibration, laissons cela ..... consumons nous comme la lampe oubliée dans le caveau; sa faible lueur n'éclairera ~~[illegible]~~ pour peu d'instants, que des ~~marbres~~ tombeaux, ~~[illegible]~~ et se perdra sans reflets ~~[illegible]~~ dans les enfoncements de la mort.

Nous sommes campés à environ 400 mètres en bas du Salto. Le fleuve ne semble plus être le même; il court encore vite, mais silencieux, dans un lit de rochers rétréci des trois quarts et profond. Il n'est plus écumant, mais il bouillonne comme l'huile ardente, sans altérer presque sa surface. Les eaux surgissent du fond, et s'étendent en ronds, et forment des tourbillons que le courrant entraîne sans bruit. Telle est l'âme d'un homme qui vient d'éprouver une violente colère; il ne rugit plus, mais sa figure trahit encore son agitation intérieure.

19-23. Jours consacrés au traînage des canots par le Varadouro, et ensuite au transport des charges. Le traînage des canots se fait de cette

1826 - Juillet 19-23 - manière : le varadouro est rempli d'estivas ; tout le monde se met sur un cable, et le canot est facilement entraîné par le moyen des estivas qui roulent sous lui. ~~On~~ Les canots sont traînés jusqu'au bas du Salto, et le reste se fait par eau jusqu'à notre campement, quoique le fleuve soit encore très agité.

Il n'y a point de brouillard ni de rosée dans la matinée du 21. L'atmosphère ~~est~~ chaude et nous voyons l'aurore pour la première fois depuis Porto-Feliz.

24 - Départ d'Avanhandava ; la rivière reprend bientôt la lenteur de son cours, et sa largeur naturelle. Nous abordons vers midi, pour attendre le Guide, qui est allé reconnaître le passage des Caramuças. Le reste de la journée est employé au transport des charges par terre à une quatre cent brasses, jusqu'au bas de cette caxoeira ; ce travail se souvent répété de décharger les canots, transporter les charges, et recharger les canots, est vraiment pénible.

25 - Même travail qu'hier, au passage d'Itupanêma, où l'on court plus de dangers : la caxoeira est partagée en trois canaux par deux îles : celui de droite est presque un salto ; il s'y élève une vapeur comme à l'Avanhandava. On descend par le canal de gauche. Tout le monde saute à l'eau afin de pousser nos canots, qui, quoique déchargés, traînent sur les pierres, faute d'y avoir assez de fond.

Le chasseur tue une Aréranha.

Une expédition qui allait à Cuyabá, en 1818, trouva sur une des îles de cette caxoeira, une négresse qui depuis six mois était solitaire en cet endroit. Elle était une esclave de Camapuam, d'où elle s'était enfuie avec son mari, esclave comme elle. Ces deux infortunés étaient venus chercher un asile à Itupanêma, vivant de chasse et de pêche ; mais le mari se noya un jour en traversant la rivière à la nage, ~~et six mois apr~~ Les gens qui la découvrirent, l'emmenèrent à Camapuam, et la rendirent à son maître. Elle n'avait jamais vu de sauvages, ni de tigres.

Il y a au Brésil beaucoup de gens qui prônent l'esclavage comme avantageux pour les esclaves même : C'est pure hypocrisie ; je pourrais citer des milliers de cas qui prouvent que les noirs préfèrent s'exposer à tous les périls, à toutes les misères plutôt que de porter patiemment les chaînes dont ils sont rivés par leurs avides tyrans.

Etant allé l'après dîné jusqu'en bas de la caxoeira, où partie de nos gens avait déjà passé avec des effets pour y établir notre campement, je fus surpris en arrivant, de voir un homme à longue barbe, portant un chapeau noir à larges bords, un sabre au côté, une gibecière de longs poils de Guariba, un fusil à la main, et ayant de grandes bottes de cerf. Je crus d'abord voir un Robinson, mais j'apperçus bientôt ses compagnons, des rameurs et quatre canots. C'était le Capitaine Sabino, venant de Cuyabá, et allant à Porto-Feliz, prendre de l'artillerie, de la poudre, du fer, du sel et autres munitions. ~~Il avait~~ Ses canots étaient montés par 32 Pédestres (soldats rameurs), sans couter les pilotes, et il avait comme passagers, un Lieutenant Colonel, un Aumônier, et un Lieutenant.

La rencontre de deux expéditions est toujours une fête pour les deux equipages, surtout sur cette route où presque tout le monde se connaît; et puis, tout ce qui rompt la monotonie plaît à l'homme; c'est par ce motif que l'on n'atteindra le bonheur dont on peut jouir sur la terre, que lorsqu'on aura fait disparaître les mille entraves qui ont été créées par la civilisation, et les siècles encore plus mauvais qui l'ont précédée.

Juillet 26 – Départ du Capitaine Sabino. Transport de toutes nos charges par terre.

27-29 – Passage des Caxoeiras Matto-secco, et Ondas grandes: Nous trouvons sur la plage de la seconde beaucoup d'empreintes de pieds de sauvages, hommes femmes et enfants; beaucoup de branches sont récemment cassées; ~~et~~ et nous trouvons la tête et le cou d'une Anhuma, ~~c'est~~ un oiseau de la grandeur d'un coq, qui a deux éperons à chaque aîle, et une longue épine sur la tête, paraissant réaliser la fable du Licorne.

Nous passons Ondas pequenas, Funil grande et Funil pequeno. Le mot portugais Funil, signifie entonnoir. Cela indique assez qu'il y a des tourbillons dangereux.

30 Un palmier est récemment coupé par les sauvages: nous passons la caxoeira de Guacurituva; on nomme Guacuré, un beau palmier qui commençait à paraître depuis quelques jours, et tuvá signifie abondance. Les feuilles du Guacuré s'élèvent ~~dans~~ vers le ciel et divergent dans tous les sens, tombant quelquefois jusqu'à près de terre. Différentes des autres palmiers, elles ont la

tige nue, et portent à leur extrémité, un éventail de ..... qui forment presque le rond, et qui a un mètre de largeur. Le Guacuré, avec son tronc droit et épais, sa large coupole touffue d'éventails, est une belle variété du genre Palmier, un des plus ~~[illegible]~~ magnifiques de la nature. On ne saurait en effet parcourir les immenses forêts du Brésil, sans être impressionné de la magnificence de ses nombreuses variétés de palmiers, toutes plus belles les unes que les autres. Pour quelqu'un qui n'habite qu'une partie du Brésil, sans jamais parcourir cette vaste région, il sera difficile de se figurer la richesse et la pompe que ce genre étale aux yeux du voyageur. Le souvenir que j'en conserve, m'a fait naître l'idée que d'autres ont eue déjà, de former un 6me ordre d'architecture, intitulé Ordre Brésilien, qui serait digne d'orner les temples, d'embellir les palais, et même, ~~par ses plus~~ ~~[illegible]~~ l'habitation de l'homme, par ses plus simples variétés; mais je ne crois pas avoir jamais le temps de me livrer à un travail aussi difficile.

1826 - Juillet 31 - Passage de l'Aracanguava-Mirim, où nous entendons hurler une Once. Nous apercevons l'après midi, une croix placée sur la tombe d'un rameur qui avait péri lorsqu'un canot avait chaviré.

Août 1er Nous passons la nuit à l'Aracanguáva-Uçú, où l'on tue de grand matin une Anhuma, tout près d'un lac. Cet oiseau est maintenant rare, et recherché des collecteurs. ~~Il est remarquable par la corne dont j'ai parlé plus haut, longue de trois pouces, qu'il a sur la tête, et~~ Il est remarquable par la corne dont j'ai parlé plus haut, longue de trois pouces, qu'il a sur la tête, et par un grand et petit éperon à chaque aile. ~~Il~~ Il a l'iris orangé, le plumage tacheté de noir et blanc sur la tête, noir et brun autour des yeux, ~~et~~ et brun foncé le reste du corps, excepté le ventre, qui est brun clair.

On tue ~~encore~~ aussi deux Sucurés (Boas) encore jeunes, qui pouvaient avoir un mètre et demie de longueur.

Transport des charges par terre. On traîne les canots sur des rochers presque à sec, ensuite, pour le passage d'un canal très ~~étroit et~~ profond, où il y a un fort courant, tous les rameurs,

dans l'eau jusqu'au genou, retiennent les canots avec un cable amarré sur l'arrière.

1826 - Août 2. Passage de l'Itupéva, où les ondes s'élèvent beaucoup, et où ~~la moitié les canots ne passent qu'à demi charge~~ l'on allège les canots, en passant ~~les~~ partie des cargaisons, sur des canots ~~vides~~ que l'on fait remonter vides, pour prendre ~~de nouvelles~~ d'autres charges.

3-8 - Passage de Vaicuritúva-Mirim, nous laissons à droite quelques petites rivières, dont les plus remarquables sont le Sucuré, et le Pirataráca. Nous passons les Caxoeiras Itupirú, 3 Irmãos, Itapúra-mirim, et nous arrivons au Salto de Itapúra.

Pressés d'aller voir cette belle cataracte, nous eûmes bientôt franchi le varadouro, qui est plus court et plus incliné que celui de l'Avanhandáva, et qui est également sur la droite; ce fut justement au sortir de la forêt, et à l'endroit où nous devions établir notre campement, que nous apperçûmes l'Itapúra.

Ce Salto est tout à fait différent de l'Avanhandáva; il est moins large de moitié, et c'est ce qui le rend très pittoresque dans un autre genre. L'Avanhandáva tombe de chûte en chûte, en forme d'amphithéâtre saillant, et le fleuve descend longtemps encore, tandis que l'Itapúra tombe à pic dans un semi-cirque, et déjà sous lui, le fleuve est plat, quoique en fermentation. Une barque peut se balancer au milieu de ~~cette circonte~~ ce bassin bordé d'une chûte circulaire, sur les ~~ondes plattes~~ eaux qui surgissent de fond comme si c'était une vaste chaudière prête à entrer en ébullition.

L'Itapura est la seule des nombreuses cataractes que j'ai vues au Brésil, dont on puisse s'approcher en canot: profitant de cette circonstance, nous nous embarquâmes le lendemain dans un petit canot qu'on avait déjà traîné par terre, et nous voguâmes avec peine vers le semi-cirque; je dis avec peine, parceque, si nous n'avions pas un fort courant à vaincre, nous étions presque le jouet de cette eau agitée d'une manière si peu accoutumée. Tantôt notre barque ~~tombait de~~ penchait dans un enfoncement où elle se submergeait en partie; tantôt elle

plongeait la proue dans le creux en entonnoir d'un des cent petits tourbillons qui se formaient autour de nous. Cette laborieuse navigation ne nous empêchait pas d'admirer la scène extraordinaire qui se déployait devant nous; la cataracte grandissait, et, nous masquant tout le paysage supérieur, elle ne nous laissait voir que le ciel, et une masse d'eau tombant à pic, bleue d'abord, blanchie plus bas par la chute, et s'enfonçant avec fracas sous une superbe lisière d'écume, pour venir surgir autour de notre frêle esquif, fortement balancé par cette eau bouillonnante.

Le lecteur se persuadera aisément que le spectacle d'une superbe cataracte s'étendant en rond autour de nous, devait nous remplir d'admiration; on peut décrire l'entrée d'un beau port, une colonnade circulaire, une arène, des bassins, des parcs arrondis; un voyageur peut nous communiquer son enthousiasme, en nous parlant du Colysée et du Parthénon; mais l'Itapura ~~est~~ vu du point où nous étions, est une merveille unique dans son genre, qu'il est difficile de décrire: c'est un brillant panorama; un cirque enchanteur de gradins de cristal et de neiges mouvantes qui aurait inspiré à Camões l'idée d'un Athénée de ses Divinités fluviales. Nous ne nous l'assions pas d'admirer cette scène sublime aussi belle que l'Avanhandéva, plus belle encore dans son genre. La nature répète ses merveilles, mais avec des formes si variées, que le génie seul, qui crée sans cesse, toujours avec les mêmes pinceaux et les mêmes couleurs, peut lui être comparé.

Notre situation dans une petite barque toute inondée, était fort peu tenable; il fallut retourner à terre. Nous fûmes le lendemain sur l'autre rive, pour voir l'Itapura d'un endroit élevé. Quelle fut notre surprise, quand nous vîmes que derrière le semi-cirque, il y avait encore une enceinte presque fermée de toutes parts, où le fleuve tombait comme dans un abîme! Nous reconnûmes qu'au milieu de la courbe fer-à-cheval que forme l'Itapura, il y avait une ouverture que nous avions prise la veille pour un enfoncement, laquelle se replie sur elle même, et, s'élargissant en rond, forme une deuxième enceinte, qui donne à toute cette cataracte une magnificence difficile à décrire.

L'endroit où nous étions est plus élevé que la cataracte, et forme la pointe supérieure d'une grande île toute boisée, en sorte

que la chûte est plus large le double de ce que nous avions pensé, parce qu'elle s'étendait à notre droite; mais les arbres touffus ne nous laissaient pas voir cette partie, et nous jugions de sa largeur par la distance de la véritable rive du fleuve, laquelle était aussi éloignée de nous que la rive gauche. Nous étions donc au milieu du Tiété et de la cataracte; nous avions en face le fleuve, qui, ~~déjà ayant déjà acquis sa plus~~ n'étant déjà plus qu'à une lieue de son embouchure dans le Paraná, avait acquis sa plus grande largeur, laquelle était encore augmentée par ~~les basfonds et les basfonds~~ ~~le peu de fonds et les rochers~~ très peu de fonds, comme cela arrive presque toujours en tête des grandes chûtes. La rivière pouvait avoir de 4 à 500 brasses de largeur. C'était une vaste étendue d'eau remplie de bancs, de rochers à fleur d'eau et d'écume. Au milieu de cette grande nappe blanche ~~était~~ parsemée d'écueils, était un trou immense où les eaux tombaient, et sortaient comme une tourbe en ~~avec~~ fureur, par un canal tortueux qui communiquait avec le bassin extérieur. Il me semblait voir une mer moutonneuse au milieu de laquelle serait une grande ouverture, un abîme où ses eaux iraient s'engloutir avec une fureur effroyable. Autant nous admirions la placidité du bassin extérieur, qui avait permis la veille à notre barque de pénétrer au milieu d'une enceinte de cataractes, autant nous regardions avec une crainte religieuse, un gouffre de convulsions et de déchirements, d'où sortait un cri sans fin de la matière en travail éternel, subissant une volonté du Créateur.

La nature semble avoir voulu rendre le Salto d'Itapéra encore plus remarquable, en donnant au lit de la rivière, tout de suite après la chûte, beaucoup de profondeur, et peu d'inclinaison; c'est ce qui fait que l'on puisse entrer dans le bassin, ce n'est que trois ou quatre cent toises plus bas, que la rivière très rétrécie entre deux plate-formes de rochers massifs, et très profonde, reprend un fort courant, qui redevient peu à peu ce qu'il est ordinairement.

Nous restons trois jours à l'Itapéra, afin de passer les ~~cargaisons~~ canots et les cargaisons par terre.

1826. Août 11 — Remis en marche de bonne heure, nous abordons sur la rive gauche, à un quart après avoir fait une lieue, et nous n'avons plus qu'un quart de lieue à faire, pour entrer dans le Paraná. ~~Déjà nous étions au pays des Indiens Cayapós; leur village, situé de l'autre côté du Paraná, n'était qu'à~~ à un lieu de nous. Des bois brûlés, des cendres, et des espèces de hamacs tressés de lianes et suspendus à de hautes branches, probablement à cause des tigres, attestaient que nous étions déjà au pays des Cayapós, dont le village n'était qu'à un lieu de nous, de l'autre côté du Paraná, un peu éloigné de la rive.

Nous étant proposés d'aller visiter ces sauvages, et voir le grand Salto de Urubupúnga, que fait le Paraná à deux lieues plus haut que l'embouchure du Tieté, nous laissâmes la flotille à notre attente, et partîmes sur deux batelões, ayant le Guide avec nous. Un quart d'heure après, nous apperçûmes l'immense Paraná: nous avions devant nous un rayon de 600 toises du Tieté, plus la largeur du Paraná, qui est de 600 autres toises, en sorte que la rive opposée de ce fleuve était à un demi lieue de nous. La vue de cette plaine d'eau et de cette rive éloignée, me rappella la sensation que l'on éprouve en mer, à la vue d'une côte où l'on doit aborder. Si c'était les côtes de France, que l'on apperçoit après une absence de plusieurs années, on sent le cœur tressaillir de joie, en songeant que l'on va être au milieu de ce peuple spirituel. ~~Le sentiment~~ Le sentiment de la patrie fit devenir en moi beaucoup plus fort, aujourd'hui que je retrace ces lignes après 22 ans de résidence au Brésil, ~~mais~~ mais à l'époque heureuse de ma jeunesse, où j'errais sur les fleuves de l'Amérique, je n'éprouvais pas encore les regrets de la patrie; aucun lien ne me retenait loin d'elle et, tout entier à mes sentiments d'alors, je me félicitais en entrant dans le Paraná, d'aller voir les sauvages, c'était à dire d'aller voir au 19e siècle, l'homme primitif, tel qu'il devait être après la chûte fatale, aux premiers âges du monde.

La joie que nous faisaient éprouver la vue d'une ~~grande~~ nouvelle et grande rivière, et l'abandon du pénible Tieté, était augmentée par celle de nos gens. Dans un voyage semblable,

1826. Août 11.

tout ce qui rompt la monotonie, même l'apparition d'un quadrupède, ou d'un oiseau que l'on n'a pas encore vu, produit une espèce de réveil; les rameurs chantent et jettent des cris; les Proeiros battent avec la main sur le plat de la rame, et redoublent en cadence le battement accoutumé du pied sur la proue du canot; le Guide sonne la Buzina (cornet), et quelquefois, on tire des coups de fusil. C'est avec cette petite fête, que nous fîmes notre entrée dans le Paraná.

Cependant le Guide sonnait du cornet pour appeller les Cayapós. Cet instrument, que l'on entend de loin sur ces rivières silencieuses, sert à différentes choses: le Guide sonne du cornet quand il veut donner un signal de ralliement; quand il rencontre une autre expédition, en signe d'allégresse; quand il veut faire savoir où il est, etc. On sonne aussi quand on veut railler les gens d'un canot qui ont manqué une manœuvre.

La rivière, peu profonde, donnait alcance à Zinga, et, remplie de bas-fonds, nous la traversions avec difficulté. Cependant, vue du milieu de son lit, elle était d'une largeur imposante, et ses rives, formées seulement de deux lisières d'arbres, fuyaient en courbes legères en aval et en amont, à demi lieue de distance.

J'avais les yeux fixés sur la plage opposée, curieux de voir si en effet les Cayapós s'y montreraient, attirés par la Buzina. Mais personne ne vint. Nous abordâmes à leur port, et marchâmes un quart de lieue dans l'intérieur, par un chemin large, battu dans une forêt de grands arbres, où régnait de l'ombre et de la fraîcheur. Arrivés à un endroit découvert, nous vîmes quelques bananiers dont les fruits étaient encore verts, et des Mamoeiros dont les fruits, quoique peu succulents, me parurent délicieux.

Nous traversons un [illegible] environ trois cents brasses et arrivons au village, que nous trouvons désert. Les Indiens sont allés à leurs

1826. Août 11

plantation, de maïs sur les bords de la rivière Sucurin, à quatre lieues de distance. Le village est composé de 10 à 12 mauvaises cabanes couvertes de paille, qui donnent la plus triste idée de leurs habitants. Celle du Chef est plus grande que les autres. Il y a au milieu de ces chétives maisonnettes, ~~situées~~ rapprochées irrégulièrement les unes des autres, une espèce de hangard qui appartient en commun, où nous trouvons quelques troncs creusés de palmier, dont les sauvages se servent ~~comme de tambour~~ dans leurs danses, comme de tambour. Les ~~entrées~~ portes des cabanes sont si basses, qu'il faut ~~s'abaisser~~ se baisser pour entrer, et elles sont simplement fermées avec des grillages de lianes ou d'arêtes de roseaux si faibles, que nous les ouvrons sans effort. Nous entrons dans quelques unes de ces habitations; elles sont divisées en deux compartiments si petits, qu'il n'y a place que pour six personnes; il n'y a pas le moindre meuble ou ustensile, si ce n'est une espèce de lit formé de quatre fourches plantées en terre, sur lesquelles sont couchées quelques perches de quatre ou cinq pieds de long, ~~[illegible]~~ tortueuses et anguleuses, à casser les reins de ceux qui s'y couchent. Il y a des cendres et des charbons éteints, au milieu de la répartition de l'entrée. Tout est sale, ~~[illegible]~~ poudreux, et noirci par la fumée, et pendant que nous y pensons le moins, nous apperçevons un grand nombre de puces qui montent par nos pentalons; ce qui nous fait sortir en toute hâte. Nous nous remplissons aussi de Bixos ( ), animalcule ~~presque imperceptible~~, qui ressemble à une puce, mais qui est presque imperceptible. C'est un des fléaux de ces climats, qui tourmente les personnes qui n'ont pas assez de propreté, tant à St Paul, comme à Rio-de-Janeiro. Cet insecte s'introduit dans la chair des pieds, quelquefois des mains, surtout entre le bord des ongles et la chair, et si on ne l'enlève pas avec l'incision d'un canif ou d'une aiguille, il pond une infinité d'œufs, et devient dégoûtant à causer des nausées. Il produit assez souvent des inflammations dont il résulte quelquefois la perte ou la difformité de l'ongle, et j'ai connu une personne qui en est morte. Les Dames Paulistes ont généralement un petit pied auquel la chaussure française donne de l'élégance, mais je doute que, quant aux ongles, leurs

1826. Août 11. pieds aient la perfection de ceux des statues grecques.

Les Cayapós formaient autrefois une tribu nombreuse, et la Corographia Brasilica donne le nom de Cayapósia à une vaste région de 100 lieues de long et de large, située entre le Paraná, le Rio-Pardo, et la grande route de S.t Paul à Goyaz. Ces sauvages sont en petit nombre aujourd'hui, à cause du trafic de chair humaine que les Paulistes faisaient avec eux, au moyen duquel ils recevaient des enfants livrés par leurs pères, en échange d'objets de peu de valeur. J'ai connu la Porte Félix des Cayapós des deux sexes en esclavage, parmi lesquels il y en avait de tout jeunes qui prouvaient que cette coutume barbare existait il y avait encore peu d'années. Des personnes âgées d'Itú m'ont raconté que du temps de leur jeunesse, ce trafic était en pleine vigueur; que chaque expédition qui arrivait, en apportait 12, 15 et 20, qui étaient vendus à 12800 reis chacun. Toutes les familles un peu aisées avaient des Cayapós pour les servir. Il est vrai que l'esclavage des Indiens n'était pas aussi dur que celui des Noirs, parce que le sauvage ne se soumet pas à un travail excessif, n'importe les mauvais traitements qu'on lui fasse; il a d'ailleurs la ressource de s'enfuir dans les forêts de son pays, où il sait vivre; mais ce n'en était pas moins un commerce barbare, auquel l'immortel Marquis de Pombal a porté une forte atteinte par son décret d'abolition de l'esclavage des Indiens, qui a fait que les Paulistes ont cessé peu à peu de le pratiquer. On m'a raconté à ce sujet, qu'un prédicateur de S.t Paul, voyant la répugnance que les Paulistes opposaient à l'exécution de ce décret, et révolté de leur mauvaise foi à l'égard des Indiens, choisit un monte un dimanche sur la chaire, pendant que le peuple de la ville et des campagnes était réuni pour entendre la messe, et tonna contre son avarice & son inhumanité, et sa rébellion contre les saints préceptes de

retournait,

l'Evangile, et les décrets de son roi. Il déclara hautement que les Indiens étaient libres, et il s'ensuivit immédiatement une scène qui causa beaucoup de sensation. Grande partie des Indiennes que les Dames Paulistes menaient à l'église, plutôt par luxe que pour autre chose, se levèrent, et sortirent de l'église pour aller où bon leur semblait, ensorte que leurs maîtresses durent retourner seules à leurs maisons. Je ne sais si l'on peut ajouter foi à cette anecdote, mais il est certain que le Marquis de Pombal a le premier, effacé cette ~~tache~~ flétrissure ~~qui~~ dégra~~dait les Brésiliens~~ dégradante pour les Brésiliens. C'est ainsi qu'un grand Ministre fait sentir l'influence de son génie jusqu'aux régions les plus éloignées de la Métropole, et que le règne du Monarque qui sait le choisir et le conserver, devient cher aux générations futures.

a ~~[illegible]~~ après elles

La diminution des Cayapós a encore eu pour motif les excursions que faisaient contr'eux les indiens Guaycurés qui, profitant de l'indolence naturelle aux premiers, venaient des bords du Paraguay, à 60 ou 80 lieues, les voler, ravager leurs plantations, et en emmenaient une portion en captivité. Cependant, il paraît qu'il existe encore des villages de Cayapós dans l'intérieur, parce que, encore aujourd'hui ils se montrent quelquefois sur la route déserte qui conduit de Goyaz à Cuyabá, et ils exercent quand ils le peuvent, des cruautés et des vols sur les marchands qui font cette traversée.

Le Chef de ces Indiens, très connu de nos Guides, avait vécu longtemps avec les Brésiliens et avait été baptisé sous le nom de Manoel. Il avait été Camarade, et même Capataz de troupes de mulets sur la route de Goyaz à Bahia. Le Capitaine Général du Gouvernement de Goyaz, au temps colonial, suivant une sage politique de ce régime, qui tendait à gagner l'affection des Chefs ou Caciques indiens, lui avait donné un brevet de capitaine des Cayapós et lui avait fait présent d'un uniforme. Le Capitão Manoel était fier de son grade, et de nos jours encore, chaque fois qu'il arrive des canots au Paraná, il se présente en habit de

Capitão mór, Chapeau monté, des pentalons sales et déchirés, qui furent blancs autrefois, sans épée ni épaulettes, nu pieds, sans chemise et sans gravatte. 1826 Août 11

Mr de Langsdorff laissa un présent de haches, couteaux et autres objets de peu de valeur, mais précieux pour ces pauvres indiens, et, ayant rejoint nos deux canots, nous commençâmes à remonter le Paraná, vers la cataracte d'Urubupúnga.

Nous naviguons le reste de la journée, et, sur les cinq heures et demie, voyant que nous n'arriverions pas au salto avant la nuit, nous voguons vers une plage située un peu plus haut, pour y établir notre pouso. De cette plage, il n'y a plus qu'un quart de lieue à faire pour arriver à la cataracte, dont nous entendons déjà le bruit. La soirée est belle, l'air calme, et le fleuve coule lentement dans son vaste lit, parsemé tout près de la rive qui est à notre gauche, d'un archipel de grands rochers très pittoresques qui s'élèvent à 15 pieds au dessus de l'eau, dont la profondeur indique que leur partie submergée est pour le moins, aussi grande que celle qui est dehors. Nous passons entre ces îles escarpées, tantôt à la rame, tantôt en nous servant de la gaffe, car ~~vu la profondeur, nous ne pouvons pas employer la Zinga~~. Les Zingas ne peuvent pas atteindre le fond.

A l'Occident, le Paraná, aussi large que le Danube à la moitié de son cours, nous montrait un rayon d'un quart de lieue, bordé des deux côtés d'épaisses forêts vierges qui semblaient sortir de ses ondes. Le ciel, ~~était~~ resplendissant des feux du soleil couchant, ~~on aurait dit qu'il s'était~~ semble s'être pavoisé expressément pour brillanter cette longue perspective aquatique. Une immensité de nuages horisontaux est formée en pyramide renversée dont le sommet se perd sous l'horizon, dans un couchant de feu. Les côtés de la pyramide et les bords de la rivière, convergent vers un seul point du couchant, comme toutes les lignes d'une longue rue droite. Au Zénith, le ciel est parsemé de nuages ombrés, se détachant sur des nuages couleur d'orange. Viennent ensuite les nuages de la pyramide, d'abord pommelés, puis en forme d'ondulations renversées vers la terre, réfléchissant sur leurs bords, une lueur saturnine. Insensiblement tous ces nuages ne forment plus qu'une série de lignes d'un pourpre vif, sur un fond légèrement sombre,

lesquelles, par l'effet de la perspective, + deviennent plus courtes et plus serrées en s'approchant de l'horizon, où enfin, elles ont acquis une intense lumière. C'est une série de rideaux à franges d'or, de pourpre et de feu, dont les clartés, miroitées par les ondes, ~~éblouissent le sp~~ donnent une teinte chaleureuse aux arbres des rives, + et à tout ce brillant paysage, et sont contrastées sur le premier plan, par les ombres noires des rochers isolés qui leur sont opposés.

Tout en contemplant ce paysage simple et majestueux en même temps, nous approchons de la plage où nous devons passer la nuit, et déjà quand nous ~~fûmes~~ sommes sautés à terre, les derniers rayons du jour ont parcouru leurs phases et se sont éteints. Les feux de notre petit bivouac ne tardent pas à éclairer seuls ces lieux solitaires, et, comme nous n'avons pas apporté nos tentes, nous dormons à la belle étoile, au bruit sombre et lointain de la cataracte.

1826 - Août 12 - Pêche abondante de Pacus et de Dourados. Le premier de ces poissons, que nous n'avions pas encore vu, est long d'un pied, et presque rond; il est si gras, que nos gens l'appellent le porc de la rivière. Sa chair huileuse n'est pas délicate, mais nous ne lui faisons pas mauvaise mine. Le Dourado, que nous connaissions depuis Porto-Felix, a deux pieds de longueur, et quelquefois trois; c'est un des plus fins mangers de ces rivières; la tête, bouillie avec du sel et du lard, et mangée avec du piron, qui est une décoction de farine de manioc avec le bouillon, est un manger qui, accompagné de jus de limon et de piment, est un véritable régal.

Remis en marche, nous ne tardons pas à voir une partie de l'Urubupúnga, lançant des flots de ~~fa~~ vapeur blanche dans les airs, et × après avoir doublé la pointe d'une grande île de rochers qui est à notre droite, nous l'apperçevons dans presque toute sa largeur. Il y a au premier plan, quelques rochers d'où tombent des masses d'eaux; le reste, entrecoupé d'îles qui sont sur son versant et qui le masquent en partie, s'éloigne et se perd derrière la pointe de l'île ~~déjà citée~~ de rochers. Moins haute que l'Itapura, dont elle est à une lieue, cette vaste chûte paraît être ~~faite par le même banc~~ la continuation du même banc de rochers, qui traverse le terrein qui est entre les deux cataractes.

Nous voyons des huttes de palmiers n'ayant pas la hauteur d'un homme, faites par les Cayapós.

Le Varadouro par où descendent les canots qui viennent de Minas-Geraes, se connaît par les estivas; il est long, très peu incliné, et souvent flottable, quand la rivière est ~~pleine~~ haute. 1826 Août 12.

Nous partons sur l'après midi de cette chute, impressionnés seulement de sa vaste largeur, et, ayant descendu en deux heures ce qu'il nous avait fallu un jour à remonter, nous rejoignons notre flotille dans le Tiété.

13 Août. Rentrés dans le Paraná, nous passons vers midi, quelques bas-fonds difficiles. Le fleuve est si large, que nous apperçevons un rayon de plus d'une lieue ~~et les rives~~. Nous campons à droite, à l'embouchure du Sucurié, rive qui a 70 brasses, à l'embouchure et 60 lieues de cours. Le Contre-Guide blesse une Once sur l'autre rive; elle s'enfuit en laissant une trace de sang; ~~la~~ et traversée par la balle, que l'on trouve aplatie contre un arbre.

14. Nous descendons le long d'une île qui a deux lieues de longueur, nommée Ilha-grande; on dit qu'il y avait autrefois un établissement des Jésuites, servant de centre à leurs excursions à Guaytimim, sur la frontière du Paraguay, à Camapuam et à Goyaz.

Notre camp est dans une belle forêt dont le terrein est à 20 pieds au dessus de la rivière; on y monte par une plage de sable fin formant trois assises, et s'étendant au loin, en courbe rentrante, ~~comme toutes les plages~~ presque. Nous nous y promenons longtemps par un beau clair de lune, jetant les yeux sur le long Paraná, argenté des rayons de cet astre, et sur ~~la courbe blanchissante que la même plage fait au loin~~ la même plage ~~dont la blancheur~~ blanchissante, et prêtant l'oreille au chant nocturne et mélancolique du Curiangú ( ). L'écho d'un coup de fusil est longtemps répété sur l'autre rive.

Nous quittons à regret cette promenade pour nous retirer dans nos hamacs. Le camp est un des meilleurs du voyage; le terrein est sec, sans broussailles, et couvert seulement de feuilles sèches. Les troncs droits des arbres, s'élèvent comme des colonnes, et leurs branches élevées, forment des voûtes épaisses sur nos têtes.

15. Campement à l'embouchure du Rio-Verde, autre rivière sur la droite, qui tire son nom de l'aspect riant de ses rives, d'un vert plus frais que le Paraná. On ne s'arrête jamais sur la rive gauche

de ce dernier fleuve, à cause des Chevaux, indiens, [illegible] tables, comme j'ai dit plus haut, [illegible] qui à la vérité ne s'y montrent [illegible] que très rarement, mais qui n'en a rien pas de jamais rencontrer.

Nous sommes au pays de la province supérieure de l'Uruguay comprise : c'est une grande plage où plusieurs espèces d'oiseaux viennent chercher leur nourriture, et pondre leurs œufs ; nous y trouvons des Flamands aux plumes roses ; des Gaivotas ( ) volent autour de nous avec avidité, craignant pour leurs œufs, enfouis dans le sable. Nous les écartons avec les mains, car elles vont jusqu'à donner des coups de bec à la figure.

16 Nous sommes éveillés au point du jour, par un coup de fusil tiré par un chasseur sur une once qui a pénétré dans le camp, après notre chien. Le chasseur étant éveillé, et ayant entendu du bruit, avait pris son fusil ; l'animal voyant un homme, s'arrêta tout court, et lui fronça le front ; mais le chasseur l'avait couché en joue, et l'once tomba raide d'une balle dans le front.

Nos gens disaient que lorsqu'une once voit un campement, elle préfère attaquer le chien, s'il y en a ; que faute de chien, elle attaque un noir, et que s'il n'y a pas de noir, elle se jette sur un blanc ; mais il n'y a pas danger qu'une once attaque de front un homme, blanc ou noir. Cela peut arriver quand l'homme est désarçonné, car son naturel et ses mouvements sont comme ceux du chat. L'once fait ordinairement à l'adresse de l'homme, et elle ne l'attaque ouvertement que lorsqu'elle n'a reçu une blessure ; grave alors à l'agresseur, s'il n'est pas courageux et agile. — Elle livre un combat à outrance, où elle déploie une force et une agilité extraordinaires. Cependant comme le provocateur est presque toujours un homme armé et courageux, il arrive que l'once y perde la vie.

17-18. Nous voyons quelques orangers que des semences tombées par hasard, ou une main bienfaisante, a fait naître au milieu de ce désert, et nous recueillons des oranges vertes, que nous trouvons très bonnes.

Arrivés à l'embouchure du Rio-Pardo, toujours sur la droite, et célèbre par sa laborieuse navigation et la force de son courant, que nous allons rencontrer ; il s'est aussi par ses belles campagnes qui remplacent la monotonie des étendues forêts du Tieté et du Paraná, et où l'on peut quitter l'étroite barrague du canot, pour trouver des champs et des collines. Tel est le courant de cette rivière, dont le cours est de 60 lieues, qu'il faut un mois et demi pour la remonter, tandis qu'on la descend en dix ou sept jours ; mais il est juste de dire qu'on la remonte toujours avec

de grands canots chargés, tandis qu'on la descend avec de petits canots déchargés, par le motif que les marchands qui s'en retournent de Cuyabá, ~~n'ont jamais des marchandises~~ n'apportent en retour, que de l'or et des diamants, ~~et n'ont que faire~~ après avoir vendu leurs grands canots dans cette ville. ~~Non seulement cela leur permet de descendre plus vite, mais encore cela fait qu'ils peuvent descendre plus vite. Non seulement cela permet~~ Cela leur donne le double avantage de descendre plus vite, et de ne pas s'arrêter aux nombreuses caxoeiras du Rio-Pardo.

Campés sur la droite de l'embouchure, nous sommes incommodés par des moustiques, et nous nous sauvons sous nos moustiquaires, où nous avons à supporter une grande chaleur.

19 Août. On s'apprête à remonter la rivière; on retire les Zingas qui sont amarrées sur les bords extérieurs des canots; chaque embarcation a deux Zingadores qui vont ~~[illegible]~~ sans cesse de la poupe à la proue, poussant contre le fonds de la rivière avec la Zinga, qu'ils tiennent par un bout dans les deux mains, acostées à la poitrine, et le corps penché en avant. C'est avec ce rude travail, qu'ils font remonter les canots toute la journée, aidés de quatre rameurs sur la proue.

24. Navigation facile jusqu'à ce jour, parce qu'il n'y a pas de caxoeiras, ce qui fait que cette partie de la rivière a le nom de Rio-morto. Il n'y a pas encore de campos en vue, mais la forêt est déjà moins haute, et moins touffue et si peu profonde, qu'il suffit de ~~s'y enfoncer~~ faire cent pas, pour voir des campos, et un horizon éloigné. Nous nous régalons de la chair de deux Veados (cerfs) tués par le Contre-Guide, bon chasseur, qui se mettait nu pour être moins visible à l'animal.

27 Août 8. 7bre Rivière Anhanduy à notre gauche; le Rio-Pardo perd la moitié de sa largeur, réduite à 40 brasses. Pluie abondante, ~~chaleur extrême que nous~~ à laquelle nous nous exposons des heures entières, pendant que nous sommes campés, ~~ne pouvant nous résoudre à rester sous nos~~ petites barraques. ~~de ter~~

Nous laissons à droite plusieurs petites rivières qui diminuent sensiblement le Rio-Pardo, et dont les noms bizarres ne seront sûrement pas conservés par les Geographes; tels sont ceux de Orelha de gato, Orelha de Anta, Orelha de Onça, et quelques autres.

1826 Août 27 – On tue des Tatétos (Porc sauvage), et un loup
– 8 7.bre d'Amérique extrêmement maigre.

Nous navigeons, surtout depuis l'Anhanduy, au milieu de Campos et de collines ~~où il y~~ remplis de petits arbres épars, beaucoup de plantes, et de jolies fleurs, où le Botaniste trouve des espèces nouvelles; On trouve aussi de temps ~~à~~ autre, de petits bois isolés, ou des bouquets de bois, que l'on nomme ici Capões.

Navigation laborieuse, à cause de plusieurs caxoeiras; celle qui est dénommée Sirga da Capoeira, ~~oblige~~ les Zingadores redoublent d'efforts, pour vaincre le courant.

9-13-7.bre Arrivée au Salto de Cajurú, qui a 20 pieds de haut, sur 60 brasses de large.

14-21. Passage de 10 caxoeiras; jolis coteaux de verdure, Campos récemment brûlés, où naissait ~~une~~ un capim raréfié qui laissait voir sous sa couleur verte, le fond brun du terrain, et qui au loin, ressemblait à un velours vert, étendu sur les ondulations du même terrain parsemé d'arbres rabougris, dont les troncs sont noircis par le feu.

~~La chasse est~~ Chasse abondante au milieu de ces campos; on tue beaucoup de perdrix, des Cadornas, des pigeons et autres espèces d'oiseaux; nous avons du cerf tous les jours, et nos rameurs s'en régalent autant que nous.

Les bords du Rio-Pardo sont fréquemment couverts de Serrados: c'est le nom que l'on donne à une multitude de petits arbres rabougris, peu rapprochés, dont les branches tortueuses s'étendent dans tous les sens. ~~Rien ne surpasse leur beauté, quand ils sont en fleur, car~~ souvent on en voit qui sont tellement couverts de fleurs, que l'on n'apperçoit pas les feuilles. Ici c'est un arbre couvert de fleurs jaunes, là c'en est un autre rempli de fleurs violettes; plus loin c'en est un autre tout rose, bleu, ou rouge ponceau. Ces ramages fleuris, ces branches, tous ces troncs noirs se détachant sur la verdure tendre d'un capim naissant, produisent un des plus beaux effets de ces contrées.

raboteux et

Ces arbres portent une grande variété de fruits sauvages dont quelques uns sont bons à manger. ~~L'Araticum, à la forme d'une grande pigne ronde; ouvert, il a une~~ forte odeur ~~théébentineuse, et que l'on sent au~~ également au goût, ~~avec si haut degré, et non pas sans quelque âcreté, mais enfin, on mêle une certaine saveur~~ accompagnée du goût de fromage.

de thérébentine et de fromage, le goût ~~est le même, au point d'être âcre dans et encore plus âcre, mais~~ rappelle aussi ces deux substances, ~~mais~~ à un degré plus fort, car il est âcre, mais une certaine saveur qui ressemble à celle de la Nazarole rend ce fruit ~~mangeable~~ assez agréable. ~~Nous étions avides~~ La Marmelo brabo, dont nous sommes ~~étions~~ avides, a la grosseur d'une pêche, l'écorce noire ou brune, et on peut le manger avec une cuillère comme de la marmelade. ~~Nous la~~ Des Cajús, des Guavirovas, et autres fruits, offrent une variété de goûts agréables et rafraîchissants.

14-18 Septembre Passage de cinq caxoeiras. Nous mettons le feu à plusieurs campos, et pendant la nuit de 18, nous jouissons d'une ~~avons une magnifique~~ illumination, magnifique. Des cordons de feu brillent à l'entour de notre campement, des deux côtés de la rivière; ils montent sur les collines, ~~les roseaux~~ des milliers de roseaux éclatent avec bruit; une immense fumée, éclairée jusqu'à une certaine hauteur par l'incendie finit par obscurcir le ciel sur nos têtes, la rivière est en feu, et les arbres se découpent en noir sur tous ces feux et ces collines vivement éclairées.

longue roulade de mousqueterie.

Nos feux d'artifice sont brillants, et artistement disposés, mais ils sont petits, et de courte durée, en vue d'un incendie qui embrase toute une campagne. ~~Celui qui divise des bataillons de feu enflammés qui montent à l'assaut des collines.~~ Celui que nous voyons à l'entour de nous, ~~ressemble à une guerre [illegible] ressemble~~ à quelque chose ~~d'horrible~~, qui ressemble à une grande bataille. Des bataillons de feu montent à l'assaut des collines, lancent des flammes de 20 toises de hauteur, et des tourbillons de fumée qui ressemblent à une forêt de trompes marines inclinées par le vent. Les roseaux éclatent sans cesse, comme une longue roulade de mousqueterie, ~~Des corps d'armée marchent séparément~~ Des armées de feu s'éloignent dans tous les sens, détruisant tout sur leur passage, et, ~~dans leur [illegible]~~ ne pouvant ~~[illegible]~~ dévorer assez vite les grands arbres, elles y laissent des feux destructeurs, et continuent leur marche. ~~qui serpentent à l'entour de ses branches, les enveloppent, ces feux montent jusqu'à leurs cimes~~ Ces feux serpentent à l'entour de ces arbres ~~conquis~~ comme des forteresses, les enveloppent, ~~montent jusqu'à~~ à leur cime, et y séparés ~~de la terre~~, ils ressemblent à des sastres d'un rouge lugubre qui apparaissent dans le ciel

Les étincelles comme une pluie.

~~quand~~ pour amener de grands malheurs à la terre.

Cependant notre camp, parfaitement éclairé, offre une scène variée. Un groupe de rameurs assis par terre, leur écuelle de haricots à la main, est à l'entour d'une pièce de cerf rôti, embrochée à un bois planté en terre, ~~chacun de temps~~ chacun en ~~enlève un mer~~ découpe tire une tranche avec son couteau. Le cuisinier écaille un poisson, et remue la marmite suspendue à un ..... composé de trois bâtons. Plusieurs de nos gens fument leur pipe, couchés nonchalemment dans leurs hamacs suspendus aux branches des arbres, comme les nids de Jacuiras.

19-23-7bre Eveillé avant le jour, je ne vois plus qu'une multitude ~~de~~ innombrable ~~de~~ d'étincelles qui brillent dans l'obscurité. ~~L'incendie a fait place à une belle illumination~~ ~~Tous~~ Les feux éteints, ont laissé une immensité de petits foyers de braises.

19-23.7.bre Réveillé dans la nuit, je ne vois plus aux alentours du camp, qu'une multitude de petits brasiers+ rendus brillants par une obscurité profonde qui ne laisse distinguer rien autre chose. Ces brasiers lancent çà et là des flammes passagères allumées par la brise, et scintillent comme les lumières d'une illumination. Des portions de braise se détachent des arbres, et tombent en traînées de feu, comme les fusées que dans les soirées de fêtes on brûle du haut des balcons dans les rues. L'incendie a fait place à une belle illumination

+ laissés par les flammes sur le sol et sur les branches, et

autre chose. Ces brasiers lancent çà et là des flammes passagères allumées par la brise, qui, ~~les fait scintiller~~ en les faisant scintiller, semble leur donner du mouvement. ~~C'est L'incendie a fait~~ L'incendie a fait place à une belle illumination, +++ et, pour achever l'illusion, des portions de braise se détachant des ~~branches~~ arbres, tombent en traînées+ ~~de feu~~ ~~comme les fusées que dans une nuit de fête, on brûle du haut des balcons comme les fusées chinoises~~ feux chinois que dans une soirée de fête, on laisse tomber d'un endroit élevé

+ faisant l'effet d'une grande

+ comme des guirlandes de feu, faisant l'effet des

rien autre chose. Ces brasiers lancent çà et là des flammes passagères allumées par une brise, ~~et scintillent~~ qui les fait scintiller, et des portions de braise se détachent des arbres et tombent en traînées de feu jusqu'à terre. L'incendie a fait place à une belle illumination ~~ou des myriades de lanternes~~ faisant l'effet d'une campagne éclairée par des myriades de lanternes suspendues aux arbres et éparses sur le sol.

19-23-7.bre — ~~Partis de bonne heure~~, Nous laissons la rivière Anhanduy Mirim à gauche, nous remontons plusieurs caxoeiras laborieuses, et nous arrivons aux Tres Irmãos, qui sont trois caxoeiras très rapprochées entr'elles. Nous dormons à la caxoeira supérieure; elle ressemble à un Salto; elle tombe dans un bassin profond, où les eaux forment un tourbillon dangereux. Selon notre Guide, il arriva dans les premiers temps de la découverte des mines d'or de Cuyabá, c'est-à-dire, au commencement du 18.e siècle, qu'une canoa chargée de 80 arrobas d'or en barres, naufragea dans ce tourbillon. Des plongeurs tentèrent d'aller chercher cet or; mais le tourbillon les entraînait sous des grottes submergées, qui les remplissaient de frayeur. Le Guide ajoutait que lorsque ce naufrage fut connu à St Paul, il fut question de détourner la rivière; mais l'entreprise était énorme pour une colonie encore si faible et à une telle distance. Cuyabá était alors une vraie Californie; on se consola, et le projet n'eut aucune suite.

Le Brésil semble quelquefois être un pays des Mille et une Nuits. On y trouve des diamants gros comme un Oeuf; des hommes puissants rassemblent leurs affidés et leurs esclaves, pour les ravir à leurs possesseurs; les journaux font grand bruit de toutes les intrigues secrètes et des attentats qui ont lieu dans ces occasions; et puis tout d'un coup, il n'est plus question de rien, ou bien le diamant apparaît transformé en un morceau de verre. On ne fait pas moins de contes à l'égard des mines d'or; il n'existe presque pas de districts aurifères, ~~dont~~ où, selon les habitants, il n'existe une riche mine d'or, vue autrefois, et dont on ne peut plus rencontrer les traces.

24. Campement à la caxoeira do Tamandoá. Déjeuner délicieux de palmistes cuits sur les braises, dans leurs enveloppes; ce sont les huîtres des bois. Au moment où nous allons partir, nous voyons arriver les gens du négociant Manoel da Costa Rodrigues, qui viennent de Cuyabá, et s'en retournent à Porto-Feliz. Ils sont au nombre de 15 ou 20, montés sur un seul batelão, et une piroque des Indiens Guatós, qui habitent sur les bords du Paraguay et du St Laurent. Nous écrivons presque tous à Francisco Alvares; je lui envoie une lettre pour ma famille à Monaco, où je ~~me étendais~~ me suis étendu avec enthousiasme sur les beautés de la nature sauvage de l'Amérique, et

qui contient
[illegible] qui m'a vu naître, j'ai joui vers et dessins du voyage
cette lettre est parvenue à sa destination, et j'ai reçu
depuis la réponse de mon frère, où il me disait
que ma lettre avait parcouru toutes les sociétés de
la ville. Ainsi, j'étais un petit Paolo pour mon
pays natal. Un peu de gloire, quel bonheur!
J'étais jeune, j'étais comme un enfant qui prend
la première fleur d'une belle pour en faire
précieusement d'un amour constant, et son beau
ciel de rose se changea en un long martyre.

25-27. 7bre Partis de trois canots; le Rio Pardo
fait former de si grands détours, que après avoir navigué
toute la journée, on peut aller par terre, chercher
du feu au poste d'où l'on est parti le matin.
M. Riedel, M. Tamay et moi, nous laissons
les canots remonter lentement la rivière, et
nous faisons deux lieues jusqu'au Salto do
Corvo, à travers des campagnes riantes,
passant des ruisseaux limpides, et traversant
quelquefois des champs d'épaisses
graminées plus hautes que nous, où nous
sommes obligés d'aller joints, pour ne pas
nous perdre de vue. Hors de ces graminées
on aperçoit une foule de plantes où la
nature déploie une grande variété de
formes, de dessins et de teintes pour les feuilles, et dont
les fleurs, riches de dessins, et parées des
couleurs brillantes de la Zone torride, attestent
la vigoureuse beauté de ces climats. Mais
ces campagnes sont remplies d'une grande
quantité de maisons d'une espèce de fourmis
appellées Cupim, qui produisent un effet
bizarre et original; on les dirait pétries
de terre glaise; elles ont plusieurs formes
et sont de diverses hauteurs depuis une,
jusqu'à neuf pieds. On en voit de
coniques et de rhomboïdes; tantôt elles
sont composées de différents rhombes; tantôt
ces mêmes rhombes terminent en cylindres
qui s'élèvent comme des tuyaux d'orgue,
à la hauteur d'un homme à cheval.

Après avoir fait deux lieues, nous apercevons
du haut d'une colline le Salto do Corvo, environné
d'une petite forêt, où nous descendons, et
un petit sentier nous conduit jusqu'au bord
d'une onde paisible, toute ombragée par la forêt.
Nous apercevions le Salto à notre droite sortant
du milieu de grands arbres touffus, et sous
lui, un grand bassin qui s'avait de couvrant

que sur le côté opposé, tandis que sur notre rive, les ondes venaient peu à peu expirer sur la plage. Les arbres penchés vers la rivière, avaient leurs branches suspendues sur cette eau, qui ressemblait à un port, ou une grande abrita sous une voûte de verdure, où nos canots devaient aborder, et où les voyageurs aiment à se reposer à l'ombre, jouissant de la vue du Salto et du bassin.

Cependant le soleil commençait à baisser; notre dîner n'avait consisté qu'en deux biscuits pour nous trois, et de l'eau fraîche d'un ruisseau; nous n'avions qu'un petit fusil de chasse, un couteau, une balle et du petit plomb, et, toute notre attente, les canots ne paraissaient pas.

M.r Riedel, plus prévoyant que nous, se mit à faire un barrage avec des perches et des feuilles de palmier, fermé de tous côtés, ne laissant qu'une petite porte d'entrée. Heureusement M.r Taunay tua un lérard d'un pied et demi de long, non compris la queue. Il y avait en outre un chétif bananier, le premier que nous apercevions dans ce désert, où nous cueillîmes une grappe de bananes vertes. Quand la nuit fut venue, nous rôtîmes le lérard et les bananes sur la braise, et la faim, qui commençait à nous aiguillonner, nous fit trouver que le lérard avait le goût du poulet et que les bananes étaient mangeables. Craignant l'approche des ours, et même une surprise des sauvages, chacun de nous fit deux heures de sentinelle pendant la nuit, et les canots arrivèrent le lendemain à 10 heures.

7.bre 28. Le Salto a 30 pieds de haut, et n'a que 10 brasses de largeur. On transporte les charges par terre jusqu'à un quart de lieue au dessus du Salto, et on conduit les canots à droite du bassin, tantôt à sec, tantôt à flot jusqu'au pied du Salto, où il y a un varadouro d'une montée inclinée de 35.° Tant de travaux nous obligent à rester quatre jours à ce Salto.

8.bre 2. Nous ne sommes plus qu'à 18 lieues de la Fazenda de Camapuam, qui est un établissement que l'on trouve sur cette route, comme un oasis dans le désert, ou comme une île au milieu de l'Océan. Cette fazenda appartient à des particuliers de S.t Paul; le Gouvernement colonial y entretenait un Presidio, ou poste de quelques soldats de milices, commandés par un

Alferes ou un sergent, pour empêcher la contrebande des diamants. Le commandant actuel est un Alferes qui est en même temps Administrateur de la Farenda, pour le compte des propriétaires. Quant à ses fonctions militaires, elles sont presque nulles aujourd'hui, parce qu'on n'empêche plus le passage des diamants.

8bre 2 Deux de nos gens, que Mr le Consul a dépêchés à Camapuam il y a quelques jours pour demander des chevaux, sont de retour aujourd'hui au Coráo, mais ~~sans~~ sans en amener aucun. Le Commandant répond ~~qu'il~~ que tous les chevaux de l'établissement sont si maigres, qu'il n'en a pas un seul capable de faire ce voyage; que tout ce qu'il peut faire, c'est de nous les envoyer à Lagun Grande, caxoeira moins distante de Camapuam. Nos deux hommes viennent accompagnés de quelques nègres Créoles de cet endroit, qui ont des goîtres aussi grands que leur tête, lesquels leur pendent ~~jusqu'à~~ sur la poitrine, et semblent soutirer les traits de leur figure, qui en a un air d'imbécillité. Leur voix est gênée, et ils ne parlent qu'avec difficulté. J'ai beaucoup observé ce vice d'organisation à St Paul, et ensuite à Cuyabá, dans les lieux élevés, et comme Camapuam se trouve entre les eaux qui vont au Paraná au S.E. et au Paraguay au N.O., il est évident que ses habitants doivent cette maladie à la position élevée de la Farenda.

Nous partons au soir, du Coráo, et jusqu'au 7, nous remontons quelques caxoeiras, laissant à gauche la petite rivière Sucurié.

7. Arrivée à la Caxa Canoa Velha, où les gens de Camapuam, viennent avec cinq chevaux; ils nous accompagnent par terre jusqu'à Lagun pequena, où il nous reste 12 lieues à faire jusqu'à la Farenda.

8. Nous partons, Mr de Langsdorff, Mr Rubzoff et moi, laissant MM. Riedel et Taunay, qui aiment mieux faire le reste en canots. Le voyage à cheval, au milieu de ces campagnes sauvages, nous délasse de la navigation lente de la rivière. Vers le soir, Mr De Langsdorff ayant pris le devant avec nos gens, je reste en arrière avec Mr Rubzoff, et au passage d'un fossé profond et étroit, mon cheval, qui ~~était~~ est très faible, ne peut le franchir et tombe encaissé dans le fossé, les quatre pieds en l'air, sans pouvoir se remuer. Je reste sur le bord sans accident. Nous faisons pendant [illegible] ~~tels~~ pour retirer le [illegible]

~~Il est déjà nuit et la lune~~ Il se fait nuit pendant ce temps, et la lune éclaire ma petite mésaventure. Enfin, ne pouvant y parvenir, Mr Rubroff part pour les pouso, afin d'envoyer du monde à mon ~~secours~~ aide. Je frémis, aujourd'hui que j'ai 25 ans de plus, en songeant que je restais seul et sans la plus petite arme, dans ce désert habité par des onces qui aiment à sauter par surprise sur un homme, et qui est quelquefois visité par des sauvages. Telle est cependant l'heureuse insouciance de la jeunesse, qu'il ne me vint pas à l'esprit qu'il y eût des onces et des sauvages au monde, et je m'assis sur un tronc renversé, fredonnant des chansons en attendant que l'on vînt m'aider à tirer mon cheval du fossé. Cependant, pour me servir de l'expression des Brésiliens, la lune avait déjà monté trois brasses, ~~c'est à dire~~, depuis que j'attendais, c'est-à-dire, trois fois 6 degrés. Sortant tout à coup de ma rêverie, je m'apperçus que je n'étais pas en pleine sécurité. Je voulus bien partir à pied, mais je craignis de perdre le sentier étroit qui s'était effacé plusieurs fois dans la journée. Passant près de mon cheval, je fus le tirer encore une fois par la bride, et voilà qu'il se secoue, qu'il fait des efforts et qu'il se met sur pied. Je me remets en route sans pouvoir trop m'expliquer un tel phénomène; ayant fait un quart de lieue, j'entends la voix des gens qui viennent à mon secours, et je rejoins le pouso, où je trouve des haricots, du riz et des pigeons sauvages pour mon souper, et un cuir pour dormir sous la tente céleste, par le plus beau clair de lune du monde.

9 Octobre 1826. Nous passons le Rio-Pardo à gué, à un endroit où l'on apperçoit le confluent du Sanguiauga et du Vermelho, deux petites rivières guéables partout, ~~et~~ dont la ~~confluent~~ réunion forme le Rio-Pardo. Le Sanguiauga est clair comme le cristal, et le Vermelho a une teinte rousse qu'il acquiert à la montagne d'où il sort; cette différence, encore sensible quelque temps après leur jonction, ~~c'est~~ fait que nous voyons le Rio-Pardo partagé en deux bandes, l'une claire à gauche, l'autre trouble. Le mélange des eaux finit par ternir la partie claire: telle est l'origine du nom de Rio-Pardo.

[illegible] traversé plusieurs collines, nous apper- [illegible] serpentant au milieu d'une

vraiment plaisant; il n'y a que trois heures et demie; je me baigne dans ses eaux limpides, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, et cependant nos plus forts canots, pouvant y naviguer tout chargés. Nous dînons au port appelé Sanguicaya, où nos canots arrivèrent deux jours après, qui est à deux lieues de Camapuan, le point de départ de la pénible navigation du Rio-Pardo.

Nous montons à cheval, menacés d'un orage qui ne tarde pas à fondre sur nous. La pluie tombe par torrents; la foudre éclate à droite et à gauche, et bientôt après, le ciel est tout bleu et le soleil darde à plomb ses rayons ardents. Nous arrivons par une montée douce au haut de la montagne d'où nous apercevons Camapuan bien peu bas de nous; la descente paraît triple de ce que nous avons monté. De ce côté, sont les sources des petites rivières qui forment le Coxim, où nous allons naviguer, et nous laissons derrière nous toutes celles qui forment le Rio-Pardo ainsi, d'un côté toutes les eaux coulent vers le Paraná, et de l'autre comme à la grande Vallée du Paraguay.

Nous arrivons à Camapuan à trois heures de l'après midi, et nous trouvons le commandant que nous attendons au bas de l'escalier de la maison qui nous a destiné. Après les politesses d'usage dont il s'acquitte passablement, malgré la rudesse de ses manières, et après l'échange de quelques mots avec nous au sujet de la Fazenda, il se retire, nous laissant en possession de notre nouvelle habitation.

La Fazenda consiste en une grande cour irrégulière, ayant au N.O. une maison à étage où habite le Commandant; et une petite chapelle, et en face des deux, notre maison, qui est un grand étage où l'on monte par deux escaliers mobiles à la façade, et abrités sous le prolongement du toit, lequel est soutenu par quatre esteios de toute la hauteur de la maison, et placés en ligne parallèle à la façade. Un des escaliers conduit à gauche, à la partie que nous occupons du côté du levant, l'autre à droite, à la partie opposée. Les deux corps de logis communiquent sur le derrière par une Varanda, et sont séparés sur le devant par une petite cour qui est couverte par le même toit, dans lequel il y a un moulin à sucre.

Le reste de la cour de la Fazenda est formé par de méchantes maisons de terre et de paille, et de palissades. Il y a à l'entour en dehors, entre le N. et le N.O. et l'Est, une trentaine de cabanes grossières; la petite riv.e Camapuan, qui n'a que deux pieds d'eau, borde la Fazenda du côté du

L. E., et il y a encore au delà une longue caravane, et quelques cabanes.

La situation de Concepcion est agréable; les environs sont montagneux, et comme toutes ces fertiles contrées, susceptibles de produire abondamment. Ce sont des bois, des savanes, des vallons et des prairies. Les camps sont éloignés.

Il y a plus de 300 habitants, dont environ le tiers sont esclaves. Les habitants libres, que l'on nomme Agregados, demeurent de l'autre côté de la rivière. Les esclaves ont leurs cabanes dans la cour, que l'on ferme tous les soirs.

Des créoles, c'est l'unique revenu que donne la Fazenda à ses propriétaires, qui, éloignés de cent cinquante lieues, se contentent bien de recevoir chaque 3 ou 6 ans, une douzaine d'enfants esclaves, pour les employer à leur service, ou les vendre. Les pères, dont on ne veut pas dépeupler la Fazenda, payent à leurs maîtres ce tribut de sang et de larmes, car les esclaves ont des pleurs, quoique on en dise. L'Esclavage a cent faces, toutes hideuses; il n'est pas la moins répugnante celle qui nous montre des maîtres, soi-disant très dévots, recevant sans remords des couvées humaines arrachées à leurs pères, et à un pays qui ne leur refuse pas la nourriture, et qui leur viennent de si loin, et de leurs propres pays.

Telle est l'incurie des habitants, qu'à peine ils cueillent des haricots, du maïs, et un peu de canne à sucre, suffisant à peine à leur consommation, malgré la fertilité du sol, qui est propre à toutes les cultures du nord et du midi de l'Empire. Les chevaux, les bestiaux et les cochons sont maigres, à cause du délaissement où sont les pâturages.

On exporte quelques pièces de grossier tissu de coton, en échange des bestiaux de Nova Miranda, à 40 lieues O. sur le Paraguay.

Beaucoup de nègres ou Cabouès (mélange de noirs et indiens), sont nus jusqu'à la ceinture, hommes et femmes. Le climat les absout, comme aussi leur isolement, absout leur paresse.

M.M. Riedel et Taunay, arrivent dix jours après nous;

+ naviguant

ils ont laissé les canots au Sanguixuga, où ils sont arrivés à travers branches et broussailles, devant quelquefois s'arrêter pour couper des bois tombés en travers.

Le Commandant nous prête les bœufs et les charriots du gouvernement, et en quelques jours, nous voyons nos canots et nos cargaisons descendre la montagne.

Il faut 14 bœufs pour traîner un grand canot placé sur un char de deux roues. On fait d'abord une lieue et quart par une plaine; on franchit une montée que j'estime à 150 pieds, et de là on descend vers Camapuam, l'espace de ½ lieue, par une pente d'environ 300 pieds.

On lance les canots dans la petite riv.e Camapuam, où il n'y a de l'eau que jusqu'au genou.

C'est admirable de penser que de Porto Feliz à Cuyabá, on parcourt 308 lieues par 10 riv.s, et ne faisant que deux lieues par terre, et faisant passer les canots par une élévation de 300 pieds; mais on est encore plus émerveillé, quand on pense que l'on peut naviguer de Buenos-Ayres à l'Orénoque, par un cours fluvial de 1400 lieues, sans autre interruption que les 30 lieues que l'on fait par terre, de Cuyabá au Diamantino, distance qui pourra être réduite à 10 lieues. Cela s'explique par le canal naturel de Cassiquari, qui unit l'Amazone à l'Orénoque.

Nous commandons 120 alqueires de farine de maïs, que ces gens nous préparent à bras, leur unique Monjolo s'étant dérangé. or,

Un Monjolo est un tronc d'arbre mis en bascule par une grosse cheville sur un pieu, ayant une cavité en auge à une extrémité, et un gros pilon à l'autre bout. Un filet d'eau tombe dans l'auge, et l'entraîne, et le pilon bat lourdement dans un mortier de bois ~~à fleur de terre~~ fixé en terre, dans lequel on met le grain.

Mais ces pauvres gens n'avaient pas eu le courage de raccommoder leur monjolo, et ils en passaient par un travail plus pénible.

Aucune monnaie n'a cours à Camapuam: c'est un phénomène que je puis me flatter d'avoir vu dans ce voyage. Nous les payons en indiennes, calicots et autres marchandises qu'ils préfèrent à l'argent, et avec raison. Le sel surtout leur est d'une grande nécessité. Ils payent un plat de sel, la valeur de trois francs, et quelquefois de six francs.

Ces gens avaient autrefois tué leur curé, probablement pour quelque motif de femme, car ils sont

très soumis aux prêtres pour tout le reste. Aucun prêtre n'a voulu depuis venir remplacer le défunt. Un vieux noir créole, grand et maigre, fesait sonner la cloche, entonnait les prières, et fesait des processions.

On parle de l'apparition des sauvages aux environs. Une once tue des chevaux pendant la nuit.

Le Commandant, ~~nous~~ ~~fait savoir~~ ~~communique qu'il vient de recevoir~~ ayant reçu un exprès de Miranda, par lequel le commandant de ce Présidio lui communique que les Indiens Guaycurús se sont soulevés contre les Brésiliens, nous donne part de cet événement, afin que nous soyons en sur nos gardes, quand nous serons au Taquaré, et au Paraguay.

~~Les canots étant réparés et apprêtés, on les fait descendre la petite riv.e Camapuan, chargés seulement du peu qu'ils peuvent transporter sur cette riv.e où l'on navigue à flot et à~~

Les canots étant réparés et apprêtés, on les charge du peu qu'ils peuvent transporter sur la petite riv.e Camapuan, et, tantôt à flot, tantôt en les traînant, on les fait descendre par cette riv.e obstruée de branches, l'espace d'une lieue vers l'Ouest jusqu'au confluent du Matta Matto, autre petite riv.e qui vient du sud, et qui par sa jonction, rend la navigation moins pénible. Nos gens font encore deux lieues, ~~et arrivent au~~ entrent dans le Coxim déjà très navigable, et vont laisser les grands canots au Furado, port ~~situé à 6 lieues de Coxim~~ ~~de Camapuan et~~ où nous nous rendrons par terre, ~~situé à 6 lieues de Camapuan~~

Nos gens reviennent avec les petites embarcations, et font plusieurs voyages pour transporter le reste des cargaisons au Furado.

1826. 9.bre 21. Nous partons de Camapuan après y avoir resté 43 jours, et nous faisons six lieues par un pays montueux et peu boisé, et nous arrivons au Furado, qui est une trouée faite dans le bois, qui borde le Coxim, par où ~~on descend à la riv.e Coxim~~ nous parvenons à nos canots.

Encore un site charmant et délectable; encore une variété de la riche nature. Le Coxim s'annonce comme on nous l'a dépeint pittoresque. ~~magnifiquement et varié, et la beauté de sa végétation~~ ~~et varié~~ Il n'a que 20 brasses de largeur; de grands arbres, et une forêt touffue de Guaytivocas, bordent ses rives. Les Guaytivocas sont d'énormes roseaux de 10 ou 12 centimètres de diamètre et de 60 pieds de longueur, qui s'élèvent à 40 pieds, se courbent et retombent en ellipse. Une ramification de

les formes de la beauté de sa végétation fait pressentir la magnificence de ses paysages.

petits roseaux et de feuilles forme à chaque nœud une touffe épaisse et arrondie qui orne tous ces arcs fluctuants de bouquets dentelés de verdure placés de distance à distance, qui se rapprochent et s'amoindrissent vers la pointe, et ressemblent à des festons qui s'élèvent et retombent par leur propre poids. Les Guaytivócas des deux rives penchent vers la riv.e, s'entrelacent, et forment de véritables voûtes cintrées de verdure, tressées de touffes qui ne laissent passer qu'un demi-jour suave, et entretiennent une agréable fraîcheur.

Nous venons de faire 6 lieues par un soleil ardent: nous jouissons de ce demi-jour, de cette fraîcheur, et de ces charmants berceaux tortueux, que la perspective nous montre ~~au loin dans un~~ au loin dans un atmosphère vaporeux, comme on voit l'arc de .... à travers celui de ..... Nous jouissions de cette noble nature qui nous souriait sous cette nouvelle forme d'arcaux tapissés de grillages verts.

Nos canots, amarrés à leurs leviers de fer plantés en terre, et serrés par le courant, formaient un large pont traversé par une guaytivóca renversée, qui de l'autre rive, touchait presque à la nôtre. On avait enlevé les barraques des canots, car sur ces étroites riv.s elles seraient bientôt abîmées par les branches des arbres. Nos gens ~~chantent~~ travaillent à différentes choses en chantant. Enfin, nos tentes, nos hamacs et nos canots, forment sur terre et sur l'eau, ~~un campement décoré~~ une scène ~~de~~ de mouvement, décorée d'une forêt architecturale.

Que de sensations l'on éprouve quand on voyage! Heureux les temps où l'homme aura toujours devant lui un coursier, un Waggon, un tillac prêt à le porter sans paye au point de la terre où sa pensée, libre, intelligente et capricieuse le pousse! Où il aura sur toutes ses routes, à toute heure, un chez lui, des frères et des amis! Où il prodiguera partout ses talents, ses connaissances, ou le modeste travail de ses bras, dans un ~~modeste~~ commerce continuel d'amour et d'harmonie! Alors, plus de ces innombrables maladies sédentaires, qui tourmentent l'esprit et le corps, aujourd'hui, dans nos sociétés tissues d'entraves. Son esprit, toujours lavé par un courant d'idées neuves, conservera ou retrempera les ressorts qui donnent la force,

l'élévation, la clarté, la perception, et enfin, la santé de l'âme et du corps: et cependant, cette belle faculté de parcourir le riche domaine que Dieu nous a assigné, ne sera qu'une des mille jouissances du Socialisme!

9.bre 22-23- Arrivée au lever du soleil, de quatre hommes conduisant deux déserteurs enchaînés de Miranda, que le commandant de Camapuam prie le Consul de livrer au commandant d'Albuquerque, à son passage par ce présidio.

Remis en marche, nous descendons sous un berceau presque continent d'arbres qui réunissent leurs branches sur nos têtes, et d'arcs de guaytivócas. Cependant nous sommes souvent ~~arrêtés~~ incommodés par des arbres tombés en travers. ~~Une bro~~ pendant que mon canot descend~~ait~~ vête, ~~une bran~~ un tronc d'arbre couché sur la riv.e, me prend par la jambe, me fait faire une cabriolle, et me jette à l'eau. Cela fut l'affaire d'un instant. ~~Le~~ Nous descendons vête, virant à tout moment de bord à gauche et à droite, à cause des détours de la riv.e

Nous passons le Ribeirão do Barreiro grande, le baixio Coroinha, les Cax. Mangaba et Pedra branca; nous côtoyons des campos et des collines élevées, et nous allons camper à la Cax.a Peralta

Vers le soir du 23, bords couverts de gazon, de palmiers, d'Embaúvas et d'Embira uçús; jolie verdure, fraîcheur, et cris bruyants d'essaims de perroquets qui passent; nous glissons au milieu de ces bords riants; nos esprits sont agréablement impressionnés de cette verdure inaltérable.

24-25- Ribeirão da Silada à droite; caxoeiras Araré, Culapada; Boqueirão dos 3 Irmãos, Baixio Itagacava, et campement à l'embouchure du ribeirão da Figueira, à gauche.

Nous sommes sous un grand figuier, au pied d'un ~~monticule~~ mont couvert d'une haute forêt. ~~que nous par~~ Le ribeirão a 10 brasses de largeur, mais n'a que ~~10 brasses d'eau~~ deux pieds d'eau sur un fond de sable fin. Pêche abondante de Pacús et de Dourados. Nous ne pouvons déjà plus nous baigner en pleine sécurité à cause des raies qui abondent au Coxim. La piqûre de ce poisson cause des douleurs aigües pendant 24 heures, et peut

donner la mort. Au Pará, où elles sont très grandes, on brûle de la poudre sur la blessure.

26 Boqueirão das Furnas, long de deux lieues. Le riv.e est retrécie entre deux rives de rochers presque tous à pic; le courant est plus rapide; le lit est profond, et on parcourt ces deux lieues dans une heure. J'ignore par quelle circonstance la nature a formé ce canal si égal, si tortueux, au milieu d'une si longue plate-forme de rochers massifs.

27 Cax.a das ~~Furnas ou Anhumas~~ Furnas, où le canot des pêcheurs chavira et ~~nous perdons où la perte d'~~ Un fusil, d'un pistolet, et de quelques objets ~~de plus~~ perdus, ~~dont~~ tel est le résultat de ce naufrage.

Cax.a das Anhumas, près de la montagne de même nom. Nous passons depuis deux jours au pied de montagnes boisées; ~~Nous entendons le bruit~~ des petits torrents, que le bois dérobe à la vue, tombent avec bruit, et nous ne les apercevons qu'alors qu'ils tombent du barranco, perpendiculairement dans la riv.e

Ribeirão do Bicudo, et campement à la Cax.a Guaymicánga.

28 29 – Nous passons entre des Paredões (Rochers à pic) aussi hauts que les mâts d'un vaisseau; tantôt nous en avons un à droite, long de 3 à 400 pas, tantôt nous en avons un à gauche; quelquefois nous passons entre deux de ces énormes masses; alors, la riv.e est rétrécie, profonde et obscure, et cependant, on voit mieux le fond; elle est plus rapide, mais silencieuse; le jour a moins de clarté; la voix et le bruit sont plus sonores. Nous ne voyons que la riv.e, les murs de rochers couronnés d'arbres à leur cime; arbres suspendus sur nos têtes, se détachant d'un côté et d'autre dans le ciel qui est perpendiculaire sur nous.

Caxoeira Canellas de André Alves, nom bien peu géographique, riv.e Jaurú à droite; Cax.s Jaurú, Embira uçú, et arrivée à la Cax.a Avanhandáva guaçú, nom qui, comme le Guaymicánga, rappelle le Tieté.

Cette caxoeira, la plus grande du Coxim, est longue, remplie de rochers sur ses deux bords et dans son lit. La riv.e est transformée en un large torrent d'écume qui passe entre des rochers épars, contre lesquels ses flots se brisent, bondissent et passent ~~sous cette~~ toujours.

Cinq ou six hommes entre Guides et Pilotes,

s'embarquent dans un canot déchargé; ils remontent d'abord un peu la rive et ensuite ils virent de bord, et se dirigent vers le canal. Le canot s'élance; son avant sort tout entier sur une lame de 5 pieds; on voit le fond plat jusqu'à mi embarcation; il tombe au milieu de l'écume qui jaillit des deux côtés comme deux ailes; il part comme la flèche, paraît et disparaît comme l'albion, au milieu de l'écume qui l'environne. L'air, fendu par la violence de la course, hérisse les cheveux sur la tête des pilotes. Le Guide est sur la proue, tantôt debout sur ses jambes ouvertes pour garder l'équilibre, tantôt à genoux, pour être plus solide. Il a dans les mains une longue perche qu'il plonge rapidement à gauche et à droite, pour forcer le canot à suivre le canal dans la course rapide. Le contre-Guide et un pilote sur la poupe, deux Prociros dans le canot, font les mêmes manœuvres avec promptitude, effort et habileté, pour éviter les rochers qui sont sur leur passage, et contre lesquels le canot se perdrait en morceaux, au risque de leurs vies.

Une Régate qui aurait l'Avanhandáva pour arène, serait d'un tout autre genre que celles de l'antique cirque de l'Adriatique. Un tourment où les bateliers auraient non seulement à lutter de force et d'agilité contre leurs adversaires, mais encore de courage et d'adresse contre les éléments; et où des barques emportées par un fleuve tout bleu d'écume, et qui fait en mugissant un milieu d'écueils dont le choc serait terrible, tout cela serait été un spectacle plein de charmes pour les Romains, qui aimaient les combats jusques dans leurs Naumachies. Heureusement aujourd'hui, les hommes n'aiment à lutter contre les éléments que dans le but de les vaincre, et non de s'entre-entr'eux.

Plusieurs inscriptions étaient gravées par les voyageurs sur les rochers de l'Avanhandáva; aucune n'était digne de remarque.

9bre 30. Cax.ra Avanhandáva-Mirim. Nous abordons à gauche, au pied d'un ravin difficile à gravir. Campement en bas de la Cax.ra sur une plage, au fond d'une anse commode, mais dont l'eau est croupissante. Il y a aussi des inscriptions sur les rochers. Cette Cax.ra est plus

courte que la précédente, mais plus inclinée et plus furieuse. Le passage des canots est encore un spectacle intéressant.

La riv.e étant déjà assez large, on remet les barraques aux canots.

10bre 1.er Cax.a Choradiera, campement à la Cax.a Jiquitaia.

2. Cax.a da Ilha, dernière du Coxim, et du nombre de ses grandes cax.s ~~de cette~~ Elle ressemble un peu à un salto. ~~Des hommes qui~~ Il y a un banc de trois pieds entre deux rochers, où l'on passe les canots déchargés. Des hommes qui sont dans l'eau jusqu'à la ceinture retiennent le canot avec une corde amarrée sur l'arrière; ils le laissent aller presque jusqu'à mi longueur sur le banc, ensorte que tout l'avant est hors de l'eau et sans appui. Deux ou trois pilotes s'y embarquent; on largue la corde, le canot tombe, ~~il plonge~~ sa proue plonge et surgit, et il court jusqu'à ce que la riv.e plus paisible, ralentisse peu à peu son élan

3 Riv.e Taquari-Mirim à gauche; sortie du Coxim, et entrée dans le Taquari, riv.e plus considérable qui vient de l'Est, et que nous allons aussi descendre. La majeure partie de la journée est employée à passer la Cax.a Biliago, longue de près d'un quart de lieue, parsemée d'îles et sans aucune chûte d'eau. Il n'y a que des rochers hors et à fleur d'eau, de forts courants, et des ondes agitées, mais il faut passer les canots déchargés

Cependant le Biliago est la dernière caxoeira que l'on rencontre sur cette route de Cuyabá. Remis en marche à ~~deux~~ deux heures, nos gens tirent des coups de fusil, chantent et jettent des cris d'allégresse, parce que nous n'allons plus naviguer que sur des rivières paisibles. Plus d'obstacles qui obligent à décharger les canots, plus de passages périlleux, plus de rudes travaux! Nous approchons du Paraguay, de cette riv.e qui a 500 lieues de cours sans le moindre petit courant!

Les anciens Paulistes baptisaient les Novices au Biliago, et leur imposaient un tribut, comme on fait à ceux qui ~~[illegible]~~ passent la Ligne pour la 1.e fois. ~~Les hommes~~ L'homme de peine est partout le même, au milieu de l'Océan, il se forme ~~à~~ une étape où il puisse charmer ses rudes travaux aux ~~dépens~~ frais de ses chefs en les rançonnant, ou rire aux dépens des ~~pauvres~~ ses confrères qui sont à sec comme lui. Au Biliago, il prend pour motif la cessation de ses plus rudes peines, et il oublie tout dans un moment d'effusive allégresse. Mais le Biliago a perdu son baptême, et il paraît que la Ligne Equinoxiale oubliera le sien, quand elle sera traversée dans tous les sens par la vapeur, ou par quelque agent encore plus puissant.

Nous passons entre plusieurs îles, et au coucher du soleil, pendant que nos gens tirent encore des coups de fusil, nous entendons d'autres coups qui viennent du détour plus bas, en réponse aux nôtres. Peu après nous apperçevons trois canots avec barraque rouge

1826. 10bre 2. et pavillon Brésilien, et deux batelées. Nous ~~abordons ensemble, pour~~ campons ensemble.

C'est le lieutenant Manoel Dias, envoyé par le Président de la Province, pour aller explorer une navigation plus courte entre ~~St Paul et Cuyabá~~ St Paul et Cuyabá, par les riv.s Sucuriú et Itiquira, qui, comme le Tiété, courrent dans la plus courte direction entre ces deux villes, et sont plus navigables. Il s'agit principalement de savoir si le passage des sources de l'Itiquira au Sucuriú, serait pour le moins, aussi facile que celui du Sanguixuga au Camapuam. On y établirait une Fazenda, et on ferait en 62 jours, un voyage qui en exige 122 par ce dernier point.

Manoel Dias avait avec lui l'Alferes Pedro Gomes, qui avait déja cherché ce passage en remontant l'Itiquira, et auquel il était arrivé une aventure assez singulière. Il avait remonté le Taquari et l'Itiquira, et, des ~~jusqu'aux~~ sources de celui-ci, ~~de là~~, cherchant celles du Sucuriú, qui sont au Sud, pour se rendre au Paraná, il avait pris trop à l'Est, et avait trouvé celles du même Taquari, où il avait fait transporter ses canots, dans la persuasion que c'étaient celles qu'il cherchait. Il naviguait vers le Nord Ouest, croyant aller vers le Sud, et malgré que quelques uns des siens reconnussent l'erreur, ce ne fut qu'en voyant l'embouchure du Coxim, et la Cax.a Biliago, qu'il en fut convaincu. N'ayant plus assez de vivres pour recommencer le voyage, il ne songea plus qu'à retourner à Cuyabá.

Manoel Dias nous confirma la nouvelle de la rupture des Guaycurús, qui, selon leur habitude, ~~avait~~ commencé par une trahison, ~~Ils ont tué~~ en tuant en pleine paix un habitant des environs de Miranda, un sergent et quelques soldats d'un poste peu éloigné de cette forteresse. Toute la tribu a disparu des alentours de Nova Coimbra, et s'est retirée entre Camapuam, le Taquari et le Paraguay, pour vivre en guerre avec les Brésiliens.

Le commandant de Nova Coimbra, a envoyé à Cuyabá, demander des secours, ~~à Cuyabá~~ que le Président allait envoyer incessamment.

La nombreuse tribu des Guaycurús habite aux environs de Nova Coimbra, sur la frontière de la république du Paraguay. Elle a toujours été à craindre aux Portugais, qui ne sont jamais parvenus à la réduire entièrement.

Dans l'année 1707, époque de la découverte de ces vastes contrées, par les Paulistes, une manoeuvre de 200 de ces hardis Centaures, fut attaquée à son entrée dans le Paraguay, par une armée de 3 à 4000 Guayacurés montés sur une immense flotte de pirogues qui couvraient le fleuve; et comme les Paulistes n'avaient que des fusils de chasse, ils furent massacrés en grande partie, et le reste s'enfuit à la Colonie naissante de Cuyabá. Les Paulistes, informés de ce désastre, et animés du désir de le venger, envoyèrent l'année suivante, une manoeuvre de 60 canots, et de 700 hommes bien armés, emportant avec eux, deux pièces de canon, montées sur deux grands canots, et un grand nombre de pierriers distribués sur toute la flotte. Arrivés au Paraguay, ils furent attaqués par les Guayacurés qui, entendant pour la première fois le bruit de l'artillerie, et voyant les terribles effets, furent découragés, mais continuèrent le combat pendant plusieurs heures. On raconte que chaque coup de canon renversait des files de canots, et que les sauvages, gagnant d'autres canots à la nage, revenaient à la charge. Une mulâtresse Paulista de la ville de Jacarehy, combattait à côté de son mari, au milieu des flèches des sauvages; elle chargeait les fusils, et les donnait aux combattants.

Cette fois les Guayacurés furent pleinement défaits, et ils ne purent jamais plus empêcher le passage des Paulistes; mais une telle résistance d'un peuple presque désarmé contre des conquérants armés de fer, de mousquets, et d'artillerie, prouve assez sa vaillance, et explique de la rapprochait des Tlascaltecs, ~~qui n'étaient inférieurs~~ ~~à eux si, par son caractère et extrêmement sauvage~~ extrême sauvagerie, il n'était pas si éloigné de ces héroïques Mexicains.

Pendant que les Portugais s'emparaient du haut Paraguay, les Espagnols s'emparaient de la partie basse de ce fleuve célèbre, fondaient la ville de l'Assomption, et introduisaient la race des chevaux dans les plus riches pâturages du monde. Elle s'y est multipliée depuis d'une manière qui est au dessus de toute expression. Les Guayacurés, peu à peu dégoûtés de parcourir le Paraguay, qu'ils ne pouvaient plus dominer avec leurs flottes, adoptèrent les habitudes de leurs voisins, les Espagnols, et de Centaures qu'ils étaient, ils devinrent cavaliers, et sous cette nouvelle manière de vivre, ils ont pu conserver leur indépendance, et se sont rendus quelquefois redoutables aux portugais, qui, dépourvus de cavalerie, souffraient beaucoup d'un ennemi qui venait les harceler dans leurs établissements riverains, et s'enfuyait aussitôt qu'on l'attaquait.

1826. 10bre 2. J'ai vu dans les annales de la Chambre Municipale de Cuyabá des traités de paix célébrés au nom de la Ste Sainte Trinité à Villa Maria, sur la fin du 18e siècle entre des Députés Portugais et Guayacurés, qui prouvent combien ceux-ci étaient respectés. Il est vrai de dire cependant, que la cour de Lisbonne aimait à ménager les Indiens du Brésil. D. Pedro 1er suivait la même politique, et les instructions de son gouvernement prescrivaient de ne jamais maltraiter les sauvages, même rebelles, et de gagner leur amitié par des présents. Malheureusement, cette sage politique, fruit des lumières du 18e siècle, n'empêchait pas toujours que de barbares Brésiliens ne commissent des violautés inouïes, aussi souvent stupides qu'inutiles, contre les pauvres sauvages des forêts de leur pays.

Les Guayacurés ne sont plus à craindre aujourd'hui que par leurs trahisons, car ils sont de beaucoup diminués, et tandis que sur la foi des traités, on est en pleine paix avec eux, tandis qu'on leur donne des présents et des verres, ils rompent subitement, sans autre motif que le désir de piller, ce qu'ils n'exécutent pas toujours sans faire des victimes, et toute la tribu monte à cheval, hommes, femmes et enfants, et disparaît. Quand ils se révoltent contre les Brésiliens, ils vont vendre le produit de leurs rapines aux Espagnols du Paraguay, et vice versa, quand ils tombent sur ceux-ci. Il n'y a pas trois ans qu'ils revinrent de ce pays chargés d'argenterie qu'ils avaient volé dans une Eglise. On parle dans le temps de la direction qu'on avait donné à cette argenterie vers Rio-de-Janeiro et de réclamations du Dr Francia, mais je ne sais rien avec certitude à cet égard.

Ces sauvages sont dans la persuasion qu'eux seuls forment le premier peuple du monde, à qui tous les autres doivent tribut et servitude: ils n'en acceptent pas les blancs, qu'ils réduisent à l'esclavage, s'ils le pouvaient. Ils ont un profond mépris pour les races de couleur, et ils ont des esclaves de la tribu des Chamoucocos, les plus lâches de leurs voisins, et tellement indolents, qu'ils ne se font même pas des cabanes, et s'emparent dans des trous d'arbres, pour s'abriter des intempéries. Les Guanás se sont mis sous la protection des Brésiliens, pour se soustraire à la servitude. Les Guatós se font respecter par leur bravoure et leur fierté. J'ai vu arriver depuis à Cuyabá une jeune espagnole blanche de 11 ans, que le Lieutenant Colonel Jeronimo envoyait au Président, et qu'il avait pris sur les Guayacurés, où elle était esclave. Ces brigands l'avaient enlevée de son pays avec sa mère, tandis qu'elle

était encore à la mamelle. La pauvre mère était morte de chagrin, et l'enfant s'était élevée à la manière de ces sauvages; elle ne parlait que leur langue, et n'entendait pas un mot de ce que nous lui disions, tant en portugais qu'en espagnol. La femme du Président l'avait prise avec elle.

S'il faut en croire les rapports de quelques personnes, les anciens Guaycurués avaient l'usage atroce, quand l'un deux mourait, de tuer un de ses esclaves, de le coucher sur son ventre dans la fosse, et de coucher son maître sur son dos, afin, disaient-ils, de le faire lever au jour du Jugement. J'ai lu au Diamantino un dialogue entre un Guaycurú et un Brésilien, que j'ai eu l'impardonnable incurie de ne pas copier, car il y avait des idées sublimes, au milieu de croyances barbares. Tout cela ressemble plutôt à des contes, mais on peut en conclure que ce peuple a quelques croyances religieuses.

La Corographia Brasilica, ouvrage ancien, le meilleur, le plus authentique, car tout ce que j'y ai lu des pays que j'ai visité est vrai, tant pour la topographie, comme pour l'histoire, rapporte une vingtaine de mots de la langue Guaycurú. Omettant ceux qui sont barbares, je transcris les suivants:

Soleil ------	Aliga
Lune -------	Epannaï
Crocodile ------	Nioxe
Cheval -------	Apolicano
Loup -------	Tiglicon
Chat -------	Perixène
Homme -------	Hulègre
Devin -------	Unigenito.

Ne croit-on pas retrouver les accents harmonieux et euphoniques du Grec et des langues cultivées? Serait-ce une invention des Jésuites? cependant la Corographia est un ouvrage de mérite. Je regrette de ne pas avoir été à même de puiser dans un plus grand répertoire de cette langue; il est probable que j'y aurais trouvé un grand nombre de mots dignes d'une langue agréable et cultivée.

Je reviens à mon journal:

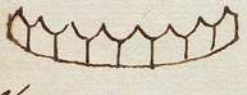
6 décembre 1826. MM. Riedel et Tannay s'embarquent sur un batelão bien équipé, pour-

1826. 10bre 6. prendre la devant jusques à Cuyabá.

Nous partons deux heures après plus tard, et après avoir fait deux lieues, nous rejoignons le chemin de Miranda à Cuyabá. La riv.e très large, et en partie guéable en cet endroit. La rive gauche est couverte de traces récentes de plus de 40 chevaux qui viennent de passer sur la droite. Nous craignons que ce soient des Guaycurús, car nous sommes déjà arrivés au pays qu'ils fréquentent. Nous sûmes depuis que c'étaient des Brésiliens.

7-11- ~~Rondo~~ Nous descendons la riant Taguari, campant à droite, à cause des Guaycurús, et fesant sentinelle pendant la nuit. Nous sommes au reste, bien armés. La riv.e a 250 toises; elle est parsemée d'îles couvertes d'arbres et de verdure: nous passons souvent entre ces îles, par des canaux étroits et peu profonds. Déjà nous sommes dans la saison des pluies, mais ayant fait presque toujours beau temps, la riv.e est très basse. Nous échouons souvent, mais le peu de force du courant nous permet de nous tirer facilement. Nous voyons plus fréquemment des traces d'onces sur la plage. Nous voyons une once, qui se retire aussitôt qu'elle nous aperçoit. Nous en voyons une autre qui se retire aussi.

Nous commençons à voir des Piranhas, poisson du Paraguay et de ses tributaires: ce poisson, ~~qui~~ de n'a pas 8 pouces de longueur, sur 6 de hauteur est redoutable par sa voracité, qui le fait attaquer l'homme, et tous les animaux qui entrent dans l'eau. Ses dents sont de la figure et de la grandeur ci contre. Si bien endenté, il attaque l'once, qu'il oblige à passer la riv.e à la hâte. On pêche quelquefois des poissons à qui il manque la queue, ou une nageoire. Malheur à celui qui tombe dans l'eau ou le poisson existe en grand nombre, surtout s'il a une plaie, ou la galle. Alors ils mordent les plaies, le sang les attire davantage, et il ne faut pas longtemps pour s'évanouir, et perdre la vie.



Un jour, nos gens venaient de se baigner au nombre de douze, mais comme ils avaient fait grand bruit dans l'eau, il ne leur était rien arrivé. M.r de Langsdorff, croyant qu'il n'y avait pas de danger, entra tout seul après, mais il en sortit ne couvrant + parties qu'elles attaquent de préférence + la piranha avec une piranha pendue au prépuce; elle tomba, et le laissa tout ensanglanté, avec cinq incisions profondes dans cette partie.

Un autre jour, un novice venait d'accrocher un singe pour le faire rôtir. Il le plongea dans l'eau pour le laver, et le retira aussitôt avec quatre piranhas qui, n'ayant pas voulu lâcher leur proie, et privés de leur élément, tombèrent dans la proue du canot. Comme nous nous divertissions beaucoup de cette nouvelle manière de pêcher, nous le fîmes répéter l'immersion du singe plusieurs fois, et en deux minutes, nous comptâmes 60 piranhas, que nous ne mangeâmes pas, parce que nous avions d'autres poissons plus délicats.

On venait dans la même occasion, d'enlever la peau à un Capivara, animal de la grandeur d'un porc. Comme la chair n'est pas bonne à manger, nous fîmes jeter le corps à la rive. L'eau devint très agitée à l'entour, et il se fit un grand bruit. Les piranhas le suspendaient hors de l'eau et le faisaient plonger alternativement. On le voyait diminuer de volume, pendant que le courant l'emportait.

Nous sommes déjà près du Paraguay: le fleuve commence à déborder: il a déjà plu à ses sources: nous nous en apercevons par une crue des eaux du Tapuari. Le courant est presque nul; les rives s'inondent, nous trouvons difficilement un terrain sec où établir notre camp, et nous sentons déjà le fléau des moustiques.

11 Décembre. Nous sommes dans le Delta que fait le Tapuari en entrant dans le Paraguay, ou plutôt dans le Labyrinthe où il se perd. Nous laissons toute la journée des bras qui entrent dans les champs qu'ils inondent, ou ils se perdent, ou rentrent dans la rivière, ou vont au Paraguay. Nous ne discernons plus si nous naviguons dans le lit de la rivière, tout elle est transformée en canaux et en baies. Rien n'est plus facile que d'entrer dans des bras sans issue, et de se trouver au milieu des champs; mais notre Pilote est un excellent praticien. Il a fait vingt fois ce voyage, et il se trouverait capable de compter droit au Nord vers le Paraguay, à travers vingt lieues de pays hors de lit des champs inondés. Nous sommes en effet déjà arrivés dans la Laguna de los Xarayes, connue de tous les géographes.

Les rives ne se connaissent plus en quelques endroits que par les arbres et les plantes qui sortent des eaux. Cependant nous faisons vers le soir, une lieue par un canal étroit et profond, dont les bords sont hauts, et remplis d'arbres, et dont le courant est rapide.

Nous campons à droite, sous des arbres touffus; mais à quelques pas de notre camp, commence une clairière parsemée d'arbres à troncs élevés, droits et unis jusqu'au branchage, legers, entrelacés comme un

réseau, forme une large coupole arrondie. Au delà de ces colonnes et de ces masses éparses de sombre verdure, ~~éparses~~ s'étend vers le Nord, et à perte de vue, une plaine de riz sauvage, du plus beau vert, terminée par les monts bleus du pays des Guatós, ~~et par embellie par~~ qui s'élèvent dans un ciel bleu, rose et violet. Cette plaine de riz verdoyant, ces montagnes lointaines et cet horizon émaillé de vives couleurs, forment un paysage riant, plein de clartés, vu à travers des troncs, des branchages et des touffes ~~touchés rendus~~ sombres, parce qu'ils sont dans l'ombre de notre forêt, n'étant touchés que çà et là, des teintes vigoureuses du soleil couchant.

Une belle soirée ~~peut aussi~~ pourrait être aussi l'image de la jeunesse. J'étais jeune alors; je jouissais de cette belle heure fraîche et vive comme le matin, calme comme mon âme, exempte ~~alors~~ d'agitation et de chagrins. La nuit ne tarda pas à venir; la Douleur ne tarda pas à venir étendre ses voiles sombres et toujours plus sombres sur ma vie; et ma jeunesse s'est passée, non comme un beau matin, mais comme un rayon fugitif de l'aurore, que des nuages orageux ne tardent pas à obscurcir; et mon âge mûr ne ressemble pas à cette belle soirée du Taquari.

12 10.bre 1826. Le matin de bonne heure, nous serpentons dans un canal étroit du Taquari. Tout à coup le Guide s'écrie: Voilà le Paraguay! Et nous entrons dans ce fleuve célèbre, qui se présente à nous coulant majestueusement dans un lit de 400 brasses, et profond. Une brise du matin ride ses ondes presque arrêtées, et les ~~fait battre légèrement contre~~ ~~avec ma brise~~ brise doucement contre nos canots. La rive opposée est bordée de plages de sable, et de petites falaises surmontées de monts verdoyants; nous voguons de ce côté, contents de voir de la terre, contents de laisser une rive inondée, où l'on ne voit que des arbres et des plantes sortant de l'eau. Nous sommes en pays neuf; nous entendons des sons, comme quand on arrive dans ~~le~~ un port habité. L'Anhupóca, peuple les bords du fleuve; sa voix a quelque chose du son de la cloche des campagnes. L'Aracuam, petit gallinacée, fait avec sa femelle inséparable, un ~~concert~~ duo bruyant, qui ressemble aux cris d'une poule épouvantée. Le Paraguay s'enfuit au sud, vers les Etats du Dr Francia, contrées qui, vers la fin du siècle passé, ont causé ~~[illegible]~~ la ruine des Jésuites, pour croir voulu y régner en souverains d'une république théocratique, et du côté du Nord, s'étend une plaine de 50 lieues, inondée périodiquement comme l'Egypte, remplie de palmiers et de crocodiles, et où il ne manque que des Pyramides, des Sphinx et des pour que l'on puisse être sur les bords du Nil.

Nous nous arrêtons un jour sur la plage ~~qui~~ où nous avons abordé, tant pour nous préparer ~~pour~~ à remonter ~~le Para~~ le fleuve (navigation ~~plus~~ différente ~~et plus~~ de celle de descendre, et plus pénible), comme pour donner le temps à l'Astronome de déterminer la longitude ~~de ce point du P~~ du confluent du Taquari ~~et du~~ avec le Paraguay. De grands feux que nous présumons être ~~[illegible]~~ des Guayacurés, ~~se~~ apparaissent du côté du S. E. Quoique séparés des sauvages, par une large riv.e qu'ils ne pourraient pas franchir, nous distribuons vers le soir, des armes à notre monde, et nous mettons des sentinelles. Un batelão arrive de Cuyabá, ~~vers le soir~~ et s'arrête quelques instants avec nous. C'est l'exprès qui était allé demander des secours au Président, contre les Guayacurés. Il nous dit que nous ne tarderions pas à rencontrer 12 Canots, transportant ~~à Coimbra~~, deux cent Miliciens à Nova-Coimbra. Retiré sous ma tente, où il n'y a de place que pour mon hamac, et où je ne puis être que couché ou assis, j'écris quelques remarques au sujet du pays où nous sommes.

Le pays est une plaine immense qui a 90 lieues du N. au S. depuis la riv.e de Jaurú jusqu'au delà de Nova Coimbra, et 35 de l'O à l'E. depuis la Serra de S. Fernando, qui n'est qu'à deux lieues de nous, à l'O. et forme la frontière de la Bolivie, jusqu'à un pays peu connu de l'E. Presque toujours inondé, la quantité des eaux varie beaucoup de la saison sèche à la saison pluvieuse; c'est à dire, que depuis mai jusqu'à novembre, le Paraguay, rentré dans son lit, laisse à découvert une grande partie du pays, qui est alors parsemé des deux côtés du fleuve, de baies de toutes grandeurs, depuis 100 brasses jusqu'à une lieue, communiquant avec son lit, et une quantité de lacs plus ou moins grands, qui communiquent avec le fleuve par des canaux étroits, ou n'ont aucune communication avec lui. Le pays est encore coupé par des canaux qui vont d'un lac, ou d'une baie à une autre; mais les grands canots ne s'aventurent pas à traverser les champs dans cette saison, vu que le ~~peu de~~ fond manque en beaucoup d'endroits, et vu que l'on ne saurait y suivre une route certaine.

Mais dans la saison pluvieuse, qui est depuis décem

bre jusqu'en avril, et qui est le temps des grandes inondations, les orages s'amoncèlent et fondent sur les montagnes des Parecis et du haut Diamantino dans le N., où le Paraguay et le Cuyabá prennent leurs sources, et sur les montagnes de l'E., où le S. Lourenço prend les siennes, et le Paraguay, enflé par les pluies comme le Nil, quand les orages éclatent dans les montagnes de l'Abyssinie et du centre de l'Afrique, déborde comme ce fleuve, et inonde tout le pays qui est désigné sous le nom de Laguna de los Xarayes, nom qui, soit dit en passant, aura été probablement donné par les Espagnols, mais qui est inconnu des Brésiliens, qui le désignent sous le nom de Pantanaes Geraes, (Marais Généraux), et qui ont droit de lui donner un nom, vu qu'eux seuls en sont bornés, et en ont fait la découverte, et en sont aujourd'hui les maîtres.

C'est quand le pays est inondé, que les canots sortent de la rivière et naviguent en ligne droite à travers les champs, pendant un jour, et même deux et trois; ils rentrent dans la rivière pour en sortir dans un autre endroit, selon les localités. J'ai oublié de mentionner un Sangrador (petit canal par où l'on sort de l'on rentre dans la rivière) que nous avons vu sur la droite du Taquari, à 25 lieues au dessus de son embouchure, par où l'on entre dans les champs et on fait 18 lieues vers l'O., jusqu'au Furo Mirim, petit Sangrador par où l'on rentre dans le Paraguay, au dessus de la grande île Paraisa. Cette route est marquée sur la carte d'Arrowsmith, comme une bouche du Taquari, mais elle n'est pas moins formée des débordements du Paraguay, que de l'écoulement du Taquari.

Lorsque le pays soit inondé pendant la saison des pluies, son aspect ne change pas autant qu'on pourrait le croire, vu que la végétation est plus vigoureuse: une grande foule de graminées et de plantes aquatiques poussent, et couvrent une grande partie des eaux, avec plus de force; mais aucune ne les cache autant que le riz sauvage, qui croît presque

dans tous ces vastes marécages; le terrain peut être couvert de cinq, dix, quinze pieds d'eau, cette plante croît à mesure, et dépasse encore de deux ou trois, et quand les Guatós vont cueillir le riz, ils disparaissent eux et leurs canots, au milieu des rizières, et il leur suffit de frapper les épis avec la pagaie, pour qu'en peu d'instants les canots soient chargés de riz.

J'ai dit plus haut que le Paraguay perd injustement son nom après sa jonction avec le Paraná. Il suffit en effet de voir la carte, pour s'apercevoir que le Paraguay d'abord et le Paraná, après la jonction, coulent directement du N. au S. depuis les sources du 1er de ces fleuves, jusqu'à Buenos-Ayres. Le Paraná ~~ne fait donc~~ vient du N.E. tourne vers l'O. et après la jonction, il suit subitement la direction du Paraguay vers le Sud, c'est à dire, qu'il entre dans la vallée de celui-ci. ~~Le 1er de ces fleuves a beaucoup de courant, et est rempli de caxoeiras~~, La mansuétude du Paraguay continue après la jonction, tandis que le Paraná a plus de courant, et est rempli de grandes caxoeiras, ~~Il est vrai que le Paraná rien est plus considérable~~ et si le Paraná reçoit quatre affluents de plus que le Paraguay, celui-ci est grossi par le Pilcomaio et le Vermejo, qui viennent des Andes, et dont le cours est double du plus grand tributaire du premier. Les sources de l'un ne sont pas plus éloignées que celles de l'autre. Toutes ces circonstances physiques prouvent assez que la vallée du Paraná n'est pas la même que celle qui continue à avoir son nom après la jonction.

Sauf rédaction.

On a donné le nom de Delta, aux embranchements que forme une riv. et au terrain qu'ils contiennent entre eux, quand cette riv. se décharge dans une autre ou dans la mer, par plusieurs bouches. Ce nom a été emprunté par analogie, à l'ancienne province Egyptienne comprise entre les deux bouches du Nil et la Méditerranée. Je proposerais aux Géographes d'enrichir leur langue d'un mot qui signifiât un pays compris entre la jonction de deux fleuves ou riv.s et le Paraguay leur en offrirait un tout prêt, vu que c'est un nom célèbre dans l'histoire de l'Amérique, et vu que c'est le nom d'un Etat remarquable par sa position entre deux grands fleuves, qui forment à l'E. à l'O. et au S., ses

limites naturelles.

~~Je reviens à mon journal~~ : J'en étais au 12 10.bre :

Nous sommes, comme je l'ai dit, sur une plage du Paraguay, en face du Taquari. Il est nuit ; je me promène sur le bord du fleuve, un peu éclairé des feux lointains des Guaycurús ; il coule avec la même mansuétude qu'il ~~paisiblement, et je songe qu'il~~ conserve ~~cette mansuétude~~ depuis ses sources, au beau centre de l'Amérique du Sud, jusqu'à Buenos-Ayres. Les fleuves sont les routes primitives tracées à l'homme par la Providence pour qu'il pénètre dans les continents ou déserts, ou peuplés par des sauvages ; mais le Paraguay est si franchement navigable, que c'est une Méditerranée ouverte à toutes les Nations qui viendront un jour par l'Océan, commercer avec des peuples, ~~de ses rives~~, depuis l'Atlantique jusqu'aux frontières du Pérou. Et moi qui naguère étais au milieu des vieilles populations de l'Europe, et des populations naissantes de l'Amérique, je suis fier d'être venu sur des bords dont la solitude me retrace au vrai l'état du monde avant la création de l'homme. Je touche encore aux extrêmes d'une période de six mille ans.

13. 10.bre 1826. Nous recommençons à remonter la riv.e comme au Rio-Pardo ; mais cette fois, le courant est bien plus doux, et la riv.e plus large. Chaîne de montagnes à l'O. à deux lieues de distance, parallèle au Paraguay. Ce doit être la Serra de S. Fernando. Campement à droite. Un vent fort élève des vagues assez grandes pour mettre nos canots en danger. Le vent tombe, la pluie lui succède, et les moustiques viennent nous tourmenter.

14. Arrivée de bonne heure à la population d'Albuquerque, sur la rive de l'O. Ce village, situé sur un terrain élevé, consiste en quatre rangées de mauvaises maisonnettes, ~~et~~ lesquelles rangées sont perpendiculaires à la riv.e ~~et placées des deux en deux sur les côtés~~ d'et placées sur les côtés d'une place spacieuse, mais couverte d'herbes. Une petite église est sur le fond de la place, ~~dont le 4e côté, celui qui est plus rapproché de la riv.e n'a qu'une maison~~ et une maison destinée aux officiers du gouvernement, et dont le fond domine la rampe par

où l'on monte au village, forme le 4e côté de la même place.

Il y a environ 300 habitants composés de noirs créoles d'Indiens, de mestiços, de Cabouclos, et de noirs créoles.

Le Commandant est un mulâtre, sous lieutenant de Milices. Il nous donne la mise au qui donne la rampe, et de ses fenêtres, nous apercevons le Paraguay, tournant à droite, et une de ses baies tournant à gauche. Des chapelets de petits arbres accompagnent les rivages, et le reste est plaine inondée, lacs et bouquets de bois, à perte de vue.

Une ramification de la Serra de S. Fernando, vient expirer en collines, sur l'horizon gauche de ce paysage.

Deux pirogues de Guanás arrivent quatre jours après nous. Il y a neuf hommes et deux femmes. Ce sont les premiers Indiens que j'avois, vivant en corps de tribu. Type notablement Chinois, et dans leur physionomie, et leurs vêtements, leurs manières, et l'accent de leur langage. On verra par la suite qu'ils y ressemblent un peu par leur caractère.

Les hommes portent pour tout vêtement, une Tanga, ou un caleçon de grosse toile à la ceinture. Quelques uns ont une toile en quarré long, percée d'un trou au milieu, par où ils passent la tête, et qui leur tombe sur la poitrine et sur les reins. Deux de ces Guanás sont vêtus d'une longue camisole et d'un large caleçon, comme les Chinois, et ils ont un chapeau de jonc, à bords extraordinairement larges, dont le fond d'abord sphérique, termine en pointe. Ils laissent tous croître leurs cheveux, qui leur tombent sur le dos, ou qu'ils lient en longue queue, pour achever leur ressemblance avec les Chinois.

Les deux femmes ont le teint moins basané que les Indiennes en général; leur peau ne manque pas de finesse; la plus âgée paroît avoir 30 ans et la plus jeune peut en avoir 14. Leur physionomie est très régulière et intéressante. La première a les cheveux liés en longue queue comme les hommes; ceux de la plus jeune tombent sur son dos et sur ses épaules.

Elles se drapent tout le corps dans une grande toile de coton, qu'on appelle Panão, dont la chaîne est entièrement couverte par le tissu des deux côtés, ce qui rend cette toile forte et épaisse. Elles s'entourent d'abord le corps avec cette draperie, qui leur passe sur les seins et sous les aisselles,

bras, et leur tombe sur les pieds. Elles y attachent la partie dernière leur dos qui en est largement couvert et à grands plis, comme les draperies antiques, et le surplus leur tombe mollement abondamment sur une épaule, laissant l'autre épaule et le bras nus. Le panão est rayé dans sa longueur de larges bandes bleues blanches et brunes, séparées par de petites raies noires. Or, comme ces bandes suivent naturellement les directions du panão, elles sont horizontales à l'entour de leur corps, obliques sur le dos, et perpendiculaires à la partie qui leur pend de l'épaule, et leur couvre le bras correspondant.

Sans cesse obligées de ne pas laisser tomber leur draperie; souvent ~~obligées~~ occupées de la rejeter et de relever le pan qui leur tombe de l'épaule, tous leurs mouvements, imprimés de ce soin, que l'habitude leur rend facile, acquièrent une grâce qui ressemble quelquefois à de la coquetterie, mais qui est toute naturelle. Ce vêtement pittoresque par ses grands plis et par sa blancheur, ne leur donne pas une démarche libre et dégagée comme nos Dames, mais il leur donne une démarche théâtrale comme les femmes de l'Albanie, vues par Lord Byron, et que l'on remarque chez tous les peuples de l'Orient et du Midi, qui portent de larges draperies, y compris même le Brésil, où les femmes un peu aisées du peuple, aiment à se draper dans une Baieta soyeuse, bordée d'une ample lisière.

Je ne pense pas exagérer en parlant de la grâce de ces deux femmes sauvages: c'est dans les ~~Statuaires~~ draperies que la Statuaire emprunte un de ses plus beaux ornements; elle leur doit même de belles attitudes et de gracieux mouvements. C'est sous ce rapport que je trouve de la grâce chez ces femmes Guanás: je les aurais tout au plus observées en artiste.

Ces Guanás viennent de leur village et vont à Cuyabá. L'un d'eux, déjà âgé, a le brevet de Capitão Mór, donné par le dernier Capitão-Général du temps colonial, João Carlos de Oenhausen; mais le Capitão Mór ne paraît pas jouir d'aucune considération parmi les siens.

14. 10bre 1826. Les Guanás, réunis dans un grand village situé sur la rive droite du Paraguay, non loin de Miranda, forment une tribu assez nombreuse. Ils ont* un langage à eux propre, différent de la langue générale des Indiens du Brésil, mais ils parlent presque tous un portugais corrompu. Ils sont laborieux et intéressés, mais ils sont lâches et voleurs, et ils prostituent leurs filles et leurs femmes. On dit que celles-ci ont la barbarie de ne laisser croître leurs enfants, que lorsqu'elles ont atteint trente ans. Ces Indiens cultivent les plantes les plus usuelles des Brésiliens, même la canne à sucre, et ils ont deux moulins à sucre. Ils fabriquent leurs Panões, qu'ils vendent aux Brésiliens, qui en font d'excellentes barraques que la pluie ne traverse pas.

* comme la plupart

19. 10bre Nous partons d'Albuquerque : le commandant fait tirer quelques salves en honneur de Mr. de Langsdorff, et nous accompagne jusqu'à la plage. Les deux pirogues de Guanás vont de conserve avec nous.

Belle navigation ; mais les moustiques nous tourmentent jour et nuit : c'est un supplice inexprimable.

La rive croît journellement, vu que nous entrons dans la saison des pluies ; il a déjà beaucoup plu aux montagnes où naissent le Paraguay et ses tributaires. Les Zingadores ont quitté les Zingas qui n'atteignent plus le fond, pour s'armer de Forquilhas, ~~et~~ c'est une longue perche au bout de laquelle est amarré un bâton en croix oblique, ~~sert à dont l'angle aigu supérieur sert à enfourcher les branches des arbres, et s'appuyer contre elles pour faire remonter les canots ; et l'angle opposé inférieur, sert à accrocher les branches, pour remonter en les attirant à soi~~ servant comme une gaffe, à accrocher ou pousser les branches, pour ~~faire~~ remonter ; mais les branches cèdent souvent, et notre marche est très lente.

Les pluies, déjà fréquentes, nous trempent jusques dans nos barraques, où elles nous retiennent, et où nous souffrons de la chaleur. Quand nous sautons à terre, nous trouvons un terrein submergé, où l'on ne peut faire un pas sans enfoncer le pied : force est ~~de se coucher~~ d'étouffer dans le hamac et sous le moustiquaire, sous la double oppression des moustiques et de la chaleur.

Les bords du fleuve sont remplis d'Aguapés ( ), plante qui s'étend sur la superficie de l'eau, et dont les feuilles larges et arrondies suivent les mouvements des ondes. ~~Nous apercevons~~ Souvent, De grandes masses d'Aguapés détachés des rives descendent au milieu du fleuve, ~~d'autres~~

portant d'autres plantes entrelacées avec leurs tiges, et dont les rameaux fleuris s'élèvent à deux et trois mètres au dessus de l'eau. Cela me rappelle les îles flottantes dont parle Châteaubriand ~~dans~~ dans ses belles descriptions du Mississipi. Quels magnifiques épisodes n'aurait pas fait cet illustre voyageur, des bouillants Guayeurées et des vaillants Guatos? Comme lui, j'ai reçu de la nature le funeste don du génie, mais je n'ai pas eu son audace, ni la rebelle inquiétude de Byron. mon génie n'a servi qu'à me tourmenter inutilement. Je ne suis pas né dans un château de la Bretagne; la fortune ne m'a pas tendu la main à l'âge de 19 ans. Mon génie est né dans les lambeaux de la misère. ~~Oh ma Mère! le souvenir des larmes que vous avez versé un soir que vous n'aviez pas de pain à me donner, est resté gravé dans mon cœur! Je ne changerais pas ce souvenir contre une vie de fortune fortunée, car c'est j'ne suis venu à aimer une condition de continuelles épreuves qui m~~

Je suis de cette multitude dont on ne veut pas entendre les gémissements. Le Génie ne connaît pas d'entraves! Eh bien, j'en ai connu toute ma vie! Des mystères sublimes m'ont été dévoilés dans mon sépulcre de trente ans. Je n'ai pas manqué de courage, mais un poids de fer retombait sur moi à chaque effort que je faisais. Je ne suis pas le seul qui vis dans l'ombre. Tant que l'Evangile sera méconnu, que de grands génies ne s'éteindront pas dans les masses prolétaires?

Le chant sonore de l'Anhu-póca, et le cri de l'Aracuam se répercutent toujours plus sur les deux rives. ~~L'Anhu~~ Le premier est un bel oiseau de la grandeur du dindé, plumage cendré, iris rouge; cou élevé, orné d'un collier de plumes noires, au dessus duquel est un cercle formé par le manque de plumes, où la peau est à nu. Pieds rouges et hauts. Il a deux éperons à chaque aile. Un de nos chasseurs ayant blessé une Anhu-póca, fut blessé à son tour au bras, par les éperons de l'oiseau, qui se débattait.

L'Aracuam, gallinacée de la grandeur du faisan, est inséparable de sa femelle, qui répète son chant alternativement. Sa chair est excellente.

Nous laissons beaucoup de baies à gauche et à droite: il y en a qui ont une lieue de profondeur: je vais pêcher dans quelques unes, et je prends un bon nombre de Pacés.

26. 10bre 1826. Aboiements de chiens, et chant des coqs vers le soir. Nous sommes en pays habité, aux Dourados: quelle consolation! Nous abordons, et un peu d'instants arrivent quelques canots de Guatós. Dans ceux qui sont montés par une famille, le mari reste debout sur l'avant; la femme gouverne assise sur l'arrière, avec un paga semblable à celui de son mari, et les enfants sont mis sur des nattes au fond du canot. Les hommes portent un caleçon de toile qu'ils achètent des Brésiliens, en échange de peaux d'once et de tigre. Les femmes portent une jupe de même toile, ou d'indienne. Les jeunes filles vont nues, mais elles ont devant une natte de cordons de tucum, suspendue à un cordon qu'elles ont à la ceinture; en sorte que n'importe le mouvement qu'elles font, elles sont toujours couvertes.

La tendance de ces indiens à éviter la vêtir, serait un témoignage favorable de leur pudeur, si leur nudité était un vice; mais à l'état de nature, la nudité est un état d'innocence. Cependant le sentiment de la pudeur accompagne toujours la femme, même quand elle n'a pas encore connu celui de sa nudité, dont elle ne s'apperçoit que lorsqu'elle vient à porter un vêtement, qui désormais lui sera indispensable.

Si les vêtements des Guatós prouvent chez eux un commencement de civilisation, ils ne flattent pas leurs formes, surtout chez les femmes, car ces pauvres gens, manquant de savon, de fil et d'aiguilles, leurs vêtements sont presque toujours sales et déchirés. — La simple nature est toujours assez belle; il serait à désirer qu'elle ne fût jamais substituée que par l'art perfectionné, qui est aussi une seconde nature; car la transition entre ces deux extrêmes qui se touchent, nous présente des phases assez souvent répugnantes.

Il y a parmi les Guatós qui sont venus nous visiter, un vieillard qui paraît ne pas goûter les nouvelles modes: il est entièrement nu comme ses pères, et il a, comme certains sauvages de la mer du Sud, le membre suspendu à un cordon qui lui passe à la ceinture.

Les hommes laissent croître leurs cheveux, qu'ils —

~~ressemblent et~~ relèvent et lient sur la tête, ~~et~~ en houppe flottante. Les femmes et les enfants, les partagent sur le front, les laissent tomber sur les épaules. Ils ont tous aux oreilles des pendants de plumes rouges, noires, et de couleurs variées.

Leurs canots sont les plus petits que l'homme ait inventés. Un Guató assis sur la poupe de son canot, et vu de derrière, cache tout le canot, on le dirait assis dans une coquille.

Cependant c'est avec ces embarcations qu'ils parcourent le Paraguay, ses baies, et la grande baie de ~~Guaiba~~ Guaiva, qui a deux lieues de fond, et que nous n'avons pas vue, parce qu'elle est ~~trop~~ beaucoup à l'O. des Dourados. Les Guatós sont plus nombreux sur les bords de cette baie, où ils ont trois villages.

Ils sont habiles à tuer le poisson avec la flèche. Le Jacaré forme leur principal aliment, tant par sa grandeur, que par le grand nombre qu'on en voit. Ils ne sont pas moins habiles chasseurs. Hardis agresseurs de l'once, ils commencent par la mettre en fureur, en la blessant avec leurs flèches, pour l'attirer à eux; ~~alors~~, ils l'attendent alors avec leur Zagaia, et rarement ils sont victimes de leur courage.

Ils échangent avec les Brésiliens, contre des toiles, des Zagaias, des haches et des couteaux, beaucoup de peaux de Guariba et de Bugio, deux espèces de singes; les belles peaux de loutre, et les peaux encore plus précieuses du Tigre: c'est chez les Guatós que j'ai commencé à voir la peau de cet animal, en tout semblable à l'once, excepté que celle-ci est de couleur fauve clair, tachetée de cercles noirs, tandis que le Tigre est tout noir, rempli des mêmes taches, lesquelles ~~qui~~, dans un sens, sont plus noires que le fond, et vues d'un autre côté sont plus claires, et le fond devient noir comme du geai: effet qui, joint au lustre de leur poil, donne à ces belles peaux ~~une couleur changeo~~ un furtacôr comme le velours ~~noir~~ et la soie ~~noire~~ façonnée.

Très peu enclins à cultiver la terre, les Guatós

sément que quelque peu de maïs, et ne plantent que quelques racines de Mandioca, de cará et d'Aïpim. Ils ~~recueillent~~ cueillent les grappes d'un considérable bananal qui a été planté par un ancien Cortanista ~~par un Cortanista~~ ~~[illegible]~~ non loin des Dourados, sur la rive gauche du St Laurent, et le riz sauvage qui croît dans les marais du Paraguay, leur fournit une cueillette infiniment au delà de leur ~~consommation~~ besoin.

Toute leur industrie consiste à se faire des moustiquaires tissés grossièrement avec une ficelle faite de feuilles de Tucum, (petit palmier épineux); sous lesquels ils dorment pour s'abriter des moustiques. Ils font encore de la même manière, un tissu quarré bordé d'une frange, qu'ils nomment Matapá, de la grandeur d'un petit mouchoir, qu'ils attachent par les deux coins d'un côté, aux extrémités d'un petit bâton, et dont ils se servent constamment pour chasser les moustiques. Chacun a le sien, et ne le quitte que pour dormir. Telle est l'importunité des moustiques!

Les Guatós sont peu nombreux; je pense qu'ils n'arrivent pas à 500. Ils sont bien faits, adonnés à la chasse et à la pêche, et peu soucieux de se construire de bonnes cabanes. Leur teint est rembruni par le soleil, et leurs traits sont moins ~~[illegible]~~ mongoliques que ceux des Guanás.

On dit qu'ils pratiquent la polygamie, mais je n'ai pu m'en assurer. ~~Un j~~ Je demandai un jour à un Guató qui était dans un canot avec trois femmes, si elles étaient toutes à lui; il me répondit que oui. Je lui dis alors s'il voulait m'en donner une; il me demanda si j'avais amené la mienne; sur ma réponse négative, il me répliqua que si je l'avais amenée, nous pourrions faire un échange. Mais rien ne prouve que parmi les trois femmes, deux ne fussent pas ses parentes ou amies, et peut-être que sa réponse affirmative n'était qu'une dérision.

Bien différents des Guanás, ces sauvages sont très jaloux de leurs femmes, qu'ils aiment, et dont ils sont aimés. Ils aiment aussi leurs enfants, qui, pour la plûpart, ont la physionomie intéressante.

Leur langage est précipité (celui des Guanás est lent, et mollement accentué); ils se parlent beaucoup par monosyllabes qu'ils s'alternent brièvement de l'un à l'autre. Pour dire oui, ils ne font qu'une aspiration rapide de l'air, sans accompagnement de la voix, comme quelqu'un qui éprouve un saisissement en entrant dans l'eau froide. ~~Ainsi, ce mot, qui est si bref dans toutes nos langues, l'est encore plus chez ces sauvages, mais il est~~ Nous ne nous arrêtons qu'une heure aux Dourados; nous sommes au milieu des hautes collines que nous avons vu du Taquari; leur pied vient jusqu'à la riv.e, qui est rétrécie, encaissée, profonde, et a plus plus rapide.

Les Guatós nous accompagnent toujours en augmentant de nombre, car à chaque cabane que nous passons, leurs habitants s'adjoignent ~~aux nôtres~~ à nous. Ils nous font

compagnie au Pouto, au nombre de 30 ou 40, entre hommes femmes et enfants, et M.r le Consul, comprenant bien le motif de leur sympathie, leur fait donner abondamment à manger.

1826. 10.bre 27. Arrivés de bonne heure à l'embouchure du S.t Laurent, nous nous y arrêtons tout le jour et le jour suivant. Notre camp est placé entre celui des Guatós, à gauche, et celui des Guanás qui nous accompagnent depuis Albuquerque. Les uns et les autres s'arrangent des espèces de barrages avec des feuilles de palmier, ou avec leurs nattes, ou avec des peaux; mais il vient la pluie, et ils viennent s'abriter sous nos tentes.

Depuis ce jour jusqu'au 1.er janvier, nous apperçevons par fois, des cabanes de Guatós. Le S.t Laurent est plein, et le courant en est plus fort: on remonte avec une lenteur accablante; on a bien marché, quand on a fait deux lieues au bout d'une journée de fatigues.

1827. janvier 1.er Les Guatós se séparent de nous pour retourner à leurs cabanes. Nous arrivons de bonne heure à la dernière cabane de cette tribu; elle est habitée par une famille très connue et très estimée par ceux de nos gens qui ont fréquenté ces lieux, et qui ont fait beaucoup d'échanges avec le père, qui parle le portugais, et qu'ils nomment Joaquim Corrêa.

Fatigués de notre pénible navigation, tourmentés par des millions de moustiques qui obscurcissent l'air, et qui couvrent de leur nombre, les endroits où ils se posent, la vue de cette cabane, dans cet endroit appelé Alegre, dissipe soudain notre tristesse, et fait succéder la gaieté, surtout parmi nos rameurs. Le Guató vient de la chasse, et a apporté un énorme Jacaré. La femme, jeune, et d'agréable figure, a soin de ses deux fils, dont le plus âgé n'a pas encore quatre ans. Ces bonnes gens ont des bananes, des racines de cará et de mandioca. On voit dans leur cabane, des arcs, des flèches, des nattes, des paniers, des vases de terre, des matapás et deux moustiquaires de tucum. Un chien compose tout leur domestique, et une pirogue est amarrée à l'entrée de leur cabane.

Ce couple nous reçoit avec le sourire sur la figure, signe évident que le bonheur habite avec lui, car le sourire du sauvage n'a jamais d'autre origine

que son cœur.

Mr de Langsdorff propose au Guató de l'accompagner jusqu'à Cuyabá, afin de chasser pour nous, et dans un instant, la famille s'embarque, ne laissant à terre que la simple cabane tout s'arrange dans la pirogue, qui n'a que 16 pouces de large, et 14 pieds de long. Funeste invitation!

Cette famille n'a plus revu sa cabane: elle a péri tout entière un mois plus tard, sous les coups de deux infâmes Guanás, qui l'ont assassinée pendant son sommeil, pour s'emparer d'un présent de haches et de couteaux que Mr le Consul lui avait fait. Ce déplorable évènement a rempli d'horreur et d'indignation toute la ville de Cuyabá toutes les populations brésiliennes et sauvages du Paraguay jusqu'à Nova Coimbra, et il s'en est suivi des circonstances qui formeraient un intéressant épisode, propre à donner une idée du noble caractère des Guatós, et de la lâcheté des Guanás. (A Voyez mon journal rose)

3 janvier 1827. Je ne saurais dire les souffrances que les moustiques nous font endurer: c'est un fléau qui suffirait pour déserter toute une contrée. Ils sont en si grand nombre, et si tenaces à nous entourer et nous piquer, que l'air en est obscurci: en vain nous avons tout le corps bien couvert, ils piquent à travers les vêtements, les bas et les coûtures des gants et des bottes. Nous nous drapons quelquefois de la tête aux pieds dans une couverture, ou dans notre manteau, mais la chaleur nous le fait bientôt jeter loin de nous. Nous sommes condamnés au pénible travail d'agiter du matin au soir, un rameau pour nous garantir la figure, et malgré cela ils nous obsèdent, ils entrent dans les narines, dans les yeux et les oreilles, et, quand nous mangeons, ils entrent dans la bouche avec les aliments. Les rideaux de nos barraques, qui sont de drap vert, sont, littéralement parlant, noircis par le nombre serré des moustiques qui s'y posent; les bords intérieurs des canots en sont noirs. Des pentalons blancs que nous mettons le matin, sont bientôt remplis de sang des moustiques qui, ne pouvant s'envoler à cause qu'ils sont pleins de sang, sont écrasés par nos mouvements, quand nous sommes couchés dans nos barraques. Je suis déjà devenu presque insensible à leurs piqûres, car souvent j'en apperçois 20, 30, déjà enflés de sang, sur ma main, dont ~~l'épiderme ressemble~~ l'épiderme ressemble à une peau de . . . . . + ou à ce papier qui l'imite, et dont on couvre les écrins, tant elle est remplie de piqûres sèches. — Pour donner enfin une idée de ce fléau, je citerai une énergique plaisanterie des graves Messieurs Spitz et Martius, qui n'ont pas

trouvé d'autre moyen de s'exprimer, que d'écrire en Europe
que tel était le nombre des moustiques, que les canots avaient
baissé de deux pouces dans l'eau, à cause de leur poids.

Nos pauvres rameurs, plus endurcis que nous, ne laissent
pas que de souffrir davantage, car ils sont presque toujours
nus jusqu'à la ceinture. Pour chasser les moustiques, ils
brûlent sur la proue des canots, des morceaux de copim;
la grande quantité de fumée qui en sort, les garantit
en quelque sorte; mais ce n'est qu'un palliatif, et nous
souffrons encore un martyre de plus, car la fumée
nous fait brûler les yeux, et nous ôte la respiration.

Pendant notre déjeûner, quelques rumeurs qui viennent
de l'estirão supérieur, nous font douter que c'est l'expédition
du Lieutenant Colonel Jerônimo, que nous nous attendons
à rencontrer à tout moment, et qui est attendue à
Nova-Coimbra, pour soumettre les Guayeurús. En effet,
nous apperçevons une canôa avec pavillon impérial,
chargée d'effets et couverte de soldats. Bientôt nous en
voyons d'autres, et nous en comptons douze. Jerônimo
a avec lui deux cent miliciens et cent pedestres (hommes
d'equipage enregimentés). Ses canots sont remplis de
grappes de bahams; ce qui est un mauvais augure pour
nous, qui comptions nous approvisionner au grand
bananal de la riv.e Cuyabá, dont nous ne sommes
pas loin.

Nous abordons pour parlementer; Jerônimo
nous donne des journaux de Rio, et nous nous
séparons un quart d'heure après.

4 janvier 1827. Entrée dans la riv.e Cuyabá, laissant
le St Laurent à droite; les moustiques commencent
à diminuer.

8 Arrivée au Bananal.

A l'époque des premières incursions des Paulistes,
un des plus intrépides chercheurs de l'or, ne laissa
pas que d'avoir en vue le bien des voyageurs, et
même de fonder un établissement d'agriculture.
João Leme se fixa en cet endroit, éleva un terre
dont il fit porter la terre d'alentour, et y bâtit
une maison à l'abri des inondations. Il planta
des bananiers, des manoeiros &c.; mais après,
par des raisons qui me sont inconnues, il abandonna

et établissement.

Nous y trouvons encore un vestige de l'ancien terre, quelques tuiles brisées, quelques manguiers, et une forêt épaisse de bananiers sauvages bananiers frondeuses, la plus grande que j'aie vue. Une aussi vigoureuse multiplication de cette plante gigantesque, et sans doute due à l'absence des fourmis, (fourmis très nuisibles aux arbres et aux plantes), qui ne peuvent pas pulluler dans ce terrain inondé.

Nos gens sautent à terre, avides de cueillir des grappes de bananes; mais les gens de Jérônimo ayant emporté les mûres, les nôtres ne cueillent que des grappes vertes, dans l'idée de manger les bananes rôties, ou d'attendre qu'elles mûrissent, et bientôt chacun revient courbé sous le poids d'une seule grappe, ou de deux.

17 janvier. Une canonba prend le devant pour aller aux premières habitations chercher des vivres, dont nous commençons à avoir besoin.

18. Arrivés de bonne heure à un endroit où, pendant la crue des eaux, on entre à droite dans les champs inondés, le Guide, voyant que la riv.e est déjà assez haute, fait arrêter les canots, et va avec une canonba, reconnaître si nous pouvons quitter la riv.e. Il revient une heure après, et donne les ordres pour entrer au milieu dans les champs, ce qui s'exécute à notre grande satisfaction, car nous sommes impatients de quitter la lente et pénible navigation que nous suivons, et de traverser en ligne droite une distance ou dans un jour, on avance autant que dans trois, dans le lit tortueux de la riv.e.

En peu d'instants, nous ne voyons plus le Cuyabá. Les canots, poussés par les rames et deux Zingas, filent trois nœuds; l'eau n'est pas très profonde; les graminées la surpassent d'un mètre, et cachent la débouché à la vue: les canots, à moitié cachés par cette végétation, paraissent glisser sur un champ de verdure; plus loin, ils disparaissent entre des plantes plus hautes, et on ne voit que les hommes. Les grands arbres, et les arbustes Nous passons au milieu de grands arbres et d'arbustes qui rendent l'illusion plus parfaite. Nous dînons sur un terrain humide, boisé et isolé, couvert de grands arbres dont les tiges sont droites et arrondies comme des colonnes, et dont les épaisses et hautes coupoles nous donnent un bel ombrage.

18 janvier 1827 – Sur le soir, voulant regagner la riv.e, nous éprouvons des difficultés qui, pendant un quart d'heure, nous font douter si nous ne serions pas obligés de retourner au point d'~~où nous~~ sommes partis le matin; nous allons et revenons sans trouver assez de fond ~~pour~~ pour naviguer vers le fleuve; enfin, nous trouvons un passage dans la forêt qui le borde, où nous sommes forcés de couper des arbres et des branches, et après tant de peine, nous entrons dans le braço do Guacuritiba, qui est un bras étroit du ~~Paraguay~~ Cuyabá. Nous y trouvons un pouso très désagréable, car le terrein est si inondé, que nous dormons dans les canots. On n'allume pas du feu, et nous jeûnons jusqu'au lendemain, ce qui est très sensible en voyage.

20 Notre canoinha nous apporte des vivres frais

22 Arrivée à la maison d'un nommé Lourencinho, première habitation qui annonce la proximité de Cuyabá. Il n'y a pas sept ans que ce lieu était désert: cet homme actif s'y établit, n'ayant que trois esclaves; il travaille beaucoup, plante, récolte, fait un moulin à sucre, appelle auprès de lui ses nombreux parents et plusieurs pauvres gens. Aujourd'hui il y a plusieurs maisons, une église, et environ cent habitants qui jouissent de l'abondance et du bonheur.

25 Lourencinho nous donne un guide pour nous diriger dans les campos, où nous entrons à gauche; nous naviguons toute la journée, ne nous étant arrêtés que pour dîner sur un terrein sec et pierreux, couvert de beaux arbres, sur un desquels était une Jaguatirica que le chasseur abattit d'un coup de fusil. C'est une once moitié plus petite, mais dont les taches sont encore plus jolies.

Au soir, nouveau travail pour passer un endroit où il y a peu d'eau. Nous gagnons un canal profond où il y a du courrant, et dont les bords sont élevés de 50 centim.s et couverts d'arbres: nous y passons la nuit très incommodés par des fourmis.

26 Nous remontons ~~un~~ le canal pendant un quart de lieue; les deux bords sont remplis de petites chûtes formées par l'écoulement des eaux des champs, ensorte qu'en les laissant derrière nous, le canal se rétrécit jusqu'à ce qu'enfin il ne forme plus qu'un petit bassin inapperçu à cause des graminées, où les eaux du champs supérieur forment une chûte de deux pieds, cachée comme le bassin, et dont le murmure seul nous annonce l'existence. Cette cascoira, inconnue

de nos guides, qui n'ont jamais passé par ici, à la forme d'un arc, et donne naissance au canal; elle nous oblige à décharger les canots, à les traîner une centaine de pas, et à transporter les charges sur le dos, avec de l'eau jusqu'au genou. ~~Nos Guides n'ont jamais passé par ici, ensorte~~ Depuis le Biliago, nous ne nous étions pas attendus à ce fastidieux travail.

Cette singulière navigation nous occupe toute la journée. — Dans certains endroits il n'y a pas un pied et demi d'eau; heureusement, la consommation des vivres a beaucoup allégé les canots. Le terrein nous offre tantôt des passages semblables, tantôt des lacs si profonds, que la Zinga n'atteint pas le fond.

Redoublement de travaux vers le soir: nous sommes près de la riv.e où nous espérons entrer avant la nuit; mais peu d'eau; serrado épais; nous entrons difficilement dans le Sangrador (petit canal d'écoulement ou de transbordement), coupant arbres et branches. Ce Sangrador est presque aussi étroit que les canots, et n'a pas un pied d'eau; ses bords ~~sont~~ ont depuis 3 jusqu'à 10 pieds de hauteur

Les canots, engagés dans ce Sangrador, sont, malgré nos efforts, retenus par ses bords tortueux, sur la poupe et la proue. La nuit nous surprend, et comme les bords du canal sont remplis d'arbres de Novato, nous dormons dans les canots, espérant nous y garantir des fourmis qui vivent sur ces arbres; mais elles viennent dans les canots, ensorte que nous passons une nuit affreuse, tourmentés par leurs brûlantes piqûres.

L'arbre appellé Novato, par les Paulistes, et Formigueiro, à Cuyabá, est remarquable par les fourmis dont ses branches sont toujours remplies, et qui, aussitôt qu'elles sont sur la peau, enfoncent le dard qu'elles ont à l'extrémité du ..... comme les guêpes. La piqûre produit une douleur vive, passagère, aussi bien que l'inflammation qui la suit; mais, lorsqu'on est atteint par un grand nombre de ces fourmis, cela peut devenir un mal très grave.

Cet arbre tire son nom de ce que les rameurs s'amusent à laisser les Novatos (Novices) s'y acoster, et y amarrer leur hamac, pour rire de leurs douleurs. Nous le connaissons depuis le Paraná; mais il existe en grand nombre, à commencer du S.t Laurent. Les feuilles sont longues et pendantes

29° le bois est vert blanc, la forme de l'arbre est, dans les bois, élancée et pyramidale.

27 janvier 1827. Travail dès le point du jour. nous déchargeons les canots; nous abattons les bords en quelques endroits. Cela nous mène jusqu'à midi, où, grâce à Dieu, tout est rentré dans la riv.e, et le soir, nous avons la satisfaction d'aborder devant la maison du Capitão Bento Pires, dont la douce hospitalité nous délasse de tant de travaux.

28 Chaque détour de la riv.e nous montre des maisons, et du monde qui nous regarde passer.

29. Tout nous annonce de plus en plus le voisinage de la ville. Au soir, MM. Riedel et Faunay viennent à notre rencontre, et nous apportent des melons et des pastèques excellentes, et retournent à la ville. Ils sont hospedados chez le Président de la Province, qui nous a déjà fait préparer un appartement chez lui.

30. Nous apperçevons enfin le port de Cuyabá, tant désiré. Je m'attendais à voir une ville, et du mouvement; mais nous ne voyons sur la droite que peu de maisons, un hangar et une rampe où nous abordons au bruit de nos salves et de celles de terre, et où quelques curieux sont rassemblés pour nous voir arriver. La ville est à un quart de lieue E. de la rivière.

Cependant, quand nous sommes débarqués, et que nous avons monté la rampe, nous nous trouvons sur une place bordée de 20 ou 30 maisons, et de quelques cabanes de Guanás. Le garde-magasin nous fait entrer dans son bureau, d'où nous apperçevons une barque à quille, en construction, sous le hangar qui forme avec le magasin un corps d'édifice que l'on nomme Arsenal. Un groupe de cavaliers arrive de la ville; ce sont MM. Riedel et Faunay, accompagnés de trois fils du Président, deux officiers de Milices en uniforme, deux jeunes gens de distinction, et un négociant Italien nommé Angélini, homme très estimable.

Nous montons sur des chevaux du Président, et nous partons pour la ville, en compagnie de nos visiteurs.

Non loin du port et l'église et la caserne de S. Gonçalo, deux bâtiments construits de terre pilée, qui ne sont pas encore finis, et qui tombent en ruine avant de jamais avoir servi. Le terrain est inculte, jusqu'à moitié distance de la ville, où l'on commence à voir des murs de clôture faits de terre pilée, et quelques jardins, et quoique d'assez loin on aperçoive le mont dos Passos couronné d'une église et de maisons, on ne voit proprement la ville qu'après y être arrivé. La rue du port, par où nous entrons, est large, bien pavée de pierres de grève; les maisons sont en bon état de chaussée; mais il y a tant de tamariniers et d'orangers dans les jardins, que la ville se présente sous un aspect riant. Nous traversons une petite place où est la cathédrale, qui est bien loin d'être n'a rien de remarquable, la maison du train et de la fonderie des lingots d'or, la prison de ville, surmontée d'un petit étage servant de maison municipalité, et une maison à étage qu'on appelle le palais de l'Evêque, tous édifices assez ordinaires, et nous entrons dans une place plus spacieuse, où est le palais du Gouvernement, qui sert de résidence au Président. C'est une maison spacieuse, mais simplement abobradada, dont l'extérieur très simple, ne correspond pas au titre de palais qu'on lui donne; mais c'est l'usage au Brésil, de qualifier ainsi toutes les maisons qui servent aux administrations.

On ne voit que quelques personnes dans les rues, ce qui n'est pas étonnant dans une ville entourée d'immenses déserts.

Le Président, M. José Saturnino da Costa Pereira, exerce envers nous la plus exquise hospitalité; pendant 10 jours que nous restons chez lui. Distingué par ses manières et ses connaissances, bon mathématicien, et excellent père de famille, il jouit de beaucoup d'estime dans la province et il est à la veille d'être élu Sénateur de l'Empire. Nous contractons avec lui et sa nombreuse famille une vive affection une vif sentiment d'affection

Description de Cuyabá; mœurs de ses habitants.

Une ville de 3 à 4000 habitants (intra-muros), est bien vite connue. Cuyabá s'étend de l'E. à l'O. sur un terrain dont la pente assez douce va du côté du S. aboutir au ribeirão da Prainha, petit ruisseau qui court à l'O. et qui tarit une partie de l'année. On

verra cependant que ce ruisseau est célèbre dans les annales de cette ville, et dans l'histoire de la découverte de cette contrée. La ville est bordée d'un côté de la Prainha, de collines, dont une est couronnée par l'église do Sr. dos Passos, d'où l'on voit toute la ville, et une autre au S. O. ou plus à l'E., par l'église du Rozario, célèbre encore parce qu'elle est le lieu où l'on a découvert la première Folheta d'or, pesant, dit-on, une demi arroba. Entre la colline du Senhor dos Passos, et une autre qui lui est à l'E. est un faubourg assez étendu, mais contenant peu de maisons, où l'on va par un petit pont de bois lancé sur la Prainha, et où est l'église et l'hôpital de la Misericorde, servant aussi de résidence à l'Evêque. Cet édifice ne paraît pas d'une maison de campagne; mais situé dans un vallon agréable et ombragé par des tamarins et des orangers, on y jouit d'une fraîcheur très appréciable dans cet ardent climat.

Cuyabá a cinq rues principales, qui vont de l'E. à l'O. et qui sont comme toutes les rues des villes centrales du Brésil; c'est-à-dire que les maisons sont toutes au rez de chaussée, et que, quoique différentes en grandeur, leur forme, aussi bien extérieure qu'intérieure, est toujours la même. Les deux rues du centre, sont seules pavées; les deux rues du Nord, sont seules en ligne droite; mais elles sont plus larges et plus dépourvues de maisons. Les traverses sont irrégulières, excepté vers l'O. où il y a un quartier neuf et bien percé à angles droits, ce dernier lequel, quoique presque uniquement composé de murs de jardins, promet de s'étendre un jour jusqu'à la rivière, et de former la partie la plus peuplée de la ville.

Il n'y a dans toute la ville, que 18 ou 20 maisons à étage, encore sont-elles petites pour la plupart.

Outre la cathédrale et les églises dos Passos, et do Rozario, il y a encore l'église do Porto, près de la Prainha, et celle da Boa Morte, située vers le N. un peu hors de la ville. Aucune de ces églises n'a rien de remarquable.

Presque toutes les maisons ont dans le fond un terrain

qui a le nom de Deintal (jardins), mais qui est le plus souvent inculte, comme car les Brésiliens sont comme les Anglais, ils y a cent ans, ils connaissent très peu le jardinage. Cependant il y a des orangers, des tamarins et des bananiers. Ce qui rend la ville très pittoresque, vue du mont dos Pattos, Le tamarin est plus grand que l'oranger, touffu, et d'un beau vert tirant sur le sombre. ~~Les maisons, en partie masquées par les touffes arrondies de ces arbres, produisent un très bel effet.~~

+ blanchies avec de la tabatinga, et

Les maisons sont pour la plupart teintes avec de la Tabatinga, qui leur donne un blanc bleu éclatant, et qui sont en partie masquées par les touffes arrondies de ces arbres, et ce contraste produit un très bel effet; mais la plupart des maisons de l'extérieur de la ville, et les murs des jardins, ne sont pas blanchis, et ont la couleur rouge sale de la terre avec laquelle ils ont été pilés.

L'aspect des villes centrales du Brésil, a son caractère comme propre, dans toutes les contrées de la terre. Je les maisons n'ont pas de cheminée sur les toits; on fait la cuisine dans un petit hangar attenant à la maison, et comme les vitres sont fort chères, les fenêtres ont toutes des rotules à grillage de bois très menu. Les fenêtres de la maison du Gouvernement, sont les seules vitrées dans toute la ville.

On frappe à Cuyabá, des monnaies de cuivre, auxquelles on donne le double de leur valeur. C'est encore une c'est encore un reste du gouvernement de D. João VI. Nos neveux auront peine à croire de telles anomalies.

A mettre au fait du Chapitre. jusqu'à la pag. 296

Il n'y a pas quatre ans encore, quand, sur mon rocher aride et escarpé de Monaco, j'avançais dans la mer comme Gibraltar, je regardais la Méditerranée du haut d'une batterie, avoté contre un canon de 24, impatient de m'élancer sur cette mer ouverte à toutes les routes du monde, et attristé par les obstacles qui me retenaient, les vents chauds de l'Atlas, sifflant parmi les platanes de l'esplanade et entre les figuiers de Barbarie qui fixaient ces rocs dont la base, rentrée en

dedans, fait trembler pour les maisons qui sont suspendues
à 80 toises d'élévation, semblaient m'apporter d'Afrique,
mêlés aux parfums de ses Oasis, le bruit de ses cataractes,
les cris des Nègres, le chant de ses oiseaux, et les rugissements
de ses bêtes féroces. Le murmure des vagues, que la
bouche du canon rendait en sons éoliens, me faisait
rêver au bruissement des ondes fendues par la proue
des vaisseaux, et au long sillage qu'ils laissent derrière
eux. Les cris des éperviers me représentaient la désolation
des îles désertes de l'Océan Austral, et la large voie de
reflets mouvants, allumés sur la mer par un soleil
ardent; voie étincellante, seulement contrastée par
l'ombre d'une voile latine qui passait, me retraçait
le soleil brûlant de la Zone torride.

Ces rêves d'alors sont en partie réalisés aujourd'hui;
du rocher de Monaco, je me suis transporté à Cuyabá,
ville entourée de vastes déserts qui la séparent du
monde et presque du Brésil; ville située au beau
centre de l'Amérique méridionale, à egales distances
de l'Atlantique et de la mer du Sud, de Panamá
et du Cap Horn.

Je suis venu voir une ville torride inconnue, existant
seule au milieu de l'Amérique, éloignée de deux cent
quarante lieues de toutes les mers, cependant rendue
maritime par le Paraguay, cette méditerranée fluviale
qui lui offre une route de 400 lieues sans tempêtes,
sans écueils et sans vents contraires; un large
canal serein comme le ciel bleu, où la vapeur
nagera, et traînera comme le cygne, une double
queue lumineuse, spiralée, s'ouvrant en deux
rangées d'ondes spiralées, dont les derniers plis iront
balayer doucement les deux rives; route qui fera
de Cuyabá un port de mer pour recevoir tous les
produits du monde, les distribuer sur un continent
immense, et donner en échange les denrées des plus
fertiles contrées de la terre.

Je suis venu voir une ville moins connue en France
et en Angleterre, que Tombouctou et Irkoutsk, mais

qui deviendra son centre de leur commerce; ville fondée par les Paulistes, descendants des Portugais; où règnent les lois, les mœurs, les superstitions, les habitudes, les vices et les vertus des Portugais, des Maures, des Brésiliens, des sauvages, et des Nègres d'Afrique; où l'on parle une langue portugaise imprégnée de mots de tous ces peuples divers de caractère et d'origine; ville enfin, où les mœurs les plus effrénées, la licence à son comble chez la plupart de ses habitants, surpassent tout ce qu'on nous a dit des peuples qui se laissent aller à leur penchant à la luxure, excités peut-être par un climat ardent.

Dans tous les pays du monde, les bonnes mœurs ne sont pas toujours respectées dans toutes les classes de la société; je ne dirai pas que la relaxation soit générale à Cuyaba, mais nulle part je n'ai vu un si grand entraînement à la licence.

Indépendamment du climat, l'isolement d'un peuple, le peu de force des préceptes religieux, affaiblis par les grandes distances, la facilité de vivre avec peu de travail, l'absence d'une civilisation avancée qui nourrit d'occupations morales les classes indépendantes du travail, le voisinage des sauvages, dont ~~l'innocente liberté se transforme en vice~~ la liberté, innocente dans les bois, se transforme en vice, lorsqu'elle choque un peuple qui prétend être civilisé; l'esclavage enfin, tout concourt à relâcher les mœurs, dont l'observation fait la gloire et la vigueur des peuples qui les respectent.

Tous les prêtres vivent en concubinage; on les voit chercher entourés de leurs enfants; soit exemple des prêtres, soit corruption générale, la plupart des hommes ont aussi des concubines, et souvent, ne se marient qu'à un âge avancé, ou pas du tout, ou pas avoir une femme et les soigner. La plupart des femmes depuis les conditions jusqu'aux dernières, ont des intrigues amoureuses, et le nombre des femmes publiques est immense eu égard à la population

Le ciel donne à ce peuple un soleil à plomb, brillant des plus belles couleurs le matin et le soir, ardent à midi; des chaleurs qui dispensent les vêtements, qui répandent la langueur dans les veines; des pluies abondantes dans la saison pluvieuse (depuis novembre jusqu'en avril), qui font pousser une végétation surabondante; des rosées qui sont une autre pluie quotidienne qui trempe et fertilise le sol toute l'année.

La terre lui donne spontanément des fruits savoureux, des palmistes et des racines, et paye cent fois la peine légère de la cultiver; elle lui donne de l'or, des diamants et autres pierres précieuses; richesse facile, exploitée par des esclaves. Les diamants sont dans les mines; l'or est partout; dans les mines, dans les champs, dans les jardins, dans les rues dans les maisons. Si on râcle le mur de sa chambre, si on creuse le sol, on en tire une poussière où brillent des particules d'or; les plantes que l'on arrache

entraînent de l'or dans leurs racines; les enfants s'amusent après la pluie, à tirer des paillettes d'or dans le ruisseau au milieu de la rue.

Les pâturages salitreux qui s'étendent à 50 lieues O. et S. sont couverts de ~~bestiaux~~ ~~bétiaux~~ bétail vacum moitié sauvage, dont le nombre incalculable est inconnu de ses maîtres. Ce bétail, engraissé par le salitre et les plus gras pâturages du monde, se multiplie prodigieusement, et donne une viande excellente à un vingtain la livre!

Les fleuves et les bais donnent du poisson toute l'année; mais de janvier à juin, ils deviennent si poissonneux, que ni les lacs de la Scandinavie, ni les mers du Kamtschatka, ne sauraient être plus abondants. Des noirs, des Guanás, des mulets, des bancs chargés de poisson, croisent jusqu'à midi, toutes les rues de la ville. Un Pacou ne coûte qu'un vingtain, et donne à dîner à cinq personnes! Le poisson, ~~si abondant~~, excède la consommation; on en fait de l'huile pour s'éclairer pendant la soirée, et seulement pour cette soirée; on pourrait s'en faire une large provision; mais on ~~se donne une peine~~ ~~peu à gagner~~ on se donne une peine plus fréquente par aversion pour une demi journée de travail. On jette le poisson à la rivière!

J'ai déjà dit qu'on trouve de l'or partout, à Coquimbo; cela est vrai, mais, excepté dans les mines, il existe en si petite quantité, qu'il ne vaut pas la peine de le ramasser. Le pêcheur, dans sa cabane, foule un terrain où brille ce noble métal, mais la pêche d'un seul pacou lui donne plus de bénéfice qu'une heure employée à ramasser de l'or.

A mettre à la suite du § qui finit par ces mots: « telles anomalies » page 293.

A l'époque de la découverte, le terrain où la ville est assise, était très riche en or; les premiers découvreurs et leurs descendants en ont tiré de grandes richesses: ~~on avait~~ le sol est encore tout bouleversé, ~~de la peine aujourd'hui à trouver une paillette d'or~~ surtout sa face du Rozario. ~~obtenait or~~, mais ces mauvais procédés que ces mineurs employaient, ils ne faisaient qu'égratigner la terrain; je crois que le sol auprès devrait contenir beaucoup de richesses dans son sein ~~beaucoup~~ une richesse qui n'attend que des Mineurs intelligents, des méthodes et des machines perfectionnées, dignes des progrès des temps modernes.

Les mines où l'on trouve encore de l'or, sont à 7, 10 et 15 lieues à la ronde; mais leur produit ~~diminue~~ est en diminution. Le journal d'un nègre ne donne aujourd'hui que de 4 à 600 reis. Les mines de diamants, dont je parlerai en son lieu, sont plus éloignées de la ville, et quoiqu'elles donnent plus de bénéfice que l'or, elles sont également déchues.

La petite quantité d'or et de diamants que l'on trouve aujourd'hui, est cependant l'unique objet d'extraction que les vingt quatre mille habitants tirent de leur vaste province, plus grande que toute la partie de l'Europe où l'on parle la langue allemande. Ce peuple ne s'occupe d'agriculture qu'afin de pourvoir à sa subsistance, car entouré de déserts, ne pouvant se servir de la navigation du Paraguay, qui lui est fermée par la politique du Dr. Francia et de Buenos-Ayres, et n'ayant qu'une route qui traverse la province, depuis Goyaz jusqu'en Bolivie, route où l'on ne peut transporter les effets qu'à dos de mulets, les frais seraient exorbitants; ainsi, ce pays, dont la fertilité est incomparable, qui produit avec luxe la canne à sucre, le café, le ~~cacao~~ cacao, le coton, le tabac, l'indigo, le manioc, le maïs, tous les fruits et toutes les plantes que l'on cultive au Brésil; ce pays, où l'ipéquaquanha, le quinquina et autres plantes médicinales croissent spontanément dans les bois, au milieu des champs, et sur les rochers, se voit réduit à abandonner ces diverses cultures qui enrichissent tant d'autres contrées, et même à souffrir quelquefois la disette de ces produits, par le seul motif, que les planteurs, ne voyant aucun moyen de placer le surplus, ne plantent que le nécessaire, qui manque quelquefois par l'inconstance des saisons.

Des Paulistes, avides d'or, s'embarquaient à Porto Feliz, et pénétraient par les rivières, dans les déserts, n'emportant que des armes, de la poudre, du plomb, du sel et des hameçons. Une de leurs expéditions, étant arrivée en 1707, à l'emplacement où est maintenant la ville, et n'ayant pas trouvé de l'or, songeait déjà à continuer plus loin ses recherches vagabondes, lorsque quelques ~~uns~~ chasseurs ayant remonté le ribeirão da Prainha, qui était alors navigable, et poursuivant un cerf sur le monticule où est à présent l'eglise du Rozario, virent soudainement briller de l'or que les pieds de l'animal fugitif avaient mis à découvert. Ils trouvèrent de grosses paillettes de ce métal, et toute l'expédition s'arrêta dans ce lieu. Comme le pays était

très richement or, ils en amassèrent beaucoup, et s'en retournèrent à St. Paul, où la nouvelle de cette découverte s'était répandue; une foule d'aventuriers se réunirent, et purent chercher de l'or dans ces mines nouvelles, auxquelles, ainsi qu'à la rivière qui les baigne, ils donnèrent le nom de Cuyabá, tiré des indiens Cuyabás, qui étaient les habitants de ces lieux.

Grand nombre de ces aventuriers se fixèrent dans le pays, où ils eurent des femmes, soit indigènes, soit qu'ils avaient amenées avec eux. Le nombre des colons augmentait avec les expéditions qui arrivaient. On planta des rocas de maïs, on éleva des cochons dont on avait apporté quelques couples; mais tous les soins de ces mineurs ne se portant qu'à l'extraction de l'or, l'agriculture était négligée, en sorte que les vivres s'élevèrent à un prix si énorme, que quelquefois un cochon coûtait jusqu'à 80 octaves d'or!

Une peuplade d'aventuriers existant dans un pays si éloigné de toute société un peu organisée, ne pouvait guère s'astreindre à aucun lien religieux ni social. Ceux qui s'étaient le plus vîte enrichis, s'adonnaient aux femmes indigènes, et au jeu, et passaient des nuits entières, souvent 24 heures, à jouer des mille octaves d'or. Le plus grand nombre, avide de s'enrichir, et ne trouvant pas à son gré assez d'or, employa toute espèce de violences, le vol, l'assassinat, et des rixes sanglantes avaient déjà commencé à ruiner la naissante colonie, lorsqu'on songea à avoir un gouvernement, et on envoya demander des chefs à St. Paul, d'où on leur envoya un Capitão Mór, un Juiz de Fóra, et un Curé. Cuyabá devint dépendant de la Capitainerie de St. Paul, qui, comprenant à cette époque, les capitaineries de Ste Catherine et Rio-Grande, également découvertes par les Paulistes, s'étendait depuis Montevideo jusqu'au Pérou.

La Colonie fit dès lors des progrès; quelques uns de ses habitants et des Paulistes nouveaux arrivés, espérant toujours de trouver de l'or

en abondance, poussèrent plus loin leurs recherches, découvrirent Matto-Grosso, fondèrent Villa-Bella, ~~dont l'or est~~ sur un terrein où l'on trouve du très bon or, et ces hommes intrépides, dont les entreprises causaient des inquiétudes à la cour de Madrid, seraient arrivés à la mer du Sud, si les Espagnols n'eussent pas déjà été maîtres du Pérou.

Le peu d'arts et métiers qu'on exerce à Cuyabá, sont presque tous entre les mains des mulâtres. Ils sont musiciens, orfèvres, bons maîtres d'école, bons tailleurs, cordonniers et menuisiers.

J'ai connu plus d'un mulâtre, esprits ardents, sachant Voltaire, Rousseau et Volney, capables de révolutionner leur pays, et de produire de nouveaux Louvertures, Dessalines et .....

Il ne laisse pas que d'être digne de remarque qu'à Cuyabá, parmi la population libre, presque tout le monde, blancs, mulâtres et noirs, a une belle écriture. ~~On envoie~~ On envoie les enfants à l'école dès l'âge de quatre ans, et il y a en proportion, plus de monde qu'en France, sachant lire et écrire; et qui plus est, presque tous écrivent assez correctement. La langue portugaise aide beaucoup à cet égard, car elle a très peu d'homonymes, et son orthographie, plus naturelle, n'est pas remplie de lettres que l'on ne prononce pas. On peut comparer la langue française à une femme belle et charmante, mais remplie de défauts.

Le climat est très chaud; latitude, 15° 36' S. ~~On dit toujours qu'il fait plus chaud qu'à Rio de Jro cependant c'est j'ai senti dans On dit qu'il fait plus chaud qu'à Rio, mais j'ai trouvé les chaleurs de la Capitale plus suffocantes~~

On a le matin et le soir, la ressource des bains aux fontaines et aux sources qui abondent aux alentours de la ville. ~~Quand~~ Quand la chaleur est excessive, on dort dans une Rede (hamac) très large, ornée de grosses dentelles de coton, brodées de fils de laine de diverses couleurs. La Rede pourrait être un des meilleurs attributs de la mollesse; mais on y dort plus fraîchement que dans un

lit, c'est pourquoi elles sont en grand usage à Cuyabá, on en voit dans toutes les chambres, même dans la salle de visite; et il y en a jusqu'à trois et quatre dans une seule chambre. Les Redes sont si amples, qu'un homme peut l'ouvrir, et s'y coucher en travers; et il y a parmi le peuple, des familles où, père, mère et enfants, dorment dans une seule rede.

Pendant les grandes chaleurs, les riches se font balancer par un esclave dans la rede, pour jouir d'un peu de fraîcheur.

Il n'y a à Cuyabá qu'une semaine de ce qu'on appelle hiver dans le pays; c'est en juin ou juillet. Pendant ces quelques jours, le temps est brumeux, et comme l'air est rafraîchi par un vent du sud, les habitants se couvrent, et se plaignent du froid.

A Cuyabá, comme à S. Paul, j'ai souvent entendu parler de vieillards plus que centenaires; on va jusqu'à leur donner 110, 120 ans. ~~Je me suis~~ J'ai toujours douté de la vérité de semblables attentions, et je me suis même certifié de leur fausseté, par une minutieuse investigation. Beaucoup de vieillards, comme aussi beaucoup de ~~monde~~ personnes, ici, ne savent pas quand ils sont nés. ~~Il par~~ Soit par amour pour le merveilleux, soit pour montrer la bonté du climat, il paraîtrait que les Brésiliens ont la manie de vouloir prouver qu'on vit longtemps chez eux. Mon opinion est bien différente. Dans tous les rassemblements du peuple, j'ai toujours vu moins de Vieillards que dans mon pays. Sur mille personnes, on pourra voir deux ou trois vieillards de 70 ans, peu de têtes blanches ou grises, et soit dit en passant, presque point de têtes chauves. Enfin, au moment où j'écris, il n'existe à Campinas, ville de cinq à six mille habitants libres, qu'un homme et deux femmes de 80 ans.

Bien au contraire de cette prétendue longévité,

la vie s'use vite au Brésil, à cause sans doute de la corruption des mœurs, fruit ordinaire du Despotisme Colonial où il était plongé naguère, et à cause de l'intempérie inévitable dans un pays d'esclaves, et répandue jusques dans les campagnes. La chaleur du climat semblerait aussi accélérer les fonctions vitales. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis 23 ans que j'habite Campinas, j'ai remarqué que beaucoup de monde meurt à 40 et 50 ans, et presque toujours d'hypertrophies, d'hydropisies et d'inflammations intérieures.

A Porto-Feliz, on a donné à M.r de Langsdorff une liste de 13 Vieillards des deux sexes, âgés de 90, à 120 ans. Je n'y ai connu qu'un portugais, âgé de 106 ans. Cet homme était de fer: il avait beaucoup voyagé dans l'intérieur, et, pour avoir voulu passer en contrebande, parce qu'on lui avait surpris des diamants qu'il avait voulu passer en contrebande, il avait été 10 ans dans la prison insalubre de Villa-Bella de Matto-Grosso, ville remplie d'eaux stagnantes, et presque inhabitable, à cause des fièvres intermittentes.

La garnison de Cuyabá consiste en 150 ou 200 hommes mal vêtus, déchirés, sans souliers, et souvent vêtus à la portugaise. C'est ce qu'on appelle la Légion de Cuyabá. Ces malheureux soldats ne reçoivent que rarement leur solde. On les nourrit avec de la farine de maïs, des haricots sans sel, et, malgré l'abondance de la viande, on ne leur en donne que rarement, et de mauvaise qualité.

Avec aussi peu de soldats, on voit une foule d'officiers de la Légion, d'Artillerie, et d'Etat Major.

Il y a encore une compagnie de Pédestres, pour aider les canotiers employés à la navigation des rivières, auxquels on ne donne souvent que de la farine de maïs et des haricots pour se nourrir de la pêche.

Malgré l'éloignement de Rio-de-Janeiro, les modes pénètrent à Cuyabá beaucoup plus facilement que toutes les autres innovations vraiment utiles à la civilisation. Il ne reste de l'ancien vêtement parmi le peuple, que le Poncho, pour les hommes

et la Mantilha, ~~dont~~ que les femmes portent quand elles vont à l'église. Les femmes du peuple ne portent chez elles, à cause de la chaleur, ~~qu'une~~ que la chemise et une jupe. La chemise, ~~est souvent~~ qu'elles aiment à broder et orner de dentelles, est souvent de mousseline transparente. Un vêtement si simple à ce point, fait qu'elles ont les seins presque découverts. C'est ainsi qu'elles se montrent, même aux étrangers; mais quand elles sortent, elles mettent une robe ou une jupe de soie noire, ou d'indienne, et se drapent dans une baeta noire qui leur couvre la tête et le corps; alors on ne leur voit que les yeux et le nez, comme chez les femmes turques.

Digression à la Villa de Guimarães et aux Mines du Quilombo.

Départ de Cuyabá le 28 avril 1827; passage de la petite riv.e Cuxipó-Guaçú, à deux lieues E. et pouso à une habitation située une lieue plus loin.

~~Le lendemain~~, Pays plat, le lendemain, jusqu'au pied de la serra de la Chapada, à 7 lieues E. de la ville. Nous commençons à gravir cette montée rapide; le chemin, très mauvais, est rempli de grosses pierres, et fait beaucoup de zig-zags; nous passons cinq fois un torrent qui fait ~~beaucoup de~~ plusieurs détours au bas de la montagne, et quand nous sommes près du sommet, nous entendons le bruit de la chûte que ce torrent fait dans une gorge, laquelle chûte peut avoir 50 pieds de haut, et est cachée par l'épaisse forêt qui couvre la montagne.

Coup d'œil magnifique au sommet de la montagne. Le Cuyabá serpente au loin, et s'enfuit vers le sud. On ne distingue la ville que par quelques points blancs, et au delà, le pays s'étend à l'O. à perte de vue. Au N., c'est la continuation de notre serra, d'où ~~partent~~ descendent des ramifications qui vont mourir dans la plaine. Au S., ce sont les Pantanaes Geraes, où nous avons navigué, et, tout près de ~~nous~~ à notre gauche, est le

Morro de S. Jeronimo, nous dominant de toute sa hauteur, dominant le plateau, la serra, et tout le pays, à cent lieues à la ronde.

Ce mont, escarpé de tous les côtés, et haut de 300 pieds au dessus du plateau, se termine à son sommet par une plaine de deux cent brasses de long, sur cent de large.

Du point où nous sommes, la vue s'étend aussi du côté de l'E. sur le plateau, dont l'élévation est de 1400 pieds au dessus de la plaine de Cuyabá, et qui est entrecoupé de vallons et de collines.

Un peintre trouve ici de quoi s'exercer par la grande variété des paysages les plus pittoresques; et un Géologue ne manquera pas de trouver dans les formes abruptes du S. Jerônimo, et les couches longitudinales des montagnes, les traces de grandes révolutions qui, si elles n'ont pas bouleversé le monde, ont sûrement embrassé toute l'Amérique centrale.

Mais tout ce magnifique Panorama n'est que l'avant-scène des merveilles qui nous attendent un quart de lieue plus loin. Où trouverai-je des expressions pour décrire ce que j'ai vu? Je sais que je ne suis qu'un auteur illettré dont les écrits ne verront pas le jour; mais si tous les dons du génie et de la fortune devaient m'être refusés, pourquoi ai-je reçu le don de sentir, de connaître, d'admirer autant que beaucoup de grands génies dont s'honore l'humanité? Pour peindre ce que j'ai vu à la chapada, il ne me manque que les expressions; si je les trouvais, dussai-je redire vingt fois la même chose, on me lirait jusqu'à la fin, sans se lasser de mon enthousiasme.

A peine avons-nous fait quelques détours sur le plateau, que déjà nous ne voyons plus la plaine de Cuyabá, et le S. Jeronimo s'est caché derrière les

collines qui sont à notre droite ; mais au loin, sur une colline de verdure qui est aussi à droite, s'élèvent des rochers surprenants par leurs formes ; et plus loin encore, des masses bleuâtres remplissent l'horizon, comme les voiliers d'une nombreuse escadre.

Nous approchons de la colline de verdure, et nous voyons peu à peu s'élever dans les airs, sept énormes rochers de cinquante pieds de haut, isolés et épars sur la colline et dans la plaine, ayant la base plus étroite que le sommet, et sortant, on ne sait par quelle force de la nature, d'un terrein dépouillé de pierres, et couvert de verdure, comme s'ils étaient tombés du ciel, et par la violence de la chûte, ils avaient enfoncé leur base dans la terre. Deux de ces rochers, les plus culminants, font l'effet de trois tombeaux, dont deux sont joints ensemble, ou de trois bâtisses informes, comme ces vieilles forteresses qui, en Italie, ont paré, selon les âges, par des transformations qui ont fait disparaître leur forme primitive.

Un troisième rocher sort de terre, et s'élève à plomb, comme un fragment de mur, mais un fragment qui est trois fois plus haut que large, et qui a six mètres d'épaisseur. Il est formé de couches parallélipipédiques ou cubiques superposées ; sa base quarrée est fort étroite ; il s'élargit en s'élevant, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, où il se retrécit de nouveau en assises irrégulières. Vu de côté, il ressemble à une navire avec voiles et bonnettes, dehors appuyée de l'avant ou de l'arrière.

Trois autres masses plus informes, ne sont remarquables que par leur grandeur, et l'idée qu'elles font naître de tombeaux ou de bâtisses ; à quoi se prêtent beaucoup les couches horizontales dont tous ces rochers sont formés.

Mais ce qui de loin, attire le plus notre attention, c'est une grande mur placé en travers sur la route ; il est percé d'un portique, et plus haut, un peu de à droite, d'un grand trou circulaire, ressemblant à une fenêtre. Nous passons sous le portique, observant l'aplomb et l'épaisseur de ce rocher, qui seul, comme autrefois une des portes de Babylone détruite, semble servir d'entrée à une vaste enceinte de ruines.

Nous traversons une plaine parsemée d'énormes bastions

circulaires, qui soutiennent des monts dans leur enceinte, comme si les bastions avaient été construits d'abord, puis comblés de terre et de rochers, jusqu'à former une élevation en assises superposées, où des arbres et du gazon, font l'effet de jardins suspendus, du milieu desquels sortent des piédestaux circulaires de 15 mètres de diamètre, — remplis d'une multitude de mausolées, et surmontés de troncons de colonnes de cinq mètres de diamètre. La route, unie comme la mer, serpente au milieu de ces masses imposantes, qui se détachent sur un ciel qui commence à se parer des couleurs du couchant.

Sur les monts et dans la plaine, on voit de tous côtés des masses de rochers qui, joints aux bastions, ressemblent aux ruines d'une ville immense, où la plus noble architecture aurait régné pendant des siècles. On est surpris de se voir tout à coup au milieu d'une nature qui parle un langage jusqu'ici inconnu, car on ne voit que des rochers, et cependant on croirait ne voir que des ruines de monuments et de bastions élevés par une race d'architectes géants. Palmyre et Babylone, apparaissant soudains au voyageur qui vient de traverser des déserts de sable, viennent naturellement à la pensée.

La nuit survient : mais nous apperçevons au loin, entre des masses sombres, la maison du propriétaire de ces lieux, qui nous attend pour nous offrir la franche hospitalité Brésilienne.

~~Le propriétaire, c'est l'Alferes de Milices, Domingos Monteiro,~~ C'est l'Alferes de Milices Domingos Monteiro, commandant du District ; brave homme qui ne sait que son agriculture, et qui est estimé de ses voisins ; ce qui est un bon signe chez un commandant militaire, eu égard à la tendance despotique de cette classe, chez un peuple sorti d'hier du régime colonial.

Sa maison tient lieu du confortable de l'habitation d'un planteur anglais ; mais sa franchise tient lieu de tout. Sa femme assiste à notre repas, qui se compose des mets accoutumés, et où aucun vin n'est servi, mais la fraîcheur des mets, et notre appétit, les rendent excellents. La nappe est d'un

grossier tissu de coton d'une blancheur éclatante, et ornée de grosses dentelles. L'excellente Marmelade et autres confitures d'habitude, terminent le repas, auquel succède le touchant Benedicite, que l'on prie à voix basse, debout, et les mains jointes, et dont il est si regrettable que l'on ~~ait cru~~ croie aujourd'hui pouvoir se dispenser.

~~Selon Un esclave nous~~ Au moment de nous mettre au lit, un esclave nous apporte, selon l'usage, un

Selon l'usage, un esclave nous apporte un bain, avant de nous mettre au lit.

Le lendemain de bonne heure, je n'ai rien de plus empressé que de prendre mon portefeuille et mon crayon, et d'aller à cheval, parcourir ces lieux pittoresques, pour prendre des vues. C'est partout des tombeaux, des piedestaux, des colonnes tronquées, des escaliers, des amphithéâtres, des urnes, dont trois semblent faites par la main des hommes: L'une d'elles, de 30 pieds de haut, et 20 pieds de diamètre, n'est soutenue que par une base de 6 pieds, ~~est~~ et est assise sur un piedestal de 40 pieds de haut, qui forme le coin d'un bastion d'égale hauteur. L'âme est saisie à la vue de cette masse énorme, ainsi suspendue dans les airs.

Sur le même bastion, un double piedestal formé de couches circulaires qui représentent des corniches, soutient un tronçon de colonne gigantesque, et des bancs de rochers plats, sortent du milieu des arbres suspendus, comme des terrasses et des belvedères.

Derrière ce bastion, sur un plan plus éloigné, sort une masse plus grande que l'urne, portée aussi par une base rétrécie, et ressemblant ~~au rostre d'une~~ à la proue d'une galère antique. Plus loin, un long bastion surmonté à gauche d'un grand rocher sphérique à base étroite et piedestal, et de quatre rochers debout, comme des tuyaux d'orgue, entourés de ceintures parallèles et

inégales, termine une des quatre vues que j'ai prises de ces rochers, comme étant les plus pittoresques.

J'y ai dessiné un groupe d'indiens Guanás, allant travailler dans les Fazendas (à 60 reis par jour). Leur costume moitié nu, et leurs longues chevelures, couvrant leur donnent assez de ressemblance à certaines tribus qui vivent près des ruines que l'on rencontre en orient.

Tournant à gauche de la route, sur les derrières de la Farenda, un vaste groupe de rochers se présente, où l'œil va de l'un à l'autre, étonné devoir une si grande profusion de rochers tous dignes de remarque, et se fixe, comme par attraction, sur un arc de triomphe, sans se rendre compte d'abord, si c'est ou non un jeu de la nature. C'est un bloc isolé, à angles droits et sans aucune ouverture, de 40 pieds de haut, 25 de large, et 10 d'épaisseur, orné de cimaises à des hauteurs différentes, également distantes, de rostres et de corniches saillantes à angles droits, comme des entablements de colonnes.

A gauche, sur un plan plus rapproché, deux grands rochers séparés au quart de leur hauteur par une gorge étroite, mais ayant une seule base, sont d'un aspect tout différent: l'un est formé de moulures et corniches circulaires rentrant vers la base, comme une chaire, ou comme la poupe arrondie d'un vaisseau à batterie circulaire; l'autre mélange de couches horizontales, de parallélipipèdes verticaux et de cubes saillants et rentrants comme une cristallisation, a sur son côté droit formé de mottes arrondies, qui ressemblent assez à ces bases arrondies qui, sur les autels, sortent du plinthe, pour soutenir des images de saints.

Derrière ces deux rochers, derrière l'arc de triomphe, une dernière et sublime décoration termine ce paysage extraordinaire. C'est un bois que l'on aperçoit de front, d'où sortent

des pans de rochers comme des murs, séparés par des ruelles, ~~remplies d'arbres, en murs~~ et placés obliquement comme les ailes des coulisses; les murs sont couronnés d'arbustes, et les ruelles sont remplies d'arbres. On peut se faire une idée du bel effet que ce mélange pittoresque d'arbres et de rochers, devant lequel se détachait l'arc de triomphe, et les mâts du premier plan, déjà dévêtus.

Un quatrième paysage encore plus extraordinaire se présente à mes regards, après avoir fait quelques détours parmi ces rochers. C'est au premier plan, un terrein uni, couvert de gazon, d'où sort un bloc massif, arrondi comme une tour, haut de 30 pieds, et d'un diamètre presque égal. Sa forme est tellement régulière, que on aura peine à en croire ma plume et mon pinceau. Il est divisé dans sa hauteur, par cinq rangs de corniches ~~surmontés de plates-bandes à peu près égales~~ séparés par des plates-bandes tantôt convexes, tantôt concaves, faisant l'effet des ventres des vaisseaux, ~~du dernier siècle~~ du temps de Louis XIV. Les trois premières corniches et leurs étages, à commencer de la base, n'ont de remarquable que leur rondeur assez régulière; mais la cinquième répartition, ressemble à une architrave divisée dans sa largeur, en trois sections convexes, couronnées par trois corniches d'égale forme. Vient ensuite une frise qui offre encore la même division en trois ~~convexes~~; mais ce qui cause une véritable surprise, c'est que chacune de ces trois parties est percée de trois enfoncements de forme carrée, produisant l'effet d'une frise ruinée par le temps, mais où l'on distingue encore des restes de neuf triglyphes et autant de métopes. Ce jeu étonnait du hasard, couronné admirablement cette tour, mais ne la terminait pas, vu qu'il est lui même surmonté par un petit étage de rochers irréguliers.

A droite, et comme pour figurer à côté de cette ruine architecturale, sont posés sur le gazon, deux rochers debout, dont l'un, haut de 10 pieds, ressemble à un candélabre, et l'autre, de quatre pieds, a la forme d'un vase.

Ce premier plan se termine à gauche, par un bastion surmonté d'une guérite en bois, et auquel est accolée, à un endroit de sa base, une arche de 6 pieds de haut.

Un tombeau colossal, dont le plan paraît être un ovale, sort de derrière le bastion, et est en partie masqué par des arbres rabougris.

Au delà du premier plan est une vallée peu profonde, d'où le 2me plan s'élève en pente douce, et est couronné d'un bois d'où sort un obélisque aussi haut que les arbres, que l'on voit à travers le vide qui est entre la tour et le candélabre, tandis qu'entre la tour et le tombeau, on voit sortir du même bois, un énorme rocher, parfaitement cubique, supporté par une grande base, et terminant un mur qui apparaît de derrière la tour. Enfin, du milieu d'un bois plus éloigné, surgit un grand château flanqué de tours et de bastions, et surmonté de trois grandes pierres posées l'une sur l'autre, qui s'élèvent seules dans les airs, et dominent le château, et tous les rochers des alentours.

Des collines bleuâtres forment au loin, l'horizon de ce beau paysage.

Ayant travaillé toute la matinée, et content d'emporter dans mon portefeuille, les quatre plus belles vues de ces sites enchantés, je repris le chemin de la Farenda, où je trouvai le Vigario de la ville de Guimarães, éloignée de trois lieues, lequel est venu pour nous visiter. C'est un jeune homme de 26 à 28 ans. Le reste de la journée se passe en repos, jouissant de la société, qui s'est accrue du fils du Gouverneur de la province, de la fraîcheur de ces lieux élevés, et de la beauté de ces sites.

Le lendemain, Mr de Langsdorff s'étant proposé d'aller monter sur le Morro de S. Jerônimo, afin de faire des observations barométriques et geologiques, et afin de voir cette montée, qui n'a été accessible que pour un petit nombre de personnes, nous partons pour cette excursion, MM. de Langsdorff, Riedel et Rubzoff, le Commandant, le Vigario, le fils du Gouverneur et moi. Chemin faisant, le Commandant nous raconte qu'une fois, sur 25 personnes qui avaient entrepris cette ascension, cinq seulement étaient arrivées au sommet, et qu'à la descente, deux se seraient trouvées mal, si on ne les avait pas descendues avec une corde.

Nous faisons demi lieue par un pays tout pittoresque, tout accidenté, coupé de vallées profondes et étroites, où, mêlées à des arbres séculaires, des fougères en arbre, confondent leurs parasols dentelles avec les branches de ces arbres. A chaque détour, à chaque montée, le Sam Jerônimo nous apparaît comme un géant qui s'approche.

Enfin, Nous franchissons une montée, et nous sommes [illegible] plate-forme qui est au pied du mont. Nous [illegible] crête d'un précipice de 1400 pieds, qui va jusqu'à

la plaine de Cuyabá, que nous voyons entourée de son immense horizon, et où nous distinguons comme avant hier, les clochers de la ville. Des grosses pierres que nous faisons rouler, vont en faisant des bonds toujours plus grands, jusqu'au pied de la montagne.

M. Rubzoff, quoique officier de la marine russe, n'entreprend pas la monté du S. Jerônimo: soit prudence, soit qu'il veuille profiter de plus de loisir, il déclare que pendant que nous montons, il veut faire ses observations astronomiques.

Nous commençons à grimper, en nous accrochant aux plantes, par un terrein incliné de 45° et de 60 pieds de haut. Arrivés au bout de ce terrein, nous sommes au pied d'une crevasse qui sépare un bloc énorme, du flanc du S. Jerônimo. De cette crevasse, la vue plonge à pic jusqu'au versant de la Serra. Là commencent des rochers qu'il faut gravir l'un après l'autre; Mr. Langsdorff et Rico cela n'est qu'un jeu pour mes compagnons; mais pas plutôt il faut me cramponner pieds et mains à ces rochers, voilà que des vertiges me prennent. En vain je tente deux ou trois assauts, tous mes compagnons me passent et disparaissent, et je reste là, attristé de ma défaite.

Force fut de redescendre, et faire compagnie à M. Rubzoff. Nous voyons ces messieurs marcher tranquillement le long d'une assise de verdure qui est au pied du dernier paredão, qui est le plus difficile à gravir: ils disparaissent entre des rochers et des arbustes, et nous ne les voyons pas grimper; mais nous les revoyons peu après, se promenant sur la crête du S. Jerônimo.

Redescendus une heure après, ils nous racontent qu'ils ont dû traverser des crevasses très profondes, en s'accrochant à des rochers et des arbustes, et qu'ils ont dû grimper quelques rochers, avec la même difficulté: Quant au dernier paredão, ils nous racontent que trouvant la monté périlleuse, ils ont fait monter Gavião, (Epervier) noir de Mr. de Langsdorff, pour attacher une corde à la crête du mont, et qu'au moyen de cette corde, ils avaient pu gagner le sommet, où ils avaient vu une belle plaine, et d'où ils avaient joui d'une vue magnifique.

Nous regagnons la Fazenda, et nous allons encore voir une grotte de cent pas de diamètre, formée par la concavité intérieure d'une seule pierre isolée, qui est au milieu d'une

terrain découvert, sur lequel de nuit repose
~~terrain~~ ~~qui ne touche au~~ ~~qui ne touche au~~
~~terrain~~ que par ses bords. Il y a deux endroits où la voiture ne
va pas jusqu'à terre, et laisse deux ouvertures très basses,
* par où il faut ramper pour la clarté pénètre un peu, et qui servent ~~servant~~ d'entrée et de sortie; ~~par~~ Un ruisseau limpide ~~passe~~
traverse cette grotte remarquable.

M.r Angelini, négociant Italien dont nous avons fait
l'agréable connaissance à Cuyabá, et que nous attendions,
arrive chez le Commandant. C'est un très galant
homme qui a commencé à s'enrichir à Rio de Janeiro
et qui a ensuite fait un grand fortune à
Cuyabá et dans les Etats Boliviens, avec lesquels il
fait un riche à Rio de Janeiro et qui a vu ensuite
à Cuyabá et dans les Etats Boliviens, pour
~~à Cuyabá, dans les Etats Boliviens~~ faire le commerce
des diamants, des pierreries et des bijoux. ~~à Cuyabá~~
Il a été au Potosi, à Chuquisaca et à Cochabamba
en Bolivie. Il a été plusieurs fois à la cour de
Bolivar, et a été admis à l'intimité de ce grand
homme, l'accompagnant quelquefois dans ses
excursions à travers le Perou. Angelini était
très estimé des Indépendants; mais il avait le
bon esprit d'ouvrir sa bourse, et de faire, à titre
de dons patriotiques, ce qu'il aurait été forcé de
faire sans qu'il lui en résultât aucune faveur de
la part des patriotes Boliviens.

M.r Angelini est au reste, un homme de génie
par nature, qui croisait à leur fortune. Ses manières
de franchise, son amabilité et sa manière large
de traiter, font que sa conversation
(je veux dire qu'il dépense bien n'épargne pas son argent
pour tout ce qui est de bon goût, et je ne trouve pas
le mot ni la phrase), font que je me porte avec
plus de particularité ~~plus de partialité~~ vers lui
et son amabilité, lui gagnent les cœurs. Je cite une
circonstance de sa vie, qui prouve qu'un procédé
(+) il se traite comme un grand seigneur, à Cuyabá, il avait toujours 10 ou 12 personnes à sa table; en voyage, il a des chevaux, et un train magnifique.

(+) de franchise
~~de franchise~~

~~qu'il nous a raconté lui même~~, et
c'est peut quelquefois être racheté par une vie toute
honorable.

Ayant eu le tort dans sa jeunesse, de s'enfuir de
chez son père, riche marchand de Trieste, et, ce qui
est encore pire, de lui voler une certaine somme d'argent,
il ne songea qu'à s'amuser en voyageant en
Europe, tant que sa bourse était garnie; mais quand il
vit approcher la fin de ses ressources, il s'embarqua pour
le Brésil, afin d'emporter sa honte loin des contrées qui

avaient été témoins de sa fortune ~~sur mer~~ subite de sa folie.
~~Il arriva à Rio de Janeiro~~ D'Angleterre à Rio de Janeiro avec
700/000 fr. dans sa poche, il se mit à colporter de la
bijouterie dans les rues; c'était le bon temps, ~~sous~~
de D. João 6.e; bon demoiselle pour les marchands,
où l'on vendait une vara de dentelle pour 100 fr.
Angélini était fin et adroit, il fit de gros bénéfices, ~~et augmenta beaucoup~~
~~sa fortune en peu de temps, sans pourtant changer son goût pour la dépense~~ devint
~~et la dépenser~~ fréquentant le grand monde, donnant marchand de
des dîners de 4 et 5000 francs à des ambassadeurs, bijoux,
sans que son goût pour la dépense l'empêchât de
faire fortune. ~~Mais~~ Le goût des grandes spéculations
lui a fait quitter Rio de Janeiro pour les mines d'or et
de diamants de Matto-Grosso, et pour les mines d'argent
de Potosi, mais il nous a dit qu'il que ces pays ne
valaient pas Rio, pour le commerce, et que les dépenses
de voyage, ~~les vols qu'on lui avait faits~~ lui avait produit
~~aucun bénéfice~~ loin de lui avoir procuré des bénéfices,
lui avait causé cent mille francs de pertes.

~~J'ai su~~ M. Angélini se rend à Rio, d'où
il partira pour ~~l'Europe~~ l'Angleterre; il a de grandes vues
sur la minération de Cuyabá et Goyaz; mais
j'ai su plus tard, qu'étant revenu d'Europe
avec des machines, ~~et~~ il était retourné dans le
à Goyaz avec ~~et~~ des Mineurs, et qu'il avait
éprouvé de grandes pertes dans cette ~~sa~~ entreprise.

1.er mai 1827. Nous partons pour la ~~Ville~~ de Guimarães, encore
éloignée de 2 lieues; chemin faisant, nous visitons,
la Fazenda do Buriti, ~~plante~~ plantation de canne à
sucre, qui appartient à une vieille femme appellée
Dona Antonia. Elle arrive à sa Fazenda, venant
de Cuyabá, ~~en même~~ sa manière de voyager
~~nous et par mer~~ et nouvelle pour nous.
Elle est portée par deux noirs, dans ~~une Rede~~ un
hamac suspendu à une grosse canne de Guaytissoca.
Deux autres noirs de relais vont à ses côtés.
Assise dans son hamac, et fumant une longue
pipe, elle est suivie d'un groupe de mulâtresses
et de négresses toutes bien vêtues, et portant chacune
des paniers, des paquets de linges, des pots de terre,
et autres objets divers. L'Administrateur de la
Fazenda, qui est son frère, et le pâtre, vinrent

au devant d'elle, et les noirs et négresses présents au logis, viennent aussi lui donner Louvado

Donner louvado, c'est mettre les mains jointes, et prononcer ces paroles: Seja louvado Nosso Senhor Jesus-Christo. Le maître répond: Para sempre seja louvado, ou simplement Para sempre. C'est le bonjour de l'esclave envers son maître, du fils envers son père, du filleul envers son parrain, de l'apprenti envers son maître. Les noirs, qui estropient tous les mots du portugais, ont fait de cette belle phrase, une corruption qu'ils rendent par ~~cette~~ ce mot barbare: „Vasucris."

A St Paul et Cuyabá, on donne Louvado à Rio-de-Janeiro, on demande la bénédiction par ces mots: a benção?

J'en etais à notre arrivée au Buriti.

Maîtresse et hôtes, nous mettons pied-à-terre devant la maison, et nous entrons de plein-pied dans un vaste rez-de-chaussée d'une seule pièce, qui sert de salle de réception, de salle à manger et de cuisine; ~~et~~ dans le fond, se trouvent le moulin, ou engenho pour moudre la canne à sucre; la grande Pipa, pour garder l'eau-de-vie de canne; à gauche, sont les formes pour épurer le sucre brut. Dona Antonia a son hamac suspendu près de la porte d'entrée, à droite: là elle passe ses journées, faisant travailler ses négresses et mulâtresses: c'est une exception à la règle qui intercepte aux étrangers, la vue des femmes, et de l'intérieur de la maison; mais c'est probablement parce qu'ici, il n'y a pas de jeunes femmes blanches.

Un bon dîner, assaisonné d'un appétit de voyageurs, nous fut servi, et par le simple fait de notre visite, nous sommes en possession de l'hospitalité dans cette Fazenda, où nous reviendrons plus d'une fois, et, prenant congé de vieux amis, de D. Antonia et de son frère, nous reprenons le chemin de Guimarães, par un pays sablonneux, inégal, de peu de forêts, et beaucoup de Serrados.

Un petit village, qui ne consiste qu'en une rue de mauvaises cabanes couvertes de chaume, et une place moitié nue formée des cabanes qui ne sont pas meilleures, et moitié bordée de pâturages, une église sur cette place, voilà ce que l'on appelle la ville de Guimarães: mais, à la fin du XVIII.e siècle, ou au commencement de celui-ci, comme il s'agissait de transférer le siège du gouvernement de Villa-Bella, alors capitale, à Cuyabá, à cause de l'insalubrité de cette première ville, on éleva la ville de Cuyabá à la catégorie de Cidade, condition essentielle d'une capitale; et, pour lui faire un digne cortège, on éleva à la catégorie de Villa, six ou sept petits villages qui ne méritaient pas cet honneur, et qui, excepté la ville des Diamantins, n'ont jamais pu prospérer. C'est ainsi que plus d'une fois, on aime à en imposer, même sur les cartes géographiques.

L'église est petite, et n'a rien de remarquable à l'extérieur; mais l'intérieur, quoique en décadence, est la plus riche de la province, en ornements d'architecture, et en bas-reliefs dorés. On ne s'attend guère à trouver cette richesse dans un village de la province de Matto-Grosso, où le peu d'églises qui existent, sont presque sans ornements, et n'ont souvent que l'apparence d'une grange.

Guimarães et son église, doivent leur fondation aux Jésuites, et les habitants de ce village, au nombre de 5 à 800,

sont descendants d'indiens ~~anciennement~~ rassemblés et gouvernés par ces hommes entreprenants, dans les temps qu'ils ~~remplissaient remplissaient le Paraguay de villages et [illegible]~~ fondaient, à ce qu'on l'on a prétendu, une vaste république théocratique au Paraguay, pour y régner en souverains. Cet Etat devait embrasser, outre le Paraguay, qui en aurait été le centre, les provinces de Corrientes et de Missões, au Sud; Chacos à l'O. et Chiquitos, au N. O. Ces provinces sont remplies de Missiones ou villages d'indiens, fondés par eux, portant tous des noms de saints, et édifiés sur un même plan. — Chaque Missione, formée d'indiens cathéquisés, était entourée d'un mur, ou il y avait une porte pour entrer, et une pour sortir. Dans l'enceinte était le village, avec une église, un couvent des Jésuites, une prison, et des ateliers pour le travail. Pendant le jour, ~~on~~ une partie des habitants travaillait aux champs, et, l'autre partie, restait au village pour travailler aux différents métiers les plus indispensables. Le soir, on fermait les portes, et personne ne sortait plus pendant la nuit. Chaque village avait une musique pour les fêtes religieuses, et le temps se passait en travail utile, et en prières envers le Créateur. Divers châtiments corporels et moraux étaient infligés aux indiens, selon la gravité de leurs fautes, mais j'ignore s'il existait aussi des récompenses. Beaucoup de villages de la province de Chiquitos, sont encore aujourd'hui renfermés dans le mur que leurs anciens maîtres ont fait construire.

Les Indiens de Guimarães vivent très pauvrement, et ne possèdent presque rien. Quelques uns s'occupent à chercher de l'or à une mine éloignée de 4 lieues, très pauvre, mais dont l'or est meilleur que celui de Cuyabá. Il y a aux environs de ce village, des blancs qui cultivent la canne à sucre, dont ils font du sucre et de l'eau-de-vie; ils plantent des fejões, du maïs; ils élèvent beaucoup de cochons, et vont vendre tout à Cuyabá.

Mr. Angelini prend congé de nous, et continue son voyage à Rio-de-Janeiro. Ayant bien eu la bonté de se charger de nos collections, à la prière de Mr. de Langsdorff, il emporte avec lui bon nombre de caisses remplies d'objets d'histoire naturelle; ~~ils emportent~~ il emporte encore des manuscrits, ~~et~~ des lettres de nous tous pour Rio et l'Europe, et un paquet des dessins de

M.r Taunay et les miens, le tout à l'adresse de M.r Kielchen, vice-consul de Russie, pour qu'il fasse parvenir les lettres à leur destination, et pour qu'il envoie les autres objets à St. Petersbourg.

Ce n'est pas sans regretter vivement l'agréable compagnie du digne M.r Angelini, que nous le voyons partir pour ce long voyage.

Pendant notre séjour à Guimarães, nous éprouvons quelquefois un froid assez vif, qui se fait sentir quand le vent est du Sud, et le temps brumeux. La brume est quelquefois si épaisse, que l'on ne distingue rien à 15 pas de soi; tout est alors humide; l'air, les meubles, et le linge dans les malles.

Croira-t-on que le froid est quelquefois si fort à la Chapada, que l'on y gèle comme en Russie? Un homme qui conduisait 6 ou 7 esclaves récemment venus d'Afrique, à moitié nus, encore couverts de la galle que ces malheureux gagnent sur mer, fut surpris par un de ces temps brumeux, au milieu d'un chemin qu'il ne connaissait pas bien; il le perdit, et se trouva au milieu de campos, ne voyant qu'à 8 ou 10 pas de lui, et sans savoir où il était. Les nègres passèrent la nuit transis de froid, et le lendemain ils étaient tellement saisis et inanimés, que le marchand, les croyant morts, et n'en pouvant plus lui-même, monta sur son cheval, et s'en fut au hasard. Il marcha toute la journée, allant et revenant sur ses pas. Vers le soir, le temps devint clair, et c'est ce qui le sauva, car il aperçut un sitio, où il arriva plus mort que vif, et sans pouvoir parler. On le fit descendre de cheval, on le réchauffa, on lui donna du bouillon, et peu-à-peu il se rétablit. Il y avait un jour et demie qu'il n'avait rien mangé. On fut chercher les nègres, et on les trouva morts à l'endroit où le marchand les avait laissés.

C'est dans les forêts des alentours de Guimarães —

que j'ai vu pour la 1.re fois le palmier Pindóva, dont
les branches divergentes dans un seul plan, comme
un éventail, montre une ~~riche variété de magnifi-~~
~~que variété~~ belle variété du riche et magnifique
..... de palmiers dont il a plu à la
Providence d'orner les régions intertropicales. On
ne peut contempler une forêt de palmiers, même
seul palmier, même sans qu'une idée religieuse
s'associe ~~au sentiment de l'ad~~ à l'admiration
qu'on éprouve. Un palmier, c'est un petit
temple où l'on voit la colonne, le piedestal,
le chapiteau, la voûte et le dôme; et le voya-
geur qui, transporté d'enthousiasme à la vue
des merveilles qu'il est à portée de voir plus que
tout autre homme, sent le besoin d'exprimer
son amour pour l'auteur de l'Univers, trouve
à l'ombre d'un palmier, une nouvelle inspiration
de religieuse componction, et de fervente prière.

Ne connaissant pas encor la forme aplatie
du palmier pindóva, les premiers qui se
présentèrent de profil à mes regards, me causèrent
une surprise embarrassante, ne sachant pas me
dire si c'étaient des palmiers, ou ce que ce pouvait
être, car si le Pindova est très élégant vu de
front, il est tout-à-fait informe, vu de profil.
C'est bien une longue flèche ~~droite~~ droite et élancée,
mais elle n'a au bout qu'une natte de feuilles
tombantes de palmier, flottantes au gré des vents
comme les queues de cheval que les têtes portent à
la guerre, ou guise de panaches. Ce n'est
qu'après avoir fait quelques pas autour de
l'arbre, que je me suis apperçu de sa forme
aplatie.

Ce palmier m'a donné plus tard, l'idée

de former un 6me Ordre d'architecture, qui porterait le nom d'Ordre Brésilien, ou Ordre Palmier, si l'on voulait un nom plus universel.

Si Dieu me donne assez de jours et de loisirs, je développerai cette idée; mais dans tous les cas, il ne serait qu'après avoir exposé d'autres travaux, auxquels je me suis livré après ce voyage.

Après avoir séjourné un mois et demi à Guimarães, nous continuons notre digression jusqu'au Quilombo, riche mine de diamants située à 12 lieues N. E. Un paysage remarquable, qui atteste les bouleversements par lesquels toute cette contrée a passé, se présente à nos regards en chemin. La terre où nous sommes est une plaine unie comme la mer, et remplie de serrados, où nous voyons abondance de canellas de Ema. Une immense crevasse commence en angle très aigu, devient à notre gauche; cela fait que nous n'apercevons pas le sommet de l'angle. La crevasse a déjà devant nous, 500 brasses de largeur, et 40 de profondeur. Ses bords sont formés de rochers à pic, et celui qui nous est opposé, forme une ligne de rochers, rigoureusement droite et horizontale, qui s'étend à un quart de lieue vers la droite, jusqu'au versant de la Serra, qui, faisant en cet endroit une rentrée, n'est pas éloignée de nous. Le fond de la crevasse, remplie d'une forêt d'arbres dont nous ne voyons que les cimes, loin d'être horizontal comme les bords, va en pente vers la Serra, insorte que le bord opposé acquiert une hauteur de 60 à 80 brasses, avant qu'il se cache derrière

un prolongement du terrain où nous sommes.

Nous sommes du bord opposé de ce vallon singulier et pittoresque, et un peu à gauche, il y a un assemblage de rochers élevés, de bout, clairs, ressemblant à des tours quarrées, souvent plus étroits à leur base, ressemblant à des rochers de basalte, et couverts en guise d'un mobilier rocailleux. Ce groupe me rappelle le village d'Eza, près de Nice, situé comme un nid d'aigle, sur le sommet d'un mont escarpé, avec la différence qu'au lieu de maisons, on croit voir un assemblage de petites tours.

Nous arrivons le lendemain au Quilombo: la végétation est ici enrichie par le magnifique Guaguaçú, palmier à tige très haute, qui élève noblement ses branches vers le ciel, sans les recourber vers la terre; Nous en voyons des groupes, dont les ~~branches~~ arceaux en ogive, ~~et~~ les arceaux en ogive, formés par les branches qui se croisent, les font ressembler à des pavillons d'architecture gothique, ~~et même~~. Ainsi, ce beau palmier, dont le nom indien ~~avait~~ signifie Grand palmier, prêtant son ombrage au sol diamantin que nous foulons, ~~ajoûte~~ par sa noble présence, ~~au~~ ~~paysage~~ ~~par sa noble présence~~, le merveilleux de ce riche pays.

Le terrain est rempli de gros et menu gravier: c'est le lit ordinaire où l'on trouve les diamants.

Nous nous arrêtons pendant une heure, auprès de quelques mineurs occupés à chercher les diamants. On voit plusieurs canoas placées le long d'un petit filet d'eau. Une canoa, c'est un parallélogramme de 5 pieds de long, sur trois de largeur, de terre endurcie avec le pilon, placé sur le bord d'une rivière, d'un ruisseau ou d'un étang; sa surface est inclinée vers l'eau, et, excepté un de ses petits côtés, qui est formé par l'eau, les trois autres sont bordés de bois couchés, servant d'encaissement.

On creuse de grands trous en carré, et on en transporte le cascalho (gravier), par petites portions sur la canoa. Le negre y jette de l'eau, qui, en s'écoulant vers le ruisseau, emporte la terre, et le cascalho reste plus propre; alors il en prend

un peu sur le bord d'une ~~batea~~ bateia (baquet de bois rond, à fond cônique, de 12 pouces 18 à 20 pouces de diam.^r et 3 pouces de profondeur), où il y a de l'eau. Le noir ~~donne~~ imprime à l'eau un mouvement centrifuge, afin qu'à chaque fois qu'elle passe près du cascalho, elle en emporte une partie qui doit être la moindre possible, et qui descend au fond de la bateia, où elle s'étend, et laisse voir les plus petits diamants.

Mr Langsdorff fait travailler deux de ses noirs, qui, en demi heure, deux diamants valant ensemble, 18 francs.

Peu d'instants après avoir quitté ces mineurs, nous traversons à gué, la rivi.^re Ouilombo, qui coule vers l'E. C'est dans son lit qu'on a trouvé il y a 8 ans, le premier diamant de cette mine, inconnue jusques-là, et seulement habitée par des cultivateurs. Une négresse du propriétaire, nommée Domingos José de Azevédo, était occupée à laver du linge, lorsqu'elle trouva un diamant de 6000 francs, qu'elle fut porter à son maître. Malgré que ce présent eût quatre fois la valeur de la négresse, ce maître avide, ne lui donna pas la liberté.

La nouvelle de cette découverte s'étant répandue, le Ouilombo vit bientôt une foule de mineurs, creuser et bouleverser ses rives.

D'après la législation des mines d'or et de diamants, lorsqu'on fait la découverte d'une mine, si le terrain est devoluto, on le divise en cinq parts; deux appartiennent au gouvernement; une à l'auteur de la découverte, et deux autres parts sont partagées entre autant de prétendants qui se présentent; fussent-ils en nombre tel qu'il ne revînt qu'un mètre quarré à chacun, on ferait la répartition.

Si le terrain a un propriétaire, le gouvernement ne garde qu'une part; et cède l'autre au propriétaire.

Tous les mineurs sont obligés de vendre leurs diamants ou leur or au gouvernement ; et au temps colonial, de sévères châtiments, tels que confiscation, prisons et fers pour un grand nombre d'années, ont été infligés à ceux qu'on a pris en contrebande ; mais aujourd'hui, cette partie de la législation, est tombée en désuétude.

Le Dominguez José d'Azevedo, portugais, et maître de la negresse qui a trouvé le diamant, ne jouit pas de l'affection des habitants du Tejuco. Son fils a encouru sa disgrâce, pour avoir pris part au mouvement de la province à l'époque de l'indépendance du Brésil. Nous nous rendons à sa parenda, pour y passer quelques jours. Il nous reçoit avec plus de froideur, que de prévenance. C'est un homme de soixante ans ; taille moyenne, cheveux gris, sourcils noirs, épais, qui se joignent, et dont les longs poils tombent sur les yeux, et finissent en pointes sur les côtés, comme deux moustaches, ce qui lui donne un regard rebarbatif.

Sa barbe grise, et aussi bien fournie que ses sourcils.

Cet homme est veuf ; il a des fils et des filles, mais aucun d'eux n'habite avec lui. Il habite seul, avec ses esclaves, au nombre de trente environ, qu'il emploie à la culture de la canne à sucre.

Pendant le souper, il devint peu-à-peu liant ; il nous raconta les peines qu'il a eues à fonder son sitio et sa fortune ; il se plaint de son fils, et nous explique sa manière de régir sa maison.

Après le souper, vient la prière, qui a lieu—

dans l'alpendre, ou salle d'entrée, où tous les esclaves sont réunis à cet effet, et à laquelle nous assistons. La première oraison est chantée, et commence par ces mots: Triste coisa he nascer. « c'est une triste chose que de naître » Une manière si étrange de louer Dieu, me paraît être de la composition de notre hôte.

La prière finie, il nous fait apporter des lits dans l'alpendre, et prend congé de nous.

Le lendemain, il nous dit à déjeûner qu'il comptait les graines de café, pour ne pas se laisser voler de ses esclaves.

Il nous parle de sa femme, et, nous étant levés de table, il nous conduit dans son appartement, qui consiste en deux petites chambres; arrivés dans celle du fond, il soulève du plancher une ~~trappe~~ (la maison est à étage), pour nous montrer une pièce inférieure, obscure, humide et sans issue, n'ayant qu'une fenêtre grillée, qui donne dans l'Engenho, ou moulin à sucre. Alors il nous dit: c'est là dedans que je gardais ma femme, quand je m'absentais de la maison. Elle descendait par une échelle que je retirais après, et on la servait par la fenêtre de l'Engenho.

Je m'abstiens de faire aucune réflexion sur un tel caractère: le lecteur l'a sans doute déjà jugé.

Nous pensions que, comme dans toutes les fazendas, il nous était permis d'aller à l'Engenho; mais nous étant aperçus qu'il était très jaloux de ses mulâtresses, nous nous confinions dans l'alpendre et le terreiro, qui est en face de la maison.

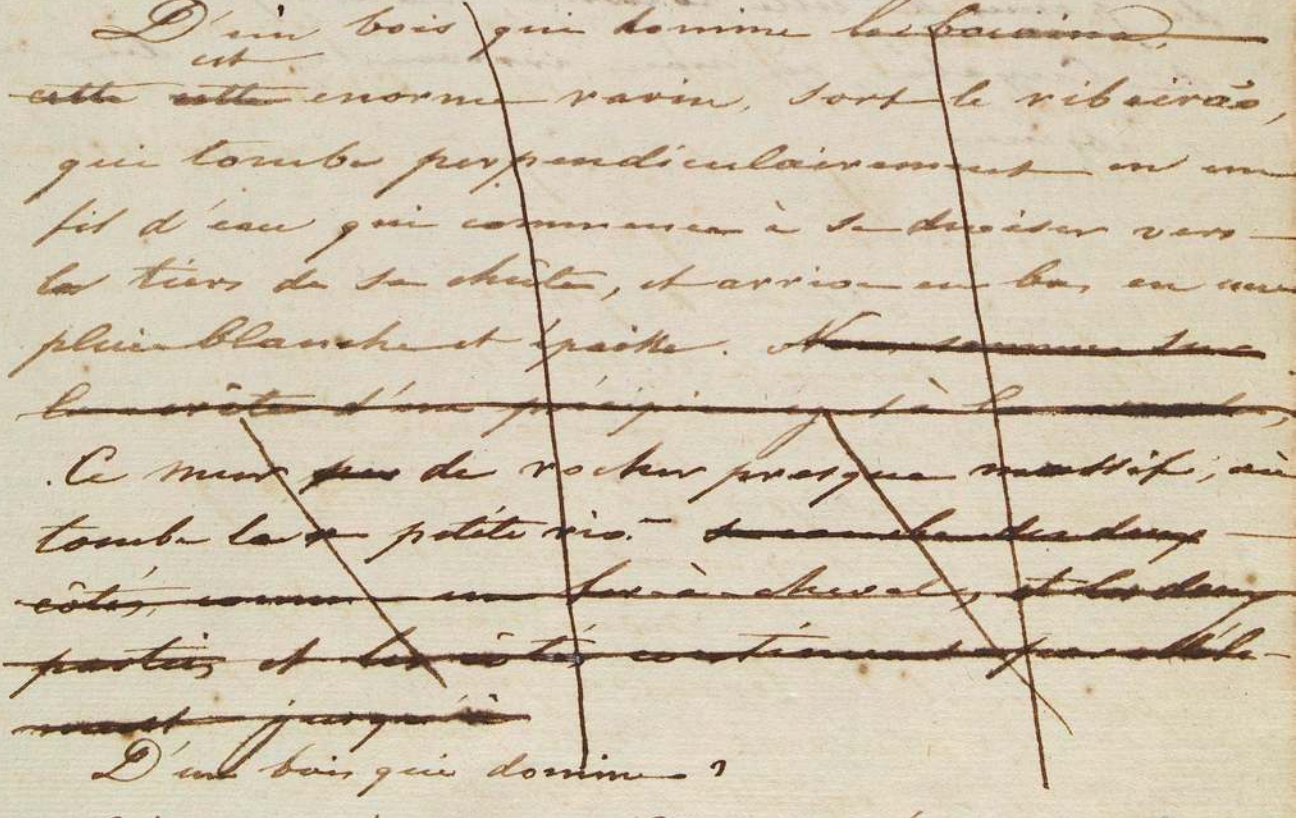
Nous repassons la riv.e pour aller voir les mines que l'on exploite de l'autre côté: un mineur nous reçoit dans sa cabane de paille, où il nous prodigue, ainsi que sa femme, de bien meilleurs traitements que Domingos José d'Azevêdo. Ces gens ne font pas de maison, car leur profession est de

bouleverser le terrein.

Le soir, nous retournons à regret chez notre hôte; mais le lendemain nous nous empressons de quitter cet original, et nous reprenons le chemin de Guimarães.

Partis de cette ville pour retourner à Cuyabá nous visitons Dª Antonia et son frère, et nous nous arrêtons chez le brave commandant Domingos Monteiro. Il nous reste encore à voir la célèbre Bocaina do Inferno (Bouche de l'enfer), où tombe, à 200 pieds de haut, le ribeirão do Inferno qui vient du côté de Guimarães, et passe par le sitio de Dª Antonia, où il fait mouvoir le moulin à sucre, le moulin à moudre le maïs, la scierie, et les moujolos. Nous y arrivons après avoir fait une lieue vers l'E., et notre attente est surpassée par la beauté pittoresque de la cascade.

~~D'un bois qui domine la bocaina, cette cette~~ est enorme ravin, sort le ribeirão, qui tombe perpendiculairement en un fil d'eau qui commence à se diviser vers le tiers de sa chute, et arrive en bas en une pluie blanche et épaisse. ~~Nous sommes sur la crête d'un précipice égal à la montagne,~~ Ce mur ~~pas~~ de rocher presque massif, où tombe la petite rio. ~~[illegible] des deux côtés, comme un fer à cheval, et les deux parties et les côtés continuent parallèlement jusqu'à~~



D'un bois qui domine ?

~~C'est un énorme~~ C'est un énorme ravin, de 200 pieds de profondeur, ~~dont les deux côtés sont~~ formé par deux murs de rochers à pic; c'est une gorge de la serra, ou enfoncement

Sans issue, qui se termine par un mur ~~verdâtre~~, de deux cent pieds de haut. D'un bois qui domine ce mur, sort le ribeirão, qui tombe perpendiculairement en un fil d'eau qui commence à se diviser vers les deux tiers de sa hauteur, et arrive en bas en une pluie blanche et épaisse. ~~Nous sommes sur un terrain couvert d'épaisse verdure~~, En regardant la cascade, nous avons le ravin à notre gauche, et le terrain où nous sommes, et où nous foulons une épaisse verdure, va en pente douce vers le précipice. De l'autre côté, et à distance de 50 brasses, même précipice, et même gazon à son sommet. Le ribeirão se perd dans le fond, sous une des arbres que nous voyons à vol d'oiseau.

M.r Taunay prend cette jolie vue, et nous retournons à la Chapada.

Le lendemain, nous disons un dernier adieu au Commandant et à sa femme, et, quittant des lieux dont la beauté nous a amplement dédommagés des peines de cette traversée, nous reprenons le chemin de Cuyabá, où nous arrivons après deux mois d'absence.

Digression à Villa-Maria.

M.M. Riedel et Tannay, vont explorer le Diamantino, à 30 lieues N. ; Mr Rubzoff et moi, nous partons le 26 août 1827 pour Villa-Maria, à 45 lieues O., sur le Paraguay. Mr de Langsdorff reste à Cuyabá.

Nous traversons la riv. Cuyabá, non sans peine, car il faut passer les charges et les harnais en canot, et faire passer les mulets à la nage. Quelques mauvaises maisons presque abandonnées sont sur l'autre bord. Nous faisons 3 lieues par un pays plat, couvert d'un serrado peu vigoureux, mais nous faisons ensuite deux lieues et demie à travers un serrado des plus verts et des plus fleuris que j'aie jamais vus. Ce sont partout des arbres couverts d'une telle quantité de fleurs, qu'on ne voit pas une feuille. On ~~en~~ voit ~~des~~ des arbres qui sont tout jaunes, d'autres tout violets, d'autres tout bleus, ~~[illegible]~~ rose au carmin, et qui font un mélange des plus agréables à la vue. Le terrein, couvert de velours vert, est encore émaillé des plus jolies fleurs, aux couleurs vives et ardentes de la zone torride. Feuilles, fleurs, gazon et plantes, tout vient de renaître ~~comme par enchantement comme par enchantement~~, & avec cette promptitude du climat, qui fait croire ~~que l'~~ qu'on les voit croître et s'épanouir. La chaleur du jour a fait place à la fraîcheur du soir; ~~l'air est~~ on respire les parfums les plus ~~délicieux~~ exquis; les plus vives couleurs brillent sur un fond de ciel ou de verdure. Le ciel est bleu, et des chaînes de nuages ~~pro~~ légers, transparents, ~~plus clairs que~~ à clartés bleuâtres, ~~ombres & presque sans ombres,~~

ombres presque effacées sous des teintes violettes, s'élèvent comme des stèles aériennes, à des plans divers, dont les distances diverses donnent la perspective à l'œil, et [illegible] de la au ciel, l'espace et la perspective, et révèlent à un spectateur, les profondeurs de l'espace aérien. +

Tout respire un air de fête, [illegible] communique à l'âme

C'est au milieu de ces riantes campagnes, où tout respire un air de fête, que nous faisons connaissance avec le Carandá, palmier dont la tige élevée et couverte d'épines, et dont les branches nues et épineuses, se terminent par un éventail de feuilles, comme le Buriti. Ainsi, le charme de la nouveauté vient s'ajouter au bien-être que nous fait sentir une nature exempte de la monotonie, et prodigue, surtout pour le voyageur, de décorations nouvelles.

Nous arrivons à Cocaes: il y a une maison, une petite église, et des palmiers Guaguaçús. Cocaes était autrefois une Freguesia; mais étant tombée en décadence, on lui a ôté cette catégorie, pour la transférer à la population du S.ro Sacramento, située à deux lieues de là, ensorte que l'église de Cocaes, anciennement paroissiale est aujourd'hui déserte, et presque abandonnée.

C'est le sort des pays où l'on ne s'occupe que de mine: on n'y fonde rien qui soit durable. Le sol privilegié de Cocaes, donne encore de l'or de qualité supérieure, mais ces peuples ne sachant qu'égratigner le sol, ses mines, abondantes autrefois, ne produisent plus que très peu d'or.

+ Il n'y a pas de cabanes dans ces campagnes, les habitants habitent des maisons de terre, couvertes de paille, et entourées de palissades. Les habitants sont pauvres, et ne cultivent que le strict nécessaire pour leur subsistance. Ils élèvent des bestiaux, et font du fromage. Les habitants sont hospitaliers, et nous avons été bien reçus partout où nous nous sommes arrêtés. Les habitants sont aussi très religieux, et nous avons vu plusieurs églises et chapelles sur notre route. Les habitants sont aussi très superstitieux, et croient aux sorciers et aux revenants. Les habitants sont aussi très ignorants, et ne savent ni lire ni écrire. Les habitants sont aussi très pauvres, et ne possèdent que le strict nécessaire pour leur subsistance. Les habitants sont aussi très malades, et souffrent de la fièvre et de la dysenterie. Les habitants sont aussi très mortels, et meurent jeunes. Les habitants sont aussi très nombreux, et forment une population importante. Les habitants sont aussi très laborieux, et travaillent dur pour gagner leur vie. Les habitants sont aussi très gais, et aiment la musique et la danse. Les habitants sont aussi très amoureux, et se marient jeunes. Les habitants sont aussi très féconds, et ont beaucoup d'enfants. Les habitants sont aussi très pauvres, et ne possèdent que le strict nécessaire pour leur subsistance. Les habitants sont aussi très malades, et souffrent de la fièvre et de la dysenterie. Les habitants sont aussi très mortels, et meurent jeunes. Les habitants sont aussi très nombreux, et forment une population importante. Les habitants sont aussi très laborieux, et travaillent dur pour gagner leur vie. Les habitants sont aussi très gais, et aiment la musique et la danse. Les habitants sont aussi très amoureux, et se marient jeunes. Les habitants sont aussi très féconds, et ont beaucoup d'enfants.

1827. août 28. Marche de deux lieues et demie jusqu'à un sitio dont la maison est sale et en très mauvais état. Ses habitants sont sales et d'une grande ignorance; mais ils nous donnent un bon dîner frugal vers midi. Nous faisons encore deux lieues et demie jusqu'à la Fazenda de S. Benedicto, située au milieu d'une vaste plaine. Cette Fazenda, autrefois florissante, est beaucoup déchue aujourd'hui: le maître ne possède guère plus de cent esclaves, et ne plante que pour vivre.

Montagnes à l'O. pendant l'après-midi.

29- Je dessine un Embauba, remarquable par sa grandeur et son épais feuillage.

Cerrados, ~~comme hier~~. Nous traversons, comme les jours précédents, plusieurs Cerrados; mais aujourd'hui ils changent plusieurs fois d'aspect. Tantôt ce sont de grands arbres à feuillage clair-semé et divers, laissant voir un entrelacement de branches tortueuses comme le corail, rabotteuses et noircies par le feu. Tantôt c'est un terrain ~~couvert~~ couvert de arbres sans feuilles dont le feu a dévoré les feuilles, et n'a laissé que les branches noircies. Plus loin, tout est fleuri jaune ou violette; plus loin encore, tout est feuilles sèches, dont l'ensemble est une variété de brun et de roux. Enfin, sur les terrains humides, tout est fleuri jaune, bleu, carmin et violette.

Tout a changé sur l'après midi: ce n'est plus un paysage parsemé de mottes floconneuses, mais c'est une scène imposante. Nous traversons des forêts de Guaccuvis, palmiers à grosses tiges, et à feuilles longues, touffues et recourbées en arc de cercle. Les feuilles inférieures de ces arbres, en se rencontrant avec celles des autres, forment des voûtes dont les colonnes sont formées par les tiges des mêmes palmiers.

On trouve difficilement de l'eau dans ce temps-ci, sur cette route; ce n'est pas qu'il en manque, mais l'eau des ruisseaux est saumâtre, et l'eau stagnante est très mauvaise. On apporte de l'eau dans des sacs de cuir; mais on est souvent forcé de faire des trous dans la boue, pour

Caipiras qui vont de Cuyabá, sont d'une noirceur remarquable, et presque semblables à des Indiens. Ils sont très sauvages, et fuient à notre approche. Ils sont vêtus de la même manière que les Paulistes, mais ils ont un chapeau de paille, et portent toujours un fusil. Ils sont intelligents, mais ne savent pas lire.

en tirer une eau peu limpide.

Le pays continue d'être en plaine; mais vers le soir, nous passons entre les montagnes que nous avons vues hier.

Un grand nombre de Carandás bordent la route à gauche et à droite: ce palmier ne fait pas autant d'ombrage que le Guaciné; il est plus haut, mais il est moins touffu.

Nous nous arrêtons à un sitio appellé Cacunda qui appartient à un Alferes d'Ordonnances, Commandant du Bairro, et actuellement absent.

1827 Août 30. Nous ne faisons que 4 lieues, et nous dormons au sitio du Padre Manoel Alves.

Le sitio est florissant: outre les esclaves, on y voit encore beaucoup d'agregados. Le Padre a ~~une~~ des filles en âge de se marier, mais nous ne voyons pas sa famille. Il passe pour un homme des plus instruits de la province dont il a été Président, nommé par le Gouvernement Provisoire de Matto-Grosso, à l'époque de la révolution; mais il est un de ceux qui ont commis la faute de faire occuper par 50 soldats Brésiliens, la province de Chiquitos, qui voulait se mettre sous la protection du Brésil, ne voulant pas reconnaître le gouvernement de Bolivar.

31. Départ sur l'après midi, et après 3 lieues de marche, arrivée à une autre Fazenda du Padre. Le Feitor et sa famille sont très misérables; la maison est si sale, que nous préférons dormir dehors. Nous ne trouvons rien à manger; il faut nous contenter d'une Jacouba. (mélange de farine de maïs, d'eau froide et de sucre).

Il y a ici des ânes: ce sont les premiers que j'ai vus au Brésil.

Nous sommes au pied de hautes montagnes couvertes de forêts, et habitées seulement par des singes, et autres bêtes sauvages.

7.bre 1.r Partis à deux heures du matin, nous faisons 3 lieues avant le lever ~~du~~ soleil; manière de voyager qui nous délivre de la grande chaleur du jour, et n'affaiblit pas tant les chevaux. La matinée est fraîche, et le paysage est une belle plaine de 6 lieues; à notre droite sont les montagnes que nous avons vues hier; nous les laissons derrière nous. Traversant quelquefois des forêts de Carandás et de Guacurés, nous voyons à travers les tiges vigoureusement ombrées de ces palmiers, la teinte vaporeuse et violette de ces mêmes montagnes.

Passage du ribeirão das Fréchas, dont les eaux sont limpides, mais très saumâtres, et arrivée à une Fazenda du Lieutenant Colonel de Milices, João Pereira Leite, propriétaire de la Fazenda da Jacobina, située à 6 lieues plus loin, et lieu de sa résidence.

Du ribeirão das Frechas à la Jacobina, toutes les eaux sont saumâtres. cela provient de ~~ce que~~ ce que les terreins des montagnes d'où elles s'écoulent sont salitreux, et renferment du cuivre, et autres métaux.

~~Même mis Nous souffrons ici la même misère de~~

Même misère de vivres, ici comme hier: il ne manque pas de poules, mais le gardien de cette Fazenda presque abandonnée, a l'ordre de n'en vendre aucune:

7.bre 2. Le pays offre un aspect nouveau: c'est une plaine parsemée de montagnes longues et parallèles; ~~entre elles et la route~~ si cette plaine était inondée, les montagnes formeraient un archipel d'îles allongées, comme l'archipel de l'Illyrie.

~~La route passe au milieu~~

Après avoir fait 3 lieues au milieu de ces montagnes, par une route unie comme un chemin de fer, ~~nous arrivons~~ et toujours dans le sens de leur longueur, ~~et~~ nous arrivons au pied ~~La route~~ d'une montagne nommée Criminosa

parce qu'elle est rude à monter, et que le chemin en est tellement mauvais, qu'on risque, même à pied, de se casser les jambes entre de grosses pierres tranchantes.

Avant de commencer à monter, nous nous arrêtons sur le bord d'un ruisseau appellé Guacurisal, parce qu'il coule au milieu d'une forêt de Guacurés. Nous y tuons un Jacaré. Je ne m'attendais pas à rencontrer cet amphibie près d'un ruisseau qui n'a presque pas d'eau.

L'eau du Guacurisal est très saumâtre; mais tout près on trouve un autre ruisseau dont l'eau est douce.

Après avoir monté jusqu'au sommet de la Criminosa, nous faisons encore une lieue et demie par une pente très douce, et nous arrivons à la Jacobina, terme de nos plus grands désirs, à cause des commodités que nous espérons y rencontrer, ~~comme~~ autrefois et qu'on y prodigue, dit-on, à toutes les classes de voyageurs, comme aussi à cause de son importance, toujours plus exaltée sur cette route, à mesure qu'on s'en approche.

La vue de la Fazenda, démentirait ces renseignements quant à la seconde partie, si on la comparait aux établissements de ce genre d'autres provinces du Brésil; mais la Jacobina est la plus riche Fazenda de la Province, et par conséquent, nous n'avons pas lieu de trouver qu'on nous ait rien exagéré.

Nous traversons une grande cour, et nous nous arrêtons devant une maison à étage, attendant, selon la règle brésilienne, qu'on vienne nous inviter à mettre pied à terre; on s'empresse de nous faire cette invitation, et de nous faire monter à l'alpendre de l'étage, où le Lieutenant Colonel nous reçoit

comme des hôtes qui, à ce seul titre, se recommandent d'eux-mêmes, et après avoir échangé quelques mots de politesse, nous nous étions permis d'autres hôtes, dont quelques-uns sont de nos connaissances de Cayabá.

L'Alpendre est une grande pièce oblongue, dans le sens de la façade de la maison. Le côté qui donne sur la cour, est ouvert, et n'est bordé que d'un parapet, de deux piliers de bois soutiennent le toît sur cette face.

Une table de vingt pieds de long, bordée de bancs forts et massifs, est au milieu de l'Alpendre; mais il reste beaucoup de place à l'entour de cette table.

Le dîner, auquel la famille du Lieut. Colonel n'assista pas, fut servi sur cette table. Nous jouîmes en même temps de la vue du ciel et de la campagne. Après le repas, le Lieut. Colonel se retira, et le Vigario, ou celui de la femme du Colonel, nous conduisit au rez-de-chaussée, où nous entrons dans un immense bâtiment dont les portes donnent sur la terreiro (cour de devant). Plus de cent personnes entre esclaves et gens libres, la plûpart du sexe féminin, sont là en mouvement et occupées de leurs diverses besognes. Le Vicaire nous présente au Chef de ce grand atelier, qui gouverne tout, et a l'œil sur tout, atelier, Engenhos, plantations, bestiaux, esclaves, Agregados, enfin, la Faranda entière et le Lieutenant Colonel lui-même et sa famille. Ce Chef athlétique de corps autant bien que d'esprit, c'est la Belle-mère du Lieut.-Colonel, et sœur de notre Vigario. C'est une femme de cinq pieds huit pouces; d'un embonpoint proportionné à sa taille; sa figure à trois mentons semble se confondre avec sa large poitrine, qui est surmontée de plusieurs tours de colliers à gros grains d'or. Sa voix de Stentor presque insensible, domine tous les bruits, je ne dis pas les voix des gens qui travaillent, car tous sont silencieux, ou parlent bas, mais les bruits des machines, de l'eau qui les meut, des grandes ~~caldeiras~~ où bouillonne la guaraïpa, &c. Mais ce qu'il y a de remarquable c'est que cette femme si corpulente et

et qui paraît âgée de cinquante ans, marche et se meut avec l'agilité d'une jeune et leste fille. Sa physionomie, son regard et sa bouche, expriment l'énergie, la franchise et la bonté en même temps; tous les esclaves et les agregados l'aiment autant qu'ils la craignent. Elle est en effet la mère de tout le monde, surtout par les soins qu'elle prend des malades, et par les secours qu'elle prodigue aux malheureux.

"Je ne veux pas que mon gendre s'occupe de l'agriculture," nous dit Dona Anna; "cela est bon pour moi, qui suis née au milieu des travaux de la campagne." Et en effet, João Pereira Leite, dont la petite taille et l'air douillet, quoiqu'étant assez robuste, contrastent avec sa belle-mère, si dévouée à son bonheur, ne songe qu'à figurer et vivre de ses revenus, comme un grand seigneur.

C'est un temps regrettable, que ce bon vieux temps colonial (pour certains gens entêtés dont le nombre s'efface toujours plus), où les portugais d'Europe trouvaient de riches héritières à épouser, rien que parce qu'ils étaient blancs; mais notre Lieutenant Colonel n'avait pas seulement cette qualité, quand il est venu dans la province; il était lieutenant dans la ligne, et on sait que sous l'ancienne monarchie, on ne donnait pas ce grade à tout le monde.

La Jacobina est la plus riche fazenda de la province; son territoire est de quatre lieues carrées, dont demi lieue au plus, est cultivée. Le reste est forêts vierges, jacheres, capoeiras et pâturages. La partie E. est montagneuse; une petite riviere poissonneuse la traverse de l'E. à l'O., et va se jeter dans le Paraguay, qui n'est éloigné que de 4 lieues. La Fazenda est encore arrosée par plusieurs ruisseaux qui vont dans la petite riv.e, ou au Paraguay.

Deux-cent esclaves de travail, des deux sexes, et soixante ~~vieillards~~ enfants, forment toute

l'esclavature de cet établissement ; mais il y a à peu-près même nombre de gens libres entre agrégados, créoles, mulâtres et indiens qui travaillent plus-ou-moins pour eux, ou à la solde du propriétaire.

Outre la fazenda de la Jacobina, João Pereira Leite possède encore dix huit sesmarias, dont la moins étendue est de trois lieues quarrées ; mais elles sont incultes, et il n'y a que dans six ou sept d'entr'elles, portant le nom de Fazenda, qu'il y a une mauvaise cabane, un jardin avec sa famille, quelques vachers et des bestiaux.

La possession de tant de sesmarias faisait que le Lieutenant Colonel me disait un jour qu'il possédait autant de terres que le roi de Portugal ; ~~on voit qu'il ne connaissait pas mieux l'étendue de ses biens~~ on voit qu'il ne connaissait pas l'étendue de son pays.

Des bestiaux immenses couvrent les riches pâturages de la Jacobina et des Fazendas ; le Lieut. Colonel me disait qu'il évaluait le nombre de ses bêtes ~~à cornes~~ de race bovine à soixante mille, mais que la plus grande partie était devenue sauvage.

Les chevaux de la Jacobina sont créoles, et en nombre de deux à trois cent. J'y ai vu cinq ânes de petite race, qu'on a dans les fazendas pour avoir des mulets les jumens, beaucoup de chèvres, et quelques moutons introduits depuis peu, qui ne servent qu'à donner un peu de laine et à régaler le Lieutenant Colonel, car, pour sa famille et son monde, ils sont comme tous les habitants de Cuyabá, et comme étaient naguère tous les Brésiliens : ils ont la chair et le lait de race mouton en horreur.

de même race que ceux de Cuyaba

Une troupe d'une centaine de mulets de charge, c'est tout ce qui sert à transporter les produits de la Fazenda, soit à Cuyabá, soit à

au Pérou, au Diamantino, ou à Villa-Bella de Matto-Grosso. Une grande partie des produits est exportée par des tropas qui viennent les chercher à la Farenda. Le pays possède la plus belle route du monde, le Paraguay: il comporterait des routes excellentes pour le charriage; mais ici on en est encore aux siècles de la barbarie.

Le principal genre d'agriculture, c'est la canne à sucre, dont on fait entre de l'eau-de-vie ~~en grande quantité~~ viennent après le manioc, le feijão, maïs, &c. et le café, seulement pour la consommation. La canne croît à merveille, mais le peu de thé qu'on consomme dans le pays, vient de Rio de Janeiro ou Pará. ~~Les~~ Les moyens de transport sont si peu proportionnés à la fertilité, que l'année précédente, Dona Anna avait envoyé gratuitement six grands canots chargés de vivres à Nova Coimbra, sur le Paraguay, pour la subsistance de la garnison. "Je ne savais que faire de ces mantimentos," nous disait-elle, "plutôt que de les perdre, j'ai préféré en faire présent au Gouvernement."

Et cependant la Jacobina est à 2 lieues du Paraguay, le riv. le plus navigable du monde! Encore aujourd'hui, en 1855, les transports se font à dos de mulets ~~de~~ de Cuyabá à Rio, Bahia et St. Paul, à des distances de 300 lieues, tandis que le Paraguay conduit solitairement vers la mer par l'Assomption, Santa-Fé, Buenos-Ayres et Monte-Vidéo! Il faut avouer que les fils de la race Ibérique ne sont pas au pair avec les enfants de la race Anglo-Saxonne.

J'ai vu à la Jacobina de superbes caféiers et cacaotiers; mais ils n'étaient là que pour prouver que si on voulait la politique Japonnaise des gouvernements de cette partie de l'Amérique du sud, la belle province de Matto-Grosso prendrait un essor extraordinaire.

Le Vigario nous dit qu'il y avait une mine abondante de cuivre à la Caximoa, et il nous montra un lingot très pur de ce métal, extrait sur les lieux.

Les champs sont remplis de salitre.

L'habitation est agréablement située. Outre la maison

de João Pereira Leite, et les ateliers adjacents à droite, forment un quarante maisons couvertes de tuiles, bordent une vaste cour formée en quarré-long. Au milieu de cette cour, il y a une petite église qui a un clocher. De grands magasins, quatre moulins à sucre, tous deux à eau, et deux mûs par des bœufs; une tuilerie, une machine à piler le maïs, des hangards; tout cela donne à cet établissement l'aspect d'un village.

Une petite rivière pittoresque passe au milieu de l'habitation; des jardins et des vergers l'embellissent; un vaste étang tout près, de belles forêts, et des montagnes au loin, rendent tout ce paysage pittoresque.

Le 7bre 1827. Pendant que nous sommes à la fin du déjeûner, une troupe de sauvages apparaît par une des avenues de la grande cour. Ils sont nuds de corps; ils s'avancent en file; le premier sonne dans un instrument qui paraît une corne de bœuf, et produit un son que je ne sais pas décrire. Ils sont 11 hommes, trois femmes et deux enfants. Ils sont nus, excepté un seul; quelques-uns portent des ornements de plumes de couleurs sur la tête.

C'est un cacique de la tribu voisine des Bororós, qui vient avec quelques-uns des siens, sur l'invitation du Lieut. Colonel, dont l'aimable disposition envers nous, a voulu nous ménager cette surprise.

Ils arrivent dans la cour; nous nous mêlons parmi eux; ils sont tous grands, bien faits, robustes. Leurs traits ont une férocité que je n'ai jamais vue chez les autres indiens, ni retrouvée depuis. Leurs longs et épais cheveux leur tombent jusqu'aux reins, et leur couvrent les épaules: augmentent

par des masses de longs crins de cheval, noirs et lisses comme leurs grossiers cheveux, on est surpris ~~par~~ de leur abondance, et du sauvage effet qu'elles produisent. Quelques-uns redressent leurs cheveux sur la tête, en cône aussi long que leur figure, à base aussi grande que le crâne. ce cône, lié avec des cordons en spirale, est terminé par une grosse touffe de cheveux. Les barbares des îles de la Sonde ne sauraient imaginer rien de plus sauvage. Ils ont tous, ainsi que leurs femmes, les cheveux du devant, coupés en deux rangées : c'est-à-dire que les touffes des tampes tombent jusqu'à la ligne des oreilles et du nez, et sont coupées horizontalement comme des houppes; la rangée du front est horizontale aussi; mais une houppe la dépasse au milieu, et descend ~~entre~~ jusqu'au milieu des deux sourcils.

Quelques-uns portent sur la tête, des ornements de plumes d'Arara, aux couleurs vives, artistement arrangées en éventail; d'autres ont des couronnes faites avec les dents, les ongles ~~d'ours~~ de l'once, et autres bêtes sauvages; ces couronnes sont très bien faites : c'est un croissant surmonté d'ongles avec leur phalange, et de dents canines, avec leur partie crochue tournée en dedans, solidement enchâssées avec des fils de tuncum. Les plus grosses sont sur le devant, et elles diminuent régulièrement vers les extrêmités, où deux cordons servent à lier la couronne, comme les couronnes de lauriers des ~~nos héros~~ héros.

~~Je ne sais pas si ces couronnes sont des marques de supériorité, mais ceux qui les portent paraissent être plus forts et~~

Leurs arcs et leurs flèches dépassent leur taille de deux pieds : à peine si un frère de Dona Anna,

le plus fort d'entre nous, peut le manier.

Le Cacique est vêtu d'une chemise, un pantalon, et une veste de drap tout déchirés. Les autres sont tous nus. Les hommes portent le membre lié par la couverture du prépuce, à un cordon qui leur passe à la ceinture, comme les Guatos. Quelques-uns le couvrent d'un cornet de feuilles.

Les femmes ont un singulier usage : je ne sais si c'est de pudeur, mais dans ce cas elles sont loin d'obtenir ce qu'elles désirent. Je dirai d'abord que, soit par ce motif, soit par tout autre motif, elles se serrent ~~le corps au dessus de~~ la ceinture avec une écorce d'arbre, large de 10 pouces, et avec tant de force, que les chairs, à la hauteur de l'estomac, et sur le ventre et les hanches, en deviennent saillantes ; ce qui certainement les rend difformes ; mais, pour en revenir à leur singulier usage, j'ajouterai qu'elles se passent entre les parties naturelles, un filament large de 2 ou 3 pouces, et attaché par les extrémités, devant et derrière la ceinture d'écorce.

Une ~~de ces femmes~~ Vieille femme avait le bras gauche tout estropié d'une balle qu'elle avait reçue des gens du Colonel, pendant la guerre qu'il avait faite à cette tribu, à cause des ~~ses~~ rapines et des assassinats qu'elle exerçait sur les esclaves de la Jacobina.

Un sauvage avait un bubon à l'aine droite, d'où il ~~découlait~~ sortait une matière qui lui coulait par la cuisse. C'est un des présents des européens, car les sauvages qui ne sont pas fréquentés par eux, ne connaissent pas ce mal.

Le cacique se dit Lieutenant-colonel et son nom est João Pereira Leite, du nom de notre hôte son parrain, car il a été baptisé, mais il n'en est pas

moins resté sauvage. C'est comme cela qui souvent on fait parade de beaucoup de zèle, et de grands services prêtés à la religion, tandis que tout se réduit à rien.

Dona Ilma fait entrer ses hôtes dans la grande cuisine; elle leur fait donner à manger, et de l'eau-de-vie. Ils retournent dans la cour sur la place, et, sur l'invitation qui leur en est faite, ils exécutent leurs jeux et leurs danses.

Leur danse consiste à former un grand rond, ils se tiennent éloignés l'un de l'autre. D'abord, ils ne font aucun saut, ils ne sortent pas de leur place, ils ne se meuvent avec le corps; ils ne font que lever un pied après l'autre, d'après une seule mesure, qu'ils battent avec leurs mains. Cela est accompagné d'un chant rauque, bas, et lent comme la mesure. Tout à coup, ils s'arrêtent, jettent un grand cri et font un saut; quelques-uns font des contorsions, ouvrent les bras, fixent le ciel, l'œil hagard. D'autres s'abaissent, comme s'ils allaient s'accroupir: ils recommencent après leur danse monotone.

Je me rappelle d'avoir vu exécuter à Monaco, Pendant cette danse des Bororós, deux d'entre eux, exécutant le jeu du Tamandoá. L'un des deux se met à quatre pattes; un enfant se cramponne sur son dos; c'est la femelle du Tamandoá bandeira et son petit. L'autre vient l'agacer en lui présentant la pointe d'un bâton entre les narines. Imitant très bien les mouvements lithargiques de l'animal, celui qui est censé être la femelle, lève lentement la tête et une main, avec les doigts crochus, comme pour saisir le bâton, et quand il avance un peu, l'autre recule. On sait que, si le tamandoá

est peu redoutable à cause de sa lenteur, rien n'est plus dangereux que de se laisser empoigner par ses ongles: il n'y a plus d'autre ressource que de couper la patte de l'animal.

Ces sauvages imitent aussi leurs combats avec l'once, et la chasse au tapir, au loup, au cerf, &c.

Ils parlent très vite; ils articulent brusquement les mots, et ils ont presque tous la voix rauque. Tout cela est en harmonie avec leurs autres qualités physiques et morales.

Je fis les portraits suivants de ces sauvages.

1.er portrait.

C'est un jeune homme de belle taille, bien fait et robuste: physionomie ~~féroce et~~ mâle, mais féroce. ~~Il~~ Deux cubitus de Socó (Ardéa), passent à travers le cartilage qui sépare les narines, et un autre, de 8 pouces de long, ~~lui pend travers~~ passe à travers un trou qu'il a sous la lèvre inférieure, et lui pend jusqu'à la poitrine. Cet os est retenu dans l'intérieur de la bouche, par une pomme, ou boule, ~~faite du même os~~, travaillée sur le même os, pour l'empêcher de s'échapper. Une belle couronne de dents et d'ongles de bêtes sauvages, orne son front, et plusieurs croissants ~~aux~~ nacrés pendent à ses oreilles. Ses épais et longs cheveux, augmentés d'une touffe de crins de cheval, couvrent ses épaules, et lui descendent jusqu'au milieu du dos. Sa figure, sa poitrine et ses cheveux, sont rouges de rocou. Point de sourcils, qu'il a arrachés, ni de barbe; quant à celle-ci, ~~que~~ je ne sais pas si elle a eu le même sort.

2.me Portrait

Jeune homme de haute taille, robuste, mais pas si bien fait que le premier. Figure féroce, et qui a quelque chose d'ignoble en même temps. Cheveux abondants. Il porte,

au lieu de couronne, un pompon de plumes jaunes et rouges, et derrière celui-ci, une auréole formée de trois rangées de plumes en arcs concentriques, disposées en rayons. La 1re rangée est formée de plumes brunes, la 2e de plumes bleues, la 3me de plumes blanches. ~~et~~

Il a, comme tous les Bororós, le membre caché dans un petit cornet de feuille de palmier, et attaché par la peau qui recouvre le prépuce, à un cordon qu'il a à la ceinture. Ce cordon est couvert de morceaux de cubitus d'oiseaux.

3me portrait.

Homme de quarante ans; taille avantageuse; figure riante, quoique sauvage. Il n'a point d'os cubitus aux narines, mais il porte celui de la lèvre inférieure. Cheveux teints de rocou, et un peu frisés. Enorme touffe de cheveux, formant un cône debout sur la tête, un peu penché en arrière, ~~attaché~~ ~~& surmonté d'une~~ attaché avec des cordons en spirale, et surmonté d'une houppe des mêmes cheveux. Couronne d'ongles, entourant la base du cône, et croissants aux oreilles.

Il a en outre, entre la couronne et le cône, un faisceau de petits bâtons armés de pointes en os, qui leur servent de couteaux pour faire leurs flèches.

~~Suspendue~~ Il porte suspendue à sa poitrine, une petite gourde percée de plusieurs trous, ~~d'un~~ de laquelle pendent des plumes jaunes et bleues, et avec laquelle il sifflait, quand il est entré dans la Fazenda.

Il est sexdigitaire au pied gauche. Son arc et ses flèches dépassent d'un tiers, la hauteur de sa taille.

4.me portrait.

Femme portant un enfant en califourchon sur les épaules, et un panier suspendu sur le dos à un filament d'écorce d'arbre, qui lui passe sur la tête. Ces fardeaux l'obligent à courber sa tête et son corps, et ne lui permettent pas d'élever un front altier, comme les injustes hommes de sa horde. Ses cheveux, quoique coupés à la manière des hommes, sont plus courts et en désordre, et elle n'a que les croissants aux oreilles, pour tout ornement.

La large ceinture d'écorce, et le filament qui lui passe par les parties naturelles, sont de difformes ~~ornements~~ objets qui paraissent indispensables aux femmes Bororós, puisqu'elles en portent toutes.

L'enfant a ~~les tra~~ déjà les traits féroces de sa horde.

Dona Anna leur fait donner des fejões et de la farine à manger, et de l'eau-de-vie, dont ils s'énivrent presque, et dont ils se seraient énivrés si on les avait laissés faire.

Il n'y a pas dix ans que ces Bororós étaient encore plus sauvages, parce qu'ils n'avaient aucune relation avec les Brésiliens. Ils fesaient beaucoup de mal au Lieut. Colonel, lui tuaient des esclaves et dévastaient ses plantations. Ne pouvant plus tenir à ces hostilités, et ayant déjà perdu à différentes époques, 11 esclaves assassinés par ces sauvages, João Pereira Leite, demanda à D. João VI.° la permission de les repousser par la force; or, le gouvernement avait des intentions très philanthropiques envers les Indiens; mais il accorda cette permission, et les Brésiliens, qui n'étaient pas moins enclins à la férocité que les sauvages, en profitèrent pour exercer toute espèce de barbarie, même gratuite. Le Colonel leur fit une guerre qui dura six ans, pendant laquelle ses gens —

turent 450 Bororós, et firent 50 prisonniers, qui se sont plus ou moins attachés aux travaux de la Fazenda, principalement au traitement des bestiaux. Ce ne fut que lorsqu'on eut pris le Caïque, qui est celui-même que est ici présent, que ces sauvages consentirent à être amis. Le Lieut. Colonel lui donna la liberté et des présents; il le fit baptiser, lui servit de parrain, et lui donna son nom, dont il paraît être fier, car lui ayant demandé comment il s'appellait, il me répondit: je m'appelle le Lieut. Colonel João Pereira Leite. Quand ce chef sauvage tomba prisonnier, il déclara que s'il avait fait du mal aux gens du Lieut. Colonel, c'était parce qu'ils étaient noirs, et que lui et ses gens les prenaient pour des malfaiteurs, et non pour des hommes comme eux; mais que puisque'ils étaient commandés par un bon caïque, ils voulaient désormais être amis. Alors le Lieut. Colonel le renvoya à son village, lui faisant promettre de revenir le visiter avec les siens, et le menaçant d'aller l'attaquer, s'il manquait à sa parole. Le Caïque promit de revenir après deux lunes; et en effet, il revint avec beaucoup des siens, mais point de femmes ni d'enfants, car il se méfiait encore; mais comme il fut satisfait de l'accueil qu'on lui fit, il devint réellement ami du Lieut. Col., et depuis ce temps, ces sauvages viennent de temps en temps sans crainte, avec leurs femmes et leurs enfants, recevoir des vivres et des présents, et surtout boire de l'eau-de-vie, dont ils sont très avides.

Les femmes se fixent plus facilement dans les Fazendas, parce qu'elles sont esclaves et malheureuses dans leurs tribus. Elles travaillent, aiment à se vêtir décemment, et sont fières d'être chrétiennes, ne voulant plus passer pour sauvages.

Cependant les Bororós n'ont pas tous été pacifiés

par le Lieut. Colonel. Ils se divisent en Bororós de la campagne, desquels ~~ceux qui sont~~ auxquels appartiennent ceux qui sont venus nous voir, et en Bororós du Cabaçal, encore indomptés, exerçant des vols et des assassinats, non sur les gens de la Jacobina, car ils craignent les représailles, mais sur les voyageurs, et sur d'autres Fazendas. Un de ces jours, ils ont tué le courrier de Matto-Grosso, sur la route que nous devons bientôt suivre.

5 7.bre 1827 – Nous partons en effet, à 11 heures du soir, pour Villa-Maria. Comblés de politesses de la part du Lieut. Colonel et de sa belle-mère, nous emportons un souvenir plein de gratitude. Dona Anna fait mettre sur nos mulets, d'excellentes provisions pour le voyage.

Nous marchons jusqu'à une heure du matin; obligés alors, de céder au sommeil, nous attachons nos hamacs dans la forêt, et nous dormons trois heures. Nous arrivons au point du jour à Villa-Maria, sur la rive gauche du Paraguay.

Cette ville ne mérite guère plus ce nom, que les autres villes de la province: deux rangées de mauvaises maisons sur les deux côtés d'une ~~large~~ grande place remplie d'herbes; une petite église à l'invocation de St Louis de France, des murs de clôture derrière les maisons, voilà tout. Mais le Paraguay est là, bordant à l'O. la place et la ville; on y descend par une petite falaise en arc rentrant. De l'autre côté du fleuve est une plage de sable fin, bordée d'une jolie forêt verdoyante, traversée par la route de Matto-Grosso. Et puis, on a tant de plaisir à voir le Paraguay, cette rivière calme et paisible jusqu'à la mer! Aussi, après avoir reposé dans

3-254

la maison dite du Gouvernement, qu'on nous a donnée, et qui est la meilleure de la ville, j'entre dans une pirogue, quand l'heure commence à fraîchir, et je vogue en amont, attiré par l'ombre qui couvre déja le fleuve, et par le fleuve lui-même, sortant silencieux entre deux rives remplies de grands et beaux arbres. Je ne tarde pas à voir sur ma droite des ouvertures qui conduisent dans des baies qui baignent la ville au N. J'y entre, et j'erre au milieu d'un labyrinthe de canaux, d'îles et d'arbres sortant de l'eau. C'est une forêt inondée, où règne l'ombre et la fraîcheur. L'eau est profonde et poissonneuse. L'air entre librement dans mes poumons, car dans une telle promenade, l'âme est calme comme le paysage qui l'entoure de ses impressions bienfaisantes.

La nuit me fait quitter à regret, ces lieux où l'air, l'eau et la forêt se prêtent au calme et au repos; ma pirogue, qui n'est entraînée par aucun courrant, ne cède qu'à ma pagaie paresseuse de vogeur vers la ville. Dans les ombres de la nuit, les ~~bouquets~~ touffes d'arbres inondés, deviennent de gros navires à l'ancre. ~~Plusieurs étoiles~~ Le ciel est déja rempli d'étoiles, mais un ou deux planètes brillent d'un plus vif éclat entre les branches de la forêt, et serpentent dans l'eau. Je traverse la grande baie, et, rentré dans la rivière, je m'abandonne au courrant, qui me conduit au pied de la falaise, d'où en deux sauts, j'entre dans notre maison.

Je ne regrette pas le passé, eût-il été d'or et d'azur; mais je voudrais bien passer aujourd'hui des heures de quiétude semblables à celle-là. J'ai été trop souvent depuis, comme le rocher d'un fleuve agité, qui est battu par le courrant qui passe, et passe

toujours. J'ai résisté comme ce rocher, et comme lui, je résisterai encore et toujours; mais encore et toujours, j'aurais l'âme ouverte au bonheur s'il se présentait.

Six ou sept blancs; environ 300 cabourés, descendants de sauvages réunis au temps de Dona Maria 1.re, de mulâtres et de nègres, voilà toute la population de Villa-Maria. — Beaucoup d'hommes et de femmes vont nus jusqu'à la ceinture.

Villa-Maria, située sur le Paraguay, et sur la ~~grande~~ route de Cuyabá et Villa-Bella, est destinée à devenir ~~un jour~~, un point important pour le commerce, quand auront cessé les entraves de la mesquine politique des temps ~~de la~~ modernes.

1827. 7. 7.bre Réveil au point du jour. J'entends battre la diane à ma porte. chose surprenante pour moi: j'ai vu les tambours sardes et français et sur terre et sur mer, mais je ne me souviens pas d'avoir rien entendu de meilleur, ni de plus varié.

Des Vaqueiros (vachers) lacent un bœuf pour l'abattre. Cet usage de toute l'Amérique du Sud, où les vaqueiros montrent tant d'adresse et de dextérité, est si connu que je n'en ferai pas la description. On m'a dit à la Jacobina, qu'il y a des vaqueiros qui, par simple divertissement, attaquent au nombre de deux ou trois, un toreau indompté, à pied, et sans lacet. L'un d'eux court sur l'animal, l'embrasse au cou, et s'y tient serré, tantôt entraîné par le toreau furieux, tantôt le retenant dans sa course. Ses compagnons se jettent aussi sur le toreau, et ils finissent par le renverser.

10 7.bre Nous sommes sur pied avant le jour; un canot nous attend ~~sur le bord~~ au pied de la falaise pour nous transporter à l'embouchure

de la riv.e Jauru, où nous allons voir la pyramide du Paraguay, célèbre dans le pays, et connue de plusieurs géographes. Tout à coup, le bruit du cornet nous annonce l'arrivée des Bororós: c'ét.t le caïque João Pereira Leite et ~~avec~~ ses gens, ~~mais~~ en plus grand nombre, sur-tout sous le rapport des femmes et des enfants, que lorsque je les ai vus à la Jacobina. Ils ont une vingtaine de chiens avec eux: ——

Nous différons notre départ pour quelques instants, afin que j'aie le temps de dessiner quelques-uns de ces sauvages.

5.me portrait.

Homme de haute taille, âgé de 35 ans; bien fait, large poitrine, bras et jambes musculeux, mais il a le cou rac.our.ci. Sa chevelure ét.t remplie de plumes en désordre; son arc et ses flèches sont d'un tiers plus hauts que lui. Il m'ét.t impossible de tendre son arc. Le beau-frère de D.a Anna à la Jacobina homme très fort n'avait pu tendre un arc des Bororós, qu'avec beaucoup de difficulté.

Portraits de deux femmes.

Celle de gauche paraît avoir 40 ans; elle ét.t gaie, et elle a un peu d'embonpoint. Elle porte sur le dos un fardeau qui, mis à terre, ét.t aussi haut qu'elle. ~~Le~~ fardeau ét.t composé de nattes, de cuirs et de peaux roulés; de jacás (paniers) pleins de divers objets. C'ét.t un poids énorme pour ces pauvres femmes, qui sont les bêtes de somme de ces sauvages. Le tout ét.t attaché avec des embiras (filaments d'écorces d'arbres), et ét.t suspendu par une grosse embira qui leur passe sur la tête, presque à la hauteur du front; ce qui les oblige à baisser la tête, et courber le corps en avant. Avec un tel fardeau, elles portent

encore un enfant à califourchon sur les épaules, et un petit chien : Ce n'est pas encore tout, car lorsque leurs maris tuent un porc sauvage, ou tout autre animal, ils le mettent dans un des jacás qu'elles ont sur le dos.

La 2me femme est plus jeune, haute de 5 pieds, et très forte. Elle a son fardeau, et un enfant sur les épaules.

Je + dessine encore un petit garçon et une petite fille : le premier ne porte que son petit arc et ses flèches, tandis que la petite fille porte un panier rempli de divers objets, qui, à la vérité, ne sont pas trop lourds. Elle a tout le corps teint de rocou, et porte déja l'écorce et le filament à la ceinture. Elle est seadigitaire au pied gauche.

La vue de ces pauvres femmes réduites ainsi à l'esclavage, et de ces hommes portant le front haut, et ne daignant pas partager leur fardeau, me rappelle ce que dit Orellana, au sujet de populations de femmes vivant séparées des hommes, pour se soustraire à leur tyrannie, sur les bords du grand fleuve qu'il découvrait, et auquel, par cette circonstance, il a donné le nom d'Amazones, qui, selon l'histoire, portaient des femmes guerrières de l'antiquité, qui n'admettaient pas la société des hommes. Peut être bien que les Bororós sont descendants de quelque tribu qui aurait émigré de l'Amazone, car après l'occupation de ce fleuve par les portugais, beaucoup de sauvages, tels que les Tupinambás, ne voulant pas se soumettre aux envahisseurs, se sont retirés vers le sud du Brésil.

Nous nous embarquons, et nous descendons la rivière. Cette eau est une image d'une vie sans trouble et sans passions. J'ai peu connu le bonheur de ceux qui portent doucement leur existence à travers un lit uniforme : ils doivent être heureux, mais il n'est pas à ma portée de connaître leur bonheur. J'ai eu des moments d'une douce quiétude ; mais je ne m'en serais peut-être jamais apperçu, si trop souvent oppressé des angoisses du génie livré à l'obscurité, je n'eusse

+ On croirait presque discerner sur cette figure, robuste, triste, et regardant le terrein, l'empreinte séculaire d'une réaction latente, transmise de mère en fille, contre leurs injustes maris.

eu les occasions de regretter cet bonheur éphémère.
C'est ainsi que, du bord agité de son navire, le
passager, quand les ombres de la nuit s'approchent,
attristé par un orage qui menace dans le ciel,
regarde les feux allumés sur la côte, et songe avec
envie aux rustiques habitants qui passent devant
ces feux comme des ombres, ou qui se reposent
gaiment à leur clarté, des travaux de la journée.

La rive est basse; toutes les plages de sable fin sont
à découvert; une grande variété d'oiseaux aquatiques cherche
sa nourriture sur les bords. Beaucoup de jacarés se
font entendre par leurs cris rauques. Deux ou trois
jouissent sur la plage de la chaleur du soleil, la
tête levée, et immobiles comme les jacarés de
bronze du jardin public à Rio-de-Janeiro.

Grand nombre de baies sur la droite. Pendant
les inondations, toute cette rive est navigable à plusieurs
lieues dans l'intérieur. La gauche a moins de baies,
parce qu'il y a des montagnes qui sont de la même
cordillère que nous avons traversée avant d'arriver
à la Jacobina.

Halte à Passagem velha, à gauche, pour y
attendre le lever de la lune. Une famille et sa chaumière
nous réjouissent le cœur, car, pendant la journée,
pas le moindre signe de vie humaine.

Des Guatós arrivent: je revois ces bons indiens
avec ce plaisir qu'on éprouve, quand, à la fraîcheur
du soir, à l'heure du repos, on revoit d'anciens
amis. Ce n'est pas que j'aie jamais vu ceux-ci;
ce sont des Guatós de la grande baie de la Gaïva,
qui a deux lieues de fond, au confluent du Paraguay
et du St. Laurent; mais ils sont de la tribu des Guatós,
la plus estimable de toutes.

Ils sont trois hommes, trois femmes, et 6 enfants.
Leurs traits sont loin d'être sauvages, comme ceux des
Bororós. L'un d'eux vient me demander à manger
pour lui et sa famille, disant que depuis la veille, ils

n'avaient rien mangé, n'ayant pu tuer aucun Jacaré, ni prendre un seul poisson. Je lui donne des fejões cuits et de la farine de maïs.

Ils sont venus il y a peu de jours, en plus grand nombre, de la Gaiva et du St Laurent, pour vendre des peaux à un engenheiro qui demeure à 4 lieues d'ici. Les autres sont repartis, et ceux-ci sont restés pour faire une pirogue.

1827. 11. 7.bre Partis à 2 heures du matin, nous arrivons à 9 heures à la riv.e Jaurú, sur la droite. Nous cherchons en vain des yeux la pyramide que nous venons voir; ~~mo~~ nous la découvrons enfin sur la droite de l'embouchure, derrière des arbres qui nous la dérobaient à la vue.

On ne saurait jamais voir avec indifférence un monument quelconque de marbre blanc, et d'architecture régulière, qui se présente tout à coup au milieu de ces vastes contrées où la nature règne sans partage.

Pyramide quadrangulaire: 15 pieds et demi de haut, y compris le piedestal et la croix de pierre qui la surmonte. Sur le côté N. 54° O. sont les armes d'Espagne; on lit dessous cette inscription:

SVB
FERDINANDO VI
HISPANIÆ
REGE
CATHOLICO.

La couronne est brisée, il ne reste que les fleurons. Sur le côté S. 54° E., sont les armes de Portugal, et cette inscription:

SVB
IOANNE V
LVSITANORVM
REGE
FIDELISSIMO.

La couronne manque entièrement.

On lit sur le côté N.° 36.° E.:

EX PACTIS
FINIUM. RE.
GVNDORVM.
CONVENTIS
MADRITI.
IDIB IANVAR
M.DCC.L.

Enfin, sur le 4.me côté:

IVSTICIA
ET PAX
OSCULATÆ
SVNT.

Les deux couronnes des armes d'Espagne et de Portugal sont effacées; est-ce par le temps, ou par les hommes? J'ai vu dans mon enfance les armes des rois, effacées par les révolutionnaires de 92, je m'incline à croire que le même sentiment a poussé les Américains à mutiler les signes de leur ancienne servitude.

J'éprouve du plaisir à marcher sur le territoire Bolivien, parce que c'est une terre républicaine: c'est la première fois que je marche sur une terre qui n'est pas sous le joug d'un roi.

La pyramide, y compris le piedestal, est partagée de haut en bas, en deux moitiés qui sont d'un seul bloc chacune. Leur jonction forme deux lignes sur les côtés N. 36.° E, et S. 36.° O. qui marquent la direction d'un rayon de plus de cent pieds de limites. On dit qu'une moitié a été faite à Lisbonne, et que l'autre moitié a été faite à Cadix. ~~Buenos~~ +

Comme les deux pièces de la pyramide ne sont pas bien jointes, et comme on ne les a pas faites massives, pour la facilité du transport jusqu'ici, il y a toujours dans le vide

intérieur des abeilles qui y forment leurs ruches. Nous y introduisons un grand couteau par la fente, et il s'en écoule un miel délicieux, dont nous remplissons une calebasse, et qui, avec de la farine, sert à nous régaler.

Nous reprenons, à 2 heures de l'après midi, le chemin de Villa-Maria.

1827 12 7.bre Deux fois nous abordons le soir pour dormir, et deux fois nous sommes forcés de nous remettre en marche, à cause des moustiques. Nous naviguons de nuit jusqu'à gagner Passagem velha, où nous dormons jusqu'au jour.

13 7.bre Arrivée de bonne heure à Villa-Maria

14. Retour à la Jacobina. L'Astronome part de cette fazenda le 21, pour aller m'attendre à une fazenda appellée Bahia, sur le chemin de l'intérieur appellé Poconé, ou S.t Pedro d'El Rey.

Je reste à la Jacobina, pour assister à la fête que donne le Lieut. Colonel à l'occasion du baptême d'un fils nouveau-né. Le parrain de l'enfant est arrivé deux jours avant nous; c'est le Gouverneur des armes de la province, qui est de retour de sa tournée à la frontière de Bolivie; il a passé à Villa-Bella, Casalvasco, au fort du Prince de la Beira, et à son retour, il est allé voir la Pyramide, d'où il est venu à Villa-Maria, et à la Jacobina. Il est accompagné d'un Major du Génie, de quelques officiers, et d'un piquet de cavalerie.

Tout est fête, le jour du baptême: les musiciens de la Fazenda, qui sont des noirs esclaves, jouent dès l'aube du jour, des airs sous les fenêtres de la maison, et promènent leur musique à l'entour de la grande cour. L'air retentit des fusées qu'on lance à tout moment. Maîtres, hôtes, agregados et esclaves, tout le monde enfin, assiste à la messe, célébrée par le Vigario, frère de D. Anna. La petite église suffit à peine aux deux cent personnes qui sont présentes. Le baptême a lieu tout de suite

† On m'a raconté que le pyramidion était placé sur les Cieux, par Deux Anges; l'un Espagnol, l'autre Portugais; et que la divergence d'opinion entre l'Ange de la frontière, en cette occasion, avait été apaisée par le cabinet de Lisbonne, qui, n'ayant pas été appelé à donner son avis, avait tranché en disgracié, fut-la réplique. Depuis, il fut mis en pièces, en mesure à être [illegible] des enfants.

après la messe, et pendant cette cérémonie, la musique, les pétards et un grand nombre de fusées, font un bruit extraordinaire. Un dîjeuner splendide nous est servi à l'alpendre de la maison et sur l'après midi, le Lieut Colonel nous regale d'un banquet où le vin généreux de Porto coule en abondance; cela est d'autant plus agréable pour nous, que nous n'en avons pas encore bu d'aucune qualité à la table du Colonel.

L'épouse du Colonel, quoique rétablie, n'assiste pas au banquet; D. Anna et les enfants, n'y assistent pas non plus.

On se propose dans la soirée, de faire danser le Batuque. c'est une danse des plus obscènes, et cependant, la femme et les filles du Colonel, qui n'ont pas assisté au dîner parce que ~~les femmes ne~~ ce n'est pas l'usage, sont dans la salle où cette danse abominable doit avoir lieu. Le colonel, le Général, D. Anna, le Vicaire et ses deux filles y sont aussi. On fait venir des Batugueros qui sont blancs, ou paraissent l'être, et des Batugueras qui sont des mulatresses et des negresses. Elles se placent d'un côté de la salle, et les danseurs de l'autre: parmi ceux-ci est un Sergent du piquet, qui est très habile à faire des entrechats et des contorsions lascives. Une viola sert de musique à cette danse. Un danseur sort de son rang, avec les poings sur les hanches, ~~remuant son corps, des pieds à la ceinture, tandis que le buste, la tête et les bras restent immobiles~~ Les pieds font des entrechats, les genoux joints, et les hanches se meuvent circulairement, tandis que le buste, la tête et les bras restent immobiles. Quelquefois, il fait des mouvements dont l'indécence est telle, que je m'abstiens d'en parler. C'est en faisant de telles contorsions, qu'il s'avance ~~vers~~ jusqu'à ce qu'il soit près de la batugueira qu'il a vis à vis; alors, il la saisit à la ceinture, l'attire vers lui, et joint son corps au sien avec tant d'impétuosité qu'il en résulte un bruit semblable à un fort battement à mains ouvertes. Plus ce bruit est fort, plus les applaudissements sont vifs, et la Vigaria n'est pas la moins ardente à applaudir.

~~Cette action~~ Ce battement s'appelle embigada, nom dérivé d'embigo, (nombril).

La danseuse sort à son tour, pirouette, se meut lascivement, fait une espèce de sifflement cadencé, et va tirer un danseur, en lui donnant aussi une embigada.

Je m'abstiens, par respect pour la famille qui m'a reçu avec tant d'urbanité, de dire tout ce que cette danse a produit en moi. Il est déplorable qu'un peuple qui ne manque pas de qualités estimables, offre aux regards des voyageurs, de si révoltantes turpitudes.

1827. 7.bre 26. Pendant mon séjour à la Jacobina, j'ai eu le bonheur de me rendre utile à mes hôtes, en faisant leurs portraits; toujours traité par eux avec bienveillance, leurs bontés redoublent au moment de mon départ, et c'est avec des marques de mutuels regrets que nous nous séparons.

Le Colonel me donne un guide qui sert aussi à porter des provisions pour le trajet que j'ai à faire jusqu'à la Fazenda da Bahia, éloignée de 9 lieues et où l'astronomie est à mon attente.

Cette fazenda tire son nom d'un lac qui est tout près, et qui, pendant les inondations du Paraguay, communique avec cette rivière; il ressemble lui-même à une rivière, car, étroit partout, il a quatre lieues de longueur, dans la direction de Poconé. Il contient des îles, et forme des enfoncements d'un côté et d'autre. Tout le pays est une vaste plaine où grand nombre de bestiaux trouvent d'excellents pâturages; mais dans la saison pluvieuse il devient inondé, et alors on ne peut le traverser qu'embarqué dans des pirogues.

La Fazenda da Bahia, où il n'y a qu'un vieux noir, sa femme et ~~ses enfants~~ quelques petits négrillons, offre cependant du bruit et du mouvement. C'est que le lac est peuplé d'une immensité d'oiseaux aquatiques, tels que Garças, Culhereiros, Carões, Bigoás, Frangos d'agoa, Socós-Bóis, &c.

Les Piranhas y sont en telle quantité, que ce serait très dangereux d'entrer dans l'eau. Jette-t-on la ligne pour pêcher, on ne prend que des Piranhas, et telle est leur avidité, qu'elles coupent souvent la ligne, n'importe quelle soit sa grosseur.

Si les Piranhas peuvent par elles seules faire passer l'envie de se baigner dans le lac, la présence

d'énormes Jacarés en nombre supérieur à tout ce que j'ai vu ailleurs, et également suffisante pour que l'on n'y songe pas du tout. On les entend rugir; on les voit au milieu des aguapés des rives, et là sous le lac ressemble à une chaudière ardente, tant il est agité par ces amphibies, nageant sous la surface de l'eau.

1827. 7.bre 27. Nous traversons la plaine cy-dessus mentionnée; il n'y a pas un seul arbre pour nous mettre à l'abri du soleil; on voit beaucoup de gado cavallar et vaccum. Nous perdons une fois le chemin, et nous ne le retrouvons qu'avec peine, parce qu'il y a beaucoup de sentiers battus par les Bestiaux. N'en pouvant plus de chaleur, nous faisons halte sur les trois heures, à un endroit appellé Barranco alto, sur le bord de la baie, qui, en cet endroit a la eaux croupissantes. Nous nous proposons d'y rester jusqu'au lendemain, mais comme nous avons laissé nos moustiquaires à Cuyabá, nous ne pouvons pas résister aux moustiques, et nous partons à minuit. Nous faisons avant le jour, trois lieues de plaine, et deux lieues de terrein sec, inégal, pierreux, rempli de bois et de serrados.

Nous faisons encore une lieue, après le lever du soleil, jusqu'à un endroit où il y a quelques maisons mais n'y ayant trouvé qu'un vieillard et quelques enfants, et pas le plus petit moyen de déjeûner, pouvant pas un bon appétit matinal, et l'espérance que nous donne le vieillard, nous faisons encore une lieue et demie jusqu'à un sitio où nous trouvons des gens pauvres, mais hospitaliers; et, fatigués de 7 lieues et demie de marche, nous y restons jusqu'au lendemain.

9.bre 28. Même terrein que celui d'hier, mais embelli par une naissante verdure. Serrado à troncs noircis par le feu, et feuillage frais. Une Ema (autruche) passe avec trois petits, avec la vélocité de la flèche. Arrivons à l'arrayal de Poconé, ou San Pedro d'El Rey. Le premier nom est tiré d'une horde de sauvages qui a disparu, et le second lui a été imposé quand on a découvert

élever cette povoação à la cathégorie d'Arraial. Cela a eu lieu quand on a décrété l'élévation d'autres povoações à la cathégorie de Villas et arrayaes, afin de former un cortège à la ville de Cuyabá, érigée en même temps en capitale de la province.

Quand on a vu un arraial du Brésil, on les a vus presque tous. Une place oblongue, ayant l'église et la Cadeia sur les côtés étroits; deux ou quatre rues latérales, tirées au cordeau; quelquefois une seule rue des maisons basses, voilà ce qui constitue un arraial. Le Poconé n'a que deux rues; l'église est neuve et petite, et la cadeia est en ruines. On ne voit pas une âme; beaucoup de maisons sont abandonnées; il ne passe pas un ruisseau, et les habitants creusent des puits dans la terre. Un serrado épais ceint l'arrayal, qui n'a point d'horizon.

Sara Pedro d'El-Rey fut autrefois plus riche, plus peuplé: c'est qu'alors on y trouvait plus d'or. ~~Il~~ Beaucoup de ses habitants ont commencé, il y a vingt ans, à aller s'établir au Diamantino, riche alors en mines de diamants nouvellement découvertes.

L'or du Poconé est le plus estimé de la province.

Partis le 2 Octobre, nous arrivons à Cuyabá, après avoir fait 15 lieues en deux jours.

Départ de Cuyabá pour le Diamantino.

Le 5 10.bre 1827, dix mois et cinq jours après notre première arrivée à Cuyabá, MM. Langsdorff, Rubzoff et moi, nous quittons cette ville pour nous rendre à la Villa de Nossa Senhora da Conceição do Alto Paraguay Diamantino. MM. Riedel et Taunay, nous ont devancé de huit jours dans leur départ pour Villa-Bella de Matto-Grosso. Nous étant séparés dans le but d'exploiter plus de pays, ils doivent se rendre en cette ville, et descendre les rivières Guaporé, Mamoré et Madeira, tandis que nous allons au Diamantino pour nous rendre à l'Amazone, par les rivières Arinos, Juruenna et Tapajós. La Barra do Rio Negro, dans le haut-Amazone, est le lieu de notre rendez-vous.

Pouso à la Capella, à une lieue de Cuyabá. Nous entendons le murmure d'une Caxoeira.

1827. 6 et 7 10.bre Ayant fait 3 lieues et 3/4, nous dormons à la petite riv.e Coxipó-Guaçú, où nous restons le lendemain 7.

Partis le 8, nous arrivons le 9 au soir, à la Passagem, ainsi nommée parce qu'on y passe la riv.e Cuyabá. Il y a quelques cabanes de moradores. Depuis hier, nous apperçevons des Carandás brabos: c'est un tout petit palmier, ~~dont~~ à la tige épineuse, et à feuilles en éventail comme le Buriti. J'en dessine quelques-uns.

10 10.bre séjour à la Passagem.

11 — Après avoir fait quatre lieues, nous gravissons le Tombador ~~une~~ petite montagne escarpée ~~appellée~~. Nous montons par un sentier étroit, sur le penchant rapide d'un précipice où tombe et roule avec bruit, un torrent qui se perd sous de grands arbres, que nous voyons à vol d'oiseau.

Terrain pierreux, inégal, jusqu'au Campo dos Veados, sitio, où la fraîcheur et pureté de l'air, la vue des champs et prairies agréables, recrée nos esprits fatigués.

Le maître est absent; sa femme nous ~~fait un~~ reçoit ~~accueil~~ avec une ~~dont la franchise~~ franchise, simple et digne, ~~nous surprend nous surprend dans un~~. Nous nous délassons au milieu de la bonne simplicité rustique.

Cet endroit est embelli par des forêts de Guaguaçús, ce palmier si haut, si imposant, dont les feuilles dirigées vers le ciel, ne se ~~r~~courbent pas vers la terre.

On dirait que quelquefois Dieu se plaît à former un concours d'harmonies qui font rêver au bonheur. Ce sitio, ces prairies, cet air, ces palmiers; les sources ~~non éloignées~~ du Paraguay, ~~et puis~~ qui naît à un quart de lieue, et puis, la fille de la maison; jeune fille de 15 ans, la plus jolie fille que j'aie vue dans ma vie. Que de beautés, Que d'élévation dans la pensée!

Le lendemain, j'étais rentré après le déjeûner, d'une course que j'avais faite pour dessiner une plante nouvelle. Je déjeûnais seul sur un banc. Isabelle vient s'acoster contre la porte de sa chambre, qui donne dans la varanda... Vous allez au

Pará, me dit-il, et vous ne reviendrez jamais plus! Je sens un serrement de cœur, et je m'approche d'elle; nous nous serrons la main. Ma mère vient, me dit-elle, et sa mère et sa sœur, plus jeune que elle, entrent dans la varanda.

1827-12-10. Nous traversons des forêts de Guaguaçús d'une très grande hauteur, au milieu desquelles coule une petite rivière appellée Ribeirão das Pedras de Amolar. Il reçoit non loin de là, un petit ruisseau qui a déjà le nom de Paraguayzinho, qui vient des Sete Lagôas, dites sources du Paraguay, éloignées d'une demi lieue seulement. Ce nom devrait appartenir au Ribeirão das Pedras, qui vient de quatre lieues de distance, et qui a beaucoup plus d'eau; mais enfin, après la jonction avec le Paraguayzinho, il porte déjà le nom pompeux et célèbre de Paraguay.

Les Sete Lagôas sont si près de nous, que nous ne résistons pas au désir d'aller les voir: nous prenons sur la gauche, et nous arrivons en moins d'une heure à un terrain marécageux, où l'on voit, çà et là, quelques mares d'eau, et quelques Buritis. Ce lieu n'a rien de remarquable; il en sort un petit ruisseau, et c'est le Paraguayzinho.

Voilà cependant ce qu'on appelle les sources du Paraguay.

Le peuple débite des fables effrayantes sur les Sete-Lagôas. Ces petits lacs sont, dit-il, d'une profondeur insondable. Des Jacarés énormes, et des monstres aquatiques, existent sous de grands rochers au fond de l'eau, prêts à dévorer ceux qui auraient le malheur d'y plonger.

Nous regagnons notre route, et nous arrivons au bord du plateau, d'où nous apperçevons une plaine de deux lieues.

Nous entendons à gauche, le bruit du Paraguay, tombant dans une gorge de la crête où nous

sommes, et nous le voyons serpenter dans la plaine qui est en bas de la descente.

La descente est remplie de grosses pierres; les chevaux sont forcés de faire des sauts de la moitié de la hauteur d'un homme; il semble à tout moment que nous allons rouler avec eux.

Enfin, nous arrivons à 4 heures du soir, au Diamantino.

Cette ville est située sur les deux versants d'une vallée qui va de l'O à E. Un ruisseau appelé Ribeirão do ouro, passe au milieu; il se réduit à presque rien pendant la sécheresse, mais son lit est large et rempli de rochers. Quand il tombe une grande pluie d'orage, ce ruisseau insignifiant devient un torrent furieux.

La ville est côtoyée au Sud par la petite rivière Diamantino, qui reçoit le Ribeirão do Ouro, et va se joindre au Paraguay, à quelques lieues de distance.

La partie de la ville qui est sur la colline N. est la plus grande. Les rues qui descendent vers le ruisseau, sont en pente assez rapide, et remplies de rochers et de trous qui obligent à faire des sauts, et qui, pendant l'obscurité, ne permettent que d'aller à tâtons, du moins, pour ceux qui n'y sont pas habitués.

Cette ville n'offre rien de remarquable à la vue. Nous habitons le quartier de la colline S. entre le ribeirão do ouro, et le Diamantino. Nous nous liâmes avec tous nos voisins.

Ces noms de ruisseau de l'or, et de rivière Diamantino sont du moins quelque chose: Le globe entier de la terre n'en présente d'autres semblables que dans quelques contrées des Indes Orientales.

L'horizon est limité au Diamantino; les environs sont incultes, et le climat est très mal sain. Les fièvres intermittentes règnent beaucoup ici; la pâleur de beaucoup de ses habitants, atteste leur mauvaise influence.

Pendant notre séjour de 3 mois, il est mort de ces fièvres 3 jeunes garçons; une jeune fille, dont la maladie n'a duré que trois jours; deux ou trois personnes âgées, et 5 ou 6 enfants, et il y avait partout des malades. La population n'excède pas trois mille habitants.

Les pierres précieuses seules ont pu appeller des aventuriers à fonder la ville du Diamantino; ce n'est pas que son sol ne soit pas très fertile; mais on ne va pas défricher des terrains au centre de l'Amérique, sans routes, sans moyens de transport, et sans débouchés. Des mineurs au reste, ne savent que bouleverser le terrain; tout cela fait qu'on ne voit de cultures au Diamantino, que ce qu'il en faut pour la consommation du pays.

Il existe les Lavras: ~~des tas de~~ Du cascalho (gravier), amoncelé sur le bord d'une rivière ou d'un ruisseau; une maisonnette couverte de tuiles ou de chaume pour le maître; quelques misérables cabanes pour les noirs; une portion de noirs qui, dans les plus riches Lavras, ne dépasse pas de 30 ou 40, travaillant à l'extraction des diamants, une plantation de milho et feijão, voilà ce qui constitue une Lavra: chaque Mineur a la sienne.

Cependant, au milieu de ces Lavras arides, et surtout dans les quartiers où il n'y a pas de diamants, quelques sitios où l'on ne s'occupe que d'agriculture, produisent des vivres, des bestiaux, du sucre, de l'eau-de-vie et autres denrées du pays.

On trouve encore assez de diamants, mais il est rare qu'on en trouve d'une valeur un peu grande. Pendant notre séjour, une négresse en a trouvé une qui valait 300$000 rs. A peu-près en même temps, on a découvert une mine assez riche dont on a fait la répartition pour les prétendants, de la même manière que j'ai relaté en parlant des mines d'or.

Les fièvres règnent principalement aux environs de la ville; cela fait que la plupart des mineurs, pour

ne pas tomber malades, vont très rarement à leurs Lavras. Or, comme nulle-part il n'est pas aussi facile de voler comme dans les mines, où, sous les yeux mêmes du maître, les noirs peuvent soustraire un diamant, il en résulte que les mineurs sont forcés, ou d'employer un Feitor qui les vole, ou de fixer aux noirs un tant par jour qu'ils sont obligés de donner. On suit ordinairement le second expédient; c'est-à-dire, que chaque noir est obligé de donner pour la semaine, un diamant de la valeur de 4$800 rs. et il doit se nourrir et se vêtir avec le sur-plus qu'il trouve. S'il trouve un diamant de beaucoup de valeur, c'est tant-mieux pour lui; mais cela est rare aujourd'hui; il arrive au contraire, qu'un noir ne trouve même pas de quoi payer sa redevance à son maître; il est vrai qu'il est alors obligé de donner le double à la semaine suivante; mais, me disait un mineur, comment puis-je obliger mes noirs à donner ce qu'ils ne trouvent pas? Bien au contraire, il n'est pas rare que je ne reçoive rien de quelqu'un de mes noirs pour sa semaine, et alors, je suis obligé de le nourrir, car je ne puis pas le laisser mourir de faim.

Les mines étaient autrefois plus riches en diamants de toutes valeurs: cela faisait que non-seulement les noirs payaient facilement leurs redevance envers leurs maîtres, mais encore, que quelques-uns trouvaient des diamants qui les mettaient en état de racheter leur liberté, et même de faire de grandes dépenses, marquées quelquefois au coin de la folie.

J'ai connu un vieux nègre de nation Cabinda, qui avait autrefois racheté sa liberté, celle de sa femme et ses enfants; il avait acheté des Lavras, et des esclaves de sa nation. Ce noir estimable, avait à diverses époques, donné la liberté à une vingtaine de ses esclaves, et il en possédait encore trente, tous très forts, très-sains et contents.

Le jour de la San Benedicto, saint noir, patron de sa race, il donna une fête où il invita tous les principaux habitants, et où nous fûmes invités. Après avoir

assisté à la solennité religieuse de l'église, nous fûmes chez lui à une meza de doces, très bien servie. Ses noirs exécutèrent ensuite une danse de leur pays, et pendant le reste de la journée, ils parcoururent la ville, dansant dans les rues et dans les maisons.

Les noirs firent une fois une fête où ils déployèrent un luxe aussi effréné que stupide. Ils nommèrent, comme c'est de coutume, un Juiz et une Juiza nègres; ce sont ceux qui président à la fête, et en font les dépenses, et ils étendirent par terre une pièce de satin de France, à commencer de la porte de l'église, afin que la Juiza marchât dessus, au sortir de la grand'messe.

Cependant les noirs ne savent pas profiter des richesses qui tombent dans leurs mains. Il y a au Diamantino et dans toutes les mines, une classe d'hommes, qu'on appelle Garimpeiros, et on peut dire que ce sont eux seuls qui font de bonnes affaires, et non pas les mineurs, ni leurs esclaves. Ces hommes arrivent pauvres au pays; mais, guidés par l'esprit de gain, qui n'est pas donné à tout le monde, ils montent une Venda, et se mettent à vendre de l'eau-de-vie, des pots de terre, du tabac en corde et des bananes. Voilà qu'au bout d'un ou deux ans ils sont marchands, ils font déjà le commerce des diamants, et enfin, ils ne tardent pas à s'enrichir. Mais cette prompte fortune est due à ce que les noirs, quand ils ont des diamants, les leur vendent pour le quart de leur valeur réelle, soit parce qu'ils ne connaissent pas cette valeur, soit parce que ce sont des diamants qu'ils ont volé à leurs maîtres. Les Garimpeiros ne sont pas estimés dans le pays, mais ils n'en sont pas moins fêtés quand ils ont beaucoup d'argent.

Les habitants du Diamantino, vivant oisivement de ce que leur apportent leurs nègres, ou de ce qu'ils trouvent eux-mêmes en assistant aux travaux, ne songent qu'à satisfaire leur principale passion, qui est celle du jeu. Ils se réunissent tous les jours, soit dans une, soit dans une autre maison, et ils jouent dès le matin jusqu'à minuit, une heure, quelquefois jusqu'au lendemain. Le gain ou la perte pour chaque individu, s'élève ordinairement à 50, 100, ou 400 francs. Il arrive assez souvent qu'en s'échauffant au jeu, ils gagnent ou perdent de 3 à 6000 francs en un jour.

Cela n'altère jamais leur bonne intelligence : ils ne font pas grand cas au jeu, de semblables sommes.

J'ai vu ~~chez~~ dans les mains des Garimperos, de grosses parties de diamants, dont les plus gros n'excedaient pas toutefois la grosseur d'un pois. La valeur d'un de ces diamants, est ici de 42$000 rs. ou 262,50.

J'ai déja dit ce qu'est l'agriculture au Diamantino : — l'industrie consiste à chercher les diamants ; elle serait à la vérité, d'une grande importance, si les mines étaient inépuisables. Le district semble sous ce rapport, commencer à décliner. Le commerce, qui sera ici peu important, tant qu'on ne saura pas mettre à profit la belle navigation du Paraguay, se fait avec Rio de Janeiro et Bahia, où l'on porte les diamants, pour en rapporter des marchandises et des esclaves. On en fait aussi un peu avec le Pará, où l'on va difficilement par les rivières remplies de cacoeiras qui conduisent à l'Amazone. On porte des diamants, quelques grosses toiles de coton, des piastres, de la monnaie en cuivre, pour rapporter du vin, du sel, de la fayence, du fer et du Guaraná.

La monnaie en cuivre qui court ici, est frappée au double de sa valeur réelle. C'est un vol qu'a fait le gouvernement de D. João VI.°, et comme cette monnaie a cours au Pará, les Américains des Etats-Unis savent profiter de cette stupide mesure, pour introduire une monnaie qui leur donne sans peine, cent pour cent de bénéfice.

Peu de jours avant notre arrivée au Diamantino, des marchands sont partis de Rio-Preto, qui est le port d'embarquement situé à 5 lieues N. N. O. de la ville. Ils avaient de 20 à 30 canots, et de 150 à 200 personnes entre pilotes et rameurs.

1828. février 14. Jour néfaste, jour marqué par la plus triste nouvelle. Une lettre de M.r Riedel nous annonce que M.r Taunay s'est noyé dans la riv.e Guapuré, à Villa-Bella. Un tel malheur nous remplit de consternation ; plusieurs habitants de la ville viennent nous témoigner les regrets qu'ils en éprouvent. Ce jeune homme, plein de talent pour la peinture, et appartenant à une famille très distinguée, aurait fait une brillante carrière. Une mort prématurée l'a enlevé à 25 ans aux arts et à sa famille, dont la douleur a été immense.

Voici à peu-près comment s'exprime M.r Riedel.

" Nous partîmes de Matto-Grosso pour Casalvasco, village d'indiens, éloigné de 7 lieues. Je parcourus les champs circonvoisins, mais je ne trouvai rien d'intéressant en Botanique.

" M.r Taunay fit quelques portraits d'indiens, et prit la vue de Casalvasco. J'aurais voulu aller jusqu'aux villages espagnols, mais n'ayant pas les passeports nécessaires pour passer la frontière, nous repartîmes pour Matto-Grotto.

" Après que nous eûmes fait un quart de lieue, M.r Taunay prit le devant, et, quand j'arrivai le soir à la ville, quelle douleur ne fut pas la mienne, en apprenant qu'il était mort, noyé dans le Guaporé. Beaucoup de personnes vinrent me visiter; je ne pouvais pas ~~me persuader~~ croire à d'un tel malheur; je pensais toujours le voir arriver mon ami aussi bien portant que je l'avais vu le matin. Je passai une bien triste nuit.

" On me raconta qu'après m'avoir quitté, il avait toujours galoppé jusqu'à ce qu'il fut arrivé sur le bord d'une petite riv.e grossie par les pluies, et comme il se préparait à la passer à la nage sans se dépouiller de ses vêtements, quelques nègres qui étaient là, — l'engagèrent avec instances à ne point passer ainsi, l'avertissant que le courant qui était fort, l'emporterait inévitablement. Alors il se fit conduire à un sitio d'où il partit bientôt après, et étant arrivé sur le bord du Guaporé, il cria à une blanchisseuse qui était seule avec son enfant sur l'autre rive, d'aller appeller le batelier. La blanchisseuse répondit qu'elle n'était pas sa domestique, mais qu'en cependant, elle allait envoyer son enfant. M.r Taunay, apparemment pâthé de cette réponse et pressé par un orage qui grondait, se fiant trop à ses forces et à son habileté pour nager, mit les rênes sur le cou de son cheval, le poussa en avant en criant à la blanchisseuse de le retenir, et se jetta à l'eau sans quitter ses vêtements, ni ses bottes,

ni le manteau ! La blanchisseuse criait, le priait d'attendre, mais il fut sourd ; il nagea jusqu'au milieu de la rivière, où, n'en pouvant plus de fatigue, il cria au secours ! Succombant alors sous l'excès de ce malheur extrême, il alla au fond. Le batelier, qui arrivait à l'instant sur la plage, s'embarqua avec précipitation ; mais c'était trop tard ! Pendant qu'il s'efforçait d'arriver, mon infortuné ami reparut sur l'eau, jeta encore un cri, et disparut de nouveau de nouveau ! Par un troisième effort, il sortit encore la main comme pour l'offrir à qui lui donnerait la vie ; le pauvre Mr Taunay disparut entièrement dans les bras de la mort.

« Le batelier arriva, mais il n'avait pas un bois, une perche ; la rivière était profonde, le couvrait très fort ; il attendit, ce fut en vain. De sombres nuages accélérèrent les ténèbres, interrompues par de fréquents éclairs. Des violents tonnerres attristèrent la nature. La pluie tomba en déluge, et inonda les marais malsains du Guaporé. Je passai une nuit de douleur ; l'image de mon ami était toujours présente à ma pensée ; je ne pouvais pas croire à un tel malheur ; mes sens, mon esprit ; il me semblait que j'allais le voir arriver à tout moment.

« Le lendemain, on envoya des gens à la recherche du corps ; on ne le trouva que le 2me jour, sur le bord dudit rivière.

Le Capitan-Mor, les autorités, y furent, et j'y fus aussi. Je revis mon pauvre ami ; il était méconnaissable. Sa main gauche et sa main gauche, avaient été dévorées par les poissons. La main droite seule, où il avait trois bagues, avait été respectée. Je me jetai sur lui, je le serrai contre mon sein....

Ce déplorable événement, a causé une tristesse générale à Matto-Grosso et Cuyabá. Ce jeune homme, dont l'intelligente carrière s'est éteinte à 25 ans, était recommandable par sa famille et son talent. A 16 ans, il avait déjà fait le tour du monde, avec Mr de Freycinet. Dans la qualité de

(En 2)

peintre de notre expédition, il avait envoyé à St. Pétersbourg environ 100 dessins, et 130 dessins sont restés entre mes mains pour les mettre en ordre.

Départ de Diamantino pour Santarém, dans la province du Gram-Pará.

1828. mars. 1er. Nous allons d'abord visiter le port du Rio-Preto, où l'on s'embarque pour Santarém. Nous dormons au sitio appelé Agoa-Fria.

Partis d'abord pour aller visiter le port du Rio-Preto, où l'on s'embarque pour Santarém, nous faisons deux lieues et demie, et nous dormons au sitio appelé Agoa-Preta Fria. Le lendemain, nous faisons autant de chemin pour arriver au port, par une route nouvellement ouverte dans la forêt, et par conséquent, hérissée de troncs souches de toute grosseur, qu'on n'avait coupé qu'à un pied de terre, ce qui faisait beaucoup souffrir les chevaux, et les faisait trébucher quelquefois.

Le port du Rio-Preto, est un lieu assez triste; le rio est étroit et obscure; c'est ce qui lui a valu son nom; le terrain est humide; l'air est peu libre dans une forêt d'une lieue et demie à la ronde. Cet endroit est tellement sujet aux fièvres intermittentes, que les marchands ne s'y rendent que lorsque tous les canots sont prêts à partir pour le Rio-Preto Santarém.

Nos caisses et nos effets sont déjà au port, gardés par quelques-uns de nos camarades. Il y a deux grandes canoas, et un grand batelão, que la Fazenda-Publica a donné au Consul, en échange de nos canots de Porto-Félix, que nous lui avons cédé à Cuyabá.

Nous retournons à la ville, et après quelques jours, nous venons bravement nous établir au port, contre l'usage sanitaire des marchands du pays.

Déjà la nuit a étendu son voile sombre. Me voici au milieu d'une forêt, sous une tente étroite, où je suis confiné par la pluie, qui dans cette saison d'été, tombe presque tous les jours? Ecrivons.

Dans un pays qui, je crois, est l'antipode du globe continental, qui soit allé isolé de toute autre habitation, les mœurs sont très relâchées, et c'est à un tel point, que le crime de l'inceste ne révolte pas autant que dans l'Europe. j'en raconterai par un peu de ces détails; je me contenterai de dire que Lorsque j'étais à la Jacobina, pendant que le Gouverneur y était avec sa suite, le Vicaire de Villa-Maria, près de D. Rosa, nous raconta à table quelques cas des plus révoltants, et que

n'ayant pas empêché ces scandales, malgré ses remontrances, il ne s'en était plus occupé. Que faire avec ces brutes ? avait-il dit en finissant ses citations.

Quand je partis de Cuyabá pour le Diamantino, d'après ce qu'on me disait sur l'insalubrité de ce pays, j'aurais pu croire que j'allais à la côte de Guinée, ou à Batavia. Le Rio Preto est au Diamantino, ce que le Diamantino est à Cuyabá.

MM. Langsdorff et Riebroff, plus huit camarades, sont déjà attaqués des fièvres intermittentes, appellées ici Sezões.

Le Diamantino, et Villa-Bella, sont les deux villes les plus malsaines de la vaste province de Matto-Grosso. La 2.me tombe en décadence ; la 1.re se soutient encore par ses diamants, mais on commence à la déserter.

Il existe dans ces deux pays une maladie plus mauvaise encore, qui est une suite de l'autre. On l'appelle Corrupção (corruption). A celui qui en est attaqué, l'anus devient gros comme le poing, et le malade tombe dans un état de somnolence et d'insensibilité. Le grand remède alors, c'est le Sacatrapo (tire-bourre), lavement de vinaigre, piment, poudre à canon, et tabac. On introduit ce terrible mélange dans l'anus avec un bois au bout duquel il y a un chiffon que l'on trempe à chaque fois.

Sans ce furieux anti-fébrile, on meurt, dit-on ici, infailliblement.

On cite plusieurs exemples ; même celui d'un Capitão-Général du temps colonial, qui, étant attaqué de corruption, n'avait pas voulu admettre ce remède héroïque du peuple, et son médecin non-plus. Cependant, le mal étant devenu très grave, le médecin fut contraint de céder, et le malade revint à la vie, comme par enchantement.

Les habitants du Diamantino, n'ont pas de médecins ; ils ont une foule de maladies, dont le nom, au moins, n'est pas connu en médecine, et une immensité de remèdes, quelquefois naturels, quelquefois bizarres, et le plus souvent barbares, superstitieux et stupides.

Les Sezões continuent à exercer leur mauvaise influence ; quinze de nos gens en sont atteints.

Malgré la tristesse de ce lieu, je fais cependant un beau paysage; c'est notre camp dans cette forêt.

Une forêt vierge, est toujours une belle peinture pour d'une contrée; on admire, on aime, sans s'en apercevoir, cette grande variété d'arbres antiques, de palmiers, de lianes, de plantes gigantesques, à feuilles de la grandeur d'un homme. Nos tentes, éclairées par le soleil, sur un fond d'arbres touffus; nos caisses, des camarades, occupés à dépecer un bœuf que nous avons acheté dans le voisinage à un habitant du voisinage; Sur le 1er plan, des Paóvas gigantesques; d'énormes lianes, comme je n'en ai pas encore vues; dans le fond, la rivière étroite et sombre: tout cela forme un paysage intéressant.

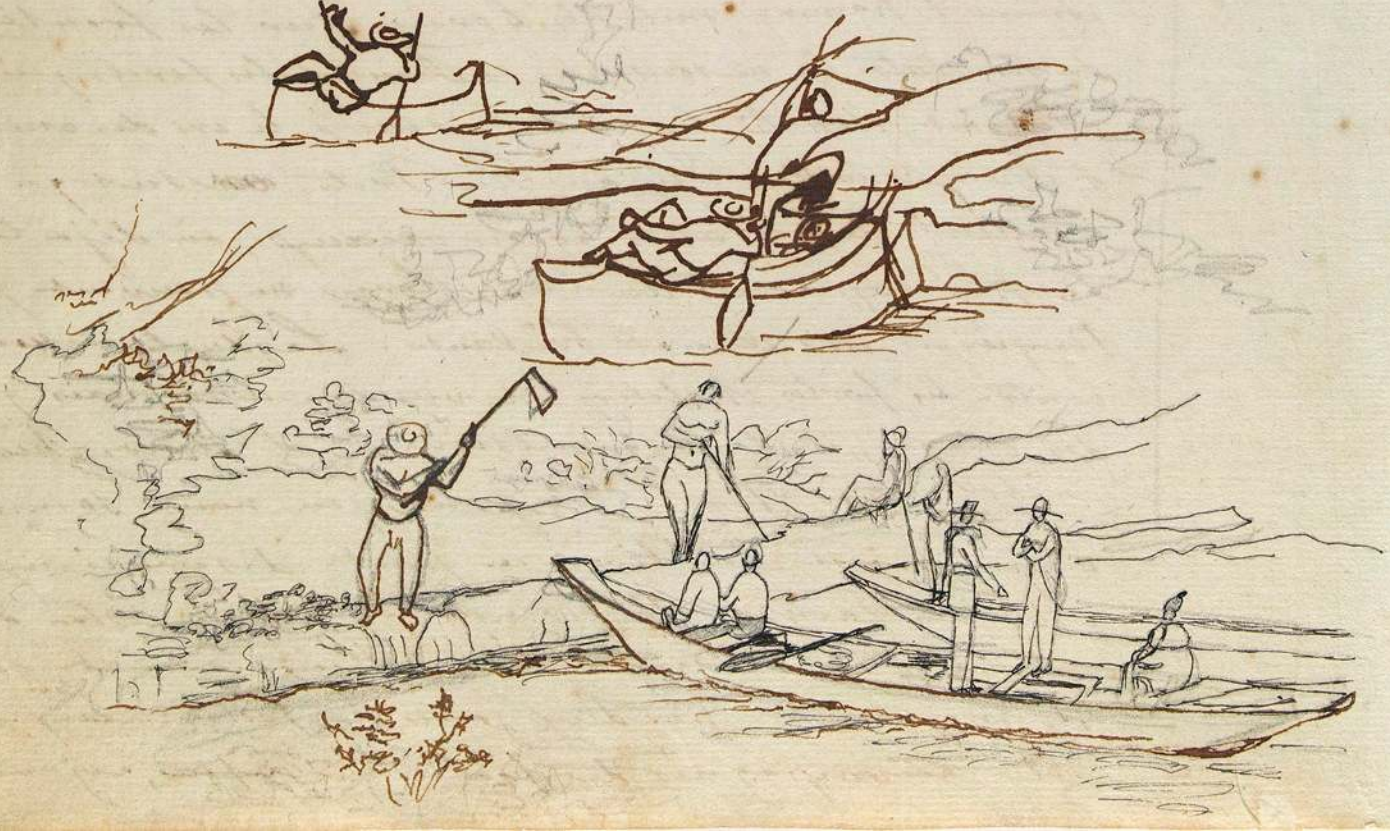
Les belles plantations de sucre et de café, peuvent intéresser sous le rapport de la richesse; mais non sous celui de la variété. Le port du Rio-Preto, en offre une nouvelle preuve: ici, les Paóvas, qui sont les enfants sous le nom de Caété, à St. Paul; des adolescents au Paraguay, se présentent tout-à-coup ornées de leurs brillantes fleurs jaune et rouge en zig-zag, sous les mêmes proportions que les plus grands bananiers. Des lianes énormes tressent les arbres, montent ou traversent d'un tronc à l'autre, comme les étais des vaisseaux. Cela est vraiment nouveau. La nature marque ses zones par ces changements rapides, comme l'homme met des bornes sur les frontières de ses états. Ce ne sont pas seulement les forêts qui changent, c'est le chant des oiseaux, le cri des animaux d'espèces nouvelles. Ici, au Rio-Preto, dont sont on atteint les versants équinoxiaux, où déjà les souffles expirants du Cap-Horn, ne peuvent plus tempérer un climat brûlant. La seule retenue contre les fortes chaleurs, ne viendra désormais que des orages, et des convulsions de l'atmosphère.

Mars 31. Il y a 22 jours que nous sommes venus nous établir à ce port disgracieux; Mr. De Langsdorff, prend, et administre des vomitifs et autres remèdes. Heureusement, je n'ai été menacé que par deux jours de forts maux de tête, accompagnés de faiblesse. Enfin, enjeux d'hui

1828 Mars 31. Vers les 10 heures du matin, notre flotille, composée de deux canots, un batelão et une canoinha, équipés par un Guide, deux pilotes, deux contre-pilotes et 28 rameurs, quitte le port, pour se rendre, à travers des contrées malsaines, et par des fleuves souvent périlleux, à Uxituba, point du Tapajós, peu éloigné de l'Amazone.

Navigation périlleuse, et très incommode. Le Rio-Preto, a un fort courant; il est étroit, et rempli de grands arbres tombés en travers, et de branches penchées sur ses eaux. Qu'on se figure une telle navigation: des canots emportés par un courant rapide, passant sous des arbres renversés, dont les souches et les branches rasent souvent les bordages des canots. Les barraques sont désarmées, bien entendu. Or, nous et nos gens, quelle contenance faisons nous? Quant à nous, nous nous baissons, nous nous blottissons, autant qu'il est possible, au fond du canot; mais nos gens, qui doivent faire la manœuvre, sont obligés de s'affronter de vrais périls pendant toute la journée, et de déployer beaucoup d'adresse et de dextérité, pour sortir intacts d'une telle navigation. Quand une souche vient raser le canot, il faut que du 1er coup d'œil, ils sachent s'ils doivent se coucher, ou sauter par-dessus. Aucun d'eux n'a été exempt d'être jetté, ou de se jetter à l'eau. Ils ont été toute la journée, exposés à perdre la vie, ou à avoir un membre cassé. Heureusement, nous n'avons eu que deux hommes blessés.

Avril 1er. Mêmes dangers qu'hier. Nous sommes de temps en temps nous sommes arrêtés par de grands arbres, couchés à fleur d'eau, qu'il faut couper avec la hache. Vers l'embouchure, la rivière se rétrécit encore, parce qu'elle



Port du Rio-Preto.

se divise en divers canaux, ou, pour mieux dire, elle se perd sous les arbres et les plantes de la forêt.

Enfin, avec une satisfaction générale, nous apperçevons vers les 4 heures du soir, la riv.e Arinos, tant désirée. Elle a 60 brasses de largeur, et elle est bordée de forêts qui n'ont pas la moindre interruption jusqu'à Santarém. Nous abordons en face, sur la rive droite. L'embouchure du Rio-Preto ne paraît pas. Nous employons le reste du jour, à dresser nos barraques sur les canots.

1828 - Avril - 2 Registro-Novo, à 9 heures du matin; à 10 heures, Registro Velho. Au premier poste, il n'y a pas

Registro-velho.

encore du monde; au second, il y a un fourrier et quatre pedestres, dont un embarque avec nous, d'après l'ordre du

37
1828. Avril 2. Commandant du Diamantino, pour compléter le nombre de 15 rameurs, que le gouvernement nous a donnés.

Ce poste est pour visiter les monções, faire payer les droits des marchandises et denrées qui viennent du Gram-Pará, d'une province du même Empire, et veiller à ce qu'il ne passe ni déserteurs, ni esclaves fugitifs.

Départ après le dîner: abondance de Pindóvas, palmier dont les feuilles sont dans un seul plan, et que j'ai vu à la Serra de la Chapada. On l'appelle ici Bacava.

3. Nous partons dès que la clarté nous le permet. Nous passons plusieurs embouchures de ruisseaux, ainsi que le ribeirão dos Patos, qui, dit-on, est riche en or et en diamants, mais, périlleux, à cause des sauvages. Nous voyons à gauche, des terreins qui ont été fouillés il y a peu d'années pour y chercher de l'or, et qui sont abandonnés. Cependant, j'ai connu au Diamantino, quelques mineurs qui se proposaient de venir y travailler. Nous passons quelques forts courants.

M.r Rubzoff étant malade, je me charge de la boussole. Nous descendons aujourd'hui 143 estirões (détours), dont quelques-uns sont d'un 8.e de lieue. J'estime que nous avons fait 8 lieues portugaises.

4 Je suis aussi attaqué des sezões, et cela m'a été annoncé depuis quelques jours par des maux de tête, faiblesse et manque d'appétit.

6 et 7. J'ai les frissons et la fièvre: cette maladie ne m'a plus quitté jusqu'à Santarem; quoique moins attaqué que mes compagnons, j'ai n'ai plus suivi mon journal. Une partie a été écrite sur les lieux, et l'autre de souvenir, à Santarém.

La rivière est si paisible, que nous partons avant le jour. Déjeûner à l'embouchure du Sumidouro, à gauche; elle est plus étroite que l'Arinos. On dit qu'il existe des nègres marrons vers ses sources. L'Arinos continue à être calme pendant toute la journée.

10 Passage de cachoeiras pendant toute la journée: cependant, comme les eaux sont à leur plus grande hauteur, les cachoeiras sont couvertes, et ne sont plus que des

1828 Avril 10. brisants et des courants qui ne nous incommodent pas trop. Grand nombre d'îles, d'îlots et de rochers, rendent la rive pittoresque. Passé à l'Aldea-Velha, lieu abandonné par les indiens Apiacás, dont nous commençons à nous approcher.

11 Dans la matinée, peu de temps après nous être mis en route, nous apperçûmes une pirogue montée par une vingtaine d'indiens de cette nation. Leur apparition

nous réjouit et nous surprend, car nous pensions n'avoir que l'après dîner vers le soir, à leurs habitations. Ils jettent des cris d'allégresse en nous voyant. Nous ne tardons pas à voir leur cabane, sur la rive gauche, où nous dirigeons nos canots. Vingt ou trente hommes, autant de femmes, sont rangés sur la plage pour nous voir arriver. Nous débarquons au milieu de ces sauvages, et leurs démonstrations d'allégresse confirment ce qu'on nous avait dit de la bonté de leur caractère.

Ces indiens sont entièrement nus; plusieurs sont rouges de rocou; les hommes ont un usage que je ne saurais —

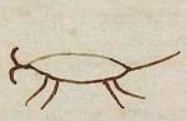
attribuer à la pudeur ; c'est d'attacher autour du gland un petit cornet de feuille de pacova, qui ~~sert à~~ cacher fait rentrer le membre, probablement à cause de la ligature qui fixe le cornet. Les femmes ne se couvrent avec rien ; mais elles évitent les attitudes ~~qui~~ indécentes.

~~Les hommes ont un tatouage sur la figure, qui est chez tous le même ; celui des femmes~~

~~Les hommes~~ ~~ces sauvages~~
~~Ces sauvages~~ se tatouent la figure, mais ~~chaque~~ sexe a le sien

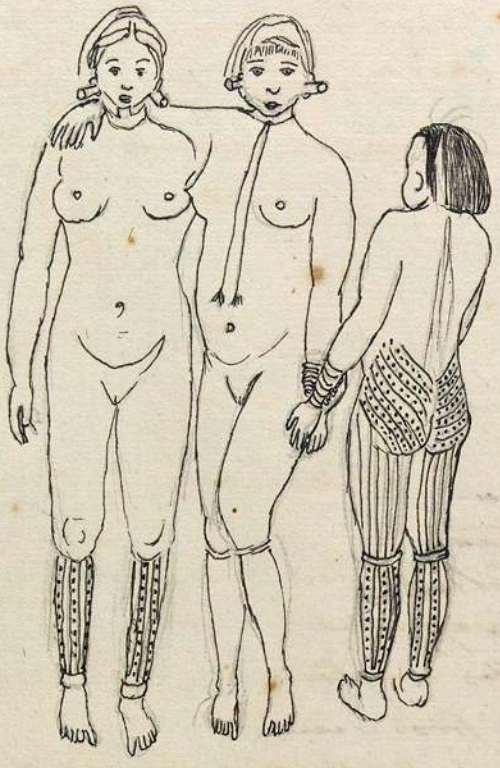
Les hommes ont un tatouage sur la figure, qui est chez tous le même ; celui des femmes est plus simple et uniforme. Outre le tatouage de la figure, qui semble être une distinction nationale les hommes se tatouent la poitrine et le ventre à leur fantaisie, mais toujours en fesant des quarrés et des angles droits, parallèles entre eux.

Ils se font sur les bras et les jambes, des figures grossières d'animaux et de poissons. Quelquefois, c'est une figure d'homme ou de femme. Outre le tatouage, qui est fixe, ils se font avec le suc du Genipápo, des peintures noires, variées, selon leur caprice, qui ne durent qu'autant que cette teinte ne s'efface pas ; c'est-à-dire, vingt jours, un mois. Et si les femmes ne se tatouent pas le corps, en revanche elles emploient le Genipápo, pour se faire des bandes noires, tantôt sur les hanches, tantôt sur les jambes.



J'ai vu des Apiacás qui s'étaient peint depuis la ceinture jusqu'aux chevilles ; on aurait dit qu'ils avaient des pantalons noirs collants ; d'autres s'étaient peint les bras ; d'autres enfin, s'étaient bariolé le corps de la manière la plus bizarre.

J'oubliais de parler d'un sauvage qui s'intitule Cacique, et qui a reçu du président José Saturnino, la patente de Capitão-Mór. Je l'oubliais, parce qu'il ne m'a pas paru jouir pour cela d'aucune importance dans sa



tribu. Je citerai l'uniforme dont il s'est affublé à notre arrivée, et qui a fait que Mr de Langsdorff se mît en uniforme de Consul Général, avec son chapeau monté, son épée au côté, ses décorations. Le sauvage s'est présenté avec un vieil habit militaire, sans épaulettes; un vieux chapeau-monté, des pantalons de grosse toile de coton, nu-pieds, sans chemise et sans cravate, et sans épée au côté.

Ces indiens sont très doux; d'une taille régulière, et assez bien faits. — Leurs traits sont en général, moins sauvages; quelques jeunes femmes ressemblent à nos femmes du midi de l'Europe. Leur teint est moins cuivré, vu qu'ils habitent de grandes forêts, et qu'ils se font des maisons spacieuses.

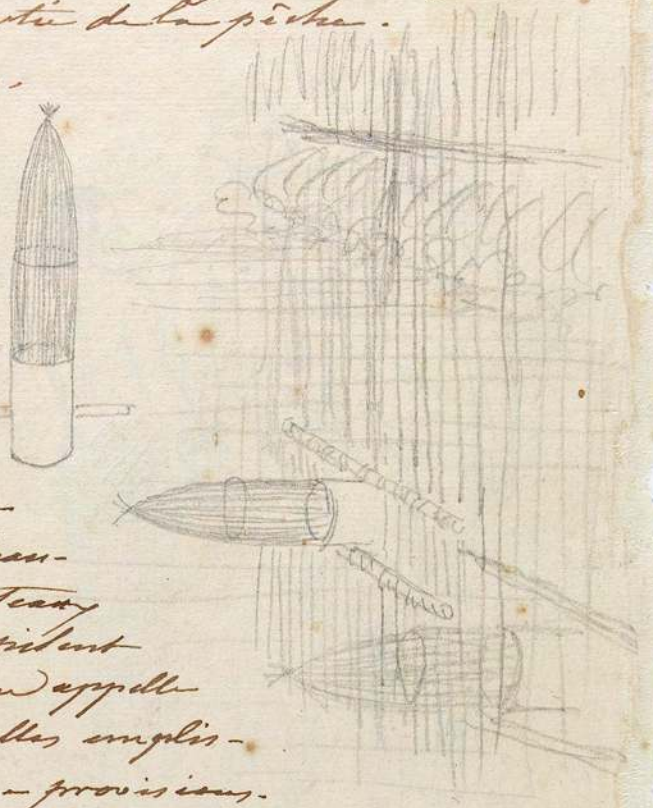
Ils sont venus ici depuis peu de jours pour la pêche, attirés par une petite rivière poissonneuse. Ils ont construit une grande cabane couverte de sapé (paille), où ils habitent tous ensemble, malgré qu'ils ne soient pas moins de quatre vingt, entre hommes femmes et enfants; aussi les hamacs où ils dorment sont ils suspendus les uns au-dessus des autres, et il y en a tant, qu'on ne peut presque pas marcher dans leur cabane.

Ce qui les attire ici, c'est une petite riv. poissonneuse, où ils ont fait un pari: c'est à dire, qu'ils en ont fermé l'embouchure avec des bois plantés au fond, et d'autres en travers, et ils ont bouché les intervalles avec des joncs. L'eau s'élève et déborde. Au fond de la palissade, ils ont laissé des trous où ils mettent des nasses, qui sont retenues contre le courant, par un bois qui les traverse.

Une vingtaine de sauvages s'embarque dans une pirogue dans une pirogue pour aller chercher du poisson au pari. Je les accompagne dans un de nos canots, et en dix minutes, nous sommes à l'embouchure de la petite rivière, sur la rive droite, en amont. Les sauvages plongent en dedans de la palissade; chacun revient sur l'eau avec une nasse, et en retire le poisson, et replonge pour la remettre à sa place.

En peu d'instants, la pirogue est remplie de poisson, et nous retournons à la maloca (cabane de sauvages au Pará), où l'on nous fait présent d'une partie de la pêche.

Ils s'embarquent tous les matins, et ils vont au pary chercher du poisson. De retour à la maloca, ils livrent le poisson aux femmes, et ne font plus rien de la journée, si ce n'est qu'ils passent leur temps à faire des grains de colliers, des arcs, des flèches, des ornements de plumes, &c. Les femmes sont plus occupées; elles font cuire le poisson, et quand il y en a beaucoup, elles le rôtissent sur des plateaux d'argile brûlée; les font sécher, le pilent avec les épines, et en font ce qu'on appelle ici une farine de poisson, dont elles emplissent des sacs, qu'elles gardent comme provisions.



Les femmes préparent le camui: c'est du maïs pilé, qu'elles font cuire dans une grande marmite d'argile cuite, remplie d'eau. Toute la peuplade vient avec sa calebasse prendre de cette boisson, quand cela lui plaît.

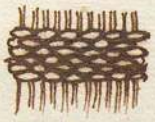
Elles sont ordinairement deux à piler le maïs. Le pilon semble ~~avoir été~~ être l'ouvrage d'un charpentier muni de bons outils; ce qui est singulier, c'est qu'elles pilent avec des perches bien droites, hautes de 12 pieds.

Les Apiacás sont très habiles dans la poterie, et leur argile doit être excellente. Leurs marmites, où ils font le camoui pour toute la peuplade, sont hautes de 3 palmes, sur un diamètre égal, et cependant, leur paroi est si fine; elles sont si légères, qu'elles pèsent la moitié de nos marmites, à égales proportions.

Ils ne sont pas moins habiles dans la vannerie, qu'ils font tantôt en osier, tantôt en arêtes de roseaux. Corbeilles, vans et tamis, sont parfaitement tressés et arrondis. Ils se tressent, comme en France, des sous-marmites en osier, que je n'ai jamais vues nulle autre part, au Brésil, ni chez les sauvages, ni chez les civilisés.

Ces indiens, qui vont entièrement nus, savent pourtant faire des tissus de coton très forts, très serrés. Ils se font des hamacs,

des brasselets, des jarretières tissés de coton, et pas le moindre vêtement.



tissu

Chêne

Ils se font bien vête une pirogue. Ils enlèvent l'écorce d'un arbre, l'obligent à rester très ouverte, en y mettant des bois en travers. Ils font un pli à chaque bout qu'ils fixent avec des lianes, et c'est une affaire faite. Leurs avirons sont bien vêtement faits; ils n'ont qu'à fendre en deux une canne de Guaytiróca, qui a 9 centim. de diam. et ils ont deux avirons très forts, très légers. Chaque homme ne travaille qu'avec un aviron.

Leurs ornements de plumes sont arrangés avec goût et de splendides couleurs. Pour cela, les Aráras, aux brillantes couleurs bleue, jaune, rouge et noire; les perroquets verts, et plusieurs beaux oiseaux, leur fournissent leurs plumages. Ils se font aussi des ornements avec des noyaux, des grains de capim, qui ont la dureté et l'émail de la verroterie; des dents et des ongles d'animaux, &c.

Quant aux rapports des deux sexes, ces sauvages vivent en couples qui semblent être formés par l'amour, et qui sont aussi durables que leur vie. La femme ici, n'est pas esclave comme chez les indiens en général; sa figure est ouverte et rayonnante, ses manières sont libres. Je n'ai vu ici aucun vestige de polygamie.

Il n'existe pas moins chez ces indiens, des femmes qui se donnent aux voyageurs; mais, comme chez les civilisés, ~~et~~ elles n'appartiennent à personne; seulement elles en diffèrent, en ce que n'ayant ni artifice ni vêtements, elles laissent patent aux regards, le funeste présent de la vérole, qu'elles reçoivent des étrangers, en échange de leur complaisance.

1828 - Avril 14. Départ de cette habitation, et arrivée dans l'après midi à leur habitation accoutumée. Il y a peu de monde; c'est une seule et très vaste maloca (cabane au Pará), couverte de chaume. Ils ont des chiens, deux ou trois cochons, quelques poules et des canards. Ces animaux domestiques leur ont été apportés il y a 10 ans, par un portugais nommé Peixoto, homme entreprenant, qui a fait plusieurs fois ce voyage,

~~Ces indiens ont aussi~~

Ces indiens ont aussi un grand nombre d'Aras qu'ils élèvent à cause de leurs belles plumes et de leur chair. ~~Très appriviosés~~, elles se perchent ~~au nombre de~~ sur la cabane, et les arbres d'alentour. Elles vont dans la forêt, mais elles reviennent; et elles sont si appriviosées, qu'elles se laissent prendre par les indiens, et conduire où ils veulent.

Ils ont une plantation de maïs qu'ils cultivent et recueillent en commun. Leur cabane, ainsi que la précédente, est approvisionnée de maïs placé sur un autier formé de bois placés en travers, et très rapprochés l'un de l'autre, à la hauteur de 15 pieds.

Ils ont beaucoup de Mangaritos, racine tubéreuse comme la pomme de terre, mais d'un ~~goût supérieur~~ meilleur goût.

Ils ont encore une habitation à une journée de marche vers l'O. sur le chemin d'une deuxième habitation qui est plus loin sur le Juruena, à quelques lieues au-dessus du confluent de cette riv. avec l'Arinos.

1828. avril 21. Nous partons de cette habitation des bons Apiacás. D'après tout ce que j'ai vu pendant 10 jours que j'ai été chez eux, je conclus que l'homme peut encore être heureux à l'état sauvage.

Les Apiacás sont tous égaux: nos gens, accoutumés à l'état civilisé, où l'on voit partout des ~~chefs~~ supérieurs, croient voir un cacique dans chaque sauvage un peu marquant; mais je ne vois pas qu'il jouisse d'aucune distinction, ni du moindre signe d'obéissance. Je n'en ai vu qu'un qui était très jeune: c'était un très bon sauvage; lui et sa jeune femme formaient un couple heureux; ils jouaient souvent, en se faisant des caresses. Il semblait en effet, jouir de quelque déférence de la part des autres, mais il n'avait aucune distinction. C'est avec lui que M. De Langsdorff traite pour avoir de la farine de maïs, qu'il fait aussitôt piler et rôtir en quantité suffisante pour un mois. Il fait aussi tuer un cochon pour nous.

Ce sauvage sait un peu de portugais: serait-il un simple agent de sa tribu?

Les biens des Apiacás sont en commun: chaque habitation ne consiste qu'en une seule grande cabane, où toute la peuplade habite. L'Indien d'une peuplade va dans toutes

les autres, et s'installe dans la cabane aussi simplement qu'il a quitté la sienne, parce qu'il est partout chez lui. Tout le monde va semer le maïs, les mangaritos, et autres grains, quand il en est temps, et, à l'occasion des recoltes, tout le monde va cueillir les produits du travail de tous, et les apporter dans la cabane, pour les entasser sur le — Cellier suspendu, où chacun a droit de tirer ce qu'il veut. Il en est de même des produits de la chasse et de la pêche; des canots, des nattes, des ustensiles, &c.

L'Apiacá n'a en propre que son arc, ses flèches et ses ornements.

On peut dire de la société des Apiacás, ce qu'on disait de leurs vêtements nudité, de leur nouveauté, comparé à l'état du peuple chez nous. à ses mœurs et usages. Tout est simple chez eux, par conséquent, rien n'est rébutant. Ils vont nus, donc ils ne portent jamais ni haillons, ni vêtements sales et rapiécés. Leur corps est propre; d'ailleurs leur nudité les rend dispos à se jeter dans l'eau à tout moment. Ils ignorent le grand principe de la Propriété; donc, il n'y a pas chez eux de voleurs, d'assassins, d'empoisonneurs, de faussaires, d'usuriers et tout ce qui est méchant chez les civilisés.

Il faut, pour être impressionnés, voir les grands contrastes. Prenons la Sauvagerie sur le fait, nous trouvons: ~~sentiment~~ sentiment de chacun pour tous. Prenons la civilisation sur le fait, nous voyons que chacun ne songe qu'à soi. Cela ne veut pas dire qu'il faille retourner à l'état sauvage, mais cela veut dire qu'il faut sortir de l'état civilisé, pour une meilleure condition.

Pendant que nous sommes ici, une jeune fille de la 1re habitation, vient par terre, pour voir son amant, qui s'est embarqué avec nous, pour nous accompagner jusqu'au Pará. Elle lui fait des caresses dont nous sommes un tant soit peu touchés; mais au moment de notre départ, notre argonaute avait disparu avec sa séductrice.

Un Apiacá nommé par nos gens, Alexandre, était venu de Diamantino avec nous, ayant fui de chez un habitant qui le maltraitait. Il se cacha aussi dans la forêt, à l'instant de notre départ.

1828 - avril 21 Etant partis le matin, nous abordons vers les 3 heures de l'après-midi, à l'embouchure du Rio-dos-peixes, où nous campons de bonne heure, pour donner le temps à notre guide de pêcher.

Il y a dix ans qu'un prêtre appellé Padre Lopez, remonta cette rivière à la recherche d'une prétendue Serra, appellée Os Martyrios, que d'anciens certanistas ont dit avoir vue, annonçant qu'elle était la plus riche en or du Brésil. Or, une Serra se voit de loin; mais on n'a jamais pu la découvrir. Le Padre Lopez, un intrépide chercheur d'or l'a cherchée en vain. En remontant le Rio dos peixes, il eut à combattre une horde d'indiens appellés Tapanhumas, très sauvages, et en tua quelques-uns. Il retourna sur ses pas après avoir souffert la faim, perdu du monde par les combats les fièvres, et les désertions de quelques-uns de ses gens qui s'étaient avancés de retourner par terre au Diamantino.

Il avait emmené avec lui des Apiacás qui

l'avaient flatté de lui montrer un endroit où tout était or. Lorsqu'il arriva, il vit que tout n'était que Malacaxeta vermelha (Mica rouge).

1828 - avril 22. Caxoeira do Rebojo (tourbillon). C'est la première de l'Arinos qui exige des précautions. La riv.e déjà très large, est parsemée de grandes îles boisées. Les rives boisées aussi sans interruption, en sont trop uniformes. ~~Peu d'oiseaux dans l'air, et presque~~ Nous n'appercevons que peu d'oiseaux, et nous ne prenons que 7 ou 8 poissons; c'est parceque la riv.e est haute, les rives sont inondées, les plages couvertes: ainsi quand à St Paul, les eaux baissent, ~~ici~~ elles haussent ~~au Gram-sur~~ au nord de Matto-Grosso. Les privations et les maladies, me font regretter les ~~carrière de le~~ déserts de Porto-Félix à Cuyabá.

Cependant, nous voyons dans la journée, des montagnes à gauche et à droite.

Avril 23 - Partis au point du jour, nous passons à 7 heures, devant l'embouchure du Juruenna à gauche, riv.e aussi large que l'Arinos, auquel elle fait perdre le nom. Après ~~une~~ la jonction des deux fleuves, on ne distingue pas une pirogue d'une rive à l'autre. Largeur estimative, 450 brasses. Lorsque le vent est fort, les canots ne tiennent pas le milieu du fleuve.

Cependant, c'est justement ici, que nous trouvons un

Arinos Juruenna

Paresseux, traversant le Juruenna. Nous le prenons dans un canot, et le soir, nous l'attachons à un arbre; mais le lendemain il avait disparu.

Les îles sont en si grand nombre, que rarement nous voyons la terre-ferme. Quelques-unes ont deux lieues de longueur.

Notre pouso est le meilleur que nous avons rencontré depuis le Rio-Preto. Une plage de sable parsemée de rochers, ~~nous do~~ nous donne l'agrément de la promenade et du bain.

24. Infinité d'îles toute la journée. Arrivée à 4 heures à la dernière habitation des Apiacás sur le Juruenna.

On ne voit que peu de vieillards chez les indiens; ma

on n'en voit pas du tout chez les Apiacás. Un homme et une femme étaient les seuls de la tribu, qui pouvaient avoir de cinquante à soixante ans.

Un grain devint nous apporte la pluie et le tonnerre. Le Juruena, qui a ici 450 toises, devint agité comme la mer; les vagues brisent contre le rivage, et nous obligent à chercher conduire nos canots dans un abri. Une heure après, le vent avait cessé, le ciel était serein.

Les Apiacás parlent le Guarani, ou Lingua Geral Brasilica. Dans les Missions portugaises, aujourd'hui Brésiliennes, du Rio-Grande du Sud, et de la République du Paraguay, le peuple, et surtout la race indienne, parlent encore cette langue. A St. Paul, les Dames la parlaient entr'elles, il y a soixante ans; c'était la langue de l'intimité et des tendresses. J'ai entendu encore dans la bouche de quelques vieillards. Au Paraguay, elle est encore parlée par toutes les classes, mais comme autrefois à St. Paul, on ne la parle qu'en famille, car lorsqu'on est avec des étrangers, on ne parle que l'espagnol. Les tribus d'indiens, que j'ai vues, parlent chacune un langage qui leur est propre; mais à commencer des Apiacás, que j'ai vues, toutes les tribus du Juruena, du Tapajós et de l'Amazone, parlent le Guarani.

C'est, ce me semble, un problème ethnologique, que cette langue Guarani que l'on rencontre du Sud au Nord du Brésil. Était-elle répandue à l'époque de la découverte, ou a-t-elle été répandue par les Jésuites, ou par les envahisseurs, ou par les indiens eux-mêmes —

dans leurs migrations forcées pour fuir les portugais ? Ce problème devient encore plus important à résoudre quand on considère que tous les noms topographiques de toute la surface du Brésil, du sud au Nord, de l'Est à l'Ouest, sont en langue Guarani ; que tout le Paraguay, la République de l'Uruguay et les provinces N.E. de la Confédération Argentine, ont des noms Guaranis pour leurs fleuves, villes, &c. Ce grand fait se retrouve encore dans les Guyanes portugaise, (aujourd'hui Brésilienne), et française. Mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'on trouve à St. Domingue, une rivière Capivari, comme à St. Paul, et comme en d'autres provinces du Brésil. Le mot Caraïbe, des Antilles, est un mot de la langue Guarani.

1828 – avril 26. Nous quittons le matin, cette habitation des Apiacás, la dernière ~~du Juruena, et~~ de cette tribu sur le Juruena, et sur notre route.

Ile de toutes grandeurs pendant toute la journée vers les quatre heures, un grain nous oblige à nous réfugier dans un bras étroit du fleuve.

27 – Pays montueux ; rivière parsemée d'îles.

28 – Nos gens vont dans la forêt chercher de l'Embira pour faire des câbles pour le ~~traîne~~ passage des canots au Salto Augusto, dont nous commençons à nous approcher. Nous passons à 9 heures et, après avoir descendu deux ou trois détours, le son de la Buzina et un coup de fusil, nous annoncent des canots qui remontent la rivière. C'est un marchand de Diamantina, qui vient de Santarém. Il n'a qu'une petite Igarité, embarcation in usage sur l'Itamaca. Celle-ci est de la grandeur d'une chaloupe. Il y a deux frères du marchand et dix camarades, dont 3 sont des Apiacas.

Le marchand, qui nous a connus au Diamantino, est alité des fièvres depuis 8 jours. Il se traîne jusqu'à la tente de M. De Langsdorff, et, les yeux pleins de larmes, et avec des paroles entrecoupées de sanglots et de soupirs, il lui expose ses souffrances, son extrême faiblesse ; ~~mais~~ et puis après ; sa figure devient tout-à-coup rayonnante, et il lui exprime la joie qu'il éprouve de le rencontrer, pour recevoir des remèdes. Sa pâleur et sa maigreur dénotent assez qu'il a beaucoup souffert ; et il est si faible, qu'il ne peut même pas rester assis. Son jeune frère n'est pas moins malade que lui, mais il a plus de

courage.

Ces pauvres gens ont comme nous, la figure, le cou, les mains et les pieds couverts de piqûres de Piôes, (insecte ailé qu'on appelle aussi Mosquito polvora, parce qu'il n'est pas plus gros qu'un grain de poudre), et remplis de plaies, provenant de ces mêmes piqûres.

Les Burracheudos, autre insecte ailé, mais plus gros, fait encore plus souffrir, parce que la partie s'enflamme immédiatement, et cause une démangeaison à se gratter jusqu'au sang. Depuis le Rio-Preto, ils n'ont pas cessé de nous tourmenter. On est partout entouré d'une nuée de ces insectes. Ils entrent dans les yeux, le nez, les oreilles; et, quand on mange, ils entrent dans la bouche. Nous sommes toujours couverts, malgré la grande chaleur; nous faut-il agiter tout le jour, un linge, ou un panache de plumes, afin de les chasser. Ils disparaissent la nuit, mais ils reviennent avec le jour, pour recommencer leur diabolique tourment.

Ce fléau et la fièvre, nous donnent quelquefois des accès de rage.

La cargaison de l'Igarité, consiste en une douzaine de petites damejeannes de vin, cinq ou six caisses de genièvre; trois caisses de guaraná, trois sacs de sel, quelques objets de plus, et les vivres, qui en partant de Santarém, doivent suffire pour trois mois. Eh bien, avec si peu de marchandises, dix hommes qu'il faut payer et nourrir pendant six mois au moins, et aller et retour, et les frais à Santarém, un marchand espérait un bénéfice de 8400$000 rs.

1828. avril 29. Arrivés hier et cette nuit, en compagnie du marchand, aujourd'hui, M. le Consul lui donne un baroco de vivres et de remèdes, et nous partons: un quart d'heure après, nous arrivions à la Cazoeira de S. João da Barra.

C'est la première cazoeira remarquable que l'on rencontre sur cette route. Une île la partage en deux bras également agités. Nous abordons à la pointe sup.re de l'île, où nous établissons notre camp, et où nous déchargeons les canots. Les charges sont transportées à la pointe inférieure de l'île, par un chemin presque impraticable. Les canots passent par le canal de droite, mais un câble à la proue, un autre à la poupe, et tout le monde sur les câbles, tantôt sur les rochers, tantôt dans l'eau jusqu'à la ceinture.

1828-30-avril. On transporte MM. Langsdorff et Rubzoff, chacun dans son hamac, jusqu'au port inférieur. Nous nous empressons de partir, parce que les flots font battre les canots contre les rochers. Quelques minutes après nous avions gagné

le calme.

Une odeur fétide, me fait chercher des yeux, ce qui peut en être la cause : j'apperçois sur l'eau un ~~tapir mort~~ Anta morte, sur

lequel est un corbeau se repaissant de sa chair corrompue.

Le tapir a sans doute péri, pour avoir voulu traverser le fleuve au-dessus d'une caxoeira, où il a été entraîné. Son cadavre va rouler dans une ~~autre~~ autre caxoeira, mais le corbeau s'envolera dans les airs.

Déja nous entendons le bruit du Salto Augusto.

Nous passons à côté de deux tourbillons où l'on ne pourra tomber sans périr. Un passager prie et se signe : il est vrai que c'est un empoisonneur, un scélérat.

Nous passons une caxoeira, où les ~~[illegible]~~ vagues s'embarquent plusieurs fois. Le roulis met la barrague de mon canot, en danger de tomber. Cela signifie quelque chose, ~~[illegible]~~ pour un tronc d'arbre creusé, sans quille et ~~[illegible]~~ arrondi.

En peu d'instants, nous apperçevons les vapeurs blanchissantes qui s'élèvent du Salto-Augusto.

L'arrivage est très dangereux. Nous serrons rapidement la rive droite, et nous abordons à 200 toises du Salto. Le batelão seul, ne peut exécuter la même manœuvre, parce que monté par 3 hommes inhabiles, il est entraîné dans un tourbillon, d'où il peut sortir, mais pour tomber dans le courant dont la force est difficile à vaincre. Le pilote n'était plus maître de la poupe, qui avait tourné vers le Salto. Nous les croyons perdus ; un de nos pilotes leur crie de chercher à gagner l'île, qui est au milieu de la cataracte, île inabordable. Heureusement, les deux hommes de la proue ramèrent avec tant de force, que le batelão rentra dans le tourbillon c'est ce qui le sauva, car, profitant de la 1.re impulsion du bateau, et résistant avec force de rames, ils purent gagner notre rive à 40 brasses plus bas que nous.

Il y a quatre ans, un événement déplorable a eu lieu en vue des mêmes lieux où nous sommes, et un enfant de 14 ans, sauva sa vie par un grand trait de courage. Une monção qui remontait le fleuve ~~et tous les canots avaient déjà été traînés par terre jusqu'au pied supérieur du Salto, et avait déja traîné les canots par le varadouro, transporté les charges, etc. enfin, vaincu tous les travaux de ce pénible passage ; et comme~~ avait déja exécuté non seulement tous les travaux de ce Salto, mais encore ~~comme aussi~~ toutes les manœuvres pénibles qui sont particulières à cette rive penche

sur la cataracte. Ces manœuvres, dictées par la prudence, consistent en ce qui exige de plus grandes précautions en remontant, consistant en ce que, ~~deux hommes traînent la~~ la ligne un nombre suffisant d'hommes placés à terre, sur un câble amarré au canot, ~~le plus~~ où on ne met que deux ou trois hommes pour le gouverner, le traînant jusqu'à ce qu'il ait atteint ~~un point où nous tenons, et~~ un point où il n'y a plus de danger, et qui est celui où nous sommes. Or donc, tous les canots avaient déjà ~~atteint~~

remonté cette partie difficile de la rive ; il ne restait qu'un batelão, avec deux hommes, et un enfant de 14 ans. Malheureusement, la corde cassa, pendant qu'on traînait le bateau, et le courant l'emporta vers le salto. Ces pauvres gens allaient de la proue à la poupe, sans savoir ce qu'ils faisaient, et voyant la mort inévitable, ils levèrent les mains au ciel, en criant : Misericorde ! Parmi les témoins de ce malheur, des pilotes vieillis dans les dangers de cette navigation, se trouvèrent mal. Cependant l'enfant voit de loin, sur la crête du salto, un arbuste balancé par les ondes ; il se jette à la nage vers la branche et s'y attache, tandis que ses malheureux compagnons et la canot, sont lancés dans l'abîme ....

On s'empresse d'attacher ensemble tous les cables que l'on a ; on descend le long du rivage jusqu'au point le plus rapproché du salto, et de ce point, on lâche un canot retenu par le cable et monté par deux hommes, et l'enfant est sauvé.

Je reviens à mon journal.

Le Guide, les pilotes, contre-pilotes et Proeiros, tous gens d'élite, font descendre les canots l'un après l'autre, jusqu'à un point qui est plus bas, et reviennent à chaque fois par terre. Ils exécutent encore deux fois la même manoeuvre jusqu'au port, qui est justement au-dessus de la catarate.

En descendant un peu, et tournant à gauche, on est sur une plate-forme de rochers, d'où l'on voit cette catarate célèbre par sa grandeur, ses trois chûtes et les dangers qu'on y court. On peut tremper ses pieds dans l'écume du bord, et la vue ne s'étend plus que sur un vaste abyme blanc où le fleuve tombe avec un bruit de tonnerre où l'écume bouillonne et rugit en masses vivantes qui s'entrechoquent comme pour se dévorer, produisant une vapeur dense qui monte en six colonnes comme six volcans d'écume, éclatantes de blancheur, et se dissipe dans les airs. Les masses bondissent, courent, se précipitent dans une seconde chûte, ou de nouvelles colonnes mouvantes, montent dans les airs. Elles courent après vers une 3me chûte, après laquelle, le fleuve retrécit n'est plus qu'un sillage blanc, qui se perd derrière les rochers de la rive droite.

Par un contraste remarquable, en se tournant vers la gauche, les regards, encore éblouis de cet ouvrage éternel, tombent sur une anse ~~vide~~ remplie de vagues qui viennent se briser doucement sur la mouille verte de la plate-forme, et au-delà tombent mille filets d'eau, représente un amphithéâtre de trois rangs étagés de lyres aux cordes blanches, où la voix

on tombe et gémit sur la pierre, on sons éoliens qui se mêlent aux s'éteindre, avec les rugissements de la cataracte.

De l'autre côté de la grande chute, on voit l'île dont j'ai parlé plus haut. Entourée de précipices liquides, de vagues aussi grandes que celles de l'océan, cette île, inabordable de toutes parts, submergée à sa partie supérieure, et en partie cachée par les vapeurs de la chute, semble sortir de l'écume d'une vaste ~~cration~~ liquide. Elle est cependant couronnée d'une forêt de grands arbres. Mais quels êtres s'abritent sous leur ombrage? Aucun animal ne peut y arriver vivant. Cette île n'a jamais été foulée par aucun pied humain. Le sera-t-elle un jour, quand la civilisation aura pénétré dans ces contrées? Très probable que oui.

Derrière la pointe inférieure de l'île, on voit sortir l'autre moitié du fleuve, encore écumante, car, selon nos gens, la 2.me partie du Salto, cachée derrière l'île, est aussi grande que celle-ci. Tout ce tableau agité, est terminé par un cordon de forêt, invariable sur tous les fleuves et rivières où nous avons navigué.

Salto Augusto.

Nous nous établissons tout près du port inférieur, sur le bord d'une descente versant de 30°. Le Varadouro a 300 pas d'un port à l'autre. Nous avons tout près un cimetière où quarante personnes ont été enterrées l'année passée. Elles ont succombé aux sezões (fièvres intermittentes), qui attaquent les voyageurs sur ces fleuves mal sains. Une grande croix de 20 pieds de haut, a été plantée en ce lieu, afin de couvrir ces morts et cette terre, d'un respect religieux. Ce sentiment s'accroît ici du bruit et des convulsions de la cataracte, et la présence de la mort, n'est pas un des moindres traits de cette imposante nature.

Une odeur cadavérique qui vient du côté du cimetière,

nous fait découvrir la tombe d'un Apiacá qui, revenant de Tantarém avec le marchand que nous avons rencontré, est mort des fièvres à deux jours de voyage de son pays. Il y a sur sa tombe une ouverture qui doit avoir été faite par un essaim de mouches à miel, puisque nous en voyons entrer et sortir une grande quantité. Nous nous empressons de recouvrir de terre cette tombe.

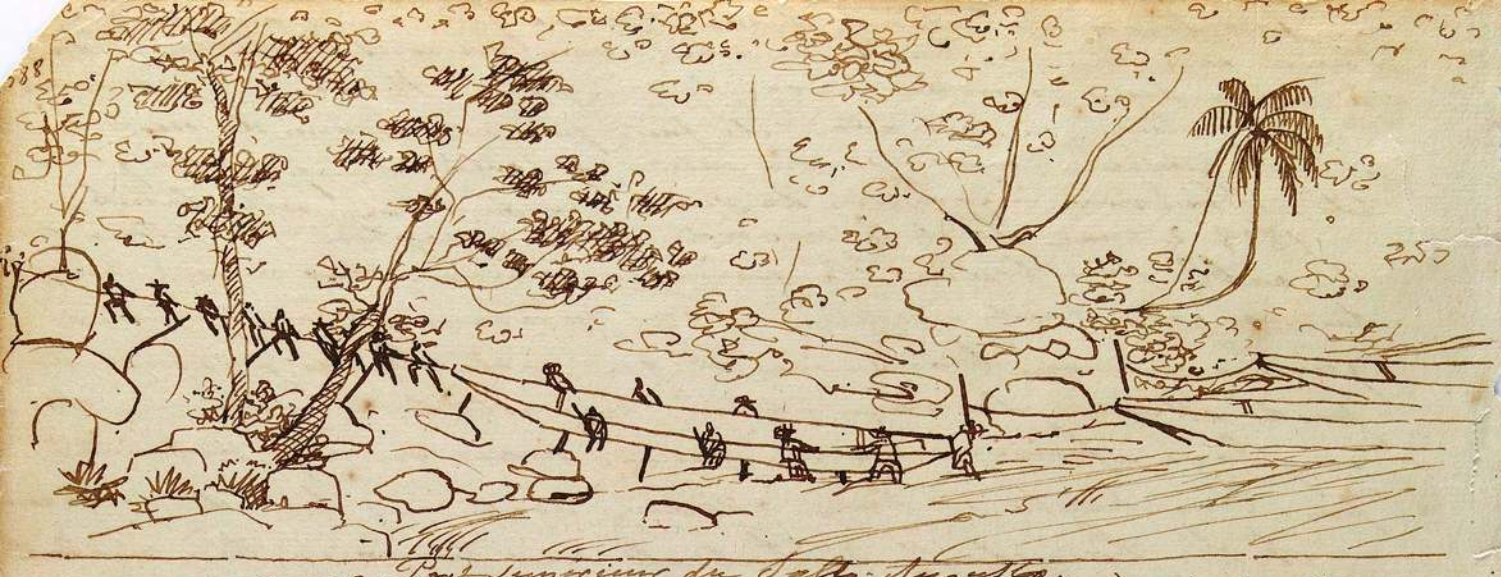
1828. 2 mai Tout le monde sans exception, se place sur le câble pour traîner le premier canot. ~~Les~~ mais les efforts de nos gens sont inutiles. Nous n'avons qu'un palan que nous avons trouvé ici, et qui a été laissé par nos prédécesseurs. La roue casse; le reste de la journée est employé à faire une autre roue, mais on n'y parvient pas. Une hache et deux ciseaux sont mis hors de service.

MM. Langsdorff et Rubzoff sont toujours très malades. Leur faiblesse est si grande, qu'ils ne peuvent pas sortir

du hamac. Manque absolu d'appétit. Les frissons leur viennent tous les jours à la même heure avec une telle violence, qu'ils leur arrachent des cris saccadés, involontaires, et qu'ils font des sauts dans leur hamac, qui agitent les arbres où leurs hamacs et leurs tentes sont attachés.

Quant à moi, je suis rétabli, mais une expédition que je fais dans la journée, et où je suis surpris par un orage, me cause une rechûte subite.

Voulant voir la partie du salto qui est derrière l'île



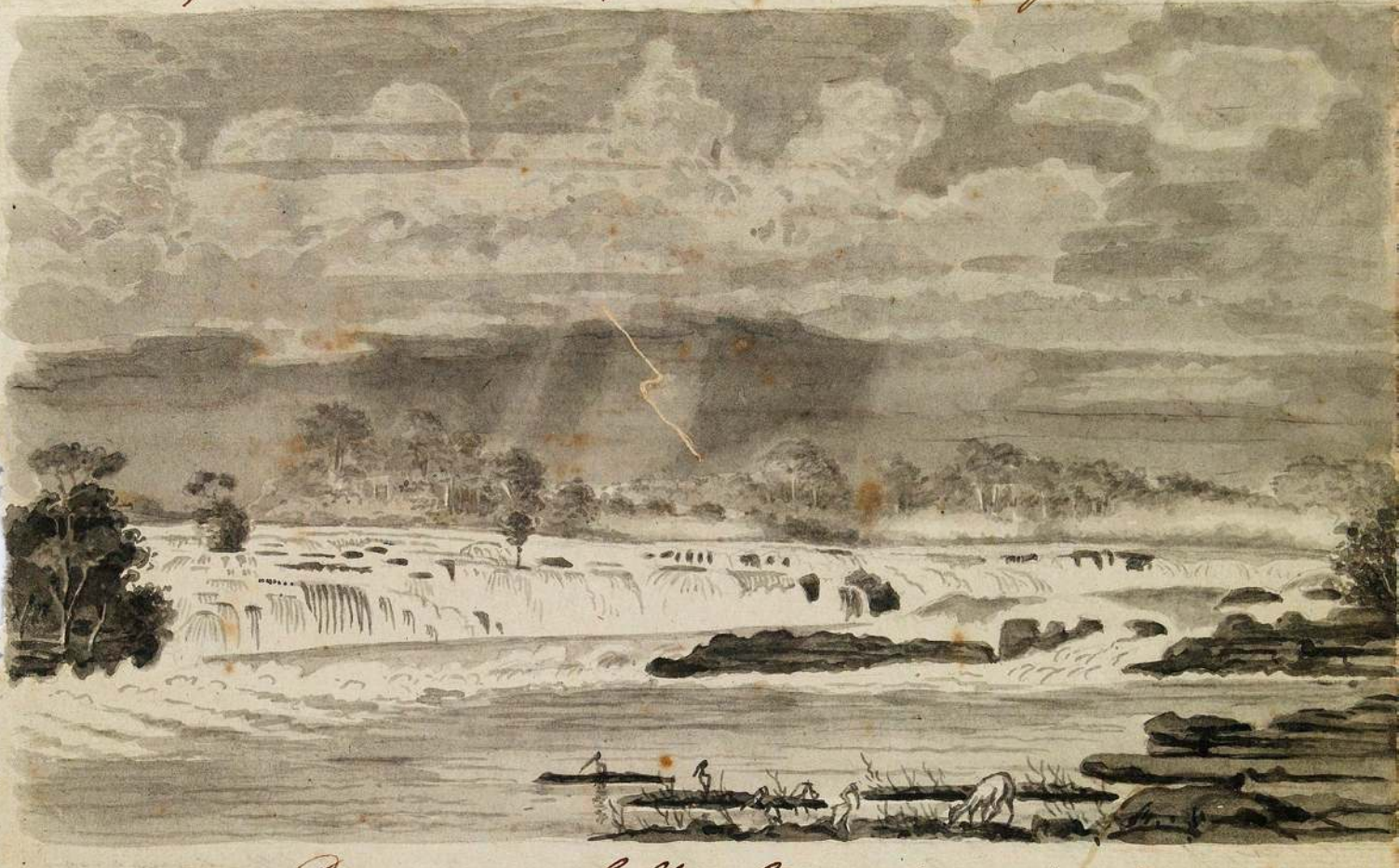
Port supérieur du Salto-Augusto

je passe le fleuve vers les quatre heures de l'après-midi, dans une canoinha, avec le Guide et un camarade, dans un endroit où le fleuve est déjà assez navigable. Je découvre en effet une 2.me partie de la chûte, deux fois aussi large que la première; — mais je n'en vois pas la fin, parce qu'elle ~~est co~~ se perd derrière les arbres et les rochers de la rive gauche. Cette chûte est très large, parce qu'elle coupe le fleuve obliquement, comme on peut le voir par le plan approximatif.

Un orage se forme sur nos têtes; mais je suis retenu par le travail de prendre la vue, et le

Guide l'est aussi par le plaisir de pêcher du gros poisson, car on en prend toujours auprès des grandes chûtes. Je n'ai que le temps de faire une ébauche en toute hâte, et l'orage fond sur nous avec tant de force, qu'avant d'avoir gagné notre canot, en courant sur les rochers, nous sommes déjà trempés jusqu'aux os. Je me dépouille de tous mes vêtements, dans l'idée qu'étant mouillés et froids, ils peuvent me faire du mal, et je me mets à ramer avec le plat de mes mains, afin de conserver mon sang en mouvement, et ne pas me laisser surprendre par la pluie et le vent. Cependant j'arrive

transi de froid sous ma tente. Le manteau et la couverte m'échauffent à peine. J'ai toute la nuit, la fièvre, un grand mal de tête, une faiblesse extrême, enfin, tous les symptômes des fièvres intermittentes. En effet, j'en suis nouvellement attaqué, et j'en ai été bien maltraité pendant 10 jours; mais j'allais autant que mes compagnons, puisque je pouvais les soigner, et leur donner le bras. J'ai eu insolite plus ou moins, les frissons et la fièvre jusqu'à Santarém.



Partie du Salto-Augusto, qui est au dela de l'île.

1828. mai 3. On traîne le 1er canot, avec bien de peine jusqu'aux deux-tiers du chemin, en face du cimetière. Le 4, on traîne le même canot et le batelão jusqu'à notre camp, et on met le 2e canot hors de l'eau.

5. On traîne le 2e canot jusques près du camp. La 2e roue du palan casse aussi, et nos gens ne font plus rien le reste du jour. Un passager, nommé Carvalho, tombe malade. Sur 34 personnes, nous ne sommes que 15 en santé, et sur ce nombre, huit seulement ont échappé aux fièvres.

J'ai encore la force de tuer un Piraraca, poisson de deux pieds et demi de long, et peu estimé.

6. On met le 2e canot à l'eau. Peu s'en est fallu qu'à la 1re roue il ne se brisât contre les roches,

1° parce que nos gens, ne pouvant le retenir, le laissaient descendre par le plan incliné. Ils n'ont que le temps de se sauver, en sautant à gauche et à droite sur les roches au risque de se casser les jambes. Cela ne les rend pas plus prudents quand ils traînent le bateau, parce que l'ayant amené jusqu'au commencement de la descente, quelque chose empêchait qu'il allât en avant. Tout le monde redouble d'efforts. Tout-à-coup, le bateau cède ; mais nos gens, au lieu de prendre des précautions, continuent à pousser en courant et en jetant des cris. Cela donne un tel élan au canot, qu'il allait les écraser tous, s'ils ne lâchaient le câble, et ne se sauvaient du côté de la forêt. Le canot fut se mettre en pièces contre les roches de la rive. La perte fut grande ; c'était notre meilleure embarcation ; nous allions passer beaucoup de cascades très périlleuses, et nous avions

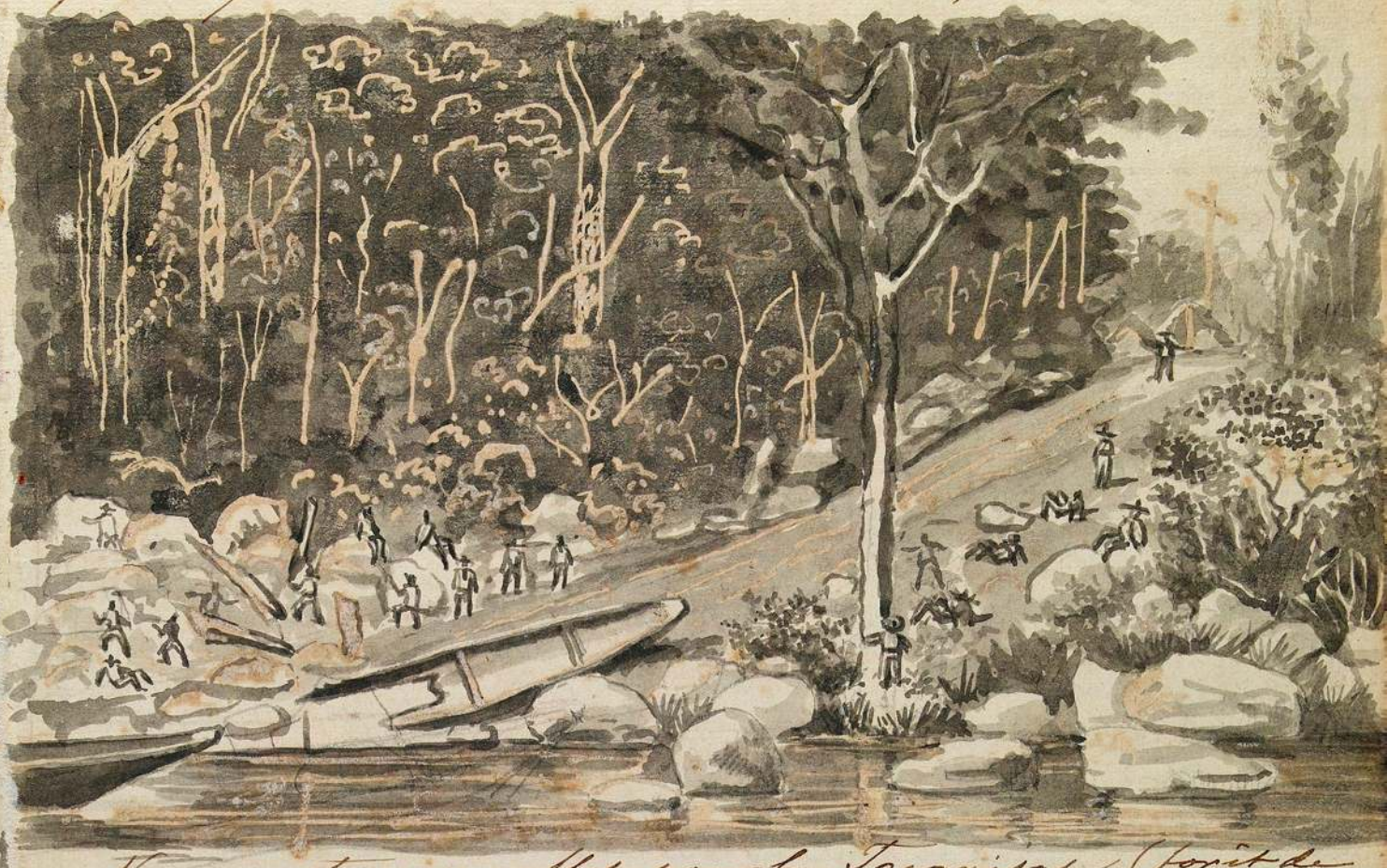
beaucoup d'effets.

Ici, j'ai cessé d'écrire mon journal, à cause des fièvres. Je l'ai continué à Sautaréau, de souvenir. C'est pourquoi on ne verra plus de dates.

Nous oublions même le jour du mois, tant nous sommes tous malades.

Le lendemain du 6, on pousse le 2me canot avec précaution, mais si peu de savoir, qu'on est encore obligé de lâcher le câble, ne pouvant retenir le canot. Par un bonheur extrême, il ne se casse que la proue. M. De Langsdorff se mit dans une forte colère contre nos gens, et surtout contre le Guide, qui est cause de bien de sinistres dans ce voyage. Le reste du jour et le jour suivant jusqu'à midi, sont employés à réparer le canot. On surcharge ensuite les deux canots restants, de ce que l'on put de la charge du canot perdu, et le reste, nous le laissons à terre sous une tente. M. le Consul s'étant proposé de s'arrêter à une lieue plus bas, dans un bois appellé Jocarisal, pour faire un canot, et étant

faile après, de faire chercher ces effets et provisions.



Nous partons en effet pour le Tocarisal (forêt de Tocarís), où nous arrivons après une heure de navigation. Devant y rester plusieurs jours, M.r de Langsdorff fait abattre pendant deux jours, plusieurs grands arbres, afin d'éclaircir le camp, qui est sur une pente rapide et par conséquent incommode. Le 3.me jour, nos gens trouvent un Tocarí convenable pour faire le canot, à 300 pas de notre camp, dans la forêt. Ils emploient toute la journée à l'abattre.

Les dimensions de la longueur du tronc, suffisent pour la longueur du canot, qui doit être de 25 pas de long. La largeur et qui doit avoir quatre pieds et demi de largeur. Tous nos canots sont faits du bois de Tocarí, qui est cependant très cassant; témoins le 2.e canot et la proue du 3.e, qui ont sauté en éclats comme du verre.

Cet arbre, qui s'élève au-dessus de tous les autres; dont les branches et le feuillage épais couronnent un tronc droit comme une colonne, et qui est d'une grosseur que souvent cinq hommes ne peuvent embrasser, porte un fruit qui a la grandeur d'un grand coco du Bahia. La coque en est encore plus dure. Il faut savoir manier une hache pour l'ouvrir,

Le ciel est obscur sur nos têtes; des masses de nuages arrondis et relevés en haut, forment une arc qui embrasse les deux points extrêmes de l'horizon. Cet arc, sombre à l'intérieur, est découpé en stalactites à sa contour: des colonnes plus sombres de pluie, que le vent fait pencher vers la gauche. La foudre éclate; les cataractes du ciel sont ouvertes; mais le paysage en dessous n'en est que plus resplendissant. Deux masses de grands arbres sombres aussi, couronnent le fleuve, transformé en une longue nappe blanche, dont le bord pendant travers en ligne droite tout le riche paysage. Si les colonnes de pluie penchent vers la gauche, les milles îles mouvantes de la rivière penchent vers la droite. Plus bas, toutes les eaux courent à reprendre vers la gauche; c'est-à-dire, vers l'île; c'est que elles sont forcées par un récif de 14 pieds de haut, qui les contient jusqu'au niveau de sa longueur, mais qui en absorbe depuis ce point jusqu'à l'île. C'est la qui forme la 2.me chûte qui n'en fait qu'une seule, avec la 2.me chûte déjà mentionnée.

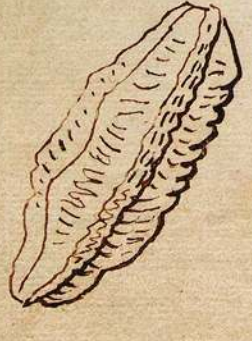
En deçà du récif, et le couvrant comme de gauche, la rivière est presque calme.

Cette chûte ne représente pas le Chaos, comme sa compagne de droite. On ne voit pas monter une seule colonne de vapeur dense; mais en revanche, des vapeurs légères, horizontales, planent sur la chûte comme un mirage, surtout à droite, où la chûte n'est plus qu'un foyer de blancheur.

Et si on veut l'ouvrir en rond, il faut employer une scie.

Après l'avoir ouvert, on trouve dedans 15 ou 20 noix de la figure et grandeur ci contre; — dont l'coque est plus dure que celle d'une noix, et qui renferment une amende recouverte d'une pellicule brune qui l'on ne détache pas facilement. L'amende, une fois dépouillée de cette pellicule est d'un goût agréable, goût de très délicieux.

Le fruit du Tocaré est d'une grande ressource pour le sauvage et le voyageur: ce grand arbre en produit immensément, et un seul coco suffit pour rassasier un homme.



Cet arbre si élevé, portant des fruits si lourds, donne des craintes aux êtres qui passent dessous. La chûte d'un coco sur la tête d'un homme, le renverserait sans connaissance. Les animaux

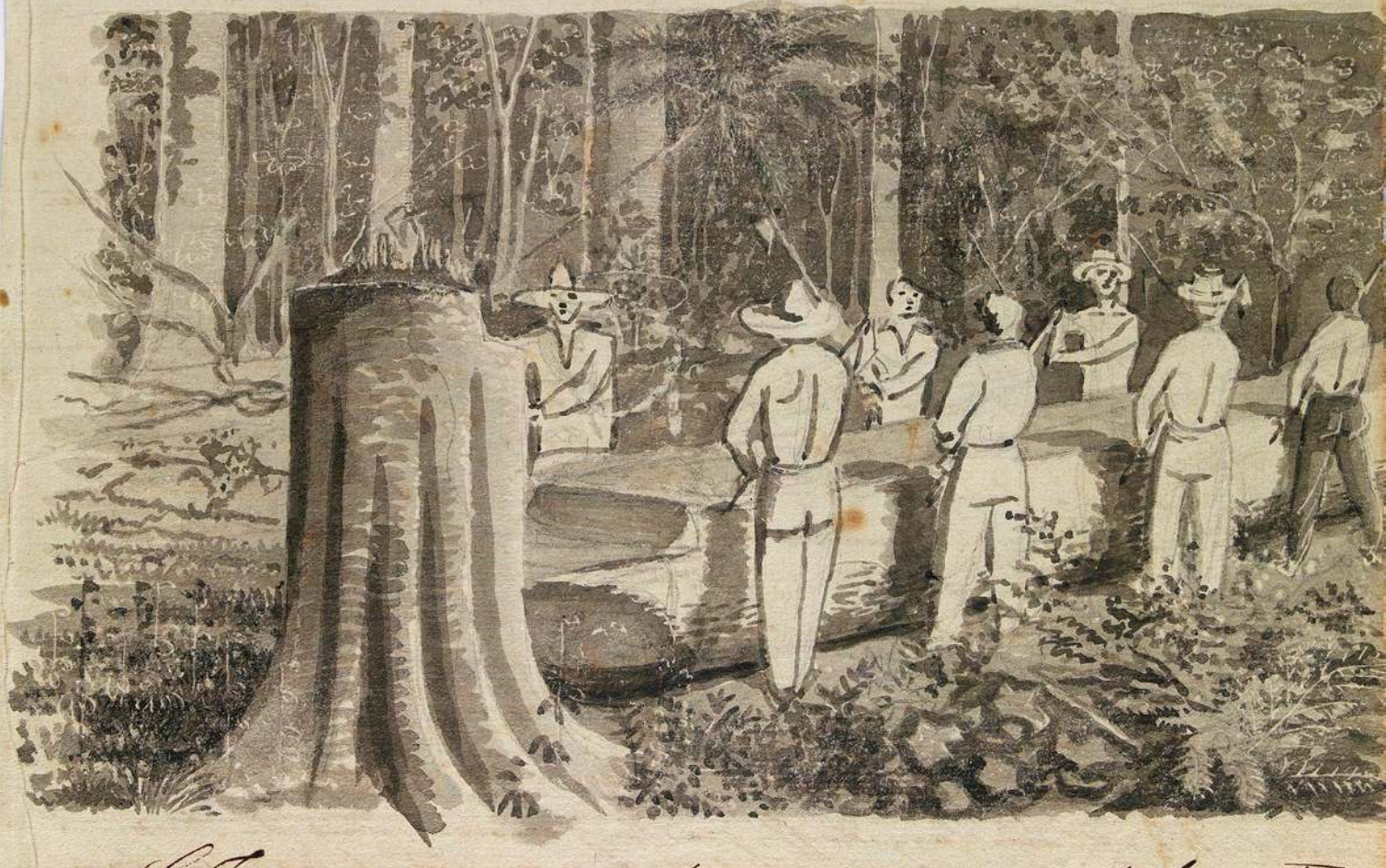
qui se nourrissait de ce fruit, saisissant l'empressement de saisir le fruit aussitôt qu'ils trouvent à terre, et s'éloignait à la hâte, pour le manger sans crainte.

Le jour, la nuit, quand il vente, nous entendons tomber ces fruits, qui font un bruit sourd, en frappant à terre. Quand nos gens allaient travailler au canot, ce n'était pas sans précaution qu'ils traversaient la forêt, et s'il survenait de moindre vent, ils se mettaient à courir. Quand j'y allais moi-même, je ne me fiais pas à mon chapeau de paille du Chili, ni à mon manteau, parce qu'ils n'auraient pas empêché que je me fusse démettre une épaule; et mes craintes étaient d'autant plus fondées, que j'entendais quelquefois tomber ces fruits à droite et à gauche.

Quand nous étions au Diamantino, M. de Langsdorff se fesait une fête de penser qu'il allait voir le Tocari. C'est un arbre, disait-il, presque inconnu des savants. Pas en Europe. Des savants m'ont recommandé de leur en donner tous les détails possibles.

Je n'ai pu en dessiner que le fruit et la feuille, longue d'un pied, et pendante.

L'arbre que nos gens ont abattu pour faire le canot, en entraîna d'autres dans sa chute, en fesant un bruit de tonnerre, dont l'écho s'est prolongé au loin, dans ces forêts solitaires.



Le Juruena a ici un lit profond, et court davantage. C'est parce qu'il est encaissé entre deux collines dont celle qui nous est opposée, est, comme la nôtre, couverte d'arbres et abrupte.

Nos gens mettent onze jours à faire le canot, et ce temps

nous semble bien triste, à cause des maladies, et de l'ennui d'être retenus dans une forêt. Je retourne au Salto-Augusto, pour prendre la vue de la 2.me partie, et je rejoins le camp, 24 heures après mon départ. Les maladies nous affligent, les moustiques, tourment infernal, nous arrachent le repos. Une pluie battante qui dure des journées entières, nous trempe jusque sous nos tentes. La chasse et la pêche ne produisent rien; tout concourt à nous rendre le séjour de cette forêt bien désagréable. Nous sommes réduits à prendre du bouillon des Coatás et des Barrigudos, deux espèces de singes qui, à la vérité, sont ici en abondance, sans doute, à cause du fruit du Tocari, ce bouillon est excellent; Malgré que la maladie ait émoussé en nous l'appétit et le goût; malgré ma répugnance pour la chair des singes, je sens que mon

Coatá.

Noir tirant leger.t sur le roux carminé, principalement aux parties intérieures des bras, des cuisses et des jambes. Il n'a pas de pouces aux mains.

je sens que mon estomac affaibli se trouve bien de la vertu restaurante.

Je s'ai manifesté l'état désastreux où est tombé M.r de Langsdorff; c'est-à-dire, la perte de la mémoire et un dérangement des idées, par suite des accès des fièvres intermittentes. Cet état, dont il ne s'est plus rétabli pendant tout le temps que j'ai continué d'être avec lui, nous a forcé à nous rendre au Para, et à retourner à Rio-de-Janeiro, terminant ainsi un voyage dont le plan était si vaste avant ce malheur, que nous devions remonter l'Amazone, le Rio-Negro, passer à l'Orenoque, par le canal naturel de Cassiquiare; explorer Caracas et les Guyanes, revenir au Para, et retourner à Rio-de-Janeiro, en traversant les provinces orientales du Brésil. Peut-être aurions-nous pris une autre direction, telle que par le Pérou et le Chili, parce que le temps et la route n'étaient pas fixés à M.r De Langsdorff, par le gouvernement de Russie.

Vers le 6.e ou 7.e jour de notre station au Tocarisal, une troupe de Manduruccus passait dans la forêt qui est en face de notre camp, de l'autre côté de la rivière. Un contre-pilote qui chassait les découvrit, et nous en amena trois dans le petit canot. Il

fut en cherchant d'autres à plusieurs reprises, et un peu de temps nous eûmes vingt sauvages dans notre camp, parmi lesquels deux vieilles femmes et une jeune fille. Il nous était resté un plus grand nombre sur l'autre rive, composé pour la plupart de femmes et d'enfants. ~~Le~~ Camp Les nôtres vinrent aussi avec leurs compagnons, leurs arcs, leurs flèches et leur simple bagage.

Ils se présentèrent avec des démonstrations de contentement de nous voir. Ils sont nus comme les Apiacás. Leur usage est de se raser les cheveux, laissant une touffe ronde et courte au-dessus du front, et laissant croître les cheveux de derrière la tête.

Ils se noircissent la figure de différentes manières avec le Genipapo, dont le suc donne une couleur comme l'encre à écrire.

Ils se font un tatouage sur la figure, les épaules, le cou et la poitrine, qui semble être une distinction de leur tribu.

Quelquefois ils se font encore des lignes verticales sur quelques parties du corps.

Un de ces sauvages portait

Indien Mandurucú

Visite des Mandurucús à notre camp du Tocantins

sous le bras un morceau de rôti de Taitétée (petit cochon sauvage) enveloppé de feuilles sèches. La vue de ce mets, qui avait mine d'être excellent, réveilla tout-à-coup mon appétit éteint depuis plusieurs jours par la maladie. Je le demandai au sauvage qui me le donna promptement. MM. Langsdorff et Rubzoff, encore plus dégoûtés que moi, en mangèrent avec le même plaisir. Apprêté sans sel et sans rien autre chose nous trouvons ce rôti excellent. Sa bonté provient de la manière que ces indiens le font cuire: ils l'enveloppent de feuilles, l'embrochent à un bois long qu'ils placent près du feu à distance du feu, près du feu. Si le feu est grand, ils ne l'approchent que très peu, et s'il est faible, ils le mettent fort près. La cuisson est si lente, qu'elle dure quelquefois deux jours. De cette manière la viande devient fort tendre, et les feuilles conservent le jus en préservant de la fumée.

Ces sauvages, dont l'un d'eux a relevé notre appétit délabré par la souffrance, sont presque affamés à cause de leur marche qui dura depuis quelques jours. Nous leur donnons un bon repas, et ils repassent le fleuve, après avoir pris congé de nous.

Ces sauvages étant fixés à quelques jours de voyage d'ici, sur les rives du Tapajós, où ils cultivent le manioc, que des marchands du Pará viennent acheter, nous faisons beaucoup de conjectures sur leur apparition dans des lieux qu'ils ne visitent jamais; mais comme nous savions par le marchand que nous avons rencontré le 28 avril, qu'ils avaient tué un Brésilien malfaiteur qui ruinait leurs plantations, nous jugeons que la crainte d'être poursuivis les a forcés de quitter leurs habitations, peu éloignées des établissements brésiliens. Tout-à-coup, nous nous rappellons la tente, les effets et les provisions que nous avons laissés au Salto, et, craignant que ces sauvages ne les découvrent et s'en emparent, au même instant nous faisons décharger un canot, et nous ordonnons au Guide d'aller les chercher avec six hommes; mais la journée étant déjà avancée, il ne part que le lendemain, et revient le soir nous apprendre que les Mandurucús ont déjà passé, qu'il n'a plus trouvé la farine de maïs, que quelques caisses ont été défoncées, et qu'on a enlevé les objets de parure, les arcs et flèches que nous avons reçu des Apiacás, un filet pour pêcher, et autres objets. Le Guide nous rapporta la tente et le reste des effets. Nous nous étonnons d'apprendre

qu'ils ont laissé les haricots, dont il y en avait cinq sacs, et que pour enlever les sacs vides, ils ont mis les haricots dans les broacas (sacs de cuir).

Enfin, après 12 jours de halte au Tocaria, nous lançons notre embarcation à la mer, et nous partons, bien contents de quitter ces déserts disgracieux.

Bonne navigation toute la journée; point de cazoeiras ni de courants. Arrivée le soir à la cazoeira das Furnas, où nous sommes rejoints par une Ygarité qui remonte le fleuve.

Cette petite embarcation, équipée de 8 hommes, appartient à trois marchands qui ont laissé leurs montées en arrière impatients de se délivrer des maux qu'ils endurent ici, et aussi pour ne pas être exposés aux insolences et aux insultes de leurs rameurs, gens qui, une fois entrés dans le sertão, perdent toute espèce de frein, au point d'engager les caisses en présence de leurs patrons, d'en tirer des bouteilles de vin et d'eau-de-vie, et de s'enivrer, en ajoutant le sarcasme à de telles infamies. Nos gens nous font bien quelques larcins, mais ils ne nous manquent jamais de respect, parce qu'ils ont craint M. de Langsdorff, qui dès le commencement leur a montré de la sévérité, et parce qu'ils le considèrent comme un Général.

Ces pauvres marchands sont dans un état pitoyable. N'étant pas pourvus de gants ni de bottes, ils ont les mains, les pieds et les jambes couverts de plaies, à cause des piqûres enflammées des piôes et Burrachudos.

Ils nous apprennent que nous en sommes au 20 mai 1828. mai 21 — L'Ygarité se remet à remonter le fleuve, et nous nous préparons à descendre la cazoeira. Le Guide et les pilotes vont d'abord dans le canot-neuf, pour voir si les rochers du canal sont à découvert ou submergés. Ils reviennent pour passer le premier canot, et telle est la longueur de la cazoeira, qu'ils ne reviennent qu'une heure après pour passer mon canot. Nous nous lançons au milieu de rebojos; les eaux n'ont pas de direction fixe; leur surface est coupée de sillons tortueux; elles montent du fond, et se répandent comme de l'huile quand elle bout. Tandis que je remarquais cela, je m'aperçus que le canot allait plus vîte; je regarde sur l'avant, et je vois un canal étroit et incliné où les eaux courent très vîte. Nous y entrons: le canot plonge s'incline, le canot court à tout moment inondé; il bondit au milieu de l'écume, qui jaillit des deux côtés comme du vent. Le Pilote et son aide sur l'arrière; le Proeiro et les rameurs sur l'avant déploient une grande adresse pour virer à tout instant, selon les détours et les dange-

de ce canal étroit. Nous en sortons enfin, et nous abordons paisiblement à gauche, sur une plage, où les gens du 1er canot ont déjà suspendu leurs hamacs, et étendu leur linge.

Nous oublions nouvellement le jour du mois, tant nous sommes malades. Nous passons plusieurs cazoeiras dont je ne me rappelle pas le nom et les périls.

Je me souviens que quelques jours après notre départ des Furnas, notre batelão a manqué se perdre sur une cazoeira. Au sortir de celle de S. Luca, mon canot manque de tomber dans un rebojo affreux ; entonnoir où un canot disparaît tout entier, et d'où le meilleur nageur ne saurait se sauver. C'est ainsi que plusieurs canots se sont perdus à S. Lucas, avec leur monde.

Dans ces parages, toutes les cazoeiras sont criminelles, selon l'expression de nos gens ; c'est-à-dire qu'il y a eu des sinistres.

Le jour de notre départ de S. Luca, nous passons dans l'après midi la cazoeira S. Raphael. Tous les canots sont déjà au port inférieur sur la gauche, où nous nous arrêtons pour attendre la canoinha. La nuit vient presque sans être précédée de crépuscule, comme c'est l'ordinaire sous ces latitudes, et la canoinha ne paraît pas. Nous supposons qu'elle a naufragé dans un canal étroit et agité, qui sépare deux îles, et que les trois hommes qui la montaient se sont sauvés sur le bord. Il fait nuit, Nous ne pouvions pas remonter pour aller à leur recherche, sans nous perdre aussi. On somma la Curina pendant toute la soirée, pour avertir ces pauvres gens, que nous n'étions pas loin. Au jour, je m'embarque avec le Guide et trois hommes pour aller à leur recherche et nous remontons la cazoeira avec difficulté. Tandis que mes gens travaillent, je tire des coups de fusil et je somme la Curina, mais personne ne répond.

Nous remontons jusqu'à S. Luca, où on les avait encore vus, mais rien ne répondant à nos signaux, nous retournons aux canots, bien attristés de l'inutilité de nos recherches. M. de Langsdorff en éprouva une grande peine.

Partis à 10 heures, nous abordons à midi, à une grande cazoeira. Le premier rameur qui saute sur la plage, s'écrie : Rasto de Joaquim zinho ! Voici les traces de Joaquim Vieira ! c'était le nom de l'un des hommes perdus, créole que nous avions amené d'Ité, et bon chasseur. Nous accourons pour voir, mais nous sommes tristement détrompés, voyant sur le sable beaucoup d'empreintes de pieds d'hommes, de femmes et d'enfants. Les Mandurucús ont

passé la veille, et un feu qu'ils ont allumé n'est pas encore tout à fait éteint.

Le lendemain, le Guide et un chasseur retournent par terre à S. Rafael, en suivant la rive droite et faisant des signaux, pour tâcher de retrouver les naufragés. Cette mesure est encore infructueuse.

Départ à midi, et arrivée une demi heure après à une autre cazoeira non moins périlleuse. Le Guide, après l'avoir visitée, dit que l'on peut passer les canots à demi-charge. MM. Langsdorff et Rubroff, sont, comme à l'ordinaire, transportés dans leurs hamacs. Je m'embarque dans le 1.er canot, pour observer le passage, car le Guide ne m'inspire pas de confiance. Il est si pressé qu'il met plus d'une fois les canots en péril.

Nous descendons avec la vitesse d'un cheval; le tangage est le plus fort possible. La proue perce les ~~ondes~~ vagues, qui entrent, et inondent tout. Au moment de sortir du canal, nous manquons nous perdre. Il y a à la sortie, une chûte de cinq pieds de haut que l'on ne descend qu'après

avoir tiré le reste de la cargaison. ~~On aborde~~ Il faut pour cela aborder sur la rive droite; mais le canot emporté, tombe et se submerge; on ne voit plus que les bords au milieu de l'écume: heureusement ~~dur~~ nous pouvons jeter une amarre à terre, et tout le monde aide à nous sauver.

Le lendemain, charges et canots étaient au port inférieur d'où l'on voit la grande cazoeira appellée Canal do Inferno, et on entend le bruit de ses flots.

Nous nous y transportons En moins d'un quart d'heure ~~nous nous~~

Une des moncões des marchands de l'Igarité, composée de quatre canots chargés de marchandises, venant de Santarém, arrive au Canal do Inferno, pendant que nous y sommes.

Passage de la caxoeira appellée Misericordia et arrivée le lendemain matin à S. Florencio, l'une des plus grandes caxoeiras de ces parages. Elle est partagée en deux bras par une île boisée en amont, et terminée en aval par une belle plage où nous ~~nous~~ campons commodément. Pendant que nous y sommes, arrive la 2e monção des marchands, composée de sept canots, et plus de cinquante personnes. Ces rencontres ne nous sont pas agréables; notre Guide et nos pilotes négligent trop leur devoir.

Après trois jours de halte à S. Florencio, nous partons pour la grande caxoeira ou Salto de S. Simão de Gibraltar, ~~où~~ au-dessus ~~duquel~~ de laquelle nous trouvons une monção de 9 canots et 70 personnes.

Caxoeira de S. Florencio.

Le lendemain, cette monção se remet en marche. Les sept premiers canots traversent heureusement le canal. Le 8e court trois fois le danger d'être entraîné dans la chûte, où il aurait péri. Les gens courent de la poupe à la proue sans savoir ce qu'ils font; et ce qui les sauve à chaque fois, ce sont les efforts du 9e canot qui est encore au port, pour leur donner le bout d'une longue perche.

Mais ce qui est touchant c'est de voir l'anxiété d'un passager du canot, qui a sa femme et ses deux enfants en bas-âge auprès de lui. Il court où il croit être utile; il

~~aide ses compagnons~~ emploie toutes ses forces pour aider ses compagnons. Enfin, le pilote cherche un autre passage et traverse le canal.

Après le Salto Augusto, S. Simon de Gibraltar est la plus laborieuse de toutes les caxoeiras de cette navigation, parce qu'elle est très longue, remplie de chûtes et coupée par deux Saltos de dix pieds chacun. Les canots sont en partie traînés à sec sur les rochers. Le descarregador est le plus long de toute la carrière du Diamantino ~~au~~ Parés à Santarém. Ce n'est qu'après quatre jours de travaux que nous quittons cette pénible caxoeira, et le même jour de notre départ, nous passons sans nous arrêter la caxoeira de Todos os Santos.

A ces pénibles travaux succèdent deux jours et deux nuits de calme plat, pendant lesquels nous voguons paisiblement le jour, ne touchant à terre que pour apprêter nos repas, et nous laissant entraîner la nuit par le paisible courant, sans autre soin que celui d'une sentinelle dans chaque embarcation.

Mais le 3me jour nous entrons dans une infinité de bancs de rochers, d'écueils et de courants, où nous courrons des dangers plus grands qu'aux caxoeiras, par le motif qu'étant d'un quart jusqu'à demi lieue de longueur, ils n'ont pas de descarregador, et ne permettent pas d'alléger les canots. Ces bas-fonds sont considérés comme la partie la plus périlleuse du voyage.

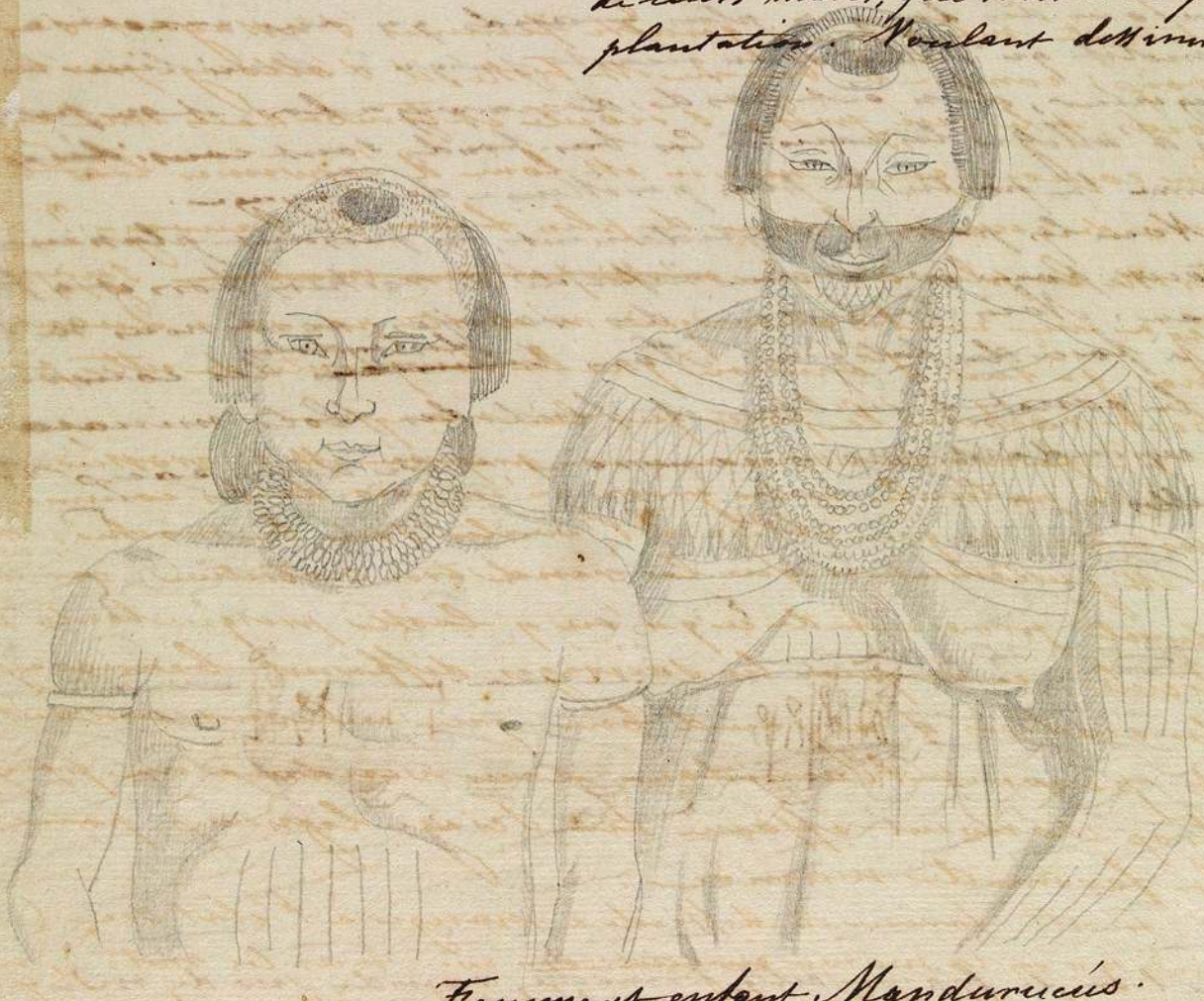
Nous les passons rapidement, en faisant plusieurs détours pour éviter une infinité de rochers hors et à fleur d'eau. Nous traversons des rebojos, dont nous ne sortons qu'à force de fatigues. Nous ~~traversons~~ descendons des courants où le canot s'incline et fend des flots menaçants et cependant nous courrons entre deux eaux tranquilles.

Que l'on se figure cette marche rapide sur de minces canots, au milieu de mille écueils. Les pilotes crient sans relâche, et cela dure quelquefois une heure entière parce que nous allons diagonalement, en nous approchant tantôt d'une rive, tantôt d'une autre, comme un navire qui fait des bordées dans un canal étroit.

9.me Cahier.

Septembre 1858.

Mai 1828. Nous avons encore une demi-journée et une nuit de rio-morto, et nous entrons dans le pays des Mandurucús, dont nous voyons quelques habitations sur les rives, et qui en ont d'autres plus considérables dans l'intérieur, à gauche. Nous abordons à deux de ces habitations: la première consiste en trois ou quatre cabanes près lesquelles on voit une petite plantation de manioc et de coton. J'entre dans l'une de ces cabanes, et y trouve cinq femmes avec autant d'enfants, assises dans des hamacs et vêtues seulement d'une jupe de coton que les marchands leur vendent en échange de provisions. Elles ont le cou rempli de colliers de graines de graminées ou de grains de verre qu'elles ont aussi des marchands. Cependant elles semblent être fâchées de notre visite, peut être à cause de l'absence de leurs maris, qui sont à la grande plantation. Voulant dessiner ce



Femme et enfant Mandurucús.

groupe, je vais au canot chercher mon album, mais à mon retour je trouve la porte fermée et nos gens en dehors de la cabane. Je l'ouvre doucement mais ces femmes avaient allumé du feu et fait une si épaisse fumée, que je ne suis pas tenté d'entrer.

Bien différentes des Apiacás, dumoins dans cette occasion, car femmes avaient fait de la farine pour nous traiter.

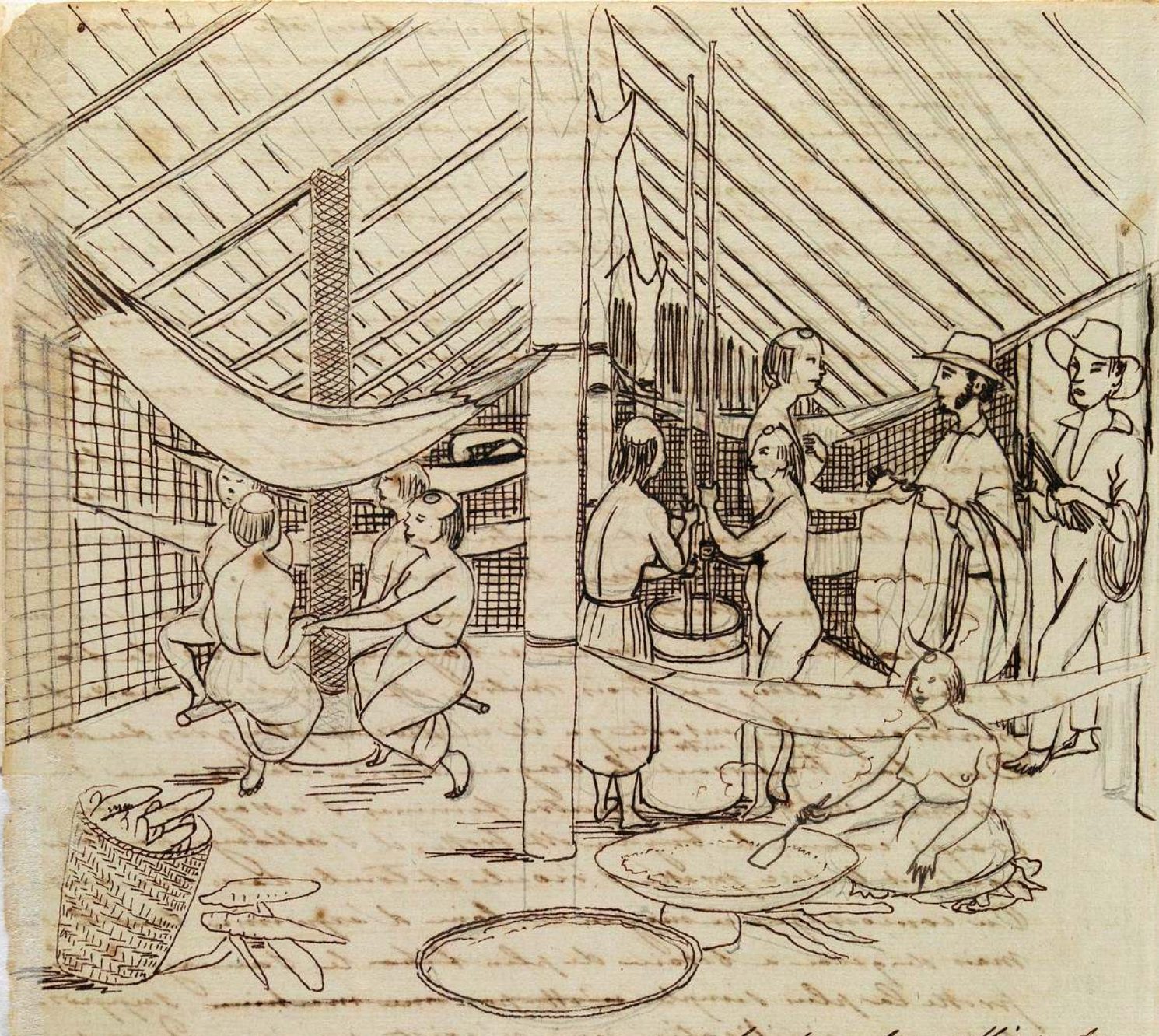
Nous allons dîner au port d'une autre habitation peu éloignée du fleuve. Plusieurs Mandurucús viennent à notre rencontre, accompagnés de quelques femmes et enfants. Les hommes sont nus, ainsi que quelques femmes. J'échange deux couteaux très de peu de valeur, contre deux corbeilles de carâ et quelques flèches pour en distribuer aux équipages, et nous partons pour huit jours.

Le lendemain, nous nous arrêtons quelques heures à une grande cabane remplie de hamacs et habitée par une quarantaine de Mandurucús. Des femmes sont occupées à piler le manioc, d'autres à en extraire le suc, qui est un poison mortel; d'autres à le faire sécher dans de grandes poêles de terre sur le feu. Leur manière d'extraire le suc est très curieuse, et montre combien ces pauvres sauvages sont arriérés dans leur industrie.

Un bagan très long de trois ou quatre pouces d'embouchure est suspendu à un côté de la cabane: ce bagan, de 0,20 de diamètre et long de deux ou trois mètres, est rempli de masse de manioc pilée, mais cette masse est devenue plus grosse de double. Deux bâtons traversent le bagan horizontalement à son extrémité inférieure; quatre femmes s'essayent sur cette croix; comme le bagan est très long, il s'allonge par leur poids, et le suc presque s'écoule et tombe dans une auge. On conçoit que ce moyen est bien d'exprimer tout le suc, mais de quoi a besoin de plus libre le sauvage? La presse la plus simple est déjà une civilisation qui n'existe pas ici. Quant à moi, je suis d'opinion que la simplicité de cette presse peut racheter la force qui lui manque.

La farine de manioc ainsi préparée est très grossière, il y a des particules aussi grosses qu'un pois, dures comme des pierres, ce qui oblige à l'avaler sans la mâcher; mais c'est justement ce qui la rend très nutritive, car cette dureté provient de ce qu'on y laisse presque toute la fécule; ce en quoi les sauvages diffèrent beaucoup des civilisés d'aujourd'hui, qui enlèvent autant qu'ils peuvent l'amidon, pour vendre à un peuple trop souvent affamé du sagou ligneux, pour de la farine de manioc.

Si cette farine est difficile à manger à l'état sec (c'est ainsi qu'on la mange en [illegible] avec tous les mets), en revanche elle est excellente à l'état de cuisson, de quelque manière qu'elle soit préparée, toujours à cause de l'abondance de fécule qu'elle contient. Le mingáo de tapioca, dont on use beaucoup au Pará, est une excellente bouillie faite avec cette farine, des œufs, du sucre, de la cannelle, &c.



Je vais avec des couteaux, des haches, des colliers de verre de toute couleur, m'établir en marchand au milieu de ces sauvages, pour tâcher d'obtenir en échange des poules, des canards et des racines ; malgré mes instances, je ne puis avoir que ce dernier article : la privation des deux premiers nous est très sensible, car nous sommes tous malades : mes deux compagnons sont toujours forcés de rester couchés dans la barraque, quand nous naviguons, ou dans le hamac, quand nous sommes à terre.

Comme toutes les cabanes des Mandeurucús, et aussi les maisons du peuple dans tout le Brésil, cette cabane est construite d'esteios plantés en terre, et les murs sont faits avec des barrotes placés debout bien près l'un de l'autre, auxquels des tapuyras sont amarrés horizontalement avec des liens. Ce grillage, bouché avec de la terre pétrie avec de l'eau, forme des murs et des maisons parfaitement fermés. Le toit est couvert avec de sapé, ou des feuilles de palmier.

Départ de cette habitation, et [illegible] passage, quelques jours après, des bas-fonds de la Mangaveira, et de la cascaïra de la Montagne, qui tire son nom d'une île conique de cent mètres de hauteur, couverte d'arbres, et pittoresquement située au milieu de la rivière.

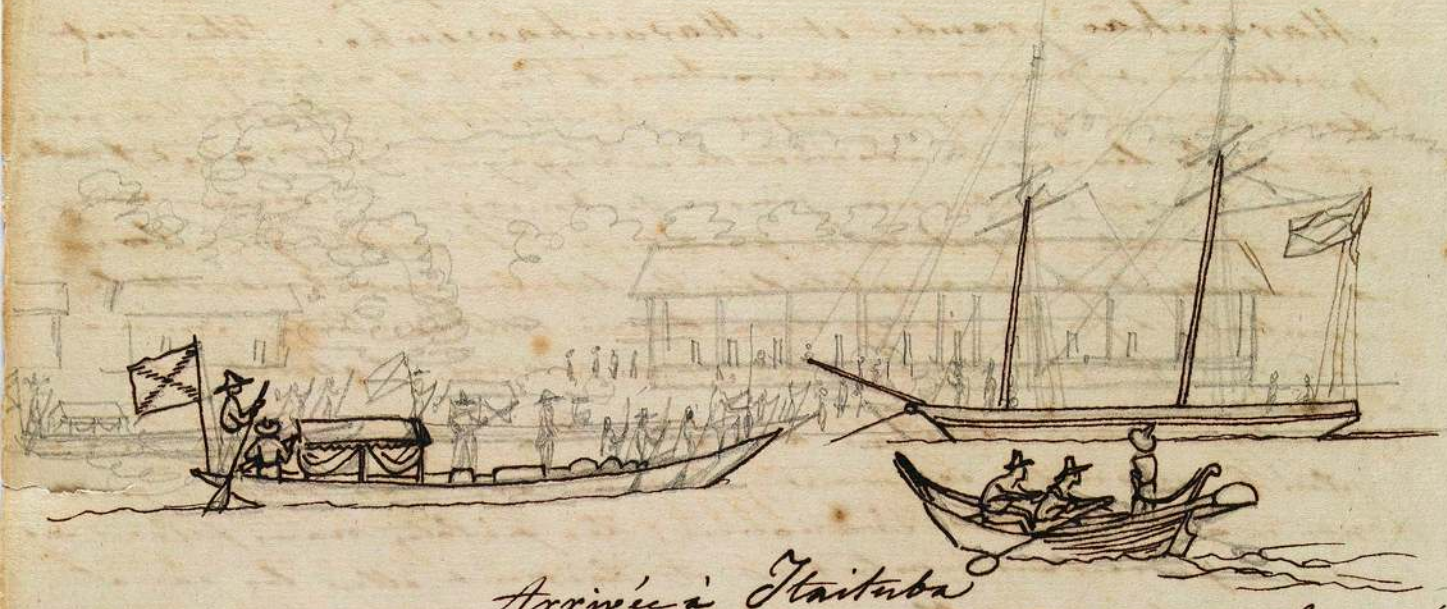
Nous passons encore les cascaïras Guapuy, Cuatá, — Maranhão grande et Maranhãozinho. Elles sont périlleuses et parsemées de rochers, d'îles et d'arbres qui leur donnent un aspect pittoresque. Au sortir du Maranhãozinho, qui est la dernière cascaïra de ce voyage, nous eûmes failli de se briser contre une pierre submergée : comme nous allions très vite, le pilote ne parvint à l'éviter qu'à force d'adresse et de promptitude. Ce dernier incident est le symbole de notre navigation depuis le Rio-Preto, qui n'a toujours été que périls, travaux inouïs, habileté et — bonheur.

Déjà nous sommes dans le Rio-Arinos ; nous n'avons plus le moindre courant, le moindre bas-fond à passer, nos craintes sont évanouies ; les pilotes nous félicitent et se félicitent entr'eux, et laissant aller les canots au gré du paisible courant pour ne songer qu'à se réjouir. Les rameurs oublient leurs pagaies ; ils boivent, chantent, et tirent des coups de fusil en signe de réjouissance. A la nuit, on aperçoit sur la rive gauche, et nous entendons des salves en réponse aux nôtres. Ce sont des gens qui cherchent la salsaparilha dans les bois, — avec des indiens. Notre fête dura jusqu'à minuit, où peu à peu tout le monde céda au sommeil, tandis que les canots descendaient lentement, [illegible]

1828. Juin 13. Avec le jour, je commence à voir des cabanes de Manduruciés un peu moins sauvages, et sur la gauche, des cabanes de Maués, autre tribu qui habite cette rive, et qui s'étend dans l'intérieur, où elle est plus sauvage. Leurs plantations et le pays, quoique peu cultivé, font une diversion agréable à nos regards, habitués à ne voir que des déserts. Au lever du soleil, nous arborons le pavillon russe, et nos contre-pilotes donnent des salves. Nos gens rament en chantant, et les proéiros frappent en cadence du pied sur la proue, et de la main, sur le plat de la pagaye.

C'est avec ces démonstrations d'allégresse que nous abordons devant la maison d'un habitant, natif de Cuyabá, et très connu de nos gens. Il nous reçoit cordialement, et nous fait servir un repas de tortue, de Pirarucuú (poisson), mets dont la nouveauté nous plaît, et après Nous nous rembarquons et nous allons un peu plus bas, à Itaituba chez le commandant du district. C'est un bon vieillard très estimé. Il y a cinq ans qu'il s'établit en ce lieu qu'il trouva désert. Il rassembla environ 200 Maués, lesquels, quoique très peu enclins au travail, se sont

construit 10 à 12 maisons, et ont planté quelque manioc. Ils travaillent quelque peu à la recherche de la Salsepareille et dépensent leur modique salaire à s'enivrer avec de l'eau-de-vie.



Arrivée à Itaituba

Nous trouvons à Itaituba, une goëlette de Santarém, mouillée devant la maison du Commandant. La vue de ce navire me frappe agréablement, parce que c'est un indice que nous sommes en pays maritime, malgré que la mer soit encore éloignée de 160 lieues portugaises, une distance comme de Paris à Madrid!

Le district s'appelle Itaituba; la population, peu nombreuse, est composée de portugais, et de leurs esclaves, de Brésiliens et de Maués, qui sont les plus nombreux.

Les produits d'exportation, spontanés pour la plupart, sont la Salsepareille, que des collecteurs vont quérir du Pará, dans les forêts qui bordent le Tapajos; le caoutchouc, source d'une grande richesse pour l'avenir; le cravo, le pichiri, précieuses épiceries qui attestent la vigueur des contrées équatoriales, quand elles sont baignées par les plus grands fleuves du monde. Le guaraná, si recherché par les habitants de Cuyabá, et qui ajoutera un jour une boisson fraîche et aromatique au buffet des cafés de nos villes d'Europe. A la suite des produits spontanés je devrais mettre ceux de la pêche, tels que le Pirarucú et la tortue; mais j'en parlerai à l'article Europe où je mentionnerai non seulement tous les produits spontanés de l'Amazone et ses affluents, mais encore tous les produits de cultivés, tels que le cacao, le sucre, le café, etc.

En face d'Itaituba, sur la rive opposée, est le district d'Uaituba, également habité par quelques portugais

et les Manducucús, ~~gardent~~ qui parlent une autre langue que les Manés, malgré qu'elle soit également dérivée de la Langue générale Brasilica.

La goëlette étant prête à partir, l'occasion est des plus belles pour nous rendre commodément à Santarém. Nous disons adieu à nos gens et nos canots, qui vont retourner affronter les dangers auxquels nous avons échappé; nous remercions le Commandant de son hospitalité, et nous mettons à la voile le 18 juin 1828, au bruit de salves de terre et du navire.

M.r De Langsdorff est si faible qu'il a fallu le porter dans son hamac pour venir à bord. Notre patron est un jeune brésilien d'un caractère. Son père est un riche portugais de Santarém, analphabétique, mais qui s'est acquis une grande fortune dans ce bienheureux pays, ce qui lui a valu le grade de colonel de Milices. Pendant la guerre civile de 1824, où les brésiliens se révoltaient aux portugais, il se sauva à Cuyabá. Son fils gouverna sa maison, et soit par goût, soit pour sauvegarder les biens de son père, il se déclara en faveur de ses concitoyens, il fit d'une grande maison de son père un quartier pour les troupes de son parti, il monta et équipa à ses frais une compagnie de cavalerie, et il marcha contre ses concitoyens de Monte-Alegre qui voulaient, dit-on, massacrer les portugais. De cette manière, il contribua au maintien de l'ordre à Santarém, et les nombreux concitoyens de son père, lui sont redevables en grande partie de leur salut. Cependant son père, étant revenu après la cessation des troubles, lui en voulut beaucoup d'avoir fait des dépenses qui se montaient à trois contos de reis (9 à 10000 fr.)

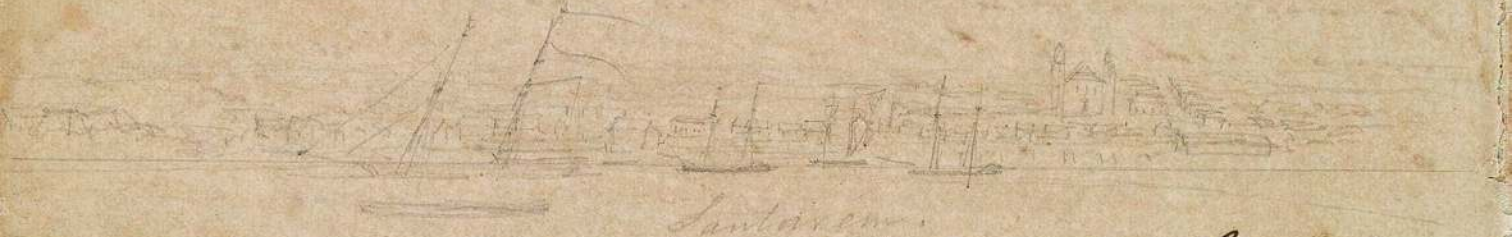
Les vents alisés règnent presque toute l'année sur l'Amazone et ses affluents. Les vents d'Ouest ne soufflent quelquefois qu'en janvier février mars. Or, comme le Tapajós court au N. E, et comme nous sommes en juin, si ~~nous acceptons~~ nous n'acceptons seulement une brise inconstante qui nous vient des rives quand le vent tombe, ce qui quelquefois le soir, nous avons le vent toujours contraire. Ajoutons à cela que le courant a très peu de force et qu'il nous a totalement manqué cinq jours après notre départ. Ces contrariétés ont été cause qu'il nous a fallu 13 jours pour arriver à Santarém, et il nous en aurait fallu davantage, si les indiens et les noirs de bord n'eussent ramé nuit et jour.

Le Tapajós a une lieue de largeur: cette immense quantité d'eau douce s'agite avec le vent; les vagues montonnent, le navire éprouve du roulis et du tangage; des troupes de marsouins passent à côté et loin du navire; on se croirait en mer, si des forêts magnifiques ne terminaient partout l'horizon, et ne surgissaient du milieu des eaux, en forme

d'îles éparses. Cependant le Tapajós n'est qu'un affluent de l'Amazone.

~~Nada so Aveiro~~ Nous ne vîmes que trois villes pendant la traversée : Aveiro, Santa-Cruz, Alter-do-Chaõ ; Dans ces riches contrées, elles sont sans doute destinées à devenir de grandes villes. Il y a encore Pinhaes, Boim, et Villa-Franca, que nous n'avons pas vues. On voit de temps à autre, des cabanes d'agriculteurs.

Arrivée à Santarem le 1.er juillet 1828. De la rade, nous apperçevons l'Amazone qui a deux lieues de largeur. Le commandant d'une goëlette de guerre à qui il vient nous visiter à bord. Il était parti pour le Rio-Negro, à 230 lieues portugaises de la mer. Santarém est une jolie ville bien située sur le confluent du Tapajós et l'Amazone. Elle est assise sur la rive orientale du premier de ces fleuves, sur un terrain uni, qui va en pente douce vers la rivière. Sur une petite colline située à l'Est, on voit encore les ruines d'un petit fort qui a été construit par les Hollandais quand ils ont poussé leurs conquêtes jusqu'au Tapajós. Tout le pays est plat, excepté à 3 lieues vers le S. où l'on voit des montagnes. Ce sont les premières que nous voyons depuis Itaituba. Les rues de la ville sont larges, tirées au cordeau et à angles droits. L'église, située au centre de la ville est la meilleure que j'ai vue depuis S.t Paul. Sa façade est surmontée d'un fronton et de deux clochers.



Santarém a son village d'indiens, comme presque toutes les villes de la province. Ici le village est situé à l'occident, et il est séparé de la ville par un grand terrain bordé de quelques maisons. Je n'ai pas plutôt traversé ce terrain, que les accents serrés de la langue portugaise, ont fait place aux molles et incomplettes articulations de la langue Geral Brasilica. Les habitants de cet assemblage de Tabanes parlent le langage de leurs pères, autrefois assemblés par les Jésuites, qui ont fondé ce village sous le nom de Tapajós, la ville a aussi porté, mais qu'elle a quitté pour celui-ci, sans doute pour céder à la même influence qui a donné

et une grande barraque [illegible] tout le corps du navire. Cette construction peut être avantageuse pour la cargaison, [illegible] que la cale est peu profonde, ~~mais~~ mais elle est très incommode, parce-que l'on ne peut pas faire deux pas [illegible] la chambre et la barraque. On la charge tellement que [illegible] pont qui sépare ces deux [illegible] est au niveau [illegible], et en est souvent submergé [illegible] pour des embarcations qui [illegible] le mauvais temps [illegible]

[illegible]

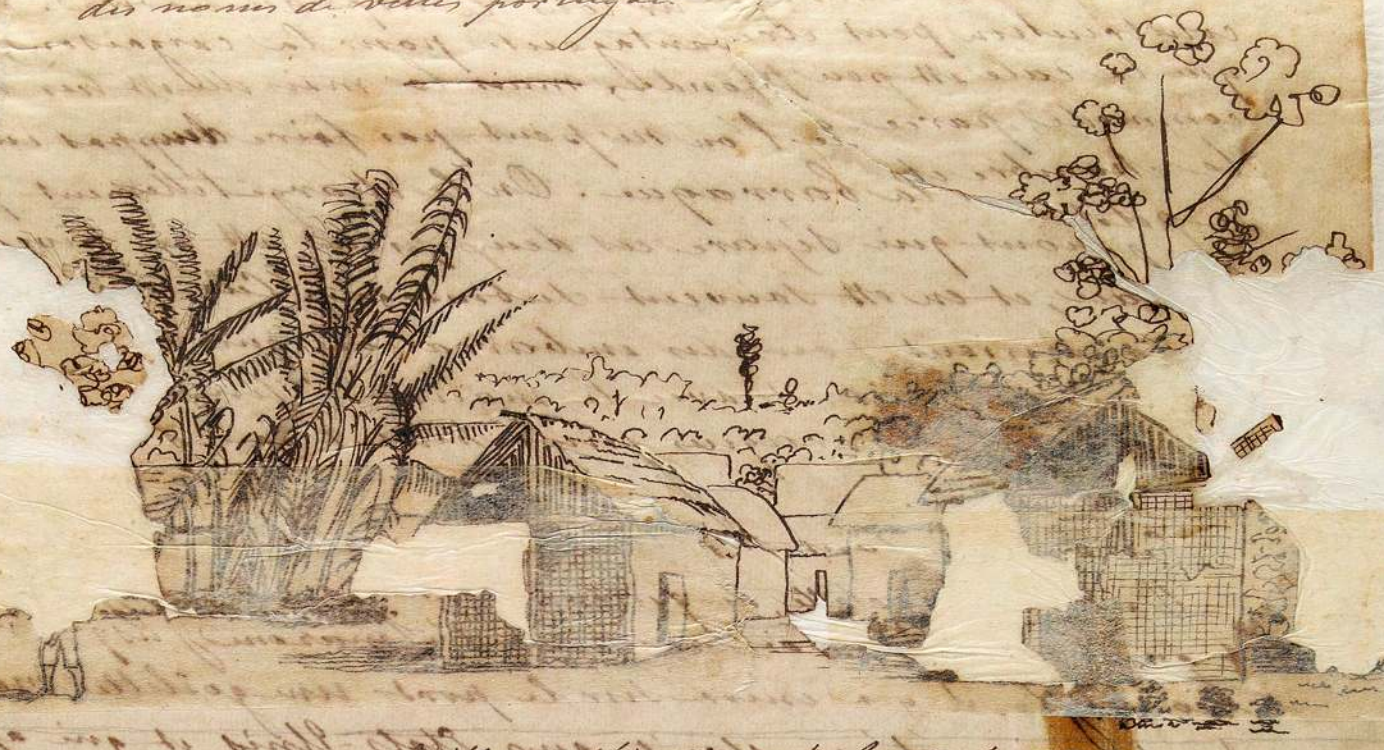
[illegible] il y a encore sur le port une goëlette [illegible] qui a été construite aux États-Unis, et qui appartient à un armateur du Pará.

[illegible] à la mer un trois mâts qui est allé en Portugal, mais pour n'en plus sortir, tant il était mauvais. C'est ainsi que manquent beaucoup d'entreprises. Un peuple neuf et un peuple déjà vieilli, sont souvent séparés du progrès par un cheveu, mais ce cheveu équivaut à la mur d'airain. Où est le secret qui aplanit tant de difficultés désespérantes ?....

Les habitants sont divisés en cinq classes distinctes, les blancs, les indiens, les mamelucos, les mulâtres et les nègres. La moitié des blancs sont européens; aussi les passions politiques sont-elles encore très fortes. Les indiens sont communément appellés Tapuyos; ils sont un peu moins cuivrés que ceux des bois. Libres de droit, ils le sont encore de fait, grâce plutôt à leurs forêts qu'à la disposition qu'on a de respecter leur droit. Ils sont dociles, et quoique paresseux, c'est eux qui servent le plus à la navigation des nombreuses rivières du Pará. Ils se contentent de peu: une cabane, [illegible] un simple [illegible]

[illegible] désirés [illegible] maître ils ne songent pas [illegible] ce qui leur est dû. Ils laissent [illegible]

des noms de villes portugai à toutes les villes de l'Amazon



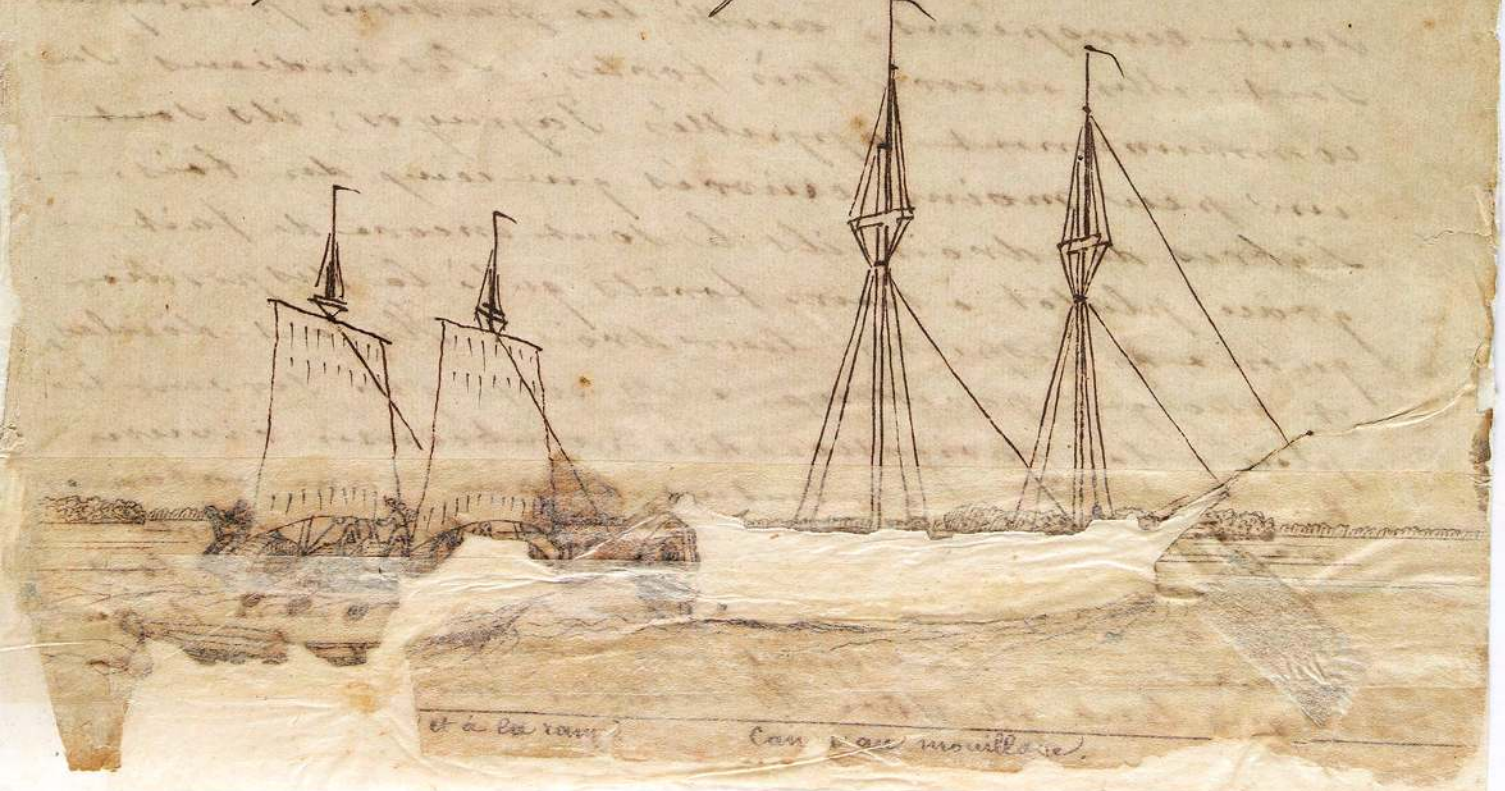
Village d'indiens à Santarém.

Quand on arrive de l'intérieur, on est frappé de l'accent portugais des habitants de Santarém. C'est que les portugais sont très nombreux dans tout le pays des Amazones; leur langue conserve sa prononciation européenne, tandis que dans l'intérieur elle a subi l'influence de la prononciation Brésilienne.

~~Au nord de Santarém, et à~~ A une demi lieue N. de Santarém, sont quelques îles basses formées par les bouches du Tapajós et des bras de l'Amazone.

Il y a sur la rade dix à douze Sumacas à fond rond, c'est à dire, sans ~~qu'ille~~, quille et un nombre double de Canoas.

Ce petit navire a une grande chambre sur l'arrière,



et à la rame

Can[illegible] au mouillage.

fleuve Océan. Je me rappelle alors Orellana, celui qui l'a découvert le premier, car ils sont dignes de mémoire tous ces enfants de Colomb qui ont découvert complètement la découverte du Nouveau-monde. Ils étaient au 16.e siècle, ce que sont aujourd'hui les Voltaïques, Fulton, Watt, Jacquart, Daguerre et tant d'autres.

Les forêts sont remplies d'Assaï, joli petit palmier qui donne des grappes de tout petits cacos dont on fait une boisson agréable. Je fais une demi-lieue en remontant de fleuve. Des îles interrompent souvent la vue de l'autre rive. Je me rends à l'une d'elles, attiré par la vue d'une habitation. Le maître est un portugais lavrador qui me fait un bon accueil, selon la coutume au Brésil, et je passe le jour chez lui. Sa maison n'est pas confortable, mais

je me promène sous ses cacaotiers plantés en ligne droite, et sous l'ombrage des arbres qui couvrent son île. Le terrain est une plaine qui n'a que quelques pieds au dessus de l'eau, et une tente de verdure haute et épaisse couvre l'île d'une ombre rafraîchissante.

Je passe encore la nuit chez mon hôte, qui me fait servir à souper du phoque et de la tortue, et je retourne le lendemain à Santarém.

L'état de la santé de M.r de Langsdorff ne lui permettant plus de continuer ses voyages, nous envoyons notre [illegible] au Rio-Negro, pour porter à M.r Riedel une lettre [illegible] l'invitons à nous rejoindre au Pará.

[illegible] 1.er Nous partons pour cette ville à bord [illegible] 1828 [illegible] de la goëlette [illegible]

pour peu qu'on ne veuille pas les leur livrer, et ils s'en vont dans les bois, laissant l'habitation au moment le plus urgent, ou la canoa au beau milieu du voyage. — L'eau-de-vie les captive beaucoup mieux que l'argent.

Les mamalucos forment une classe qui naît de l'alliance des blancs et des indiennes. Ils ont à peu près les mœurs des indiens, et ils parlent leur langue, mais ils sont un peu plus clairs. Les femmes vivent en général très librement. — Leur vêtement consiste en une chemise de mousseline brodée à manches longues, et une jupe de perkale très finement plissée derrière et sur les côtés. Cette jupe a une ouverture derrière qui laisse voir la chemise, qui, en cet endroit, est doublée et piquée avec art. ~~Ces femmes~~ Elles ne vont qu'en blanc. Leurs cheveux sont soutenus par un peigne très grand, penché en avant, ce qui ~~leur~~ lui donne l'air d'une énorme visière. Elles se chargent le cou de colliers et de reliquaires d'or. Ce métal brille à leurs oreilles, et des petites chaînes d'or se mêlent aux tresses de leurs cheveux lisses et noirs. Elles vont nu-pieds.

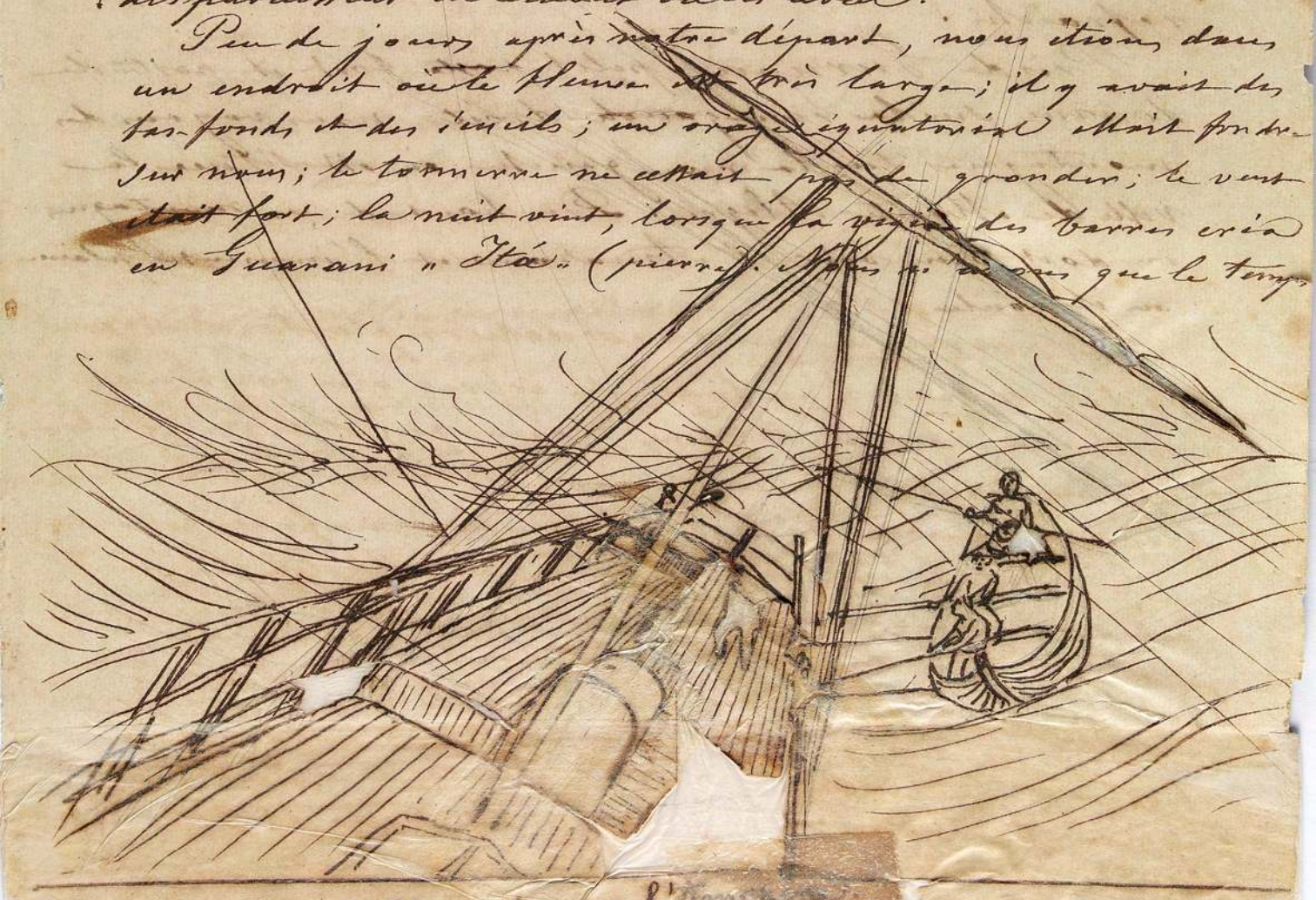
Les mulâtres et les nègres ne sont pas très nombreux dans la province du Pará, parce que les Tapuyos ayant été au commencement réduits à l'esclavage, l'introduction des noirs a été tardive et moins active dans ce pays.

Je suis à deux pas de l'Amazone : de ma chambre, où la fièvre et les frissons me retiennent deux heures tous les deux jours, je vois au N le plus grand fleuve du monde, large de d[illegible] lieues en cet endroit, et, au-delà, la Guy[illegible] Brésilienne. J'y rends une [illegible] je trouve [illegible] j'ai [illegible] homme [illegible] N

pleines voiles dans l'Amazone. Je respire à l'aise sur mon navire à dunette, à mâture quarrée, hunes et haubans comme en mer, naviguant sur le fleuve-Océan, aussi large que nos rivières sont longues; voyant des grandes îles passer, plattes et longues comme des poutres immenses aux tentes de verdure gigantesque, voyant la Guyane, et les vagues soulevées par la brise, moutonner comme la mer. Voyant quelquefois un horison ou le grand fleuve touche le ciel!... Oh oui, je respire à l'aise, car si les mille cascades que j'ai passées sont encore présentes à mon souvenir la barraque étroite du canot semble me presser encore. Je ne quitterai pas le pont pour la chambre; nous avons au reste notre tente, car une telle navigation, c'est une partie de plaisir.

Pour expliquer comment on peut sur l'Amazone voir de l'eau à perte de vue comme sur la mer, je dirai que quelquefois on se trouve au milieu d'une grande étendue d'eau où il n'y a pas d'îles; et comme les rives déja éloignées ne sont formées que d'un cordon d'arbres, il arrive quelquefois qu'elles disparaissent en amont ou en aval.

Peu de jours après notre départ, nous étions dans un endroit où le fleuve est très large; il y avait des bas-fonds et des écueils; un orage équatorial allait fondre sur nous; le tonnerre ne cessait pas de gronder; le vent était fort; la nuit vint, lorsque la vigie des barres cria en Guarani « Itá » (pierre). Nous n'avons que le temps



Un grain sur l'Amazone

de virer de bord ; car deux minutes plus tard le navire se serait perdu. Nous jetons l'ancre, mais le fleuve ressemble à la grosse mer. Les vagues ~~monte~~ se brisent et écument. Le courant empêche le navire de présenter la proue au vent, qui souffle du N E. Cela fait qu'il reçoit les vagues de flanc et qu'il en résulte un roulis très fatigant. Les balancements sont si forts et si rapides, ~~qu'on dirait que les vergues vont toucher l'eau~~, que je ne puis rester dans mon hamac. Je monte sur le pont, et je vois les vergues battre qui s'inclinent presque jusqu'à l'eau. Chose étonnante ! les vagues sont si grandes, ~~le navire s'incline tant~~, qu'elles menacent d'embarquer la chaloupe sur le pont. Des indiens armés de longues perches, sautent dans la chaloupe et se tiennent ~~tout~~ à l'écart à l'aide des perches. D'autres indiens la repoussent du bord avec le même instrument. ~~Cet orage~~ Quand le navire penchait à ~~tribord~~, la bâbord, la chaloupe était sur la vague, et à 4 mètres plus haute que le bord ; et quand il penchait à tribord, elle descendait à 4 mètres au-dessous. Cet orage dure jusqu'à neuf heures ; il passe, le ciel s'éclaircit, le fleuve se calme, et l'air est rafraîchi.

Près de Gurupá, petit poste fort et poste de douane sur la rive ~~gauche~~ droite, nous voyons des montagnes sur la rive gauche, où se situe la ville de Monte Alegre. Du haut de ces montagnes on doit voir l'Amazone et l'immense plaine où il coule.

Nous nous arrêtons quelques heures à Gurupá, dans l'après midi. Il y a trois pièces de canon de quatre, et deux rues de maisons basses. Le commandant me permet de copier de son livre, la ~~liste~~ relation suivante, des produits du pays qui ont ~~pu~~ descendu le fleuve et qui ont été déclarés à son poste pendant l'année 1827. ~~En me permettant~~ Il a le soin de m'avertir qu'en raison de la contrebande, les quantités sont moindres que l'exportation réelle.

Lingots d'or — 30 — valeur — 3:125$220

Cacao — 190452 @ 15 ℔

Sulsaparrilha 5744 " 15 ℔

Cravo. (Epicerie) 5646 " 12 "

Breu — 260 "

Huile de copauba 167 pots

Do — d° — 18 Barrils

Guaraná — 89 @ 15 ℔

Rocou — 6 "

Castanhas doces 1953 sacs

Tabac — 7380 @

Café — 5725 @ 12 ℔

Coton — 126 @

Estopa (Etoupe du pays) 317 @ 16 ℔

Amarres de piaçaba 253 amarres

Piaçaba en rame 618 @

Dita em molhos 357 @

Dita en diverses cordes 4328 pouces

Riz — 31 ~~alqueires~~

Haricots — 43 d°

Farine de manioc 1254 d°

Carne secca — 4271 @ 6 ℔

Suif — 225 @ 23 ℔

Cornes — 730 cornes

Cuirs — 1612 cuirs

Pirarucú (poisson) 48718 @

Huile ou graisse de tortue 7896 pots

Mexica — 230 pots

Hamacs — 30 Hamacs

Tabacs de [illegible] 13[illegible] planches

[illegible] — [illegible] "

416

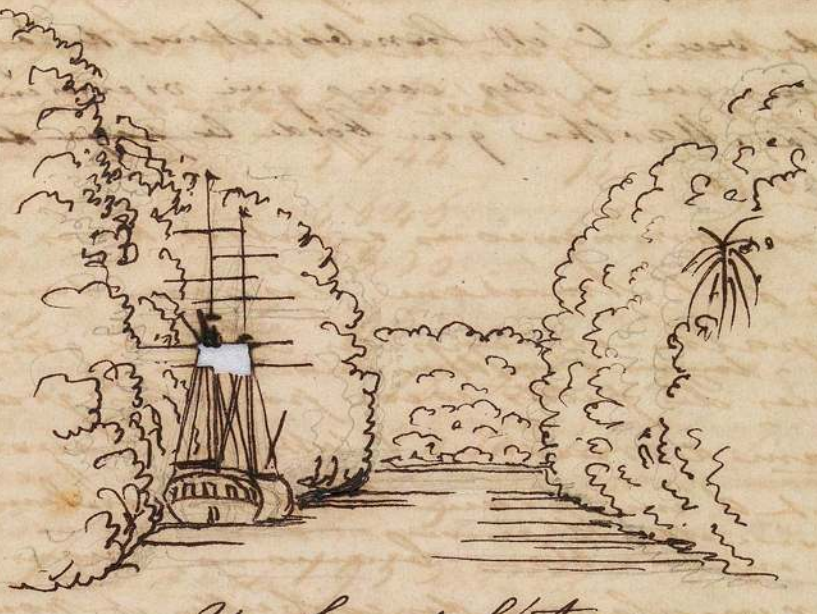
Une foule de denrées précieuses que le pays exporte, ne se trouve pas comprise ici, je ne sais pourquoi, comme par exemple, le Pirarucu, la Noix muscade, le caoutchouc, l'écaille de tortue et plusieurs épiceries. L'écaille est devenue rare denrée peu importante, et le caoutchouc qui en 1828 s'est élevé à 10000 arrobas. — s'élève aujourd'hui (1859) à — 200000 (a)

Nous commençons à entrer dans des bras fort étroits de l'Amazone. Les rives sont remplies de petits palmiers, appelés Açaï, qui portent des grappes longues d'un demi mètre de petits cocos pas plus grands qu'un grain de raisin. C'est un noyau arrondi, couvert d'une peau très fine couleur de mûre noire. Quand le navire est à l'ancre Nous en cueillons beaucoup, nous les égrenons, nous remplissons des corbeilles et nous les portons à bord. ~~Là nous en mettons~~ Des gamelles sont sur le pont, nous en mettons une portion d'açaï dans l'une d'elles; nous y versons de l'eau; nous frottons les fruits avec les deux mains; la pellicule se détache facilement ~~et semble se dissoudre~~ dans l'eau, à laquelle elle donne une couleur noir carminé. ~~Nous passons cette liqueur à travers~~ un linge; ~~et nous [illegible]~~ la trouvons ~~très agréable, car elle a la consistance~~ ~~et le goût du lait~~. Avec du sucre elle peut être mise au rang des meilleurs rafraîchissements. Les pauvres gens font détremper de la farine de manioc ~~dans cette boisson~~, et se forment ainsi une nourriture aussi simple qu'agréable.

Il y a aussi en abondance sur les bords, une plante aquatique à grandes feuilles. (Aninga).

Nous naviguons quelquefois sur des canaux si étroits, que les vergues du navire touchent aux branches de la forêt. Le navire [illegible] glisse lentement sur une eau calme comme de l'huile. Un soir, nous étions à l'ancre, et je me plaisais de la fenêtre de la chambre à regarder les branches qui rasaient l'eau jusque devant moi; lorsque j'entendis tout-à-coup [illegible] voix dans la forêt. [illegible]

mais je compris que c'était des gens qui faisaient la prière du soir. Il y avait à peu de distance une ~~morador~~ maison ou cabane d'un morador qui priait avec sa famille et probablement avec ses voisins.

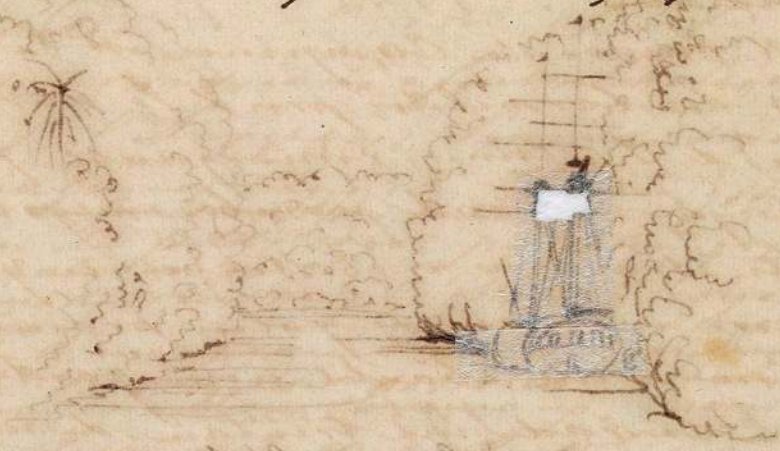


Un bras de l'Amazone

L'Amazone, comme le Nil et le Paraguay a ses débordements périodiques; les maisons des Moradores sont en grande partie, bâties sur pilotis. Pendant les inondations, les habitants se visitent en canots et entrent quelquefois jusque dans l'alcendra ou le corridor avec leur embarcation. Quand ils se réunissent, le devant de la maison est rempli de canots.

Nous passons devant les Brèves, ayant à notre gauche la grande île Marajó, et à notre droite des collines, des maisons, des plantations de canne à sucre. C'est ici que nous commençons à voir le flux et le reflux; ce qui nous oblige à jeter l'ancre à chaque marée montante.

Nous sortons du canal étroit, et nous entrons dans une mer d'eau-douce qui s'étend vers l'E à perte de vue. C'est l'embouchure de la grande rivière Tocantins qui a des eaux qui viennent de la Serra de Santa Martha, qui borde ~~le pays des~~ la Cayapania



où nous avons abordé en visitant l'Urubupunga; c'est-à-dire, 340 lieues marines de France. On appelle Bahia do Limoeiro cette étendue d'eau ~~E-O~~ ~~Est Ouest~~ qui a 10 lieues Est-Ouest. Pas plutôt nous l'avons traversée, nous naviguons déjà dans la Riv.e Pará, où nous passons encore des canaux étroits dont la ~~droi~~ rive droite est habitée et ~~cultivée de canne à sucre~~ ~~[illegible]~~ plantée de canne à sucre.

Le 16 7.bre 1823 nous arrivons à la ville du Pará. Le Général João Paulo dos Santos Barreto Gouverneur des Armes de la Province, exerce envers nous la franche hospitalité brésilienne, rehaussée par les avantages que l'on trouve toujours dans la société d'un homme de mérite et de science.

La ville est jolie, ~~[illegible]~~ elle est partagée en ville de l'Ouest, et Bairro de Campinas à l'Est. Dans la partie Ouest se trouvent réunis plusieurs grands édifices. Il y a une grande place où est le palais du Gouvernement, réputé le meilleur du Brésil à gauche du palais on voit les restes d'un grand [illegible] qui n'a jamais été terminé, et

en ruines. A droite est la cathédrale sur une autre place de moindre grandeur. C'est une belle église qui a les mêmes proportions et la même grandeur que l'église de Sant Francisco de Paula à Rio-de-Janeiro. Sur la place de la cathédrale se trouve encore l'église de la Miséricorde, le palais de l'évêque, ancien collège des Jésuites; l'hôpital, et un petit fort ~~tout~~ baigné par la rivière. En remontant une rue droite qui de la gauche de la cathédrale va vers le sud, on aboutit à l'Arsenal de marine, où j'ai vu une frégate de 54 sur le chantier.

Dans le bairro de Campina est la riche église et le couvent des Carmélites près de la mer, et au centre, la rotonde de S.t Anne, remarquable par son architecture grecque. Grand nombre de jolies maisons de négociants étrangers embellissent ce quartier. La ville est encore entourée de jolies promenades plantées d'arbres; l'une d'elles aboutit à un jardin botanique.

Il y a sur la rade une trentaine de navires marchands Anglais, Américains, Portugais, Brésiliens, un Français, un sarde, et deux bricks de guerre Brésiliens et un Français qui est venu charger des bestiaux pour Cayenne.

On m'a raconté que l'illustre Marquis de Pombal, ~~cet homme de génie qui a glorieusement gouverné le Portugal sous D. Jose II°~~ avait conçu le projet le plus extraordinaire que jamais homme ait pu concevoir, et qui n'aurait eu de pendant dans l'histoire que la fameuse sortie d'Egypte des Hébreux. La cour d'Espagne n'a jamais pu voir de bon œil cette petite nation portugaise qui n'a jamais voulu se soumettre comme ses treize sœurs ibériques. Lorsque cette cour ne menaçait pas l'indépendance portugaise, elle inquiétait le cabinet de Lisbonne par ses tracasseries en Europe et ses questions de limites en Amérique. ~~Peut-être Le Mis~~ Peut-être que le Ministre prévoyait déjà que le Brésil se rendrait indépendant comme les Etats-Unis. Il conçut donc le projet d'échanger avec l'Espagne le Portugal, [illegible] toute la partie espagnole de l'A[illegible] [illegible] d'employer de grandes [illegible] [illegible] l'nation portugais

à émigrer en masse pour le Brésil. Un empire Hérique se serait formé en Europe, tandis que l'Amérique méridionale n'aurait plus formé qu'une seule monarchie, de grandeur fabuleuse placée sous la maison de Bragance. La Noblesse et le haut-Clergé entraient dans ce plan. La chaire devait annoncer pendant trois ans consécutifs dans tout le royaume, que Dieu avait décrété que la nation devait se transporter au Brésil afin de répandre sans plus tarder la foi catholique dans cette vaste region, habitée par des Gentils obstinés dans l'idolâtrie, et menacée d'être conquise par les nations protestantes. Telle était la volonté de Dieu qui avait choisi le peuple portugais pour de si grands desseins. Malheur à ceux qui résisteraient aux décrets de la Providence! Pour ceux-là, la terre deviendrait sèche et stérile. Le ciel ne verserait plus la pluie et la rosée, et on verrait se renouveller pour eux les plaies de l'Egypte; la faim et la misère seraient leur partage.

Le Ministre, dans l'espoir de fonder le plus vaste empire du monde, et voulant établir sa capitale sur le premier fleuve de la terre, avait choisi la ville du Gram-Pará à cause de sa situation sur l'Amazone, dont le cours de mille lieues est une route ouverte jusqu'aux Andes, et dont les grands tributaires sont des bras de communication avec la moitié de l'Amérique du Sud.

J'ai lu un mémoire imprimé qui est une exposition de ce plan gigantesque. L'auteur du mémoire dit que ce plan fut-il chimérique ou non, la province du Gram-Pará et sa capitale lui sont redevables des progrès qu'elles ont fait sous le gouvernement du Ministre qui a commencé à réaliser son plan en faisant exécuter de grands travaux, tels que la [illegible] du Gouvernement, le théâtre, l'Arsenal &c. dans [illegible]

nord de l'Amazone. C'est aussi en vertu de ce plan, que l'on voit tant de villes sur ce fleuve, qui ont des noms de villes portugaises, telles que Santarém, Obidos, Alterdo cham, Almeirim &c &c car le Ministre voulait que les portugais s'apperçussent le moins possible de leur changement de patrie. Ce que je viens de raconter est un rêve sans doute, mais un rêve d'un grand homme, ~~et pour le Marquis de Pombal, c'était une~~ L'Amérique du Sud est devenue ce qu'elle pouvait être, c'est-à-dire, que la partie espagnole trop étendue en longueur s'est constituée en diverses républiques, et que le Brésil ~~s'est~~ indépendant a ~~conservé la même~~ continué à reconnaître pour sa capitale, Rio-de-Janeiro, dont la baie et les environs sont au-dessus de tout ce qu'on dit de Naples, Constantinople et Lisbonne, et qui à une demi-heure de marche en wagon, est entouré d'une ceinture de montagnes offrant plusieurs points où le gouvernement peut siéger sous une température rafraîchie.

Pendant mon séjour au Pará, je fis la connaissance du Docteur Antonio Corrêa de Lacerda, naturaliste actif et zélé pour la science, et homme de mérite. Quoique portugais, il a gouverné la province dans des moments difficiles, et il a été respecté de tous les partis. Il était en correspondance avec des Académies et des savants de l'Europe.

Mr Riedel se fit attendre quatre mois et il arriva enfin, maigre et défait, car il était tombé malade au Rio Madeira, et avait souffert autant que nous. Nous avions déja frêté un brick brésilien, et dix jours après l'arrivée de Mr Riedel nous partîmes pour Rio-de-Janeiro, ayant à notre bord l'ex-Président de la province, José Felix Pereira de Burgos. Deux jours après avoir perdu la terre de vue, nous puisions encore de l'eau-douce hors du bord. Quinze jours après notre départ, nous manquâmes nous perdre sur les bas-fonds de la côte de Maranhão par l'impéritie de notre capitaine. Cela prolongea notre voyage de quinze jours, et mortifia quelques désagréments; mais après 45 jours de traversée nous arrivâmes heureusement à Rio-de-Janeiro.

Fin du Voyage Fluvial.

Rio-de-Janeiro.

Les beautés pittoresques éparses dans le désert m'avaient appris à sentir les beautés innombrables de Rio-de-Janeiro, beautés qui surpassent Naples, Constantinople et Lisbonne et qui sont de plus couronnées d'une végétation spontanée que n'ont pas ces villes célèbres, et qui ne trouverait son égale qu'à Panamá ou vers les rives du Nil, et qui appartient aux premiers âges du monde. Rio-de-Janeiro est fait pour former les peintres et les poëtes. Par un commerce secret entre la nature et le génie, ses tableaux font naître l'inspiration, qui s'expend dans une atmosphère qui à son tour la réchauffe sans cesse. Le ~~Poussin~~ Lorrain, qui ne dessinait qu'avec ~~peine~~ difficulté l'homme et les animaux, aurait trouvé dans les paysages toujours nouveaux de Rio-de-Janeiro, et surtout dans la multiplicité des plans, le secret magique de ses glacis, par lequel il a agrandi la peinture du paysage.

Mon âme d'artiste, si lente à se former, si peu douée d'improvisation, avait donc fait un pas lorsque je revis la capitale du Brésil. Mr De Langsdorff s'était engagé autrefois à me faire obtenir après le voyage un emploi en Russie. C'eût été une porte ouverte pour rentrer en Europe; mais les gens qui dominaient Mr De Langsdorff malade, me dirent que l'on n'avait plus besoin de moi, et soit que je fusse trop nonchalant pour repousser cette injustice, soit à cause de [illegible] pour le despotisme moscovite, [illegible] sur le pavé de Rio-de-Janeiro.

Mr Félix Taunay, Directeur de l'Académie des Beaux-Arts et frère de mon infortuné ami Adr[illegible] [illegible] me donnait quelque travail en peinture [illegible]

l'on m'avait donné chez Mr de Langsdorff, m. [illegible] vivre
neut mais pendant lesquels je devins tellement épris de la pein-
ture que, comme disent les Encyclopédistes, tout se transforma en
couleurs palette et pinceaux. Or, Rio-de-Janeiro est bien
la seule ville du continent découvert par Colomb, qui ait une
Académie des Beaux-Arts, mais c'est une ville Américaine, et
par conséquent, commerçante. Il n'y a qu'un peintre d'un
talent connu qui puisse y faire quelque chose, encore doit-il
pour trouver du profit, se restreindre à la partie matérielle
de l'art.

Cependant au milieu de mon enthousiasme quelque
chose dont je ne me rendais pas compte naissait dans
mon imagination. Ce n'était pas le bruit des villes; —
c'était un souvenir du désert qui n'avait jamais été
écrit, " la description de la voix des animaux ". Un tel
sujet, qui embrassait le monde entier, me parut di-
gne de l'attention des philosophes. Je formulai le
mémoire suivant, dans l'idée qu'il pourrait servir
de base à une science nouvelle.

Voyez "Zoophonie", ou Description de
la Voix des Animaux. Nouveau sujet d'Etudes
de la Nature. 1829. Livre 2me — page 261

Instituto Hercule Florence
de Estudos da Sociedade e Meio
Ambiente do Século XIX Brasileiro

ORIENTAÇÕES PARA O USO DOS ARQUIVOS DIGITAIS

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence ao Instituto Hercule Florence ou a instituições parceiras. Trata-se de uma referência, a mais fiel possível, a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a autenticidade e a integridade da fonte, não realizando interferências digitais além de ajustes de contraste, cor e definição.

1. **Utilizar este documento apenas para fins não comerciais**
   Os textos e as imagens publicadas no IHF Digital são de domínio público, porém seu uso comercial não está autorizado. Alguns textos e imagens provêm de instituições parcerias e somente poderão ser utilizados após consulta (contato@ihf19.org.br).

2. **Créditos**
   Ao utilizar este documento, você deve dar o crédito ao autor (ou autores), ao IHF Digital, ao acervo original e ao autor(es) da reprodução/tratamento digital. Solicitamos que o conteúdo não seja republicado na rede mundial de computadores (internet) sem prévia autorização do IHF e/ou da instituição parceira.

3. **Direitos do autor**
   No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei nº 9.610, de 19 de fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Se você acreditar que algum documento ou imagem publicada no IHF Digital esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (contato@ihf19.org.br).

4. **Responsabilidades**
   O IHF reserva-se o direito de alterar o conteúdo do site, sem necessidade de aviso prévio, assim como rejeita qualquer responsabilidade pela utilização não autorizada do conteúdo deste site por terceiros.